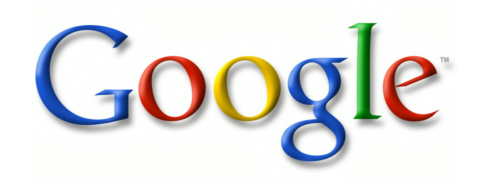
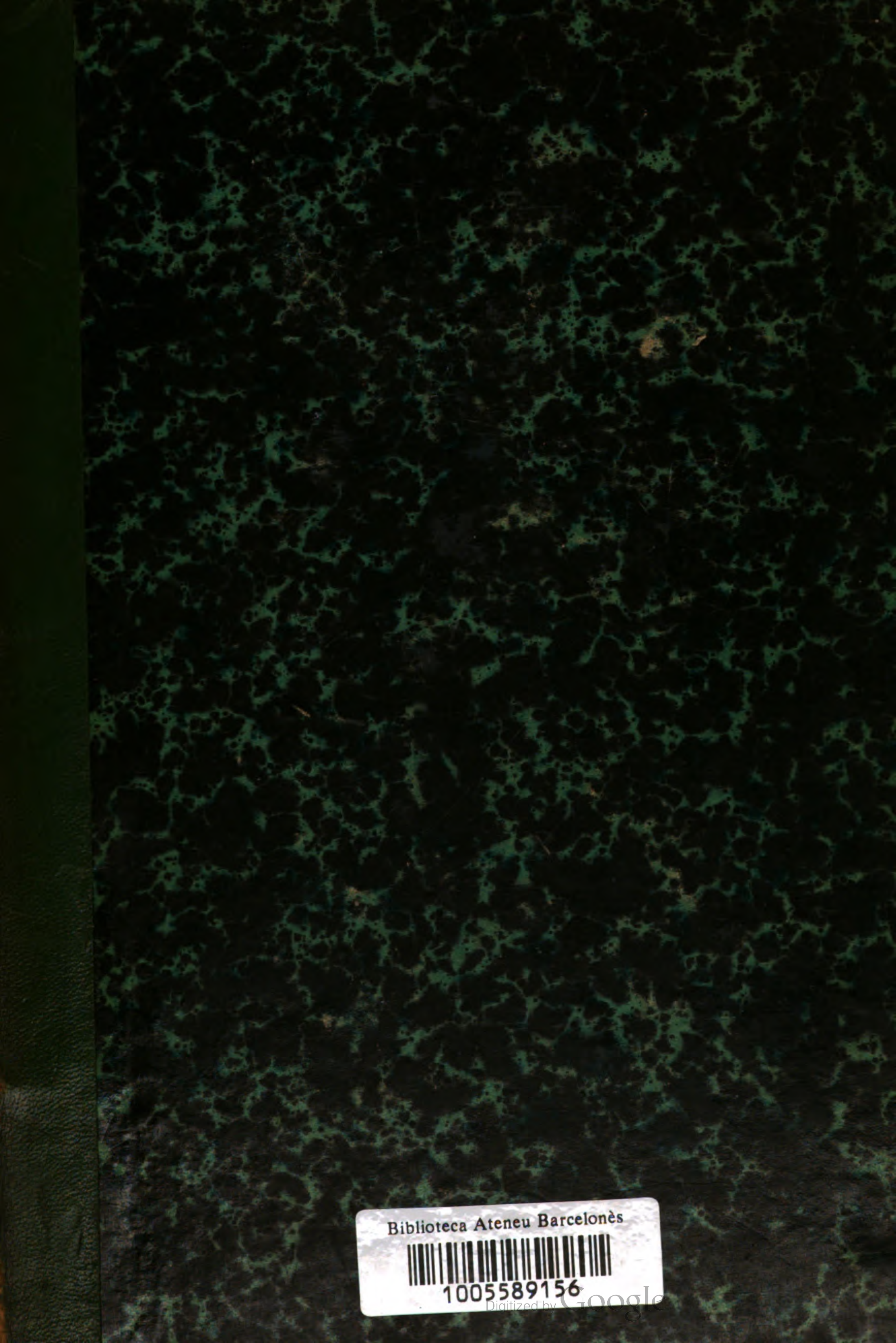
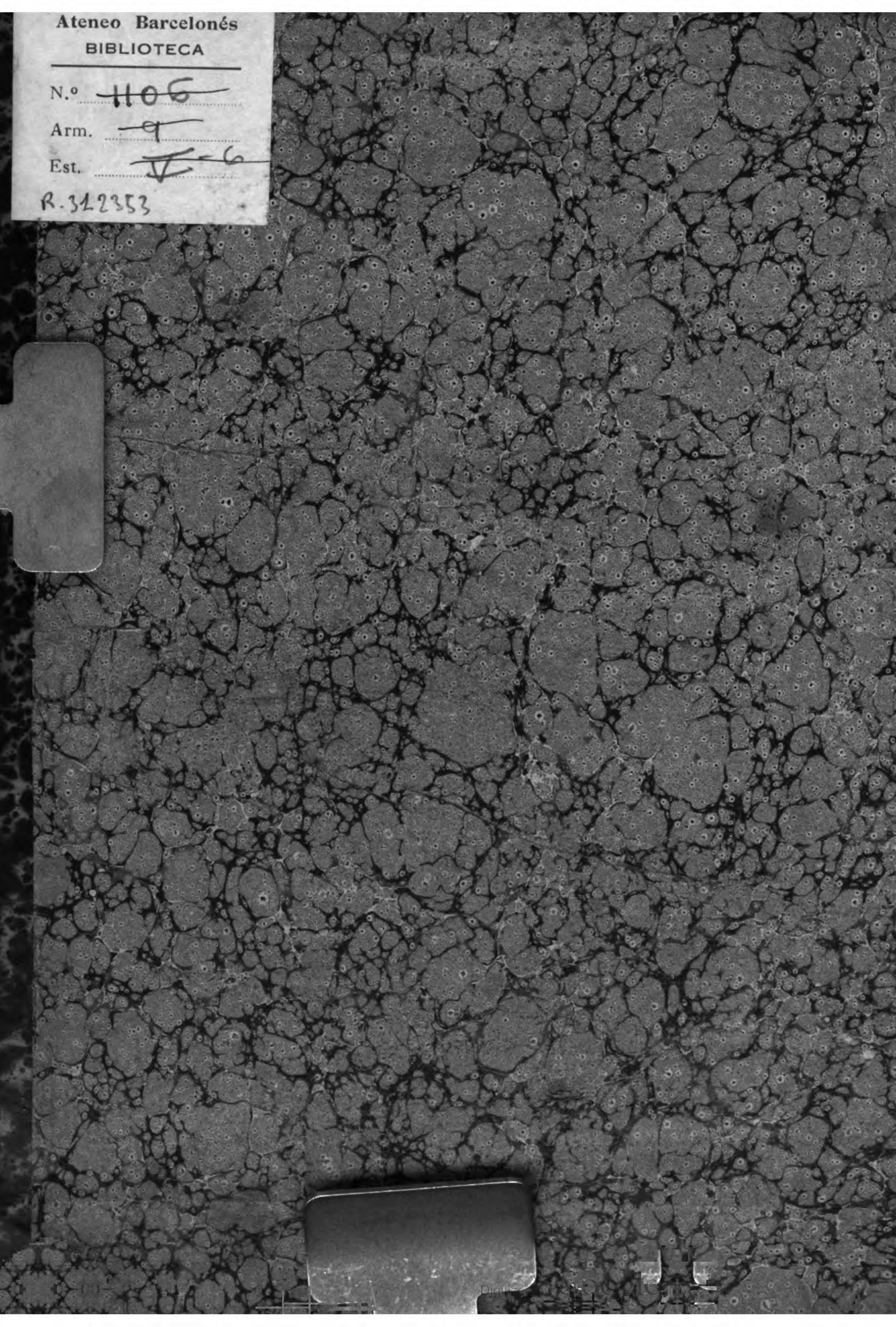
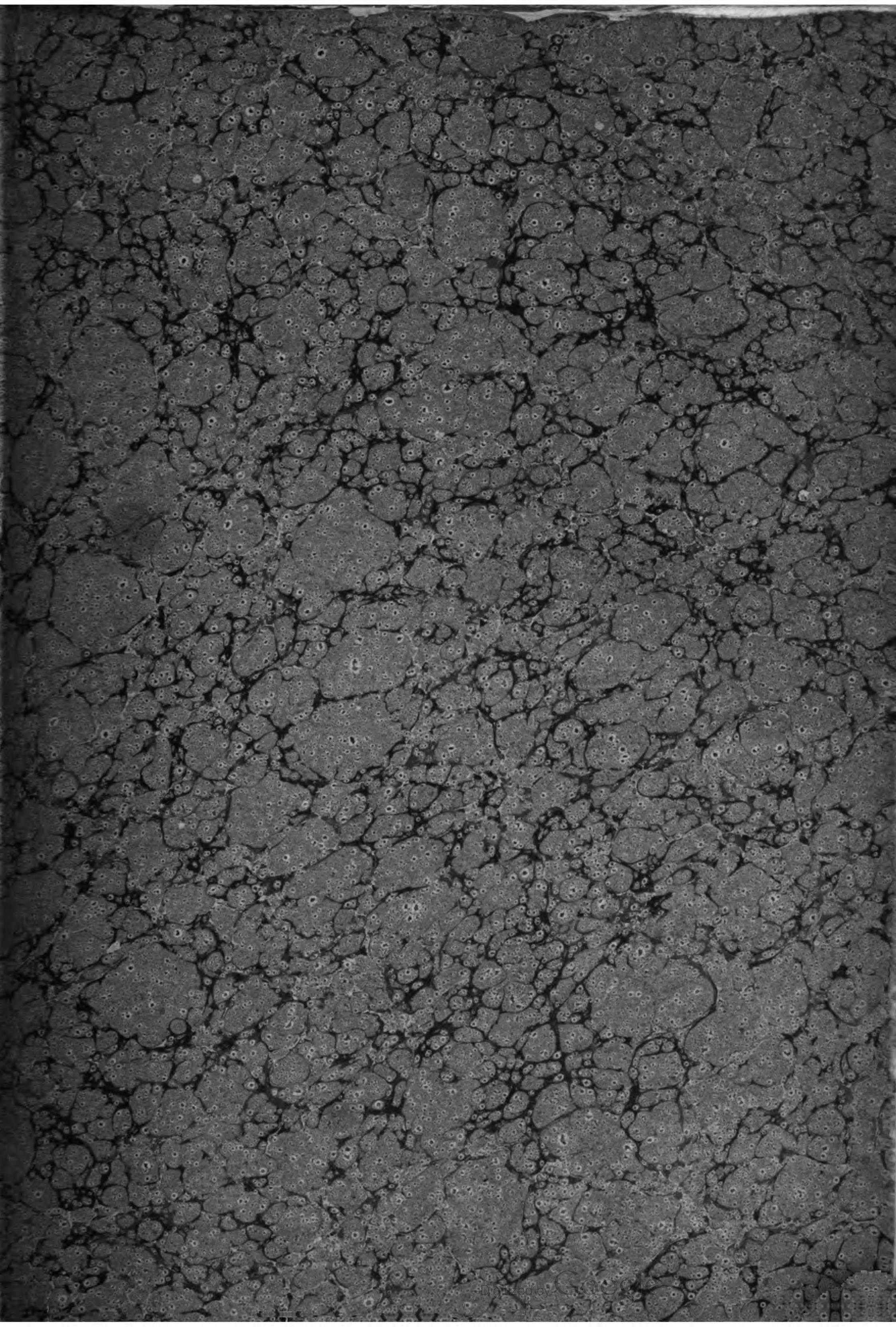




Biblioteca Ateneu Barcelonès
1005589156
Digitized by Google


Ateneo Barcelonés
BIBLIOTECA
N.º 1106
Arm. 9
Est. V-6
R. 312353



HISTOIRE

DES

BERBÈRES

PUBLIÉ PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA GUERRE.



HISTOIRE

DES

BERBÈRES

ET DES

DYNASTIES MUSULMANES

DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE

Par IBN-KHALDOUN

TRADUITE DE L'ARABE PAR

M. LE BARON DE SLANE

Interprète principal de l'armée d'Afrique

TOME TROISIÈME

ALGER

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1856



La notice sur la langue et les origines berbères se trouve à la fin du quatrième volume.

HISTOIRE

DES

DYNASTIES MUSULMANES

ET DES TRIBUS ARABES ET BERBÈRES.

TRIBUS ET DYNASTIES BERBÈRES DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

PRISE DE CAFSA. — L'ÉMIR ABOU-'L-ABBAS EN EST NOMMÉ GOUVERNEUR.

Depuis l'époque où le partage de l'empire hafside en deux principautés, celle de Tunis et celle des provinces occidentales, eut empêché l'autorité impériale d'étendre plus longtemps une ombre tutélaire sur le Djerîd, les habitants de cette région se laissaient gouverner par une junte composée de leurs cheikhs. Quelquefois, même, l'un ou l'autre de ces chefs essayait d'usurper le commandement, ainsi que cela avait déjà eu lieu avant l'arrivée des Almohades. En effet, quand Abd-el-Moumen entra en Ifrîkïa, il trouva les Beni-'r-Rend exerçant la souveraineté dans Cafsa et Castîlïa, pendant qu'Ibn-Ouatas gouvernait à Touzer et Ibn-Matrouh à Tripoli.

Notre seigneur, le sultan [Abou Yahya-]Abou-Bekr, étant demeuré l'unique représentant de la monarchie hafside, ne pouvait d'abord s'occuper du Djerîd, à cause des embarras que lui suscitèrent les princes de Tlemcen et des expéditions que les troupes

abd-el-ouadites, secondées par Hamza-Ibn-Omar, ne cessaient d'entreprendre contre ses états. Mais, maintenant que le sultan Abou-'l-Hacen se tenait en observation et empêchait les Beni-Abd-el-Ouad de faire le moindre mouvement, — que les troupes de cette dynastie étaient rentrées dans leur nid, après avoir plané sur les provinces de l'empire hafside, — que la ville de Bougie, délivrée de leur présence, commençait à respirer, — que les contrées voisines étaient délivrées de leur oppression, — que l'agitation causée par les insurgés s'était apaisée et que les cris de la sédition ne retentissaient plus dans le pays, le sultan put enfin diriger ses regards vers les frontières de son royaume et prendre des mesures pour faire disparaître jusqu'aux dernières traces de l'esprit d'insubordination. Il ambitionnait surtout l'honneur de soumettre le Djerîd et d'arracher les habitants de ce pays lointain aux griffes de ces loups toujours hurlants, de ces chiens toujours hargneux, les chefs de leurs villes et les Arabes de leurs déserts.

En l'an 735 (1334), il marcha sur Cafsa, ville dont Yahya-Ibn-Mohammed avait usurpé le commandement. Ce chef appartenait à une des premières familles de l'endroit où il gouvernait alors en maître : son aïeul, Ali, étant fils d'Abd-el-Djelîl-Ibn-Abed-es-Cherîdi. Le sultan livra plusieurs assauts à Cafsa et foudroya la place avec ses catapultes, sans pouvoir s'en emparer ; mais, ayant commencé à faire abattre les palmiers et arracher les plantations des alentours, il obligea les habitants à implorer sa miséricorde. Dans le mois de Rebiâ second (décembre) de la même année, le petit-fils d'Abd-el-Djelîl sortit de la ville, se livra au sultan et fut conduit à Tunis avec plusieurs autres membres de la même famille. Le reste s'enfuit à Cabes, afin de se mettre sous la protection d'Ibn-Mekki.

Le peuple de Cafsa rentra de cette manière sous l'ombre bienfaisante du gouvernement hafside, après être resté, pendant un temps, au grand soleil de l'indépendance, et ils reçurent du sultan un accueil plein de bonté et d'indulgence. Ce prince étendit sur eux le manteau de sa justice et accorda à leurs pauvres des portions de terre, soit en don, soit en fief. Il renou-

vela les édits impériaux qui avaient été promulgés en leur faveur et qu'ils avaient soigneusement conservés ; il choisit même leur ville pour la résidence de son fils, l'émir Abou-'l-Abbas, désigné plus tard comme successeur au trône. En y établissant ce prince, il lui conseilla de traiter les habitants avec une grande bienveillance, et lui ayant conféré, de plus, le gouvernement de Castîlïa et des lieux voisins, il plaça auprès de lui, en qualité de chambellan, le chef almohade, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou. Reprenant alors le chemin de la capitale, il y fit son entrée au mois de Ramadan de la même année (avril-mai 1335).

LES ÉMIRS ABOU-FARES [1]-AZOUZ ET ABOU-'L-BACA-KHALED OBTIENNENT LE GOUVERNEMENT DE SOUÇA ET D'EL-MÉHDÏA.

Vers l'époque où le sultan renversa la puissance du chambellan Ibn-Séïd-en-Nas et plaça Mohammed-Ibn-Ferhoun auprès de son fils l'émir Abou-Zékérïa, les descendants de Yaghmoracen [2] se virent attaqués par leur ennemi héréditaire [le sultan mérinide]. Cet événement procura au sultan [Abou-Yahya-] Abou-Bekr assez de loisir pour rétablir l'ordre dans son royaume, et raffermir les bases de son autorité, en confiant le commandement de ses provinces aux plus distingués d'entre ses fils. A Khaled et Azouz, conjointement, il accorda le gouvernement de Souça et de la région maritime. Il les installa dans cette ville et plaça auprès d'eux Mohammed-Ibn-Taher, vieux serviteur de l'empire. Cet homme appartenait à une famille andalousienne que les événements politiques avaient forcé d'émigrer en Ifrîkïa. Ses ancêtres, seigneurs de Murcie, s'étaient faits remarquer au nombre des petits souverains qui régnèrent sur les provinces de l'Espagne [musulmane], et son frère, Abou-'l-Cacem, avait rempli les fonctions de ministre des finances à Tunis.

---

[1] Dans le texte arabe imprimé le mot *ben* doit être supprimé.

[2] Dans le texte arabe il faut insérer le mot *bi-âl* avant *Yaghmoracen*.



Mohammed-Ibn-Taher mourut en l'an 735 (1334-5), quelque temps après sa nomination, et fut remplacé par Mohammed-Ibn-Ferhoun, que le sultan rappela de Bougie pour cet objet. Les deux princes, étant encore très-jeunes, avaient besoin d'un sage conseiller comme lui, et leur père savait qu'Abou-Zékérïa avait maintenant assez d'expérience pour se choisir un bon ministre. Il est vrai que, dans la suite, Abou-Zékérïa rappela Ibn-Ferhoun auprès de lui.

Lors de la disgrâce et de la chute d'Ibn-el-Hakîm, le sultan enleva la ville d'El-Mehdïa à Ibn-er-Regrag et y installa son fils, l'émir Abou-'l-Baca[-Khaled], en qualité de gouverneur. Abou-Fares[-Azouz], l'autre frère, resta ainsi seul gouverneur de Souça. Mohammed-Ibn-er-Regrag avait été établi dans El-Mehdïa par son parent Ibn-el-Hakîm, lequel en avait dépossédé Ibn-Abd-el-Ghaffar, natif de Raghîs. Voulant se faire de cette ville un lieu de retraite en cas de revers, Ibn-el-Hakîm y avait formé un dépôt d'armes et de vivres et installé un commandant qui tenait à lui par les liens de famille ; mais toutes ces précautions ne lui servirent à rien.

Les deux émirs gardèrent leurs commandements jusqu'à leur mort.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-ABD-ALLAH, SEIGNEUR DE CONSTANTINE. — SON FILS [1] LUI SUCCÈDE.

Le sultan aimait l'émir Abou-Abd-Allah plus que ses autres fils : il lui témoignait la plus tendre affection et lui montrait une indulgence extrême, à cause des traits de caractère qui annonçaient en cet enfant un esprit élevé et fait pour commander. Tout le monde reconnaissait la justice de cette préférence, jusqu'à Ibn-Ghamr, le puissant gouverneur de Bougie et de Constantine, l'habile défenseur de Bougie contre les Zenata [2]. En l'an 719

[1] Le texte arabe des manuscrits porte *ses fils*.

[2] Dans le texte arabe il faut lire *min Zenata* à la place d'*oua min Zenata*.



(1319), lors de la mort de ce fonctionnaire, le sultan porta ses regards vers les frontières de son empire et plaça la ville de Bougie sous le commandement de son fils, l'émir Abou-Zékérïa, auquel il donna Ibn-el-Caloun pour chambellan. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de cette forteresse, il nomma un autre de ses fils, l'émir Abou-Abd-Allah, au gouvernement de Constantine et lui adjoignit Ahmed-Ibn-Yacîn [en qualité de ministre]. Les deux frères quittèrent Tunis en l'an 720, et chacun d'eux alla s'établir dans le siége de son commandement. Quelque temps après, Dafer-el-Kebîr revint du Maghreb et fut désigné par le sultan comme chambellan du prince de Constantine. Il remplit les fonctions de cette place jusqu'à l'an 727, quand il fut tué auprès de Temzezdekt, ainsi que nous l'avons dit [1]. Le secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz, partit de Tunis pour le remplacer, mais, au bout d'une quarantaine de jours, il revint à la capitale. Le sultan confia alors cette charge à Ibn-Séïd-en-Nas, en l'autorisant de conserver la place de chambellan qu'il remplissait à Bougie et de se faire représenter à Constantine par l'affranchi Hilal, qui venait d'abandonner le service du général abd-el-ouadite Mouça-Ibn-Ali. Hilal fut renvoyé par l'émir Abou-Abd-Allah après la chute d'Ibn-Séïd-en-Nas : son maître, qui était alors parvenu à l'âge viril, ayant voulu diriger par lui-même l'administration de la province. Le sultan donna son approbation à ce changement et, dès-lors, il prit l'habitude de consulter son fils sur ses propres affaires et de l'admettre à des entretiens secrets. Vers cette époque, il envoya à Constantine un affranchi d'origine chrétienne nommé Nebîl.

En l'an 734 (1333-4), Dafer-es-Sinan fut appelé de Tunis par Abou-Abd-Allah pour prendre la direction des affaires civiles et militaires, mais, à l'expiration de dix-huit mois, il rentra dans la capitale après avoir remis à Nebîl la place de chambellan. Yaïch, ancien serviteur de la famille royale, fut ensuite envoyé à Constantine pour commander les troupes et défendre le territoire de la province ; partageant ainsi avec Nebîl les divers services de

[1] Voy. tome II, page 465.



l'administration et les honneurs qui y étaient attachés. Depuis lors, rien ne changea dans la position de l'émir qui, de jour en jour, se distinguait davantage par ces occupations auxquelles doit se livrer tout prince qui désire cultiver ses talents et se rendre digne du commandement. Il termina sa carrière prématurément, avant d'avoir atteint la haute position qui lui semblait être réservée : la mort vint le surprendre vers la fin de l'an 737 (juin-juillet 1337). Son fils aîné, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, prit alors le commandement, et le sultan y donna son approbation par un diplôme; mais, prenant en considération l'extrême jeunesse de ce prince, il lui imposa l'affranchi Nebîl comme guide et tuteur.

MORT DE HAMZA-IBN-OMAR. — SES FILS MARCHENT CONTRE LA CAPITALE. — LEUR DÉFAITE ET MORT DE LEUR VIZIR MOEZZ.

Par la conquête de la ville et du royaume de Tlemcen, le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, brisa la puissance de la dynastie zîanide, réduisit sous son autorité tous les peuples zenatiens et rassembla leurs nombreux guerriers autour de ses drapeaux. Les tribus voisines lui offrirent leur soumission; tous les cœurs s'humilièrent devant lui, et Hamza-Ibn-Omar vint l'engager à marcher contre l'Ifrîkïa. Aux représentations tout-à-fait semblables à celles qu'il avait si souvent adressées à Abou-Tachefîn, le sultan répondit d'un ton sévère, lui ordonnant de mettre un terme à ses débordements et de renoncer aux hostilités contre le souverain de Tunis. Il lui offrit même d'intercéder en sa faveur auprès de ce prince et de lui applanir les voies de la réconciliation. Hamza écouta ce conseil et, profitant de la médiation du sultan, qui voulut bien répondre de sa sincérité, il sollicita la clémence du souverain hafside. Ayant alors promis une soumission sans bornes et pris l'engagement d'étouffer l'esprit d'insubordination qui travaillait les Arabes, il se procura non-seulement un bon accueil auprès du prince qu'il avait tant offensé, mais aussi un riche cadeau destiné à l'entretenir dans les senti-

ments de fidélité et de dévouement dont il venait de donner l'assurance. Depuis ce moment, il servit le sultan avec un zèle et une sincérité parfaits et prêta un actif concours au général Mohammed-Ibn-el-Hakîm, ce foudre de guerre qui avait entrepris de soumettre l'Ifrikïa, de rétablir l'ordre dans les provinces et d'extirper les dernières semences de rebellion. Ce fonctionnaire avait alors l'ordre de faire payer l'impôt à toutes les tribus nomades qui parcouraient le pays, d'obtenir la soumission des bandes insurgées qui hantaient encore les frontières de l'empire et de les forcer à discontinuer leur habitude de percevoir l'impôt au nom du gouvernement.

Dans l'exécution de cette tâche, il déploya une bravoure qui asssura la tranquillité des provinces et humilia l'orgueil de certains chefs qui, établis dans les régions lointaines, avaient cru pouvoir se maintenir indépendants; enfin, il releva l'autorité du gouvernement hafside et fit disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la révolte. En l'an 739 (1338-9), il enleva El-Mehdïa à Ibn-Abd-el-Ghaffar, natif de Raghîs, qui s'en était emparé; ensuite, il se rendit à Tebessa, fit arrêter Mohammed-Ibn-Abdoun, cheikh de cette ville et l'envoya prisonnier à El-Mehdïa. Après la chute d'Ibn-el-Hakîm, cet homme fut remis en liberté. Le général hafside mit ensuite le siége devant Touzer et força le gouverneur, Ibn-Yemloul, à faire sa soumission et à donner ses fils comme ôtages. Alors, il se présenta, à plusieurs reprises, devant Biskera, mais, chaque fois qu'il voulut en commencer le siége, il se laissa détourner de son projet par les assurances de Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, qui prétendait tenir cette ville en vertu d'une autorisation accordée par les prédécesseurs d'[Abou-Yahya-]Abou-Bekr et confirmée par ce sultan. Toutefois, il ne se retira jamais sans avoir reçu la totalité de l'impôt, et cependant, Ibn-Mozni était alors attaché au service du sultan Abou-'l-Hacen. Il fit aussi une expédition dans le Rîgha, s'empara de Tuggurt, capitale de cette région, et, après en avoir enlevé toutes les richesses, il pénétra dans l'Auras et prit d'assaut la plupart des forts qui servaient de refuge aux habitants de cette montagne. Ce fut ainsi que, de tous côtés, l'empire lança

sur les réfractaires l'orage de sa puissance et que les troupes du sultan parcoururent les diverses parties du pays.

Sur ces entrefaites, en l'an 742 (1341-2), Hamza-Ibn-Omar fut tué en guet-apens par Abou-Aoun-Ibn-Abi-Ali, chef des Beni-'l-Kethîr, famille kaoubienne. Ses fils, dont l'aîné s'appelait Omar, prirent le commandement de la tribu et, comme ils soupçonnaient le gouvernement tunisien d'avoir suborné l'assassin, ils rassemblèrent leurs guerriers et obtinrent le secours de leurs anciens rivaux, les Beni-Mohelhel. Ibn-el-Hakîm marcha contre eux à la tête des milices et des contingents zenatiens, mais il essuya une défaite et perdit plusieurs de ses principaux officiers. Par suite de cet échec, il se replia sur Tunîs, et, pendant qu'il s'y tenait retranché, l'ennemi vint camper autour de la ville. Ceci se passa en l'an 742 (1341-2)[1]. Pendant sept jours consécutifs, les Arabes attaquèrent les troupes de l'empire; mais la discorde s'étant enfin mise dans leurs rangs, Taleb-Ibn-Mohelhel et sa tribu firent leur soumission et obligèrent ainsi les fils de Hamza à prendre la fuite avec leurs partisans. Dans le mois de Djomada (novembre) de la même année, le sultan sortit à leur poursuite, ayant sous ses ordres l'armée impériale, les contingents hoouarites et ses alliés arabes. Il atteignit l'ennemi à Raccada, dans la plaine de Cairouan, lui tua beaucoup de monde et, vers la fin de Ramadan (commencement de mars 1342), il rentra dans sa capitale.

Les fuyards prirent la route du Désert et, en passant auprès de Cafsa, ils invitèrent Abou-'l-Abbas, le prince royal qui y gouvernait alors, à se révolter contre son père, lui promettant de marcher sous ses ordres jusqu'à Tunis. Le prince entra en correspondance avec eux et traîna la négociation en longueur jusqu'à ce qu'il trouva l'occasion d'arrêter et de décapiter Moëzz-Ibn-Motaên, vizir de Hamza et principal fauteur de ces derniers désordres. Le sultan fit planter sur les murs de Tunis la tête de

---

[1] Le texte arabe, tant de l'édition imprimée que des manuscrits, porte *thelathin* (*trente*), c'est-à-dire 730.



ce perturbateur et, en témoignage de la satisfaction que lui causa la conduite de son fils, il profita du retour de ce prince à la capitale pour le déclarer héritier du trône.

Ce fut vers la fin de cette année (mai-juin 1342) qu'on prêta le serment de fidélité à l'émir Abou-'l-Abbas, en sa nouvelle qualité; les grands de l'empire et le peuple se rassemblèrent devant le portique du palais pour entendre lire l'acte de cette nomination, puis, ils se séparèrent en faisant des vœux pour la prospérité du sultan.

La rude leçon que les fils de Hamza venaient de recevoir les décida à faire leur soumission.

MORT DU CHAMBELLAN IBN-ABD-EL-AZÎZ. — IL EST REMPLACÉ PAR ABOU-MOHAMMED-IBN-TAFRAGUÎN. — CHUTE D'IBN-EL-HAKÎM.

Abou-'l-Cacem-Ahmed-Ibn-Ismaîl-Ibn-Abd-el-Azîz-el-Ghassani, appartenait à une famille andalousienne qui s'était fixée à Maroc. Ses aïeux y remplirent des emplois sous le gouvernement almohade, et son père alla s'établir à Tunis. Abou-'l-Cacem-Ibn-Abd-el-Azîz fut élevé dans cette capitale et entra, comme secrétaire, au service du chambellan Ibn-ed-Debbagh. Lors de la chute de celui-ci, après l'occupation de Tunis par le sultan Abou-'l-Baca-Khaled, Ibn-Abd-el-Azîz trouva un protecteur dans Ibn-Ghamr et accompagna ce chambellan à Constantine. Djafer-el-Kebîr, étant venu séjourner dans cette ville, le prit pour secrétaire et, jusqu'à sa déportation en Espagne, il le garda auprès de lui. En l'an 713 (1313), Ibn-Ghamr le nomma ministre des finances à Constantine et, devenu ensuite maître absolu de la ville de Bougie, il laissa son protegé au service d'Ibn-el-Caloun. En 718 (1318), lors de l'arrivée du sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr à Tunis, Ibn-el-Caloun rappela Ibn-Abd-el-Azîz de Constantine et lui confia l'administration des finances dans la capitale. Quelque temps après, Ibn-Abd-el-Azîz, secondé par le *Mizouar* du même nom, commença ses intrigues contre Ibn-el-Caloun, et, en 721 (1321), il réussit à lui





faire prendre la fuite. On donna alors au Mizouar la place de chambellan, et, comme il n'avait pas les talents nécessaires pour bien remplir cet office, on lui adjoignit Ibn-Abd-el-Azîz en qualité de lieutenant. Après la mort du Mizouar, le vice-chambellan le remplaça en attendant l'arrivée d'Ibn-Seïd-en-Nas, qui était alors à Bougie. On nomma ensuite Ibn-Abd-el-Azîz gouverneur de la province d'El-Hamma, afin de l'éloigner de Tunis où sa présence donnait de l'ombrage au nouveau ministre. Rappelé à la capitale, lors de la démonstration faite par Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani aux environs de Cabes, il alla joindre le sultan qui dirigeait alors son expédition contre Temzezdekt ; et, depuis lors, il ne le quitta plus. Après la chute d'Ibn-Seïd-en-Nas, il obtint la place de chambellan et la garda jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu dans le commencement de l'an 744 (mai-juin 1343). Il eut pour successeur Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, chef des Almohades.

Les Tafraguîn appartenaient à une puissante famille almohade de Tinmelel, et leur aïeul, Omar-Ibn-Tafraguîn fut un des *aït-el-khamcin* [1]. En l'an 540 (1145-6), lors de la prise de Fez par les Almohades, Omar reçut de leur souverain, Abd-el-Moumen, le commandement de cette ville, et il y resta jusqu'à l'occupation de Maroc, où il exerça ensuite le haut commandement et présida à la prière publique toutes les fois qu'Abd-el-Moumen était en expédition. En l'an 551 [2] (1156), eut lieu, à Maroc, la révolte d'Abd-el-Azîz et d'Eïça, fils, tous les deux, d'Aumgar, frère de l'imam El-Mehdi. Ils commencèrent par assassiner Omar-Ibn-Tafraguîn au moment où il prononçait l'appel à la prière ; mais, le jour étant survenu, ils furent mis en pièces par le peuple. Abd-Allah, fils d'Omar, devint alors un des principaux chefs des Almohades. Quand le khalife Youçof, fils d'Abd-

---

[1] Voy. tome II, page 171.

[2] Dans le tome II, pages 190, 191, Ibn-Khaldoun nous laisse entendre que cette révolte eut lieu avant l'époque marquée ici, et, en effet, l'auteur du *Cartas* la place sous l'année 546



el-Moumen, nomma son frère, le cîd Abou-Ishac, au gouvernement de Cordoue, il plaça Abd-Allah, fils d'Omar-Ibn-Tafraguîn, auprès de lui en qualité de conseiller. Cette charge donna le droit de présider le grand conseil dont Youçof-Ibn-Ouanoudîn et d'autres chefs almohades faisant partie. Omar-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, fils du précédent, suivit la carrière de son père, et, comme lui, il jouit d'une haute considération. Le cîd Abou-Saîd, fils d'Omar, fils d'Abd-el-Moumen, ayant été nommé gouverneur de l'Ifrîkïa, donna à Omar-Ibn-Abd-Allah le commandement de la ville et de la province de Cabes. En l'an 592 (1196), Omar fut chassé de Cabes par Yahya-Ibn-Ghanîa. Ses descendants continuèrent à remplir de hauts emplois et à tenir un rang élevé dans le corps des cheikhs almohades.

Le dernier membre de la famille Tafraguîn qui figura dans le Maghreb fut Abd-el-Azîz. S'étant opposé aux Almohades qui se révoltèrent à Maroc contre El-Mamoun, il fut assassiné par eux pendant qu'il se rendait à la mosquée de bon matin, selon son habitude; car il s'était fait un devoir de s'y trouver toutes les fois que les fidèles s'y réunissaient pour célébrer la prière. El-Mamoun témoigna sa reconnaissance du dévouement qu'Abd-el-Azîz lui avait montré en comblant de faveurs Abd-el-Hack, le frère, et Ahmed, Mohammed et Omar, les fils de ce serviteur fidèle. Lors de la consternation générale causée par le massacre des Almohades, Abd-el-Hack-Ibn-Tafraguîn quitta le Maghreb sous le prétexte d'aller à la Mecque, et, s'étant arrêté à Tunis, chez le sultan El-Mostancer, il obtint de ce prince un emploi semblable à celui qu'il avait occupé en Maroc. De temps en temps, il fut envoyé par le sultan à El-Hamma, afin de faire rentrer les cheikhs de cette ville dans le devoir et d'y rétablir la tranquillité. Dans toutes ces missions il déploya une grande habileté, et il ramena la paix en faisant mourir les fauteurs du désordre. Après la mort de Mohammed-Ibn-Abi-Hilal, il obtint du sultan Abou-Ishac le gouvernement de Bougie. Dans cette haute position il montra encore la supériorité de ses talents, et, à l'époque où l'imposteur, Ibn-Abi-Omara, monta sur le trône, il partit à la tête d'une armée almohade que cet usurpateur avait

mise à sa disposition, et infligea un châtiment sévère aux Arabes contumaces. Sa réputation comme général et la haute considération dont il fut entouré se maintinrent jusqu'à sa mort. Quelque temps après son départ du Maghreb, ses neveux, Ahmed, Mohammed et Omar, le suivirent à Tunis, où ils trouvèrent bon accueil, richesses et honneurs. Ahmed, l'aîné des trois frères, reçut du sultan Abou-Hafs le gouvernement de Cafsa, d'où il passa à celui d'El-Mehdïa. Ayant ensuite obtenu la permission de résigner son commandement, il revint à Tunis, et, chaque fois que le sultan Abou-Acîda se mettait en campagne, il y remplit les fonctions de lieutenant-général et jouit de tous les priviléges accordés à ses prédécesseurs dans cette charge. Sa mort eut lieu au commencement de l'an 703 (août-sept. 1303). Ses fils Abou-Mohammed-Abd-Allah et Abou-'l-Abbas-Ahmed, furent élevés au palais, sous les yeux du sultan. Le premier épousa la fille d'Abou-Yacoub-Ibn-Izdouten, grand cheikh de l'empire, et, plus tard, le second reçut en mariage la fille d'Abou-Mohammed-Abd-Allah-Ibn-Yaghmor. Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn devint l'ami d'Abou-Darba-Ibn-el-Lihyani et resta avec lui jusqu'à la bataille de Messouh. Dans cette journée il fut fait prisonnier ainsi que plusieurs autres chefs almohades. Gracié avec plusieurs autres par le sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr, il sut gagner la faveur de ce prince et obtenir le vizirat, place que le cheikh Abou-Mohammed-Ibn-el-Cacem avait occupée précédemment. Plus tard, c'est-à-dire en 742 (1341-2), le sultan le nomma grand cheikh des Almohades, en remplacement d'Abou-Omar-Ibn-Othman qui venait de mourir. Quand l'émir Abou-Zékérïa, seigneur de Bougie, alla demander l'appui du roi de Maghreb, afin de résister aux Beni-Abd-el-Ouad, le sultan, son père, le fit accompagner par Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Dans cette mission, le chef almohade déploya un grand zèle pour les intérêts de son maître et montra tant d'habileté comme diplomate que, depuis lors, ce fut sur lui qu'on jeta les yeux [1] toutes les fois qu'il s'a-

[1] Dans le texte arabe il faut lire *el-ithar* à la place de *li-ithar*.



geait d'envoyer un ambassadeur auprès du roi de Maghreb. Le chambellan Ibn-Seïd-en-Nas fut jaloux de son influence et chercha à lui nuire ; mais il finit par s'en abstenir par déférence aux ordres du sultan. L'on dit même que ce monarque avait confié à Abou-Mohammed son intention de renverser le pouvoir de ce chambellan. Quand Ibn-Abd-el-Azîz et le caïd Ibn-el-Hakîm se chargèrent de l'administration de l'empire, en se partageant le commandement de l'armée, la direction des affaires publiques, la confiance du sultan et le droit d'exécuter ses commandements, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn conserva toute son influence dans le conseil d'état. Ses deux collègues étaient toujours de son avis, sachant qu'il formait, avec eux, le troisième soutien de l'empire et que son bon jugement était la pierre de touche de leurs opinions.

Après la mort du chambellan Ibn-Abd-el-Azîz, le sultan résolut la perte d'Ibn-el-Hakîm, ministre dont la puissance et les dilapidations lui inspirèrent de graves inquiétudes. L'on rapporte qu'il fut averti par Ibn-Abd-el-Azîz, qui était alors sur son lit de mort, de se tenir sur ses garder contre Ibn-el-Hakîm et ses mauvais desseins. Dans cet entretien, Ibn-Abd-el-Azîz lui raconta qu'en l'an 742, lors de la présence des Arabes sous les murs de Tunis, ce général lui avait déclaré son intention de remplacer le sultan par un des fils d'Abou-Debbous, princes que l'on détenait alors à Tunis. Ce projet, dicté par la trahison, aurait eu pour motif le mécontentement ressenti par Ibn-el-Hakîm en se trouvant bloqué dans Tunis par les Arabes et en voyant que le sultan ne voulait pas faire une sortie contre eux. Ibn-Abd-el-Azîz n'avait jamais perdu le souvenir de cette confidence qui pouvait, au besoin, devenir une arme contre son collègue ; et, maintenant, qu'il voyait approcher son dernier moment, il se justifia lui-même en révélant tout au sultan. Un secret de cette nature, confié à une oreille bien attentive, devait nécessairement amener la chute d'Ibn-el-Hakîm. Après la mort d'Ibn-Abd-el-Azîz, le sultan nomma Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguin grand cheikh des Almohades et demanda son avis sur la nécessité de châtier ce général. Comme les deux fonctionnaires se détestaient mu-

tuellement et qu'Ibn-Tafraguîn guettait depuis longtemps l'occasion de perdre son rival, il s'empressa d'approuver le dessein du sultan. Pendant ce temps, Ibn-el-Hakîm était loin de la capitale et s'occupait à soumettre les frontières de l'empire. Après avoir campé dans l'Auras et fait rentrer les impôts dus par les populations de cette région, il avait pénétré dans le Zab et obtenu de Youçof-Ibn-Mansour-el-Mozni, gouverneur de cette province, le paiement intégral de toutes les contributions arriérées; il s'était ensuite avancé dans le Rîgh et, par la prise de Tuggurt, il avait procuré à ses troupes un riche butin. Ce fut au milieu de ces victoires qu'il apprit la mort d'Ibn-Abd-el-Azîz et la nomination d'Ibn-Tafraguîn à la place de chambellan. Cette nouvelle lui causa un vif mécontentement; il avait cru que le sultan n'aurait jamais choisi un autre que lui pour remplir ce poste élevé; il avait désigné son secrétaire, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ouaran, comme la personne qui devait lui servir de lieutenant dans ces nouvelles fonctions; il s'était même imaginé qu'Ibn-Abd-el-Azîz, l'ancien occupant de cette place, y avait eu moins de droits que lui. Frappé de ce coup inattendu et agité par mille pensées diverses, il laissa éclater son indignation et, suivi d'une simple escorte, il courut à la capitale; mais le sultan avait déja pris conseil d'Ibn-Tafraguîn, et le corps des intimes se tenaient prêts pour l'arrêter. Il y arriva vers le milieu du mois de Rebîa de l'an 744 (août 1343), et, dans une audience solennelle, il présenta au sultan les chevaux de race, les esclaves et les chameaux que les tribus lui avaient envoyés. La réception terminée, le sultan congédia ses vizirs, et, en passant dans son appartement, il fit un signe aux intimes. Ibn-el-Hakîm fut entouré à l'instant même, traîné en prison et mis à la torture. On lui arracha ainsi la déclaration des lieux où il avait caché son argent, et l'on tira de ces dépôts quatre cent mille pièces d'or monnayées que l'on porta au trésor du sultan. Ils confisquèrent pour à peu près la même valeur de pierreries et de biens-fonds; puis ils étranglèrent leur victime dont ils avaient desséché [par les tourments] jusqu'à la moëlle des os, jusqu'à la dernière goutte de tant de richesses. Un si terrible exemple

laissa dans les esprits une impression profonde. Ce malheureux mourut dans le mois de Redjeb de la même année. Ses enfants et leur mère furent déportés en Orient, et, ballotés par l'adversité dans un pays étranger, plusieurs d'entre eux succombèrent à la misère; mais plus tard, deux de ses fils, Ali et Obeid, revinrent en Ifrîkïa avec leurs familles, après avoir subi les vicissitudes de la fortune.

SOUMISSION DU DJERÎD. — ABOU-'L-ABBAS, FILS DU SULTAN, EN EST DÉCLARÉ GOUVERNEUR. — AHMED-IBN-MEKKI EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE DJERBA.

Pendant que le gouvernement hafside s'était occupé à repousser les expéditions que les Beni-Abd-el-Ouad dirigeaient sans cesse contre les terres de l'empire, toutes les villes du Djerîd avaient profité de cette occasion pour se constituer en républiques, gouvernées chacune par un président. A Touzer, toute l'autorité s'était concentrée dans les mains de Mohammed-Ibn-Yemloul. Le sultan ayant enfin trouvé assez de loisir pour rétablir l'influence de l'empire, commença à sévir vigoureusement contre les états insurgés. L'administration républicaine de Cafsa disparut devant ses armes, et le commandement de cette ville ainsi que de la province de Castîlïa passa à son fils Abou-'l-Abbas. Cet émir travailla sérieusement à y raffermir son pouvoir; il dirigea même plusieurs expéditions vers les contrées voisines, afin de reconnaître jusqu'à quel point les habitants lui étaient soumis. Son chambellan, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, conduisit un corps d'armée à Nefta, dans le but d'éprouver l'obéissance des Beni-Modafê, mieux connus sous le nom des Beni-'l-Khalef. Ces quatre frères avaient usurpé le commandement à Nefta pendant l'embarras du gouvernement hafside. A l'approche d'Ibn-Ottou ils s'enfermèrent dans leurs châteaux, pensant y trouver une retraite assurée; mais, abandonnés par leurs sujets, que les mesures vigoureuses de leur adversaire avaient démoralisés, ils cédèrent à la crainte et se mirent à la merci du sultan. On les conduisit au supplice et on laissa leurs

cadavres attachés aux troncs de leurs propres dattiers pour servir d'exemple. Ali, le plus jeune, évita le sort de ses frères en passant aux Hafsides avant la prise de la ville.

L'émir Abou-'l-Abbas incorpora Nefta dans ses états, avec l'autorisation de son père, et soumit une partie considérable de la province de Nefzaoua. Il avait conçu l'espoir de se rendre maître de Touzer, mais Mohammed-Ibn-Yemloul, chef de ce nid de sédition, s'aperçut du danger, et alla trouver Mohammed-Ibn-el-Hakîm, général en chef des armées du sultan. A force d'intrigues et de sollicitations, il obtint la permission de rester à Touzer sans être molesté, et, en effet, il conserva le gouvernement de cette ville jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut la même année qu'Ibn-el-Hakîm.

La mort de Mohammed-Ibn-Yemloul occasionna de graves désordres à Touzer : ses fils et ses frères se disputèrent le commandement, et quelques-uns d'entre eux furent tués par les autres. Il y avait alors dans la prison de Tunis un de ses frères nommé Abou-Bekr. Le sultan le fit mettre en liberté et l'envoya à Touzer, après lui avoir imposé toutes les conditions qui pourraient assurer la fidélité d'un tel personnage et le paiement régulier des impôts au gouvernement hafside. Arrivé à sa destination, Abou-Bekr-Ibn-Yemloul parvint à y établir son autorité; mais, séduit par l'amour de l'indépendance, il refusa de remplir ses engagements et traita avec mépris les sommations que lui adressa l'émir Abou-'l-Abbas. Ce prince, mécontent de voir entraver le progrès de son autorité par la résistance de Touzer, s'en plaignit au sultan et le pria de venir châtier ce petit état. En l'an 745 (1344-5), le souverain hafside arriva dans Cafsa à la tête d'une armée. Abou-Bekr apprit cette nouvelle avec effroi, et, voyant ses partisans en train de l'abandonner, il offrit sa soumission et promit de se rendre auprès du sultan. Ali-Ibn-Mohammed-et-Temoudi, qui avait servi de secrétaire à son père et qui remplissait alors les mêmes fonctions auprès de lui, prit aussitôt la fuite et courut à Biskera, afin de se mettre sous la protection de Youçof-Ibn-Mozni. Sa réputation l'y avait déjà devancée, car ce fut réellement lui qui gouvernait à Touzer.

Quand le sultan se présenta devant la ville, Abou-Bekr-Ibn-Yemloul vint faire sa soumission et se mêler au cortége royal; mais, ayant bientôt reconnu que le gouvernement hafside en voulait à ses jours, il éprouva un vif regret de sa démarche imprudente et saisit la première occasion pour passer dans le Zab. Youçof-Ibn-Mozni lui fit un de ces accueils hospitaliers et généreux dont le peuple se plaît à rappeler le souvenir. Le sultan incorpora Touzer dans ses états et y établit son fils, l'émir Abou-'l-Abbas, en qualité de gouverneur. Rentré à Tunis à la suite de cette conquête, il mourut dans son lit, après avoir joui d'un long règne. Nous parlerons de sa mort dans un des chapitres suivants.

Les états d'Abou-'l-Abbas ayant enfin reçu la continuité qui leur manquait, se composèrent maintenant de toutes les villes du Djerîd. Abou-Bekr-Ibn-Yemloul essaya plusieurs fois de reprendre Touzer, mais dans chacune de ces tentatives il faillit perdre la vie. Sa mort eut lieu à Biskera, en 747 (1346-7), quelque temps avant celle du sultan. L'émir Abou-'l-Abbas travailla sans cesse à maintenir l'ordre dans les contrées placées sous son commandement; il n'avait épargné aucun effort pour renverser les chefs qui s'y étaient rendus indépendants; mais il ne put réussir à obtenir la soumission d'Ibn-Mekki, cheikh de la ville de Cabes. Reprenons l'histoire de ce chef.

Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani ayant quitté Tunis avec Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, passa en Maghreb et laissa ce chambellan à Cabes. Quand la puissance des Abd-el-Ouadites fut anéantie, Abd-el-Mélek craignit les conséquences de sa conduite et chargea son frère, Ahmed-Ibn-Mekki, d'aller solliciter la bienveillance du sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, en le priant d'intercéder pour lui auprès du sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr. Ayant ainsi obtenu sa grâce, il reprit le commandement de Cabes, avec l'autorisation du sultan hafside, et, s'étant dès-lors appliqué à bien remplir son devoir, il renonça à ses anciennes habitudes de révolte et d'insoumission. Quant à Ahmed-Ibn-Mekki, il réunissait à de grands talents une passion extrême pour le pouvoir et les grandeurs. Bon poète et prosateur élégant, il était, de plus,

calligraphe habile. Dans son écriture il employait le caractère oriental, ainsi que font les habitants du Djerîd, et, pour tracer des chefs-d'œuvre, il n'avait qu'à le vouloir. Toutes ces qualités inspiraient à l'émir Abou-'l-Abbas le désir de lui être utile, mais Ahmed, sachant à quel point il s'était compromis, en se mêlant à tant de révoltes [1], hésita de répondre aux avances qu'on lui fit. De son côté, l'émir usa d'adresse pour parvenir à ses fins, et il réussit à faire la rencontre de cet homme chez la princesse Ama-t-el-Ouahed (*servante du Dieu unique*), sœur du sultan, laquelle revenait de la Mecque. Profitant de cette occasion, il dissipa les appréhensions d'Ibn-Mekki et se l'attacha comme serviteur et comme ami. Dans cette position avantageuse, Ahmed se vit enfin porté au faîte des grandeurs, et, outre le gouvernement qu'il possédait déjà, il reçut du sultan celui de l'île de Djerba. Makhlouf-Ibn-el-Kemad, l'officier qui y avait commandé jusqu'alors, dut obéir à l'ordre du souverain et résigner sa place. Il avait conquis cette île en l'an 738 (1337-8) [2], et en avait alors pris le commandement avec l'autorisation du sultan. Ahmed-Ibn-Mekki s'y fixa; son frère, Abd-el-Mélek, conserva le commandement de Cabes, et ils continuèrent tous les deux à servir l'émir Abou-'l-Abbas avec le dévouement le plus parfait.

MORT DU VIZIR ABOU-'L-ABBAS-IBN-TAFRAGUÎN.

Après la mort d'Ibn-el-Hakîm, le sultan donna la place de chambellan et le gouvernement du palais au grand cheikh des Almohades, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Abou-'l-Abbas-Ahmed, frère de celui-ci, fut élevé au vizirat et, pendant qu'Abou-Mohammed tenait ses séances administratives à la porte du sultan, en qualité de chambellan, il se chargea, lui, du commandement de l'armée et du gouvernement de toutes les plaines et campagnes de l'empire.

---

[1] Lisez *atharihi* dans le texte arabe.

[2] C'est à tort que les manuscrits du texte arabe portent 788.



A la suite de ces mutations, les Beni-Soleim commencèrent à s'impatienter de l'état de soumission auquel Hamza-Ibn-Omar les avait conduits, et, maintenant que ce chef ne vivait plus, ils aspiraient à reprendre leurs anciennes habitudes de révolte et de brigandage. Nous avons déjà parlé des incursions faites par les fils de Hamza, et poussées jusqu'aux portes de la capitale, et nous dirons ici que les Aulad-el-Cos, fraction des Hakîm [tribu soleimide], eurent alors pour chef le nommé Soheim, qui s'était toujours montré un vrai coryphée de sédition, un démon de perversité. Or, le sultan avait nommé le cheikh almohade, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, à la place de chambellan auprès de l'émir Abou-'l-Abbas, gouverneur du Djerîd. Ce ministre prétendait que sa famille était tout aussi noble que celle des Tafraguîn, et voyait avec jalousie la haute position à laquelle ceux-ci étaient parvenus. En apprenant la nomination d'Abou-Mohammed aux fonctions de chambellan, il eut le cœur gonflé de haine et d'envie, et l'on dit que, par la promesse d'une récompense, il poussa ce brigand Soleim à faire une tentative contre la vie d'Abou-'l-Abbas-Ibn-Tafraguîn, général de l'armée. Quoiqu'il en fût, Abou-'l-Abbas se mit en campagne au commencement l'an 747 (mai 1346) afin de faire rentrer les impôts dus par les Hoouara. Soleim, accompagné de sa tribu, vint le trouver, et, après avoir mis ses services à un prix exorbitant, il attendit quelques jours dans l'espoir de le surprendre. Les troupes almohades, attaquées par lui dans leur camp, prirent la fuite, et Abou-'l-Abbas, dont le cheval s'était abattu, perdit la vie. Après s'être mis en révolte ouverte, Soleim alla se réfugier dans les sables du Désert, et il y resta jusqu'à la mort du sultan. Le corps d'Abou-'l-Abbas fut porté à Tunis pour y être enterré.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA, SEIGNEUR DE BOUGIE. — RÉVOLTE DE CETTE VILLE CONTRE L'ÉMIR ABOU-HAFS. — L'ÉMIR ABOU-ABD-ALLAH EN EST NOMMÉ GOUVERNEUR.

Lors de la mort d'Ibn-Ghamr, l'émir Abou-Zékérïa, fils aîné du sultan, reçut de son père le gouvernement de Bougie et partit



pour cette ville avec son chambellan, Mohammed-Ibn-el-Caloun. Ce ministre, qui avait été chargé par le sultan de la haute direction des affaires, s'en retourna à Tunis quelque temps après, et fut remplacé par Ibn-Séïd-en-Nas. Celui-ci, ayant ensuite obtenu la place de chambellan à Tunis, établit à Bougie, comme son lieutenant, Abou-Abd-Allah[-Mohammed]-Ibn-Ferhoun. Lors de l'arrestation d'Ibn-Séïd-en-Nas et d'Ibn-Ferhoun, l'émir Abou-Zékérïa prit lui-même les rênes du gouvernement, avec l'approbation du sultan, lequel lui envoya, comme chef de la force armée, Dafer-es-Sinan, affranchi de l'émir Abou-Zékérïa II, et comme chambellan, le secrétaire Abou-Ishac-Ibn-Allan. Au bout de quelque temps, le prince les renvoya à Tunis et choisit pour chambellan Abou-'l-Abbas-Ahmed-Ibn-Abi-Zékérïa-er-Rondi *(natif de Ronda, en Espagne)* personnage dont le père avait été homme d'étude, partisan des doctrines professées par les mystiques les plus exaltés et lecteur assidu des ouvrages composés par Abd-el-Hack-Ibn-Sebaïn [1]. Ahmed fut élevé à Bougie et, étant entré au service du gouvernement, il monta de grade en grade et obtint, enfin, d'Abou-Zékérïa la place que nous venons de mentionner.

Le sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr voyait avec un vif déplaisir un homme de si peu de naissance remplir les fonctions de chambellan auprès de son fils; aussi, quand Ahmed mourut, il envoya de Tunis à Bougie Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, grand chef des Almohades et premier ambassadeur de l'empire. Arrivé à sa destination, après l'an 740 (1340), cet officier rétablit l'ordre dans l'administration, rehaussa la dignité du prince et le décida à sortir avec l'armée pour faire une tournée dans ses états. Cette expédition ne s'arrêta qu'aux environs d'El-Mecîla et de Maggara, sur l'extrême frontière de la province. Une année s'était à peine écoulée qu'Ibn-Tafraguîn se fit rappeler à Tunis pour y remplir ses anciennes fonctions et pour éviter la haine que les cheikhs de Bougie lui témoignaient, haine qui eut pour

---

[1] Voy. tome II, page 344.



causes l'étiquette qu'il avait établie au palais et les obstacles qu'il avait opposés aux personnes qui voulaient se faire présenter au prince. L'opposition qu'il y éprouva provenait surtout du cadi Ibn-Abi-Youçof, auquel le cérémonial d'une cour n'avait inspiré que le dégoût et le mépris.

Après le départ d'Ibn-Tafraguîn, l'émir Abou-Zékérïa rappela Ibn-Ferhoun, son ancien chambellan du temps d'Ibn-Seïd-en-Nas. Chargé d'une mission auprès du roi de Maghreb, Ibn-Ferhoun s'était embarqué dans un des navires que le gouvernement tunisien envoya au secours des vrais croyants, lors de la descente du sultan Abou-'l-Hacen à Tarifa. Son frère Zeïd commandait ce bâtiment en sa qualité de caïd maritime de Bougie. Revenu de ce voyage, il entra de nouveau, et avec l'approbation du sultan, au service de l'émir Abou-Zékérïa, et jusqu'à sa mort, il ne cessa de remplir les fonctions de chambellan. Ibn-el-Cachach, successeur d'Ibn-Ferhoun et créature de la famille royale, fut destitué par le prince, qui lui préféra Abou-'l-Cacem-Ibn-Alennas. Celui-ci était sorti des bureaux du gouvernement pour prendre service dans la maison de l'émir ; il monta ensuite de grade en grade et se vit enfin porté au rang de chambellan. Il fut remplacé par Ali-Ibn-Mohammed-Ibn-el-Ment-el-Hadrami, personnage dont le père et l'oncle étaient venus en Afrique avec les émigrés andalousiens [1]. Ces deux frères se mirent à enseigner la lecture du *Coran* selon les différents systèmes reçus, et l'un, Abou-'l-Hacen-Ali, en donna des leçons à Bougie. Il y devint aussi prédicateur de la grande mosquée. Son neveu, Ali-Ibn-Mohammed, passa sa jeunesse dans cette ville et obtint un emploi dans les bureaux de l'administration. Poussé par l'ambition, il fit connaissance avec Omm-el-Hakem, concubine chérie de l'émir Abou-Zékérïa, et, profitant de l'influence de cette femme, il reussit à se faire nommer chambellan. Dans cette position il sut pourvoir avec habileté à tous les besoins de son maître, lui procurer les moyens de voyager commodément et lui fournir

[1] Voy. tome II, page 405.



des troupes toutes les fois qu'il voulait faire une tournée dans ses états. Il était encore chambellan quand ce prince, étant en expédition, mourut d'une maladie chronique, à Tagrèrt, dans la province de Bougie. Cet événement eut lieu dans le mois de Rébiâ premier de l'an 747 (juin-juillet, 1346).

L'émir Abou-Abd-Allah, fils de l'émir Abou-Zékérïa, avait été élevé par Fareh, affranchi d'origine européenne qui, étant passé du service d'Ibn-Séïd-en-Nas dans celui de la famille royale, avait montré tous les talents nécessaires pour bien diriger l'éducation d'un jeune prince. Il resta auprès du fils de son patron, en attendant les ordres du sultan; mais l'ancien chambellan, Abou-'l-Cacem-Ibn-Alennas, courut à la capitale et obtint la nomination de l'émir Abou-Hafs[-Omar], fils cadet du sultan, au gouvernement de Bougie.

Abou-Hafs ayant reçu son congé de départ, se mit en route avec ses officiers et serviteurs, emmenant avec lui Ibn-Alennas. Arrivé à Bougie tout-à-fait à l'improviste, il écouta les suggestions de quelques misérables qui faisaient partie de sa société intime, et se mit aussitôt à infliger des punitions et à déployer une grande sévérité. Le peuple, épouvanté, consulta ses forces et, au bout de quelques jours, il se leva comme un seul homme, courut aux armes et entoura la citadelle où le nouvel émir s'était enfermé. Escaladant aussitôt les murs de cette forteresse, aux cris répétés de « Vive l'émir, fils de notre ancien maître! » les insurgés mirent au pillage tous les bagages qu'Abou-Hafs avait apportés de Tunis, et, s'étant emparés de ce prince, ils l'expulsèrent de la ville, et le laissèrent à moitié mort. Ensuite ils se dirigèrent vers la maison d'Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'émir Abou-Zékérïa, et le proclamèrent gouverneur. Ce jeune prince venait de faire ses préparatifs pour se rendre auprès du sultan, son grand-père; ayant reçu de l'émir, son oncle, l'ordre de s'en aller. Le lendemain, on le conduisit au palais de la citadelle pour lui remettre les rênes du gouvernement. L'affranchi Fareh prit alors la direction des affaires, avec le titre de chambellan, et parvint bientôt à rétablir l'ordre.

Vers la fin de Djomada premier de la même année, l'émir Abou-Hafs rentra à Tunis, justement un mois après sa nomination au gouvernement de Bougie. Le sultan, dont nous devons bientôt mentionner la mort, s'empressa de faire partir Abou-Abd-Allah-Ibn-Soleiman, chef almohade d'une sainteté de vie extraordinaire, en lui recommandant de régler les affaires de Bougie et de calmer les esprits. Se conformant en même temps aux vœux des habitants, il leur expédia un acte portant la nomination de son petit-fils, l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, au commandement de leur ville. La tranquillité s'y rétablit alors ; le peuple se laissant volontiers administrer par le fils de leur ancien maître.

MORT DU SULTAN [ABOU-YAHYA-]ABOU-BEKR. — AVÈNEMENT DE SON FILS, L'ÉMIR ABOU-HAFS.

Pendant que les habitants de Tunis, oubliant l'inconstance de la fortune, se reposaient à l'ombre de la prospérité, pendant qu'ils jouissaient d'une sécurité parfaite, sous le pavillon de gloire que le sultan leur avait dressé et sous la protection de sa justice, voilà que le troupeau fut épouvanté, l'abreuvoir troublé, l'abri de la gloire et de la sécurité renversé, la cour de l'empire changée en solitude ; — un cri funèbre venait d'annoncer que le sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr n'était plus ! Il mourut subitement à Tunis au milieu de la nuit de mercredi, 2 Redjeb 747 (21 oct. 1346). Tout le monde sauta hors du lit et courut au palais pour s'assurer du fait ; on passa le reste de la nuit à roder autour de la demeure royale ; *ils semblaient être ivres, mais ils ne l'étaient pas* [1].

L'émir Abou-Hafs-Omar quitta aussitôt sa maison, prit possession du palais dont il fit garder toutes les issues et envoya chercher le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Les cheikhs des Almohades, les affranchis et les divers corps de la milice furent convoqués sur-le-champ afin de prêter, entre les

[1] *Coran*, sourate 22, vers 2.



mains du chambellan, le serment de fidélité à l'émir Abou-Hafs. Le lendemain, le nouveau souverain tint une séance solennelle, avec le cérémonial usité dans l'empire et réglé par Abou-Mohammed. Ce chambellan en avait appris les usages et les principes de plusieurs cheikhs almohades et d'autres personnages haut placés. Les habitants de la ville, classés par corporations et métiers, se présentèrent devant l'émir et lui jurèrent d'être fidèles ; puis, l'inauguration terminée, on leva la séance.

L'émir [Abou-'l-Baca-]Khaled, fils du feu sultan, était alors en congé à Tunis où il avait déjà passé plusieurs mois, en profitant des prolongations qu'il s'était fait accorder ; mais la nuit même qu'il apprit la mort de son père, il s'évada de la ville. Arrêté par les Aulad-Mendîl, tribu kaoubienne, il fut ramené à la capitale et mis en prison.

Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn conserva la place de chambellan, avec un grand accroissement de considération et d'autorité. Les intimes du nouveau souverain travaillèrent alors pour le perdre et cherchèrent à indisposer leur maître contre lui : dévorés par la jalousie, ils ne cessèrent de rappeler au prince le souvenir des fréquents démêlés qu'il avait eus avec le chambellan sous le règne précédent. Ibn-Tafraguîn eut connaissance de ces intrigues et, pour se soustraire au danger, il mit en œuvre un tour d'adresse dont nous aurons bientôt à parler.

L'ÉMIR ABOU-'L-ABBAS, HÉRITIER LÉGITIME DU TRONE, QUITTE LE DJERÎD ET MARCHE SUR TUNIS. — IL EST TUÉ AINSI QUE SES FRÈRES ABOU-FARES-AZOUZ ET ABOU-'L-BACA-KHALED.

En l'an 743 (1342-3), Abou-'l-Abbas, seigneur des provinces djéridiennes, avait été publiquement reconnu comme héritier du trône, par l'ordre de son père [Abou-Yahya-]Abou-Bekr. La nouvelle de l'avènement de son frère, après la mort du sultan, le remplit d'indignation ; il exhala sa colère contre les Tunisiens à cause de leur trahison et il appela les Arabes à son secours afin de faire valoir ses droits à l'empire. Tous ces nomades, sans

exception, accoururent sous ses drapeaux et abandonnèrent la cause de son frère Abou-Hafs, dont l'esprit despotique les avait offensés ainsi que la sévérité qu'il déployait contre les chefs arabes et d'autres grands personnages. Il se mit alors en route pour la capitale, et, arrivé à Cairouan, il trouva son frère Abou-Fares, gouverneur de Souça, qui était venu le reconnaître pour souverain et marcher avec lui.

De son côté, l'usurpateur rassembla assez de cavaliers et de fantassins pour en former une armée et, au commencement du mois de Châban (19 nov. 1346), il quitta la capitale. Le chambellan Ibn-Tafraguîn ayant été averti que le prince, son maître, voulait lui ôter la vie, guetta l'occasion de s'éloigner du camp, et, s'étant fait renvoyer à Tunis pour affaires, au moment même où les deux armées allaient se trouver en présence, il se sauva la même nuit et prit la route du Maghreb. Le sultan Abou-Hafs fut tellement épouvanté de cette nouvelle, qu'il courut s'enfermer dans Bédja. Ses troupes, laissées en proie au plus grand désordre, passèrent sous les drapeaux d'Abou-'l-Abbas.

Le 8 Ramadan (25 décembre), Abou-'l-Abbas étant venu camper dans les jardins de Ras-et-Tabîa, prit possession de Tunis et fit sortir de prison son frère Abou-'l-Baca. Six jours plus tard, il alla s'installer au palais; mais, le lendemain, Abou-Hafs pénétra à l'improviste dans la ville et lui ôta la vie.

Cette entreprise audacieuse s'effectua avec le concours des nombreux partisans que ce prince s'était faits dans les dernières classes de la population. Il avait gagné les cœurs de ces gens-là parce que, dans la folie de la jeunesse et dans la poursuite des plaisirs, il avait eu l'habitude de se présenter à leurs soirées sans se faire annoncer et d'aller les trouver, de nuit, dans leurs maisons. Un instant lui suffit pour placer la tête de son frère au bout d'une pique et jeter son cadavre sous les pieds des chevaux ; frappant exemple de l'inconstance de la fortune.

La populace se rua alors sur les chefs arabes et en massacra plusieurs; d'autres furent traînés devant Abou-Hafs et emprisonnés par son ordre; Abou-'l-Haul, fils de Hamza-Ibn-Omar, fut exécuté. A ses frères, les émirs Khaled et Azouz, le tyran

fit couper les pieds et les mains, et les laissa mourir en cet état.

Devenu encore maître de la capitale, Abou-Hafs donna la place de chambellan à Abou-'l-Abbas-Ahmed-Ibn-Ali-Ibn-Rezzîn. Ce personnage appartenait à la classe des hommes de plume et avait rempli les fonctions de secrétaire auprès du chambellan Es-Chakhchi, puis auprès du général Dafer-el-Kebîr. Il entra ensuite au service d'[Abou-Yahya-]Abou-Bekr, quand ce prince monta sur le trône de Tunis. Les liaisons qu'il entretenait avec Ibn-el-Caloun ayant alors déplu à Ibn-Ghamr, il fut disgracié sur la prière de ce ministre. Remis en liberté, il passa dans le Maghreb, et trouva un accueil honorable auprès du sultan Abou-Saîd. Quelque temps après, il revint à Tunis, où il vécut sans emploi pendant tout le règne du sultan Abou-Bekr. Son fils Mohammed entra au service de l'émir Abou-Hafs, en qualité de secrétaire, et cette circonstance lui facilita sa rentrée à la cour. Après la fuite d'Ibn-Tafraguîn, il fut nommé chambellan, mais l'administration de la guerre et le commandement en chef furent confiés à Dafer-es-Sinan, officier qui avait déjà servi le père et le grand-père d'Abou-Hafs. Pour compagnon et lecteur[1], Abou-Hafs fit choix d'Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Fadl-Ibn-Nizar, membre du corps des légistes et appartenant à une des premières familles de Tunis. Les aïeux d'Ibn-el-Fadl y avaient joui d'une grande considération. Quant à lui, il était entré dans la maison du sultan et tenait au palais une école pour l'enseignement des jeunes princes. L'émir Abou-Hafs fut un de ses élèves et lui témoigna, pour cette raison, beaucoup d'attachement; aussi, quand ce prince se fut emparé du pouvoir, Ibn-el-Fadl devint son conseiller et directeur.

ABOU-'L-HACEN S'EMPARE DE L'IFRÎKÏA. — MORT D'ABOU-HAFS. — LES PRINCES HAFSIDES SONT DÉPORTÉS EN MAGHREB.

Lors de la prise de Tlemcen [par les Mérinides] et même avant cette époque, le sultan Abou-l'-Hacen avait conçu l'espoir

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *oua sorrihi bi-kotobihi.*



de conquérir l'Ifrîkïa, et il n'attendait qu'une occasion pour attaquer le sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr et pour satisfaire aux sentiments ambitieux qu'il nourrissait depuis longtemps. Le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn étant venu le trouver après la mort du sultan hafside, l'encouragea dans ce projet et le poussa vivement à entreprendre une expédition contre Tunis. Animé par ces représentations, Abou-'l-Hacen s'apprêtait à prendre les armes, quand on vint lui annoncer qu'Abou-'l-Abbas, héritier du royaume des Hafsides, venait d'être assassiné. Cette nouvelle le remplit d'indignation, et avec d'autant plus de raison qu'il avait souscrit à l'acte par lequel ce prince fut déclaré héritier du trône. Cela avait eu lieu peu de temps avant la mort du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, quand le cheikh almohade, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, vint, en qualité d'ambassadeur, lui présenter des cadeaux de la part du souverain hafside. Cet envoyé lui communiqua alors l'écrit dont nous venons de parler, en le priant, au nom du sultan Abou-Bekr d'y apposer sa signature. Ayant alors appris la mort d'Abou-'l-Abbas, il prétexta la violation d'un acte qu'il avait ratifié et déclara la guerre au gouvernement hafside. Dans le camp qu'il fit dresser en-dehors de Tlemcen, il distribua de l'argent aux troupes et pourvut à tous leurs besoins; puis, dans le mois de Safer 748 (mai-juin 1347), il se mit en marche à la tête d'une armée immense.

Les fils de Hamza-Ibn-Omar, émirs des Arabes nomades de l'Ifrîkïa, lui envoyèrent alors leur frère Khaled pour solliciter son appui dans une tentative par laquelle ils espéraient venger la mort de leur frère Abou-'l-Houl. Sa réponse leur étant favorable, toutes les peuplades de l'Ifrîkïa, même des provinces les plus éloignées, se déclarèrent pour les Mérinides. Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, Ibn-el-Abed, seigneur de Cafsa, Moulahem-Ibn-Abi-Einan, seigneur d'El-Hamma et Ibn-el-Khalef, seigneur de Nefta, vinrent tous à la fois pour lui offrir leurs respects. Ils le rencontrèrent à Oran et lui prêtèrent le serment de fidélité, les uns de bon gré, les autres par crainte. Ils lui présentèrent aussi

les hommages d'Ibn-Thabet, seigneur de Tripoli, lequel n'avait pas pu les accompagner vu l'éloignement de cette ville. Après eux on vit arriver Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, seigneur du Zab, suivi des principaux cheikhs des Douaouida et de leur chef, Yacoub-Ibn-Ali. Ils trouvèrent le sultan à Beni-Hacen, dans la province de Bougie, et reçurent de lui l'acccueil le plus honorable. Chacun d'eux fut comblé de dons et obtint, en outre, sa confirmation dans le gouvernement de la ville ou du canton dont il était possesseur. Une députation des habitants d'Alger se présenta aussi, et rentra chez elle, accompagnée de plusieurs percepteurs envoyés par le sultan et placés sous l'inspection du vizir Masoud-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani.

Alors, sans perdre de temps, Abou-'l-Hacen se porta sur Bougie dont il agréa la soumission des habitants, bien que d'abord, à l'approche de son armée, ils eussent conçu le projet de lui résister. Leur émir, Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'émir Abou-Zékérïa, sortit au-devant du sultan mérinide et fut aussitôt envoyé en Maghreb avec ses frères. On lui assigna Nedroma pour résidence, avec une portion des impôts de cette ville pour son entretien.

Après avoir installé à Bougie des percepteurs et d'autres fonctionnaires, Abou-'l-Hacen partit pour Constantine. Les fils de l'émir Abou-Abd-Allah [fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr] conduits par leur frère aîné Abou-Zeïd, sortirent de cette ville et lui offrirent leur soumission. Il les accueillit avec bonté et les fit conduire à Oudjda, ville dont les impôts furent affectés à leur entretien.

Ayant établi ses agents et percepteurs à Constantine, le sultan fit mettre en liberté les princes hafsides que l'on y retenait prisonniers. Parmi eux se trouvèrent Abou-Abd-Allah-Mohammed, frère du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, les fils de cet Abou-Abd-Allah, Mohammed, fils de l'émir Khaled, avec ses enfants et ses frères. Le sultan les emmena à Tunis et de là il les envoya en Maghreb.

Il était encore à Constantine quand les fils de Hamza-Ibn-Omar vinrent le joindre, accompagnés de tous les autres cheikhs des

Kaoub. Ils lui apprirent qu'Abou-Hafs s'était éloigné de Tunis avec les tribus des Aulad-Mohelhel et qu'il allait se jeter dans le Désert. Comme c'était là une chose qu'il fallait empêcher, il fournit à ces chefs un détachement commandé par son affranchi Hammou-el-Acheri, et les envoya à la poursuite des fuyards. Un autre détachement sous les ordres de Yahya-Ibn-Soleiman, membre de la tribu mérinide des Beni-Asker, partit avec Abou-'l-Abbas-Ibn-Mekki et se dirigea sur Tunis. La colonne expédiée contre Abou-Hafs le surprit dans le territoire d'El-Hamma, près de Cabes. Les Aulad-Mohelhel se dispersèrent après une faible résistance ; Abou-Hafs prit la fuite ; mais son cheval ayant posé le pied dans un trou de gerboise, s'abattit sous lui. Quand la poussière se dissipa on découvrit cet émir et l'affranchi Dafer-es-Sinan qui s'en allaient à pied. Le chef du détachement les arrêta et les chargea de fers ; mais, à l'entrée de la nuit, il les fit mettre à mort de peur que les Arabes ne vinssent les délivrer. On porta leurs têtes à Abou-'l-Hacen qui venait d'entrer à Bédja.

Une partie des fuyards s'étant jetée dans Cabes, Ibn-Mekki fit arrêter les fonctionnaires de l'empire qui se trouvaient parmi eux, et, dans le nombre, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, cheikh almohade, et Sakher-Ibn-Mouça de la tribu de Sedouîkich. On conduisit les prisonniers au sultan qui fit couper la main droite et le pied gauche à Ibn-Ottou, à Sakher-Ibn-Mouça et à Ali-Ibn-Mansour ; les autres furent enfermés dans un prison.

L'armée mérinide se porta alors sur la capitale ; le sultan l'y suivit de près et, dans le mois de Djomada second de la même année (sept. 1347), il fit son entrée à Tunis accompagné d'un cortége magnifique. Son arrivée imposa silence à toutes les langues et calma l'agitation des esprits ; les gens malintentionnés n'osèrent plus bouger, et rien ne resta du brillant empire des almohades hafsides qu'une faible étincelle dont on distinguait encore la lueur à Bône. Ce fut Abou-'l-Hacen lui-même qui laissa subsister ce dernier reste de leur domination en y établissant comme gouverneur l'émir El-Fadl, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Il voulut ainsi témoigner ses égards envers un

prince auquel il tenait par des liens de famille et qui, peu de temps avant la mort de son père, était allé en ambassade à la cour de Maghreb.

Abou-'l-Hacen se rendit ensuite à Cairouan et, de là, à Souça et à El-Mehdïa. Il contempla les monuments que renferment ces villes et les débris des anciennes constructions élevées par les rois fatemides et par les Zîrides ; il chercha aussi la bénédiction divine en visitant les tombeaux où reposent, dit-on, certains compagnons du Prophète et certains *tabés* [1], leurs successeurs immédiats. Ce fut vers la fin du mois de Châban (décembre), qu'il rentra à Tunis.

L'ÉMIR ABOU-'L-ABBAS-EL-FADL EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE BÔNE.

Peu de temps avant la mort d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, le sultan Abou-'l-Hacen s'était décidé à lui faire demander en mariage une de ses filles. Il confia cette mission à son conseiller et confident, Arîf-Ibn-Yahya, cheikh des Beni-Soueid, tribu zoghbienne, et il fit accompagner ce chef par une bande de légistes, d'hommes de plume et d'affranchis, tous occupant une haute position à la cour. Dans cette députation se trouvèrent Abou-Abd-Allah-es-Sitti, mufti du tribunal impérial, Abou-'l-Fadl-Ibn-Abi-Medîn, secrétaire d'état, et l'eunuque Amber, émir du harem. Le sultan hafside agréa cette demande et fit partir pour le Maghreb sa fille Azouna, sœur germaine de l'émir El-Fadl auquel il donna la commission de faire le voyage avec elle. Le cheikh almohade, Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed-Ibn-Akmazîr, reçut l'ordre de les accompagner. Pendant qu'ils étaient en route, El-Fadl apprit la mort de son père. Arrivé à la cour de Maghreb, il trouva l'accueil le plus flatteur, ayant obtenu du sultan la place d'honneur et la promesse d'être placé sur le trône de l'Ifrîkïa.

---

[1] Voy. t, I, 202.

Devenu maître du royaume hafside, Abou-'l-Hacen se garda bien d'exécuter un pareil engagement ; mais, pour reconnaître les liens de famille qui l'attachaient à El-Fadl et pour remplir, en quelque sorte, la promesse faite précédemment, il confirma ce prince dans le gouvernement de Bône, poste qu'il avait toujours occupé. El-Fadl resta dans cette ville quand Abou-'l-Hacen en partit pour Tunis, et, comme il s'était attendu à obtenir le royaume de son père, tant à cause de sa parenté avec le sultan du Maghreb que de son ambassade à cette cour, il ressentit profondément le mauvais procédé dont il fut la victime. Aussi se tint-il immobile dans son gouvernement, épiant sans cesse l'occasion de se venger.

LES ARABES RECONNAISSENT POUR SULTAN IBN-ABI-DEBBOUS. — ABOU-'L-HACEN ESSUIE UNE DÉFAITE AUX ENVIRONS DE CAIROUAN.

Devenu maître du royaume des Hafsides, le sultan Abou-'l-Hacen encourut la haine des Arabes en leur ôtant les villes qu'ils possédaient à titre de fiefs *(icta)* et en leur refusant les dons que l'ancien gouvernement avait eu l'habitude de leur accorder. Ces nomades s'humilièrent devant la puissance du sultan mérinide, mais ils attendaient avec impatience le moment de se venger, et quelques-uns d'entre eux se permirent de faire des courses dans le territoire de l'empire. Or, de pareilles marques d'insubordination étaient, pour Abou-'l-Hacen, des crimes impardonnables. Une troupe de ces Arabes pénétra même jusque dans la plaine de Tunis et enleva les bêtes de somme que le sultan y faisait paître. Dès lors, les rapports qui régnaient entre eux et lui prirent un aspect menaçant, et ces nomades, redoutant le châtiment qu'ils avaient mérité, envoyèrent une députation à la capitale. Ils conférent le soin de les disculper à Khaled-Ibn-Hamza et à son frère Ahmed, chefs des Kaoub, assistés de Khalîfa-Ibn-Abd-Allah, chef des Beni-Meskîn, et de Khalîfa-ben-Bou-Zeid, chef des Hakîm.

Cette ambassade arriva à la cour vers le commencement du mois de Choual (janvier 1348); mais les chefs dont elle était composée sentaient trop leurs torts envers le sultan pour compter sur sa bienveillance. Cédant à leur méfiance, ils invitèrent secrètement Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani à sortir de son inaction et à lever l'étendard de la révolte. Nous avons déjà parlé de ce prince et de sa fuite de Tunis en l'an 732 (1332[1]). De là il s'était rendu auprès d'Abou-Tachefîn [souverain de Tlemcen], et, pendant quelque temps, il y avait vécu entouré de la faveur de ce prince. Quand Tlemcen fut assiégé par Abou-'l-Hacen et prêt à succomber, il obtint de son protecteur l'autorisation de s'en éloigner, et étant allé trouver Abou-'l-Hacen, il ne le quitta plus jusqu'à l'occupation de l'Ifrîkïa.

Les Kaoub, voyant que le sultan Abou-'l-Hacen était indisposé contre eux, se mirent à la recherche d'un prince hafside afin de le proclamer sultan, et ils crurent avoir trouvé en Abd-el-Ouahed la personne qu'il fallait. Celui-ci, ayant entendu leur proposition, soupçonna quelque piége et craignant le mécontentement d'Abou-'l-Hacen, il alla lui raconter tout ce qui s'était passé. Le sultan fit venir les quatre chefs et les confronta avec leur dénonciateur. Ils eurent beau crier au mensonge et à la calomnie, ils ne purent échapper à une réprimande sévère et à l'emprisonnement.

Abou-'l-Hacen dressa alors ses tentes en dehors de Tunis, avec l'intention de marcher contre les Arabes; mais, pendant qu'il s'occupait à organiser un corps d'armée pour cet objet, et qu'il fournissait de l'argent aux troupes, il laissa pénétrer son projet. Les tribus arabes prirent aussitôt une résolution désespérée, et, après avoir rassemblé leurs guerriers, elles cherchèrent un autre prince hafside afin de lui déférer la souveraineté.

Pendant ce temps, les Aulad-Mohelhel, leurs rivaux héréditaires, s'étaient tenus dans le Désert, afin d'éviter la colère

[1] Voy. t. II p. 476.

d'Abou-'l-Hacen; sachant que ce monarque ne leur pardonnerait jamais l'appui qu'ils avaient prêté à l'émir Abou-Hafs. Ils étaient encore au milieu des sables, quand ils virent arriver une caravane dans laquelle se trouva [Fetîta], fils de Hamza, accompagné de sa mère et de toutes les autres femmes de cette famille. Venues en suppliantes, elles demandèrent le secours des Mohelhel, en leur rappelant les liens de parenté qui subsistaient entre les deux peuplades et en invoquant cet esprit de corps qui anime tous les nomades. Les Mohelhel se rendirent à leur prière et se transportèrent dans le territoire de Castîlïa, où les deux tribus, si longtemps désunies, se pardonnèrent réciproquement le sang qui avait été répandu entre elles. Malgré les appréhensions que la puissance du sultan leur inspirait, elles se décidèrent à faire la guerre et à mettre en avant un prince de la famille royale.

Il y avait alors à Touzer un nommé Ahmed-[Ibn-Abd-es-Selam-] Ibn-Othman, arrière petit-fils d'Abou-Debbous, dernier khalife de la famille d'Abd-el-Moumen. Nous avons déjà parlé d'Othman, fils d'Abou-Debbous, et de sa révolte dans la province de Tripoli [1], pendant le règne du sultan Abou-Acîda; nous avons mentionné aussi qu'il avait fait des courses sur le territoire de Tunis à la tête des Arabes. Après la dispersion de ses partisans, il se tint aux environs de Cabes et de Tripoli, et il finit par mourir dans l'île de Djerba. Les enfants de son fils, Abd-es-Selam, établirent leur séjour dans Tunis; mais, sous le règne d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, ils eurent à subir une longue détention. Déportés ensuite à Alexandrie avec les fils d'Ibn-el-Hakîm, officier dont nous avons raconté la triste fin [2], ils restèrent dans cette ville en exerçant des métiers afin de gagner leur vie. Au bout de quelque temps, Ahmed, l'un de ces frères, rentra en Ifrîkïa et travailla comme tailleur à Touzer. Les Arabes ayant appris d'un de ses amis le secret de sa naissance, allèrent le chercher, l'emmenèrent avec eux et lui remirent les emblèmes

---

[1] Voy. t. II, p. 416.

[2] Voy. pp. 13 et 14 de ce volume.

de la souveraineté, en l'assurant, par serment, qu'ils le défendraient jusqu'à la mort.

Dans le mois de Dou-'l-Hiddja 748 (mars 1348), le sultan Abou-'l-Hacen quitta Tunis à la tête d'une armée et marcha contre les insurgés. Arrivé au *Thenïa* [ou *col*] qui se trouve en deça de Cairouan, il les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à cette ville. Alors les Arabes se rallièrent avec l'intention de vaincre ou de mourir. Le 2 Moharrem 749 (3 avril 1348), ils renouvelèrent le combat, mirent en déroute l'armée du sultan, pillèrent ses bagages et le forcèrent à s'enfermer dans Cairouan. Ils commencèrent même à bloquer cette ville, mais la désunion s'étant mise dans leurs rangs, ils levèrent le siége et permirent au sultan de rentrer à Tunis.

ATTAQUE DE LA CITADELLE DE TUNIS. — LE SIÉGE EN EST LEVÉ AINSI QUE LE SIÉGE DE CAIROUAN.

Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn étant devenu vizir du sultan Abou-'l-Hacen, n'exerça plus le même pouvoir qu'autrefois, quand il dirigeait toutes les affaires de l'empire, en sa qualité de chambellan et favori du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Son nouveau maître était un de ces princes qui prennent sur eux-mêmes l'administration de l'état et qui ne sont nullement disposés à confier une pareille tâche à des vizirs. Ibn-Tafraguîn avait espéré que le sultan mérinide lui accorderait la direction des affaires de l'Ifrîkïa et qu'il placerait l'émir El-Fadl à la tête de l'empire. L'on a même prétendu qu'Abou-'l-Hacen lui en avait donné l'assurance formelle. Quoi qu'il en fut, Ibn-Tafraguîn n'était plus dans une disposition favorable pour le gouvernement mérinide et il recevait tous les jours les confidences des Arabes qui venaient l'entretenir de leurs projets de révolte. Quand ces nomades eurent atteint le but de leurs souhaits en remportant sur le sultan une victoire éclatante et en le tenant bloqué dans Cairouan, Ibn-Tafraguîn devint suspect aux Mérinides ainsi qu'à leur souverain et dut chercher quelque moyen pour se retirer de leur service.

Les Arabes qui tenaient encore Cairouan investi décidèrent le sultan à leur envoyer Ibn-Tafraguîn afin de négocier avec lui leur soumission. Ils s'empressèrent alors d'accorder à ce ministre le titre de chambellan et de le placer auprès du sultan qu'ils venaient de proclamer. Cet acte accompli, ils l'envoyèrent à Tunis pour assiéger la citadelle où Abou-'l-Hacen avait laissé ses enfants, une grande partie de son harem et les principaux membres de sa famille sous la garde de Yahya-Ibn-Soleiman-el-Askeri. Cet officier, qui était un des grands fonctionnaires de l'empire et ami intime et sultan, y commandait en qualité de lieutenant. Quand la nouvelle du désastre de Cairouan fut connue à Tunis, la populace se souleva et força la garnison mérinide à s'enfermer dans la citadelle. On dressa aussitôt des machines de siége contre cette forteresse, en la tenant étroitement bloquée; et les chefs de l'insurrection, au nombre desquels l'affranchi européen Bechîr se distingua par son zèle et son activité, distribuèrent de l'argent aux combattants. L'émir Abou-Salem fils du sultan Abou-'l-Hacen, était arrivé du Maghreb et se rendait à Cairouan, quand il apprit cette nouvelle. Il se trouvait même très-rapproché de la ville, mais, au lieu d'y entrer, il leva son camp, repartit pour Tunis et se jeta dans la citadelle.

Echappé aux hasards du siége dont Cairouan avait à souffrir, Ibn-Tafraguîn s'était chargé de réduire la citadelle de Tunis quand Ibn-Abi-Debbous, proclamé sultan par les Arabes, vint lui prêter son concours. La place renfermait une garnison nombreuse et défiait les efforts du chambellan et la puissance de ses catapultes. Le désordre et la désorganisation s'accrurent enfin à un tel point qu'Ibn-Tafraguîn en fut effrayé et, ayant appris que le sultan Abou-'l-Hacen avait réussi à sortir de Cairouan et à s'embarquer au port de Souça pour se rendre à Tunis, il monta dans un navire, à l'insu de ses troupes, et partit pour Alexandrie. Sa fuite eut lieu dans le mois de Rebiâ 749 (juin ou juillet 1348)[1].

[1] Le passage du texte arabe qui répond aux dernières lignes de ce paragraphe se trouve à la fin du paragraphe suivant.



Abou-'l-Hacen était effectivement parvenu à se tirer d'une position bien difficile : serré de près par les Arabes, il entama des négociations secrètes avec les Mohelhel, tribu kaoubienne, et avec les Hakîm, tribu soleimide, et, par la promesse d'une forte somme d'argent, il les décida à s'éloigner. Alors, la division se mit parmi les autres Arabes, et [Abou-'l-Leil-]Fetîta-Ibn-Hamza, [un de leurs principaux chefs,] entra à Cairouan et offrit ses services au sultan. Il y trouva un accueil très-flatteur et obtint la liberté de ses frères, Khaled et Ahmed, sans pouvoir toutefois gagner la confiance du prince auquel il avait fait la guerre. Après lui, arrivèrent Mohammed-Ibn-Taleb, cheikh des Mohelhel, Khalîfa-ben-Bou-Zeid et Abou-'l-Haul-Ibn-Yacoub, chef des Aulad-el-Cos. Escorté par ces chefs, le sultan se mit en marche le soir, et, le lendemain, dans la matinée, il arriva à Souça d'où il partit pour Tunis avec sa flotte.

Les troupes d'Ibn-Tafraguîn, se voyant abandonnées par leur chef, évacuèrent la ville qui fut aussitôt réoccupée par la garnison de la citadelle. Les partisans d'Abou-'l-Hacen profitèrent de cette occasion pour saccager les maisons des fonctionnaires hafsides. Dans le mois de Rebiâ second [juillet], le sultan mérinide débarqua à Tunis et, s'étant ainsi relevé de la chute qui faillit le perdre, il s'imagina que la fortune lui était redevenue favorable.

Une circonstance imprévue vint encore tout déranger : ses fils s'emparèrent du gouvernement du Maghreb et le privèrent ainsi de tous ses moyens d'action. Les Arabes arrivèrent avec Ibn-Abou-Debbous et mirent le siége devant Tunis, mais, découragés par la résistance des Mérinides, ils consentirent à une suspension d'armes. Le traité ayant été ratifié, Hamza-Ibn-Omar entra dans la ville pour offrir ses respects au sultan. Ce prince le fit aussitôt arrêter en lui déclarant qu'on le retiendrait prisonnier jusqu'à ce qu'il se fît remplacer par Ibn-Abi-Debbous. Il en résulta que celui-ci fut livré aux Mérinides et resta captif jusqu'au départ d'Abou-'l-Hacen pour le Maghreb. A cette époque, il passa en Espagne, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Le sultan s'étant ainsi rétabli dans Tunis, reçut la visite

d'Ahmed-Ibn-Mekki et le fit partir avec Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani auquel il venait de confier le gouvernement de la frontière orientale, c'est-à-dire, Tripoli, Cabes, Sfax, et Djerba.

A peine Abd-el-Ouahed eut-il atteint sa destination qu'il mourut de la peste.

Le cheikh almohade, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, auquel le sultan avait fait couper une main et un pied d'après les conseils d'Ibn-Tafraguîn, rentra en faveur, maintenant que son ennemi s'était montré traître et rebelle. Il obtint le gouvernement de Castîlïa et, en partant pour cette province, il laissa le sultan à Tunis.

CONSTANTINE ET BOUGIE TOMBENT AU POUVOIR DE L'ÉMIR EL-FADL ET PASSENT ENSUITE SOUS L'AUTORITÉ DES PRINCES QUI Y AVAIENT COMMANDÉ PRÉCÉDEMMENT.

Dans le royaume de Maghreb, le sultan Abou-'l-Hacen avait l'habitude de recevoir, à la fin de chaque année, la visite de tous ses gouverneurs de province. Ils lui remettaient, à cette occasion, les impôts des localités placées sous leurs ordres, et lui rendaient, en même temps, un compte exact de leur gestion. Cette année-ci, ils se mirent en route de toute part, même des extrémités du Maghreb, afin de se rendre auprès de lui. Ils se rencontrèrent à Constantine avec Ibn Mozni, gouverneur du Zab, lequel portait au sultan les impôts de cette province et un riche cadeau. Ce fut dans Constantine qu'ils apprirent le désastre de Cairouan. Dans cette réunion de voyageurs se trouva le prince Abou-Omar-Tachefîn, fils d'Abou-'l-Hacen, qui, après avoir été fait prisonnier, lors de la défaite des musulmans à Tarîfa, avait recouvré la liberté à la suite d'un traité de paix que son père négocia avec le roi [de Castille, don Alphonse XI]. Il amenait avec lui plusieurs grands dignitaires de l'empire chrétien, chargés par leur souverain de se rendre auprès du sultan. Abd-Allah, un autre fils d'Abou-'l-Hacen, y arriva aussi, venant du Maghreb. On y remarqua encore une ambassade nègre, envoyée par le roi de Melli. Tout ce monde était alors réuni dans Constantine.

Aussitôt que la nouvelle des événements de Cairouan se fut répandue dans la ville, une agitation extraordinaire s'y fit remarquer, et la populace se disposa à piller les richesses apportées par ces voyageurs. Les notables de l'endroit commencèrent alors à craindre pour eux-mêmes et envoyèrent un courrier à Abou-'l-Abbas-el-Fadl, pour le prier de venir à leur secours. Quand cet émir fut arrivé aux environs de Constantine, le bas peuple massacra plusieurs des fonctionnaires et des ambassadeurs dont nous avons parlé et s'empara de leurs trésors. Les fils du sultan, les membres de la députation nègre et les ambassadeurs galiciens (castiliens), partirent avec Ibn-Mozni, et se firent escorter jusqu'à Biskera par Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida. Ibn-Mozni, se trouvant alors chez lui, leur donna une généreuse hospitalité, et ne cessa de les combler d'égards jusqu'à çe qu'ils eurent trouvé l'occassion de se rendre auprès du sultan Abou-'l-Hacen. Ils arrivèrent à Tunis dans le mois de redjeb, 749 (sept. oct., 1348).

Le prince El-Fadl étant entré dans Constantine, y rétablit le gouvernement des Hafsides. Il étendit sur tout le monde l'ombre de sa justice; il concéda des fiefs, accorda des gratifications, afin de se concilier les esprits, et, sachant que les habitants de Bougie regrettaient leur ancien gouvernement, il se mit en marche pour cette ville. Aussitôt qu'il parut sur la hauteur qui domine la place, les gens du peuple se jetèrent sur les fonctionnaires qu'Abou-'l-Hacen y avait installés et ne les laissèrent s'en aller qu'après les avoir dévalisés et presque assassinés. Alors El-Fadl réunit en un seul empire les villes de Bougie, de Constantine et de Bône; il rétablit les titres, le cérémonial et les emblêmes de la royauté hafside, et se disposa ensuite à marcher sur Tunis. Pendant qu'il se flattait d'obtenir un succès prompt et facile, il apprit que les anciens émirs de Bougie et de Constantine venaient de quitter le Maghreb.

Racontons ici ce qui leur était arrivé : quand Abou-Einan, fils du sultan Abou-'l-Hacen, eut appris la nouvelle du désastre de Cairouan, des périls dont son père fut environné et de l'usurpation de son neveu Mansour-Ibn-Abi-Melek, lequel s'était emparé

de la Ville-Neuve, siége de l'empire mérinide, il se fit proclamer sultan [à Tlemcen] et partit pour le Maghreb. Dans l'histoire des Mérinides nous raconterons en détail ce qui s'y passa alors. Qu'il nous suffise de dire ici qu'il donna à l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de l'émir Abou-Zékérïa, seigneur de Bougie, l'autorisation de partir pour cette ville, et, lui ayant remis une somme d'argent, il lui fit promettre de s'opposer à la marche du sultan Abou-'l-Hacen, si ce monarque tentait de traverser la province de Bougie afin de rentrer en Maghreb.

Abou-Abd-Allah marcha alors sur Bougie où il trouva son oncle El-Fadl déjà installé, et il en commença le siége. Cette opération traîna en longueur et elle continuait encore quand Nebîl, affranchi européen, arriva au camp avec ses pupiles, les fils de l'émir Abou-Abd-Allah [fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr et ex-gouverneur de Constantine]. De là, il se rendit à Constantine où El-Fadl avait laissé un de ses partisans comme gouverneur. Aussitôt que Nebîl arriva, les habitants déposèrent ce fonctionnaire et remirent le commandement au serviteur de leur ancien maître. L'émir Abou-Zeid, fils de l'émir Abou-Abd-Allah [fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr] fut alors proclamé sultan par les soins de son guide et tuteur. Nous devons faire observer que l'émir Abou-Einan [en partant de Tlemcen], avait emmené en Maghreb Abou-Zeid et les autres fils de l'émir Abou-Abd-Allah [l'oncle], et, qu'après avoir occupé Fez, il leur avait permis de partir pour Constantine. Avant de les relâcher il eut la précaution de les lier par un engagement semblable à celui qu'il avait imposé à leur cousin [l'ex-seigneur de Bougie]. Ces princes arrivèrent à Constantine peu de temps après Nebîl, et Abou-Zeid monta sur le trône de son père.

Abou-Abd-Allah [le neveu] continua à bloquer Bougie jusqu'au mois de Ramadan (fin de novembre) quand une troupe de factieux, gens de bas étage dont son ministre, Fareh, avait acheté les services, ouvrirent de nuit le Bab-el-Berr (*porte de la campagne*). Au bruit des tambours, le sultan El-Fadl s'éveilla en sursaut, quitta le palais et gravit la montagne qui domine la ville. Découvert le lendemain dans un ravin où il

s'était caché, il fut conduit devant son neveu qui lui fit grâce de la vie et l'embarqua pour Bône. Ceci eut lieu dans le mois de Choual 749 (déc.-janv. 1348-9).

Arrivé à Bône, El-Fadl apprit que Mohammed-Ibn-Abd-el-Ouahed, un de ses parents et petit-fils d'Abou-Bekr, fils d'Abou-Zékérïa Ier, avait essayé d'y usurper le commandement. Ce Mohammed avait demeuré à Tunis, ainsi que son frère Omar, lequel y exerçait la surveillance des princes de la famille royale. Lors des derniers bouleversements, ils étaient allé trouver El-Fadl et avaient obtenu la permission de rester à Bône pendant qu'il ferait l'expédition de Bougie. Croyant alors que le moment était favorable, ils tentèrent de s'emparer de la ville, mais ils succombèrent aussitôt sous les coups des domestiques du palais et des gens du peuple. Aussi. l'émir Abou-'l-Abbas-el-Fadl se vit, à son retour, débarrassé de leur présence, toute trace de leur existence ayant été effacée.

Rentré dans son palais, il jeta le bâton de voyage et reprit le commandement qu'il avait toujours exercé. L'émir Abou-Abd-Allah resta maître de Bougie, royaume de son père, Abou-Zékérïa, et l'émir Abou-Zeid prit possession de Constantine.

Pendant ces événements, le sultan Abou-'l-Hacen n'avait pas quitté Tunis.

DÉPART D'ABOU-'L-HACEN POUR LE MAGHREB. — MARCHE D'EL-FADL SUR TUNIS.

Les Arabes, après avoir fait leur soumission et livré Ibn-Abi-Debbous, marchèrent une seconde fois contre Abou-'l-Hacen dont ils répudièrent l'autorité. Fetîta-Ibn-Hamza fut le promoteur de ce mouvement; mais son frère Khaled et les Aulad-Mohelhel passèrent du côté des Mérinides. Omar-Ibn-Hamza, leur frère aîné, partit pour la Mecque, en voyant la désunion se mettre ainsi dans la tribu. Ensuite, Fetîta et ses compagnons invitèrent l'émir El-Fadl à venir les trouver, en lui promettant de soutenir ses droits et de le placer sur le trône de ses ancêtres. Vers la fin de l'an 749 (fév.-mars 1349), ce prince

quitta Bône pour se rendre au milieu des nomades et marcha avec eux sur Tunis. Après avoir entrepris et abandonné le siége de cette ville, ils vinrent encore l'investir en l'an 750; mais, vers la fin de l'été, ils s'en éloignèrent de nouveau. Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, gouverneur du Djerîd, les fit alors venir à Touzer, sa capitale, et reconnut l'autorité d'El-Fadl. Son exemple entraîna toutes les populations de cette province; les Beni-Mekki mêmes firent leur soumission au prince hafside, et toute l'Ifrîkïa, d'une extrêmité jusqu'à l'autre, se révolta contre Abou-'l-Hacen. Dans le mois de Choual (déc.-janv. 1349-50), ce monarque partit pour le Maghreb avec sa flotte, et l'émir El-Fadl marcha sur Tunis.

Abou-'l-Hacen avait laissé dans cette ville son fils Abou-'l-Fadl, afin de contenir les habitants et d'empêcher que son embarquement fût accompagné des insultes de la populace; il croyait que ce prince n'y aurait rien à craindre, vu qu'il avait épousé la fille d'Omar-Ibn-Hamza. Dans le mois de Doul-'l-Hiddja (févr.-mars 1350), quand les drapeaux de l'émir El-Fadl se montrèrent sous les murs de Tunis, le cœur du parti hafside se mit à battre de nouveau; la populace s'attroupa autour du palais, y lança des pierres et plaça Abou-'l-Fadl dans la nécessité d'invoquer le secours de la famille à laquelle il s'était allié. Abou-'l-Leil[-Fetîta] vint le délivrer et le conduisit avec toute sa maison au milieu des Arabes; lui ayant alors fourni une escorte de cavaliers kaoubiens, il le fit partir pour le Maghreb.

El-Fadl étant entré dans la capitale, occupa le trône des khalifes, ses aïeux, et releva l'édifice de la domination hafside, édifice que les Beni-Merîn avaient dégradé et mis en ruine.

MORT DE L'ÉMIR EL-FADL. — SON FRÈRE ABOU-ISHAC EST PROCLAMÉ KHALIFE ET PLACÉ SOUS LA TUTELLE D'ABOU-MOHAMMED-IBN-TAFRAGUÎN.

L'émir Abou-'l-Abbas-el-Fadl, devenu enfin maître de la capitale et de l'empire, nomma Ahmed-Ibn-Mohammed-Ibn-Ottou chambellan provisoire, en attendant qu'Abou-'l-Cacem-Ibn-



Ottou, oncle de celui-ci, arrivât du Djerîd. A Mohammed-Ibn-es-Chaouch, un de ses intimes, il confia le commandement de l'armée et l'administration de la guerre. Son ami et partisan, Abou-'l-Leil-Fetîta-Ibn-Hamza, parvint à exercer sur lui une influence extraordinaire et choqua tous les courtisans par l'extravagance de ses prétentions. On réussit, toutefois, à indisposer le sultan contre lui et à obtenir que ce chef fût remplacé [dans le commandement des Kaoub] par son frère Khaled. Ce fut pour opérer cette mutation qu'El-Fadl confia au cheikh Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou les fonctions de chambellan et la direction affaires de l'empire.

Alors ce ministre quitta Souça et, étant venu débarquer à Tunis, il annula les engagements pris envers Abou-'l-Leil et lui opposa comme rival Khaled-Ibn-Hamza, dont il s'était assuré l'appui. Abou-'l-Leil parvint[1] à traverser la nomination de son frère en gagnant de nouveau la faveur du sultan. Il fit alors destituer Ibn-es-Chaouch qui fut envoyé à Bône pour y prendre le commandement de la garnison. Ces intrigues jetèrent le brandon de la discorde entre Abou-'l-Leil et Khaled; elles faillirent même briser le bon accord qui avait subsisté jusqu'alors entre les deux frères. Pendant qu'ils soufflaient, chacun de son côté, les étincelles de la guerre et qu'ils rassemblaient leurs partisans et amis, voilà qu'Omar, leur frère aîné, revint du pèlerinage, accompagné d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn.

Quand Ibn-Tafraguîn s'enfuit de Tunis à Alexandrie, le sultan Abou-'l-Hacen invita le gouvernement égyptien à le faire emprisonner; mais le régent Beibogharous, émir tout puissant, prit le fugitif sous sa protection et le laissa partir pour la Mecque. Pendant les cérémonies du pèlerinage, vers la fin de l'an 750, Ibn-Tafraguîn y rencontra Omar-Ibn-Hamza et contracta avec lui l'engagement de se soutenir mutuellement et de rentrer en Ifrîkïa. A leur retour, ils trouvèrent les troupes de Khaled et celles d'Abou-'l-Leil rangées en ordre de bataille et prêtes à s'attaquer.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *farésahom* avec un *sad*.



Omar leur fit aussitôt signe de s'arrêter en secouant le pan de son manteau, et, ayant rejoint ses frères, il parvint à les mettre d'accord et à effacer de leurs cœurs tout sentiment d'animosité.

Ibn-Tafraguîn et les trois fils de Hamza tramèrent alors la chute d'El-Fadl et, pour en assurer l'exécution, un message fut envoyé à ce prince de la part d'Abou-'l-Leil-Fetîta, pour lui exprimer son désir de rentrer en grâce. A la suite de cette communication, qui avait été accueillie favorablement, le sultan fut invité à remplacer Ibn-Ottou par Ibn-Tafraguîn, ex-chambellan et premier ministre de son père. Cette proposition fut repoussée, et le lendemain, au point du jour, on vit toute la tribu de ces chefs campée sous les murs de Tunis. Les conjurés transmirent alors au sultan l'invitation de passer chez eux afin de régler le différend à l'amiable, et, au moment où il sortit de la ville, ils l'entourèrent de tous côtés et le conduisirent au camp.

Ibn-Tafraguîn reçut alors des chefs arabes l'autorisation d'entrer dans Tunis, et le 11 de Djomada premier 751 (juillet 1350), il se rendit à la maison d'Abou-Ishac-Ibrahîm, fils du feu sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. A force de promesses et de serments, il décida la mère du jeune prince à le lui confier, et, l'ayant conduit au palais, il le plaça sur le trône du khalifat et fit venir toutes les classes de la population pour lui prêter le serment de fidélité. Cette inauguration terminée, Abou-Ishac, qui avait à peine l'âge de puberté, reçut les hommages des Kaoub et ordonna l'emprisonnement de son frère El-Fadl que l'on avait amené devant lui. Vers le milieu de la même nuit, El-Fadl fut étranglé dans sa prison.

Le chambellan Ibn-Ottou resta caché toute la journée dans un recoin de la ville, mais vers le soir, un accident le fit découvrir. Mis aussitôt à la question, il mourut dans les tourments.

Les gouverneurs des provinces firent prêter le serment de fidélité à leurs administrés, par ordre supérieur; et Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, envoya son adhésion au nouveau gouvernement, avec les impôts et les cadeaux d'usage. Les seigneurs de Nefta et de Cafsa suivirent cet exemple, mais Ibn-Mekki fut tellement indigné de voir Ibn-Tafraguîn tenir le nouveau sultan

en tutelle qu'il se mit à faire des courses sur le territoire de l'empire.

LE SEIGNEUR DE CONSTANTINE MARCHE SUR TUNIS. — IBN-MEKKI EST NOMMÉ CHAMBELLAN.

L'usurpation d'Ibn-Tafraguîn, qui s'était emparé du gouvernement de l'état en proclamant khalife le prince Abou-Ishac, causa un vif mécontentement aux autres chefs et déplut extrêmement à Abou-'l-Abbas-Ibn-Mekki. Déjà, pendant le règne du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, il voyait d'un œil jaloux la haute fortune de ce ministre ; maintenant, il se décida à ne rien épargner pour la renverser. Les Mohelhel, rivaux de la famille d'Abou-'l-Leil dans le commandement des Kaoub, lui offrirent leur appui à cause de la préference qu'Ibn-Tafraguîn accordait à leurs concurrents. S'étant alors confédérés avec les Hakîm, branche des Allaf, ils firent des incursions dans les provinces et envoyèrent une députation à Constantine afin d'inviter l'émir Abou-Zeid, seigneur de cette ville et des contrées voisines, à envahir l'Ifrîkïa et arracher le royaume de ses ancêtres aux mains d'un usurpateur. Ce prince consentit à les seconder et leur fournit deux corps de troupes, l'un commandé par l'affranchi Meimoun, et l'autre par l'affranchi Mansour-el-Djahel. Yacoub-Ibn-Ali se joignit à eux avec ses Douaouida.

Afin d'arrêter le progrès de ces bandes qui marchaient sur la capitale, Ibn-Tafraguîn envoya contre elles une armée commandée par Abou-'l-Leil et dirigée par Mocatel, affranchi du sultan. Dans la bataille qui s'ensuivit et qui eut lieu l'an 752 (1351), dans le pays des Hoouara, l'armée d'Abou-'l-Leil essuya une défaite et perdit son chef qui mourut de la main de Yacoub-Ibn-Soheim, cheikh des Hakîm et membre de la famille d'El-Cos. Pendant que les fuyards couraient se réfugier dans Tunis, les Aulad-Mohelhel et les troupes de Constantine se mirent à percevoir l'impôt dans le territoire des Hoouara, où rien ne s'opposait à leurs progrès, et ils s'avancèrent jusqu'à Obba avant

de reprendre le chemin de Constantine. Khaled-Ibn-Hamza, frère d'Abou-'l-Leil-Fetîta, prit alors le commandement des Kaoub.

Pendant que ces événements se passaient, Ibn-Mekki avait écrit de Cabes, siége de son gouvernement, pour annoncer à Abou-Zeid, seigneur de Constantine. qu'il allait, non-seulement se rendre auprès de lui, mais qu'il lui fournirait des troupes et de l'argent et qu'il se chargerait de la solde des Arabes. Quand la saison des pluies fut passée, il se mit en route avec les Aulad-Mohelhel et se présenta devant Abou-Zeid. Cette démarche lui valut la dignité de chambellan. Dans le mois de Safer 753 (mars-avril 1352), quand les troupes de Constantine furent encore réunies et bien pourvues d'approvisionnements, elles entrèrent en campagne.

Ibn-Tafraguîn plaça alors son sultan Abou-Ishac à la tête d'une armée parfaitement équipée et l'envoya contre l'ennemi. Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Nizar [1], membre du corps des légistes et l'un des principaux hommes de plume, fut nommé au ministère de la guerre. C'était lui qui avait enseigné l'écriture et la lecture du Coran aux princes de la famille royale, ainsi que nous l'avons dit précédemment [2]. Les deux armées se rencontrèrent à Mermadjenna et engagèrent un combat qui amena la déroute des troupes tunisiennes. Leur ligne de bataille ayant été enfoncée, elles se dispersèrent de tous côtés, et ce ne fut qu'à la nuit tombante qu'elles purent se soustraire aux coups d'un adversaire qui s'acharnait à leur poursuite. Le sultan accourut auprès de son chambellan à Tunis, et s'y vit bientôt assiégé par l'armée d'Abou-Zeid. Après une lutte de quelques jours, pendant lesquels la garnison fit une vigoureuse résistance, les troupes de Constantine levèrent le siége et se rendirent à Cafsa en passant par Cairouan.

---

[1] C'est à tort que le texte arabe, tant des manuscrits que de l'imprimé, ajoute ici le mot *ibnahou (son fils)*.

[2] Voy. ci-devant, p. 26.



La nouvelle se répandit alors qu'Abou-Einan, sultan du Maghreb-el-Acsa, s'était emparé du Maghreb central et qu'il allait quitter Médéa, avec l'intention d'envahir l'Ifrîkïa. On apprit aussi à Tunis qu'Abou-Abd-Allah, seigneur de Bougie, auquel Ibn-Tafraguîn avait inspiré la pensée de prendre les armes et d'envahir la province de Constantine pendant l'absence d'Abou-Zeid, avait rebroussé chemin en toute hâte, pour éviter la rencontre des Mérinides. Les environs de cette ville eurent beaucoup à souffrir de la tentative d'Abou-Abd-Allah : partout les champs ensemencés avaient été dévastés et les plaines ravagées par sa cavalerie légère.

L'émir Abou-Zeid se décida alors à regagner le siége de son gouvernement, et, comme les Aulad-Mohelhel l'avaient prié, d'après les conseils d'Ibn-Mekki, de laisser avec eux un de ses frères pour leur servir de chef et de centre de ralliement, il plaça à leur tête le prince Abou-'l-Abbas. Toute la tribu prêta le serment de fidélité à leur protégé qui resta, dès-lors, parmi les Arabes, ainsi que son frère germain Abou-Zékérïa, jusqu'à ce qu'il lui survint des affaires dont nous aurons bientôt à parler. Cet arrangement terminé, l'émir Abou-Zeid s'empressa de quitter Cafsa et de revenir à Constantine. Il y arriva dans le mois de Djomada de la même année (juin-juillet 1352).

ABOU-EINAN REÇOIT LA VISITE DU PRINCE DE BOUGIE ET LE RETIENT PRISONNIER. — IL S'EMPARE DE BOUGIE ET CHERCHE A RÉDUIRE CONSTANTINE.

Pendant que les princes hafsides habitaient Nedroma et Oudjda, où le sultan Abou-'l-Hacen les avaient relégués, une amitié fondée sur la jeunesse, la haute naissance et la parenté des deux parties s'établit entre Abou-Einan qui commandait alors à Tlemcen, et l'émir Abou-Abd-Allah. Dès-lors, celui-ci montra un grand penchant pour les Mérinides, et ce fut à cause de cette liaison qu'il recouvra le trône de Bougie. Quand le navire qui transporta le sultan Abou-'l-Hacen de Tunis en Maghreb passa

devant Bougie, Abou-Abd-Allah défendit aux habitants du littoral de fournir de l'eau et des vivres à ce bâtiment; voulant témoigner, de cette manière, ses obligations envers Abou-Einan et mériter, par ce service, une augmentation de puissance.

En l'an 753 (1352), Abou-Einan renversa l'empire des Beni-Abd-el-Ouad, s'empara du Maghreb central et invita l'émir Abou-Abd-Allah à faire arrêter toutes les personnes de cette famille qui iraient se réfugier à Bougie. L'émir témoigna son obéissance en posant des vedettes sur toutes les collines, et parvint ainsi à découvrir, aux environs de Bougie, le prince Mohammed, fils du sultan Abou-Saîd-Ibn-Abd-er-Rahman, le prince Abou-Thabet, frère du même sultan, et leur vizir, Yahya-Ibn-Dawoud-Ibn-Megguen. Ces proscrits furent chargés de chaînes et livrés aux Mérinides. Bientôt après, l'émir lui-même se rendit auprès d'Abou-Einan et reçut de lui l'accueil le plus honorable. Il y était encore quand un agent de ce monarque vint lui donner le conseil de céder Bougie au gouvernement mérinide et de se délivrer ainsi des tracas que lui causaient l'insubordination des troupes et les intrigues des courtisans. En échange de cette ville on lui offrit le commandement de Mequinez et une position très-honorable auprès du sultan. On le prévint, en même temps, que s'il repoussait cette proposition, il risquerait de ne rien avoir du tout. Ce fut avec un regret extrême qu'il donna son consentement à un arrangement de cette nature, mais il ne lui restait plus d'alternative. S'étant donc présenté devant le sultan, qui avait réuni tous les membres de la famille mérinide en une séance solennelle, il exprima le désir de lui remettre le gouvernement de Bougie. L'offre fut acceptée, et le prince hafside reçut en fief la ville de Mequinez et une ample dotation. Peu de jours après, le sultan révoqua la concession qu'il venait de faire et emmena Abou-Abd-Allah en Maghreb. L'affranchi Fareh, ce ministre qui avait autrefois tenu Abou-Abd-Allah en tutelle, partit alors pour chercher la famille et les enfants de son maître, afin de les conduire auprès de lui.

Omar-Ibn-Ali-Ibn-el-Ouézîr fut nommé gouverneur de Bougie par Abou-Einan. Il appartenait à la famille des Ouattas, maison

qui prétend remonter jusqu'à Ali-Ibn-Youçof, sultan almoravide. Comme les Sanhadja des environs de Bougie font partie de la même race que les Almoravides, un certain degré de parenté existait entre eux et le nouveau gouverneur; considération qui décida Abou-Einan à faire choix de cet officier. Les Mérinides quittèrent alors Médéa et rentrèrent en Maghreb.

Quand les fonctionnaires mérinides se furent établis dans Bougie, les chefs des Sanhadja et du corps des affranchis, tous partisans dévoués de la maison hafside, tinrent un conseil dans lequel il fut convenu qu'Ibn-el-Ouézîr et les autres Mérinides seraient massacrés. Mansour-Ibn-Ibrahîm-Ibn-el-Hadj, chef des Sanhadja, se chargea de l'exécution du complot à la sollicitation, dit-on, de l'affranchi Fareh. Le lendemain, les conjurés pénétrèrent dans la chambre de la citadelle qu'occupait Omar-Ibn-Ali, et Mansour, s'étant baissé comme pour lui parler, le frappa d'un coup de poignard. Un de ses complices blessa mortellement le cadi Ibn-Ferkan qui s'était montré favorable aux Mérinides. On acheva Omar sur le lieu même, mais on permit au cadi d'aller mourir chez lui. Fareh, étant monté à cheval, tâchait de calmer l'agitation qui se déclara dans la ville, quand tout-à-coup s'éleva un cri de : « Vive Mohammed, fils d'Abou-Zeid, seigneur de » Constantine ! » On proclama la souveraineté de ce prince à l'instant même et l'on fit partir un courrier pour l'inviter à venir le plus tôt possible.

Pendant quelques jours on attendit avec impatience l'arrivée de Mohammed, mais, enfin, les notables de la ville tinrent conseil, et, craignant la vengeance du sultan mérinide, ils se jetèrent sur Fareh et lui ôtèrent la vie. Ceci se passa dans un des trois jours qui suivirent la fête du sacrifice (du 10 au 14 de Dou-'l Hiddja 753 — au milieu de janvier 1353). La tête de leur victime fut portée à Tlemcen où Abou-Einan se trouvait alors. Les auteurs de cet assassinat furent Hilal, ancien camarade de Fareh et affranchi de la famille Seid-en-Nas, et Mohammed, fils de l'ancien chambellan Abou-Abd-Allah-Ibn-Seîd-en-Nas, aidés par les principaux cheikhs de la ville. On fit aussitôt avertir l'officier mérinide qui commandait à Tedellès, et on l'invita à venir pren-

dre le commandement de Bougie. Ce fonctionnaire, qui appartenait à la tribu des Oungacen et qui s'appelait Yahya, fils d'Omar-Ibn-Abd-el-Moumen, s'y rendit avec un grand empressement.

Vers le commencement de l'an 754 (février 1353), un corps de cavalerie, expédié par Abou-Einan et commandé par son chambellan Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abi-Amr, arriva à Bougie. Les troupes sanhadjiennes se dispersèrent de tous côtés; leurs chefs et les autres conjurés s'enfuirent à Tunis. Le nouveau commandant fit arrêter Hilal dont il soupçonnait les mauvaises dispositions, ainsi que le cadi Mohammed-Ibn-Omar, dont la complicité avec Fareh lui paraissait évidente. Il mit aussi la main sur les principaux meneurs de la populace et les déporta en Maghreb. Voulant alors rétablir l'ordre dans le pays, il convoqua une assemblée de chefs arabes, de chefs de canton et de notables chargés d'administrer les provinces de Bougie et de Constantine. Les chefs des Douaouida et Youçof-Ibn-Mozni, seigneur du Zab, vinrent aussi le trouver. Tous ces personnages l'accompagnèrent à la cour du Maghreb, après avoir remis leurs fils entre ses mains, comme gages d'obéissance. Le vizir Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani partit alors, d'après l'ordre d'Abou-Einan, et alla prendre le commandement de Bougie.

Quand la députation fut arrivée à sa destination, le sultan tint une séance solennelle pour la recevoir; il en accueillit les membres avec une grande considération; il leur prodigua de riches cadeaux et des fiefs dont il fit aussitôt expédier les actes de concession. S'étant alors fait donner des otages et d'autres sûretés, afin d'être toujours certain de leur obéissance, il les renvoya dans leurs pays respectifs.

Le chambellan Mohammed-Ibn-Abi-Amr reçut alors sa nomination au gouvernement de Bougie avec l'ordre d'y retourner afin de prendre le commandement d'une expédition qui devait agir du côté de Constantine. Il arriva à son poste dans le mois de Redjeb 754 (août 1353). Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani, nommé commandant des Sedouîkich, alla se poster à Beni-Baurar avec un corps de cavalerie, afin de couper les communications avec

Constantine et de percevoir l'impôt dans ce territoire. D'après ses instructions, il devait rester aux ordres du chambellan lequel se tiendrait dans Bougie.

Depuis l'échec que les Mérinides avaient éprouvé à Constantine, on y retenait prisonnier un fils du sultan Abou-'l-Hacen, nommé Abou-Omar-Tachefîn[1] et surnommé par ses compatriotes El-Medjnoun (*le possédé*), parce qu'il avait l'esprit dérangé. Dans sa prison il recevait des émirs de la ville une pension pour son entretien, et il obtenait de leur bonté et indulgence toutes les gratifications qu'il pouvait désirer. Quand le corps de cavalerie mérinide se fut mis en marche pour se porter à Beni-Baurar, sur la frontière de la province de Bougie, en menaçant ainsi les habitants de Constantine des fléaux de la guerre et d'un siége prochain, l'émir Abou-Zeid fit proclamer sultan ce pauvre insensé, dans l'espoir que les officiers mérinides à Bougie et les troupes envoyées à Beni-Baurar, se rallieraient autour du fils de leur ancien souverain. Son calcul fut justifié par l'événement : quand ils apprirent qu'Abou-Omar-Tachefîn avait été revêtu des insignes de la souveraineté, ils vinrent en grand nombre se joindre à lui. Nebîl, chambellan de l'émir Abou-Zeid, se mit alors en campagne et pénétra dans la province de Bougie à la tête des nomades qui habitaient les plaines autour de Bône, et des partisans que son maître conservait encore parmi les Sedouîkich et les Douaouida.

Le chambellan, gouverneur de Bougie, envoya aussitôt chercher les autres Douaouida dans leurs quartiers d'hiver et, les ayant fait passer du Désert dans le Tell, il se concerta avec leur chef Abou-Dinar-[Yacoub-]Ibn-Ali-Ibn-Ahmed, et organisa une expédition contre Constantine. Dans le mois de Rebiâ 755 (avril-mai 1354), il quitta Bougie, força Abou-Omar-Tachefîn et ses partisans à rentrer dans Constantine, et se porta, avec les Mérinides, les Douaouida et les Sedouîkich, à la rencontre de Nebîl. Ayant mis en déroute l'armée de cet officier, il balaya le

---

[1] Voy. ci-devant, p. 37.



territoire de Bône, dont il enleva tous les troupeaux, et de là il marcha sur Constantine. Pendant une semaine il tint cette forteresse investie; mais, ensuite, il leva son camp et se rendit à Mîla. Abou-Dinar-Yacoub parvint alors à négocier une trève entre les deux parties, en faisant livrer Abou-Omar-el-Medjnoun. Ce prince fut envoyé à son frère Abou-Einan qui le fit enfermer dans une chambre sous bonne garde.

Ibn-Abi-Amr se mit alors à parcourir la province de Bougie et, arrivé à El-Mecîla, il s'en fit payer les impôts et repartit pour le siége de son gouvernement. Il y mourut au commencement de l'an 756 (janv.-fév. 1355), et il eut pour successeur Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Saîd de la tribu de Yaban [1].

Le nouveau gouverneur étant arrivé du Maghreb, alla tenter la conquête de Constantine, mais il y rencontra une si vigoureuse résistance quil dut rebrousser chemin. L'année suivante, c'est-à-dire en 757, il reparut devant Constantine et dressa ses catapultes. Le siége durait encore quand on répandit, dans le camp, le faux bruit de la mort du sultan Abou-Einan. A cette nouvelle, les troupes se dispersèrent et leur général dut incendier ses machines de guerre et reprendre la route de Bougie.

Nous aurons bientôt à raconter la défaite du corps de cavalerie établi à Beni-Baurar, sous les ordres de Mouça-Ibn-Ibrahîm-el-Irnîani, commandant des Sedouîkich.

LA VILLE DE TRIPOLI TOMBE AU POUVOIR DES CHRÉTIENS ET PASSE ENSUITE SOUS LE COMMANDEMENT D'IBN-MEKKI.

Sous les dynasties précédentes, la ville de Tripoli était une forteresse importante dont ont eut toujours soin d'assurer la défense, [vu sa situation exposée;] car elle s'élève dans une plaine, et aucune tribu n'habitait les régions arides qui l'avoisinent. Sa possession avait souvent excité la cupidité des chré-

---

[1] Variante : *Baban*.



tiens de la Sicile, et [George, fils de] Michel d'Antioche, amiral du roi Roger, était parvenu à l'enlever aux Beni-Khazroun [1], vers l'époque où cette dynastie maghraouienne et la dynastie sanhadjienne [des Zîrides] allaient succomber. Reprise par Ibn-Matrouh, la ville de Tripoli passa sous la domination des Almohades et tomba plus tard au pouvoir d'Ibn-Thabet. Vers l'an 750 (1349-50), ou quelque temps après, le fils d'Ibn-Thabet y exerça le commandement. Sous l'administration de ce chef, Tripoli ne reconnaissait plus l'autorité de la capitale, bien que la prière publique s'y fît toujours au nom du souverain almohade [hafside].

Les négociants génois qui avaient l'habitude de s'y rendre, découvrirent alors les endroits faibles de la place et formèrent le projet de la surprendre. En l'an 755 (1354), ils vinrent y débarquer, comme ils en étaient convenus, et se répandirent dans les rues pour suivre leurs occupations ordinaires; puis, au milieu d'une nuit obscure, ils montèrent sur les remparts et devinrent maîtres de la ville. Revêtus de leurs armes, ils poussèrent leur cri de guerre; et les habitants, réveillés en sursaut et voyant leurs fortifications au pouvoir de l'ennemi, ne pensèrent qu'à la fuite. Leur gouverneur, Thabet-Ibn-Omar, courut se réfugier au milieu des Djouari, population qui campait alors dans le territoire tripolitain. Les Djouari sont une fraction des Debbab, Arabes soleimides. Au lieu de la protection qu'il espérait trouver parmi ces nomades, il rencontra la mort, et cela parce qu'il avait versé, à une autre époque, le sang d'un individu de cette tribu. Ses frères parvinrent à atteindre Alexandrie.

Les chrétiens mirent la ville au pillage, et ils avaient déjà rempli leurs navires de meubles, d'effets de toute nature, d'objets de prix et de captifs quand Abou-'l-Abbas-Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, espéra racheter la ville et entra en pourparlers avec eux. Comme ils lui en demandaient cinquante mille pièces d'or,

[1] Dans un autre chapitre de ce volume on trouvera l'histoire de cette famille.



il envoya emprunter cette somme à Abou-Einan, sultan du Maghreb, en promettant de lui laisser le mérite d'avoir fait une si bonne action. Pressé ensuite par les chrétiens qui s'impatientaient d'attendre, il réunit tous ses trésors, et, pour compléter la somme, il s'adressa aux habitants de Cabes, d'El-Hamma et du Djerîd. Le désir de plaire à Dieu et de faire une bonne œuvre décida ces gens charitables à lui fournir ce qui lui manquait. Ayant racheté la ville, il y établit son autorité et en fit disparaître les souillures de l'infidélité.

Quelque temps après, le sultan Abou-Einan lui envoya de l'argent pour rembourser ce qu'il avait emprunté, en déclarant qu'il lui laisserait tout l'honneur du rachat. La plupart de ceux qui avaient prêté leur argent à Ibn-Mekki en refusèrent le remboursement, de sorte que presque toute la somme resta entre les mains d'Ibn-Mekki. Ce chef continua à gouverner Tripoli jusqu'à sa mort.

INAUGURATION DU SULTAN ABOU-'L-ABBAS A CONSTANTINE. — COMMENCEMENT DE SON RÈGNE FORTUNÉ.

L'émir Abou-Zeid avait été désigné par son grand-père, le khalife Abou-Yahya-Abou-Bekr, comme héritier du trône en cas de la mort du son père, l'émir Abou-Abd-Allah. Établi à Constantine, il réunit autour de lui tous ses frères, et, dans le nombre, Abou-'l-Abbas[-Ahmed], maintenant émir des Croyants et chef unique de la dynastie hafside. Depuis le moment où Abou-Yahya-Abou-Bekr cessa de vivre, tout le monde regardait ces princes comme les véritables héritiers du khalifat : et l'on assure qu'Abou-Hadi, l'ascète le plus illustre de l'époque et un de ces saints personnages auxquels la divinité se plaît à dévoiler l'avenir, s'était écrié un jour, en les voyant tous venir demander sa bénédiction, selon l'usage suivi par leurs ancêtres à l'égard des hommes favorisés de Dieu : « La faveur divine se manifestera au » milieu de ces dix jeunes gens. » Les devins et les astrologues avaient également annoncé l'envoi de cette grâce, et, d'après

certains indices et signes qu'ils découvrirent en Abou-'l-Abbas, ils crurent reconnaître qu'entre ces dix frères la fortune et la puissance lui étaient spécialement réservés.

En l'an 753 (1352), Abou-Zeid leva le siége de Tunis et partit pour Cafsa [1]. Ayant alors appris que le sultan Abou-Einan s'était avancé jusqu'à la frontière de Bougie, il prit la résolution de rentrer à Constantine, sa capitale. A cette occasion ses alliés arabes, les Mohelhel, ainsi que ses autres partisans, et même Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, le prièrent de mettre à leur tête un de ses frères, afin d'avoir un chef ostensible sous les ordres duquel ils pourraient reprendre le siége de Tunis. Il accueillit cette demande favorablement et leur envoya son frère Abou-'l-Abbas [2]. Ce prince, accompagné de son frère germain, Abou-Yahya[-Zékérïa], passa de cette manière chez les Arabes, et alla se fixer à Cabes.

Quand Mohammed-Ibn-Thabet, seigneur de Tripoli, envoya une flotte contre Djerba, [qui appartenait alors à Ibn-Mekki], l'émir Abou-'l-Abbas, accompagné de ses gens de guerre, passa à gué le canal qui sépare cette île du continent, fit lever le siége du château et força les troupes d'Ibn-Thabet à s'éloigner. Rentré à Cabes, il rassembla les Aulad-Mohelhel, marcha sur Tunis et y mit le siége ; mais, voyant, au bout de quelques jours, que la ville pourrait résister très-longtemps, il passa dans les provinces djerîdiennes.

En l'an 755 (1354), il envoya son frère, Abou-Yahya-Zékérïa, auprès du sultan [Abou-Einan] pour solliciter son appui [dans la guerre qu'il faisait au gouvernement de Tunis]. Ce jeune prince fut accueilli avec une haute distinction, et reçut un cadeau magnifique et la promesse d'un prompt secours. Ayant alors repris la route de son pays, il visita, en passant, le chambellan Ibn-Abi-Amr, qui venait de lever le siége de Constantine. Parvenu enfin jusqu'au lieu de sa résidence, à l'autre extrémité de l'Ifrikïa, il

---

[1] Voy. ci-devant p. 45.

[2] Voy. p. 46 de ce volume.



y retrouva son frère et lui prêta un concours actif afin de faire valoir leurs droits.

Sur ces entrefaites, Khaled-Ibn-Hamza, chef des Aulad-Abi-'l-Leil [kaoubiens], se brouilla avec Ibn-Tafraguîn, le tout-puissant ministre de Tunis. Celui-ci renonça alors au soutien que lui donnait cette famille et appela à son service les Aulad-Mohelhel, rivaux héréditaires des Aulad-Abi-'l-Leil. Khaled passa aussitôt du côté du sultan Abou-l-Abbas et marcha avec lui contre Tunis. Ce fut en l'an 756 qu'ils mirent le siége devant cette capitale ; mais la résistance qu'ils éprouvèrent leur fit prendre le parti de s'en aller.

Abou-'l-Abbas reçut alors de son frère Abou-Zeid l'invitation de venir à son secours afin de repousser l'armée mérinide qui, augmentée de nombreux renforts, tenait Constantine étroitement bloquée. Il répondit à cet appel et, soutenu par Khaled et les Aulad-Abi-'l-Leil, [il dégagea la ville]. Abou-Zeid partit alors avec Khaled pour assiéger Tunis, et confia le gouvernement de sa capitale à son frère qui l'avait si bien servi.

Abou-'l-Abbas, étant entré dans Constantine, alla s'installer dans le palais impérial. Au bout de quelque temps, ses partisans remarquèrent que les alentours de la ville se remplissaient de troupes mérinides ; s'attendant aussi à voir l'armée de Bougie arriver pour les attaquer, ils invitèrent le prince à usurper le trône, en l'assurant qu'il pourrait alors défendre la place avec plus d'effet. Il y donna son consentement et fut proclamé sur le champ. Ceci se passa en l'an 755 (1354).

Abd-Allah-Ibn-Ali, gouverneur de Bougie, attaqua Constantine la même année et renouvela sa tentative en l'an 757. Il avait même dressé ses catapultes pour battre la ville quand le bruit se répandit qu'Abou-Einan venait de mourir. A cette nouvelle il leva son camp et partit précipitamment, ainsi que nous l'avons déjà dit [1].

L'émir Abou-Zeid, secondé par Khaled, dirigea ses efforts

---

[1] Ci-devant, page 51.



contre Tunis, mais il y trouva une telle résistance qu'il reprit le chemin de sa capitale. Ayant alors eu connaissance de l'usurpation de son frère, il changea de route et se rendit à Bône. De là il écrivit à Ibn-Tafraguîn, lui demandant l'autorisation de se fixer à Tunis, et s'engageant à lui remettre la ville où il se trouvait alors. Cette proposition fut agréée ; Bône passa sous l'autorité du sultan Abou-Ishac, oncle d'Abou-Zeid, et celui-ci se rendit à Tunis où un beau logement, une forte pension et de riches cadeaux lui furent réservés.

DÉFAITE DE MOUÇA-IBN-IBRAHÎM. — ABOU-EINAN S'EMPARE DE CONSTANTINE [ET DE TUNIS]. — AUTRES ÉVÉNEMENTS.

Le sultan Abou-'l-Abbas ayant établi son autorité à Constantine et repoussé l'armée mérinide qui était sortie de Bougie pour l'attaquer, fournit aux peuples voisins un nouvel indice de la haute fortune à laquelle on le croyait destiné. Pénétrés de cette conviction, les Aulad-el-Mehdi-Ibn-Youçof, chefs des Sedouîkich, vinrent l'inviter à marcher contre Mouça-Ibn-Ibrahîm dont les troupes étaient postées à Beni-Baurar ; ils lui donnèrent, en même temps, l'assurance d'être soutenu par Meimoun-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed [chef douaouidien], qui s'était brouillé avec son frère Abou-Dinar-Yacoub-Ibn-Ali, partisan dévoué des Mérinides. Abou-'l-Abbas y consentit et fit partir avec eux son frère Abou-Yahya-Zékérïa, qui emmena les troupes sous ses ordres. Les Mérinides, surpris au point du jour par des masses de cavalerie qui débouchaient de tous les côtés, montèrent à cheval et marchèrent au combat. Leur progrès fut bientôt arrêté ; le désordre se mit dans leurs rangs pendant qu'ils opéraient leur retraite, et ils se virent bientôt entourés par l'ennemi. Mouça-Ibn-Ibrahîm fut criblé de blessures ; ses fils Zîan et Abou-'l-Cacem furent tués avec tous leurs gens, — lions dans la mêlée, héros dans les conflits, ils succombèrent avec une foule de camarades aussi braves qu'eux. Le reste de l'armée s'enfuit en abandonnant camp et bagages, et fut poursuivi, l'épée dans les reins,

jusqu'à Bougie, où un petit nombre seulement put se réfugier [avec leur général]. Les débris de cette armée se rendirent alors auprès de leur souverain.

Le sultan Abou-Einan apprit la nouvelle de cette défaite avec une colère extrême : il ouvrit le bureau de la solde, envoya ses vizirs dans les provinces pour lever des troupes, passa son armée en revue et remédia à tout ce qui manquait dans l'équipement du soldat. Sur la plainte de Mouça-Ibn-Ibrahîm, qui accusa Abd-Allah-Ibn-Ali, commandant de Bougie, d'avoir négligé de lui porter secours, il infligea à cette officier un châtiment sévère et le remplaça par Yahya-Ibn-Meimoun-Ibn-Amsmoud. Quelques mois se passèrent avant qu'il eut terminé l'organisation de son armée.

Pendant ces péparatifs, le prince Abou-Yahya-Zékérïa s'était rendu à Tunis, par l'ordre d'Abou-'l-Abbas, pour demander secours au sultan Abou-Ishac ; mais il ne put ensuite rejoindre son frère à cause des graves événements qui étaient survenus dans l'intervalle. Abou-Einan, ayant enfin rassemblé toutes ses troupes, fit partir le vizir Farès-Ibn-Meimoun-Ibn-Ouedrar à la tête de l'avant-garde et, dans le mois de Rebîa 758 (mars ou avril 1357), il se mit en campagne avec le reste de l'armée. Arrivée près de Constantine, à la suite d'une marche très-rapide, il trouva cette ville investie par les troupes d'Ibn-Ouedrar. Les habitants, frappés de terreur à l'aspect de l'armée immense qui remplissait toute la campagne, abandonnèrent leurs postes et passèrent par bandes du côté des Mérinides. Le sultan Abou-'l-Abbas s'enferma dans la citadelle et obtint une capitulation honorable. Abou-Einan le reçut avec les égards dus à un prince aussi distingué et lut fit dresser une tente à côté de la sienne. Quelques jours plus tard, il jugea convenable de rompre le traité qu'il avait conclu, et de faire embarquer son hôte pour Ceuta afin d'y être gardé à vue.

Sur ces entrefaites, un détachement de son armée occupa la ville de Bône, d'où les fonctionnaires du gouvernement tunisien s'étaient empressés de s'éloigner. Devenu maître de Constantine, Abou-Einan y installa comme gouverneur Mansour-Ibn-Kha-

louf, cheikh des Beni-Yaban, tribu mérinide, et ensuite il fit sommer Ibn-Tafraguîn de reconnaître son autorité et de lui livrer la ville de Tunis. Le chambellan renvoya les porteurs de ce message et plaça son sultan, Abou-Ishac le *moula*[1], à la tête d'une armée composée d'Aulad-Abi-'l-Leil, d'Arabes, alliés de cette tribu, et d'un corps de troupes et de milices qu'il avait déjà eu soin d'organiser et d'équiper. Il rentra ensuite à Tunis pour y attendre l'issue de cette démonstration.

Le sultan Abou-Einan se disposait à marcher en personne contre Tunis quand une députation des Mohelhel vint presser son départ. [Changeant alors d'idée], il fournit à ces envoyés un corps d'armée commandé par Yahya-Ibn-Rahhou-Ibn-Tachefîn-Ibn-Môti, chef des Tîrbîghîn, tribu mérinide, et président de son conseil d'état. Un autre corps d'armée fut embarqué pour la même destination, dans une flotte dont la direction fut confiée à Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-el-Ahmer, surnommé El-Ahkem (*le muet*), membre de la famille qui règne encore sur l'Andalousie. L'armée navale arriva la première et attaqua Tunis avec tant de vigueur qu'avant la fin de la journée, Ibn-Tafraguîn dut quitter la place et s'enfuir à El-Mehdïa. Cet fut dans le mois de Ramadan 758 (août-sept. 1357) que les Mérinides s'emparèrent de la ville. Yahya-Ibn-Rahhou arriva quelque temps après, avec l'armée de terre et y prit le commandement au nom d'Abou-Einan. Invité alors par les Mohelhel à les accompagner afin d'attaquer à l'improviste les Aulad-Abi-'l-Leil et leur sultan, il sortit avec eux et laissa Ibn-el-Ahmer à Tunis avec les troupes de la flotte.

Pendant que ces événements se passaient, Yacoub-Ibn-Ali se révolta contre les Mérinides à cause de l'aversion qu'Abou-Einan témoignait pour les Arabes, des mesures sévères qu'il employait à leur égard et de sa persistance à leur demander des otages et à les empêcher de rançonner les populations. Il avait d'abord essayé de fléchir le prince par des cajoleries; mais, en

[1] C'est-à-dire *le Seigneur*.

ayant reconnu l'inutilité, il alla se jeter dans le Désert. Le sultan le poursuivit inutilement et, pour se venger, il pilla et dévasta les bourgades et lieux de station que le fugitif possédait dans le Toll et dans le Sahra. Rentré à Constantine, il mit son armée en marche pour l'Ifrîkïa.

Comme on savait que le sultan Abou-Ishac s'avançait pour livrer bataille, à la tête de ses alliés arabes, les Mérinides en ressentirent une secrète inquiétude, et, à peine eurent-ils atteint la plaine de Sbîba, que leurs principaux officiers prirent ensemble la résolution d'abandonner leur sultan et de rebrousser chemin. Ils voulaient éviter, de cette manière, une répétition de catastrophe dont ils avaient eu tant à souffrir lors de leur expédition en Ifrîkïa[, sous la conduite du sultan Abou-'l-Hacen]. Pénétrés de cette crainte, ils s'éloignèrent secrètement et prirent la route du Maghreb. Abou-Einan voyant ses forces considérablement réduites par cette désertion, renonça à son expédition et se dirigea aussi vers le Maghreb. Les Arabes se mirent à la poursuite de la colonne, et Ibn-Tafraguîn, ayant appris cette bonne nouvelle, quitta sa retraite à El-Mehdïa et se rendit à Tunis. Quand les habitants le virent approcher, ils se soulevèrent contre le gouverneur mérinide et le forcèrent à s'embarquer avec ses troupes. Ibn-Tafraguîn entra dans la ville et y rétablit l'autorité des Hafsides.

Le sultan Abou-Ishac rejoignit son chambellan, après avoir placé l'émir Abou-Zeid à la tête des Arabes et des milices, afin de poursuivre les Mérinides et de mettre le siége devant Constantine; mais la résistance que cette place lui opposa pendant plusieurs jours le décida à partir pour Tunis. Depuis lors, et jusqu'à sa mort, il continua à résider dans cette ville.

Nous avons déjà dit[1] qu'Abou-Yahya, frère d'Abou-Zeid, s'était rendu à Tunis pour demander des secours. Quand on y apprit l'investissement de Constantine [par les Mérinides], on l'empêcha de repartir, et ce fut à Tunis qu'il rallia les affranchis et les

---

[1] Voy. p. 57.



partisans de sa famille. Ces guerriers restèrent avec lui jusqu'à ce que Dieu eut ouvert aux musulmans les voies de la prospérité et du bonheur, replacé Abou-'l-Abbas sur le trône après la mort d'Abou-Einan, et permis à ce prince d'étendre son autorité sur toute la nation. Dès-lors, l'aspect d'Abou-'l-Abbas a répandu partout les bienfaits de la sécurité et de la justice, les avantages de la tranquillité et du bien-être; la rebellion a eu les mains liées, et le peuple a joui d'un bonheur parfait, sous l'abri de la puissance royale.

L'ÉMIR ABOU-YAHYA-ZÉKÉRÏA SE RÉVOLTE DANS EL-MEHDIA, RECONNAÎT L'AUTORITÉ D'ABOU-EINAN ET RENTRE ENSUITE DANS L'OBÉISSANCE.

Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn étant de retour à la capitale, consacra ses premiers soins à la restauration des fortifications d'El-Mehdïa : prévoyant les coups que les Maghrebins pourraient porter à l'Ifrîkïa, il voulut faire de cette place le boulevard de l'empire. Après en avoir relevé les murailles et rempli d'armes et de vivres les arsenaux et les magasins, il en donna le commandement à l'émir Abou-Yahya-Zékérïa. Ce prince qui vivait alors sous la protection de son frère le sultan Abou-Ishac, alla s'installer dans El-Mehdïa, sous la surveillance d'Ahmed-Ibn-Khalef, créature d'Ibn-Tafraguîn. Au bout d'une année il se fatigua de l'asservissement dans lequel on le retenait, et, ne voulant plus rester exclus de l'exercice du pouvoir, il pénétra, de nuit, chez son ministre, Ibn-Khalef, et lui ôta la vie. S'étant ainsi débarrassé d'un tuteur incommode, il envoya chercher Abou-'l-Abbas-Ibn-Mekki, seigneur de Cabes et de Djerba, pour lui confier les fonctions de chambellan. En faisant ce choix il agissait d'après la considération qu'Ibn-Mekki avait toujours été en rivalité avec Ibn-Tafraguîn. Il expédia en même temps une dépêche à Abou-Einan, dans laquelle il offrit sa soumission au sultan mérinide et lui demanda des secours. Sa position était déjà fort compromise quand Ibn-Tafraguîn envoya une armée contre lui,

aussi, pour échapper au danger, il courut se réfugier dans Cabes. El-Mehdïa rentra au pouvoir des Tunisiens, et Mohammed-Ibn-el-Djekdjak en fut nommé gouverneur. Cet officier, parent d'Ibn-Thabet, s'était rendu auprès d'Ibn-Tafraguîn lors du malheur qui frappa Tripoli [en 755], et avait réussi à gagner les bonnes grâces de ce ministre.

Abou-Einan ayant appris la révolte d'El-Mehdïa, y expédia une flotte remplie de troupes ; il avait même désigné le commandant et les fonctionnaires qui devaient y résider ; mais ces secours arrivèrent trop tard, la ville étant déjà rentrée sous l'autorité de la capitale. Nous aurons encore à parler d'Ibn-el-Djekdjak dont l'administration à El-Mehdïa donna beaucoup de satisfaction.

L'émir Abou-Yahya-Zékérïa fixa son séjour à Cabes et prit part à une expédition qu'Ibn-Mekki dirigea contre Tunis. On le fit ensuite passer chez les Douaouida où il reçut l'hospitalité de Yacoub-Ibn-Ali, chef dont il épousa la nièce, fille de Saïd. Quand le sultan Abou-Ishac obtint possession de Bougie, il donna à son frère Abou-Yahya le commandement des Sedouîkich, poste que ce prince continua à remplir pendant plusieurs années. Depuis lors il resta avec les Douaouida, et il mourut chez eux en l'an 776 (1374-5).

LE SULTAN ABOU-ISHAC S'EMPARE DE BOUGIE ET Y RÉTABLIT LA DOMINATION HAFSIDE.

En quittant Constantine, Abou-Einan rentra en Maghreb et, après s'y être reposé jusqu'à la fin de l'année, il renvoya son armée en Ifrîkïa, sous la conduite du vizir Soleiman-Ibn-Dawoud. Cet officier parcourut le territoire de Constantine, accompagné de Meimoun-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed, frère de Yacoub-Ibn-Ali et son successeur dans le commandement des Douaouida. Othman-Ibn-Youçof-Ibn-Soleiman, chef des Aulad-Sebâ, lui prêta aussi son secours, ainsi que Youçof-Ibn-Mozni, gouverneur du Zab, lequel avait reçu un ordre à cet effet de la part du sultan mérinide. Dans cette expédition, le vizir sou-

mit une grande étendue du pays et alla prélever l'impôt jusque dans les pays qui forment l'extrême limite du territoire de Bône. En l'an 759 (1358), il repartit pour le Maghreb, peu de temps avant la mort d'Abou-Einan. Cet événement jeta la perturbation dans le pays, mais tout rentra dans l'ordre aussitôt que le sultan Abou-Salem, frère du monarque décédé, monta sur le trône.

Le peuple de Bougie nourrissait une haine profonde contre son gouverneur, Yahya-Ibn-Meimoun, un des intimes du sultan Abou-Einan. Le mauvais naturel de ce fonctionnaire, son caractère violent et tyrannique, avaient indigné toute la population ; pour s'en délivrer, on invita secrètement Ibn-Tafraguîn à s'emparer de la ville. Par suite de cette communication, le sultan Abou-Ishac reçut de son ministre un équipage royal et quitta Tunis, escorté par une armée bien approvisionnée, dont le commandement venait d'être confié à Abou-Abd-Allah, fils [du même ministre]. Cette colonne rencontra en marche [les chefs arabes] Yacoub-Ibn-Ali et son frère, Abou-Dinar, qui lui amenaient des renforts. Quand elle arriva en vue de Bougie, la populace de la ville fit embarquer de force, pour Tunis, Yahya-Ibn-Meimoun et tous ses gens. Ibn-Tafraguîn les y retint dans une captivité honorable et leur permit, plus tard, de partir pour le Maghreb.

Le sultan Abou-Ishac occupa Bougie en l'an 761 (1359-60). Il n'y exerça que peu d'autorité, parce que son chambellan, Ibn-Tafraguîn, le retenait en tutelle et le dirigeait à son gré, tout en se tenant au loin, dans la capitale de l'empire. Quelque temps après cette conquête, le chambellan rappela son fils[, Abou-Abd-Allah,] et plaça auprès du sultan, en qualité de vizir, le cheikh almohade, Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed-Ibn-Mohammed-Ibn-Akmazîr. Ce personnage remplissait [à Tunis] les fonctions de vice-chambellan. Le commandement de la populace armée de Bougie fut donné à Ali-Ibn-Saleh, homme du plus bas étage. Ce misérable s'était entouré d'une foule de mauvais sujets, et fort de leur appui, il imposait ses volontés au gouvernement.

L'ÎLE DE DJERBA EST SOUMISE A L'AUTORITÉ D'ABOU-ISHAC, SULTAN DE TUNIS.

L'île de Djerba est située près de Cabes et à l'est de cette ville. Elle a soixante milles de longueur[1], de l'Est à l'Ouest; sa largeur, du côté de l'occident, est de vingt milles, et, du coté de l'orient, quinze. Elle est à soixante milles au Sud[2] des îles Kerkinna. Le figuier, le dattier, l'olivier et la vigne y viennent très-bien. Elle est renommée pour ses pommes et pour ses étoffes de laine. On y fabrique des toiles rayées qui servent à envelopper le corps[3] et des toiles unies pour habits. Comme ces objets sont fort recherchés, il s'en exporte beaucoup.

Les habitants appartiennent à la race berbère et font partie de la tribu des Ketama. En effet, il s'y trouve, encore aujourd'hui, des Sedouîkich et des Sadghîan, peuples d'origine ketamienne. On y rencontre aussi des Nefza, des Hoouara et quelques fractions d'autres tribus berbères.

Dans les temps anciens, les Djerbiens professaient le kharedjisme, et même, de nos jours, on y trouve deux branches de cette secte hérétique. L'une, qui est ouehbite, occupe la moitié occidentale de l'île et a pour chefs les Beni-Semoumen; l'autre est nekkarite et habite la moitié orientale. La seule famille marquante est celle des Semoumen, son autorité étant reconnue également par les deux parties.

Lors de la conquête musulmane, Djerba fut soumis par Roweifê-Ibn-Thabet[4], chef qui appartenait à la famille ansarienne des Beni-Mélek-Ibn-en-Neddjar et à la colonie militaire arabe

---

[1] Elle en a vingt ou vingt-cinq tout au plus.

[2] Le texte arabe porte *à l'Ouest*.

[3] C'est ce qu'on appelle *des haïcs*.

[4] Roweifé-Ibn-Thabet fut un des compagnons de Mahomet. Après avoir effectué la conquête de Tripoli en l'an 45 (665-6), il fut nommé émir de Barca, dans le Cyrénaïque, et il mourut dans cette ville.



établie en Egypte (*djond Misr*)[1]. En l'an 46 (666-7), il reçut du khalife Moaouïa le gouvernement de Tripoli [d'Afrique] et, ayant envahi ce pays, il s'empara de Djerba l'année suivante. Hanech-Ibn-Abd-Allah-es-Sanani [de Sanâ en Yemen][2] assista à cette conquête. Rouaïfâ se retira ensuite à Barca où il mourut.

Djerba resta entre les mains des vrais croyants jusqu'à l'époque où le kharedjisme fut introduit parmi les Berbères. En l'an 331 (942-3), pendant la révolte d'Abou-Yezîd, les Kharedjites y pénétrèrent de vive force et imposèrent leurs croyances aux habitants, après avoir tué et mis en croix leur chef, Gueldîn. El-Mansour-Ismaîl [le fatemide] reprit l'île et y fit mourir les partisans d'Abou-Yezîd.

Quand les Arabes eurent enlevé aux Sanhadja [Zîrides] les plaines de l'Ifrîkïa, les habitants de Djerba se mirent à construire des navires et à insulter les régions maritimes [de l'Ifrîkïa]. En l'an 509 (1115-6), la flotte d'Ali-Ibn-Yahya [le souverain zîride] les obligea à rentrer dans l'ordre et à renoncer aux habitudes de piraterie qu'ils avaient contractées.

En l'an 529 (1134-5) les Chrétiens [de la Sicile] occupèrent Djerba, après avoir subjugué le littoral de l'Ifrîkïa. Chassés en 548 (1153-4) par un soulèvement des habitants, ils y rentrèrent de nouveau, emmenèrent en esclavage beaucoup de monde et y établirent des agents chargés d'administrer les gens du peuple et les cultivateurs. Plus tard, l'île de Djerba retomba au pouvoir des musulmans et continua à subir alternativement leur domination et celle des chrétiens jusqu'à ce qu'elle passa sous l'autorité d'Abd-el-Moumen et des Almohades. La tranquillité s'y maintint jusqu'à l'établissement de la dynastie hafside. Quelques désordres y éclatèrent plus tard, quand l'émir Abou-Zékérïa, fils du sultan Abou-Ishac [Ier] s'étant emparé [de Bougie et] des provinces occidentales de l'empire, détourna ainsi [de cette île] l'attention du souverain de Tunis.

---

1 Voy. t. I. p. 221, note.

2 Compagnon de Mahomet et traditioniste. Son nom est cité par El-Kelaï dans son histoire de la conquête de l'Égypte par les Musulmans.

En l'an 688 (1289) les Siciliens prirent encore possession de Djerba et y bâtirent le château nommé *El-Cachetil*. Cet édifice est de forme carrée, avec une tour à chaque angle et une tour au milieu de chaque courtine. Le tout est entouré d'une double muraille et d'un fossé. L'existence d'une telle forteresse dans le voisinage des musulmans les tint dans des inquiétudes continuelles, et le gouvernement de Tunis ne cessa d'expédier des troupes pour l'attaquer; enfin, Makhlouf-Ibn-el-Kemad, officier du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'en rendit maître en 738 (1337-8).

Sur la prière d'Ibn-Mekki, seigneur de Cabes, cette île lui fut remise, et elle continua, même après la mort du sultan, à faire partie de ses états.

En l'an 763 (1361-2), Ibn-Tafraguîn, toujours hostile à Ibn-Mekki et encouragé par les habitants de l'île, qui étaient mécontents de leur chef, rappela son fils Abou-Abd-Allah, qui se trouvait à Bougie avec le sultan, et l'envoya contre Djerba à la tête d'une armée. Ahmed-Ibn-Mekki était alors à Tripoli, ville où il avait établi le siége de son gouvernement quand il la racheta des chrétiens.

L'armée tunisienne, secondée par une flotte qui partit de la capitale en même temps qu'elle, pénétra dans l'île, mit le siége devant El-Cachetîl et finit par s'en emparer. Le vainqueur y établit l'autorité du sultan et laissa comme gouverneur son secrétaire, Mohammed-Ibn-Abi-'l-Cacem-Ibn-Abi-'l-Oïoun, ancien serviteur de l'empire.

Le père de ce fonctionnaire était parent du chambellan Ibn-Abd-el-Aziz et dut son avancement à cette circonstance. Nommé adjoint d'Abou-'l-Cacem-Ibn-Taher, directeur des finances à Tunis, il en devint lui-même directeur en chef, lors de la mort de celui-ci, événement qui eut lieu sous l'administration d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Son fils, Mohammed, entra au service d'Abou-Abd-Allah, fils d'Ibn-Tafraguîn, en qualité de secrétaire et resta dans l'exercice de cet emploi jusqu'à sa nomination au gouvernement de Djerba. Abou-Abd-Allah reprit alors la route de la capitale.

Après la mort du chambellan Ibn-Tafraguîn et la fuite de son fils, leur créature, Ibn-Abi-'l-Cacem, qui avait toujours conservé le gouvernement de Djerba, s'y déclara indépendant ; mais, en l'an 774 (1372-3), il perdit son autorité usurpée, ayant été vaincu par le sultan Abou-'l-Abbas.

RETOUR DES PRINCES HAFSIDES QUE LES MÉRINIDES AVAIENT DÉPORTÉS EN MAGHREB. — LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS S'EMPARE DE CONSTANTINE.

Après la mort d'Abou-Einan, le vizir El-Hacen-Ibn-Omar prit la direction des affaires et plaça sur le trône du Maghreb Mohammed-es-Saîd, fils du monarque décédé. Animé d'une haine profonde contre [le prince hafside] Abou-Abd-Allah, ex-seigneur de Bougie, il le fit emprisonner, pour l'empêcher, disait-il, de tenter un coup de main contre cette ville.

Quant au sultan Abou-'l-Abbas, nous avons déjà mentionné qu'Abou-Einan l'avait fait reléguer dans Ceuta pour y être gardé à vue.

Mansour-Ibn-Soleiman, prince de la famille royale des Mérindes, profita de la mort du sultan pour mettre le siége devant la Ville-Neuve, centre de l'administration du Maghreb, et se fit reconnaître comme sultan par toutes les provinces de l'empire. Sur son invitation, le prince Abou-'l-Abbas se mit en route pour aller le joindre, mais, arrivé à Tanger, il s'attacha au prince mérinide, Abou-Salem, qui était arrivé d'Espagne afin de faire valoir ses droits au trône et qui venait d'occuper cette ville ainsi que Ceuta. Secondé par les Merinides qui tous abandonnèrent le parti de Mansour-Ibn-Soleiman, le sultan Abou-Salem consolida son autorité, fit son entrée à Fez et mit en liberté l'émir Abou-Abd-Allah. Se rappelant alors les bons services d'Abou-'l-Abbas et les preuves d'amitié qu'il avait toujours reçues de ce prince, il lui assigna la première place à la cour, avec une forte pension, et promit de l'aider dans

l'accomplissement de ses projets. Les deux émirs restèrent avec leur protecteur jusqu'à ce qu'il eut pris Tlemcen et conquis le Maghreb central.

A cette époque, Abou-Salem apprit avec un vif dépit, que les habitants de Bougie avaient expulsé de leur ville Yahya-Ibn-Meimoun et les autres officiers mérinides; aussi, quand il fut rentré en Maghreb, il résolut d'évacuer les provinces orientales de son empire. Ayant, en conséquence, cédé à son ami Abou-'l-Abbas la ville de Constantine, berceau de la gloire de cet émir et premier siége de son autorité, il adressa au gouverneur, Mansour-Ibn-Khalouf, l'ordre de remettre cette forteresse au prince hafside. L'émir Abou-Abd-Allah partit avec son cousin Abou-'l-Abbas, afin de faire une tentative contre Bougie et d'envahir le territoire de son oncle, le sultan Abou-Ishac. De cette manière, Abou-Abd-Allah espérait faire oublier l'affront qu'il avait subi en perdant sa capitale.

Les deux princes quittèrent Tlemcen dans le mois de Djomada 761 (avril-mai 1360) et s'empressèrent de rentrer dans leur pays. Abou-'l-Abbas remit à Ibn-Khalouf la lettre d'Abou-Salem et obtint encore possession de la ville de Constantine. Dans le mois de Ramadan (juillet-août), il y fit son entrée et, monté sur le trône, il rendit la joie à ces palais qui avaient tant regretté son absence. Ce fut là le commencement de son règne comme sultan et un témoignage frappant du bonheur qui l'attendait.

L'émir Abou-Abd-Allah prit la route de Bougie et, parvenu à la frontière de la province, il rassembla autour de lui les Aulad-Sebâ, fraction des Douaouida qui en fréquentait les campagnes et les plaines. Soutenu par ces Arabes, il assiégea Bougie pendant plusieurs jours et, trouvant que la garnison voulait prolonger la resistance, il transporta son camp à Beni-Baurar et prit à son service les Aulad-Mohammed-Ibn-Youçouf et les tribus aziziennes, fractions de la grande tribu des Sedouikich. Trahi ensuite par ses nouveaux alliés qui passèrent du côté de son oncle, lequel se tenait alors dans Bougie, il partit avec les Douaouida et alla se jeter dans le Désert.

L'ÉMIR ABOU-YAHYA [1] -ZÉKÉRÏA QUITTE TUNIS ET ARRIVE CHEZ SON FRÈRE ABOU-'L-ABBAS. — IL S'EMPARE DE BÔNE.

Nous avons dit [2] que l'émir Abou-Yahya-Zékérïa avait reçu de son frère Abou-'l-Abbas l'ordre d'aller voir leur oncle, le sultan Abou-Ishac, et de lui demander des secours. Depuis lors, il était resté à Tunis. Le chambellan Ibn-Tafraguîn ayant appris l'occupation de Constantine par Abou-Einan, avait craint que ce prince ne fît une tentative contre la capitale, et, croyant que la chute d'Abou-'l-Abbas avait réduit Abou-Yahya à l'impuissance, il s'était décidé à faire enfermer celui-ci dans la citadelle. Abou-'l-Abbas [3] négocia ensuite un traité de paix et obtint la liberté de son frère qui avait été traité dans sa prison avec les plus grands égards. Quand il le revit à Constantine il lui donna le commandement d'un corps d'armée et l'envoya, en l'an 762 (1360), contre Bône. La ville fut prise et passa, avec son autorisation, sous le commandement du prince qui en avait fait la conquête. Elle reçut alors de Constantine un corps de troupes pour y tenir garnison et devint ainsi une des places frontières du royaume d'Abou-'l-Abbas.

L'ÉMIR ABOU-ABD-ALLAH S'EMPARE DE BOUGIE ET DE TEDELLIS.

L'émir Abou-Abd-Allah passa chez les Arabes nomades après avoir quitté le Maghreb et fait une première tentative contre Bougie. Les Aulad-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ embrassèrent alors son parti et le servirent avec un zèle extraordinaire. Ils le prirent sous leur protection, l'établirent dans leur camp et, chaque

[1] Dans l'*errata*, on a imprimé, par erreur, *Djebbi* à la place de *Yahya*.

[2] Ci-devant, page 57.

[3] Le texte arabe et les manuscrits portent, à tort, *Abou-'l-Hacen*.



fois qu'ils rentraient de leurs quartiers d'hiver, ils marchèrent avec lui contre Bougie. Ils se chargèrent même de son entretien, de celui de sa famille et de ses serviteurs ; ils lui donnèrent pour demeure la ville d'El-Mecîla et lui abandonnèrent toutes les sommes qu'ils recevaient à titre de tribut. Pendant quatre ans, il resta avec eux, et, chaque été, il allait attaquer Bougie à plusieurs reprises. Dans la cinquième année, il quitta ses protecteurs pour les Aulad-Ali-Ibn-Ahmed et fixa son séjour dans Maggara, ville située dans le territoire de [leur chef] Yacoub-Ibn-Ali.

Son oncle, le sultan Abou-Ishac, se decida, vers cette époque, à [quitter Bougie et] se rendre à Tunis ; voulant prendre ses précautions en cas de la mort de son tuteur et chambellan, Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, événement qu'un devin lui avait secrètement annoncé comme devant bientôt arriver. Les habitants de Bougie ayant appris son intention, résolurent de l'abandonner à son sort et, cédant à leur mécontentement, ils invitèrent leur ancien émir, Abou-Abd-Allah, à quitter Maggara et à venir les trouver. Yacoub-Ibn-Ali seconda cette proposition et, s'adressant aux chefs des Sedouîkich, peuple qui vivait sous la tente, il leur fit jurer de servir fidèlement son protégé. Ils partirent alors tous avec leur prince et bloquèrent Bougie pendant quelques jours. La populace de la ville s'étant dégoûtée de son prévôt, Ali-Ibn-Saleh, et sachant que le sultan Abou-Ishac voulait s'en aller, répudia formellement l'autorité de ce monarque et le livra à l'émir Abou-Abd-Allah, qui se tenait à Er-Rassa, dans la banlieue de la ville. Ce prince épargna les jours du prisonnier et lui permit de partir pour Tunis. Ceci se passa dans le mois de Ramadan 765 (juin-juillet 1364).

Devenu encore maître de sa capitale, Abou-Abd-Allah [fit arrêter][1] Ali-Ibn-Saleh et les autres chefs de la canaille ; les ayant ensuite fait juger selon la loi de Dieu, il les punit de mort et confisqua leurs biens. Deux mois après la prise de la ville, il

---

[1] Ici, il faut sans doute insérer les mots *oua tacabbed*.



marcha contre Tedellis et, vers la fin de l'année (septembre), il enleva cette place à Omar-Ibn-Mouça, chef qui, par sa naissance, tenait un haut rang parmi les Beni-Abd-Ouad.

J'étais alors en Espagne, où je jouissais de l'hospitalité du sultan [de Grenade], Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-'l-Haddjadj-Ibn-el-Ahmer. Je me trouvais là, loin de ma patrie, victime des vissicitudes de la fortune ; la mort m'ayant ravi mon protecteur, le sultan Abou-Salem, prince qui m'avait porté aux honneurs, qui m'avait élevé au rang de secrétaire d'état, de secrétaire des commandements, de grand justicier du royaume, etc. L'émir Abou-Abd-Allah m'ayant alors envoyé chercher, je me rendis auprès de lui, « *et si Dieu l'eût voulu, ils ne l'eussent pas fait!*[1] » Si j'avais pu prévoir l'avenir, j'aurais fait provision de bonnes œuvres ! Dans le mois de Djomada 766 (fév.-mars 1365), je traversai la mer et j'obtins de ce prince la place de chambellan et l'administration de son royaume. Je remplis ces fonctions à la satisfaction générale et je continuai à les exercer jusqu'à ce que Dieu permît la chute de mon patron et la disparition de son empire.

MORT DU CHAMBELLAN ABOU-MOHAMMED-IBN-TAFRAGUÎN. — LE SULTAN [ABOU-ISHAC] ENTRE DANS L'EXERCICE DU POUVOIR.

Pendant les derniers temps de son séjour à Bougie, le sultan Abou-Ishac s'attendait à la mort de son chambellan et tuteur, Ibn-Tafraguîn. Ayant ajouté foi aux paroles des astrologues qui lui avaient prédit cet événement, il allait partir pour Tunis quand il se vit trahir par le peuple de Bougie. Livré à son neveu, l'émir Abou-Abd-Allah, il obtint de lui la permission de se rendre à la capitale, où il arriva dans le mois de Ramadan 765 (juin-juillet 1364).

Ibn-Tafraguîn lui fit un accueil très-empressé, et, s'étant

---

[1] *Coran*; sourate 6, verset 138.



aperçu qu'il avait contracté, à Bougie, l'habitude de commander, il jugea nécessaire de se conformer en toutes choses aux volontés du maître, de flatter ses caprices et de cultiver sa bienveillance par de riches cadeaux. Il lui donna de beaux chevaux, de l'argent, et se démit de la direction générale des finances pour lui faire plaisir. Ensuite, sur la demande du sultan, il lui donna sa fille en mariage et, après la célébration de la nôce, il cessa de vivre. Sa mort eut lieu en 766 (1364-5).

Le sultan témoigna une douleur profonde en apprennant cet événement; il assista à l'enterrement, qui se fit dans l'école fondée par le défunt, en face de son hôtel, à l'extrêmité septentrionale de la ville, et là, debout, auprès de la fosse, il versa des larmes pendant que les courtisans la remplissaient de terre : en un mot, il lui rendit les derniers devoirs avec une attention qui frappa tout le monde.

Abou-Abd-Allah[-Mohammed] - Ibn-Tafraguîn était absent lors de la mort de son père, ayant quitté la capitale à la tête d'une colonne afin de faire rentrer les impôts et de maintenir le pays dans l'ordre. A cette nouvelle inattendue, il conçut des soupçons fâcheux et, cédant à ses appréhensions, il renvoya ses troupes à Tunis. S'étant alors fait accompagner par les Hakîm, tribu soleimide, il alla parcourir l'Ifrîkïa, en se présentant devant toutes les forteresses dont il croyait les garnisons bien disposées pour sa famille. Mohammed-Ibn-Abi-'l-Oïoun, son ancien sécrétaire, lui refusa l'entrée de Djerba, et Mohammed-Ibn-el-Djekdjak, ancien serviteur et protégé de la maison Tafraguîn, lui fermà les portes d'El-Mehdïa. Ayant alors reçu, de la part du sultan, l'assurance qu'aucun mal ne lui serait fait, il consentit, après quelque hésitation, à prendre la route de la capitale. Le sultan l'accueillit avec une bonté extrême et le porta au faîte des honneurs et du pouvoir, après l'avoir nommé à la place de chambellan.

Accoutumé à commander du vivant même de son père, ce membre de la famille Tafraguîn fut très-mécontent de voir le sultan s'occuper d'affaires et recevoir sans difficulté les personnes qui désiraient l'entretenir. Bientôt des nuages s'élevèrent entre

lui et son souverain; les scorpions de la calomnie vinrent ramper autour de sa couche et troubler son repos; dégoûté enfin de sa position, il s'enfuit à Constantine avec l'intention de pousser Abou-'l-Abbas à s'emparer de Tunis. Ce prince lui fit un très-bon accueil et promit d'envahir l'Ifrîkïa aussitôt qu'il aurait terminé avec Bougie. On verra plus loin que les hostilités avaient éclaté entre lui et son cousin, le seigneur de cette ville.

Après la fuite d'Abou-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, le sultan Abou-Ishac tourna encore son attention vers l'état de son royaume et prit pour chambellan Ahmed-Ibn-Ibrahîm-el-Baleki[1], membre du corps des intendants provinciaux et ancien serviteur d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Il confia l'administration de la guerre et le commandement de l'armée à Mansour-Serîha[2], affranchi d'origine européenne. Devenu d'un accès facile pour les grands dignitaires de l'empire et pour les employés du gouvernement, il s'entretenait volontiers avec eux et même avec les percepteurs des impôts et les principaux domestiques du palais; dans ses communications avec tous ses officiers, il continua jusqu'à sa mort de se passer d'intermédiaire.

LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS S'EMPARE DE BOUGIE. — MORT DE SON COUSIN [ABOU-ABD-ALLAH], SEIGNEUR DE CETTE VILLE.

L'émir Abou-Abd-Allah, devenu enfin maître de Bougie, y déploya une telle sévérité qu'il encourut la réprobation générale. Ses sujets indignés le prirent en haine et rapportèrent leurs affections sur son cousin Abou-'l-Abbas, seigneur de Constantine, dont la conduite était sage, le caractère droit et l'administration paternelle. Ces deux princes avaient déjà eu, du vivant de leurs pères, plusieurs disputes au sujet de la frontière de leurs états respectifs, et il en était résulté des troubles et des

---

[1] Variante : *Yaleki*.

[2] Variante : *Seridja*.

conflits à main armée. Abou-'l-Abbas, pendant qu'il vivait à l'étranger et qu'il déployait, auprès de son protecteur, le sultan Abou-Salem, les qualités les plus louables, avait souvent eu occasion de réprimander son cousin dont les extravagances choquaient tout le monde. Ses bons conseils ne servirent qu'à aigrir le cœur d'Abou-Abd-Allah qui, étant enfin rentré en possession de Bougie, commença, de propos délibéré, à souffler encore les brandons de la discorde. Il y réussit au gré de ses désirs, mais Yacoub-Ibn-Ali, qui s'était engagé à le soutenir, lui refusa son concours, passa du côté d'Abou-'l-Abbas et mit en déroute un corps de troupes qui était sorti de Bougie pour insulter le territoire de Constantine.

Dans une seconde expédition, Abou-Abd-Allah se mit lui-même en campagne avec les Aulad-Mohammed et un corps de troupes zenatiennes, après avoir vu les Aulad-Sebâ-Ibn-Yahya abandonner son drapeau. Le sultan Abou-'l-Abbas mit cette armée en déroute, la poursuivit depuis Setîf jusqu'à Tagrert et ne repartit pour Constantine qu'après avoir parcouru et dévasté la province de Bougie. Les habitants de cette ville cédèrent enfin à la haine qui les animait contre leur souverain, et le voyant rentrer chez eux en fugitif, ils invitèrent secrètement le sultan Abou-'l-Abbas à se mettre encore en campagne. Il leur promit de marcher l'année suivante sur Bougie, et effectivement, en l'an 767 (1365-6), il réunit à son armée les troupes de ses alliés douaouidiens, les Aulad-Mohammed, et se dirigea sur cette ville. Les Aulad-Sebâ vinrent aussi se joindre à lui, eux qui, par ancienne habitude et par esprit de voisinage, avaient toujours soutenu le gouvernement de Bougie.

Abou-Abd-Allah espéra conjurer l'orage par des propositions de paix et, dans ce but, il se rendit à Lebzou avec une petite bande d'amis dévoués. Le lendemain, au point du jour, les troupes d'Abou-'l-Abbas arrivèrent à l'improviste, culbutèrent les partisans de l'émir de Bougie et s'emparèrent de son camp. Ce fut en vain que le malheureux prince essaya de regagner sa ville ; poursuivi de près, il fut bientôt atteint, et il mourut criblé de coups de lances. Le vainqueur poussa en avant et, le 19

Chaban, 767 (3 mai 1366), il parut devant Bougie, pendant qu'on y célébrait la prière du vendredi.

Comme je demeurais alors dans la ville, je sortis au devant de lui avec une députation des notables. Il m'accueillit de la manière la plus gracieuse et me donna à entendre qu'il serait heureux de m'avoir à son service. Je restai près d'un mois à la cour de ce monarque qui était maintenant devenu maître de tous les états dont se composait le royaume de son aïeul Abou-Zékérïa [1], mais je concus alors des craintes pour ma sûreté et je démandai l'autorisation de m'éloigner. Le sultan y consentit avec une grâce, une bonté et une générosité extrêmes. J'allai sur le champ trouver Yacoub-Ibn-Ali et, de chez lui, je me rendis à Biskera, où Ibn-Mozni me donna l'hospitalité. Je restai dans cette ville jusqu'à ce que les nuages de l'adversité se fussent dissipés, et ayant ramené la fortune qui m'avait abandonné, je m'adressai encore au sultan Abou-'l-Abbas, treize ans après l'avoir quitté, et j'obtins l'autorisation d'aller le voir. Il me reçut avec de grands égards et daigna verser sur moi quelques rayons de ce bonheur dont il etait toujours entouré. Je reparlerai de ceci dans mon autobiographie [2].

ABOU-HAMMOU ET LES BENI-ABD-EL-OUAD MARCHENT CONTRE BOUGIE. — LEUR DÉFAITE. — ILS PERDENT TEDELLIS.

L'émir Abou-Abd-Allah s'étant trouvé dans l'impossibilité de soutenir en même temps une guerre entre son cousin Abou-'l-Abbas et une autre contre les Beni-Abd-el-Ouad, auxquels il avait enlevé Tedellis, s'était décidé à faire la paix avec ceux-ci en leur rendant la ville dont il venait de faire la conquête. La place fut en conséquence remise au général de l'armée qui en faisait le siége. A la suite de cet arrangement, l'émir Abou-Abd-Allah envoya une ambassade à Tlemcen, auprès d'Abou-Hammou,

[1] Voy. t. II, p. 418.

[2] Voy. t. I, pp. XLV, LI, LII.



sultan des Beni-Abd-el-Ouad et, sûr la demande de ce prince, il lui donna sa fille en mariage. La fiancée emporta avec elle un trousseau magnifique et voyagea avec une escorte digne de sa haute naissance.

Lors de la prise de Bougie et de la mort d'Abou-Abd-Allah, tué sur le champ de bataille, Abou-Hammou en fit paraître un vif mécontentement et, sous le prétexte de venger son beau-père, il organisa une expédition contre Bougie. En quittant Tlemcen, il emmena avec lui des forces imposantes; on y remarqua plusieurs milliers de troupes abd-el-ouadites, les divers corps de l'armée, la milice et des nomades arabes [1].

Pendant qu'il s'approchait du territoire de Hamza, les Beni-Yezîd, commandés par Abou-'l-Leil-Ibn-Mouça-Ibn-Zoghli, reculèrent devant lui et allèrent prendre position sur cette partie de la chaîne de montagnes occupées par les Zouaoua qui domine la plaine de Hamza. Sommé de faire sa soumission, le chef arabe répondit par l'arrestation des envoyés. Parmi eux se trouva Yahya, petit-fils d'Abou-Mohammed-Saleh, qui, ayant abandonné le parti du sultan Abou-'l-Abbas pour celui d'Abou-Hammou, avait reçu de celui-ci la commission de guetter et de surprendre Abou-'l-Leil. Cette tâche paraissait d'autant plus facile que Yahya et Abou-'l-Leil étaient voisins, originaires du même pays. Le chef yezidien fit aussitôt trancher la tête à son ennemi et l'envoya à Bougie. Ne pouvant soumettre un tel adversaire, Abou-Hammou passa outre et alla camper sous les murs de Bougie. Pendant plusieurs jours il dirigea des attaques contre la ville et, ayant rassemblé des ouvriers, il fit construire des machines de siége.

Le sultan Abou-'l-Abbas s'était enfermé dans Bougie, mais son armée, sous les ordres de Bechîr l'affranchi, restait en observation à Tagrert. Un cousin d'Abou-Hammou, nommé Abou-Zîan-Ibn-Othman-Ibn-Abd-er-Rahman, se trouvait alors dans le camp hafside. Ayant quitté le Maghreb pour des raisons que

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *nawadjé*.

nous indiquerons ailleurs, ce prince s'était rendu à la cour d'Abou-Ishac, à Tunis, et sa haute naissance lui avait valu l'accueil le plus distingué de la part du chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. L'émir Abou-Abd-Allah s'étant emparé de Tedellis, l'invita à venir le trouver, voulant lui confier le gouvernement de cette place et tenir ainsi en échec le sultan Abou-Hammou. De cette manière il espérait se garantir contre les Beni-Abd-el-Ouad et avoir toute liberté d'envahir le territoire territoire de Constantine. Abou-Zîan accepta cet offre avec empressement et quitta Tunis, mais, en passant par Constantine, il fut arrêté par le sultan Abou-'l-Abbas et retenu dans une captivité honorable. Abou-'l-Abbas, devenu maître de Bougie et informé qu'Abou-Hammou venait pour l'attaquer, leva les arrêts de son prisonnier et, l'ayant comblé de cadeaux et de prévenances, il lui fournit les insignes de la royauté, le reconnut comme souverain de Tlemcen et le fit partir avec l'armée de Bechîr. Il espérait que les Beni-Abd-el-Ouad abandonneraient Abou-Hammou pour Abou-Zîan, sachant que ce peuple était fatigué de la tyranie de leur souverain et que les Zoghba, Arabes du Maghreb central qui s'étaient joints aux troupes de Tlemcen, commençaient à craindre les conséquences de leur démarche. En effet, ces Arabes entrèrent en négociations avec Abou-Zîan et prirent l'engagement de trahir leurs alliés aussitôt que le combat serait engagé.

Le 5 du mois de Dou-'l-Hiddja, 767 (15 août 1366), pendant que les Abd-el-Ouadites dirigeaient une attaque contre Bougie, les Zoghba lâchèrent pied et entraînèrent ainsi la défaite des assiégeants. Les défilés qui avoisinent la ville s'encombrèrent tellement de fuyards que beaucoup de monde y mourut écrasé. Les bagages, les femmes, les armes, les bêtes de somme et une quantité d'objets de toute espèce tombèrent au pouvoir des Hafsides. Les trésors d'Abou-Hammou eurent le même sort, et ses femmes, ayant cherché la protection d'Abou-'l-Abbas, furent livrées par lui à Abou-Zîan. Abou-Hammou fut renversé de cheval en essayant de fendre la presse, mais il parvint à s'échapper, grâce au dévouement de son vizir Amran-Ibn-Mouça

qui mit pied à terre et lui remit sa monture. Accompagné d'un débris de son armée et vivement poursuivi par Abou-Zian, le sultan abd-el-ouadite se jeta dans Alger d'où il se rendit à Tlemcen.

A la suite de cette victoire dont le retentissement ébranla tout le Maghreb, le sultan Abou-'l-Abbas sortit de Bougie et s'occupa de Tedellis.

Ce fut ainsi que les forteresses occidentales du royaume des Hafsides furent encore réunies sous l'autorité d'un seul homme, ainsi que cela avait déjà eu lieu lors du démembrement de l'empire par l'émir Abou-Zékérïa.

LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS ENVOIE UNE ARMÉE CONTRE TUNIS.

Quand l'émir Abou-Abd-Allah, fils d'Ibn-Tafraguîn, eut abandonné le service du sultan Abou-Ishac, il passa dans les cantonnements des Mohelhel et emmena ces Arabes avec lui. Vers le commencement de l'an 767 (sept.-oct. 1365), ils allèrent tous trouver Abou-'l-Abbas et l'invitèrent à faire une démonstration contre Tunis. Ce prince s'en excusa à cause de la guerre qu'il avait à soutenir contre son cousin, le seigneur de Bougie, mais il accepta leur appui dans l'expédition qu'il allait entreprendre cette dernière ville.

La conquête de Bougie effectuée, il plaça un corps de troupes sous les ordres de son frère Abou-Yahya-Zékérïa et l'envoya avec les Arabes et Ibn-Tafraguîn contre la capitale. Ils la tinrent bloquée pendant plusieurs jours, mais, découragés par la résistance de la garnison, ils conclurent un armistice avec le sultan et levèrent le siége. Abou-Zékérïa conduisit ses troupes à Bône, chef-lieu de la province qu'il commandait, et son compagnon, Ibn-Tafraguîn, revint auprès d'Abou-'l-Abbas et resta avec lui jusqu'à la prise de Tunis.

MORT DU SULTAN ABOU-ISHAC SEIGNEUR DE TUNIS. — SON FILS LUI SUCCÈDE.

Des alternatives de paix et de guerre, telles que nous les avons décrites, continuèrent à marquer les relations qui existaient entre le sultan Abou-Ishac et le sultan Abou-'l-Abbas. [Après la fuite d'Ibn-Tafraguîn], Abou-Ishac prit pour ministre Mansour-Ibn-Hamza, émir des Kaoub, pensant que les conseils et les armes d'un chef aussi puissant suffiraient pour la défense de la capitale, et, pendant le reste de son règne, il n'eut qu'à se louer de son choix.

En l'an 769 (1367-8), [Abou-'l-Baca-]Khaled, fils d'Abou-Ishac, obtint de son père le commandement d'un corps d'armée et partit pour Bône avec Mohammed-Ibn-Rafê, officier de la milice maghraouienne et chargé de le diriger. Dans cette expédition, il se fit accompagner des Kaoub et de leur émir. Il avait reçu de son père l'ordre de soumettre la campagne de Bône, d'y porter la dévastation et de prélever les impôts; mais les habitants de cette région, soutenus par les troupes de l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, le repoussèrent de façon à lui ôter toute envie d'y revenir. Quand l'armée tunisienne fut de retour à la capitale, le commandant en chef, Mohammed-Ibn-Rafê, tomba en disgrâce et dut se retirer dans sa tribu qui était alors à Lahca, localité qui dépend de Tunis. A force de sollicitations, il obtint son rappel; mais, au moment où il rentra à la capitale, il fut arrêté et mis en prison.

Quelque temps après, dans le mois de. . . . .[1] de l'an 770 (1368-9), le sultan avait de la société chez lui afin de passer, selon son habitude, la nuit en conversation, puis, accablé de sommeil, il s'était endormi. Le domestique de service étant venu le lendemain pour le réveiller, le trouva mort. Cet événement changea la joie des courtisans en tristesse et les remplit de consternation.

---

[1] Il y a ici un blanc dans le texte arabe.

Pour remédier à ce grand malheur, il fut décidé qu'Abou-'l-Baca-Khaled, fils du monarque décédé, serait déclaré sultan, et l'affranchi Mansour-Sariha, assisté du chambellan Ahmed-Ibn-Ibrahim-el-Baleki, fit prêter au peuple le serment de fidélité. Dans cette séance solennelle, les Almohades, les hommes de loi et toutes les autres classes de la population se présentèrent pour faire acte d'hommage au nouveau souverain. Abou-'l-Baca s'occupa ensuite des funérailles de son père et permit à Mansour et à Ibn-el-Baleki de s'arroger la direction des affaires publiques. Leur premier acte fut l'arrestation du cadi Mohammed-Ibn-Khalef-Allah, membre du corps des légistes et natif de Nefta. Ce docteur avait quitté sa ville natale à cause du gouverneur, Abd-Allah-Ibn-Ali-Ibn-Khalef, qui lui avait donné quelques sujets de mécontentement, et s'était réfugié à la cour de Tunis. Le sultan Abou-Ishac lui sut bon gré de cette démarche et le nomma cadi de la capitale, en remplacement d'Abou-Ali-Omar-Ibn-Abd-er-Refiâ qui venait de mourir. Plus tard, Ibn-Khalef-Allah eut le commandement des troupes que le gouvernement envoyait [chaque année] dans le Djerîd, et il rentra bien rarement de ce pays sans en avoir contraint les habitants à payer l'impôt. Quelquefois, cependant il avait dû l'évacuer, sans avoir rien obtenu, ayant découvert que ces populations réfractaires avaient voulu lui débaucher ses troupes arabes. Sa haute influence auprès du feu sultan excita la jalousie d'Ibn-el-Baleki; aussi ce personnage, devenu alors tout-puissant, le fit enfermer dans la prison où l'on retenait Mohammed-Ibn-Rafê. Il assigna pour motif à cette arrestation les nombreuses plaintes auxquelles la conduite du cadi avait donné lieu. Bientôt après, les deux prisonniers se laissèrent tromper par un misérable à la solde d'Ibn-Baleki et adoptèrent un projet d'évasion qu'il leur proposa. Toutes leurs dispositions étaient prises, mais, au moment où ils allaient partir, Ibn-el-Baleki entra et les fit étrangler. Dieu l'en punit plus tard, *et les hommes pervers sauront la fin qui les attend*[1] ! Emporté par son mauvais

---

[1] *Coran*; sourate 26, verset 228.

naturel, ce ministre donna pleine carrière à sa tyrannie ; il enleva l'argent des riches ; il insulta aux gens honorables qui se présentaient chez lui, et il inspira à tous une telle horreur qu'ils invoquèrent la vengeance de Dieu sur leur oppresseur. L'accomplissement de leur prière s'effectua par l'intermédiaire de notre seigneur le sultan Abou-'l-Abbas.

LE SULTAN ABOU-'L-ABBAS S'EMPARE DE TUNIS ET REND A L'EMPIRE HAFSIDE SES ANCIENNES LIMITES.

Le sultan Abou-Ishac mourut en 770 (1368-9), et son fils [Abou-'l-Baca-]Khaled, qui était encore en bas âge, fut placé sur le trône par l'affranchi Mansour-Sariha et par le chambellan Ibn-el-Baleki. Ces ministres imprimèrent une très-mauvaise direction aux affaires et s'y conduisirent avec une maladresse extrême. A peine furent-ils au pouvoir qu'ils s'attirèrent l'inimitié de Mansour-Ibn-Hamza, chef des Kaoub, tribu qui était maîtresse de toute la campagne. Mansour avait espéré que les deux ministres partageraient leur autorité avec lui, et, voyant ses prétentions repoussées, il céda aux inspirations de la colère et alla trouver le sultan Abou-'l-Abbas. Ce prince se tenait toujours sur la frontière occidentale de l'empire, prêt à fondre sur la capitale quand l'occasion s'en présenterait.

Le chef arabe le pressa vivement de s'emparer du royaume paternel et de porter remède aux maux qui en accablaient les populations ; « Votre devoir, lui dit il, est de rétablir l'empire » dans son intégrité. Tout vous y appelle, votre noble caractère, » votre rang, votre puissance et la renommée de votre justice. » Par votre douceur et vos qualités généreuses, vous ferez le bonheur de vos sujets, et ils auront enfin la satisfaction d'être » gouvernés directement par leur souverain sans qu'un ministre » vienne contrôler ses ordres. » Ces paroles confirmèrent Abou-'l-Abbas dans la résolution qu'il avait déjà formée, et, comme les

habitants de Castîlïa[1] lui avaient fait une proposition du même genre, il envoya chez eux Abou-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn afin de connaître jusqu'à quel point il pourrait compter sur leur dévouement. Toute la population de cette localité prêta, entre les mains d'Ibn-Tafraguîn, le serment de fidélité, et cet exemple fut suivi par Yahya-Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, et par El-Khalef-Ibn-el-Khalef, seigneur de Nefta.

Après le retour d'Ibn-Tafraguîn, qui rapporta au sultan la franche adhésion des peuples [djeridiens] et l'assurance qu'ils avaient tous proclamé sa souveraineté, ce monarque sortit de Bougie avec ses troupes et marcha, à grandes journées, vers El-Mecîla, ville où se tenait son cousin Ibrahîm, fils d'Abou-Zékérïa. Les Aulad-Soleiman-Ibn-Ali, tribu douaouidienne, avaient fait venir ce prince de Tlemcen afin d'appuyer ses prétentions au trône de Bougie, trône que son frère l'émir Abou-Abd-Allah venait de perdre. Ce projet eut pour auteur Abou-Hammou, souverain de Tlemcen, dont les promesses de coopération et d'appui étaient demeurées toutefois sans effet. Quand Abou-'l-Abbas parut devant la ville, ces Arabes renoncèrent à leurs engagements envers Ibrahîm et le renvoyèrent à Tlemcen. Le sultan reprit alors la route de Bougie et, de là, il partit pour Tunis. Pendant sa marche, il reçut la soumission de tous les petits états de l'Ifrîkïa.

Arrivé sous les murs de la capitale, il dressa son camp, et, pendant quelques jours, il dirigea de fréquents assauts contre les remparts. Ensuite il mit en exécution son véritable plan d'attaque et s'approcha des murs en se faisant suivre de son frère, de ses familiers et des troupes de sa maison auxquelles il avait fait mettre pied à terre. Soutenu par cette bande dévouée, il renversa tous les obstacles, franchit les murailles qui touchent au jardin de Ras-et-Tabïa et chassa les soldats qui garnissaient cette partie du rempart. Les fuyards se répandirent dans la ville et ajoutèrent à l'effroi des habitants qui en étaient déjà

---

[1] Le texte arabe porte *Constantine*.



venus à des reproches et à des récriminations mutuelles. Les officiers de l'empire [tunisien] montèrent à cheval et se mirent en bataille devant le Bab-el-Ghadîr, une des portes de la citadelle; mais, en voyant que les moyens de retraite allaient leur être coupés, ils abandonnèrent leur position et se dirigèrent vers le Bab-el-Djezîra. Ayant brisé les serrures de cette porte, ils eurent encore beaucoup à souffrir avant de pouvoir emmener leur sultan et se soustraire aux coups d'une populace indignée. La cavalerie d'Abou-'l-Abbas se mit à leur poursuite et ramena prisonnier le sultan Abou-'l-Baca-Khaled; elle rapporta aussi la tête d'Ibn-el-Baleki. L'affranchi Mansour-Serîdja se sauva à toute bride, sans penser à combattre pour ses amis.

Le sultan victorieux entra dans le palais de ses ancêtres et monta sur le trône. On livra au pillage les maisons des grands officiers de l'empire, de ces tyrans qui avaient tant accablé le peuple par leur violence et leurs exactions. Le feu du désordre allumé par la dévastation des propriétés appartenant aux fuyards s'accrut au point qu'il devint impossible de l'éteindre : le vol et la rapine enveloppèrent toute la ville, et des innocents même en furent les victimes. Grâce enfin à la bonne volonté du sultan et au bonheur qui l'attendait, on parvint à faire cesser le désordre. Les habitants trouvèrent en ce prince un protecteur plein d'humanité, un souverain rempli de justice. L'on accourut autour de lui, comme les papillons se précipitent vers une bougie; l'on baisa les pans de son manteau; l'on s'épuisa à lui souhaiter du bonheur; l'on se pressa pour voir sa figure. La nuit vint enfin mettre un terme à ces démonstrations de joie et fournir au sultan l'occasion de rentrer dans son palais. Ce fut sous ces auspices qu'Abou-'l-Abbas devint enfin seul maître du royaume de ses ancêtres.

L'émir Abou-'l-Baca-Khaled et son frère furent embarqués pour [Bône (?) d'où on devait les conduire à] Constantine; mais leur vaisseau, battu par les vagues, finit par sombrer et tout le monde périt. Parvenu au but de ses désirs, le sultan confia la place de chambellan à son frère, l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, et lui donna pour lieutenant Ibn-Tafraguîn dont l'empressement à

quitter la cour de Tunis pour entrer à son service lui avait causé une vive satisfaction.

MANSOUR-IBN-HAMZA, ACCOMPAGNÉ D'ABOU-YAHYA-ZÉKÉRÏA, ONCLE DU SULTAN, FAIT UNE EXPÉDITION CONTRE TUNIS. — CETTE DÉMONSTRATION ENTRAÎNE LA CHUTE D'IBN-TAFRAGUÎN.

Mansour-Ibn-Hamza était chef des Kaoub et, en cette qualité, il commandait à tous les nomades de la grande tribu de Soleim. Il avait joui d'une haute faveur auprès du sultan Abou-Ishac, qui le préférait à tous les autres membres de la famille de Hamza. Cette puissante maison s'était appropriée toute l'Ifrîkïa depuis qu'elle en avait expulsé le sultan Abou-'l-Hacen. Maîtresse de la campagne et même de plusieurs villes, elle recevait encore du gouvernement tunisien une portion considérable des impôts que l'on recueillait au nom de l'état. Les ministres du gouvernement hafside avaient senti la nécessité de concéder aux Kaoub tous ces priviléges afin de s'assurer leur appui dans les conflits qui s'élevaient entre le sultan de Tunis et les seigneurs de Bougie et de Constantine. Il en était résulté que les Hamza tenaient en leur pouvoir la majeure partie de l'Ifrîkïa et que le sultan ne possédait qu'une faible portion de son propre empire.

Abou-'l-Abbas, devenu maître de la capitale et chef unique de la dynastie hafside, ne pouvait souffrir un pareil état de choses; aussi commença-t-il à mettre des bornes aux envahissements des Arabes et à leur enlever toutes les villes et cantons qui avaient autrefois appartenu au domaine privé du sultan. Ce procédé, auquel ils ne s'attendaient pas, remplit leurs cœurs d'indignation, et Mansour-Ibn-Hamza lui-même prit une attitude hostile. Abou-Sanouna [1], chef des Hakîm, le seconda dans cette révolte et se rendit chez les Douaouida avec toute sa tribu, afin de reconnaître pour sultan l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, fils du sultan

[1] Voy. t. I, pp. 157, 158.



Abou-Yahya-Abou-Bekr. Ce prince était demeuré au milieu des Douaouida depuis l'époque de son échauffouré à El-Mehdïa [1], quand il se révolta contre son frère, le sultan Abou-Ishac.

Les insurgés se mirent alors en marche pour Tunis et rencontrèrent aux environs de Tebessa les tribus dont Mansour-Ibn-Hamza exerçait le commandement. Ces nomades prêtèrent aussi le serment de fidélité au prétendant. Une députation de leurs cheikhs alla ensuite trouver Yahya-Ibn-Yemloul, démon d'insubordination et de perversité, afin de l'engager à reconnaître leur sultan et à lui fournir des secours. En faisant cette démarche, ils comptaient sur les promesses formelles qu'ils avaient reçues ; mais maintenant qu'ils s'étaient tout-à-fait engagés dans la révolte, ils avaient le chagrin de voir qu'Ibn-Yemloul tenait beaucoup à son argent et qu'il remettait de jour en jour l'accomplissement de ses engagements. Mansour-Ibn-Hamza en fut tellement dégoûté qu'il prit secrètement la résolution de se remettre aux ordres d'Abou-'l-Abbas. Malgré ce désappointement, les rebelles continuèrent leur marche sur la capitale.

Un corps de troupes que le sultan envoya contre eux sous la conduite de son frère, l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, fut mis en déroute, mais Mansour et ses alliés ne surent profiter de cette victoire et perdirent plusieurs journées à ravager les environs de la capitale. Abou-'l-Abbas ayant alors appris d'un dénonciateur qu'Ibn-Tafraguîn avait invité les Arabes à venir de nuit surprendre la ville, ordonna l'arrestation de ce ministre et le fit mettre à bord d'un navire. On conduisit le prisonnier à Constantine, où il resta en détention jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 788 (1386). El-Mansour, voyant que ses Arabes ne lui obéissaient plus et que le sultan leur faisait passer de l'argent, accepta les offres avantageuses que ce prince lui fit, rentra dans l'obéissance, livra son fils comme gage de sa sincérité, rompit ses engagements avec le prétendant et le renvoya chez les Douaouida. Depuis lors, il continua à servir avec fidélité. En

[1] Ci-devant, page 60.



l'an 796 (1393-4), il reçut un coup de lance de son neveu, Mohammed-Ibn-Fetîta, à la suite d'une querelle. Blessé à mort, il succomba dans la soirée du même jour, avant de pouvoir atteindre sa tente. Il eut pour successeur dans le commandement des Kaoub son neveu Souïa-Ibn-Khaled. Cette nomination fut faite par notre seigneur, le sultan Abou-'l-Abbas.

PRISE DE SOUÇA ET D'EL-MEHDÏA.

Après la défaite de l'armée mérinide aux environs de Cairouan et l'occupation de toutes les provinces de l'empire hafside par les Arabes, le sultan Abou-'l-Hacen leur concéda plusieurs villes et territoires qui ne leur avaient jamais appartenus jusqu'alors. Ce fut ainsi qu'il accorda à Khalîfa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Meskîn, chef des Hakîm, le commandement de la ville de Souça. Khalîfa y établit sa demeure et s'en appropria les impôts ; il usurpa même l'autorité suprême, sans avoir égard aux droits de son seigneur. Quand il mourut, son cousin Amer-Ibn-Meskîn, devint chef de la tribu et reçut d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, qui était alors tout-puissant, l'autorisation de garder la ville et de suivre le système de son prédécesseur. Amer fut tué par les Kaoub, et Abou-Sânouna, neveu de Khalîfa, prit le commandement de la tribu. Il établit à Souça le siége de son gouvernement et se rendit indépendant ; quelquefois même il déclarait la guerre au sultan et faisait des courses dans les provinces de l'empire et jusqu'aux environs de la capitale. Dans une de ces incursions il fit prisonnier Mansour-Serîdja, affranchi du sultan Abou-Ishac et général de ses armées ; mais, après quelques jours, il relâcha cet officier et rentra dans l'obéissance.

Ce fut ainsi que tous ces Arabes avaient l'habitude d'agir et, pendant ce temps, les cultivateurs et les négociants, victimes constantes de leur oppression, ne cessèrent d'invoquer le secours de Dieu afin d'échapper au malheur qui les accablait. La providence rendit enfin le bonheur aux peuples de l'Ifrîkïa et leur permit de rentrer sous la protection d'un gouvernement régulier.

Notre seigneur, le sultan Abou-'l-Abbas, étant devenu maître de la capitale et de toutes ses provinces, fit éclater partout l'orage de sa puissance et le dirigea sur la tête des Arabes. Vers cette époque, Abou-Sânouna quitta Souça, s'étant aperçu que les habitants n'étaient pas bien disposés en sa faveur. La populace expulsa alors les fonctionnaires qu'il y avait laissés et accueillit avec empressement les agents du sultan. Quelque temps après, l'émir Abou-Yahya conduisit une armée dans la province de Tripoli et força les habitants de cette région à faire leur soumission et à payer l'impôt.

El-Mehdïa avait alors pour gouverneur Ibn-el-Djekdjak, chef qui tenait sa nomination d'Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Il fut revêtu de ce commandement à l'époque où son patron, le chambellan, arracha El-Mehdïa aux mains d'Abou-'l-Abbas-Ibn-Mekki et de l'émir Abou-Yahya-Zékérïa. Après la mort d'Ibn-Tafraguîn il se rendit indépendant; mais, maintenant que l'aiguillon de la domination impériale lui blessait les flancs et que la poussière de l'armée royale s'avançait vers lui, il craignit les conséquences d'une défaite et s'embarqua pour Tripoli. Abou-Bekr-Ibn-Thabet, seigneur de cette ville, l'accueillit très-bien à cause des liens de mariage qui attachaient, depuis longtemps, sa famille à celle du refugié. Le sultan Abou-'l-Abbas s'empressa de faire occuper El-Mehdïa, d'y envoyer des administrateurs et de l'incorporer dans son empire. Ainsi, partout, le succès de ses armes fut complet.

L'ÎLE DE DJERBA EST INCORPORÉE DANS LE ROYAUME DU SULTAN.

Mohammed-Ibn-Abi-'l-Oïoun, nommé gouverneur de Djerba par Abou-Abd-Allah-Ibn-Tafraguîn, adopta la ligne de conduite suivie par ses voisins, les gouverneurs de Cabes, de Tripoli et des villes du Djerîd. Comme eux, il cessa d'obéir au sultan ; comme eux, il usurpa l'autorité suprême, adopta les allures, le cérémonial et l'habillement distinctif d'un prince indépendant. Nous avons

déjà parlé de sa famille et mentionné[1] que son père avait été ministre des finances à Tunis, sous l'administration du chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn. Nous avons dit aussi que le fils entra en qualité de secrétaire, au service d'Abou-Abd-Allah, fils du même chambellan. Lors de la conquête de Djerba [en l'an 763], il obtint de son patron le commandement de cette île et, quand celui-ci, croyant à la reconnaissance de son ancien protégé, y chercha[2] un asile contre le sultan Abou-Ishac, il l'empêcha d'y pénétrer. Vers cette époque, il se concerta avec les Beni-Semoumen, cheikhs de Djerba et, pendant les règnes d'Abou-Ishac et d'Abou-'l-Baca-Khaled, il y maintint son indépendance. La prise de Tunis par le sultan Abou-'l-Abbas le remplit de consternation ; il courut assister aux réunions dans lesquelles les cheikhs du Djerîd essayaient d'organiser une coalition défensive contre ce souverain, et, dans ces conférences, il prit une part très-active, bien qu'il se fût toujours tenu en seconde ligne jusqu'alors.

Sa désobéissance et son refus de payer l'impôt excitèrent enfin le mécontentement du sultan. Quand ce prince eut soumis les villes maritimes de l'empire, il plaça son fils, l'émir Abou-Bekr, à la tête d'une armée et l'envoya contre Djerba. Khalesa-t-ed-Dola-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Abi-Hilal, descendant de ce Abou-Hilal, cheikh des Almohades qui commanda à Bougie sous le règne du sultan El-Mostancer[3], fut autorisé d'accompagner cette expédition. Une flotte partit en même temps pour établir le blocus de l'île. L'émir campa près le gué qui sépare Djerba du continent, et quand ses navires furent arrivés au mouillage, il fit investir El-Cachetîl, forteresse dans laquelle Ibn-Abi-'l-Oïoun s'était enfermé. Les cheikhs de la population berbère et les militaires que le rebelle avait pris à sa solde reconnurent, en se voyant bloqués par terre et par mer, que toute résistance serait inutile et abandonnèrent leur chef. Ils livrèrent

[1] Voy. ci-devant, page 65.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *casadahou*.

[3] Voy. t. II, page 353.

alors la forteresse au commandant de la flotte et coururent au camp de l'émir pour lui offrir leur soumission. Khaleça-t-ed-Dola[1] se mit aussitôt à leur tête et, s'étant fait suivre par la maison militaire de l'émir, il pénétra de vive force dans le château et se saisit d'Ibn-Abi-'l-Oïoun. Le palais du rebelle fut occupé par la troupe et l'île reçut un autre gouverneur. Les vainqueurs partirent alors pour se rendre auprès du sultan.

Ibn-Abi-'l-Oïoun fut transporté à Tunis par mer et débarqué à la douane. De là on le conduisit, à dos de chameau, jusqu'à la citadelle, en le promenant à travers les rues de la ville; ce qui donna au peuple un nouvel exemple de la vengeance divine. Le sultan s'étant fait amener le prisonnier, lui reprocha la perversité de sa conduite et ses intrigues criminelles avec ces hommes égarés, les émirs du Djerîd. Il s'abstint toutefois de lui ôter la vie et le condamna à une détention perpétuelle. Ibn-Abi-'l Oïoun mourut en prison, l'an 779 (1377-8).

LES FILS DU SULTAN REÇOIVENT LE COMMANDEMENT DES FORTERESSES OCCIDENTALES [BOUGIE ET CONSTANTINE].

Quand le sultan Abou-'l-Abbas, encouragé par les conseils de Mansour-Ibn-Hamza, céda aux instances du peuple de l'Ifrîkïa et entreprit l'expédition qui devait le rendre maître de la capitale, il étudia le caractère et la capacité de chacun de ses fils afin d'en choisir deux auxquels il pourrait confier les importants commandements de Bougie et de Constantine. Son choix se fixa, d'abord sur l'émir Abou-Abd-Allah, l'aîné de tous et celui qu'il affectionnait le plus. Ce prince reçut le commandement de la ville et de la province de Bougie, et fut installé dans

[1] Le texte arabe porte *El-Khassa*, mais il faut lire, avec les manuscrits, *El-Khaleça*. Quelques lignes plus haut, on a imprimé *el-djezaïra* à la place d'*el-djezira*. Celle-ci est la bonne leçon.



le palais de gouvernement avec pleins pouvoirs : étant autorisé à disposer des fonds provenant des impôts et à enrôler autant de troupes qu'il jugerait convenable.

Le commandement de la ville et de la province de Constantine avait été confié à l'affranchi Bechîr, l'épée de l'empire et le directeur de toutes les expéditions militaires. Elevé au palais, Béchîr était passé, par droit d'héritage, dans la possession du sultan actuel. Il se distinguait par sa bravoure et sa résolution, et il devait à de bons services et aux talents qu'il avait déployés dans une longue carrière administrative, la permission d'en user très-familièrement avec son souverain. Tant qu'Abou-'l-Abbas vécut expatrié, Bechîr ne l'abandonna jamais ; dans les jours d'adversité, il lui demeura toujours fidèle, et, à l'époque où ce prince épuisait ses efforts contre la ville de Constantine, l'affranchi dévoué passa par tant d'epreuves et subit un emprisonnement si prolongé qu'il mérita bien toute la faveur de son maître. Ayant enfin procuré à ce prince la possession de l'empire et d'une gloire sans tâche, il atteignit au but de ses désirs et à tous les honneurs qu'il pouvait ambitionner. Jouissant de la confiance du sultan, il eut toujours la direction des affaires militaires et le commandement de l'armée. Après la prise de Bougie, Abou-'l-Abbas se consacra à la défense de cette place forte et donna le gouvernement de Constantine à Bechîr, auquel il confia en même temps son jeune fils, l'émir Abou-Ishac, en le chargeant de l'élever avec soin.

Lors de l'expédition contre Tunis, Bechîr eut l'ordre d'amener des troupes au sultan, ce qui lui procura l'occasion d'assister à la prise de cette capitale. Il repartit ensuite pour Constantine, plus en faveur, plus puissant que jamais, et, jusqu'à sa mort, il continua à remplir dignement ce haut commandement.

En l'an 773 (1371-2), le sultan envoya son fils, l'émir Abou-Ishac, auprès du sultan Abd-el-Azîz, roi du Maghreb, afin de le complimenter sur la prise de Tlemcen et de cultiver l'amitié de ce voisin redoutable. Le cheikh des Almohades, Abou-Ishac-Ibn-Abi-Hilal, personnage dont nous avons déjà parlé ainsi que de son frère, accompagna le jeune prince dans ce voyage.

Abd-el-Azîz accueillit les envoyés de la manière la plus distinguée et les congédia avec de grandes démonstrations d'amitié.

L'émir Abou-Ishac revint à Constantine et reçut de son père un diplôme qui le nommait gouverneur de cette ville et qui l'autorisait à prendre le titre de roi et le cérémonial d'une cour souveraine. Comme il était encore très-jeune, il resta sous la tutelle du caïd Bechîr. Cet affranchi mourut en 778 (1376-7), au moment où il venait d'achever l'éducation du son pupille et de le rendre apte au commandement. Le sultan renouvella alors l'acte par lequel Abou-Ishac fut déclaré gouverneur de Constantine et il permit à ce prince d'entrer dans l'exercice du pouvoir. Abou-Ishac remplit cette place de manière à confirmer la haute opinion qu'on avait formée de ses talents, et y déploya toutes les belles qualités dont il avait déjà donné tant d'indices.

Ces deux émirs devinrent ainsi princes souverains, l'un, de la ville et de la province de Constantine, l'autre de la ville et de la province de Bougie. Le sultan leur en donna le commandement absolu et la permission de prendre le titre, le cérémonial et les insignes de la royauté.

Quant à l'émir Abou-Yahya-Zékéria, le frère bien-aimé du sultan, il avait continué de gouverner la ville et la province de Bône, depuis la prise de cette place importante. Lors de l'expédition qui amena la conquête de l'Ifrîkïa, Abou-Yahya, qui devait y prendre part, se douta bien que son absence de Bône serait longue, sachant que son frère était toujours bien aise de l'avoir auprès de lui. Mu par cette considération, il confia le commandement de ses états à son fils, l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, et l'installa dans le palais. Ce choix fut dicté par les vertus du jeune prince, par sa réputation de piété et par les grandes qualités qui le rendaient digne du commandement.

Les choses ont continué en cet état jusqu'à ce jour : nous sommes maintenant en l'an 783 (1381-2).

PRISE DE CAFSA ET DE TOUZER. — LES PETITS ÉTATS DE CASTÎLÏA SONT INCORPORÉS DANS L'EMPIRE.

Avant le règne d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, le partage de l'empire avait tellement affaibli l'autorité hafside que les chefs des villes du Djerîd s'étaient organisés en conseil administratif et avaient usurpé le gouvernement de ce pays. Le sultan que nous venons de nommer tourna ses regards vers eux aussitôt qu'il monta sur le trône et qu'il se fut débarrassé de graves affaires dont il était préoccupé jusqu'alors. A la suite de plusieurs expéditions qu'il envoya de ce côté, il s'y rendit en personne, abolit le conseil des chefs et plaça le Djerîd sous le commandement de son fils Abou-'l-Abbas. Sa mort mit tout en désordre ; les Arabes nomades s'emparèrent d'une grande partie de l'Ifrîkïa, après avoir défait le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen à Cairouan, et les anciens membres du conseil djéridien reprirent leurs habitudes de révolte. Ces chefs, qui avaient été réduits au niveau de tributaires prirent encore les allures et les emblèmes de la royauté, ils osèrent s'asseoir sur des trones, parcourir les rues en grand cortège et traiter avec une hauteur insolente les hommes de bien qui se présentaient à leur cour. Dans les jours de fête ils paraissaient entourés des attributs de souveraineté, — frappant exemple des caprices de la fortune, beau sujet de ridicule pour les esprits malicieux ! Enfin. égarés par la vanité, ils s'arrogèrent les titres réservés au khalife, et, favorisés par la désorganisation de l'empire, ils persistèrent dans cette voie pendant plusieurs années.

Quand le sultan Abou-'l-Abbas dompta l'Ifrîkïa et que Tunis eut trouvé en lui le faucon sans cesse vigilant, le lion toujours prêt à s'élancer hors de sa tanière, les chefs du Djerîd, prédestinés à devenir sa proie, croyaient à chaque instant le voir se précipiter sur eux. Pour prévenir ses attaques, ils poussèrent les Arabes contre lui, s'imaginant qu'ils affaibliraient son courage en allumant le feu de la rebellion et en s'appuyant sur la trahison et la révolte. Abou-'l-Abbas usa d'abord d'une grande

indulgence à leur égard, dans l'espoir de les ramener à l'obéissance et de leur faire suivre le sentier de la rectitude ; il chercha même à gagner leur confiance par des marques de faveur et par des promesses séduisantes; mais, ayant bientôt reconnu que cette conduite ne faisait qu'augmenter leur audace, il se décida pour des mesures vigoureuses et, à leurs démonstrations hostiles, il répondit par la guerre.

En l'an 777 (1375-6), il quitta Tunis à la tête d'une armée dans laquelle se trouvèrent réunis les troupes almohades, les corps de milice et d'affranchis, plusieurs tribus zenatiennes et les tribus arabes de Mohelhel et de Hakîm. Les Aulad-Abi-'l-Leil rassemblèrent leurs forces pour l'empêcher de pénétrer dans le Djerîd et, pendant quelques jours, ils lui opposèrent une vive résistance ; mais, obligés enfin à prendre la fuite, ils s'éloignèrent en lui abandonnant leurs sujets, les Merendjîza.

Ce peuple, un des derniers débris de la tribu des Beni-Ifren, s'était établi dans la campagne de l'Ifrîkïa, à côté des nomades qui faisaient partie des Hoouara, des Nefouça et des Nefzaoua. Avant l'époque actuelle, ils avaient fourni au sultan des impôts considérables et de fortes contributions ; mais, quand les Arabes se rendirent maîtres du pays ouvert et luttèrent à l'envi pour arracher des concessions au gouvernement, les Merendjîza, population nomade, échurent en partage à la famille des Hamza-Ibn-Abi-'l-Leil. Dès lors, ces Arabes retirèrent de la tribu ainsi conquise de gros impôts, de fortes contributions, de l'argent, de bêtes de somme, de grains et de guerriers. Dans leurs luttes avec le gouvernement hafside, ils se faisaient aider par les cavaliers de cette population. Le sultan, ayant soumis les Merendjîza, s'empara de leurs richesses, emmena leurs chefs aux prisons de Tunis et congédia ses alliés. Les Aulad-Abi-'l-Leil, dont il enleva ainsi la principale ressource, perdirent leur audace et, depuis qu'ils ont eu les ailes coupées de cette façon, ils sont tombés dans un affaiblissement d'où ils ne peuvent plus se relever.

Abou-Sânouna profita de la retraite du sultan pour quitter le parti des Almohades et se liguer avec les Aulad-Abi-'l-Leil.

Secondé par ses nouveaux alliés, il alla ravager les environs de Tunis pendant plusieurs jours. Au commencement de la saison des pluies, le sultan sortit à la poursuite des rebelles et poussa jusqu'à Souça et El-Mehdïa, en suivant la route du littoral. Après avoir levé des contributions dans les cantons appartenant à Abou-Sânouna, il se dirigea vers Cairouan d'où il marcha sur Cafsa. Les Auled-Abi-'l-Leil se réunirent pour couvrir cette ville, ainsi que la ville de Touzer, dont le seigneur leur avait fait passer de l'argent. Leur résistance fut inutile ; le sultan arriva sous les murs Cafsa et y mit le siége. Trois jours après, voyant que les habitants persistaient dans leur insoumission, il commenca à faire abattre leurs dattiers. Aussitôt, cette population de cultivateurs quitta ses demeures et passa du côté des Hafsides, en abandonnant son chef, Ahmed-Ibn-el-Abed, vieillard dont l'esprit s'était affaibli par l'âge. Mohammed, son fils et l'arbitre de ses volontés, vint aussi pour offrir sa soumission, et il s'engagea à payer toute les contributions que le sultan lui demanderait. Étant alors rentré dans la ville, il trouva une partie des habitants aux prises avec l'autre et, voyant qu'ils allaient sortir [au-devant du sultan], il[1] s'empressa de les y devancer. En passant par la porte, il fut arrêté et conduit au quartier général des assiégeants par l'ordre d'Abou-Yahya, frère du sultan, qui s'était avancé à la tête de troupes d'élite[2], pour occuper la citadelle et s'emparer de la ville. Cette fois-ci, Mohammed resta au pouvoir du sultan, et il eut bientôt pour compagnon de captivité son père, Ahmed-Ibn-el-Abed, que les vainqueurs emmenèrent prisonnier de la ville conquise. Son palais et ses trésors furent confisqués. Le sultan reçut alors des habitants et de leurs cheikhs le serment de fidélité, leur donna pour gouverneur son fils, Abou-Bekr, et partit aussitôt après pour attaquer la ville de Touzer.

---

[1] Ici les manucrits et le texte arabe imprimé portent *Ahmed*. Il faut lire *Mohammed*.

[2] Le texte arabe dit : *avec les familiers* (khassa) *et les amis (aoulïa)*.



Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, apprit par un courrier la chute de Cafsa et s'enfuit vers le Zab, accompagné de sa famille et chargé de la portion de ses trésors qui était la plus facile à emporter. Le sultan était déjà en marche, quand un messager, envoyé par les habitans de Touzer, vint lui apprendre le départ de leur chef. Encouragé par cette nouvelle, il poussa en avant, prit possession de la ville, du palais et des trésors du fuyard. La quantité de meubles, d'armes, de vases d'or et d'argent, qui tomba entre ses mains dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer; on aurait cru impossible au plus grand monarque de la terre de rassembler autant d'objets précieux. Quelques individus apportèrent au sultan des pierreries, des bijoux et des étoffes qu'Ibn-Yemloul avait déposés chez eux et dont ils ne voulaient plus se charger. El-Montacer, fils du sultan, reçut le commandement de la ville et s'installa dans le palais de son prédécesseur.

Sommé par le sultan, El-Khalef-Ibn-el-Khalef, seigneur de Nefta, vint offrir sa soumission et recevoir un diplôme qui le confirmait dans le commandement de cette ville. A la même occasion, il fut nommé chambellan d'El-Montacer et se fixa à Touzer, auprès de ce prince. Le sultan reprit alors la route de sa capitale.

Pendant qu'il faisait ses conquêtes dans le Djerîd, les Arabes réfractaires avaient envahi le Tell et, maintenant qu'il se dirigeait vers Tunis, ils essayèrent de lui barrer le passage. Cette tentative leur valut un châtiment qui réprima leur audace; ils prirent la fuite et passèrent dans les contrées occidentales où ils espéraient un retour de fortune. Sur l'invitation d'Ibn-Yemloul, qui leur avait proposé d'entrer au service du seigneur de Tlemcen, ils y envoyèrent Mansour-Ibn-Khaled, un de leurs cheikhs, accompagné de son cousin, Nasr-Ibn-Mansour. Les deux chefs demandèrent à ce souverain l'appui de ses armes, ainsi que les gens de leur tribu l'avaient autrefois demandé à son prédécesseur, Abou-Tachefîn. Ils furent renvoyés avec de belles promesses, mais ils y virent si clairement l'impuissance de ce souverain qu'ils s'en retournèrent dans leur tribu.

Soula[-Ibn-Khaled, des Aulad-Abi-'l-Leil,] se fit alors en-

voyer un sauf-conduit par le sultan Abou-'l-Abbas, et, s'étant rendu auprès de lui, il négocia une paix à des conditions très-avantageuses. Quand il fut de retour, sa tribu repoussa cet arrangement et encourut un nouveau châtiment. Le sultan partit de Tunis à la tête de ses alliés arabes et poursuivit les récalcitrants. Trois fois il leur livra bataille sans pouvoir les vaincre ; mais, les ayant repoussés jusqu'à Cairouan, il les mit dans la nécessité de se rendre à discrétion. Amnistiée par sa bonté, cette tribu lui a montré, depuis lors, la soumission et le dévouement les plus complets.

RÉVOLTE DE CAFSA ET MORT D'IBN-EL-KHALEF.

El-Khalef-Ibn-Ali-Ibn-el-Khalef, devenu alors chambellan d'El-Montacer, fils du sultan Abou-'l-Abbas, et confirmé dans le gouvernement de Nefta, établit un lieutenant dans cette ville et alla se fixer à Touzer, auprès de son maître. Quelque temps après, l'on se mit à épier toutes ses démarches par suite d'une dénonciation qui le représentait comme entretenant une correspondance secrète avec Ibn-Yemloul, et l'on parvint à intercepter une lettre écrite de la main de son secrétaire El-Marouf, par laquelle il poussait Ibn-Yemloul et Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida, à prendre les armes. El-Montacer le fit mettre en prison sur-le-champ et envoya des commissaires à Nefta pour s'emparer de ses trésors. Il s'adressa ensuite à son père, le sultan, pour savoir ce qu'il devait faire, et bien que la trahison de cet homme fût manifeste, il reçut le conseil d'en différer le châtiment.

Une autre tentative de révolte eut lieu vers la même époque : Ahmed-Ibn-Abi-Zeid, membre d'une des principales familles de Cafsa, s'était rangé du côté des Hafsides et avait pris part à l'expédition que le sultan avait dirigée contre cette ville. La conquête de Cafsa effectuée, le vainqueur témoigna à Ibn-Abi-Zeid sa haute satisfaction et le recommanda à son fils, l'émir Abou-Bekr. Il ne se doutait pas que son protégé nourrissait des in-

tentions perfides et qu'il n'attendait qu'une occasion afin d'usurper le pouvoir. Devenu conseiller du jeune prince, Ibn-Abi-Zeid parvint bientôt à lui imposer ses volontés. Les choses en étaient là, quand Abou-Bekr [1] sortit de Cafsa avec l'intention de visiter son frère, El-Montacer, qui demeurait alors à Touzer. Pendant son absence, le nommé Abd-Allah-et-Toreiki *(le petit Turc)*, affranchi d'origine turque que le sultan avait placé comme chambellan auprès d'Abou-Bekr, devait se charger du commandement de la ville. A peine l'émir se fut-il éloigné qu'Ibn-Abi-Zeid émeuta la populace, parcourut les rues en criant *aux armes !* et marcha contre la citadelle [2]. Le caïd Et-Toreiki, qui s'y était enfermé, donna l'ordre de battre la grosse caisse afin d'appeler les habitants des villages voisins. A ce signal, les campagnards accoururent vers la citadelle et se rassemblèrent auprès de la porte qui donne sur les jardins. Et-Toreiki les introduisit dans la forteresse, et les partisans d'Ibn-Abi-Zeid, se voyant alors en minorité, abandonnèrent leur chef. Le caïd sortit aussitôt et mit la main sur un grand nombre des émeutiers. Après avoir rétabli l'ordre dans la ville, il expédia un courrier à Touzer pour rappeler Abou-Bekr. Le prince partit en toute hâte et, à peine arrivé, il fit trancher la tête à tous les prisonniers. Ibn-Abi-Zeid et son frère furent mis hors la loi, et, quelques jours plus tard, pendant qu'ils essayaient d'échapper déguisés en femmes, ils tombèrent entre les mains de la garde qui veillait à la porte de la ville. On les traîna devant l'émir qui les décapita lui-même et fit attacher leurs corps à des troncs de palmier. Ce fut ainsi que deux hommes, élevés dans la mollesse, subirent un sort qui devait longtemps servir d'exemple ; ils se perdirent dans ce monde et dans l'autre, *et c'est là une perte dont la grandeur est manifeste* [3].

---

[1] Les manuscrits et le texte arabe imprimé portent, à tort, *Abou-Zékéria*.

[2] Pour *Cafsa* lisez *casba*.

[3] Ceci est une allusion au onzième verset de la 22e sourate du *Coran*.

Cet événement inspira des craintes à El-Montacer, seigneur de Touzer, qui, s'étant méfié de son prisonnier Ibn-el-Khalef, le fit mourir dans le lieu où on le détenait et de la manière la plus cruelle.

Toutes les villes du Djerîd rentrèrent ainsi sous l'autorité du sultan.

LA VILLE DE CABES EST INCORPORÉE DANS LE ROYAUME DU SULTAN.

Pendant ce siècle et une partie du siècle dernier, Cabes, ville de l'empire hafside, était demeurée au pouvoir des Beni-Mekki, famille célèbre dont nous retracerons, dans un chapitre spécial, l'origine, la généalogie et l'histoire. Leur autorité à Cabes commença de la manière suivante : en l'an 623[1] (1226), quand l'émir Abou-Zékérïa I[er] reçut le commandement de cette ville, les Beni-Mekki entrèrent à son service et lui montrèrent le plus grand dévouement. Invités par lui à le seconder contre son frère Abou-Mohammed-Abd-Allah, et à le soutenir dans la révolte qu'il méditait et pour laquelle il avait rassemblé des troupes, ils y consentirent et le reconnurent pour souverain. Devenu maître de l'Ifrîkia, Abou-Zékérïa récompensa cette famille en lui accordant le droit de présider le conseil administratif de Cabes. Plus tard, l'empire fut affaibli par de fréquentes révoltes et par la perte de ses provinces occidentales; l'autorité du gouvernement ne se fit plus sentir dans les régions éloignées de la capitale, et les Beni-Mekki visèrent à l'indépendance. Pour accomplir ses projets ambitieux, cette famille ne cessa de susciter[2] des révoltes et d'aider les insurgés à porter la guerre jusque sous les murs de Tunis; et cela surtout pendant que les Hafsides étaient trop accablés d'affaires pour s'occuper soit d'elle, soit des autres



---

[1] Il faut lire 624 ; voy. t. II, page 297.

[2] Le texte arabe porte *bi-thar* ; il faut probablement lire *bi-ithar*.



familles du Djerîd. Cet état de choses avait continué pendant de longues années, favorisé par le démembrement de l'empire et par l'acharnement que le prince de Bougie et de Constantine déployait contre la capitale.

Quand le sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr] se fut rendu maître des provinces de l'Ifrîkïa, de graves occupations l'empêchèrent de songer aux Beni-Mekki: il eut surtout à combattre le seigneur de Tlemcen qui se plaisait à lancer des armées contre Tunis, à mettre le siége devant Bougie, à envoyer en Ifrîkïa des troupes abd-el-ouadites afin de soutenir les Arabes dans leurs révoltes et les autres princes hafsides[1] dans leurs prétentions au trône. A cette époque le commandement de Cabes appartenait à Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki Ahmed-Ibn-Abd-el-Mélek, auquel son frère Ahmed servait de coadjuteur. Ces deux chefs entretenaient des liaisons secrètes avec Abou-Tachefîn, seigneur de Tlemcen, et ils ne cessaient de l'encourager à marcher sur Tunis. Quelquefois même, ils profitaient de l'éloignement du sultan pour s'emparer de la capitale, ce qui arriva effectivement, quand ils y amenèrent Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani[2].



La prise de Tlemcen par le sultan Abou-'l-Hacen et la chute des Beni-Zîan donnèrent au sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr assez de loisir pour s'occuper des chefs djerîdiens, ces esprits turbulents qui passaient leur vie dans la rébellion. L'expédition qui le mit en possession de Cafsa remplit d'effroi les Beni-Mekki, et leur chef Ahmed courut auprès du sultan Abou-'l-Hacen pour implorer son intercession. Avant de s'y présenter, il eut la précaution de faire rappeler au souvenir de ce monarque l'accueil hospitalier et les riches cadeaux que la famille Mekki avait faits à une dame de la maison royale des Merinides et à toute son escorte pendant qu'elle traversait Cabes avec la caravane qui se rendait à la Mecque. Aussi, trouva-t-il Abou-'l-Hacen bien disposé en sa faveur, et il eut le plaisir de le voir écrire une lettre



[1] Dans le texte arabe, il faut lire : *Beni-Abi-Hafs.*

[2] Voy. t. II, p. 476.



dans laquelle il se prévalut de son rang comme sultan et de son titre de gendre pour invoquer la clémence de son beau-père, Abou-Yahya-Abou-Bekr, en faveur du seigneur de Cabes. Le sultan hafside ayant pris connaissance de cette communication, renonça à ses projets de vengeance et pardonna aux Beni-Mekki.

Après la mort d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, le torrent du désordre et de la rébellion déborda encore ; l'empire se démembra de nouveau, et le seigneur de Tunis fut hors d'état de mettre les insurgés à la raison. Les Beni-Mekki et les chefs djeridiens reprirent leurs habitudes d'indépendance ; et, au refus d'obéissance et de tribut, ils joignirent l'audace d'appuyer le seigneur de Bougie dans ses guerres contre le royaume de Tunis.

Quand notre seigneur Abou-'l-Abbas eut rétabli l'unité de l'empire et soumis une grande partie des forteresses qui s'étaient révoltées, les gouverneurs des places fortes du Djerîd s'écrivirent pour se faire part de leurs appréhensions et pour organiser une vigoureuse résistance à la catastrophe qui les menaçait. Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, rompu depuis longtemps aux habitudes de rébellion et partisan déclaré de tous les révoltés, se distingua parmi ses collègues, par la fermeté de sa conduite. La mort de son frère et coadjuteur Ahmed l'avait rendu seul maître de Cabes, depuis l'an 765 (1363-4). A la suite d'une correspondance avec les autres chefs, il fut décidé que l'on répandrait de l'argent parmi les Arabes, afin de les pousser contre le sultan, et qu'ils offriraient leur appui au seigneur de Tlemcen pour l'encourager à tenter la conquête de l'Ifrîkïa.

De tous côtés, on répondit à l'appel des séditieux, et le seigneur de Tlemcen auquel ils avaient expédié un courrier, leur fit espérer son concours. Pendant que ce prince leur prodiguait des fausses promesses, le sultan Abou-'l-Abbas s'occupait de préparer avec précaution les moyens de châtier ses ennemis. Quand il eut pris toutes ses mesures, il vainquit les Aulad-Abi-'l-Leil qui s'étaient engagés à protéger les révoltés ; il s'empara ensuite de Cafsa, de Touzer et de Nefta. On reconnut alors que le seigneur de Tlemcen n'était pas assez puissant pour les aider, et

Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki se hâta d'écrire au sultan et de lui offrir, avec sa soumission, tous les arriérés de l'impôt qu'il lui devait. Il demanda, en même temps, l'envoi d'un officier qui serait autorisé à recevoir cet argent. Le sultan lui expédia un commissaire et repartit pour sa capitale, afin d'y attendre le résultat. Ibn-Mekki différa, sous divers prétextes, l'exécution de ses engagements et finit par renvoyer l'officier avec de belles paroles. Bientôt après, ses affaires prirent une mauvaise tournure, et les Beni-Ahmed, tribu debbabienne qui habitait la campagne de Cabes, se mirent en révolte et marchèrent contre lui. Ils commencèrent par investir sa ville et, ayant obtenu de l'émir Abou-Bekr, seigneur de Cafsa, l'appui d'un corps de troupes, commandées par un caïd, ils pressèrent le siége avec une grande activité. Ibn-Mekki passa alors à l'improviste chez plusieurs habitants de la ville qu'il soupçonnait d'être en correspondance avec l'ennemi et leur ôta la vie. Par cette action il indisposa le peuple et faillit se perdre, mais il parvint ensuite à gagner une bande de brigands arabes de la tribu des Beni-Ali, et, par la promesse de leur donner autant d'argent qu'ils voudraient, il les décida à surprendre de nuit le camp des assiégeants. Ce coup de main fut si bien dirigé que l'armée combinée se dispersa après avoir perdu beaucoup de monde.

La nouvelle de cet événement décida le sultan à marcher contre Cabes. Dans le mois de Redjeb, 781 (oct.-nov., 1379), il forma un camp sous les murs de la capitale et, après y avoir passé quelques jours afin de solder ses troupes et d'en faire l'inspection, il donna à ses alliés, les Aulad-Mohelhel, et à leurs confédérés de la tribu de Soleim le temps d'arriver. Il se porta alors sur Cairouan où il compléta toutes ses dispositions, et de là il marcha sur Cabes. Les chefs des Debbab, tribu soleimide qui fréquentait les environs de cette ville, s'empressèrent d'aller à sa rencontre pour faire leur soumission. Parmi eux se trouvèrent Khaled-Ibn-Sebâ-Ibn-Yacoub, cheikh des Mehamîd, et son cousin, Ali-Ibn-Rached. Encouragé par leurs représentations, il accourut pour mettre le siége devant Cabes après avoir fait sommer Ibn-Mekki de se rendre. Ce chef astucieux renvoya les

messagers avec des assurances de repentir et de soumission, puis, ayant fait emballer ses trésors et charger ses montures, il quitta la ville et passa chez les Debbab. Son fils Yahya l'y accompagna ainsi que son petit-fils, Abd-el-Ouahed-Ibn-Mekki, dont le père était mort depuis plusieurs années.

Le sultan se hâta d'arriver à Cabes où il fit son entrée, dans le mois de Dou-'l-Câda 781 (février-mars 1380), et s'étant aussitôt emparé des maisons et des palais appartenant à Ibn-Mekki, il accueillit la soumission des habitants et leur donna pour gouverneur un de ses officiers. Déjà, un peu avant son arrivée, il avait rencontré une députation qui lui apportait la soumission d'Abou-Bekr-Ibn-Thabet, seigneur de Tripoli; aussi, quand il eut occupé Cabes, il envoya des agents auprès d'Ibn-Thabet pour éprouver son obéissance et obtenir la ratification de ses promesses.

En quittant Cabes, Ibn-Mekki passa chez les Arabes nomades, où il mourut au bout de deux ou trois jours. Son fils et son petit-fils se rendirent à Tripoli et, ne pouvant obtenir d'Ibn-Thabet la permission d'y entrer, ils allèrent à Zenzour, village qui dépend de cette ville, et se mirent sous la protection des Djouari, population debbabienne.

Le sultan ayant effectué la conquête de Cabes et terminé toutes ses dispositions, reprit le chemin de la capitale. Il y arriva vers le commencement de l'an 782 (avril-mai 1380) et reçut une ambassade qui lui apporta, de la part d'Ibn-Thabet, une quantité d'effets et d'esclaves comme équivalent de la contribution imposée sur ce chef. Quand il se fut réinstallé dans Tunis, il accueillit favorablement une députation envoyée par les Aulad-Abi-'l-Leil, qui vint lui déclarer que cette tribu s'abandonnait à à sa merci et à sa miséricorde. Leur cheikh, Soula-Ibn-Khaled, se présenta alors et fit sa soumission à l'exemple d'Abou-Sânouna, cheikh des Hakìm, qui s'y était rendu avant lui. Sur la demande du sultan, ils lui donnèrent leurs fils comme ôtages et, depuis ce temps, ils lui sont restés fidèles ainsi que la fortune et la victoire. Nous sommes maintenant au commencement de l'année 783 (avril 1381).

IBN-MOZNI FAIT SA SOUMISSION.

Quand les chefs du Djerîd et du Zab virent le sultan triompher des graves difficultés qui l'avaient empêché de tourner ses armes contre eux, ils commencèrent à craindre les suites de leur insoumission et cherchèrent à se garantir du danger en suscitant de nouveaux embarras au souverain de Tunis. Croyant reconnaître dans Abou-Hammou II, sultan de Tlemcen, une personne capable de les protéger en donnant de l'occupation à leur ennemi, ils conçurent le projet d'une alliance avec lui. « Alors, pensèrent-ils, nous le pousserons à des hostilités contre » Tunis, ainsi que l'on y poussa autrefois ses prédécesseurs, » Abou[1]-Hammou I et Abou-Tachefîn. » Ce fut là un calcul qui péchait par sa base, vu les malheurs qui avaient accablé les Beni-Abd-el-Ouad dans ces derniers temps, ainsi que la dispersion, la ruine de ce peuple, par la guerre civile et la guerre extérieure. Ahmed-Ibn-Mozni, seigneur de Biskera, fut le premier à tenter cette démarche ; l'exemple de ses aïeux et la proximité de ses états à ceux de Tlemcen l'y invitèrent également. Les autres chefs, aveuglés par l'ambition, s'empressèrent de l'imiter.

Vers cette époque, l'émir Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Saîd, et cousin d'Abou-Hammou, passa chez Ibn-Yemloul, à Touzer, après s'être vu abandonner par Salem-Ibn-Ibrahîm, chef de la tribu des Thâleba. Salem avait embrassé la cause de ce prince et s'était mis en campagne avec lui ; mais, au bout de quelques jours, il le renvoya et se rallia de nouveau au parti d'Abou-Hammou. Ceci se passa en l'an 778 (1376-7). Abou-Zîan sortit alors des états du roi de Tlemcen et arriva à Touzer. Ibn-Yemloul lui donna l'hospitalité et expédia un courrier à Ahmed-Ibn-Mozni pour lui annoncer cette nouvelle. Rien ne

---

[1] Le texte arabe des manuscrits porte : *Ibn*.



pouvait faire plus de plaisir à ce coryphée de séditieux qu'une telle communication ; il résolut de tenir Abou-Zîan sous la main, afin de contraindre Abou-Hammou à faire les volontés des chefs djeridiens. Dès lors, leurs courriers ne cessèrent de se rendre à Tlemcen et d'en revenir ; mais, à la fin, les envoyés se fatiguèrent d'une négociation qui s'embrouillait chaque jour davantage, et ils ne purent obtenir d'Abou-Hammou que la promesse de leur être bon voisin et de les soutenir, pourvu qu'ils le garantissent contre les tentatives d'Abou-Zîan.

On était encore à traiter cette affaire, quand Abou-'l-Abbas pénétra dans le Djerîd, après avoir dispersé les Aulad-Abi-'l-Leil, cette tribu qui s'était engagée envers les chefs insurgés de lui défendre l'entrée de leur pays. Cafsa, Touzer et Nefta étant tombés au pouvoir du sultan hafside, Yahya-Ibn-Yemloul emmena Abou-Zîan à Biskera et descendit chez Ibn-Mozni où il mourut peu de temps après.

Yacoub-Ibn-Ali, cheikh des Rîah, s'inquiéta des suites que devaient avoir ses liaisons avec cette bande de factieux ; il se rappela avec effroi l'appui qu'il leur avait donné et son extrême empressement à excuser leur conduite ; voyant aussi d'un œil jaloux les riches cadeaux que recevaient ses rivaux, les Douaouida, la haute faveur dont ils jouissaient auprès du sultan depuis leur adhésion à la cause des Hafsides, il céda au mécontentement qui l'agitait et, vers le commencement de l'an 782 (avril 1380), il partit pour Tlemcen. Son intention était d'entraîner Abou-Hammou à lever des troupes et à courir au secours de la coalition djeridienne. S'étant arrêté chez ses alliés, les Aulad-Arîf de la tribu de Soueid, il envoya son fils auprès d'Abou-Hammou pour le pousser à la guerre. Dans sa réponse, ce monarque refusa son appui aux chefs du Djerîd, sous le prétexte d'un refroidissement survenu entre lui et le sultan du Maghreb ; mais, en réalité, il voulait se tenir en observation et profiter du moment où ils se croiraient menacés par Abou-'l-Abbas, pour se faire livrer Abou-Zîan. Il donna même à entendre d'une façon détournée, qu'il volerait à leur défense s'ils consentaient à jeter ce prince dans le fond d'une prison.



Pendant l'absence de Yacoub-Ibn-Ali, le sultan Abou-'l-Abbas éprouva une légère indisposition, et la nouvelle s'en étant répandue, une vive agitation se déclara parmi les factieux du Djerîd. Les partisans de la famille Yemloul en firent aussitôt avertir le fils de Yahya-Ibn-Yemloul, qui était resté à Biskera depuis la mort de son père. Ibn-Mozni approuva le désir de ce jeune homme qui voulait passer dans le Djerîd avec ses amis, et, sans se donner la peine de prendre des renseignements sur l'état du sultan, il les y expédia sur-le-champ afin de surprendre la ville de Touzer. Un corps d'Arabes fut soldé pour le même objet et partit avec eux. A la suite d'une marche rapide, ils arrivèrent devant cette ville, qui était alors presque dégarnie de troupes. El-Montacer, le prince qui y commandait, rassembla aussitôt ses amis et combattit avec une telle bravoure qu'il repoussa les assaillants. A la suite de cette tentative, qui avait mis au grand jour les bonnes dispositions des habitants de Touzer et leur fidélité au sultan, Ibn-Yemloul partit pour Biskera, frustré dans son espoir, accablé de chagrin et craignant de nouveaux malheurs. Au moment où il rentra dans cette ville, Yacoub-Ibn-Ali y arriva aussi, venant du Maghreb, et leur reprocha amèrement une expédition entreprise pendant son absence et dont le résultat devait être une rupture avec le sultan, rupture complète et irréparable.



Aussitôt qu'Abou-'l-Abbas eut connaissance de l'attaque de Touzer et de la complicité d'Ibn-Mozni dans ce coup de main, il prit la résolution de marcher sur Biskera. Ayant, en conséquence, établi son camp en dehors de Tunis, il distribua de l'argent aux troupes pour leur entrée en campagne et fit apprêter les machines de siége. A la nouvelle de ces préparatifs, les chefs insoumis tinrent un conseil et, après y avoir épuisé toutes les ressources de leur esprit, ils adoptèrent l'avis de mettre Abou-Zîan aux arrêts afin d'obtenir les secours qu'Abou-Hammou leur avait promis. Sous le prétexte de quelque boutade qui aurait échappé à leur protégé, ils n'hésitèrent pas à trahir les engagements pris avec lui, et, aussitôt après son arrestation, ils expédièrent un courrier à Abou-Hammou, afin d'obtenir

l'exécution de sa promesse. On peut juger de leur désappointement, quand un messager de ce prince vint leur annoncer que son maître se trouvait dans l'impossibilité de venir à leur secours, mais qu'il leur enverrait de l'argent. Convaincus alors de l'impuissance d'Abou-Hammou, ils rompirent avec lui, et ayant su que le sultan Abou-'l-Abbas condamnait hautement leur conduite à l'égard d'Abou-Zîan, ils s'empressèrent de relâcher ce prince, de lui faire des excuses et de le laisser partir pour Constantine.

Yacoub-Ibn-Ali les décida alors à conjurer l'orage par une prompte soumission et chargea son cousin d'aller se jeter aux pieds du sultan et d'intercéder pour eux. Le monarque agréa la prière du messager et accueillit le repentir des insurgés. Il ferma même les yeux sur la conduite d'Ibn-Mozni et eut la bonté d'envoyer de la capitale son conseiller et premier ministre, Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Hilal, afin de les rassurer et de dissiper les derniers nuages d'appréhension qui pourraient encore troubler leur esprit. L'arrivée d'Ibn-Abi-Hilal fut pour eux un bonheur aussi cher que la vie.

Dans le mois de Dou-'l-Câda 782 (février 1381), le sultan sortit[1] de Tunis avec l'intention de visiter ses états et de reconnaître jusqu'à quel point les populations des provinces lui étaient soumises. Un de ses officiers se rendit alors chez Ibn-Mozni et, ayant reçu de ce chef toutes les marques d'une soumission pleine et entière, il effaça de son cœur jusqu'aux dernières traces de méfiance et le décida à reprendre le vêtement de l'obéissance. Ibn-Mozni s'empressa de témoigner sa gratitude en choisissant ce qu'il avait de plus beau en fait de chevaux et d'objets précieux afin de les envoyer au sultan et, ayant confié à des amis plusieurs bêtes de somme chargées du tribut fort raisonnable au paiement duquel il s'était engagé, il fit partir le tout avec l'escorte qui accompagnait l'envoyé. Cette caravane arriva au camp du sultan, dans la plaine de Tebessa, vers le commencement de

[1] Dans le texte arabe il faut lire *irtehal* à la place d'*inteha*.



l'an 783 (avril 1381). Sa majesté tint une séance publique pour recevoir cette offrande ; il accueillit les porteurs avec de grands honneurs et reçut de leur bouche l'assurance positive du dévouement et de l'obéissance de leur maître. Enchanté de la solution heureuse de cette affaire, il combla de grâces tous les envoyés et, à leur départ, il leur donna, à chacun, des cadeaux en rapport avec leur rang. La députation partit alors, chargée de faveurs et heureuse d'avoir conquis la bienveillance du sultan, seul bonheur qu'elle pouvait désirer.

RÉVOLTE ET SOUMISSION DES AULAD-ABI-'L-LEIL.

Après la prise de Cafsa par le sultan et son retour à Tunis, les Aulad-Abi-'l-Leil vinrent lui offrir leur soumission. Malgré la gravité de leurs offenses, il consentit à leur pardonner, mais, pour s'assurer de leur obéissance, il exigea d'eux la prestation du serment de fidélité et les obligea à lui remettre leurs enfants comme otages. Cette affaire arrangée, l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, frère du sultan, partit avec un corps de troupes afin de contraindre les Hoouara à payer tous les impôts qu'ils n'avaient pas acquittés pendant les dernières années de troubles. Les Aulad-Abi-'l-Leil et leurs confédérés de la tribu des Hakîm se mirent en marche avec lui et l'aidèrent à parcourir les diverses parties de son gouvernement jusqu'à ce qu'il eut fait rentrer la totalité des impôts.

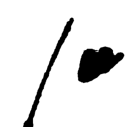
Au retour de cette expédition, les Arabes qui en avaient fait partie prièrent le sultan de leur prêter quelques troupes, selon l'usage, afin d'obliger les cantons du Djerîd à payer les impôts que les Aulad-Abi-'l-Leil avaient le droit d'y recueillir à titre de concession *(icta)*. Le sultan mit [son fils] Abou-Fares[-Azouz] à la disposition de ces chefs, qui partirent alors à la tête de leurs tribus.

Nous avons déjà dit qu'Ibn-Mozni, et Ibn-Yemloul avant lui, ainsi que Yacoub-Ibn-Ali, avaient très-souvent invité les Arabes à imiter leur exemple et à embrasser le parti du seigneur de



Tlemcen. Quand ces chefs eurent emprisonné Abou-Zîan à Biskera, dans l'espoir qu'Abou-Hammou leur prêterait l'appui de ses armes, l'esprit d'insoumission se ranima dans les cœurs des Aulad-Abi-'l-Leil. Convaincus qu'ils ne sauraient rétablir, à eux seuls, leur domination sur les plaines de l'Ifrîkïa, et croyant ne pouvoir relever leur puissance qu'avec l'aide du seigneur de Tlemcen, ils abandonnèrent l'émir Abou-Fares, après l'avoir conduit en lieu de sûreté à Cafsa, et partirent pour le Zab avec toutes leurs tribus, afin de soutenir Yacoub-Ibn-Ali. Cette démarche n'eut pas le succès qu'ils avaient espéré : ils trouvèrent que ce chef, ainsi qu'Ibn-Mozni, venait d'apprendre par un courrier qu'Abou-Hammou s'était refusé de marcher à leur secours. Ils surent aussi que l'émir Abou-Zîan avait recouvré la liberté et quitté le pays.

A ces nouvelles, leur désappointement fut extrême : pleins de regret d'avoir compromis leurs intérêts par une fausse démarche, ils écoutèrent les conseils de Yacoub-Ibn-Ali et prirent le parti de se remettre à la justice du sultan. Mohammed, fils de Yacoub, reçut de son père l'ordre de se rendre auprès d'Abou-'l-Abbas afin d'intercéder pour eux, et il s'y fit accompagner par un agent de son excellence Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abi-Hilal. Le sultan accueillit la prière du fils de Yacoub et pardonna aux Arabes. Pour les rassurer davantage et les ramener dans le pays, il leur envoya son frère, Abou-Yahya, et leur accorda des témoignages de faveur et de bienveillance qui surpassaient tout ce qu'ils auraient pu espérer.



IBN-YEMLOUL S'EMPARE DE LA VILLE DE TOUZER ET SE LA LAISSE ENLEVER.

Nous avons dit que Yahya-Ibn-Yemloul mourut à Biskera et, qu'en l'an 782 (1380-1), son fils Abou-Yahya, qui était encore très-jeune, vint attaquer Touzer à la tête d'une foule d'Arabes nomades appartenant, les uns, à la tribu des Rîah, et les autres

à celle de Mirdas. L'année suivante, les Aulad-Mohelhel [1], quittèrent le service du sultan dont ils s'étaient attiré la colère et allèrent prendre, dans le Désert, leurs quartiers d'hiver. Yahya-Ibn-Taleb, chef de cette tribu kaoubienne, fit alors chercher Ibn-Yemloul à Biskera, et alla camper avec lui sous les murs de Touzer. Ayant entrepris le siége de cette ville au nom de son protégé, il rassembla tous les amis de la famille Yemloul qui se trouvaient dans le pays, et, secondé par un ramas d'Arabes, habitants du Désert, il attaqua la place pendant plusieurs jours. El-Montacer, le fils du sultan, leur opposa une vigoureuse résistance, jusqu'à ce que ses troupes furent vaincues par une foule de gens dévoués à la famille Yemloul qui étaient accourus de toutes les parties de la ville pour les combattre. Les Arabes y pénétrèrent alors et forcèrent El-Montacer à se réfugier dans la tente de Yahya-Ibn-Taleb. Ce chef prit le prince hafside sous sa protection et le fit escorter à Cafsa où Abd-Allah-et-Toreiki commandait encore.

Abou-Yahya-Ibn-Yemloul, ayant ainsi obtenu possession de Touzer, dépensa en gratifications aux Arabes non-seulement l'argent qu'il avait apporté avec lui, mais aussi toutes les sommes qui se trouvaient dans la caisse de la ville. Il y ajouta le don des impôts que Touzer devait payer cette année-là, et malgré sa profusion, il ne parvint pas à satisfaire l'avidité de ses alliés.

A la nouvelle de ces événements, le sultan alla camper en dehors de Tunis pour organiser un corps d'armée, et en faire l'inspection. Il se dirigea ensuite vers Laribus et, pendant sa marche, il réussit à gagner l'appui des Aulad-Abi-'l-Leil et de leurs confédérés, tous ennemis héréditaires des Aulad-Mohelhel. Ayant augmenté son armée de cette manière, il alla passer quelques jours dans la plaine de Tebessa afin de laisser arriver les renforts qui lui venaient de toute part. De là il se porta sur Touzer et, arrivé à Cafsa, il envoya en avant un détachement sous les ordres de son frère, Abou Yahya, et de son fils El-Montacer. Soula-

[1] Le texte arabe imprimé porte, à tort, *Hilal*.



Ibn-Khaled les accompagna, à la tête des Aulad-Abi-'l-Leil, et le sultan les suivit, avec son armée en ordre de bataille. Les deux princes avaient investi Touzer depuis quelques jours quand le sultan arriva. On attaqua la ville de plusieurs côtés à la fois ; le combat dura toute la journée et recommença le lendemain. Ibn-Yemloul, se voyant abandonné par ses partisans, courut se réfugier chez les Arabes nomades qui étaient campés dans les environs.

Le sultan occupa la ville, y rétablit l'autorité de son fils et partit alors pour Cafsa, d'où il se rendit à Tunis. Vers le milieu de l'an 784 (septembre - octobre 1382) il rentra dans sa capitale.

L'ÉMIR ABOU-ZÉKÉRÏA, FILS DU SULTAN, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE TOUZER.

L'année suivante, le sultan marcha encore contre Ibn-Yemloul, qui avait renouvelé ses tentatives contre Touzer, et l'obligea à rentrer dans le Zab. Arrivé à Cafsa, il reçut la visite de son fils El-Montacer, et accueillit les plaintes que lui adressèrent les habitants de Touzer contre Abou-'l-Cacem-es-Chehrezouri, chambellan de ce prince. Choqué des actes de tyrannie dont leurs notables accusaient ce fonctionnaire, il le fit mettre aux fers et le renvoya à Tunis. Comme El-Montacer se formalisa de ce procédé et jura de ne plus se charger du gouvernement de Touzer, le sultan l'emmena à Tunis et le remplaça dans ce commandement par l'émir Zékéria.

Les indices du génie qui se faisaient voir dans ce prince, qui était un des plus jeunes enfants du sultan, lui méritèrent cette marque de confiance ; et les talents qu'il déploya plus tard, soit en défendant la ville, soit en se conciliant l'amitié des chefs arabes et des populations nomades, justifièrent complètement le choix de son père. A vrai dire, son administration ne laissa rien à désirer.

MORT DE L'ÉMIR ABOU-ÀBD-ALLAH, SEIGNEUR DE BOUGIE.

Nous avons dit qu'à l'époque où le sultan allait entreprendre l'expédition qui lui ouvrit les portes de la capitale, il nomma son fils, l'émir Abou-Abd-Allah-Mohammed, gouverneur de Bougie. Il lui donna en même temps un chambellan et lui recommanda de se laisser guider par les conseils du prévôt de la ville. Ce personnage, nommé Mohammed-Ibn-Abi-Mehdi, était amiral de la flotte et chef de tous les braves aventuriers et archers qui habitaient ce port de mer. Abou-Abd-Allah administra sa principauté à la satisfaction générale et sut mettre à profit les services du prévôt qui, tout en remplissant les fonctions d'intendant du palais, d'homme d'affaires du prince, et de ministre chargé de tout le poids du gouvernement, visait toujours à mériter l'approbation du sultan. L'émir son maître lui en sut bon gré et, jusqu'à sa mort, il ne cessa de lui témoigner tous les égards auxquels un bon serviteur a le droit de s'attendre.

Vers le commencement de l'an 785 (mars, 1383), l'émir Abou-Abd-Allah mourut dans son lit, sans avoir jamais été tourmenté par le moindre souci; sans avoir été troublé par la moindre crainte; il mourut comblé de toute la bienveillance de son père, de toute l'affection de ses sujets, et cela seul aurait suffi pour lui ouvrir les portes de la miséricorde divine. Le sultan apprit cette triste nouvelle à Tunis et s'empressa d'expédier à Abou-'l-Abbas-Ahmed, fils du défunt, la patente qui le nommait gouverneur de Bougie et qui le plaçait sous la tutèle d'Ibn-Abi-Mehdi.

EXPÉDITION DU SULTAN DANS LE ZAB.

J'étais encore à Tunis, où j'avais établi mon séjour, quand j'arrivai, dans la composition de ce livre, au récit de la reprise de Touzer, enlevé par le sultan à Ibn-Yemloul. Ensuite, vers le milieu de l'an 784 (octobre, 1382), je m'embarquai pour l'Orient afin de remplir le devoir du pèlerinage. Arrivé à Alexandrie,

je me rendis au Caire, et là je recueillis de la bouche de voyageurs la suite des événements qui se passèrent en l'Afrique septentrionale depuis mon départ. J'appris d'abord que l'émir Abou-Abd-Allah, fils du sultan Abou-'l-Abbas, était mort à Bougie en l'an 785. Je reçus ensuite les renseignements suivants au sujet de l'expédition que le sultan mena, l'année suivante, dans le Zab.

Ahmed-Ibn-Mozni, seigneur du Zab et de Biskera, témoignait peu de respect pour l'autorité du gouvernement hafside; il donnait asile aux personnes qui fuyaient la vengeance du sultan; comptant aussi sur l'appui des Arabes qui occupaient, à côté de lui, certaines régions du Zab et du Tell, et se fiant surtout aux secours que les Douaouida et leur chef, Yacoub-Ibn-Ali, pouvaient lui fournir, il s'était abstenu, pendant plusieurs années, d'acquitter l'impôt. Ibn-Yemloul s'était ménagé une retraite chez lui et, à plusieurs reprises, il avait envahi le territoire de Touzer d'après les conseils et avec le concours de son protecteur.

Le sultan céda enfin à sa juste indignation et, en l'an 786 (1384), il rassembla une armée, attira sous ses drapeaux tous les Arabes Beni-Soleim et marcha vers le Sud. Après avoir traversé la plaine de Tebessa, il tourna l'Auras [par l'Est] et déboucha dans le Zab, en se dirigeant vers Tehouda. Les Douaouida, secondés par plusieurs tribus rîahides, accoururent à sa rencontre afin de défendre l'approche de Biskera et de l'empêcher de pénétrer dans le pays. En prenant les armes, ils avaient écouté les inspirations de la jalousie; ne pouvant supporter de voir envahir leur territoire et leurs pâturages par les Beni-Soleim. De toutes les fractions de la tribu des Douaouida, les Beni-Seba-Ibn-Chibl furent les seuls qui se rangèrent du côté du sultan.

Ibn-Mozni convoqua alors les guerriers de son territoire et rassembla tous les combattants que sa propre tribu, les Athbedj, pouvait lui fournir. Le nombre de ses partisans fut si considérable que Biskera suffisait à peine pour les contenir.

Quand les deux armées se trouvèrent en présence, le sultan laissa passer plusieurs jours en escarmouches et, pendant ce



temps, il envoyait des messagers à Yacoub-Ibn-Ali, pour l'engager à tenir sa promesse en prenant parti contre Ibn-Mozni. Dans ses réponses, Yacoub prétendit que sa tribu l'avait abandonné pour se rallier autour d'Ibn-Mozni, et, croyant avoir trompé le sultan par cette déclaration mensongère, il lui recommanda d'accepter la soumission d'Ibn-Mozni et de remettre à un moment plus opportun le châtiment des Rîah. Le sultan suivit ce conseil et, fermant les yeux sur la conduite des insurgés, il se contenta de la simple contribution que le chef de Biskera avait toujours eu l'habitude de lui payer. Il s'en retourna alors, en passant à côté de l'Auras, et, parvenu à Constantine, il donna à ses troupes quelques jours de repos avant de les conduire à Tunis. Il rentra dans sa capitale vers le milieu de l'an 786 (août 1384).

EXPÉDITION DU SULTAN CONTRE CABES.

En l'an 781 (1379), le sultan prit Cabes et l'incorpora dans ses états. Les Beni-Mekki, qu'il en avait expulsés, passèrent dans la province de Tripoli ; Abd-el-Melek, le chef de cette famille, et son neveu, Abd-er-Rahman-Ibn-Ahmed, y moururent. Son fils Yahya partit pour faire le pèlerinage. Abd-el-Ouehhab [fils de Mekki et petit fils d'Abd-el-Mélek,] fixa son séjour à Zenzour, d'où il passa, plus tard, dans les montagnes de Cabes avec l'espoir de s'emparer de cette ville. Il trouva bientôt une occasion favorable : les habitants, accablés par la mauvaise administration et la tyrannie de leur gouverneur Youçof-Ibn-el-Abbar, que le sultan avait choisi parmi ses officiers pour l'installer chez eux, s'adressèrent en secret aux partisans que la famille Mekki conservait encore dans les campagnes et villages des alentours, et leur fixèrent le jour où l'on devait prendre les armes. A l'époque désignée, ces campagnards arrivèrent avec Abd-el-Ouehhab à leur tête, enfoncèrent la porte de la ville, massacrèrent la garde et allèrent tuer Ibn-el-Abbar chez lui. Cette insurrection eut lieu en



782 (1380-1). Abd-el-Ouehhab prit alors possession de Cabes, et y gouverna comme ses aïeux.

Quelque temps après, son oncle[1] Yahya revint de l'Orient et tâcha, plusieurs fois, de lui enlever la ville de vive force. Ne pouvant y réussir, il se rendit à El-Hamma où il continua ses intrigues.

Abd-el-Ouehhab décida enfin le seigneur de cette ville à lui livrer le réfugié moyennant une forte somme d'argent, et il fit enfermer le prisonnier dans le Casr-el-Arouciîn.

Reconnaissant à peine l'autorité du sultan, Abd-el-Ouehhab refusa d'acquitter l'impôt que ses prédécesseurs avaient payé, et il prodigua son argent aux Debbab et aux autres Arabes de la plaine afin de s'assurer leur protection. En l'an 789 (1387), le sultan, qui jusqu'alors avait été préoccupé par les affaires de l'Ifrîkïa, réorganisa son armée et marcha contre Cabes. Avant de partir il distribua de l'argent à ses alliés arabes et fit apprêter des machines de siége. Il commença ses opérations par dévaster les environs de la ville et occuper les positions qui devaient en faciliter l'attaque. Les forêts de dattiers furent abattues par son ordre; de sorte qu'un grand territoire que recouvrait un bois épais fut mis entièrement à nu. Il en résulta que l'air y circula librement et qu'une localité rendue malsaine par l'épais ombrage des arbres et par la décomposition des matières végétales fut parfaitement assainie. Ainsi un acte de sévérité devint une bénédiction de Dieu, de même que certaines maladies rétablissent la santé du corps.

Le sultan pressa le siége et réduisit la ville à une telle extrémité qu'Abd-el-Ouehhab ne vit aucun autre moyen de salut que d'implorer miséricorde. Il reconnut alors l'autorité du monarque, lui remit son fils comme otage et paya une forte contribution. Le sultan repartit ensuite pour Tunis, et Abd-el-Ouehhab resta dans le devoir jusqu'à ce qu'il fut vaincu par son oncle Yahya.

---

[1] Le texte arabe porte : *son frère.*

EL-MONTACER REPREND LE GOUVERNEMENT DE TOUZER. — SON FRÈRE ZÉKÉRIA EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE NEFTA ET DE NEFZAOUA.

Pendant son administration à Touzer, El-Mostancer avait gagné, par sa conduite loyale, l'affection des populations arabes ; aussi, les nombreux partisans qu'il s'était faits parmi ce peuple allèrent trouver le sultan, lors de son départ de Cabes, et le prièrent de rendre à ce prince le gouvernement du Djerîd et de l'établir dans Touzer comme auparavant. Dans cette démarche ce furent les Beni-Mohelhel qui donnèrent l'exemple : leurs femmes, assises dans des palanquins portés par des chameaux, vinrent, la figure découverte et les yeux remplis de larmes, se présenter au-devant du sultan, le priant de renvoyer son fils à Touzer. Il accueillit leur prière et confia, en même temps, le gouvernement de Nefta et de Nefzaoua à son fils Zékérïa. Ce prince aussi se rendit à sa destination et gouverna avec une habileté qui excita l'admiration générale. Sa nomination eut lieu au commencement de l'an 790 (1388).

L'ÉMIR [ABOU-ISHAC-]IBRAHÎM, SEIGNEUR DE CONSTANTINE, FAIT LA GUERRE AUX DOUAOUIDA. — MORT DE YACOUB-IBN-ALI ET DE L'ÉMIR IBRAHÎM.

Tous les Douaouida, selon leur rang, touchaient, à Constantine une somme fixe, à titre de don ; et cela en sus des concessions (*ictâ*) qu'ils tenaient du sultan et qui consistaient en villes [ou territoires] situées, les unes dans le Tell, les autres dans le Zab. Or, à cette époque, le territoire de l'empire s'étant amoindri et les Arabes qui cultivaient les terres situées dans le Tell, n'étant pas même tenus de payer aucun impôt, il en était résulté une notable diminution dans les recettes du gouvernement. Le sultan, ayant pris en considération cet état de choses, refusa le *don* aux Arabes. Aussitôt, l'esprit d'insoumission se réveilla

dans les tribus, et les porta à des actes de rapine et de brigandage.

Depuis quelques années, l'émir Ibrahîm [seigneur de Constantine] avait opéré des réductions sur ces dons, tout en promettant aux Arabes de les en dédommager plus tard ; aussi, lors de son retour de Cabes, où il s'était rendu dans la suite de son père, il se vit obséder par une foule de gens qui demandaient à être payés. Il tâcha de remettre ces importuns sous divers prétextes, et il repoussa les conseils de Yacoub-Ibn-Ali qui, étant alors revenu de la Mecque, lui recommanda de satisfaire aux demandes des Arabes. Yacoub fut blessé de ce manque d'égards, et, s'étant éloigné sous prétexte d'affaires, il abandonna le service du prince et appela les Arabes aux armes. Voulant réunir en un seul corps tous les ennemis du gouvernement, il rassembla autour de lui la plupart des Aulad-Sebâ-Ibn-Chibl, et des Aulad-Sebâ-Ibn-Yahya, ainsi que ces loups riahides, leurs parents qui habitaient le Désert. Sortant alors du Tell, il alla s'établir auprès de Nigaous et lâcha ses bandes sur les plateaux de la province de Constantine. On pillait, on dévastait les moissons, et on revenait les mains pleines, les montures chargées de butin. De cette manière toute la campagne fut balayée.

En l'an 790 (1388), Yacoub-Ibn-Ali tomba malade et mourut. Son corps fut porté à Biskera pour y être enterré. Mohammed-Ibn-Yacoub, son fils, maintint les Arabes en état d'insurrection et, vers le milieu de l'année suivante, il monta avec eux dans le Tell. L'émir Ibrahîm essaya alors de se racommoder avec les Daououida et leurs alliés du Désert. Abou-Sitta-Ibn-Omar, neveu[1] de Yacoub-Ibn-Ali, répondit à ses avances, et lui ramena tous les fils d'Aïcha (*Aulad-Aïcha*), sœur d'Omar ; mais son frère, Samît, prit le parti de Mohammed-Ibn-Yacoub. Une bataille s'ensuivit qui se termina par la défaite de l'émir Ibrahîm et la mort d'Abou-Sitta.

Le sultan rassembla alors une armée afin d'expulser les Arabes du Tell, et, les ayant refoulés dans leurs quartiers d'hiver, il les

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *akhi* à la place d'*akhou*.

empêcha pendant toute cette année de rentrer dans les territoires où ils avaient l'habitude de passer l'été. Ils se virent donc obligés d'établir leurs quartiers dans le Zab pendant la saison des chaleurs, et de là ils descendirent au Désert pour reprendre leurs stations d'hiver. Comme les vivres leur manquaient alors, ils mirent au pillage les moissons du Zab et, par cette conduite, ils faillirent se brouiller avec leur allié Ibn-Mozni. Ensuite, ils reprirent leur marche pour rentrer dans le Tell, mais ils en furent repoussés par un corps de troupes sous les ordres de l'émir Ibrahîm.

En l'an 792 (1390), les choses étaient encore dans le même état quand Ibrahîm mourut d'une maladie qui le tourmentait depuis quelque temps. Cet événement amena la dispersion de son armée et permit à Mohammed-Ibn-Yacoub[1] de pénétrer jusqu'aux environs de Constantine. Arrivé dans cette localité, il y fit camper ses gens, en déclarant qu'il renonçait aux hostilités pour rentrer dans l'obéissance, et, par une proclamation, il invita les cultivateurs à travailler leurs terres et les voyageurs à circuler sans rien craindre. Cette déclaration rendit la tranquillité au pays.

Une amnistie pleine et entière fut accordée aux Arabes, aussitôt qu'ils eurent envoyé une députation à Tunis pour offrir au sultan l'expression de leur repentir et leur désir de rentrer en grâce. Un fils d'Ibrahîm dont je ne sais pas le nom, prit alors le commandement à Constantine, et Mohammed, fils de l'affranchi Bechîr, fut envoyé de la capitale pour lui servir de ministre et de tuteur. Tout rentra alors dans l'ordre.

LES CHRÉTIENS DE LA NATION FRANQUE METTENT LE SIÉGE DEVANT EL-MEHDÏA[2].

Après la chute de l'empire romain, les Francs (*el-Frendj*), peuple qui occupait les pays au nord de la Méditerranée, obtin-

---

[1] Il faut lire *Yacoub* à la place de *Youçof* dans le texte arabe.

[2] On trouvera dans Froïssart un récit de cette expédition.

rent la supériorité et fondèrent un autre empire. Ils possédèrent aussi Dénia, la Sardaigne, Maïorque, la Sicile et les autres îles de cette mer dont leurs flottes remplissaient tous les parages. Ensuite ils s'avancèrent jusqu'aux côtes de la Syrie et s'emparèrent de Jérusalem. Leur supériorité dans la Méditerranée céda devant la puissance irrésistible que l'empire almohade s'était acquise par le nombre de ses vaisseaux et l'habileté de ses marins ; mais, dans les dernières années de cette dynastie, les Francs obtinrent encore la supériorité. Sous la dynastie des Merinides, les flottes du Maghreb défirent les Francs en plusieurs rencontres ; dès-lors, l'ardeur de ce peuple resta assoupie ; l'unité de la France, siége de leur domination, fut brisée[1], et les nombreux débris de cette nation franco-chrétienne, tels que Barcelonne, Gènes et Venise, se constituèrent en états indépendants. Un grand nombre de musulmans, habitants du littoral de l'Ifrîkïa, entreprit alors d'attaquer ces contrées, et l'habitude de faire la course contre les chrétiens s'établit à Bougie, il y a une trentaine d'années.

La course se fait de la manière suivante : une société plus ou moins nombreuse de corsaires s'organise ; ils construisent un navire et choisissent pour le monter des hommes d'une bravoure éprouvée. Ces guerriers vont faire des descentes sur les côtes et les îles habitées par les Francs ; ils y arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main ; ils attaquent aussi les navires des infidèles, s'en emparent très-souvent et rentrent chez eux, chargés de butin et de prisonniers. De cette manière Bougie et les autres ports occidentaux [de l'empire hafside] se remplissent de captifs ; les rues de ces villes retentissent du bruit de leurs chaînes, surtout quand ces malheureux, chargés de fers et de carcans, se répandent de tout côté pour travailler à leur tâche journalière. On fixe le prix de leur rachat à un taux si élevé qu'il leur est très-difficile, et souvent même impossible de l'acquitter.

---

[1] Lisez *ikhtall* dans texe arabe

Les peuples chrétiens supportèrent avec impatience un tel état de choses : navrés de douleur et trop faibles pour se venger eux-mêmes, ils adressèrent leurs plaintes au sultan qui habitait la France, bien loin d'eux. Ne pouvant s'en faire écouter, ils se communiquèrent mutuellement leurs griefs, et s'invitèrent, les uns les autres, à faire une descente dans le pays des musulmans et à y prendre leur revanche.

Le sultan Abou-'l-Abbas eut connaissance de leurs préparatifs et chargea son fils, l'émir Abou-Fares, de rassembler les populations des cantons [maritimes] et de guetter l'arrivée de la flotte ennemie. En l'an 792 (1390), les vaisseaux de Gènes, de Barcelone et d'autres localités, les uns proches, les autres éloignés, se réunirent dans le premier de ces ports, et, vers le milieu de la même année (*juin ou juillet*), la flotte combinée mouilla inopinément dans la rade d'El-Mehdïa. Comme cette ville est bâtie sur l'extrêmité d'une langue de terre qui s'avance dans la mer, l'ennemi construisit une muraille de bois à travers l'isthme, afin d'empêcher toute communication avec le continent et de se rendre maîtres de la forteresse. Ils y bâtirent des tours dans lesquelles ils installèrent des soldats, tant pour attaquer la ville que pour repousser les musulmans qui viendraient au secours des assiégés. Du côté de la mer ils construisirent une tour de bois assez haute pour commander les murailles de la ville et y porter le ravage. Comme la place était alors étroitement bloquée et ne pouvait rien recevoir des nombreux secours qui lui arrivaient de tous côtés, les habitants combattirent avec la certitude d'une glorieuse récompense dans l'autre monde et se défendirent avec une constance inébranlable.

Le sultan se préoccupa vivement de leur position et fit partir pour El-Mehdïa plusieurs détachements de troupes. Ensuite, son frère, l'émir Abou-Yahya-Zékérïa, quitta Tunis avec les fils du sultan, et mena contre l'ennemi toutes les troupes qui étaient encore disponibles. Les Arabes nomades et les autres populations lui envoyèrent aussi des combattants, de sorte que la plaine d'El-Mehdïa fut remplie de monde.

Les Francs, attaqués vigoureusement et accablés d'une grêle

de traits, cherchèrent d'abord un abri derrière leurs retranchements, mais ensuite ils sortirent contre les musulmans et leur livrèrent bataille. Dans cette rencontre, les fils du sultan se couvrirent de gloire, et l'un d'eux, Abou-Fares, faillit perdre la vie. A la suite de ce combat, les habitants lancèrent sur l'ennemi, du haut de leurs remparts, une pluie de pierres, de flèches et de naphte [enflammée] ; ils parvinrent même à incendier la tour qui les dominait du côté de la mer. Les assiégeants furent tellement découragés en voyant brûler cet édifice, qu'ils s'embarquèrent le lendemain et partirent pour leur pays. Les musulmans sortirent alors de la ville, en se félicitant de leur délivrance et en remerciant les princes qui étaient venus à leur secours. *Dieu repoussa les infidèles ; ils partirent furieux et n'obtinrent aucun avantage. Dieu épargna aux musulmans la peine de combattre* [1].

L'émir Abou-Yahya reprit le chemin de Tunis après avoir donné l'ordre de réparer les murs de la ville et d'en fermer les brèches.

RÉVOLTE ET SIÉGE DE CAFSA.

Après avoir effectué la réduction de Cafsa [2] le sultan y installa, comme gouverneur. son fils, l'émir Abou-Bekr, et plaça auprès de lui, en qualité de ministre, le nommé Abd-Allah-et-Toreiki, officier qui était parvenu à un haut rang dans le service de l'empire après avoir été affranchi par le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Une année plus tard, l'émir Abou-Bekr abdiqua le pouvoir et, en l'an 782 (1380-1), il alla rejoindre son père à Tunis. Et-Toreiki, dont le sultan estimait beaucoup le talent et la capacité, reçut alors le commandement de la ville et le garda jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en 794 (1391-2). Mohammed, son fils et successeur, avait plusieurs frères consan-

[1] *Coran*; sourate 33 verset 25.

[2] Voy. ci-devant, page 95.

guins auxquels son élévation inspira une profonde jalousie. Cédant aux conseils perfides d'un parent d'Ahmed-Ibn-el-Abed, nommé Ed-Doneiden[1], ces jeunes gens emprisonnèrent leur frère et se mirent en révolte. Ed-Doneiden n'avait pas été atteint par la proscription dont le sultan frappa les membres de la famille Abed et, pour cette raison, il était resté à Cafsa où il remplissait, avec intelligence et probité, les fonctions de distributeur des eaux de la ville. Invité alors par les notables d'expulser tous les fils d'Et-Toreiki, qu'ils croyaient disposés à faire leur soumission au sultan, il s'empara du commandement que ses aïeux avaient déjà exercé, chassa les Beni-'t-Toreiki et confisqua leurs biens.

Le sultan, voyant les Cafsiens persister dans leur égarement malgré ses remontrances et ses menaces, rassembla une armée, soudoya les Arabes et se mit en marche. Vers le milieu de l'an 795 (mai 1393) il campa sous les murs de Cafsa et, ayant reconnu que les habitants s'y étaient fortifiés, il les attaqua vigoureusement et leur fit éprouver des pertes considérables. Au moyen d'un blocus sévère il leur coupa les vivres et, ensuite, il fit abattre [une partie de] leurs dattiers, afin de faciliter ses communications. Les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité quand leur cheikh, Ed-Doneiden, se rendit auprès de lui afin de ratifier une capitulation qui devait assurer le salut de la ville et des habitants. En le voyant arriver, le sultan trahit sa parole et le fit arrêter, croyant hâter ainsi la reddition de la place.

Il y avait alors dans Cafsa un autre membre de la famille El-Abed, nommé Omar-Ibn-el-Hacen. Parti pour le Maghreb après la chute de sa famille, cet homme était ensuite rentré dans le Zab. Quand Ed-Doneiden se fut emparé du commandement, Omar se rendit auprès de lui ; mais, quelques jours plus tard, il fut emprisonné par son parent dont il avait encouru les soupçons. Quand les notables de Cafsa apprirent la conduite déloyale du

---

[1] La dernière syllabe de ce nom s'écrit avec *dal-kesré*, *noun*. Le *waou* du texte arabe imprimé est de trop.



sultan, ils se rallièrent à Omar et lui confièrent le commandement. Ensuite, ils cherchèrent à exciter la commisération des tribus arabes et, pour les toucher davantage, ils leurs firent passer de l'argent avec le conseil de ne pas risquer la perte des trésors qu'elles avaient déposés dans la ville. Soula-Ibn-Khaled répondit à leur appel et, profitant de l'éloignement des Arabes, alliés du sultan, lesquels s'étaient répandus dans les environs pour faire paître leurs chameaux, il déploya ses étendards à l'improviste et parut à la tête de son peuple, les Aulad-Abi-'l-Leil. Le sultan abandonna aussitôt ses positions et, étant bien secondé par ses fils et ses officiers, il repoussa les troupes de Soula qui s'étaient mises à sa poursuite. Prenant alors la route de Tunis, il opéra sa retraite en combattant, et il rentra dans sa capitale sans avoir rien laissé gagner à l'ennemi excepté de bons coups de sabre et de lance.

Soula se repentit bientôt de la faute qu'il avait commise et envoya au sultan l'offre de sa soumission ; puis, voyant repousser ce témoignage de respect, il passa dans ses quartiers d'hiver, en l'an 796 (1394), et appela auprès de lui Ibn-Yemloul qui avait établi à Biskera son nid de sédition. Ahmed-Ibn-Mozni consentit volontiers au départ de son protégé, être aussi pervers que lui-même. Soula se mit alors en marche avec sa tribu et emmena Ibn-Yemloul devant Touzer, dont il voulait entreprendre le siége ; mais, découragé par l'attitude ferme du gouverneur, El-Montacer, il quitta son compagnon et alla dans le Tell avec l'intention d'y passer l'été et d'invoquer encore la clémence du sultan.

Ed-Doneiden, que le monarque hafside avait laissé derrière lui en s'éloignant de Cafsa, se fit introduire dans la ville par quelques-uns de ses partisans, mais il fut arrêté dans son logement et mis à mort par Omar-Ibn-el-Abed. Les habitants eurent alors le regret de voir la présidence de leur conseil administratif usurpé par Omar, et, redoutant les suites de leur rebellion, ils cherchèrent à désarmer la colère du sultan par une prompte soumission. Ce prince accueillit leur repentir, à la condition de pouvoir entretenir chez eux un gouverneur de son choix.

Tels sont les derniers renseignements que j'ai reçus au sujet de cette ville, et j'ignore si le sultan a conclu un traité, soit avec les Cafsides, soit avec Soula.

OMAR, FILS DU SULTAN, EST NOMMÉ GOUVERNEUR DE SFAX. — IL S'EMPARE DE CABES ET DE L'ÎLE DE DJERBA.

L'émir [Abou-Hafs-]Omar, fils du sultan Abou-'l-Abbas, avait été élevé sous les yeux de l'ancien gouverneur de Constantine, l'émir Ibrahîm, dont il était le frère germain. Après la mort d'Ibrahîm, il alla demeurer chez son père. Nous avons parlé ailleurs[1] des troubles qui éclatèrent à Tripoli lors de la mort du gouverneur, Abou-Bekr-Ibn-Thabet, et mentionné que Caçem-Ibn-Khalef, le général tripolitain, passa au sultan. En l'an 792 (1390), Cacem fut chargé par ce monarque d'assiéger Tripoli et d'emmener l'émir Omar avec lui. Pendant une année entière, il tint la ville étroitement bloquée, mais, s'étant enfin tout aussi fatigué de la longueur du siége que les habitants eux-mêmes, il consentit à recevoir une somme d'argent et à décamper. En l'an 795 (1392-3) l'émir Omar rejoignit son père qui était occupé à bloquer la ville de Cafsa, et lui raconta qu'en passant par Djerba, il avait éprouvé le désagrément de s'en voir refuser l'entrée par Mansour, l'affranchi européen qui y exerçait le commandement. Le sultan lui donna le gouvernement de Sfax pour le consoler, et lui promit de plus celui de Djerba.

Omar se rendit à Sfax et pénétra ensuite dans l'île de Djerba où il rallia autour de lui les tribus berbères qui y faisaient leur séjour. Mansour s'enferma dans le château, nommé El-Cachetîl en langue franque, et écrivit au sultan pour savoir ce qu'il devait faire. En réponse, il eut l'ordre de remettre la forteresse et l'île à l'émir Omar.

---

[1] Le chapitre auquel notre auteur renvoie le lecteur se trouve plus loin.



Quelque temps après, Omar s'assura l'appui des habitants d'El-Hamma, ennemis jurés de ceux de Cabes, et s'étant mis en marche avec eux, l'an 796 (1393-4), il surprit cette ville et coupa la tête au gouverneur, Yahya-Ibn-Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki. De cette manière, Cabes échappa à la domination de la famille Mekki et devint partie des états d'Omar.

MORT DU SULTAN ABOU-'L-ABBAS. — SON FILS, ABOU-FARES-AZOUZ, LUI SUCCÈDE.

Depuis quelque temps, le sultan Abou-'l-Abbas souffrait tellement de la goutte que, dans la plupart de ses expéditions, il avait dû se faire transporter en une litière à mulets. Vers la fin de sa vie, les attaques de cette maladie prirent une grande intensité et, en l'an 796 (1393-4), elles le conduisirent au bord du tombeau. Il avait alors pour lieutenant-général son frère Zékérïa, qu'il avait désigné comme héritier du trône et dont le fils Mohammed commandait à Bône.

Les fils du sultan étaient très-nombreux et, comme ils aspiraient tous à l'empire, ils virent avec une jalousie extrême la haute position de leur oncle, et ce ne fut pas sans effroi qu'ils envisagèrent le sort qu'il leur était réservé s'il arrivait au pouvoir : plus la maladie de leur père augmentait, plus ils s'abandonnèrent à la consternation. Peu de temps avant de mourir, le sultan envoya à Constantine Abou-Bekr, son fils aîné, avec le diplôme de gouverneur. Les autres frères se rallièrent alors autour d'Abou-Fares-Azouz, second fils du sultan, et ayant arrêté leur oncle Zékérïa, au moment où il entrait au palais pour visiter le souverain malade, ils l'enfermèrent dans un cabinet sous bonne garde. Trois jours après, le sultan mourut; le 4 Chàban 796 (6 juin 1394), les princes reconnurent pour souverain leur frère Abou-Fares, et les notables de la ville, accompagnés de toutes les autres classes de la population, s'empressèrent de lui prêter le serment de fidélité. Le nouveau sultan fit saisir et transporter au palais les richesses entassées dans les maisons de son oncle, auquel il assigna pour demeure une étroite

prison. S'étant alors chargé des soins du gouvernement, il choisit pour lieutenants plusieurs de ses frères et les établit dans les chefs-lieux de l'Ifrîkïa : l'un reçut le gouvernement de Souça, l'autre celui d'El-Mehdïa ; un troisième, Ismaîl, se fixa à Tunis en qualité de lieutenant-général de l'empire. Les autres furent élevés à la dignité de conseillers d'état.

La nouvelle de ces changements ébranla l'autorité d'El-Mostancer, gouverneur de Touzer, et l'obligea à se réfugier dans El-Hamma. Abou-Zékérïa, un autre fils du feu sultan, abandonna son commandement à Nefta, et se jeta dans les montagnes de Nefzaoua. Abou-Bekr, le frère aîné, partit pour Constantine peu de temps avant la mort de son père et, en passant par Bône, il trouva chez son cousin, l'émir Mohammed, un accueil très-empressé. Arrivé à sa destination, il fut invité par les officiers commandants à produire son diplôme, et, sur la lecture de cette pièce, il se fit ouvrir la porte de la ville dont il prit aussitôt le commandement.

Mohammed-Ibn-Abi-Hilal, confident du sultan Abou-'l-Abbas, reçut de ce prince, qui était alors sur son lit de mort, l'ordre de se rendre en mission auprès d'Abou-Fares-Abd-el-Azîz qui venait de remplacer, sur le trône du Maghreb, son père, le sultan Abou-'l-Abbas, fils d'Abou-Salem. Il partit dans le mois de Safer 796 (décembre 1393), emportant avec lui des cadeaux tels qu'un sultan doit offrir à un autre. Arrivé à Mîla, il apprit la mort de son maître et, en conséquence d'un ordre que l'émir Abou-Bekr lui expédia de Constantine, il rapporta les cadeaux à cette ville et se fixa auprès du prince gouverneur.

Telles sont les dernières nouvelles dignes de foi que nous avons apprises au sujet des Hafsides, et tel est l'état où ils se trouvent à présent.

HISTOIRE DES BENI-MOZNI, ÉMIRS DE BISKERA ET DE CETTE PARTIE DU ZAB QUI EN DÉPEND.

La ville de Biskera est actuellement la capitale du Zab, région qui a pour limites la bourgade d'Ed-Doucen du côté de l'occi-

dent, et les bourgades de Tennouma et de Badis, du côté de l'orient. Le Zab est séparé de la plaine nommée El-Hodna par des montagnes dont la masse principale se dirige de l'ouest à l'est[1] et dont plusieurs cols facilitent les communications entre les deux pays. C'est encore là une partie du Deren [l'Atlas], vaste chaîne qui s'étend sans interruption depuis le fond du Maghreb jusqu'au midi de Barca. L'extrèmité occidentale de cette montagne, l'extrèmité qui est vis-à-vis du Zab, est habitée par un débris de la tribu des Ghomert, peuple zenatien; l'extrêmité orientale touche à l'Auras, autre montagne bien connue qui domine Biskera et qui forme la limite septentrionale[2] de la plaine du Zab. Dans la suite de cet ouvrage nous donnerons quelques renseignements sur les habitants de l'Auras.

Le Zab est un pays étendu, renfermant de nombreux villages, assez raprochés les uns des autres et dont chacun s'appelle un *zab*[3]. Le premier en est le Zab d'Ed-Doucen; ensuite on trouve le Zab de Tolga, le Zab de Melîli et ceux de Biskera, de Tehouda et de Badis. Biskera est la métropole de tous les villages zabiens.

A l'époque oú les [Hammadites] rois des Sanhadja, demeuraient dans la Calâ-Beni-Hammad et que les dynasties aghlebide et fatemide avaient disparu [de l'Afrique], les cheikhs qui gouvernaient Biskera appartenaient aux Beni-Romman, famille qui était originaire de la ville, et qui tirait son influence du nombre de ses membres et de la possession de presque toutes les fermes voisines. Djâfer-Ibn-Abi-Romman, un de ces cheikhs, laissa une grande réputation. Vers l'an 450 (1058), quand Biskera se révolta contre Bologguîn, fils de Mohammed[4], ce fut Djâfer qui excita le soulèvement. L'armée sanhadjienne, com-

---

[1] L'auteur aurait du dire : du *nord au sud*.

[2] Ici l'auteur a écrit *du sud au nord*; il aurait du mettre de *l'est à l'ouest*.

[3] *Ziban* pluriel de *Zab*, est le nom par lequel cette région est généralement connue.

[4] Voy, t. II pp. 47, 48.

mandée par Khalef-Ibn-Abi-Haidera, prit la ville d'assaut et en transporta les chefs à la Calâ, où Bologguîn les fit tous mourir, pour servir d'exemple.

Le conseil administratif de Biskera se composa ensuite des Beni-Sindi, autre famille de cette ville. Arous-Ibn-Sindi, chef de cette maison, montra un sincère dévouement aux Sanhadja, et cela dans un temps où leur autorité s'était affaiblie et cédait aux atteintes de la décrépitude. Ce fut lui qui fit mourir El-Montacer-Ibn-Khazroun, chef zenatien qui, lors de son retour de l'Orient, avait marché contre le sultan [hammadite] à la tête des Maghraoua, des Arabes athbedjites et des Beni-Adi, tribu hilalienne. Voulant tendre un piége à cet aventurier, le sultan lui céda comme apanage les campagnes du Zab et du Rîgha ; puis, il le fit assassiner par Arous, ainsi que nous l'avons déjà raconté[1]. La chute des Sanhadja entraîna celle des Sindi.

A l'époque où s'éleva la dynastie almohade, les Romman se virent [encore] la famille la plus nombreuse et la plus ancienne de Biskera.

Quant à la famille Mozni, elle formait originairement une petite fraction d'une tribu arabe nomade qui, dans le cinquième siècle de l'hégire, pénétra en Ifrîkïa de compagnie avec l'avant-garde des Beni-Hilal-Ibn-Amer, dont elle s'était fait l'alliée. Les Beni-Mozni prétendent se rattacher à l'illustre tribu de Mazen, branche des Fezara, mais ils appartiennent en réalité à la tribu de Djora-Ibn-Alouan-Ibn-Mohammed-Ibn-Locman-Ibn-Khalîfa-Ibn-Latîf, fraction des Athbedj. Leur aïeul se nommait Mozna-Ibn-Dîfel-Ibn-Mahya-Ibn-Djora. Je tiens ces renseignements d'un généalogiste hilalien, et leur exactitude me paraît démontrée par la position du pays où demeurent les Beni-Mozni : toutes les peuplades du Zab ne sont que des débris de la tribu d'Athbedj ; débris qui, n'ayant plus assez de force pour mener une vie nomade, se sont fixés dans les villages du Zab, à l'instar de leurs prédécesseurs en ce pays, les Zenata et les premières bandes des Ara-

[1] Voy. t. II, p. 49.

bes qui vinrent enlever l'Afrique [aux Romains]. Les Mozni, en se représentant comme descendants de Fezara, cherchent à cacher leur véritable origine, et le motif en est parfaitement clair : tous les Athbedj du Zab ont été réduits au rang des peuplades tributaires et corvéables ; il fallait donc répudier une telle parenté et se donner une origine illustre.

Les Beni-Mozni s'établirent d'abord dans un village des environs de Biskera nommé Hîas [1]. S'étant ensuite multipliés, ils occupèrent, conjointement avec les habitants de Biskera, un grand nombre de fermes et de cours d'eau. Plus tard, ils allèrent se fixer dans la ville même, afin d'être mieux logés et mieux protégés, et ils partagèrent le sort, tantôt favorable, tantôt malheureux, des autres habitants. Leurs chefs devinrent ensuite membres du conseil de la ville et s'attirèrent ainsi la jalousie des Beni-Romman. Cette famille, indignée de voir les Mozni mis au même rang qu'elle, les menaça de sa vengeance et alluma [2] le feu d'inimitié et de haine qui régna désormais entre les deux maisons. La querelle commença par des paroles injurieuses et par un appel au tribunal du sultan, à Tunis. Ceci se passa sous la domination hafside, pendant l'époque où l'émir Abou-Zékérïa et son fils, le sultan El-Mostancer occupaient le trône. Ensuite, les Mozni et les Romman en vinrent à des actes de violence et se livrèrent plusieurs combats dans les rues de Biskera. Le gouvernement hafside fut d'abord assez favorable aux Beni-Romman, parce qu'ils formaient la famille la plus ancienne de la ville ; [mais, ensuite, il changea de sentiment par suite des événements que nous allons raconter].

L'émir Abou-Ishac, s'étant révolté contre son frère Mohammed-el-Mostancer qui venait d'être proclamé sultan, passa chez les Arabes Douaouida. Mouça-Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud-el-Bolt, qui exerçait alors le commandement de toutes les populations nomades, lui prêta le serment de fidélité et l'emmena dans

---

[1] Variante : *Hamas*, localité inconnue.

[2] Dans le texte arabe il faut lire *idtaremet* à la place *d'imtaremet*.



le Zab pour y faire le siége de Biskera. Un membre de la famille Mozni, nommé Fadl-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed-Ibn-el-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Mozni, embrassa alors la cause de ce prince et força les habitants de la ville à le reconnaître pour souverain. L'arrivée inattendue de l'armée du sultan obligea les insurgés à sortir du Zab. Fadl-Ibn-Ali suivit la fortune d'Abou-Yahya et, l'ayant accompagné en Espagne, il resta avec lui dans cet asile de procrits jusqu'à la mort du sultan El-Mostancer. Cet événement ouvrit à l'émir Abou-Yahya le chemin du trône. Quand le nouveau monarque se fut établi dans Tunis, siége du khalifat, il nomma Fadl-Ibn-Ali-Ibn-Mozni gouverneur du Zab, et fit choix d'Abd-el-Ouahed, frère de Fadl, pour gouverner le Djerîd. De cette manière il récompensa leurs fidèles services et le dévouement avec lequel ils avaient partagé son sort dans l'adversité.

Aussitôt que Fadl-Ibn-Mozni fut arrivé à Biskera, les Romman cédèrent devant sa puissance et, pour se conformer au désir du gouvernement hafside, ils reconnurent l'autorité du nouveau chef sans faire la moindre observation. Fadl y avait commandé pendant quelque temps quand le sultan Abou-Ishac tomba sous les coups de l'imposteur Ibn-Abi-Omara. Le sultan Abou-Hafs vengea la mort de son frère et releva la puissance de l'empire hafside. Ces deux souverains apprécièrent hautement le mérite de Fadl-Ibn-Mozni et lui abandonnèrent, en toute confiance, l'administration du Zab.

Les Beni-Romman, ennemis héréditaires des Beni-Mozni, supportèrent avec impatience la domination d'El-Fadl et, dans l'espoir de s'en délivrer, ils s'adressèrent, en secret, aux Aulad-Harîz [1], fraction de la tribn de Latîf, l'une des branches de la tribu d'Athbedj. Contrainte par sa faiblesse de renoncer à la vie nomade, cette peuplade avait fixé son séjour à Machach, village attenant à Biskera, et, s'étant liée par des mariages aux habitants de cette ville, elle avait fini par identifier ses intérêts avec les leurs. Les Romman s'adressèrent donc aux Harîz et les enga-

---

[1] Voy. t. I p. 56, l. 34 où il faut lire *Hariz* à la place de *Djerir*.



gèrent à tomber sur Fadl Ibn-Mozni et à lui arracher le pouvoir et la vie. Ils devaient ensuite détruire de leurs propres mains le village de Machach et se transporter à Biskera, pour y vivre sous la protection des Romman. Leurrés par cette offre, ils se laissèrent tromper au point de former un complot avec les Romman et d'assassiner El-Fadl pendant qu'il se promenait à cheval, en dehors de la ville. Ceci se passa en l'an 683 (1284-5). Les Romman s'emparèrent alors du commandement de la province du Zab et, deux années plus tard, ils rompirent le traité qu'ils avaient conclu avec les Harîz. Ces malheureux furent contraints de quitter la ville et, ne trouvant aucun endroit dans le voisinage pour s'y établir, ils allèrent se disperser dans les cantons du Rîgha.

Après avoir trahi leurs alliés et répudié l'autorité du sultan, les Romman usurpèrent la présidence du conseil qui gouvernait Biskera et le Zab; mais, les véritables maîtres de cette province étaient les Douaouida, qui en avaient pris possession ainsi que de Nigaous, de Maggara et d'El-Mecîla, dans le Hodna.

Lors de l'assassinat de Fadl-Ibn-Mozni, son fils Mansour se trouvait à Tunis où il s'était rendu pour des affaires, et, par suite des intrigues que les Romman ourdirent contre lui, il encourut la disgrâce du sultan Abou-Hafs et fut mis en prison. Le démembrement de l'empire par Abou-Zékérïa Yahya, fils de l'émir Abou-Ishac qui s'était rendu souverain de Bougie, de Constantine et de Bône, et l'adhésion des habitants du Zab à la cause du sultan Abou-Hafs, amenèrent des changements qui facilitèrent l'évasion de Mansour-Ibn-Fadl. En l'an 691 (1292) il arriva à Bougie, quelque temps après la mort du chambellan Abou-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas. S'étant alors attaché au secrétaire Abou-'l-Cacem-Ibn-Abi-Djebbi, auquel le sultan Abou-Zékérïa venait de confier la place vacante, il réussit, par des services utiles et de riches cadeaux, à gagner la faveur de ce ministre et à se faire nommer gouverneur du Zab. Il prit alors l'engagement de placer ce pays sous l'autorité du sultan de Bougie, et il promit d'envoyer régulièrement à ce prince les impôts de la province.

Quand Mansour parut sous les murs de Biskera avec les trou-

pes qu'Abou-Zékérïa lui avait prêtées, les Beni-Romman transmirent à Bougie l'offre de leur soumission. Le sultan répondit aux personnes chargées de lui faire cette communication, qu'elles devaient s'adresser à leur gouverneur, Mansour-Ibn-Fadl, auquel, du reste, il écrivit de recevoir leurs assurances de fidélité et d'obéissance.

En l'an 693 (1293-4), El-Mansour occupa Biskera et, sous prétexte de bâtir un logement pour ses gens, il construisit une citadelle, y installa des troupes et, au mépris du traité qu'il venait de conclure, il attaqua les Romman et les expulsa de la ville. Ayant consolidé son autorité de cette façon, il envoya au sultan Abou-Zékérïa de sommes considérables provenant des impôts et obtint, en retour, l'autorisation d'ajouter à la province qu'il administrait le Rîgha, l'Auras, les villes de Ouargla, ainsi que Maggara, Nigaous et El-Mecîla, villes de Hodna. D'après les ordres de son maître, il parcourut ces régions afin d'affaiblir les Arabes, en leur empêchant d'y prélever d'impôts ; mesure d'autant plus nécessaire que ces nomades avaient étendu leur domination sur toutes les plaines qui se trouvent de ce côté. Il les contraignit ainsi à lui remettre la moitié des sommes qu'ils y recevaient à titre de tribut, et il s'en fallut peu qu'il ne les obligeât à lui en céder la totalité. Ayant ainsi procuré au sultan un revenu considérable, et augmenté celui de ses propres états, il cultiva la bienveillance des officiers qui entouraient le souverain et parvint, avec leur appui, au plus haut degré de faveur à la cour. Tout en ramassant de l'argent, il eut soin de laisser son influence bien s'enraciner à Biskera et de raffermir toutes les bases de son autorité.

Abou-Zékérïa II [sultan de Bougie] mourut vers la fin du septième siècle, et eut pour successeur son fils, l'émir Abou-'l-Baca-Khaled. Abou-Abd-er-Rahman, chambellan du nouveau souverain, avait toujours soutenu Mansour-Ibn-Mozni par sa protection ; il plaçait en lui une confiance entière et, l'ayant alors chargé de maintenir l'ordre dans les vastes plaines qui faisaient partie des états d'Abou-'l-Baca, il lui accorda, de plus, le gouvernement de cette partie du Tell qui est occupée par les Sedouî-

kich et les Eïad. Mansour déploya alors toutes les ressources de son habileté afin de faire rentrer les impôts que ces pays devaient à l'état ; il féconda même les branches stériles du revenu dont il en augmenta même les sources.

Dans la suite, il se détacha de l'empire et fit venir de Tlemcen Yahya-Ibn-Khaled, petit-fils du sultan Abou-Ishac, afin de le proclamer sultan et de lui prêter le serment de fidélité. Secondé par les Douaouida, qu'il avait gagnés à la cause de ce prince, il alla mettre le siége devant Constantine. Ayant alors découvert que son protégé nourrissait des mauvaises intentions à son égard et n'attendait qu'un moment favorable afin de les mettre à exécution, il rompit avec lui et ramena ses troupes à Biskera. Il s'était déjà remis sous l'autorité du sultan quand Yahya-Ibn-Khaled se présenta encore chez lui et encourut, par cette démarche imprudente, la perte de la liberté. Yahya mourut en prison, l'an 720 (1320).

Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni eut à soutenir une longue guerre contre les Arabes *Morabets*, partisans du célèbre Séada [1] et zélateurs de la doctrine *sonnite*. Ils l'avaient invité à alléger le fardeau de ses sujets en supprimant les contributions illégales (*magharem*) et les droits de marché ; lui déclarant que, de cette manière, il se conformerait à la *sonna*, règlement dont ils s'étaient engagés à faire observer les prescriptions. Comme il s'y refusa, ils vinrent plusieurs fois l'assiéger dans Biskera. Séada perdit la vie, l'an 705 (1305-6) [2], dans une tentative contre la ville de Melîli. Plus tard, Mansour rassembla une armée pour combattre les *Morabets* et la fit partir sous la conduite de son fils Ali et d'Ali-Ibn-Ahmed, cheikh des Douaouida. Les *Morabets* eurent pour chefs Abou-Yahya-Ibn-Ahmed, frère du précédent, Eïça-Ibn-Yahya-Ibn-Idrîs, chef des Aulad-Acaker, Atïa-Ibn-Soleiman-Ibn-Sebâ, et Hacen-Ibn-Selama, chef des Aulad-Talha. Les troupes d'Ibn-Mozni furent mises en déroute ; leur chef

---

[1] Voy. t. I, p. 81.

[2] Les manuscrits et le texte arabe imprimé portent, par erreur, 750.



mourut en combattant, Ali-Ibn-Ahmed tomba entre les mains de l'ennemi, mais on le relâcha peu de temps après. Les vainqueurs allèrent mettre le siége devant Biskera et abattre les bois de dattiers qui l'entourent. Ils se retirèrent alors et y revinrent ensuite une seconde et une troisième fois ; faisant ainsi la guerre à Mansour jusqu'au jour de sa mort.

Le chambellan Ibn-Ghamr avait beaucoup d'estime pour Mansour et se fiait à lui comme à un ami dévoué. Quand le sultan Abou-'l-Baca se rendit à Tunis, Ibn-Ghamr l'accompagna, mais, voulant ensuite le quitter, il effectua son projet par une ruse dans laquelle il fut secondé par le seigneur de Biskera[1]. Arrivé à Constantine, il renvoya ce chef dans le Zab.

Mansour allait très-souvent à Bougie pour visiter Ibn-Ghamr et faire l'inspection du pays dont il avait l'administration ; mais, une trahison des Arabes l'obligea à discontinuer cette habitude. Deux émirs douaouidiens, Ali-Ibn-Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-Mohammed-Ibn-Masoud, et Soleiman-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya-Ibn-Masoud, enlevèrent le commandement de leur tribu à Othman-Ibn-Sebâ-Ibn-Chibl-Ibn-Mouça-Ibn-Mohammed, et trouvèrent ensuite l'occasion de faire prisonnier Mansour-Ibn-Fadl-Ibn-Mozni. L'ayant rencontré pendant qu'il rentrait du pays des Sedouîkich, où il était allé faire une tournée administrative, ils le chargèrent de liens et pensèrent même à lui ôter la vie, mais ensuite ils lui rendirent la liberté moyennant un rachat de cinq *kintars*[2] d'or. Par ce coup de main ils trouvèrent le moyen de subvenir aux frais que nécessitait leur nouvelle position. Depuis lors, Mansour ne se mit jamais en route sans se faire donner des otages par les Arabes.

En l'an 717 (1317), Abou-Yahya-Abou-Bekr, sultan [de Constantine], voulant entreprendre sa première expédition contre Tunis, demanda à son chambellan, Yacoub-Ibn-Ghamr, qui était alors à Bougie, une somme d'argent pour la solde et

---

[1] Voy. t. II, p. 134.

[2] Voy. t. I p. 210, note.



l'équipement de ses troupes. Ce ministre répondit en lui envoyant Mansour-Ibn-Fadl comme le plus capable de le servir en cette occasion et de remplir auprès de lui les fonctions de chambellan. Mansour ne pardonna jamais à Ibn-Ghamr de l'avoir joué ainsi et, par la méfiance qu'il lui témoigna depuis lors, il s'attira la haine de son ancien ami. Le sultan rentra de cette expédition après avoir campé sous les murs de Tunis et tenté de s'en emparer. Arrivé à Constantine, il remarqua dans la conduite d'Ibn-Ghamr, qui exerçait alors le haut commandement dans Bougie, certains traits qui décélaient des intentions de révolte : ce fonctionnaire s'abstint de se rendre auprès de lui et, à la suite de plusieurs messages qui s'échangèrent entre eux, il demanda que Mansour lui fût envoyé. Celui-ci, averti du danger auquel il allait s'exposer [ne fit aucune observation et] partit avec Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas, qui était alors général des armées du sultan, et, après avoir suivi quelque temps la route, il s'en détourna pour se rendre à Biskera. Ibn-Séïd-en-Nas aurait voulu le faire arrêter, mais il ne l'osa pas. Le fugitif alla se mettre sous la protection de ses alliés arabes, Othman-Ibn-en-Nacer, chef des Aulad-Harbi, et Yacoub-Ibn-Idrîs, chef des Aulad-Khanfer, et de leurs confédérés. Aidé par eux, il réussit à rentrer chez lui. Son évasion contraria Ibn-Ghamr au dernier degré. Mansour embrassa alors le parti d'Abou-Tachefîn, seigneur de Tlemcen et adversaire déclaré des Hafsides ; il lui envoya ses hommages et un riche cadeau que son fils Youçof entreprit d'apporter à leur destination.

Pendant ces événements, le sultan avait obtenu possession de Tunis et de toute l'Ifrîkïa. En l'an 719, Ibn-Ghamr mourut et Mansour ne cessa jusqu'à la fin de ses jours, de repousser la domination hafside et de résister aux troupes qui, à plusieurs reprises, arrivaient de Bougie pour assiéger Biskera. Sa mort eut lieu l'an 725 (1325).

Abd-el-Ouahed-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, son fils et successeur, se fit confirmer par le sultan [de Tunis] dans le gouvernement du Zab et obtint de plus le commandement du Rîgha, de Ouargla et des autres villes du Désert qui sont au-delà du Zab.

Après la mort d'Ibn-Ghamr, le sultan donna le gouvernement de Bougie à Mohammed-Ibn-Abi-'l-Hocein-Ibn-Séïd-en-Nas, auquel il confia aussi l'éducation de son fils Yahya. Comme ce ministre, ainsi qu'Abd-el-Ouahed, avait été patronisé par Ibn-Ghamr au point de devenir un de ses intimes, la jalousie qui s'était mise entre ces deux hommes éclata de nouveau et leur querelle s'envenima au sujet d'une question de préséance à la cour. Ibn-Séïd-en-Nas fit mettre le siége devant Biskera, et Abd-el-Ouahed, se rappelant la conduite de son père dans les dernières années, reconnut pour son souverain le prince zîanide qui régnait à Tlemcen. Fatigué enfin des attaques auxquelles il se voyait exposé, le seigneur de Biskera demanda la paix et, ayant donné une de ses filles en mariage au sultan, il promit de lui obéir désormais et de lui remettre les impôts du Zab.

Abd-el-Ouahed continua à servir le gouvernement hafside jusqu'à l'an 729 (1328-9), quand son frère Youçof complota sa mort avec les Beni-Bou-Gouaïa et les Beni-Semat, familles admises dans l'intimité de la famille Mozni. Toutes leurs mesures ayant été prises, Youçof le fit appeler au conseil, un soir, pour discuter une affaire importante et l'étendit mort en lui portant un coup de poignard. Devenu ainsi maître du Zab, Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni obtint du sultan un acte d'investiture, selon l'usage et, pour se conformer au cérémonial prescrit, il fit célébrer la prière au nom des Hafsides dans toutes les mosquées de ses états.

Le rappel de Mohammed-Ibn-Séïd-en-Nas de Bougie, pour remplir auprès de son souverain les fonctions de chambellan et pour diriger l'administration de l'état, fit encore naître la haine et l'inimitié entre ce ministre et le gouverneur du Zab. La perte de Youçof aurait pu en résulter si les envahissements du sultan de Tlemcen n'avaient pas détourné l'attention du gouvernement tunisien.

En l'an 733 [1] (1332-3), le sultan fit mourir Ibn-Séïd-en-Nas et

---

[1] Le texte arabe porte 732.



confia à Mohammed-Ibn-el-Hakîm le commandement de l'armée et le gouvernement de toutes les villes et de toutes les provinces de l'empire. Il lui laissa aussi le soin d'administrer l'état et de conduire les affaires publiques. Cette nomination eut lieu quand le sultan se fut tiré d'embarras par la défaite de ses ennemis [les Abd-el-Ouadites] et qu'il eut délivré le pays du poids de leur oppression. Ce fut vers la même époque que le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, coupa les griffes et amortit l'audace des [Abd-el-Ouadites,] adversaires du sultan hafside, en dirigeant contre eux l'expédition dont nous avons parlé ailleurs [1].

A la suite de ces événements, la mésintelligence se mit entre Mohammed-Ibn-el-Hakîm et Youçof-Ibn-Mansour. Ibn-el-Hakîm parvint à réveiller la haine secrète que le sultan nourrissait dans son cœur contre le seigneur du Zab et à lui inspirer la ferme résolution d'employer tous les moyens afin de contraindre cet émir réfractaire à marcher droit et à mettre de la franchise dans sa soumission. Trois fois le ministre hafside sortit pour l'attaquer et, trois fois, il se retira après avoir reçu de Youçof le montant de l'impôt. Ali-Ibn-Ahmed, émir des Douaouida, indigné de se voir préférer Youçof-Ibn-Mansour quand il s'agissait de faire rentrer les impôts [du Zab], céda enfin aux inspirations de la jalousie et lui déclara la guerre. Sous prétexte de maintenir les doctrines de la *sonna* [2], il rassembla les populations du Rîgh et alla faire le siége de Biskera. Son fils Yacoub l'abandonna en ce moment et, étant entré dans la ville, il obtint en mariage la sœur de Youçof-Ibn-Mansour et prit hardiment la défense de son nouvel allié. Soleiman-Ibn-Ali, chef des Aulad-Sebâ et rival d'Ali-Ibn-Ahmed, vint alors à Biskera, sur la demande de Youçof-Ibn-Mansour, et combattit les assiégeants jour et nuit, jusqu'à ce qu'il les força à la retraite. La paix se rétablit entre les deux partis postérieurement à l'an 740 (1339-40).

---

[1] Voy. ci-après dans l'histoire des Abd-el-Ouad et dans celle des Mérinides.

[2] Voy. t. I, p. 82.



Ensuite eut lieu une autre expédition du caïd Ibn-el-Hakîm dans le Zab. Parti de l'Ifrîkïa, il alla menacer les villes du Djerîd et, s'en étant fait payer l'impôt, il emmena comme otage le fils d'Ibn-Yemloul et passa dans le Zab avec son armée et les troupes de ses alliés, les Arabes soleimides. Traversant rapidement cette province, il occupa le village d'Aoumach et força les Douaouida et les autres Arabes riahides à prendre la fuite. Ayant alors reçu un riche cadeau de Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, il s'éloigna d'Aoumach, passa dans le Rîgh, prit d'assaut et livra au pillage Tuggurt, boulevard de cette contrée, et, après avoir soumis tous les cantons du même pays, il repartit pour Tunis. En l'an 744 (1343-4) le sultan fit mourir ce général distingué.

Quand Abou-Haïs-Omar, fils du sultan [Abou-Yahya-Abou-Bekr], monta sur le trône, le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, se voyant desservi par les courtisans et craignant le caractère violent du sultan, s'enfuit à la cour du Maghreb auprès d'Abou-'l-Hacen, roi dont la puissance menaçait tous les royaumes voisins et dont les armées renfermaient une foule de tribus et de peuples. En l'an 748 (1347-8), Abou-'l-Hacen suivit le conseil de l'ex-chambellan et marcha contre l'Ifrîkïa à la tête d'une multitude de nations. Dans son camp, à Beni-Hacen, il reçut la visite de Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, et, l'ayant comblé de faveurs, il l'emmena à Constantine et le confirma dans le gouvernement du Zab et des localités au-delà de ce pays, telles qu'Ouargla et les villages du Rîgh. Il continua alors sa marche sur Tunis, après avoir recommandé à ce chef d'y apporter l'impôt de ces contrées et d'y escorter les gouverneurs des provinces qui, vers la fin de l'année, devaient venir des régions les plus reculées du Maghreb. Youçof prit ses mesures en conséquence et, quand il apprit l'arrivée de ces fonctionnaires, il alla les joindre à Constantine. Ils y étaient encore quand la nouvelle de la défaite du sultan à Cairouan vint les surprendre. L'émir du Zab se décida alors à rentrer chez lui, et son beau-frère, Yacoub-Ibn-Ali, commandant des nomades qui fréquentaient la partie de l'Ifrîkïa qui avoisine Constantine, ac-

courut pour le protéger et pour montrer combien il respectait les droits d'amitié et de parenté. Les officiers du sultan qui se trouvaient dans cette ville, ses domestiques, ses gouverneurs de provinces, les ambassadeurs du roi chrétien et les envoyés nègres, toutes les personnes qui y étaient arrivées avec l'émir Abd-Allah, un des plus jeunes des fils du sultan, se joignirent à Youçof et le suivirent à Biskera. Pendant plusieurs mois, il hébergea cette nombreuse compagnie et pourvut à tous leurs besoins. Ce ne fut qu'après l'évasion du sultan et sa rentrée à Tunis, que ces personnages se mirent en route, avec Yacoub-Ibn-Ali, pour se rendre auprès de lui. Youçof-Ibn-Mansour[1] rendit, en cette occasion, un grand service au sultan Abou-'l-Hacen, et, pendant le reste de ses jours, il mérita la haute faveur de ce monarque et de ses enfants.

Plus tard, quand les chefs des diverses régions de l'Ifrîkïa abandonnèrent le parti d'Abou-'l-Hacen, l'émir du Zab lui resta fidèle. Pendant le séjour du sultan à Tunis, il lui faisait passer de l'argent, et quand ce monarque arriva dans la ville d'Alger, après avoir échappé au naufrage, il continua à lui en envoyer. Après le départ d'Abou-'l-Hacen pour le Maghreb-el-Acsa, dont il espérait reconquérir le trône, ce serviteur dévoué ne cessa de faire célébrer, dans toutes les mosquées de ses états, le service solennel du vendredi au nom de son malheureux souverain. Abou-'l-Hacen mourut, en 752 (1351), dans la montagne des Hintata.

Abou-Einan, fils du sultan Abou-'l-Hacen, entoura alors l'empire mérinide d'une renommée impérissable : après avoir incorporé Tlemcen dans ses états et renversé le trône que les Beni-Abd-el-Ouad y avaient établi de nouveau, il réunit sous un même drapeau tous les peuples zenatiens et, en l'an 753 (1352), il dirigea cette armée vers la frontière de l'Afrique orientale. Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni lui envoya alors, spontanément, un écrit par lequel il le reconnaissait pour son souverain, et,

---

[1] Dans le texte arabe, on a imprimé *Yacoub* à la place de *Mansour*.

encore plus tard, il lui offrit ses hommages par l'entremise d'Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Abi-Amr, secrétaire et chambellan de ce souverain. Ceci eut lieu à l'époque où Abou-Einan avait mis une armée aux ordres d'Ibn-Abi-Amr afin de soumettre l'Ifrîkïa et de rétablir l'ordre dans la province de Bougie. En l'an 754, cet officier rassembla les émirs des tribus [qui habitaient ce pays], les commandants des populations nomades et les chefs des cantons, et se rendit avec eux auprès du sultan mérinide. Parmi eux se trouvèrent Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, émir du Zab, Yacoub-Ibn-Ali, émir des Arabes nomades, et tous les chefs des Douaouida. Abou-Einan les accueillit avec une bonté parfaite, en considération du dévouement qu'ils avaient montré à sa famille et à son père, et, aux marques d'honneur qu'il leur accorda, il ajouta de riches cadeaux. Youçof-Ibn-Mansour fut confirmé, comme auparavant, dans le gouvernement du Zab, du Rîgha et de Ouargla ; il rentra chez lui, comblé de faveurs, après s'être assuré la bienveillance du sultan et un rang très-honorable à la cour.

En l'an 758 (1357), le sultan Abou-Einan partit pour l'Ifrîkïa avec l'intention de prendre Constantine. Youçof-Ibn-Mozni étant venu le joindre sous les murs de cette forteresse, fut élevé au rang de vizir et admis au nombre des intimes du monarque. Yacoub-Ibn-Ali quitta alors le parti d'Abou-Einan parce que ce prince, voulant assurer l'obéissance du chef arabe et de sa tribu, lui avait demandé plusieurs otages. Il s'était déjà éloigné avec ses gens pour rentrer dans le Zab quand le sultan se précipita sur les parties de ce pays et du Tell qui appartenait au fugitif et y abattit les dattiers, combla les puits, détruisit les édifices et en fit disparaître jusqu'aux vestiges de la civilisation. Yacoub se jeta dans le Désert avec ses tribus et mit le sultan dans l'impossibilité de l'atteindre. Revenu à Biskera, Abou-Einan passa trois jours aux environs de cette ville afin de réorganiser son armée et de lui donner ce repos qu'une expédition fatiguante à travers les sables avait rendu nécessaire. Pendant ce temps, Youçof-Ibn-Mozni leur fournit du fourrage, du blé, de la viande, du sel, de l'huile et tout ce qui pourrait leur rendre ce séjour agréable. Il

pourvut avec une telle abondance à tous leurs besoins que son hospitalité lui a mérité un souvenir immortel. Au sultan il présenta les impôts que le Zab avait fournis cette année-là ; ils se composèrent de plusieurs quintaux d'or, que l'on déposa entre les mains de commissaires fidèles, pour le compte du trésor public. Voulant le récompenser de sa générosité, le sultan lui prodigua de riches cadeaux et l'autorisa à porter, lui et tous les membres de sa famille, des habillements pareils à ceux des princes, des princesses et des demoiselles[1] de la famille royale. Il reprit alors la route de sa capitale.

En l'an 759 (1358), Youçof envoya son fils Ahmed auprès du sultan qui tenait alors sa cour à Fez. Ahmed se mit en route avec le vizir Soleiman-Ibn-Dawoud qui rentrait en Maghreb après avoir fait une expédition en Ifrîkïa, et il emmena avec lui plusieurs chevaux de race et un nombre de beaux esclaves nègres. que son père destinait au sultan. Sa réception fut des plus honorables, et son séjour à Fez se prolongea jusqu'à la fin de l'année, quand Abou-Einan mourut. Le régent de l'empire lui donna en retour un cadeau magnifique et le congédia avec des lettres de recommandation aux gouverneurs des territoires et des forteresses qu'il devait traverser. Après la mort du sultan, le feu de la discorde ne tarda pas à se propager dans l'empire mérinide : plusieurs révoltes éclatèrent dans les provinces, et ce ne fut qu'à grand peine et au péril de la vie qu'Ahmed parvint à rejoindre son père. Parti pour se rendre dans son pays, il s'était arrêté à Tlemcen où se trouvait une garnison mérinide, et là il devint le prisonnier d'Abou-Hammou, sultan des Abd-el-Ouad, qui était encore venu s'emparer de l'ancienne capitale de sa famille. Il dut son salut à Sogheir-Ibn-Amer, cheikh des Beni-Amer-Ibn-Zoghba, qui le prit sous sa protection à cause de l'amitié qu'il portait à Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni et du désir qu'il avait de ménager à ses Arabes un asile dans le Zab et un protecteur dans Ibn-Mozni. Sogheir lui présenta une forte

[1] A la place de *thiab casrihi*, le traducteur lit *binat casrihi*.



somme d'argent et une partie des dons qu'il avait lui-même reçus des Mérinides ; il lui prêta aussi une troupe de cavalerie fournie par les Beni-Amer et le mit ainsi en mesure d'atteindre un lieu de sûreté. L'évasion d'Ahmed fut une chose tout-à-fait merveilleuse.

Les Almohades hafsides ayant alors expulsé de Bougie et de Constantine les garnisons mérinides, Youçof-Ibn-Mansour reconnut de nouveau l'autorité hafside et continua. jusqu'à sa mort, à lui montrer une apparence de soumission. Il mourut le 10 Moharrem, 767 (29 sept., 1365).

Son fils Ahmed lui succéda et suivit la même ligne de politique. Il est encore aujourd'hui émir du Zab, où il exerce le pouvoir dont son père fut revêtu ; il se conduit de la même manière, mais autant que la disposition de Youçof fut généreuse et libérale, autant celle du fils est marquée par la prétention et la jactance ; « *ton Seigneur crée et choisit tout ce qu'il veut* »[1]. Il a plusieurs fils dont l'aîné, Abou-Yahya, est né de la sœur de Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Yemloul et doit hériter du gouvernement du Zab.

Lors des malheurs qui frappèrent le Djerîd, Yahya-Ibn-Yemloul, fléau de son pays, vint s'établir chez Ahmed, et celui-ci, craignant que le sultan hafside n'exigeât de lui une soumission réelle, distribua de l'argent aux Arabes et tâcha, mais inutilement, de former une alliance avec le seigneur de Tlemcen. Pendant quelque temps, il demeura indécis sur la conduite qu'il devait tenir, mais Dieu jeta enfin dans son cœur une lumière directrice et lui fit voir le chemin du salut. Renonçant alors aux habitudes d'une feinte soumission, il s'empressa de suivre la voie droite de l'obéissance. Ce fut Abou-Abd-Allah-Ibn-Abi-Hilal, cheikh des Almohades, qui. étant passé chez lui de la part du sultan Abou-'l-Abbas, le décida à reconnaître de bonne foi l'autorité du gouvernement hafside. A cette occasion, Ahmed envoya au sultan un riche cadeau par l'entremise d'Ibn-Abi-Hilal

[1] *Coran* ; sourat 28, verset 68.



et il joignit à ce don un acte de loyale soumission. Le prince agréa cette offrande et rendit à Ahmed ses bonnes grâces.

HISTOIRE DES BENI-YEMLOUL, SEIGNEURS DE TOUZER, [DES BENI-ABED, SEIGNEURS DE CAFSA,] DES BENI-KHALEF, SEIGNEURS DE NEFTA ET DES BENI-ABI-MENIA, SEIGNEURS D'EL-HAMMA.

Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer et chef de la famille Yemloul, tenait le premier rang parmi les chefs djeridiens à cause de l'étendue de ses états et de l'importance de la ville où il avait établi son autorité. Les Yemloul prétendent remonter jusqu'à des Arabes de la tribu de Tenoukh qui entrèrent en Ifrîkïa avec les avants-coureurs de la première invasion musulmane, et qui se fixèrent dans cette localité lors de la conquête. La famille Yemloul y poussa de nombreuses branches, et, grâce à son origine et à ses alliances matrimoniales, elle devint une des maisons dont les membres formaient le grand conseil de la ville. Ces officiers remplissaient les fonctions d'ambassadeur auprès des souverains, recevaient les agents qui venaient de la part du khalife et s'occupaient de tout ce qui concernait l'utilité publique. Telle fut la position de ces familles sous la dynastie des Hammad, princes d'El-Calâ, sous celle d'Abd-el-Moumen, souverain de Maroc, et sous le gouvernement des Hafsides, rois de Tunis. Parmi elles on distinguait particulièrement les Beni-Ouatas, les Beni-Forcan, les Beni-Mareda et les Beni-Aoud.

Dans le temps d'Obeid-Allah le fatemide, la présidence du conseil de Touzer appartenait à Ibn-Forcan. Ce fut lui qui provoqua l'expulsion d'Abou-Yezîd [1], en s'apercevant que ce perturbateur tramait un soulèvement contre Abou-'l-Cacem-el-Caïm. Sous les Hammadites, Yahya-Ibn-Outas remplissait les fonctions de président à Touzer et décida les habitants de Castîlïa [2] à re-

[1] Voy. ci-après, dans le chapitre qui renferme l'histoire d'Abou-Yezîd.

[2] Les manuscrits et le texte arabe portent *Cosantina*.



connaître l'autorité de cette dynastie et à répudier la souveraineté de la famille Bologguîn qui régnait à Cairouan. Ceci eut lieu lors du démembrement de l'empire zîride. Dans les premiers temps de la dynastie almohade, la présidence appartenait encore à la famille Forcan, dont un des membres alla présenter ses hommages et ceux de ses compatriotes à Abd-el-Moumen. Ce sultan accueillit favorablement la démarche d'Ibn-Forcan et lui fit un beau cadeau. Les Almohades [hafsides], ayant établi leur autorité dans Touzer, supprimèrent le conseil des cheikhs et en firent disparaître jusqu'à l'ombre d'indépendance.

Ahmed, l'aïeul des Yemloul, avait nourri, depuis sa jeunesse, l'espoir de commander dans sa ville natale, mais il rencontra chez les autres notables une vive opposition à son projet. Dénoncé par eux à Mohammed-el-Fazazi, général en chef des armées du sultan Abou-Hafs, il se vit emprisonner et mettre à la torture, jusqu'à ce qu'il eût payé au fisc une forte somme d'argent.

Ce premier échec ne servit qu'à exciter son ardeur : il se rendit à la capitale où il espérait obtenir du khalife le rétablissement de sa fortune. Après y avoir passé quelque temps à courir les antichambres des vizirs et des grands ; à baiser les pieds des amis et des domestiques du prince ; à prodiguer le reste de son argent pour exciter leur intérêt et gagner leur faveur, il obtint l'intendance du divan maritime [douane] situé près du débarcadère, et dans lequel se tiennent les agents chargés de percevoir dix pour cent sur les marchandises des négociants européens. Dans cet emploi il fit preuve d'une telle habileté qu'il se fit donner l'administration de tous les impôts de la capitale. Il prit alors l'engagement de payer les employés et pensionnaires de l'Etat et de verser encore au trésor un revenu considérable. Pendant la période assez longue de son administration il eut l'occasion de s'enrichir, tout en augmentant les recettes du gouvernement et, dans les trésors qu'il parvint à amasser, il posséda le moyen de fermer la bouche aux envieux et de leur offrir les objets les plus recherchés que l'Europe pouvait fournir. Égaré enfin par l'insolence qui accompagne les richesses, il tint, à tout

propos, des discours[1] imprudents et laissa percer ses projets ambitieux. On le dénonça au chambellan, et un rescrit, émané du sultan Abou-Yahya-el-Lihyani, ordonna son arrestation et la confiscation de ses biens. Forcé par les douleurs de la torture à payer une âmende de deux cent mille pièces d'or, il se trouva obligé de vendre tout ce qu'il avait acquis par son travail et jusqu'à sa bibliothèque. Il sortit de cette épreuve, la réputation compromise, le corps déchiré, ses richesses perdues, et réduit à mendier le logement, l'habillement et la nourriture. Echappé à la mort et n'ayant plus qu'un souffle de vie, il rentra à Touzer où, courbé par le malheur et repoussé par les notables, il reprit un métier auquel leur fierté les empêchait de descendre. A force de courtiser les grands et de se fatiguer en remplissant leurs commissions, il arracha encore un sourire à la fortune qui lui tendit la main. Le gouvernement hafside, préoccupé par les événements de Bougie et de Constantine, laissa faiblir son influence dans le Djerîd au point que les populations de ce pays restèrent sans gouverneurs. Les conseils des cheikhs s'organisèrent comme auparavant, et Ahmed-Ibn-Yemloul atteignit à la présidence de Touzer ainsi que les bulles d'air s'élèvent à la surface de l'eau[2]. Jouissant enfin du succès de ses efforts, il donna du repos à un cœur si longtemps agité et, jusqu'à sa mort, il conserva le haut commandement. Il cessa de vivre après avoir vu s'écouler l'an 718 (1318-9).

Yahya, fils d'Ahmed-Ibn-Yemloul, hérita de son ambition. Pendant toute sa vie il travailla pour écarter du pouvoir les autres grands de la ville et, afin de mieux accabler ses rivaux, il chercha un appui dans les classes inférieures. Il eut bientôt gagné l'affection des gens du peuple en buvant du vin [de palmier?] avec eux et en se livrant ouvertement à toutes les folies de la jeunesse. Ses adversaires tombèrent successivement dans

---

[1] Dans le texte arabe, lisez *theroura* à la place de *theroua*.

[2] Cette expression est empruntée d'un poëme composé par Emro-'l-Caïs. Voy. *Diwan d'Amro'lkais*, p. 21, l. 6.

l abîme ; les uns furent mis à mort, les autres bannis ou rendus des objets d'effroi pour le monde civilisé. Rien ne le détourna de la vengeance ; ni les liens de sang, ni la crainte de Dieu, ni les remontrances du sultan. Parvenu enfin à se faire le champ libre, il exerça le commandement de sa ville natale avec une autorité encore plus forte que celle de son père. Il mourut dans la cinquième année de son pouvoir usurpé.

Mohammed, frère du précédent et son compagnon dans la lice de l'ambition, la parcourut jusqu'au bout, saisit la balle au bond et monta sur le trône. Après avoir supprimé le conseil des cheikhs, il rechercha l'amitié des Arabes nomades afin de fortifier sa domination et de se garantir contre le sultan. Appuyé par les Aulad-Abi-'l-Leil, auxquels son père Ahmed s'était allié en donnant sa sœur, ou sa tante, en mariage à leur aïeul Abou-'l-Leil, il parvint à jouir d'une grande renommée, d'une haute puissance et d'un long règne. Les souverains de Tunis, forcés d'attendre un retour de fortune pour rétablir leur pouvoir, s'abaissèrent jusqu'à lui écrire et à placer entre ses mains l'administration de toute cette région. Vers l'an 740 (1339-40), le caïd 13
Ibn-el-Hakîm marcha contre Mohammed-Ibn-Yemloul et se contenta d'en recevoir une somme d'argent et un simple acte de soumission ; il ne voulut pas même accepter comme otage le fils de ce chef, dont la sincérité lui paraissait hors de doute[1]. Rien ne se changea dans la position de Mohammed jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu vers l'an 744 (1343-4).

Abd-Allah-Ibn-Yemloul succéda à son père Mohammed et prit les rênes du gouvernement avec l'approbation ostensible de son oncle, Abou-Zeid-Ahmed ; mais, au moment ou il alla confier à la terre le corps de son père, il tomba sous le poignard de cet ambitieux. Les assistants se jetèrent sur l'assassin et l'étendirent mort auprès du cadavre de sa victime.

Yemloul-Ibn-Ahmed, frère de Mohammed, se chargea alors du commandement. Les quatre mois de son administration fu-

[1] Lisez *istinamatan* dans le texte arabe.



rent un temps d'oppression et de tyrannie : il ne faisait que verser le sang, violer les femmes et confisquer les biens de ses sujets. Telle fut l'extravagance de sa conduite que les uns le regardaient comme fou et les autres comme infidèle. Les habitants de Touzer, ne pouvant plus se contenir, envoyèrent secrètement à son frère, Abou-Bekr, que l'on retenait prisonnier à Tunis, et l'invitèrent à venir et à prendre le commandement.

Abou-Bekr s'adressa au sultan et obtint sa liberté en prenant l'engagement de lui obéir et de payer l'impôt. Il partit alors pour Touzer avec une petite troupe d'Arabes nomades, et, secondé par les Nefzaoua qui habitaient les nombreux villages des environs de Touzer, il s'empara de cette ville dans une attaque de nuit. Son frere Yemloul lui fut livré par le peuple et mourut en prison après deux jours de détention ; le vainqueur ayant déclaré qu'il ne le protégerait pas [1].

A l'époque où les localités du Djerîd passèrent sous l'administration de conseils indépendants, Cafsa avait déjà pour président Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Abd-el-Djelîl, membre de la famille Abed, une des premières maisons de la ville. Les Abed prétendent remonter à Bila [2], et avoir vécu en confédération avec plusieurs fractions de la grande tribu de Soleim. On ne saurait préciser l'époque de leur établissement à Cafsa, mais on sait qu'ils s'incorporèrent dans la population de cette ville et qu'ils y prirent rang avec les deux familles les plus puissantes, les Beni-Abd-es-Samed et les Beni-Abi-Zeid. Sous le règne d'Abou-Zékérïa I, la présidence de Çafsa fut exercée par un membre de la famille Abou-Zeid auquel ce monarque avait confié la perception de l'impôt dans le Djerîd. Accusé d'avoir détourné une partie des sommes qu'il venait de recueillir, ce fonctionnaire perdit sa place et encourut une amende de plusieurs milliers [de pièces d'or]. Après lui, la présidence fut exercée, tantôt par l'une, tantôt par l'autre de ces familles. Lors

---

[1] Un peu plus loin, l'auteur reprend l'histoire de cette famille.

[2] Tribu himyerite, descendue de Codâa.

du rétablissement des conseils administratifs dans le Djerîd, l'esprit d'indépendance renaquit à Cafsa [1] et, comme les Beni-Abed y formaient le parti le plus puissant, leur chef, Yahya-Ibn-Ali, obtint la présidence.

Quand le souverain mérinide, Abou-'l-Hacen, mit le siége devant Tlemcen, le sultan hafside fut délivré des embarras que lui causèrent les Beni-Abd-el-Ouad et trouva le temps de songer aux mesures qui devaient assurer la tranquillité du royaume et rétablir l'ordre dans ses provinces frontières. Il commença par Cafsa et, en l'an 735 (1334-5) il y mena son armée composée des troupes almohades, des divers corps de la milice et de ses alliés arabes. Pendant un mois ou davantage les habitants résistèrent à un blocus très-rigoureux; mais, ayant vu abattre une partie de leurs dattiers, ils reconnurent la nécessité de la soumission et ouvrirent leurs portes au sultan. Une grande partie de la famille Abed se réfugia auprès d'Ibn-Mekki, à Cabes; le reste de la population fit sa soumission et obtint une amnistie. Le vainqueur établit chez eux une administration équitable, écouta toutes les réclamations et fit aux habitants l'honneur de laisser au milieu d'eux son fils, l'émir Abou-'l-Abbas, le même qu'il désigna plus tard comme son successeur. Au moment de repartir pour la capitale, il nomma ce prince gouverneur du Djerîd. Yahya-Ibn-Ali, l'ex-président, fut emmené à Tunis par le sultan, et il y mourut en l'an 744 (1343-4).

L'émir Abou-'l-Abbas soumit le Djerîd et s'empara de Nefta, ainsi que nous l'avons déjà dit. Il fit alors mourir les membres de la famille Khalef dont nous donnons ici les noms : Modafê et ses trois frères, Abou-Bekr, Abd-Allah et Mohammed, Ahmed, fils de ce Mohammed, et Khalef, fils d'Ali-Ibn-Khalef-Ibn-Modafê, neveu des précédents.

Les Beni-Khalef descendaient des Ghassan, peuplade qui entra en Afrique avec les avant-coureurs de l'armée arabe, lors de la

---

[1] Le texte arabe ajoute ici *aïam*, c'est-à-dire *sous le règne de*, sans indiquer le nom du souverain qui exerçait le pouvoir.



conquête de ce pays par les musulmans. Leur aïeul fixa d'abord son séjour dans un des villages des Nefzaoua ; ensuite il se rendit à Nefta où il s'acquit une grande considération et laissa une famille qui devint une des premières de la ville. Lors de l'établissement des conseils, les quatre frères que nous avons nommés y exercèrent le commandement.

Après la soumission du Djerîd, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr nomma son fils Abou-'l-Abbas gouverneur de toutes les villes de cette région et l'établit à Cafsa [ainsi que nous venons de le dire]. Le jeune prince invita alors les frères Khalef à faire acte d'obéissance, et, sur leur refus, il ordonna à son vizir, le cheikh almohade, Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, de prendre le commandement d'un corps d'armée qui se trouvait à la capitale, et de mettre le siége devant Nefta. Les habitants, voyant abattre leurs dattiers, s'empressèrent d'ouvrir leurs portes et de livrer les membres de la famille Modafé. Ibn-Ottou fit trancher la tête à tous ces prisonniers et laissa leurs corps attachés à des troncs de dattier, pour servir d'exemple. Ali, le frère cadet, évita la mort en passant aux assiégeants avant la prise de la ville. Nefta devint ainsi une partie des états d'Abou-'l-Abbas.

En l'an 745 (1344-5), le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr quitta Tunis et marcha contre Abou-Bekr-Ibn-Yemloul qui avait montré des velléités de révolte. La ville de Touzer fut prise, ainsi que nous l'avons dit, et Ibn-Yemloul se réfugia dans Biskera. A peine arrivé, il commença une série d'incursions sur le territoire de Touzer, puis, ayant perdu la protection d'Ibn-Mozni, il alla se fixer dans le voisinage de cette ville, aux bourgades de la rivière d'Ibn-Yemloul *(kosoun ouad Ibn-Yemloul)*. Il mourut en 746.

L'année suivante fut marquée par la mort du sultan et ensuite par celle de son fils Abou-'l-Abbas, seigneur des états djeridiens. Les chefs qui y avaient commandé s'empressèrent alors de rentrer dans leurs villes respectives, et Ahmed-Ibn-el-Abed, étant sorti de sa retraite, chez Ibn-Mekki, enleva Cafsa à son cousin Yahya-Ibn-Ali. Ali-Ibn-Khalef s'empara de Nefta, et Yahya, fils de Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Yemloul, quitta son

asile à Biskera, (où il était arrivé enfant, sous la conduite de son cousin[1], Abou-Bekr,) et se rendit à Touzer. Il partit avec le consentement de Youçof-Ibn-Mansour-Ibn-Mozni, qui le confia aux Aulad-Mohelhel, tribu kaoubienne. Après avoir reçu une gratification d'Ibn-Mozni et laissé leurs enfants entre ses mains comme gages de leur fidélité envers Yahya-Ibn-Yemloul, ces Arabes emmenèrent leur protégé à Touzer, où ses partisans et les amis de son père lui confièrent aussitôt le commandement. De cette manière, chaque ville djeridienne retomba sous l'autorité d'un chef unique, comme autrefois.

Quelque temps après, quand le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, eut fait ses préparatifs pour l'invasion de l'Ifrîkïa, tous ces chefs allèrent le trouver à Oran. Il les accueillit avec de grands honneurs, et les renvoya chez eux après leur avoir accordé de fortes gratifications, des fiefs et des concessions, dont il fit aussitôt dresser les patentes et les brevets. Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Yemloul, qui n'était pas encore sorti de l'adolescence, se rendit à Touzer; Ali-Ibn-Khalef-Ibn-Modafê repartit pour Nefta, et Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-el-Abed prit la route de Cafsa. Le sultan Abou-'l-Hacen établit un commissaire et une garnison dans chacune de ces villes, plaça le Djerîd entier sous le commandement du vizir Masoud-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Eïça-el-Irnîani et recommanda à ces chefs de vivre en bonne harmonie avec son lieutenant.

En l'an 749 (1348-9), lors du désastre qui frappa le sultan à Cairouan, Masoud-Ibn-Ibrahîm partit pour le Maghreb avec les commissaires et les garnisons des villes djeridiennes. Les Arabes de la tribu de Kerfa eurent connaissance de son projet et, quelques jours après son départ, avant qu'il eût atteint le Zab, ils le massacrèrent, lui et ses troupes, et s'emparèrent de ses tentes, de ses trésors et de ses bêtes de somme. Les Djeridiens ressaisirent alors le commandement, chacun dans sa ville, et, reprenant leurs habitudes de feinte obéissance, ils ordonnèrent aux pré-

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *ibn-ammihi*.

dicateurs de leurs mosquées, de faire la prière du vendredi au nom du souverain de Tunis.

Yahya-Ibn-Mohammed commença dès lors à suivre les usages des rois : il revêtit la robe impériale, prit un chambellan et s'entoura des emblèmes de la royauté ; à l'instar des rois, il eut un banc fermé dans la mosquée et un trône pour les jours d'audience. Tout en cherchant les richesses, il donna pleine carrière à son impudicité et se vautra dans la débauche ; il semblait croire que tout l'art de gouverner se réduisit à quatre principes : boire avec excès, saisir toutes les occasions de libertinage, se rendre invisible au public et s'asseoir aux festins avec ses parasites et ses intimes. Il accabla ses sujets du poids de sa tyrannie, et souvent, au milieu de la nuit, il entra brusquement chez un des notables de la ville et lui ôta la vie. Il y avait longtemps que cela durait, quand la réduction de l'Ifrîkïa par le sultan Abou-'l-Abbas vint opérer un changement dont nous parlerons plus loin.

Son voisin, Ali-Ibn-Khalef fit le pèlerinage de la Mecque en l'an 764 (1362-3), peu de temps après son élévation au pouvoir. S'étant alors attaché à pratiquer le bien, il suivit, jusqu'à sa mort, les voies de la piété et de la justice. Il mourut dans la cinquième année de son administration. Mohammed-Ibn-Ali, son fils et successeur, se conduisit d'après les mêmes principes et mourut dans l'année même de son élévation. Il fut remplacé par son frère, Abd-Allah-Ibn-Ali, dont l'administration fut très-habile, mais, dont le caractère raide et sévère finit par indisposer le peuple. Il avait dans le cadi, Mohammed-Ibn-Khalef, un rival auquel la naissance et l'ambition inspirèrent le désir d'exercer le commandement. Par des services rendus au sultan, il s'était fait nommer cadi de Tunis et admettre dans l'intimité du souverain. Profitant de sa haute position, il travailla à perdre Abd-Allah dans l'esprit du sultan ; il indiqua, en même temps, les moyens à employer pour ruiner l'autorité de son parent et les endroits par où on pourrait surprendre la ville. Ayant enfin obtenu le commandement d'une armée, il alla se présenter devant Nefta au moment de la plus grande puissance d'Abd-Allah-Ibn-Ali, dont les troupes n'avaient jamais été plus nombreuses qu'a-

lors et dont l'autorité n'avait jamais été plus solide. Abd-Allah avait cependant un autre danger à craindre : pour le renverser, son frère El-Khalef s'était formé un parti dans le conseil des cheikhs. Voyant approcher le cadi, El-Khalef le fit inviter secrètement à surprendre la ville pendant la nuit, en lui promettant de se tenir prêt à agir aussitôt qu'on livrerait l'assaut. Profitant alors de la confusion qui s'éleva au moment de l'attaque, il fit assassiner son frère par quelques misérables et repoussa, en même temps, les troupes du cadi dont il s'était joué. De cette façon il parvint au commandement de la ville. Prenant alors Ibn-Yemloul pour modèle dans presque toute sa conduite, il se dirigea vers le même but que ce chef avait atteint, et se plaça, comme lui, au sommet du pouvoir.

Revenons à Ahmed-Ibn-Omar-Ibn-el-Abed : devenu maître de Cafsa, ce chef se montra modeste, ennemi du faste et imitateur des hommes qui suivaient les voies de la vertu et de la justice : il en adopta l'habillement simple, le modeste équipage et l'amour de la frugalité. Parvenu presque au terme de la vie, il se laissa enlever le pouvoir par son fils Mohammed. Le nouveau gouverneur s'écarta en quelques points de la modération de son prédécesseur et aspira à imiter le luxe de ses voisins.

Pendant que tous ces chefs jouissaient d'une autorité usurpée au détriment du sultan et qu'ils s'habituaient à jouer le rôle de rois, pendant qu'ils accablaient le peuple de leur tyrannie et qu'ils inventaient de nouveaux impôts, — voilà que le sultan Abou-'l-Abbas, devenu maintenant souverain de l'empire hafside, dirigea, du fond de sa capitale, un regard menaçant vers les repaires de ces malfaiteurs. Ses intentions hostiles furent devinées par les chefs djeridiens : effrayés par l'imminence du danger, ils formèrent entre eux une ligne défensive — eux qui, pour donner des embarras au gouvernement tunisien et pour gratifier leur amour de la trahison et de la révolte, avaient encouragé ce même prince à marcher sur la capitale, en lui transmettant leur adhésion à sa cause, et cela, pendant qu'il était encore bien loin de leur pays. Ils distribuèrent alors des sommes considérables aux Arabes kaoubiens qui s'étaient refusés de re-

connaître l'autorité du sultan, et ils se flattèrent que ces nomades leur serviraient de rempart. En effet, ils obtinrent l'appui empressé des Aulad-Abi-'l-Leil, alors très mal disposés pour Abou-'l-Abbas ; mais ce prince vint enlever à la tribu récalcitrante toutes les campagnes de l'Ifrîkïa et soustraire à la domination arabe la tribu des Merendjîza, peuple nomade d'où les Aulad-Abi-'l-Leil tiraient la plupart de leurs revenus. Par ces premiers coups il brisa la puissance du Kaoub. Une seconde expédition l'amena dans le Djerîd et, comme les chefs de cette région osaient lui résister, son armée et ses alliés arabes, les Aulad-Mohelhel, mirent le siége devant Cafsa. Après avoir attaqué la ville pendant environ un jour, on commença le lendemain à couper les dattiers qui l'entourent. C'était frapper les habitants au cœur et les obliger à mettre leur chef hors la loi. Le proscrit n'eut d'autre moyen de salut que de se livrer, lui-même et son fils, à la merci du sultan. Ce fut dans le mois de Dou-'l-Cadâ, 780 (fév.-mars, 1379) qu'Abou-'l-Abbas se rendit maître de Cafsa. Dans les maisons appartenant à Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-el-Abed on trouva des trésors immenses, fruits d'un long règne et d'une extrême diligence à thésauriser.

Le sultan donna le gouvernement de Cafsa à son fils Abou-Bekr et se tourna alors contre Touzer. Ibn-Yemloul fut averti de son approche et s'enfuit aussitôt de la ville avec toute sa famille pour se réfugier au milieu des nomades mirdacides. Leur ayant distribué de l'argent, il s'en fit escorter jusqu'au Zab et, arrivé à Biskera, asile qu'il s'était choisi, il descendit chez Ahmed-Ibn-Youçof-Ibn-Mozni. Comme il s'attendait, chaque jour, à voir le sultan arriver pour le chercher et peut-être même pour attaquer son protecteur Ibn-Mozni, il se tenait toujours prêt à partir, et, pendant ce temps, il dépensait inutilement son argent pour entretenir l'insoumission des Arabes. Il mourut à Biskera après y avoir séjourné environ une année.

Les habitants de Touzer, se voyant abandonnés par leur chef, tinrent conseil et prirent le parti d'envoyer leur soumission au sultan. Ce monarque marchait de leur côté quand il reçut l'offre de leur obéissance ; s'étant empressé d'occuper la ville,

il descendit au palais d'Ibn-Yemloul et confisqua les trésors de ce chef. Plusieurs des habitants vinrent alors dégager leur responsabilité en livrant au vainqueur les objets de prix que le fugitif leur avait laissés en dépôt. Le sultan donna le gouvernement de Touzer à son fils El-Montacer et fit venir El-Khalef-Ibn-el-Khalef de Nefta, pour remplir les fonctions de chambellan auprès du jeune prince. El-Khalef nourrissait une vieille inimitié contre Ibn-Yemloul, et ce fut pour lui créer des embarras qu'il avait fait la paix avec le sultan. Voyant les autres chefs mis dans l'impossibilité d'éviter leur perte, il était accouru auprès d'Abou-'l-Abbas pour lui offrir sa soumission. Le sultan accepta les spécieux hommages d'El-Khalef dont l'appui lui paraissait nécessaire, et ayant consenti à oublier le passé, il l'établit dans Touzer comme chambellan d'El-Montacer, et l'autorisa à gouverner par lieutenant la ville de Nefta. Ces arrangements terminés, il repartit pour Tunis.

El-Khalef s'étant ensuite imaginé qu'en faisant sa soumission il s'était jeté au-devant de sa perte, ouvrit une correspondance avec Ibn-Yemloul et lui écrivit de Touzer même. Une lettre qu'il adressa à Yacoub-Ibn-Ali, cheikh des Rîah et premier moteur de toutes ces insurrections, lettre dans laquelle il poussait ce chef à soutenir Ibn-Yemloul, fut interceptée par les partisans du sultan. A la lecture de cet écrit qui montrait la trahison d'El-Khalef, ils le mirent en arrestation, installèrent un des leurs comme lieutenant à Nefta et instruisirent le sultan de ce qui venait d'arriver. Lors de la révolte de Cafsa [1], l'émir El-Montacer s'empressa d'ôter la vie au prisonnier.

Parlons à présent de Cafsa : Mohammed-Ibn-Abi-Zeid passa au sultan avec son frère Ahmed, peu de temps avant la prise de cette ville dont il était un des cheikhs. Cette démarche eut pour motif la jalousie qui régnait entre les deux fils d'Abou-Zeid et Ibn-el-Abed. On les appelait les fils d'Abou-Zeid parce qu'ils descendaient de ce personnage : leur père, Abd-el-Azîz,

[1] Voy. ci-devant, p. 97.

étant fils d'Abd-Allah, fils d'Ahmed, fils d'Ali, fils d'Abd-Allah, fils d'Ali, fils d'Omar, fils d'Abou-Zeid. Nous avons déjà parlé des commencements de cette famille[1]. Sous le règne d'Abou-Zékérïa I, leurs ancêtres percevaient les impôts du Djerîd. Le sultan Abou-'l-Abbas s'étant alors emparé de leur ville, témoigna sa haute satisfaction de leurs anciens services et, pour récompenser leur empressement à reconnaître son autorité, il les établit dans Cafsa, auprès de son fils[2] [Abou-Bekr]. L'aîné devint alors coadjuteur d'Abd-Allah, affranchi turc qui gouvernait la ville au nom du sultan. Trompé par les sujétions de Satan et par les inspirations de l'ambition, il attendit un moment favorable et tenta un coup de trahison. Profitant de l'absence de l'émir Abou-Bekr, qui s'était rendu à Touzer pour visiter son frère, il rassembla une foule de mauvais sujets et marcha sur la citadelle. Abd-Allah-et-Toreiki, qu'il comptait surprendre, eut connaissance de son intention et envoya chercher des secours dans les villages voisins, après avoir fermé les portes de la forteresse. Pendant plus d'une heure, il se défendit vigoureusement et donna à ses amis le temps d'arriver. Cette augmentation de forces effraya les insurgés qui, se voyant abandonnés par les misérables qui les avaient égarés, coururent se cacher dans les maisons de la ville. Presque tous les meneurs de cette conspiration furent arrêtés. L'émir Abou-Zeid apprit à Cafsa que l'on s'était révolté à Touzer et il partit en toute hâte pour cette dernière ville, mais, en y arrivant, il trouva l'ordre parfaitement rétabli. Voulant, toutefois, faire un exemple des coupables, il ordonna le massacre des prisonniers et mit [Ibn-]Abi-Zeid hors la loi. Repoussés par tout le monde, le proscrit et son frère se déguisèrent avec des habillements de femme et allèrent sortir de la ville, quand ils furent arrêtés à la porte par les hommes de garde. Conduits aussitôt devant l'émir, ils furent mis à mort, après avoir subi d'affreuses mutilations. L'émir El-

[1] Ci-devant, p. 145.

[2] Lisez *ibnihi* dans le texte arabe. — Voy. p. 95 de ce volume.

Montacer, qui était toujours à Touzer, s'empressa alors de faire mourir El-Khalef-Ibn-el-Khalef, de peur qu'il ne fût tenté d'agir comme eux. Il commença par infliger à ce malheureux les tortures les plus cruelles, sans écouter les inspirations de la miséricorde[1]. Le sultan, ayant soumis le Djerîd, abolit partout le gouvernement des cheikhs et incorpora ce pays dans ses états.

Maintenant nous allons parler d'El-Hamma, ou le Hamma de Cabes, ville de la province de Castîlïa. On l'appelle aussi le Hamma des Matmata à cause des Berbères de cette tribu qui y avaient fixé leur séjour et qui, dit-on, l'avaient fondée. De nos jours, elle renferme trois tribus : une fraction des Toudjîn et deux fractions des Ourtadjen[2], ennemies l'une de l'autre, savoir : les Aulad-Youçof et les Aulad-Djehaf. Ceux-ci obéissent à la famille Ouchah ; les Aulad-Youçof ont pour chefs les Abou-Meniâ. J'ignore le degré de parenté qui existe entre ces deux familles. On raconte au sujet des Abou-Meniâ et de leur droit au commandement que Redja-Ibn-Youçof, l'aïeul de cette maison, avait trois fils : Bousak, Yahmed et Melalt. Après sa mort, l'autorité passa à Bousak qui la transmit à son fils Abou-Meniâ, lequel la laissa à son fils Hacen. Mohammed, fils de Hacen, commanda ensuite et eut pour successeur son frère Mouça-Ibn-Hacen, qui transmit le pouvoir à son frère Abou-Allan[3] et ainsi de suite. Le premier chef des Aulad-Djehaf se nommait Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Ouchah. Avant lui, son oncle maternel, Omar-Ibn-Kelli exerça les fonctions de cadi.

Des agents nommés par le gouvernement de Tunis avaient successivement dirigé l'administration d'El-Hamma jusqu'à ce que le sultan y supprimât le *kharadj* et tous les autres impôts. Au commencement du règne d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, la présidence

---

[1] Ici, on lit de plus dans le texte arabe un passage dont les mots : *et ne l'abrita ni un ciel ni une terre* paraissent-être la traduction littérale.

[2] Variante : *Ourtadjen.*

[3] Variante: *Einan*, qui est peut-être la bonne leçon.

d'El-Hamma fut exercée par Mouça-Ibn-Hacen, de la famille Abou-Meniâ. La ville avait en même temps pour gouverneur un des généraux du sultan, nommé El-Medîouni. Cet officier, ayant découvert que les habitants complotaient un soulèvement, s'empressa d'en prévenir le sultan, qui était alors en expédition, et, en attendant la réponse, il attaqua les conjurés et les mit en fuite. Sept membres de la famille des Aulad-Youçof furent faits prisonniers et mis à mort. Dans la suite, les affaires reprirent leur ancien cours et Mouça-Ibn-Hacen rentra au commandement. Après sa mort, l'autorité passa à son frère, Abou-Allan, qui gouverna très-longtemps et se distingua par la sainteté de sa vie. Il mourut en l'an 742 (1341-2) et transmit l'autorité à son fils Omar, qui la laissa à son frère cadet Abou-Zîan-Ibn-Abi-Allan. Leur cousin, Moulahem-Ibn-Mohammed [1], commanda ensuite et fit partie de la députation envoyée par les habitants du Djerîd au sultan Abou-'l-Hacen. Quand il mourut, Hassan-Ibn-Hedjrès, un de ses cousins, succéda au commandement, mais il se laissa déposer par Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Ouchah, chef des Aulad-Djehaf. Celui-ci fut tué par le peuple d'El-Hamma, qui se révolta contre lui en l'an 778 (1376-7). Le cadi, Omar-Ibn-Kelli, perdit la vie en même temps. L'ancien chef, Hassan-Ibn-Hedjrès, reçut encore le commandement, mais il fut renversé de nouveau et emprisonné par Youçof, fils d'Abd-el-Melek-Ibn-Haddjadj-Ibn-Youçof-Ibn-Ouchah. Youçof est actuellement en possession du pouvoir ; il obéit ostensiblement au sultan et invite régulièrement l'agent du gouvernement à venir recevoir l'impôt. Il dissimule ainsi ses véritables sentiments et son désir d'indépendance, mais la puissance du sultan l'entoure maintenant de tous côtés.

Un de leurs généalogistes m'a dicté les renseignements qui suivent : c'est la famille Tamel-Ibn-Bousak qui fournit à la ville d'El-Hamma les membres du corps des cheikhs. Tamel fut le

---

[1] A la page 27 de ce volume, notre auteur écrit ce nom *Moulahem-Ibn-Abi-Einan.*



premier de cette maison qui exerça le commandement. Ouchah, dit le même généalogiste, était fils de Tamel, et ses descendants formaient deux familles, les Beni-Hacen et les Beni-Youçof. De cette manière, Hassan-Ibn-Hedjrès, Moulahem, Omar et Abou-Allan appartiennent tous à la famille des Beni-Hacen, et Mohammed-Ibn-Ahmed-Ibn-Ouchah est de la famille des Beni-Youçof. Ces indications ne s'accordent pas avec celles qui précèdent, et Dieu seul en sait l'exactitude.

Quant à Nefzaoua et aux cantons de Castîlïa, on les considère maintenant comme dépendances de Touzer. Ils consistent en un grand nombre de villages, peu éloignés les uns des autres et situés au sud-est de Touzer, ville dont ils sont séparés par la fameuse *sibkha*[1] dont la traversée est si dangereuse et qu'on ne doit pas essayer de passer à moins de suivre une ligne de route qui est indiquée par des poutres dressées [de distance en distance]. Quelquefois le voyageur qui s'y aventure s'écarte du chemin et périt englouti.

Ces villages ont pour habitants quelques débris de la tribu de Nefzaoua, branche de la souche des Berbères-Botr. Ils y sont restés depuis la ruine de leur peuple et l'empiétement des Arabes sur les territoires appartenant aux populations berbères. Ils ont chez eux des confédérés d'origine franque dont les ancêtres vinrent de Sardaigne. Ceux-ci s'y établirent d'abord comme [chrétiens] tributaires, payant la capitation, et leurs descendants y restent encore. Des Arabes, appartenant les uns à la tribu d'Es-Cherîd et les autres à celle de Zoghb, famille soleimide, sont ensuite venus s'établir chez eux, parce qu'ils n'avaient plus assez de moyens pour mener la vie de nomades. Ils y ont acquis des terres et des eaux. Leur nombre a fini même par surpasser celui des Nefzaoua, de sorte qu'ils forment, à présent, la majorité de la population. Les Nefzaoua n'ont pas de chef spécial, vu leur faiblesse numérique, et ils restent pour l'ordinaire, eux et leur pays, sous la juridiction de Touzer. Aujourd'hui, le commandement de

---

[1] Voy. t. I, p. CIV.

ce peuple appartient à celui d'entre les chefs djeridiens qui est le plus en faveur à la cour des Hafsides. Nous avons inséré l'histoire de ces chefs dans notre notice sur cette dynastie, puisqu'ils en sont les serviteurs[1] et lui doivent leur fortune.

HISTOIRE DES BENI-MEKKI, CHEFS DE LA VILLE DE CABES ET DE SES DÉPENDANCES.

Cabes était autrefois un des boulevards de l'Ifrîkïa et faisait partie des gouvernements dont se composait l'empire. Depuis l'époque de la conquête musulmane et pendant la durée des dynasties aghlebite, fatemide et sanhadjienne [zîride et hammadite], cette ville recevait ses gouverneurs de Cairouan. Quand les Arabes hilaliens envahirent l'Ifrîkïa, en y répandant la dévastation et que l'empire sanhadjien se morcela, El-Moëzz-Ibn-Mohammed le sanhadjien[2] prit le commandement de Cabes. Sur l'ordre de Mounès-Ibn-Yahya-es-Sinberi, chef des Mirdas, tribu riahide, El-Moëzz remit l'autorité à son frère Ibrahîm. Celui-ci garda le commandement jusqu'à sa mort et eut pour successeur son frère Cadi[3]. Lors du règne de Temîm-Ibn-Badîs, les habitants de Cabes assiégèrent Cadi [dans la citadelle] et, l'ayant mis à mort, ils proclamèrent la souveraineté d'Omar-Ibn-el-Moëzz-Ibn-Badîs qui était alors en révolte contre son frère Temîm. Ceci eut lieu en l'an 489 (1096). Temîm s'empara alors de Cabes, mais il dut subir lui-même la domination des Arabes et céder cette ville avec les contrées voisines aux Zoghba, tribu hilalienne. Les Rîah enlevèrent Cabes aux Zoghba, et Megguen-Ibn-Kamel y établit son autorité.

---

[1] Dans le texte arabe, lisez *oulatiha* à la place de *ouilaïetiha*

[2] Voy. t. II, p. 35.

[3] Dans le texte arabe des manuscrits et de l'édition imprimée, il faut lire *Cadi-Ibn-Mohammed* à la place de *Cadi-Ibn-Ibrahîm*.



Ce chef appartenait aux Dehman, famille sœur de celle des Fadegh et formant avec elle la tribu rîahide des Beni-Ali. Meggûen fonda à Cabes un royaume qu'il transmit à ses enfants, les Beni-Djamê. Cette petite dynastie subsista jusqu'à la conquête de l'Ifrîkïa par les Almohades, quand Modafê-Ibn-Rached, dernier souverain de la maison des Djamê, prit la fuite en apprenant qu'Abd-el-Moumen venait d'envoyer un corps de troupes contre lui. Le vainqueur incorpora Cabes dans ses états et mit fin à la domination des Beni-Djamê. Les princes de la famille d'Abd-el-Moumen qui gouvernaient l'Ifrîkïa confiaient le gouvernement de Cabes à des officiers almohades. Ensuite Caracoch et les fils de Ghanîa se rendirent maîtres de cette ville, de Tripoli et des contrées qui en dépendent. Les Almohades reprirent Cabes sur Yahya-Ibn-Ghanîa et y rétablirent leurs gouverneurs. Après la mort du cheikh Abou-Mohammed-Abd-el-Ouahed, la famille d'Abou-Hafs passa en Ifrîkïa pour la seconde fois; le sultan almohade El-Adel ayant confié le gouvernement de ce pays à Abou-Mohammed-Abd-Allah, fils d'Abd-el-Ouahed. L'émir Abou-Zékérïa, frère d'Abou-Mohammed, reçut en même temps le gouvernement de Cabes et alla s'y installer. Ensuite survinrent la déposition d'Abou-Mohammed par Abou-Zékérïa et la révolte de celui-ci contre la dynastie d'Abd-el-Moumen.

A cette époque, le conseil administratif de Cabes se composa d'individus appartenant, les uns aux Beni-Moslem et les autres aux Beni-Mekki, familles qui tenaient le premier rang dans la ville. Je ne me rappelle plus le nom de l'aïeul auquel les Moslem font remonter l'origine de leur maison, mais je sais que Mekki, l'ancêtre des Beni-Mekki, était fils de Feradj, fils de Zîadet-Allah, fils d'Abou-'l-Hacen, fils de Mohammed, fils de Zîadet-Allah, fils d'Abou-'l-Hocein, de la tribu de Louata. Comme les Beni-Mekki s'étaient dévoués à la cause d'Abou-Zékérïa, cet émir, au moment d'usurper le trône de l'Ifrîkïa, obtint l'appui d'Abou-'l-Cacem-Othman, fils d'Abou-'l-Cacem, fils de Mekki, et, par l'influence de ce chef, il s'assura l'adhésion des habitants de Cabes. Par ce service, Abou-Cacem et sa famille méritèrent une haute place dans la faveur du nouveau souverain, ce qui

leur procura un grand accroissement de considération. Etant parvenus à éteindre les dernières lueurs de l'influence exercée par leurs rivaux, les Beni-Moslem[1], en les accusant d'avoir soutenu Ibn-Ghanîa, ils occupèrent eux-mêmes toutes les places du grand conseil de la ville et conservèrent leurs avantages pendant les règnes d'Abou-Zékérïa I et de son fils, El-Montancer.

Ensuite eut lieu l'assassinat d'El-Ouathec-el-Makhloué, fils d'El-Mostancer, et de ses enfants par leur oncle, le sultan Abou-Ishac, événement qui donna naissance à l'affaire de l'imposteur Ibn-Abi-Omara. Cet homme s'étant fait seconder par Nacîr, affranchi de la famille hafside qui cherchait à venger la mort de ces princes, se donna pour El-Fadl, fils du sultan El-Makhloué, et réussit à tromper toute la nation. Quand Nacîr eut publiquement appuyé les prétentions d'Ibn-Abi-Omara et décidé les Arabes à le soutenir, ces nomades suivirent l'exemple d'Abd-el-Mélek-Ibn-Othman-Ibn-Mekki, chef de Cabes, qui fut le premier à envoyer ses hommages au faux El-Fadl. Les habitants de Cabes cédèrent à l'influence de leur chef et envoyèrent aussi prétendant l'assurance de leur dévouement. Par cette conduite, Abd-el-Mélek acquit une haute position à la cour de l'usurpateur. Aussi, en l'an 681 (1283), quand ce fantôme de khalife monta sur le trône[2], le représentant de la famille Mekki obtint la direction des finances de l'état, avec le droit de nommer aux emplois et de renvoyer les agents qui ne lui plaisaient pas. Il fut même autorisé à fixer le montant des impôts, à en faire la répartition et à régler les comptes de tous les employés de son administration. Ibn-Abi-Omara lui donna de plus une forte somme d'argent, tirée du trésor public, et lui assigna d'abondantes rations et un traitement considérable. Parmi les cadeaux qu'il lui envoya fut celui de toutes les jeunes esclaves qui se trouvaient dans le palais du feu sultan.

En 683 (1284), quand la mort de l'imposteur permit au

---

[1] Ici, le texte arabe porte *Beni-Selim*.

[2] Expression tirée du *Coran*; sourate 38, verset 33.



vrai khalifat de se relever, Abd-el-Mélek[1]-Ibn-Mekki partit pour sa ville natale et, profitant de la faiblesse de l'empire, il s'y fortifia et ne prêta plus au gouvernement hafside qu'un semblant de soumission. Quand les généraux du sultan marchaient contre lui, il obtenait leur retraite par la promesse de faire célébrer, dans ses mosquées, la prière du vendredi au nom de leur maître. En l'an 693 (1293-4), il se mit en révolte ouverte et embrassa le parti d'Abou-Zékérïa II, seigneur de Constantine et de Bougie. Ahmed, son fils et successeur désigné, mourut en 697, et, vers la fin du septième siècle, il mourut lui-même.

On reconnut alors pour gouverneur son petit-fils Mekki; mais, à cause de sa jeunesse, on le plaça sous la tutèle de son cousin, Youçof-Ibn-Hacen. A la mort de Youçof, le jeune chef reçut pour tuteur[2] Ahmed-Ibn-Lîran, membre d'une des premières familles de Cabes et allié, par mariage, à la famille Mekki. En perdant Youçof, les Mekki virent interrompre le cours de leur prospérité, et le sultan Ibn-el-Lihyani les transporta tous à Tunis; mais, au moment de quitter la capitale pour se rendre dans le district de Cabes, il leur permit de s'en aller chez eux. Sur ces entrefaites, Mekki mourut, laissant deux enfants en bas âge : Abd-el-Mélek et Ahmed. Ces jeunes gens passèrent plusieurs années sous la tutèle d'Ibn-Lîran et, parvenus à l'âge viril, ils résistèrent à l'autorité de l'empire, établirent leur domination sur toute la région qui avoisine Cabes et, à l'instar de leur père, ils ne rendirent au khalife hafside qu'un seul témoignage de respect, celui de faire célébrer la prière publique en son nom. Leur indépendance était encore plus grande que celle de leur père, en conséquence de l'affaiblissement que la puissance des Hafsides avait subie et de l'embarras que les princes de Tlemcen donnaient au sultan par leurs entreprises hostiles. A cette époque, le souverain de Tunis avait à combattre les armées que le gouvernement abd-el-ouadite envoyait, soit pour

---

[1] Les manuscrits et le texte imprimé portent *Abd-el-Hack*.

[2] Dans le texte arabe, il faut sans doute liire *kefalétihi*.

attaquer Bougie et Constantine, soit pour soutenir quelque membre de la famille hafside qui cherchait à s'emparer du trône de Tunis.

Lors de la mort du sultan Abou-Yahya-el-Liyani, son fils Abd-el-Ouahed quitta l'Orient[1] et rentra en Ifrîkïa où il espérait trouver les moyens de se rendre maître de l'empire. Comptant sur la reconnaissance que les Beni-Mekki devaient à son père, il alla rappeler à leur souvenir les bienfaits qu'ils avaient reçus et faire ainsi valoir ses droits à leur appui. Son espoir ne fut pas trompé : ils le proclamèrent souverain, et leur chef, Abd-el-Mélek, ayant pris la direction du mouvement, fit jurer à ses subordonnés qu'ils seraient fidèles à son protégé. En l'an 733[2] (1332), lors du départ du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr pour Bougie, il réussit à s'emparer de Tunis ; mais il n'y resta que quinze jours, ayant appris que le sultan revenait pour l'attaquer. Les Beni-Mekki coururent se réfugier dans Cabes, et, depuis lors, ils restèrent exposés aux regards jaloux du gouvernement hafside, qui ne cessa de les surveiller dans l'espoir d'un revirement de fortune qui lui permettrait de les écraser.

La prise de Tlemcen par le sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, et la chute de la dynastie de Yaghmoracen dégagèrent Abou-Yahya-Abou-Bekr de ses embarras et lui permirent de penser sérieusement aux mesures qui amèneraient l'ordre dans l'empire et forceraient les chefs indépendants à rentrer dans l'obéissance. Hamza-Ibn-Omar revint du Maghreb et, grâce à l'intercession d'Abou-'l-Hacen, il obtint du sultan hafside l'oubli du passé. Rentré au service de l'empire, il ne put se dispenser de lui montrer une obéissance irréprochable et, par son exemple, il ramena dans le devoir ses confrères en sédition, les autres chefs qui s'étaient mis en insurrection. Alors Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki envoya son frère germain, Ahmed, auprès d'Abou-'l-Hacen, afin d'obtenir les bons offices de ce prince[3]. Ahmed se présenta devant

---

[1] Voy. t. II, p. 476.

[2] Il faut lire 732.

[3] Ci-devant, page 17.

le sultan et lui rappela la réception honorable que son frère avait faite à quelques dames de la famille mérinide qui se rendaient à la Mecque et qui, en y allant et en revenant, avaient trouvé à Cabes l'accueil le plus distingué. Cette démarche eut pour résultat qu'Abou-'l-Hacen écrivit une lettre d'intercession à Abou-Yahya-Abou-Bekr et qu'Ibn-Mekki fut rétabli dans les emplois que ses aïeux avaient exercés.

Le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, ayant soumis le Djerîd, en donna le commandement à son fils et successeur désigné, l'émir Abou-'l-Abbas. Ce prince fit alors alternativement sa résidence dans Touzer et dans Cafsa. En l'an 746 (1345-6), quand sa tante revint du pèlerinage de la Mecque, il accompagna incognito l'escorte qui alla au-devant d'elle et, pendant une audience tenue par la princesse, il trouva l'occasion de se rencontrer avec Ahmed-Ibn-Mekki. Ce chef était venu avec l'intention d'accompagner la voyageuse depuis sa capitale jusqu'à la frontière de ses états. Abou-'l-Abbas parvint alors à dissiper les appréhensions du seigneur de Cabes et à s'en faire un ami. L'ayant alors choisi pour ministre et confident, il le nomma vice-chambellan et le porta ainsi à un degré d'honneur bien au-dessus du rang que tenaient les autres chefs du Djerîd. Sur sa demande, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr augmenta les états d'Ibn-Mekki, en lui accordant le gouvernement de Djerba, île que le général hafside, Makhlouf-Ibn-Kemad, avait enlevée aux Siciliens[1].

Après la mort du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, son fils et successeur désigné, Abou-'l-Abbas, fut assassiné à Tunis par son frère, Abou-Hafs-Omar. Ahmed-Ibn-Mekki s'en retourna alors à Cabes et, en l'an 748 (1347-8), il se rendit, avec les autres chefs djeridiens, auprès du sultan mérinide, Abou-'l-Hacen, qui était en marche pour envahir l'Ifrîkïa. Ils trouvèrent ce prince à Oran, dans la province de Tlemcen, et rentrèrent ensuite chez eux, comblés de faveurs. Parmi les membres de cette députation Abou-'l-Hacen distingua Ibn-Mekki d'une manière

---

[1] Ci-devant, page 18.

toute particulière et l'emmena avec lui à Tunis. Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki, l'autre frère, vint alors pour offrir ses hommages au même sultan et en fut accueillit très-grâcieusement. Ils obtinrent, à cette occasion, leur confirmation dans les gouvernements de Cabes et de Djerba et, au moment de leur départ, ils reçurent encore de grands témoignages de faveur.

Quand Abou-'l-Hacen rentra à Tunis, après le désastre de Cairouan, Ahmed-Ibn-Mekki vint lui renouveler l'assurance de sa fidélité. Le sultan l'invita alors, ainsi que son frère, à soutenir Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani qu'ils avaient autrefois reconnu pour souverain et auquel le gouvernement mérinide venait d'accorder le commandement des places fortes de la province de Tripoli, après l'avoir installé dans Djerba. Ils eurent aussi l'ordre d'obéir à ce prince, tant qu'il resterait fidèle au sultan, son protecteur.

Rentré à Tunis et abandonné par Ibn-Tafraguîn, le sultan mérinide jugea nécessaire de se réconcilier avec Abou-'l-Cacem-Ibn-Ottou, cheikh des Almohades, le même qu'il avait fait mutiler après la défaite du sultan Abou-Hafs-Omar, et, pour se l'attacher davantage, il lui accorda le gouvernement de Touzer et de Castîlïa. Un motif semblable l'avait porté à placer Cabes et Djerba sous le commandement d'Abd-el-Ouahed-Ibn-el-Lihyani. Les deux fils Mekki furent très-mécontents de cet arrangement et, en l'an 749 (1348-9), quand Abd-el-Ouahed mourut de la peste à Djerba, ils répudièrent la domination mérinide. Ayant alors invité les autres chefs du Djerîd à suivre leur exemple, ils proclamèrent sultan l'émir El-Fadl[1], fils d'Abou-Yahya-Abou-Bekr. Cette démonstration eut lieu en 750, après que ce prince eut levé le siége de Tunis. Ibn-Ottou, qui, à cette époque n'était plus vizir, se laissa facilement gagner à la même cause. Cette révolte contribua beaucoup au découragement du sultan Abou-'l-Hacen et à son intention d'évacuer l'Ifrîkïa.

Le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, qui était

---

[1] Dans le texte arabe, le copiste a écrit, par erreur, *El-Afdel.*



revenu de l'Orient, prit alors possession de Tunis et y établit comme sultan l'imam Abou-Ishac, fils d'Abou-Yahya-Abou-Bekr. Comme il tenait ce prince en tutèle, afin de pouvoir exercer lui-même toute l'autorité, il mécontenta les frères Mekki à un tel degré qu'ils embrassèrent le parti de l'émir Abou-Zeid, seigneur de Constantine. Ahmed-Ibn-Mekki, accompagné par Mohammed-Ibn-Taleb-Ibn-Mohelhel, commandant des nomades de l'Ifrîkïa, et par tous les gens de ce chef, se rendit auprès d'Abou-Zeid et l'engagea à marcher sur Tunis. Ce prince le choisit aussitôt pour chambellan et lui confia la direction de l'entreprise. Ibn-Tafraguîn envoya contre eux son sultan, Abou-Ishac, à la tête des troupes tunisiennes et d'un corps d'Arabes commandé par Khaled-Ibn-Hamza. En l'an 753 (1352), les deux armées se rencontrèrent à Mermadjenna ; celle d'Abou-Zeid remporta la victoire et poursuivit les fuyards jusqu'à Tunis. Elle entreprit même le siége de cette ville, quand le bruit se répandit que l'armée mérinide avait occupé Médéa, sur la frontière du royaume de Tlemcen, et que le sultan Abou-Einan, après avoir exterminé[1] les Beni-Abd-el-Ouad et réuni toutes les populations zenatiennes sous un même drapeau, se trouvait maître des deux Maghrebs et menaçait les villes de Bougie et de Constantine. A cette nouvelle, les assiégeants de Tunis se dispersèrent et l'émir Abou-Zeid repartit pour Constantine. Ahmed-Ibn-Mekki étant rentré à Cabes, obtint d'Abou-Zeid que le gouvernement de cette ville et de l'île de Djerba fût exercé par la famille Mekki, conjointement avec Abou-'l-Abbas, frère de ce prince. Tel fut le commencement du règne de ce sultan et de sa carrière heureuse.

Abou-'l-Abbas se rendit à Cabes et, après y avoir établi son autorité, il passa dans l'île de Djerba et en expulsa les troupes qui assiégeaient El-Cachetîl au nom d'Ibn-Thabet, seigneur de Tripoli. Il rentra alors à Cabes et, quelque temps après, il envoya son frère Abou-Yahya-Zékérïa auprès d'Abou-Einan, roi du Maghreb, dont il désirait obtenir l'appui. Ibn-Mekki y ex-

---

[1] Dans le texte arabe, lisez *istalham*.

pédia aussi une ambassade, afin d'obtenir sa grâce en faisant rappeler à ce monarque les services qu'il lui avait rendus autrefois. Abou-Einan accueillit sa prière et ferma les yeux sur le passé.

Ensuite, en l'an 754 (1353)[1], l'ennemi [chrétien], que Dieu confonde! s'empara de Tripoli, et Ibn-Mekki fit prier Abou-Einan de lui fournir de quoi racheter cette place, une des forteresses musulmanes les plus dignes de son haut intérêt. Le sultan lui répondit par l'envoi de cinq charges d'or tirées du trésor public et dont il confia le transport au prédicateur Abou-Abd-Allah-Ibn-Merzouc, un des premiers personnages de sa cour, assisté par Abou-Abd-Allah-Mohammed, petit-fils d'Abou-Ali-Omar-Ibn-Séïd-en-Nas. Il accorda, en même temps, à Ahmed-Ibn-Mekki l'autorisation de prendre le commandement de Tripoli, et il confirma Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki dans le gouvernement de Cabes et de Djerba. Ces deux chefs lui restèrent fidèles. En l'an 757 (1356), Ahmed-Ibn-Mekki s'empara de Sfax.

Quelque temps avant la mort d'Abou-Einan, Ibn-Tafraguîn, qui se trouvait alors maître de Tunis, avait conçu une antipathie extrême pour les frères Mekki dont il se méfiait beaucoup. A la suite de plusieurs expéditions, tant par mer que par terre, il réussit, vers l'an 764 (1362-3), à leur enlever l'île de Djerba. Son fils, Abou-Abd-Allah-Mohammed, en obtint le gouvernement et y établit comme lieutenant son secrétaire, Mohammed-Ibn-Abi-'l-Cacem-Ibn-Abi-'l-Oïoun, homme qui avait passé sa vie dans le service de l'empire. En 766 (1364-5), Ibn-Tafraguîn mourut à Tunis, et la mort d'Ahmed-Ibn-Mekki suivit bientôt la sienne. On aurait dit que ces deux hommes distingués s'étaient donné rendez-vous au tombeau et qu'ils y étaient arrivés à la fois. Abd-er-Rahman, fils d'Ahmed-Ibn-Mekki, conserva le gouvernement de Tripoli et y demeura sous la tutèle de Dafer, affranchi européen appartenant à sa famille. Dafer mourut peu de

[1] Ci-devant, page 52, l'auteur dit que la prise de Tripoli eut lieu en l'an 755.



temps après Ahmed-Ibn-Mekki, et son pupille, devenu maître de ses actions, gouverna d'une manière tyrannique jusqu'à l'an 772 (1370), quand il fut bloqué dans sa capitale par la flotte d'Abou-Bekr-Ibn-Mohammed-Ibn-Thabet. Secondé par les Arabes et les Berbères de la province, Ibn-Thabet attaqua Tripoli au moment où les habitants venaient de s'insurger contre leur gouverneur, et y pénétra de vive force. Abd-er-Rahman se réfugia chez un chef debbabien et resta dans cet asile jusqu'à ce que son protecteur pût le faire conduire en lieu de sûreté. Arrivé à Cabes, berceau de sa famille et siége du gouvernement de son oncle, Abd-el-Mélek, le fugitif y passa le reste de ses jours et mourut en l'an 779 (1377-8).

Aujourd'hui, en 781 (1379-80), Abd-el-Mélek continue à gouverner la ville de Cabes. Son fils Yahya lui sert de vizir, et sont petit-fils, Abd-el-Ouehhab-Ibn-Mekki remplit [auprès de Yahya] les fonctions de lieutenant. La position des Mekki est bien changée : Tripoli, Djerba, Sfax et les autres endroits qui faisaient partie des états d'Ahmed-Ibn-Mekki leur ont échappé. On peut dire que le bonheur et la prospérité de cette maison avaient dépendu de l'existence de ce chef.

Les deux frères, Ahmed-Ibn-Mekki et Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki ont toujours tenu une conduite juste et louable, ne s'étant jamais écartés des voies de la bienfaisance et de l'équité. Ornés de toutes les qualités qui marquent l'homme religieux, ils se plaisaient à porter l'habillement des docteurs de la loi, circonstance qui leur procura le titre de *fakih* (*légiste*), et ils se distinguaient des autres chefs de l'époque par leur progrès dans le sentier de la vertu. Ahmed possédait un beau talent littéraire et composait de jolis vers. Dans le genre épistolaire, il déployait une grande élégance de style, auquel sa belle écriture donnait un nouveau charme. Quand il écrivait, il traçait et combinait les lettres d'après le système calligraphique suivi en Orient. Son frère, Abd-el-Mélek, possédait des talents semblables et, dans ces genres de mérite, il rivalisait avec les hommes les plus habiles de son temps et de son pays.

Quand le sultan Abou-'l-Abbas se fut rendu maître de l'em-

pire hafside, les habitants du Djerîd en conçurent des inquiétudes et, voulant organiser un système de résistance, ils s'adressèrent à [Abd-el-Mélek-]Ibn-Mekki. De concert avec lui, ils invitèrent le souverain de Tlemcen à envahir les états hafsides, mais leurs instances les plus pressantes ne purent décider ce prince à se lancer dans une entreprise qu'il savait être au-dessus de ses forces. Sur ces entrefaites, notre seigneur le sultan pénétra dans le Djerîd et prit possession de Cafsa, de Touzer et de Nefta. Ibn-Mekki eut alors recours à la dissimulation et envoya au sultan l'assurance de son obéissance; puis, quand ce monarque fut rentré à Tunis, il cessa ces démonstrations de fidélité. Soupçonnant alors qu'une partie des habitants de Cabes favorisait le sultan, il emprisonna les uns et chassa les autres.

Les Beni-Ahmed, fraction des Debbab, se révoltèrent vers cette époque et, soutenus par un corps de troupes que leur envoya l'émir Abou-Bekr, gouverneur de Cafsa, ils assiégèrent Cabes, ville dans le voisinage de laquelle ils s'étaient établis. Une troupe d'Arabes de la tribu des Beni-Ali, auxquels Ibn-Mekki avait fait passer de l'argent, vint surprendre le camp de ses adversaires et les força à se disperser.

En l'an 781 (1379-80), le sultan fut averti de ces événements et quitta la capitale avec son armée. Arrivé à Cairouan, il y rallia les fuyards, pendant que ses ambassadeurs portaient à Ibn-Mekki de sages avertissements. Ce chef les renvoya, en leur faisant croire qu'il était parfaitement disposé à l'obéissance; puis, il fit emballer ses effets et courut se réfugier au milieu des tribus arabes. Le sultan se hâta d'occuper Cabes et, après avoir reçu la soumission des habitants et installé chez eux un de ses officiers comme gouverneur, il reprit le chemin de Tunis. Abd-el-Melek mourut dans sa retraite peu de temps après, et sa mort fut suivie par celle de son neveu Abd-er-Rahman. Yahya, fils d'Abd-el-Mélek et Abd-el-Ouehhab[-Ibn-Mekki], son petit-fils, partirent pour Tripoli, mais ils ne purent obtenir d'Ibn-Thabet la permission d'y entrer. Nous devons faire observer que celui-ci reconnaissait l'autorité du sultan. Ils allèrent donc se fixer à Zenzour, village situé dans la partie de la province tripolitaine

qui est occupée par les Debbab. Toute la région orientale de l'Ifrîkïa fut alors soumise à la domination hafside.

Plus tard, Yahya, fils d'Abd-el-Mélek, se rendit à la Mecque, laissant Abd-el-Ouehhab-Ibn-Mekki au milieu des Berbères qui habitent les montagnes auprès de Zenzour. Le peuple de Cabes s'étant fatigué de la conduite tyrannique du gouverneur auquel le sultan les avait soumis, donnèrent ainsi l'occasion aux partisans de la famille Mekki de se mettre en mouvement. Sur leur invitation, Abd-el-Ouehhab se présenta devant la ville, et aussitôt une sédition éclata qui coûta la vie au gouverneur et amena le rétablissement des Beni-Mekki. Cela eut lieu en l'an 783 (1381-2).

Yahya, oncle d'Abd-el-Ouehhab, revint alors de l'Orient, après avoir accompli le pèlerinage, et tenta, à plusieurs reprises, de s'emparer de la ville. Le seigneur d'El-Hamma, chez lequel il avait fixé sa demeure, se laissa enfin gagner par Abd-el-Ouehhab et lui livra son hôte, les mains liées derrière le dos. Pendant quelques années, Yahya resta prisonnier dans le Casr-el-Arouciïn; puis, étant parvenu à s'échapper, il alla trouver Ibn-Ouchah, qui s'était emparé de l'autorité dans El-Hamma, ville située à une journée de Cabes. Avec les secours que ce chef mit à sa disposition, il fit plusieurs tentatives contre Cabes et finit par s'en rendre maître. Son neveu Abd-el-Ouehhab fils de son frère Mekki, tomba entre ses mains et mourut par son ordre. Ceci se passa à la suite de l'an 790 (1388). Yahya continua à gouverner Cabes jusqu'à l'an 796. Avant cette époque, le sultan Abou-'l-Abbas avait envoyé son fils, l'émir Omar, contre Tripoli. Les habitants de cette place firent leur soumission, après avoir soutenu un siége de douze mois, et ils eurent à payer une forte contribution[1]. Omar revint alors auprès de son père et obtint de lui le commandement de la ville de Sfax et du district qui en dépend. Soutenu ensuite par les habitants d'El-Hamma, il réussit à pénétrer de nuit dans Cabes et à y établir

[1] Ci-devant, page 122.

son autorité. Yahya-Ibn-Abd-el-Mélek-Ibn-Mekki fut fait prisonnier et eut la tête coupée par l'ordre du vainqueur. Ainsi finit la domination des Beni-Mekki à Cabes.

HISTOIRE DES BENI-THABET, CHEFS DE LA VILLE ET DE LA PROVINCE DE TRIPOLI.

Dans notre récit des premières invasions de l'Ifrîkïa par les musulmans, nous avons mentionné que la conquête de Tripoli fut achevée par Amr-Ibn-el-Aci. Depuis l'administration d'Ocba-Ibn-Nafê, cette ville a toujours formé un des gouvernements et un des boulevards de l'Ifrîkïa. Sous les Aghlebides, il en était ainsi, et, quand le khalife fatemide, El-Moëzz, se transporta au Caire, après avoir placé Bologguîn-Ibn-Zîri, émir des Sanhadja, à la tête du royaume de l'Ifrîkïa, la ville de Tripoli reçut du même souverain pour gouverneur Abd-Allah-Ibn-Yakhlof, personnage éminent de la tribu de Ketama. En l'an 367 (977-8), Bologguîn obtint de Nizar, successeur d El-Moëzz, la permission d'ajouter Tripoli aux états qu'il administrait déjà, et il confia le gouvernement de cette ville à des fonctionnaires sanhadjiens.

En 390 (1000), quelques années après la mort d'El-Mansour, fils de Bologguîn, le gouvernement de Tripoli fut donné par le khalife fatemide, El-Hakem, à Yanès l'esclavon. Cette nomination avait été provoquée par Temsoult[1] le sanhadjien, qui commandait alors à Tripoli, et le projet en avait été fortement appuyé par Berdjouan l'esclavon. Ce ministre exerçait alors, sous les Fatemides de l'Egypte, un pouvoir presque absolu et cherchait à éloigner Yanès dont il craignait la rivalité. Yanès se rendit à sa destination, accompagné de quinze cents cavaliers, et Badîs[, fils d'El-Mansour,] envoya contre lui une armée sanhadjienne commandée par Djâfer-Ibn-Habîb. Pendant deux jours, les Egyptiens et les Sanhadja se battirent dans la plaine

[1] Variante : *Yemsoult*.

de Zenzour ; la troisième journée se termina par la mort de Yanès et la défaite de ses partisans. Les fuyards s'enfermèrent dans Tripoli, et Djafer aller les y assiéger, précisément au moment où Felfoul-Ibn-Saîd-Ibn-Khazroun, qui s'était révolté contre Badîs et qui, plus tard, résista à El-Moëzz, fils de Badîs, avait mis le siége devant Cabes. Felfoul quitta ses positions, força Ibn-Habîb à se retirer auprès de Yahya-Ibn-Mohammed, émir des Nefouça, mais il ne put plus alors remporter sur lui aucun avantage ni l'empêcher de rentrer à Cairouan. Aussitôt que Felfoul se présenta devant Tripoli, Fotouh-Ibn-Ali et les autres partisans de Yanès sortirent au-devant de lui et le mirent en possession de la ville. Il y établit son séjour et maintint les habitants dans l'obéissance envers El-Hakem, le khalife fatemide. Ce prince accorda le gouvernement de la ville à Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun frère de Djâfer-Ibn-Ali, ex-seigneur d'El-Mecîla, qui avait quitté l'Espagne pour aller le trouver. Arrivé à Tripoli et soutenu par Felfoul, Yahya entreprit une expédition contre Bougie, et tenta, pendant sa marche, de s'emparer de Cabes ; mais la résistance que cette ville lui opposa et la nécessité de subir l'influence que Felfoul s'était acquise par le nombre de ses partisans, l'obligèrent à quitter le commandement et à rentrer en Egypte. Felfoul resta maître de Tripoli, et ses descendants, après y avoir exercé le commandement alternativement avec les agents du gouvernement sanhadjien, finirent par y consolider leur autorité d'une manière définitive. Malgré l'invasion et la ruine de l'Ifrîkïa par les Arabes hilaliens, la famille Khazroun conserva la possession de Tripoli ; ce ne fut qu'en 540 (1145-6), que cette ville leur fut enlevée par George, fils de Michel, amiral de Roger, roi franc de la Sicile. Le vainqueur permit aux musulmans d'y rester et se contenta de leur donner un gouverneur de son choix, ainsi qu'il avait fait dans d'autres localités du littoral africain. Peu de temps après, les habitants prêtèrent l'oreille aux suggestions d'Abou-Yahya-Ibn-Matrouh, un de leurs notables, et massacrèrent les chrétiens [1].

[1] Voy. t. II., p. 37.

En l'an 555 (1160), Abd-el-Moumen, qui venait de prendre El-Mehdïa, reçut la visite d'Ibn-Matrouh et des principaux habitants de Tripoli. Il les accueillit avec une grande distinction et les congédia très-honorablement. Ibn-Matrouh conserva jusqu'à un âge très-avancé le gouvernement de Tripoli, et, en l'an 586 (1190), il partit pour l'Orient avec l'autorisation du cîd Abou-Zeid-Ibn-Omar-Ibn-Abd-el-Moumen, prince qui gouvernait l'Ifrîkïa au nom de son oncle, Youçof-Ibn-Abd-el-Moumen[1]. S'étant fixé dans la ville d'Alexandrie, il laissa Tripoli entre les mains des Almohades. Cette dynastie y exerça le commandement par ses officiers jusqu'à l'époque des troubles suscités par Caracoch et Ibn-Ghanîa, quand le premier de ces aventuriers prit possession de la ville.

L'usurpation du trône de l'Ifrîkïa par les Hafsides et leur révolte contre l'autorité de la famille d'Abd-el-Moumen contribuèrent, avec la mort de Caracoch et d'Ibn-Ghanîa, à faire passer la ville de Tripoli sous la domination de l'émir Abou-Zékérïa. Elle resta au pouvoir de ses descendants jusqu'au démembrement de l'empire, quand Bougie et Constantine formèrent des états indépendants. Comme l'influence de la cour de Tunis ne se faisait alors plus sentir aux frontières de l'empire, l'administration des affaires à Tripoli passa entre les mains d'un conseil de cheikhs. Il est vrai que le sultan de Tunis y entretenait un gouverneur, mais toute l'autorité appartenait au président du conseil. L'établissement de cette forme de gouvernement à Tripoli fit naître parmi les habitants une rivalité jalouse et un violent esprit de parti.

En 717 (1317-8), le sultan Abou-Yahya-Ibn-el-Lihyani abandonna Tunis, où il se voyait menacé par Abou-Yahya-Abou-Bekr, sultan de Bougie, et alla se fixer à Tripoli, dont Ahmed-Ibn-Arebi, un des cheikhs, lui avait offert son appui Les Almohades perdirent tout espoir de son retour à la capitale et proclamèrent sultan son fils Abou-Derba, qu'il y avait fait em-

---

[1] Lisez : *De son cousin Yacoub, petit-fils d'Abd-el-Moumen.*

prisonner et auquel ils rendirent la liberté. Ils se mirent alors en campagne avec leur nouveau souverain, afin de repousser Abou-Yahya-Abou-Bekr, mais la bataille qui s'ensuivit se termina par leur défaite. Les Arabes nomades qui avaient pris parti pour Abou-Derba lui persuadèrent alors de se porter sur Tripoli afin d'enlever les trésors immenses que son père y avait apportés. Celui-ci s'embarqua aussitôt pour Alexandrie, après avoir laissé à Tripoli, comme lieutenant, son gendre Mohammed-Ibn-Abi-Amran-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Abi-Hafs. La tyrannie d'El-Batîci, parent et chambellan d'Ibn-Abi-Amran, indisposa enfin les habitants de la ville, et, pendant qu'il s'occupait à entretenir les préventions de son maître contre eux et à les faire châtier par des avanies et des confiscations, une révolte éclata et Ibn-Abi-Amran dut s'embarquer pour éviter la mort. Au moment de son départ, il raconta à un natif de la ville qui s'était avancé pour lui dire adieu, comment El-Batîci avait travaillé pour lui inspirer de la méfiance à l'égard des Tripolitains. Cette révélation coûta la vie au chambellan qui fut massacré sur le champ. On tua aussi le cadi de Tripoli, tunisien qui avait secondé El-Batîci dans ses intrigues. Ce mouvement populaire fut excité par Ahmed-Ibn-el-Arebi.

Mohammed-Ibn-Kâbour, qui prit alors le commandement de Tripoli, fut assassiné par Saîd-Ibn-Taher-el-Mezoughi. La ville passa ensuite sous l'autorité de Saîd-Ibn-Taher et d'Abou-'l-Berékat-Ibn-Abi-'d-Donia, qui gouvernèrent conjointement. Celui-ci mourut de mort naturelle et laissa Saîd en possession de tout le pouvoir. Après une administration de douze ans, Saîd mourut et fut remplacé par Thabet-Ibn-Ammar, membre d'une tribu hoouerite, les Zekoudja. Au bout de six mois Thabet fut tué par Ahmed, fils de Saîd-Ibn-Taher, qui prit aussitôt le commandement; mais, un matin, au moment où il entrait dans le cabinet d'ablution afin de se purifier pour la prière, il fut assassiné par quelques individus appartenant à la tribu de sa victime. Alors, vers l'an 727 (1326-7), les habitants prirent pour gouverneur Mohammed, fils de leur ancien cheikh, Thabet-Ibn-Ammar.

Pendant l'espace de vingt ans, Mohammed-Ibn-Thabet exerça une autorité absolue à Tripoli, et l'influence de l'empire hafside ne s'y fit plus sentir. Pour dissimuler toute la grandeur de son pouvoir, il s'adonnait au commerce et s'habillait comme un simple négociant ; il allait à pied dans les rues, il rapportait lui-même à la maison les provisions et autres objets dont il avait besoin, et, pour mieux cacher son ambition, il traita les gens du peuple avec beaucoup de familiarité et de condescendance. Ayant obtenu du sultan de Tunis un agent pour administrer la ville, il laissa ce fonctionnaire exercer, en apparence, le droit de commander, de changer et de réformer.

Quand les merînides, sous les ordres de leur sultan Abou-'l-Hacen, eurent subjugué l'Ifrîkïa et occupé Tunis, Mohammed-Ibn-Thabet reconnu l'autorité du vainqueur tout en conservant la sienne. Pour mettre en sûreté les richesses qu'il avait amassées il les fit transporter à Alexandrie, mais, peu de temps après, il fut tué près de sa maison par quelques membres de la tribu de Medjrîs. Ses amis et ses partisans massacrèrent les assassins.

Thabet-Ibn-Mohammed, son fils et successeur, adopta l'habilllement, la parure et l'équipage d'un souverain : il se donna des chambellans et des courtisans, et continua à jouir des pompes mondaines jusqu'à la prise de sa ville par les chrétiens.

Plusieurs navires appartenant à des négociants européens se rassemblèrent dans le port de Tripoli, sans que personne y fît attention, vu le grand mouvement commercial qui y régnait et la fréquence des arrivages et des départs. Pendant la nuit, les chrétiens pénétrèrent dans la ville et, étant très-nombreux, ils obligèrent la garnison à mettre bas les armes. Thabet-Ibn-Mohammed s'enfuit chez les Aulad-Morghem, émirs de la tribu des Djouari, population établie dans les environs de la ville, mais il fut mis à mort par ces chefs, ainsi que son frère Ammar, parce qu'il avait versé du sang djouarien pendant son administration. Il avait régné six ans. Les chrétiens chargèrent leurs navires de toutes les richesses, effets et meubles dont ils purent s'emparer ; ils embarquèrent aussi la garnison qu'ils avaient faite prisonnière, ainsi qu'un grand nombre de femmes qu'ils

voulaient emmener en captivité. Pendant plusieurs jours ils se tinrent prêts à partir à la moindre alerte ; mais le revers qu'ils craignaient ne leur arriva pas, parce qu'il n'y avait plus alors dans Tripoli un homme de cœur et de courage. A la fin, ils entrèrent en pourparlers avec les musulmans du voisinage au sujet du rachat de la ville, et, moyennant cinquante mille pièces d'or, ils remirent la place entre les mains du seigneur de Cabes, Abou-'l-Abbas-Ahmed-Ibn-Mekki, qui avait emprunté la plus grande partie de cette somme aux musulmans du Djerîd. Ceci eut lieu en l'an 755[1] (1354).

Les fils de Thabet se rendirent à Alexandrie, où ils s'occupèrent du commerce jusqu'à la mort d'Ahmed-Ibn-Mekki. A la suite de cet événement qui eut lieu en 766 (1364-5), Abd-er-Rahman, fils d'Ahmed-Ibn-Mekki, prit le commandement. Abou-Bekr, fils de Mohammed-Ibn-Thabet, se rappela alors les scènes de sa jeunesse, la demeure de ses aïeux, et nolisa plusieurs bâtiments chrétiens, dans lesquels il fit monter ses partisans et les affranchis de son père. En l'an 771 (1369), il bloqua avec sa flotte le port de Tripoli, pendant qu'une foule de brigands arabes, dont il avait acheté les services, accourut pour le soutenir. Ayant rassemblé de plus les habitants du littoral et des villages voisins, il emporta la ville de vive force. Abd-er-Rahman se réfugia chez les Aulad-Morghem-Ibn-Saber, et resta sous leur protection jusqu'à ce qu'ils trouvèrent l'occasion de le conduire en lieu de sûreté, auprès de son oncle Abd-el-Mélek, seigneur de Cabes.

Devenu maître de Tripoli, Abou-Bekr-Ibn-Thabet reconnut la souveraineté d'Abou-'l-Abbas, sultan de Tunis et fit célébrer la prière au nom de ce monarque dans toutes ses mosquées. Jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 792 (1390), il ne cessa de cultiver la bienveillance du sultan en lui payant un tribut et en lui envoyant des cadeaux dignes d'être offerts à un grand prince.

Son pupille et neveu, Ali-Ibn-Ammar, lui succéda. Le com-

---

[1] Voy. p. 62 de ce volume.

mandant de ses troupes se nommait Cacem-Ibn-Khalef-Allah. Comme Ali soupçonnait cet officier de vouloir soutenir les droits du jeune enfant qu'Abou-Yahya[-Abou-Bekr-Ibn-Thabet] avait laissé en mourant, il s'empressa de l'éloigner de Tripoli, en le chargeant d'aller percevoir les impôts dans la province de Mesrata. Cacem ressentit alors des craintes pour sa vie[1] et se mit en révolte ; mais l'arrivée d'une lettre de grâce le fit rentrer à Tripoli. Cédant encore à ses appréhensions, il obtint la permission d'aller faire le pèlerinage, et, débarqué à Alexandrie, il rencontra Mohammed-Ibn-Abi-Hilal, l'ami intime du sultan, qui se rendait à la Mecque. Ayant obtenu la protection de ce grand personnage, il s'embarqua pour Tunis avec l'intention de pousser le sultan à faire la conquête de Tripoli. En passant devant cette dernière ville, il reçut des Beni-Thabet une lettre très-amicale dans laquelle ils l'invitèrent à reprendre la position qu'il avait occupée chez eux. Il y consentit, mais, ayant ensuite appris que sa vie était en danger, il partit pour Tunis. Le sultan, auquel il fit annoncer son arrivée et dont il tourna ensuite les pensées vers la conquête de Tripoli, laissa partir son fils, l'émir Abou-Hafs-Omar, avec lui, afin d'y mettre le siége. Arrivé sous les murs de la ville, El-Cacem-Ibn-Khalef-Allah obtint l'appui d'une fraction de la tribu des Debbab, mais le reste de ces nomades embrassa le parti d'Ali-Ibn-Ammar-Ibn-Thabet. Il tint la place étroitement bloquée pendant toute une année, sans cesser de montrer un grand dévouement au service du sultan. Par ses soins, des sommes considérables, provenant des impôts, furent envoyées à Tunis, et, grâce à ses efforts, les Arabes se laissèrent gagner à la cause du souverain hafside.

Les assiégeants continuèrent à empêcher la ville de recevoir des vivres et à repousser les fréquentes sorties de la garnison ; mais, fatigués enfin par tant d'efforts, ils consentirent à décamper, après avoir fait reconnaître aux habitants l'autorité du sultan et reçu les arrérages de l'impôt, lequel n'avait pas été

[1] A la place d'*el-Khalifa*, il faut lire *el-khifa*.



payé pendant plusieurs années. L'émir Abou-Hafs reprit alors la route de Tunis où il rejoignit son père en l'an 795 (1392-3). A cette occasion, il obtint le gouvernement de Sfax et, après s'y être installé, il occupa Cabes, ainsi que nous l'avons dit [1]. Ali-Ibn-Ammar-Ibn-Thabet exerce encore le gouvernement de Tripoli.

FIN DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE HAFSIDE-ALMORAVIDE ET DES CHEFS QUI SE RENDIRENT INDÉPENDANTS DANS LE DJERÎD, LE ZAB ET LES PROVINCES ORIENTALES DE L'IFRÎKÏA. EN TERMINANT LE VOLUME SUIVANT, QUI RENFERMERA L'HISTOIRE DE LA TRIBU DES ZENATA ET DES DYNASTIES QU'ELLE A FONDÉES, NOUS AURONS ACHEVÉ NOTRE TRAVAIL.

---

[1] Page 122 de ce volume.



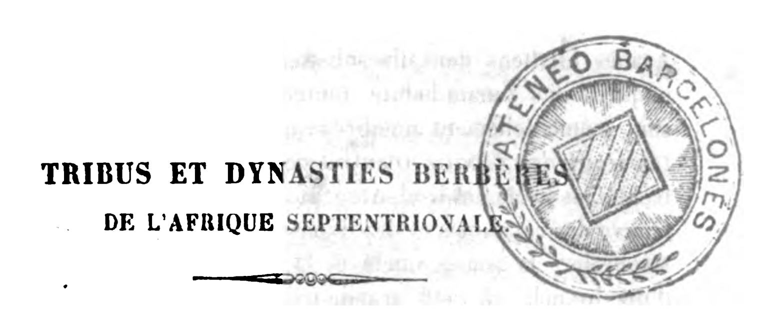
HISTOIRE

DES

BERBÈRES

TRADUCTION

DU TOME SECOND ET DERNIER DU TEXTE ARABE



TRIBUS ET DYNASTIES BERBÈRES
DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

HISTOIRE DES ZENATA, DES CONQUÊTES FAITES EN MAGHREB PAR LES PEUPLES DE CETTE RACE BERBÈRE ET DES ROYAUMES QU'ILS Y ONT FONDÉS.

Depuis une époque très-reculée la race zenatienne a habité le Maghreb, où, par son existence actuelle et par les souvenirs de son ancienne gloire, elle s'est fait assez connaître. De nos jours, on remarque chez ce peuple beaucoup d'usages propres aux Arabes : il vit sous la tente, il élève des chameaux, il monte à cheval, il transporte sa demeure d'une localité à une autre, il passe l'été dans le Tell et l'hiver dans le Désert, il enlève de force les habitants du pays cultivé et il repousse le contrôle d'un gouvernement juste et régulier. Parmi les Berbères, les Zenata se distinguent par leur langage, qui diffère en espèce[1] de tous les autres dialectes employés par les peuples de cette grande famille ; et, cependant, ils habitent, comme eux, les diverses contrées de l'Ifrîkïa et du Maghreb. On les trouve dans les pays des dattiers, depuis Ghadams jusqu'au Sous-el-Acsa, et l'on peut même dire qu'ils forment à peu près toute la population des villages situés dans les régions dactylifères du Désert. Dans le Tell, on les rencontre aux environs de Tripoli, au milieu des plaines de l'Ifrîkïa et dans la montagne de l'Auras. Cette dernière localité nous présente quelques débris zenatiens installés à côté des

[1] Notre auteur aurait mieux rendu sa pensée en disant que les Zenata parlent un dialecte particulier de la langue berbère.

Arabes hilaliens dont ils subissent la domination. La grande majorité des Zenata habite, toutefois, le Maghreb central ; ils y sont même tellement nombreux que ce pays a reçu le nom de *territoire des Zenata*. D'autres peuplades de cette race se montrent dans le Maghreb-el-Acsa. Maintenant, comme autrefois, on trouve des royaumes et des dynasties zenatiennes dans les deux Maghrebs ; la souveraineté et la puissance s'étant transmises d'une branche de cette grande tribu à une autre, ainsi que nous allons l'exposer.

OPINIONS DIVERSES AU SUJET DE L'ORIGINE DES ZENATA. — TRIBUS DONT CETTE RACE SE COMPOSE.

Les généalogistes qui appartiennent à la race berbère s'accordent tous à dire que les Zenata tirent de Chana leur origine et leur nom. Abou-Mohammed-Ibn-Hazm[1] écrit, dans son *Djemhera (collection de généalogies)* : « Quelques-uns d'entre eux » [les Berbères] disent que Chana est le même personnage que » Djana, fils de Yahya, fils de Soulat, fils d'Ourçak, fils de Dari, » fils de Zeddjîk [ou Zahhîk], fils de Madghis, fils de Berr. » Dans le même livre il dit : « La généalogie suivante m'a été com» muniquée par Youçof-el-Ouerrac, qui la tenait d'Aïoub, fils » d'Abou-Yezîd[2] : » — C'est-à-dire sous le règne d'En-Nacer [l'oméïade espagnol], quand Aïoub se rendit à Cordoue, chargé d'une mission par son père, chef de la révolte qui agita toute l'Ifrîkïa. — « Chana, me dit-il, est le même que Djana, fils de » Yahya, fils de Soulat, fils d'Ourçak, fils de Dari, fils de Chac» foun[3], fils de Bendouad, fils d'Imla[4], fils de Madghis, fils de » Herek, fils d'Herçac, fils de Guerad, fils de Mazîgh, fils d'He-

[1] Voy. t. I, p. 18.
[2] Voy. t. II, p. 534.
[3] Variante : *Chacfou*.
[4] Variante : *Temla*.

» rak, fils d'Herîk, fils de Bedîan, fils de Kenan [Canaan], fils » de Ham [Cham]. »

D'après cette liste, Madghis ne descend pas de Berr. Nous avons déjà indiqué la diversité d'opinions à ce sujet[1]; mais nous regardons celle-ci comme la vraie, car l'autorité d'Ibn-Hazm mérite toute confiance et ne saurait être contrebalancée par celle d'aucun autre écrivain. D'ailleurs, il rapporte la généalogie en question d'après le fils d'Abou-Yezîd, chef des Zenata. En adoptant cette liste, on est obligé de reconnaître que les Berbères seuls descendent de Bernès, et que les Botr, c'est-à-dire les enfants de Madghis-el-Abter, n'appartiennent pas à la race berbère. Les Botr se composent des Zenata et de quelques autres familles, ainsi que nous l'avons déjà exposé; et bien qu'ils ne fassent pas partie des Berbères, ils en sont néanmoins les frères, puisqu'ils descendent, ainsi que les Berbères, de Canaan, fils de Cham, fait qui ressort de cette liste généalogique.

On rapporte, sur l'autorité d'Abou-Mohammed-Ibn-Coteiba[2], que les Zenata ont pour ancêtre Djalout (*Goliath*). Dans une liste transmise par cet historien, il est dit que Zenata est le même que Chana, fils de Yahya, fils de Darîs, fils de Djalout lequel est la même personne que Ouennour, fils d'Herbîl, fils de Djedîlan, fils de Djaloud, fils de Redîlan, fils de Haci, fils de Bad, fils de Zeddjîk, fils de Madghis-el-Abter[3], fils de Caïs, fils de Ghailan. Une autre liste, fournie par le même généalogiste, représente Djalout comme fils de Djaloud, fils de Dîal, fils de Cahtan, fils de Fars, personnage connu[4]. Une troisième tradition, fournie par

---

[1] Voy. t. I, p. 178 et suivantes.

[2] Voy. t. I, p. 175, note.

[3] On retrouve ce passage, avec plusieurs variantes, dans le premier volume de cette traduction, p. 175. A moins d'avoir entre les mains un exemplaire, un bon exemplaire, de l'ouvrage d'Ibn-Coteiba, on ne saurait rétablir l'orthographe de ces noms propres.

[4] Dans son histoire de l'époque antéislamique, notre auteur représente Fars, c'est-à-dire *les Persans*, comme descendus de Laoud (*Lud*), fils de Sam (*Sem*).

le même auteur, représente Djalout comme la même personne que Bal, fils de Baloud, fils de Dîal, fils de Bernès, fils de Sefek [ou Sofok[1]] lequel est le père de tous les Berbères.

Les généalogistes zenatiens eux-mêmes prétendent que leur tribu, les Zenata, descend de Himyer par les Tobba ; mais quelques-uns d'entre eux disent que les Zenata sont la postérité des Amalécites et que leur aïeul, Djalout, appartenait au même peuple.

De toutes ces origines, la seule véritable est celle mentionnée par Ibn-Hazm en premier lieu ; les autres sont fausses. D'abord, la généalogie produite par Ibn-Coteiba est embrouillée et renferme des interpolations ; quant à la filiation par laquelle on voudrait rattacher Madghis à Caïs-Ghailan, on la trouvera [discutée] au commencement de notre traité sur les Berbères dans le chapitre où il est question de leur origine[2]; d'ailleurs les noms de tous les fils de Caïs-Ghailan sont connus [et puisqu'on n'y rencontre aucune mention d'un Berr, fils de Caïs et père de Madghis, il faut le regarder comme un personnage imaginaire].

L'idée de faire descendre Djalout (*Goliath*) de Caïs est encore une absurdité; car Mâdd-Ibn-Adnan, le cinquième aïeul de Caïs était contemporain de Bakht[3]-Nasr (*Nabuchodonosor*], ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de notre histoire universelle[4]. A l'époque où Bakht-Nasr établit sa domination sur les Arabes, Dieu ordonna par voie de révélation à Jérémie, prophète des enfants d'Israël, de faire évader Mâdd et de l'accompagner jusqu'à son pays[5]. Or, Bakht-Nasr vécut environ quatre cent cinquante ans après Dawoud (*David)*, car ce fut lui qui ruina le temple que David et Salomon avaient bâti à Jérusalem, et qui avait subsisté pendant cet espace de temps. Donc Mâdd vécut

---

[1] Voy., en tête de ce volume, notre notice sur les origines berbères.

[2] Voy. t. I, p. 183 et suiv.

[3] Lisez, dans le texte arabe : *moâsiran-li-Bakt-Nasr*.

[4] Cette partie du grand ouvrage d'Ibn-Khaldoun est encore inédite.

[5] Voy. l'*Essai* de M. C. de Perceval, t. I, p. 181 et suiv.

quatre cent cinquante ans après David, et Caïs, son descendant au cinquième degré, dut nécessairement vivre à une époque encore plus récente. Comment David aurait-il donc pu tuer Goliath, fait constaté par le *Coran*, si Goliath avait été le déscendant au dixième degré de Caïs? Quand Ibn-Coteiba rattacha la généalogie de Goliath à celle des Berbères, en le représentant comme un descendant, soit de Madghis, soit de Sefek, il commet encore une erreur. Il se trompe de nouveau en le faisant appartenir à la race amalécite. Nous savons que Goliath était philistin et que les Philistins étaient les enfants de Caslouhim, fils de Mêsraïm, fils de Cham, fils de Noé [1]. Dans notre chapitre sur la filiation des enfants de Cham, nous avons mentionné que les Coptes, les Berbères, les Abyssins et les Nubiens sont frères des Philistins. Il y avait des guerres fréquentes entre ceux-ci et les Israëlites, et il se trouvait en Syrie beaucoup de Berbères et d'autres descendants de Canaan, tous frères de Philistins et tous empressés à imiter leur conduite. (La race des Philistins et celle de Canaan sont maintenant éteintes, mais celle des Berbères reste. La Palestine fut ainsi nommée parce qu'elle avait appartenue aux Philistins. En entendant mentionner le nom des Berbères avec celui de Goliath, l'on s'était imaginé que ce chef était berbère, ce qui n'est pas exact.

Quant à l'opinion des généalogistes zenatiens qui supposent que les Zenata descendent de Himyer, elle est repoussée par les deux grands rapporteurs de traditions historiques, Abou-Omar-Ibn-Abd-el-Berr [2] et Abou-Mohammed-Ibn-Hazm. Celui-ci dit : « Les Himyerites ne se sont jamais rendus en Maghreb que dans » les récits mensongers des historiens yéménites. » En voulant rattacher leur nation aux Himyerites, les généalogistes zenatiens ont eu pour motif le désir de répudier toute liaison avec la souche berbère, parce qu'ils virent les peuples de cette race réduits au rang d'esclaves tributaires et chargés du poids des impôts (*kha-*

---

[1] *Genèse*, x, et *Paralip.* I.
[2] Voy. t. I, p. 174, note.

radj). C'est là un orgueil bien faux, car la souche berbère a produit un certain nombre de branches qui ont montré un esprit national aussi fort, plus fort même que celui des Zenata. Telles étaient les tribus de Hoouara et de Miknaça ; telles étaient encore les tribus de Ketama et de Sanhadja, peuples qui enlevèrent un empire aux Arabes ; telles étaient aussi les tribus masmoudiennes qui arrachèrent le pouvoir aux Sanhadja [almoravides]. Ces quatre peuples étaient plus puissants et plus nombreux que les Zenata ; mais quand ils eurent épuisé leurs forces, ils tombèrent sous le joug du vainqueur et eurent à subir l'impôt. Il en est résulté que, de nos jours, le nom de *berbère* est devenu le synonyme de *contribuable*. Pour éviter le deshonneur d'une pareille dénomination, les Zenata se sont donné, par amour-propre, une origine arabe ; choisissant expressément une race des plus illustres, race qui a la gloire de pouvoir compter les Prophètes au nombre de ses membres. Cet avantage appartient surtout à la branche de Moder, car celui-ci descendait d'Ismaïl, fils d'Abraham, fils de Noé, fils de Seth, fils d'Adam, cinq prophètes dont les Berbères ne retrouvent pas les noms dans leur généalogie en la faisant remonter à Cham. Bien plus, en reconnaissant Cham pour leur aïeul, ils se placent en dehors de la descendance d'Abraham, troisième père de l'espèce humaine. On sait que la plupart des peuples de la terre sortent de lui et que ceux qui remontent leur origine à un autre ancêtre sont peu nombreux. Ajoutons à cela l'honneur d'appartenir à la nation arabe, peuple qui, dans la vie solitaire du désert, s'est distinguée par la farouche noblesse de sa conduite et par un caractère sans reproche. Les Zenata devaient nécessairement se complaire à lier parenté avec une telle race, et leurs généalogistes ont arrangé la fable de leur mieux.

Ce sentiment manquait de justesse. La gloire et la puissance, marques distinctives de la race zenatienne, ne subissent aucune atteinte de ce que ce peuple soit berbère d'origine. Plusieurs tribus berbères ont joui des mêmes avantages et cela à un degré qui les plaçait bien au-dessus des Zenata. Que les hommes se distinguent les uns des autres par la diversité de leur caractère,

cela ne les empêche pas d'être tous fils d'Adam et, ensuite, de Noé. La grande famille arabe renferme plusieurs tribus tout-à-fait dissemblables, et cependant ces tribus ont Sem et Ismaïl pour aïeux. Quant à l'honneur de pouvoir compter les Prophètes parmi ses ancêtres, *cela est une faveur que Dieu accorde à qui il veut* [1]. Au surplus, quel mal y a-t-il d'avoir une origine commune avec un peuple que l'on distingue encore précisément à cause de sa gloire passée? Est-ce la dégradation des Berbères? Mais elle a eu pour cause la diminution de leur nombre et l'épuisement de leurs forces, occasionnés par la nécessité de soutenir leur propre empire et par le besoin de jouir de cette aisance que procure le pouvoir. C'est là un principe que nous avons établi dans la première partie de notre ouvrage [2]. L'on sait, d'ailleurs, que les Berbères se sont fait remarquer autrefois par leur nombre, leur puissance, l'étendue de leur domination et les royaumes qu'ils ont fondés.

Quant à l'assertion que les Zenata appartiennent à la race amalécite, elle est loin d'être vraie et ne peut pas se soutenir. Il y avait en Syrie deux peuples appelés Amalécites : le premier, composé des enfants d'Esaü, fils d'Ishac, ne forma jamais une grande nation et jamais il ne posséda un empire ; tombé ensuite dans une obscurité profonde, il finit par dépérir sans qu'on puisse en citer un seul individu qui ait passé dans le Maghreb. L'autre possédait en Syrie une dynastie et un royaume, même avant l'arrivée des Israélites [3]. Ceux-ci s'emparèrent de Jericho, capitale de son empire, arrachèrent la Syrie à sa domination, ainsi que le Hidjaz, et le moissonna avec l'épée. Comment les Zenata peuvent-ils alors faire partie d'une nation déjà anéantie? Si l'histoire rapportait un tel fait, on hésiterait d'y ajouter foi ; pourquoi donc y croire quand l'histoire n'en dit rien?

Les Zenata se partagent en un grand nombre de branches et

---

[1] *Coran;* sourate 5, verset 59.

[2] C'est-à-dire dans les *Prolégomènes,* ouvrage dont on attend encore la publication.

[3] L'auteur aurait pu ajouter : *et même du temps d'Abraham.* — Voy. la *Genèse,* XIV, 7.



de tribus dont nous indiquerons ici les principales. Les généalogistes appartenant à cette race s'accordent à dire que toutes les ramifications de la grande famille zenatienne procèdent de trois aïeux, tous fils de Djana et nommés Ourchîk, Ferîni et Ed-Dîdet [ou Adîdet]. Cela se trouve écrit dans les livres qui renferment les généalogies des Zenata ; et Abou-Mohammed-Ibn-Hazm donne le même renseignement dans son *Djemhera*. Selon les généalogistes zenatiens, Ourchîk avait trois fils, Messart [Mesrata], Ourghaï et Ouachroudjen, père de Ouarîfen-Ibn-Ouachroudjen. Ibn-Hazm dit qu'Ourchîk eut trois fils : Messart, Tadjora et Ouacîn. Les généalogistes zenatiens nous apprennent que Ferîni eut plusieurs fils, savoir : Izmerten, Mendjeça, Ouergla, Nomaleta et Sebertera. Ibn-Hazm ne fait pas mention de ce dernier, mais il en nomme les quatre autres. Selon les mêmes généalogistes, Ed-Dîdet, fils de Djana, eut un fils nommé Djeraou ; mais Ibn-Hazm ne l'indique pas. Il dit seulement, en parlant d'Ed-Dîdet : « Et, parmi ses déscendants, on compte » les Beni-Ourchik-Ibn-ed-Dîdet, famille qui se partage en » deux branches, dont l'une procède de Demmer, fils d'Ourchîk » et l'autre de Zakïa, fils d'Ourchîk. » — « L'appellation » *Demmer*, ajoute-t-il, n'est qu'un sobriquet ; le vrai nom de » celui qui la portait était Al-Ghana. » — « Au nombre des » familles qui descendent de Zakïa, dit-il ensuite, on remarque » les Beni-Maghraou, les Beni-Ifren et les Beni-Ouacîn. La mère » de ces derniers se nommait Ouacîn et était esclave de la » mère de Maghraou. Ces trois branches eurent pour père Isliten, fils de Mesra, fils de Zakïa. » A cette liste, les généalogistes zenatiens ajoutent Irnîan, fils d'Isliten et frère de Maghraou, d'Ifren et d'Ouacîn ; mais Ibn-Hazm n'en parle pas. — « Parmi les descendants de Demmer, dit le même Ibn-Hazm, on » compte Ournîd [ou Ourennîd], fils de Ouanten, fils de Ouardiren, fils de Demmer. » Il indique aussi sept ramifications de la tribu de Demmer, savoir : Gharzoul, Tofourt, Ourtantîn, Berzal, Isdourîn, Saghmar[1] Itouweft. « Les trois premières,

[1] Variante : *Saghman*.

» ajoute-t-il, sont celles que l'on désigne par le titre d'*Enfants* » *de Demmer*. »

Tels sont les renseignements fournis par Ibn-Hazm et recueillis, à ce qu'il nous assure, de la bouche d'Abou-Mohammed-bou-Ighni[1]-el-Berzali l'eibadite, « personnage, dit-il, d'une » grande piété et très-savant dans les généalogies berbères. Il » m'a déclaré que les Beni-Ouacîn et les Beni-Berzal avaient pro- » fessé la doctrine eibadite et que les Beni-Ifren ainsi que les » Maghraoua étaient restés sonnites [orthodoxes]. »

Les généalogistes berbères, tels que Sabec-Ibn-Soleiman-el-Matmati, Hani-Ibn-Masdour-el-Koumi et Kehlan-Ibn-Abi-Loua rapportent, dans leurs livres, que les enfants d'Ourcîk, fils d'Adîdet, formaient trois branches : les Beni-Zakïa, les Beni-Demmer et les Ancha, fils d'Ancher[2], et qu'ils descendent tous de Ouardîren et d'Ourcîk. Zakïa, fils d'Ourdîren, est l'aïeul des Maghraoua, des Beni-Ifren, des Beni-Irnîan et des Beni-Ouacîn, tous enfants d'Idlîten, fils de Mesra, fils de Zakïa. Anch[3], fils de Ouardîren, est le père de quatre tribus : les Beni-Berzal, les les Beni-Saghmar[4], les Beni-Isdouren et les Beni-Itouweft. De Demmer, fils de Ouardîren, sortent trois tribus : les Beni-Tofourt, les Beni-Gharzoul et les Beni-Ourtantîn, tous enfants d'Ournîd-Ibn-Demmer[5].

Ces renseignements, fournis par les généalogistes berbères, ne s'accordent pas avec ceux d'Ibn-Hazm.

Les mêmes généalogistes nomment encore d'autres tribus, sans en indiquer les aïeux ; telles sont les Yedjefech qui habitent la montagne de Fazaz, près de Miknaça[6], les Sindjacen, les Our-

---

[1] L'orthographe de ce nom est incertaine.

[2] Il faut sans doute lire *Anten* ou *Ouanten*.

[3] Les manuscrits portent *Anch*, mais il faut lire *Anten* ou *Ouanten*.

[4] Le texte arabe porte : *Sacman*.

[5] On lit *Ourtatîn* et *Ourind* dans le texte arabe Plusieurs des noms propres mentionnés dans ce chapitre ont été altérés par les copistes.

[6] Cette indication n'est pas exacte : Fazaz est très-éloigné du terri-

cîfan, les Temelîlt, les Tîçat, les Ouaghmert [ou Ghomert], les Tîfracen, les Oudjedîdjen, les Beni-Iloumi, les Beni-Ouemannou et les Beni-Toudjîn. L'on sait cependant, malgré leur silence et de la manière la plus positive, que les Toudjîn sont une branche des Beni-Ouacîn ; on verra cela dans le chapitre que nous consacrerons à ce peuple.

Quelques-uns disent que les Oudjedîdjen et les Ouaghmert sont issus d'Ourtnîd, fils de Djana, et que les Berghouata, les Matmata et les Azdadja font partie des Zenata ; mais, selon les généalogistes berbères, ces tribus appartiennent à la race berbère sortie de Bernès, ainsi que nous l'avons dit.

Ibn-Abd-el-Hakem, dans son livre sur la conquête de l'Égypte, fait mention d'un certain Khaled-Ibn-Hamîd-ez-Zenati, qu'il dit appartenir à la tribu d'Hetoura[1], branche de celle de Zenata ; mais nous n'avons jamais rencontré le nom d'Hetoura chez aucun autre écrivain.

L'esquisse que nous donnons ici des tribus zenatiennes et de leur origine renferme quelques faits qui ne se trouvent dans aucun livre.

DÉRIVATION DU MOT ZENATA.

Beaucoup de personnes donnent au mot *Zenata* un sens et une dérivation qui sont inconnus, non-seulement aux Arabes mais aussi au peuple zenatien. Les unes disent, par exemple, que c'est un nom propre inventé par les Arabes pour désigner les Zenata. D'autres prétendent que c'est un nom propre formé par les Zenata eux-mêmes et dont l'emploi fut admis par eux d'un commun accord. D'autres encore assurent que c'est le nom de Zana, fils

---

toire qu'occupaient les Miknaça auprès de Téza, et encore très-éloigné de l'autre territoire miknacien où s'élève la ville de *Mequinez*. — Voyez l'Index géographique dans le premier volume de cette traduction.

[1] Voy. t. I, p. 217.

de Djana; ajoutant ainsi, gratuitement, à la liste généalogique un aïeul dont aucun généalogiste ne fait mention. Selon d'autres, c'est un nom dérivé d'une racine [arabe], et, cependant, il n'existe pas dans la langue arabe une racine usitée qui soit formée des lettres radicales [z, n, t] du mot *Zenata*. Quelques gens dépourvus d'instruction ont prétendu le dériver de *zina (fornication)*, et ils étayent leur assertion sur un conte ignoble qui répugne à la vérité.

Toutes ces opinions procèdent de la supposition que les Arabes ont formé des mots pour exprimer toutes les espèces de choses et qu'ils n'emploient jamais des mots radicaux ou dérivés qui ne font pas partie de leur langue. En thèse générale, ce principe est vrai, mais il arrive aussi que les Arabes se servent de mots étrangers : tantôt, ce sont des noms propres auxquels ils n'ont fait subir aucune altération ; tels sont les mots *Ibrahîm*, *Youçof* et *Ishac*, qui appartiennent à la langue hébraïque ; tantôt ce sont des mots d'emprunt dont ils ont adouci la prononciation par suite d'un fréquent usage ; tels sont *lidjam (bride)*, *zendjebîl gingembre)*, *dibadj (brocart)*, *nîrouz (équinoxe du printemps)*, *yasmîn (jasmin)*, *adjorr (brique)* [1]. A force d'être employés par les Arabes, ces termes ont acquis le caractère des mots dont la formation et l'origine sont dues à ce peuple. On remarque dans ces mots *arabisés*, car c'est ainsi qu'on les nomme, des altérations qui affectent les voyelles et les consonnes. Il est même reçu chez les Arabes [de modifier les termes qu'ils empruntent à l'étranger,] car ce changement opéré dans le mot primitif équivaut à la création d'un nouveau mot. Quelquefois le terme emprunté renferme des consonnes qui n'existent pas en Arabe, et alors on leur substitue celles qui s'articulent par les organes voisins. Il faut se rappeler que le nombre des sons articulés n'a point de limites ; les Arabes se servent de vingt-huit sons, ce qui forme

[1] *Lidjam* est une altération du mot persan *ligam* ; *zendebil* vient de *chenkelil* ; *dibadj* de *dibah*, *nîrouz* de *nevrouz* ; *yasmîn* est le même en persan qu'en arabe. M. de Sacy suppose qu'il existait en persan un mot qui s'écrivait *agor*, d'où le mot arabe *adjorr* ou *adjor* aurait été formé. Voy. son *Anthologie grammaticale*, p. 406, note 130.



leur *alphabet;* mais, entre les sons produits par deux organes voisins, il peut y avoir plusieurs sons intermédiaires, sons que l'on retrouve chez d'autres peuples et dont une partie seulement peut être exprimée par certains Arabes. Tous les auteurs qui ont traité de la nature du langage ont indiqué ce fait dans leurs livres.

Cela posé, il faut savoir que *Zenata* dérive de *Djana*, nom propre qui désigne l'ancêtre de cette tribu, savoir : Djana, fils de Yahya, le même qui figure dans leurs généalogies. Or, quand ce peuple veut convertir un nom propre en nom générique, ils lui ajoutent un *t* à la fin ; de cette manière, ils ont formé *Djanat;* et, pour donner à ce nom, qui est au singulier, toute la compréhension dont il est susceptible, ils y ajoutent un *n* [signe du pluriel berbère], de sorte qu'il devient *Djanaten*. Le *dj* de ce mot ne se prononce pas de la manière arabe ; il représente un son qui tient le milieu entre le *dj* et le *ch* [c'est-à-dire le *j* français] et auquel l'oreille aperçoit une espèce de sifflement. [Les Arabes] ont remplacé ce son par celui du *z*, à cause de l'analogie qui existe entre l'articulation du *z* et celle du *ch;* ainsi, de *Djanat* ils ont fait *Zanat*. Sous cette forme, c'est un nom collectif ; pour en faire un patronymique, on y ajoute un *a* ; ensuite, comme ce mot est d'un usage très-fréquent, on supprime l'*a* long qui suit le *z*, afin d'en alléger la prononciation.

PREMIÈRE PÉRIODE DE L'HISTOIRE DES ZENATA.

L'histoire des Zenata en Ifrîkïa et en Maghreb commença immédiatement après l'apparition de la race berbère en ces pays, c'est-à-dire dans un siècle tellement reculé que Dieu seul peut en savoir l'époque. Les ramifications de la souche zenatienne sont trop nombreuses pour être comptées ; mais on y remarque particulièrement les Maghraoua, les Beni-Ifren, les Djeraoua, les Beni-Irnîan, les Oudjedîdjen, les Ghomert, les Yedjefech, les Beni-Ouacîn, les Beni-Tîgherest[1], les Beni-Merîn, les Toudjîn,

---

[1] Peut-être : *Tîgherîn*.



les Beni-Abd-el-Ouad, les Beni-Rached, les Benï-Berzal, les Beni-Ournìd et les Beni-Zendak. Chacune de ces branches se subdivise en plusieurs familles.

Les Zenata habitent le pays qui s'étend depuis Tripoli jusqu'au Molouïa et renferme le Mont-Auras, le Zab, et les régions au Sud de Tlemcen. Immédiatement avant la promulgation de la loi islamique, leur tribu la plus nombreuse et la plus puissante était celle des Djeraoua. Les Maghraoua venaient en seconde ligne et les Beni-Ifren en troisième. Les Francs [Romains], lors de leur domination dans le pays des Berbères, avaient imposé à ces peuples la religion chrétienne et se tenaient dans les villes du littoral. Les Zenata et les Berbères qui habitaient les campagnes leur témoignaient un certain degré d'obéissance; ils payaient l'impôt aux époques fixes et prenaient part à leurs expéditions militaires; mais quant aux autres obligations, ils y montraient une résistance très-vive.

Dieu ayant donné l'islamisme au monde, envoya les musulmans en Ifrîkïa, pays qui obéissait alors à Djorédjîr *(Grégoire)*, roi des Francs. Ce chef obtint l'appui des Zenata et des Berbères; mais, dans sa rencontre avec les vrais croyants, il perdit la bataille et la vie. Les richesses des vaincus, leurs femmes et la ville de Sbaitla tombèrent au pouvoir des Arabes, et ceux-ci, dans une seconde invasion, prirent Djeloula et d'autres villes. Les Francs, chassés de leurs possessions africaines, rentrèrent dans leur pays d'outre-mer.

Les Berbères, se croyant alors assez forts pour résister aux musulmans, réunirent leurs bandes et occupèrent les forteresses qui couronnaient les montagnes, pendant que les Zenata se rallièrent à la Kahena, femme qui se tenait dans l'Auras avec sa tribu, les Djeraoua. Mis en déroute par les Arabes et poursuivis à travers les plaines, les montagnes et les déserts, ces peuples durent, bon gré mal gré, embrasser l'islamisme et subir la domination des enfants de Moder. Dès lors, le gouvernement arabe leur imposa les mêmes obligations auxquelles les Francs les avaient soumis.

Les liens de la puissance arabe s'étant ensuite relâchés dans

le Maghreb, les Berbères ketamiens, soutenus par d'autres tribus, expulsèrent ce peuple de l'Ifrîkïa. A cette occasion, les Zenata firent jaillir l'étincelle qui alluma chez eux le feu de la souveraineté. L'empire qu'ils réussirent à fonder passa successivement à deux de leurs tribus, ainsi que nous l'exposerons au lecteur.

HISTOIRE DE LA KAHENA ET DE SON PEUPLE, LES DJERAOUA.— LEUR CONDUITE A L'ÉGARD DES MUSULMANS, LORS DE L'INVASION.

Les Djeraoua, peuple berbère qui habitait l'Ifrîkïa et le Maghreb, se distinguaient par leur puissance et par le nombre de leurs guerriers. Ils montraient aux Francs établis dans les villes une soumission apparente et, pour rester en possession du pays ouvert, ils prêtaient à ceux-ci l'appui de leurs armes à chaque réquisition. Quand les musulmans se montrèrent sur la frontière de l'Ifrîkïa dont ils voulaient faire la conquête, les Djeraoua marchèrent contre eux avec les troupes de Djorédjîr *(Grégoire)*, [prince des Francs]. Dans cette rencontre, Djorédjîr perdit la vie, son armée fut mise en déroute et la puissance des Chrétiens fut brisée. Depuis ce moment, les Berbères ne se présentèrent plus en masse devant les troupes arabes; mais chacune de leurs tribus combattit dans son propre territoire, en se faisant aider par un détachement des Francs.

La guerre entre Ali et Moaouïa empêcha les vrais croyants de songer à l'Afrique; mais, après l'Année de l'union [1], Moaouïa donna le gouvernement de ce pays à Ocba-Ibn-Nafê [2], de la tribu de Fihr [Coreich]. Ce chef, lors de sa seconde adminis-

---

[1] L'an 44 de l'hégire (661-2 de J.-C.), quand tous les peuples de l'islamisme se trouvaient encore réunis sous l'autorité d'un seul khalife, Moaouïa, fils d'Abou-Sofyan et fondateur de la dynastie oméïade.

[2] Selon Ibn-Khaldoun, Ocba fut nommé au gouvernement de l'Afrique en l'an 45 de l'hégire.



tration, pénétra dans le Sous et, à son retour, il fut tué en traversant le Zab. Sous le règne d'Abd-el-Mélek-Ibn-Merouan, Zoheir-Ibn-Caïs, de la tribu de Bila, marcha contre les Berbères qui s'étaient réunis sous le drapeau de Koceila, chef de la tribu des Auréba. Dans cette expédition, les musulmans essuyèrent une défaite qui les força à quitter l'Ifrîkïa, après avoir perdu Cairouan. Hassan-Ibn-en-Nôman, le général qu'Abd-el-Mélek y envoya ensuite à la tête d'une nouvelle armée, battit les Berbères, tua Koceila, reprit Cairouan et s'empara de Carthage. Les débris de la population franque et grecque *(Roum)* se réfugièrent en Sicile et en Espagne. Le commandement des Berbères qui, jusqu'alors, avait été exercé par un chef unique, se morcella entre les divers chefs de tribus.

De tous ces peuples, les Zenata étaient les plus redoutables, à cause de la multitude de leurs guerriers. Les Djeraoua, enfants de Guérao, fils d'Adîdet, fils de Djana, et une de leurs nombreuses tribus, habitaient l'Auras et reconnaissaient pour chef la *Kahena (devineresse)* Dihya, fille de Tabeta, fils de Nîcan, fils de Baoura, fils de Mes-Kesri, fils d'Afred, fils d'Ousîla, fils de Guérao. Cette femme avait trois fils, héritiers du commandement de la tribu, et, comme elle les avait élevés sous ses yeux, elle les dirigeait à sa fantaisie et gouvernait, par leur intermédiaire, toute la tribu. Sachant, par divination, la tournure que chaque affaire importante devait prendre, elle avait fini par obtenir pour elle-même le haut commandement. « Elle gouverna » pendant soixante-cinq ans, dit Hani-Ibn-Bekour-ed-Darîci, et » elle vécut cent vingt-sept ans. » Ce fut elle qui poussa les Berbères de Tehouda à tuer Ocba-Ibn-Nafê, pendant qu'il traversait la plaine qui s'étend au midi de l'Auras. La part qu'elle avait prise à ce coup de main n'était pas ignorée des musulmans. Après la mort de Koceila, les débris de l'armée berbère se rallièrent autour de la Kahena, dans sa forteresse du mont Auras. Les Beni-Ifren, ainsi que toutes les tribus zenatiennes et berbères-botr de l'Ifrîkïa étant venus se joindre aux troupes de cette femme, elle attaqua les musulmans dans la plaine située au pied de sa montagne, les mit en déroute et les expulsa de l'Ifrîkïa.

Hassan s'arrêta à Barca pour y attendre les renforts qu'Abd-el-Mélek devait lui envoyer. En l'an 74 (693-4), il culbuta les Berbères, tua la Kahena, pénétra dans l'Auras et y massacra cent mille individus. Avant la bataille, deux fils de la Kahena étaient passés du côté de Hassan, conformément aux recommandations de leur mère, laquelle avait appris de son démon familier ce qui allait arriver. Accueillis honorablement par le chef arabe, les transfuges embrassèrent franchement l'islamisme et servirent avec dévouement la cause qu'ils venaient d'adopter. Dans la suite, ils obtinrent du gouverneur de l'Ifrîkïa le commandement de leur tribu, les Djeraoua, et de toutes les populations qui s'étaient jetées dans l'Auras.

Plus tard, la domination des Djeraoua fut anéantie et les restes de ce peuple allèrent s'incorporer dans les autres tribus berbères. Une de leurs fractions s'établit à Melîla, sur le bord de la mer, et s'acquit une certaine considération parmi les tribus des alentours. Ce fut chez cette peuplade qu'Ibn-Abi-'l-Aïch se réfugia, au commencement du quatrième siècle, quand Mouça-Ibn-Abi-'l-Afîa lui enleva le royaume de Tlemcen. Plus loin, nous parlerons de la guerre qui eut lieu entre ces deux chefs. Une fois installé chez eux, Ibn-Abi-'l-Aïch y bâtit le château qui porte son nom et qui fut démantelé plus tard. De nos jours, il reste encore quelques faibles débris des Djeraoua dans cette localité, où on les trouve mêlés avec les Itouweft et les Ghomara.

INDICATION DU PREMIER ROYAUME FONDÉ PAR LES ZENATA DANS LES TEMPS ISLAMIQUES. — ILS ÉTABLISSENT LEUR AUTORITÉ EN MAGHREB ET EN IFRÎKÏA.

La famille d'Oméïa obtint possession du khalifat vers l'époque où les Berbères de l'Ifrîkïa et du Maghreb avaient abandonné leurs habitudes d'apostasie et de révolte pour se soumettre définitivement au contrôle de l'islamisme. Assise sur le trône de l'empire, à Damas, la dynastie oméïade dompta les nations,

porta ses armes dans les régions éloignées et soumit à sa puissance toutes les contrées qui s'étendent depuis l'Inde et la Chine, en Orient, jusqu'au pays des Berbères, en Occident, et depuis Ferghana, dans le Nord, jusqu'à l'Abyssinie, dans le Midi. Les Galiciens et les [autres] Francs d'Espagne eurent aussi à subir cette domination. L'islamisme et l'empire arabe appuyèrent leur poids énorme sur tous ces peuples. Les Oméïades sortirent vainqueurs de la lutte qu'ils eurent à soutenir contre leurs rivaux, les descendants de Hachem-Ibn-Abd-el-Menaf, famille qui, à plusieurs reprises, avait essayé de faire valoir par les armes ses droits au khalifat, droits qu'elle croyait tenir des dernières volontés du Prophète. La mort et la captivité accablèrent les Hachemides au point que tous les esprits en furent indignés et que le désir de la vengeance s'enracina dans tous les cœurs.

Les disputes qui eurent lieu au sujet de la transmission du khalifat par Ali aux autres descendants de Hachem donnèrent naissance à plusieurs partis : l'un prétendait que l'autorité devait passer à la descendance d'El-Abbas ; un autre soutenait les droits des enfants d'El-Hacen, et un troisième se déclarait en faveur des enfants d'El-Hocein. Les agents du parti abbacide commencèrent leurs prédications en Khoraçan ; les Arabes yéménites soutinrent la même cause, et il en résulta la formation d'un empire dont l'étendue embrassa tous les états du khalifat. Les Abbacides fixèrent leur séjour à Baghdad et se débarrassèrent des Oméïades par le massacre et l'emprisonnement.

Quelques membres de la famille vaincue échappèrent à la mort en fuyant leur pays, et l'un de ces proscrits, Abd-er-Rahman, fils de Moaouïa-Ibn-Hicham, atteignit l'Espagne et fonda dans ce pays une nouvelle dynastie oméïade. Toute la région au-delà du Détroit se détacha alors de l'empire abbacide et ne vit plus flotter sur ses forteresses le drapeau de cette famille.

Les Alides, descendants du gendre du Prophète, contemplèrent d'un œil jaloux la vaste puissance temporelle et spirituelle que Dieu, dans sa bonté, avait accordée aux enfants d'El-Abbas, et le Mehdi Mohammed-Ibn-Abd-Allah, surnommé En-Nefs-ez-Zekïa *(l'âme pure)*, s'insurgea contre Abou-Djâfer-el-Mansour. On

sait qu'à la suite de plusieurs batailles, les Alides furent écrasés par les Abbacides. Idrîs-Ibn-Abd-Allah, frère du Mehdi, s'échappa d'un de ces conflits et chercha un asile dans le Maghreb-el-Acsa. Les Auréba, les Maghîla et les Sadîna, peuples berbères, accordèrent leur protection au fugitif et, dans leur zèle pour la cause de ce prince et de ses enfants, ils parvinrent à fonder un empire et à conquérir le Maghreb central. Des émissaires îdricides réussirent à détacher du parti des Abbacides les Beni-Ifren, les Maghraoua et d'autres tribus zenatiennes.

La puissance de la famille d'Idrîs fut anéantie par les Fatemides; mais, pendant toute sa durée, les Alides de l'Orient n'avaient jamais ralenti leurs efforts pour s'emparer du khalifat. Leurs agents parcouraient les provinces les plus éloignées, et un de ces missionnaires, nommé Abou-Abd-Allah-el-Mohteceb[1], vint en Ifrîkïa et invita les populations à soutenir les droits du Mehdi, descendant d'Ismaîl l'imam, fils de Djâfer-es-Sadec. Les Berbères de la tribu de Ketema embrassèrent cette cause et, soutenus par leurs alliés sanhadjiens, ils arrachèrent l'Ifrîkïa aux Aghlebides et rejetèrent les Arabes en Orient. Ce fut ainsi que ceux-ci perdirent l'empire de l'Occident et que les Berbères secouèrent le joug dont la descendance de Moder les avait chargés.

Il est vrai que la religion musulmane s'était alors bien établie chez les Berbères, qu'une foi vive avait pénétré dans leurs cœurs et qu'ils croyaient fermement à la promesse de cet Etre, source de toute vérité, qui a dit : *La terre est à Dieu; il la donne en héritage à celui d'entre ses serviteurs qu'il veut*[2]. Aussi, en renversant l'empire, ils ne perdirent pas leurs croyances et, en détruisant les monuments de la puissance arabe, ils ne portèrent aucune atteinte à l'édifice de la foi. Cela est conforme à la promesse de Dieu, promesse inviolable, par laquelle il s'engage à compléter ses desseins et à faire triompher sa religion sur toutes les autres.

---

[1] Voy. t. II, p. 509.

[2] *Coran;* sourate 7, verset 125.

A cette époque, les Berbères voulaient fonder un empire pour eux-mêmes tout en soutenant les prétentions de quelques enfants d'Abd-Menaf : en combattant pour ces princes, ils dissimulèrent les véritables motifs de leur conduite et ils réussirent enfin à se constituer en nation indépendante. C'est ce qui arriva aux Ketama de l'Ifrîkïa et aux Miknaça du Maghreb. Jaloux de leur succès, les Zenata, tribu qui leur était bien supérieure en nombre et en puissance, se mirent aussi à l'œuvre et, comme eux, ils gagnèrent un premier lot dans ce jeu de la fortune. Ce fut ainsi que les Beni-Ifren, sous la conduite de l'*Homme à l'âne*, firent la conquête de l'Ifrîkïa et fondèrent, plus tard, un grand empire sous la direction de Yala-Ibn-Mohammed et de ses fils. Ensuite, les Maghraoua eurent leur dynastie, celle des Beni-Khazer, et disputèrent le pouvoir aux Beni-Ifren et aux Sanhadja. Quand les royaumes élevés par toutes ces races se furent écroulés, un nouvel empire s'établit en Maghreb par les efforts d'un autre peuple sorti de la même souche ; la dynastie des Beni-Merîn occupa le Maghreb-el-Acsa, et celle des Beni-Abd-el-Ouad le Maghreb central où elle trouva des adversaires redoutables dans les Beni-Toudjîn et dans une partie des Maghraoua.

Nous raconterons en détail l'histoire de tous ces peuples et, en rapportant leurs hauts faits ainsi que les ramifications de leurs tribus, nous adopterons le plan que nous avons suivi dans l'histoire des [autres] peuples berbères.

ZENATA DE LA PREMIÈRE RACE. — NOTICE DES BENI-IFREN ET DES EMPIRES QU'ILS FONDÈRENT EN IFRÎKÏA ET EN MAGHREB.

Les Beni-Ifren formaient la branche la plus considérable de la grande tribu des Zenata. Selon les généalogistes de cette race, ils descendent d'Ifri, fils d'Islîten, fils de Mesra, fils de Zakïa, fils d'Ourcîk, fils d'Adîdet, fils de Djana. Les Maghraoua, les Beni-Irnîan et les Beni-Ouacîn sont frères des Beni-Ifren, tous ayant Islîten pour aïeul. En langue berbère, le mot *ifri* veut

dire *caverne*[1]. Quelques-uns de leurs généalogistes disent qu'Ifri était fils de Ouantîz, fils de Djana et frère de Maghraou, de Ghomert et d'Oudjedîdjen. D'autres le représentent comme fils de Morra, fils d'Ourcîf, fils de Djana; d'autres encore le regardent comme fils immédiat de Djana, mais sa véritable généalogie est celle que nous avons rapportée sur l'autorité d'Ibn-Hazm[2].

Les Beni-Ifren se partageaient en un grand nombre de tribus dont les plus marquantes étaient les Beni-Ouargou et les Mérendjîsa. A l'époque de la conquête, ils étaient la tribu la plus nombreuse et la plus puissante de la grande famille zenatienne. On en trouvait des branches et des ramifications dans l'Ifrîkïa, l'Auras et le Maghreb central. Lors de l'invasion musulmane, quand l'Ifrîkïa succomba aux armées de Dieu, les Berbères cédèrent à la puissance des Arabes vrais croyants et finirent par adopter sincèrement la religion des vainqueurs. Quand les doctrines du kharedjisme se répandirent parmi les Arabes de l'Orient, les partisans de cette hérésie, attaqués et vaincus par les khalifes, se jetèrent dans les provinces qui formaient les frontières de l'empire. En Afrique, ils répandirent leurs dogmes parmi les Berbères, et comme les uns enseignaient les principes des Eibadites et les autres ceux du Sofrisme[3], ils établirent plusieurs sectes kharedjites, avec l'aide de leurs néophytes, les chefs berbères.

Les Beni-Ifren prirent part à ce mouvement : ils adoptèrent la religion kharedjite et la soutinrent par la force des armes. Le premier d'entr'eux qui réunit une armée pour cet objet fut Abou-Corra, natif du Maghreb central. Son exemple fut suivi par Abou-Yezîd, surnommé l'*Homme à l'âne*, qui rallia sous ses dra-

---

[1] *Ifri* et *tifri* signifient *cachette* ou *caverne* en langue berbère et dérivent du verbe *effer* (*cacher*). Il faut donc adopter la leçon *ghar* (*caverne*) dans le texte arabe.

[2] Voy. p. 186 de ce volume.

[3] Voy. t. I, pp. 203, 204, note.



peaux non-seulement les membres de sa propre tribu, mais aussi les guerriers appartenant aux tribus d'Ouargou et de Mérendjîsa.

Plus tard, les Beni-Ifren renoncèrent au kharedjisme et, sous la conduite de Yala-Ibn-Mohammed-Ibn-Saleh et de ses fils, ils fondèrent deux empires dans le Maghreb-el-Acsa. Nous donnerons en détail l'histoire de ces événements.

HISTOIRE D'ABOU-CORRA ET DU ROYAUME QUE LUI ET LES SIENS POSSÉDAIENT A TLEMCEN.

Plusieurs branches de la tribu d'Ifren habitaient cette partie du Maghreb central qui s'étend depuis Tlemcen jusqu'à la montagne habitée par les Beni-Rached, peuple dont elle porte le nom. Ce furent les Beni-Ifren qui fondèrent Tlemçen, ainsi que nous le dirons ailleurs. Vers l'époque où le khalifat passa des Oméïades aux Abbacides, les Beni-Ifren eurent pour chef Abou-Corra, personnage sur la famille duquel je ne possède aucun renseignement si ce n'est qu'elle faisait partie de la tribu dont il exerçait le commandement.

Lors de la révolte du Maghreb-el-Acsa, quand Meicera et son peuple se déclarèrent les champions de la religion kharedjite, les Berbères tuèrent ce chef et le remplacèrent par un zenatien nommé Khaled-Ibn-Hamîd. On sait que Khaled fit la guerre à Kolthoum-Ibn-Eïad et le tua sur le champ de bataille[1]. Abou-Corra remplaça Khaled comme chef des Zenata.

A l'époque où l'empire oméïade de l'Orient penchait vers sa ruine, une foule de Berbères avaient embrassé le kharedjisme. Les Ourfeddjouma prirent alors la ville de Cairouan ; les Hoouara et les Zenata occupèrent Tripoli ; les Miknaça s'emparèrent de Sidjilmessa, et Ibn-Rostem s'établit dans Tèhert. L'arrivée d'Ibn-el-Achâth, que le khalife Abou-Djâfer-el-Mansour avait nommé gouverneur de l'Ifrîkïa, remplit d'effroi les populations berbères.

[1] Voy. t. I, pp. 217, 362.



Cet émir extirpa les maux qui avaient affligé le pays et mit un terme à la guerre civile.

Quelque temps après, les Beni-Ifren s'insurgèrent aux environs de Tlemcen, sommèrent les autres tribus de professer le kharedjisme et, en l'an 148 (765), ils proclamèrent khalife leur chef Abou-Corra. Quand El-Aghleb-Ibn-Souada, général temîmien qu'Ibn-el-Achâth envoya contre eux, pénétra dans le Zab, Abou-Corra s'enfuit dans le Maghreb-el-Acsa ; mais à peine El-Aghleb se fut-il retiré, que le chef ifrenide rentra dans son pays.

Entre les années 150 et 160 (767-776), les Berbères prirent les armes contre Omar-Ibn-Hafs-Ibn-Abi-Sofra, surnommé Hezarmerd, et le tinrent bloqué dans Tobna. Au nombre des assiégeants se trouva l'ifrenide Abou-Corra à la tête de quarante mille Sofrites dont une bonne partie appartenait à sa tribu. Omar, se voyant réduit presqu'à la dernière extrémité, acheta la retraite de cet adversaire redoutable au prix de quarante mille pièces d'or pour lui et de quatre mille pour son fils, lequel avait conduit la négociation. Les autres Berbères levèrent alors le siége.

Bientôt après, une armée berbère de trois cent cinquante mille cavaliers, dont quatre-vingt-cinq mille sous les ordres d'Abou-Corra, vint bloquer Cairouan. Omar-Ibn-Hafs y mourut pendant le siége. Yezîd-Ibn-Hatem arriva enfin avec le rang de gouverneur, dispersa toute cette multitude et brisa la coalition berbère. Abou-Corra et les Beni-Ifren regagnèrent leur pays, à Tlemcen, après avoir perdu sur le champ de bataille leur allié, Abou-Hatem-el-Kindi, chef des révoltés. Un grand nombre des Beni-Ifren périt dans cette expédition. Yezîd-Ibn-Hatem envahit alors le Maghreb, châtia les habitants de ce pays et les ramena à l'obéissance. Depuis lors, aucune révolte n'éclata chez les Beni-Ifren jusqu'à ce qu'Abou-Yezîd eut soulevé les Beni-Ouargou et les Merendjîsa.

Certains historiens représentent Abou-Corra comme membre de la tribu de Maghîla ; mais il ne m'a pas été possible de constater l'exactitude d'une assertion dont les preuves sont balancées par celles de l'opinion contraire. En effet, bien que les en-

virons de Tlemcen fussent la localité qu'habitaient les Beni-Ifren, il est également certain que cette même région servait de séjour aux Maghîla. Les deux tribus demeuraient l'une à côté de l'autre, mais celle des Beni-Ifren était la plus forte et la plus nombreuse. Les Maghîla professaient la doctrine sofrite ; et, pour cette raison, leur réputation comme Kharedjites était mieux établie que celle des Beni-Ifren, qui, au dire d'Ibn-Hazm et d'autres historiens, furent généralement regardés comme partisans de la doctrine orthodoxe des Sonnites.

HISTOIRE D'ABOU-YEZÎD LE KHAREDJITE, MEMBRE DE LA TRIBU DES IFREN ET SURNOMMÉ L'HOMME A L'ANE. — SA GUERRE CONTRE LES FATEMIDES

Ce fut chez les Beni-Ouargou, tribu sœur de celle des Merendjîsa et appartenant, comme elle, à la grande famille des Ifren, que naquit Makhled-Ibn-Keidad, surnommé Abou-Yezîd. Voilà tout ce que l'on sait rélativement à la parenté qui existait entre cet homme et les Beni-Ifren. Ibn-Hazm fournit [il est vrai,] un renseignement à ce sujet : « Abou-Youçof-el-Ouerrac, dit-il, » m'a raconté qu'il tenait d'Aïoub, fils d'Abou-Yezîd, que le » nom de son père était Makhled, fils de Keidad, fils de Sâd-» Allah, fils de Moghîth, fils de Kerman, fils de Makhled, fils » d'Othman, fils d'Ourîmt, fils de Djounfer, fils de Semîran, fils » d'Ifren, fils de Djana lequel est Zenata. Quelques Berbères » m'ont communiqué d'autres noms à insérer dans cette liste, » entre Ifren et Djana.» L'historien Ibn-er-Rakîk dit qu'Abou-Yezid appartenait aux Beni-Ouacîn-Ibn-Ourcîk-Ibn-Djana, tribu dont nous avons indiqué l'origine au commencement de ce volume.

Keidad, père d'Abou-Yezîd, visitait souvent le pays des Noirs (*Soudan*) pour y faire le commerce. Son fils naquit d'une concubine nommée Sebîka et vit le jour à Kaokao, ville située dans cette région. Ramené par son père à Guîtoun-Zenata, dans la province de Castîlïa, il séjourna tantôt à Touzer et tantôt à Takîous.

Tout en étudiant le *Coran* et les belles-lettres, il fréquentait les Nekkarïa, et. comme les doctrines de cette secte lui plaisaient, il les apprit à fond et s'y distingua par son savoir. S'étant ensuite rendu à Téhert, afin de continuer ses études sous les cheikhs nekkariens de cette ville, il eut pour maître 'Abou-Obeida, et cela à l'époque où le Mehdi, Obeid-Allah, se trouvait enfermé dans la prison de Sidjilmessa. Réduit à la misère par la mort de son père Keidad, il fut obligé d'accepter les dons que les habitants de Guîtoun lui offraient par charité ; et, en retour, il 'enseigna le *Coran* à leurs enfants ainsi que la doctrine nekkarite.

Le bruit se répandit alors dans le public que leur maître d'école avait déclaré infidèles tous ceux qui se tournaient vers la Mecque pour prier et qu'il insultait à la mémoire d'Ali, gendre du Prophète. Pour éviter l'indignation que cette découverte allait soulever, Abou-Yezîd s'en alla à Takîous et, dans les fréquentes excursions qu'il fit alors à Touzer, il essaya d'indisposer les habitants de cette ville contre leurs chefs. Accusé d'avoir émis l'opinion que la révolte contre le pouvoir temporel *(soltan)* était permise, il fut mis hors la loi par les magistrats de Castîlïa. En l'an 310 (922-3), il s'éloigna de cette contrée avec l'intention de faire le pèlerinage de la Mecque ; mais, se voyant poursuivi, il quitta la province de Tripoli et revint à Takîous.

Après la mort d'Obeid-Allah, [fondateur de la dynastie fatemide,] Abou-'l-Cacem-el-Caïm[, fils et successeur de ce prince,] envoya aux habitants de Castîlïa l'ordre d'arrêter Abou-Yezîd. Le perturbateur s'enfuit en Orient où il accomplit le pèlerinage et, en l'an 325 (936-7), il rentra à Touzer sous un déguisement, fut dénoncé au gouverneur de la ville par Ibn-Forcan [1] et mis en prison. A cette nouvelle, son ancien précepteur, Abou-Ammar-Abd-el-Hamîd-el-Ama *(l'aveugle)*, chef de la secte nekkarite, partit pour Touzer en toute hâte avec une troupe de Zenata et somma le gouverneur à relâcher son ami. Voulant gagner du temps, ce fonctionnaire leur répondit que cela se ferait aussitôt qu'ils auraient acquitté leurs impôts. Fadl et Yezîd, tous les

[1] V. p. 141 de ce volume.



deux fils d'Abou-Yezîd, se mirent aussitôt à la tête de ces gens, se portèrent contre la prison, tuèrent les gardes et délivrèrent leur père.

Abou-Yezîd passa alors dans la ville des Beni-Ouargla et, pendant l'espace d'une année qu'il séjourna chez eux, il fit plusieurs visites aux peuples de l'Auras, aux Beni-Zendak-Ibn-Maghraoua et aux Beni-Berzal, tribu qui habitait les montagnes situées au Sud d'El-Mecîla. Encouragé par la promesse de leur appui, il passa dans l'Auras avec Abou-Ammar et douze autres personnages influents et, arrivé chez les Nekkariens de Noualat, il y rassembla tous les Azzaba[1] et une foule de Kharedjites. Alors,

---

[1] L'un de nos manuscrits porte *el-caraba (les parents)*; l'autre offre la leçon *el-gharaba (les étrangers)*, mais il faut, sans doute, lire *el-azzaba (les hommes non mariés)*, c'est-à-dire *les initiés*, ou *les affiliés* à la secte kharedjite. — Au sujet de cette appellation, M. Berbrugger a eu la bonté de nous communiquer la note suivante :

SUR L'EMPLOI DU MOT AZZAB, AZZABA, AZZABÏA, POUR DÉSIGNER LES BENI-MZAB.

Cette expression est généralement connue et employée dans notre Sahara. La principale mosquée de Tougourt porte encore le nom de *Djamà-el-Azzabïa*. Le chef du pays, Cheikh-Abd-er-Rahman-ben-Djellab, m'a dit, en 1850, qu'à l'époque où les Beni-Mzab dominaient dans le Sud, leur lieu principal de prière à Tougourt se trouvait sur l'emplacement de la grande mosquée actuelle, d'où la désignation qui a persisté jusqu'à nos jours.

Parmi les dictons populaires qui caractérisent chacun des centres de population de l'Oued-Rir',—et qu'on attribue à un certain Bou-Mkhebeur-sid-el-Kornin, compagnon de Mahomet, mort et enterré à Sidi-Okba dans les Ziban, — on remarque celui-ci :

Sahab el Azzaba fi R'omra

C'est-à-dire les amis des Mozabites sont à R'omra. En effet, les habitants de cette petite oasis, située au milieu des dunes, à 12 kilomètres au N. N. O. de Tougourt, passent pour avoir les opinions religieuses des gens du Mzab. Ils ne parlent pas l'arabe et n'emploient que le dialecte berber des R'ouara, dialecte qu'on appelle *zenatïa* dans le pays.

Etant à Guerara, oasis du Mzab, en février 1851, j'adressai une lettre au cheikh Baba à R'ardaïa pour l'avertir que je me proposais de visiter cette capitale, lui annonçant en même temps que j'irais attendre sa réponse à Berrïan.

Ce *chef religieux* de l'Oued-Mzab envoya, à ce sujet, à Salah-ben-

par l'entremise d'Abou-Ammar, il leur fit promettre, sous la foi du serment, qu'ils combattraient les Fatemides, qu'ils pilleraient

---

Bas'aïd de la Djemaa de Berrïan, une lettre où il se sert du mot *Azzaba* pour désigner les habitants de cette ville :

عزابة بريان

Cette dernière circonstance surtout me fit penser que ce mot *Azzaba* désignait plutôt la secte que la nationalité. Cependant, des gens instruits du Mzab avec qui j'ai eu occasion d'en parler m'ont donné l'étymologie suivante, dont je leur renvoie toute la reponsabilité :

Les Beni-Mzab vivaient d'abord en Syrie ; ils en sortirent du temps du Prophète et devant ses armes. C'est un d'entr'eux, leur docteur, Abd-er-Rahman-benou-Meldjoum, qui a tué le calife Ali.

Ils ont habité ensuite auprès de *Sebkha Saharïa,* canton de Djerba, et aussi dans le *Djebel-Nfoussa*, à l'Ouest de Tripoli de Barbarie. Ils tiraient leur origine d'Arabes de l'Irac ; et il y a encore aujourd'hui dans l'Oman des gens de leur secte ; quand ils se rencontrent à la Mecque, ils ne manquent pas de fraterniser.

Une série d'aventures, qu'il serait trop long de raconter, mais dont la base est toujours quelque persécution motivée par leur hétérodoxie, les amène dans l'affreux pays appelé aujourd'hui le Mzab et qui se nommait alors *Oued-Mezar,* appellation dont il est resté des traces dans le Tmizert qu'on rencontre entre Bounoura et Mlika.

Arrivés dans cet endroit désolé, que personne ne devait songer à leur disputer, pensaient-ils, *azebou*, c'est-à-dire *ils se fixèrent*. De là, disent-ils, leur nom d'*Azzaba*.

Cependant, avant leur arrivée, il y avait, dans la contrée des *Ouaslta* qui durent se retirer devant les armes triomphantes d'Ammi-Mohammed-ou-Babakeur, chef des Beni-Mzab. Ceci est la version de ces derniers, car une autre autorité attribue cette conquête à Ammi-Mohammed-el-Saeh, une illustration de Blidt-Ameur, petite oasis à environ 26 kilomètres au S. O. de Tougourt.

M. Prax a commis une grave erreur à propos du chef de la secte des Azzaba. Il a dit *(Revue orientale*, déc. 1849, p. 356) :

« Mohammed-el-Kairoani, dans son *Histoire de l'Afrique*, traduite » par MM. Pelissier et Rémusat, nous montre le chef de cette secte, » Abaïd-Allah, partant de la Mecque pour le Maghreb en 280 de l'Hé- » gire et convertissant les Berbères qui accouraient à lui de tous côtés. »

D'abord, ce n'est pas Abaïd-Allah, mais Obéïd-Allah dont parle Kérouani ; et l'Obéïd dont il raconte les aventures n'est pas le chef de la secte des Abadïa, celle que suivent les habitants du Mzab, au dire de leurs théologiens. A. BERBRUGGER.

Alger, 22 octobre 1851.

leurs biens, qu'ils les réduiraient en esclavage et qu'ils se laisseraient gouverner par un conseil de cheikhs aussitôt qu'ils auraient pris les villes d'El-Mehdïa et de Cairouan. Ceci se passa en l'an 331 (942-3).

Profitant de l'absence fortuite de [Kennoun,] gouverneur de Baghaïa, Abou-Yezîd envahit la plaine qui avoisine cette ville et y saccagea plusieurs bourgades. Ce fut de cette façon qu'en l'an 332, les Berbères trempèrent encore leurs mains dans la rebellion. Une seconde expédition faite du même côté fut moins heureuse : les insurgés furent mis en déroute et durent se réfugier dans la montagne avec leur chef. Bientôt après, ils repoussèrent le gouverneur qui était allé les attaquer, et l'obligèrent à s'enfermer dans sa ville. Un corps de Ketama qu'Abou-'l-Cacem-el-Caïm envoya au secours de Kennoun, fit alors sa jonction avec les troupes de Baghaïa, mais Abou-Yezîd le surprit dans une attaque de nuit et le mit en fuite. Malgré cet échec, la garnison de la ville résista vigoureusement aux assiégeants.

En l'an 333 (944-5), les Beni-Ouacîn et les autres peuplades berbères de la province de Castîlïa allèrent investir la ville de Touzer, en obéissance à l'ordre écrit que leur adressa Abou-Yezîd. Ce chef put alors marcher sur la ville de Tebessa, qui capitula sans coup férir, et, de là, il se porta sur Meddjana dont il se rendit maître de la même manière. La ville de Mermadjenna suivit l'exemple de ses voisins. Un âne de couleur grise que le perturbateur reçut en cadeau vers cette époque, lui servit dorénavant de monture, ce qui lui procura le sobriquet de *l'Homme à l'âne*. Les troupes ketamiennes postées à Laribus quittèrent leur position à la nouvelle de son approche et lui abandonnèrent la ville. Par son ordre, on ôta la vie à l'imam qui y présidait à la prière, et un de ses détachements occupa Tebessa[1] et en tua le gouverneur.

El-Caïm, qui se trouvait alors dans El-Mehdïa, fut consterné de ces mauvaises nouvelles et expédia des troupes à ses autres

---

[1] L'auteur a probablement oublié d'ajouter : *pour la seconde fois*.



villes et forteresses pour y tenir garnison. Son affranchi Bochra[1] l'esclavon se rendit à Bédja ; son général Meiçour, nommé commandant en chef de l'armée, dressa ses tentes en dehors d'El-Mehdïa, et Khalîl-Ibn-Ishac partit pour installer une garnison dans Cairouan. Abou-Yezîd, monté sur son âne et un bâton à la main, prit alors la route de Bédja afin de livrer bataille à Bochra, et il encouragea les Nekkarites à combattre jusqu'à la mort. Bochra s'enfuit à Tunis et laissa son camp au pouvoir des insurgés. Bédja, pris d'assaut, fut livré au pillage et au massacre. Ce coup entraîna la défection de toutes les populations berbères. Les habitants de Tunis, se voyant abandonnés par Bochra, qui était allé se jeter dans Souça, firent leur soumission et obtinrent d'Abou-Yezîd un nouveau gouverneur. De là, ce chef rebelle se rendit au bord du Medjerda où il établit son camp en attendant l'arrivée des renforts qu'on lui envoyaient de tous les côtés. Pendant ce temps, les populations épouvantées coururent se réfugier dans Cairouan.

Abou-Yezîd forma alors ses troupes en plusieurs divisions qu'il lança sur les campagnes de l'Afrique, afin d'y porter la dévastation. Le nombre de captifs faits par ces colonnes et le nombre de morts qu'elles laissèrent sur leur passage furent immenses. A la suite de ces incursions, il marcha sur Raccada, ville dont la garnison ketamienne s'éloigna à son approche pour rentrer dans El-Mehdïa, et il y arriva à la tête de cent mille hommes. En partant de là, il alla investir Cairouan et, comme le gouverneur, Khalîl-Ibn-Ishac, entra en pourparlers, il le retint prisonnier et lui ôta la vie, malgré les remontrances d'Abou-Ammar. La ville fut prise et livrée au pillage, et, quand les cheikhs du corps des légistes vinrent implorer la clémence du vainqueur, il les accabla de reproches et leur ordonna de massacrer les partisans des Fatemides, s'ils voulaient obtenir la grâce qu'ils désiraient. En quittant Cairouan, il envoya une ambassade à En-Nacer l'oméïade, khalife de Cordoue, pour lui offrir ses ser-

[1] Ou *Bechri*.

vices, avec l'assurance de sa fidélité, et pour lui demander des secours. Les envoyés lui rapportèrent une réponse très-favorable et ouvrirent ainsi, avec la cour andalousienne, une série de communications qui ne cessèrent plus, tant que dura cette guerre. En l'an 335 (946-7), vers la fin de sa carrière, le même chef y envoya son fils Aïoub qui, depuis lors, servit la cause d'En-Nacer.

Meiçour, ayant quitté El-Mehdïa avec un corps d'armée, se vit abandonner, pendant sa marche, par les Beni-Kemlan, tribu hoouarite. Abou-Yezîd reçu les transfuges dans ses rangs et, encouragé par leurs représentations, il alla se mesurer avec le général fatemide. Pendant quelque temps, la victoire demeura incertaine, jusqu'à ce que les nekkarites et leur chef chargèrent en masse avec l'intention de vaincre ou de mourir. Les Fatemides prirent la fuite; Meiçour fut tué par les Beni-Kemlan, et sa tête fut envoyée à Cairouan d'où on la porta en Maghreb. Le camp des vaincus resta au pouvoir des insurgés. Abou-Yezîd expédia aussitôt un corps de troupes contre [Souça] [1]. Cette ville fut prise d'assaut et un petit nombre seulement des habitants put échapper à la mort ou à des mutilations affreuses. Un massacre épouvantable remplit de cadavres toute l'Ifrîkia; les villes, les hameaux furent changés en solitudes, et les malheureux que le fer n'avait pas atteints succombèrent à la faim.

Après la mort de Meiçour, Abou-Yezîd commença à mépriser l'opinion publique; il prit pour vêtement un habit de soie et pour monture un cheval fringant. Par cette conduite, il mécontenta ses partisans et s'attira les reproches des chefs kharedjites, qui lui écrivirent à ce sujet de tous les côtés.

Sur ces entrefaites, El-Caïm s'était retranché dans El-Mehdïa où il avait rassemblé des troupes ketamiennes et sanhadjiennes afin de soutenir un siége. Abou-Yezîd arriva enfin devant la ville et livra aux Fatemides plusieurs combats qui étaient tous à son avantage. Il s'empara [du faubourg] de Zouîla et alla se poster

---

[1] Voy. t. II, p. 532.

dans le Mosalla même d'El-Mehdïa [1]. El-Caïm dit alors aux siens ces mots [si connus] : « C'est de là qu'il doit rebrousser chemin [2]. » Le siége se traîna en longueur et permit à Abou-Yezîd de rassembler sous les drapeaux les Berbères [des environs] de Cabes, de Tripoli et de Nefonça. Deux fois il combattit les assiégés [et les rejeta dans la ville], mais la troisième et la quatrième fois, ses troupes furent repoussées. Malgré ces échecs, il garda ses positions et tint la ville si étroitement bloquée que la famine s'y déclara.

Pendant ce temps, une armée ketamienne s'était rassemblée à Constantine pour aller au secours d'El-Caïm, mais elle fut dispersée par les Ourfeddjouma qu'Abou-Yezîd envoya contre elle, sous la conduite de Zeggou-el-Mezati. Le prince fatemide perdit ainsi tout espoir de ce côté là. Par le départ de plusieurs détachements chargés de ravager les provinces, l'armée d'Abou-Yezîd fut tellement diminuée qu'il ne resta plus au camp que les Haouara de l'Auras et les Beni-Kemlan. Ces Berbères avaient même reçu plusieurs messages d'El-Caïm et, s'étant aperçus qu'Abou-Yezîd leur témoignait de la méfiance, ils passèrent, les uns dans El-Mehdïa, les autres dans leur pays. Alors, d'après le conseil de ses partisans, Abou-Yezîd prit le parti d'abandonner son camp et de se diriger vers Cairouan. Ce fut en l'an 334 (945-6) qu'il y arriva et qu'il fut assez heureux d'échapper à un complot ourdi par les habitants, qui voulaient s'emparer de sa personne. Cédant alors aux remontrances d'Abou-Ammar, qui blâmait amèrement son attachement aux choses mondaines, il renonça aux habitudes de luxe qu'il avait contractées et reprit, avec la robe de laine, sa vie simple et rude d'autrefois.

La nouvelle de la délivrance d'El-Mehdïa se répandit partout et servit de signal au massacre des nekkarites. Pour venger ses

---

[1] Voy. t. II, p. 533.

[2] Selon les historiens des Fatemides, le Mehdi Obeid-Allah avait déjà prédit ce fait. — Voy. t II, p. 525.



amis, Abou-Yezîd se mit à dévaster les campagnes et à attaquer les villes, dont il détruisit un grand nombre. D'après ses ordres, Aïoub, son fils, était allé camper à Bédja, pour y attendre les nombreux renforts que les Berbères devaient lui fournir, quand tout-à-coup, il apprit qu'Ali-Ibn-Hamdoun-el-Andeloci, seigneur d'El-Mecîla, s'avançait à la tête d'une armée composée de Ketamiens et de Zouaoua. Ces troupes avaient passé par Constantine, Laribus et Sicca-Veneria, afin d'en prendre les garnisons et de les emmener avec elles. Attaquée par Aïoub pendant la nuit, l'armée fatemide se débanda et perdit son chef qui tomba dans un précipice avec son cheval[1]. Le vainqueur marcha ensuite sur Tunis; mais, s'étant rencontré avec Hacen-Ibn-Ali, le général fatemide qui commandait la garnison de cette ville, il essuya une défaite. Dans un nouveau combat avec le même officier, il remporta la victoire. Hacen se réfugia dans le pays des Ketama et, après avoir levé des troupes chez ce peuple, il alla camper sous les murs de Constantine. Abou-Yezîd expédia un corps de Berbères contre lui et, comme il avait alors reçu les secours que ce peuple devait lui envoyer, il se crut assez fort pour entreprendre le siége de Souça[2].

Dans le mois de Choual 334 (mai-juin 946), eurent lieu la mort d'El-Caïm et l'avènement de son fils El-Mansour. Le nouveau khalife voulut se rendre en personne à Souça, ville que les insurgés foudroyaient avec leurs catapultes, mais il renonça à son intention, d'après les conseils de ses amis, et se contenta d'y envoyer des secours. La garnison ainsi renforcée, livra bataille aux assiégeants et remporta la victoire. Abou-Yezîd courut à Cairouan et, ne pouvant s'y faire admettre, il s'éloigna après que les habitants lui eurent remis son ancien percepteur, Abou-Ammar.

El-Mansour quitta alors El-Mehdïa et se rendit à Souça, d'où il marcha sur Cairouan. Ayant repris possession de cette ville

---

[1] Voy. t. II, p. 554.

[2] Voy. t. II, p. 532, note.

il accorda une amnistie aux habitants et traita avec une bonté extrême la famille d'Abou-Yezîd et les autres personnes que ce rebelle y avait laissées lors de sa fuite. Une troisième fois, Abou-Yezîd réunit une armée et, voulant mettre le siége devant Cairouan, il commença par attaquer, de nuit, le camp qu'El-Mansour avait établi sous les murs de la ville. Dans la bataille qui s'ensuivit, les Berbères combattirent avec un grand acharnement et ne lâchèrent pied que vers le soir. Plusieurs autres engagements eurent lieu entre les deux partis, mais l'arrivée de renforts permit enfin au khalife de remporter une victoire éclatante. Ceci se passa vers le milieu de Moharrem 335 (août 946). Abou-Yezîd prit la fuite et laissa une foule de Berbères morts sur le champ de bataille.

Le vainqueur poursuivit son adversaire jusqu'à Sbîba et, de là, il se porta sur Baghaïa en passant par Tebessa. Arrivé dans Baghaïa, il reçut une lettre par laquelle Mohammed-Ibn-Khazer[1] lui offrit sa soumission avec l'assurance qu'en ami dévoué, il se préparait à lui porter secours. Dans sa réponse, le khalife lui dit de guetter l'arrivée d'Abou-Yezîd afin de le faire prisonnier et de mériter ainsi une récompense de vingt charges d'or. De Baghaïa, El-Mansour se rendit à Tobna où il rencontra Djâfer-Ibn-Ali, gouverneur d'El-Mecîla, qui lui présenta un riche cadeau et une forte somme d'argent. Averti alors qu'Abou-Yezîd venait d'arriver à Biskera et avait adressé à Mohammed-Ibn-Khazer une demande de secours, demande qui fut très-mal accueillie, il marcha sur cette ville dont les habitants saluèrent son arrivée avec un grand empressement.

Abou-Yezîd se réfugia chez les Beni-Berzal, dans la montagne de Salat, d'où il passa dans le Djebel-Kîana, montagne qui, de nos jours, s'appelle Djebel-Aïad. El-Mansour le poursuivit jusqu'à Maggara[2] et, ayant repoussé une attaque que ce chef

---

[1] Un autre chapitre de ce volume renferme l'histoire d'Ibn Khazer.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire *Maggara* à la place de *meferrihi*. Ces deux leçons ne diffèrent que par un seul point diacritique.

infatigable dirigea contre lui pendant la nuit, il le força à rentrer dans le Salat et puis à en sortir pour se jeter dans les sables du Désert. Les Beni-Kemlan abandonnèrent alors le fugitif et se rendirent auprès de Mohammed-Ibn-Khazer, de qui ils obtinrent une amnistie au nom du khalife.

El-Mansour continua toujours sa marche, sans quitter l'ordre de bataille et alla camper au pied du Salat d'où il passa dans les sables qui sont au-delà ; puis, il revint sur ses pas et, entré dans le pays de Sanhadja, il apprit qu'Abou-Yezîd avait reparu dans le Kîana. Il y retourna sans perdre un instant et fit cerner cette montagne par les Ketama, les Addjîça, les Zouaoua, les Beni-Zendac, les Mezata, les Miknaça et les Meklata. Il y pénétra lui-même et, à la suite d'un combat, il contraignit Abou-Yezîd et les nekkariens à se retrancher sur les cîmes du Kîana. Pendant que ses troupes tenaient les insurgés étroitement bloqués, il se rendit à El-Mecîla. Abou-Yezîd s'enferma dans la Calâ (*château*) de la montagne, repoussa plusieurs assauts et, quand on eut enfin pris le château d'assaut, il se réfugia dans une tour qui couronnait l'édifice. Les assiégeants y pénétrèrent de vive force et tuèrent Abou-Ammar-el-Ama ainsi que Yeddous-ez-Zenati, mais Abou-Yezîd leur échappa, quoique criblé de blessures. Emporté dans cet état par trois de ses compagnons, il se laissa tomber dans un précipice où il resta sans mouvement. On se saisit alors de lui et, le lendemain, on l'envoya à El-Mansour. Ce prince donna l'ordre de panser les blessures du prisonnier et, l'ayant ensuite fait comparaître devant lui, il l'accabla de reproches et lui prouva que, par la loi, il méritait la mort. Il s'abstint toutefois de lui ôter la vie et se contenta de lui assigner une ration de vivres et de le faire transporter, en une espèce de cage, à El-Mehdîa. Vers la fin 335 (juillet 947), Abou-Yezîd mourut de ses blessures. Sa peau fut empaillée et portée à travers les rues de Cairouan.

Les débris de l'armée nekkarienne se rallièrent autour de Fadl, fils d'Abou-Yezîd, qui se trouvait alors avec Mâbed-Ibn-Khazer, et partirent avec eux pour attaquer l'arrière-garde d'El-Mansour ; mais ils tombèrent dans une embuscade que Zîri-Ibn-Menad, émir des Sanhadja, leur avait dressée et perdirent beau-

coup de monde. El-Mansour poursuivit Mabed jusqu'à El-Mecîla, où il le perdit de vue. Il était encore campé près de cette ville, quand il apprit que Hamîd-Ibn-Yezel, officier auquel il avait confié le gouvernement de Téhert et le commandement des tribus qui s'étaient alliées aux Fatemides, venait de répudier son autorité et de s'embarquer à Ténès pour l'Espagne. Il partit sur-le-champ pour Téhert et y installa un nouveau gouverneur, ainsi que dans Ténès; puis il tourna ses armes contre les Louata et les rejeta dans le Désert.

Rentré en Ifrîkïa, l'an 335, il se mit en campagne avant l'expiration de l'année et marcha contre El-Fadl qui faisait des courses dans la province de Castîlïa. Arrivé à Cafsa, il prit la route d'El-Meddîla, dans le Zab, et s'empara de Madas, château qui en est voisin. Ne pouvant atteindre El-Fadl, qui s'était enfoncé dans le Désert, il reprit le chemin de Cairouan, où il fit sa rentrée en l'an 336 (947-8). Fadl reparut alors dans l'Auras et mit le siége devant Baghaïa; mais Batît-Ibn-Yala, un de ses compagnons, le tua de guet-apens et porta sa tête à El-Mansour.

Quelque temps après, Abd-Allah-Ibn-Bekkar, chef maghraouien, assassina Aïoub, l'autre fils d'Abou-Yezîd, et alla présenter la tête de sa victime à El-Mansour dont il cherchait à gagner la faveur. La mort d'Abou-Yezîd et de ses fils entraîna la dispersion de leurs partisans. El-Mansour continua à poursuivre et à châtier les tribus ifrénides jusqu'à ce qu'il eût exterminé le parti nekkarite.

PREMIER EMPIRE FONDÉ PAR LES BENI-IFREN DANS LE MAGHREB CENTRAL ET DANS LE MAGHREB-EL-ACSA.

Les nombreuses branches de la tribu d'Ifren vivaient dispersées : les Beni-Ouargou, les Mérendjîsa et quelques autres habitaient l'Ifrîkïa, ainsi que nous l'avons dit, et une foule de peuplades, appartenant à la même grande famille, occupait la région qui sépare Téhert de Tlemcen. Ce furent ceux-ci qui fondèrent Tlemcen et dont le chef, Abou-Corra, se révolta en

Maghreb et assiégea Omar-Ibn-Hafs dans Tobna, vers l'époque où les Abbacides commencèrent à régner.

Lors de la chute d'Abou-Yezîd, quand El-Mansour châtia les Ifrenides établis en Ifrîkïa, les branches de la même tribu qui habitaient les environs de Tlemcen conservèrent intacts leur nombre et leur puissance. Au temps d'Abou-Yezîd, elles eurent pour chef Mohammed-Ibn-Saleh. Quand El-Mansour accorda aux Maghraoua et à leur chef, Mohammed-Ibn-Khazer, le commandement de cette partie du Maghreb, la guerre s'alluma entre ceux-ci et les Beni-Ifren. Mohammed-Ibn-Saleh fut tué par Abd-Allah-Ibn-Bekkar, chef ifrenide qui avait passé aux Maghraoua, et son fils, Yala, lui succéda dans le commandement.

Yala-Ibn-Mohammed s'acquit une grande réputation et fonda la ville d'Ifgan. Abd-er-Rahman-en-Nacer, souverain oméïade d'Espagne, voulant rallier à sa cause les Zenata du Maghreb, chercha l'amitié des princes de ce pays et, parmi les premiers à le soutenir, il trouva Yala, fils de Mohammed. L'exemple de ce chef fut suivi par El-Kheir-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer et ses Maghraoua. En l'an 343 (954-5), Yala enleva Oran à Mohammed-Ibn-[Abi-]Aoun, commandant que Doouas-Ibn-Soulat-el-Lehîci, chef ketamien, y avait installé l'an 298 (910-1). La ville fut prise d'assaut et ruinée de fond en comble. Quelque temps auparavant, Yala avait marché contre Téhert, accompagné d'El-Kheir-Ibn-Mohammed, et mis en déroute les Lemaïa que l'eunuque Meiçour, gouverneur de la place, menait contre lui. Téhert succomba ; Meiçour fut fait prisonnier et Abd-Allah-Ibn-Bekkar tomba entre les mains d'El-Kheir et fut livré par lui à Yala-Ibn-Mohammed. Celui-ci ne voulut pas se contenter d'une seule victime pour expier la mort de son père ; aussi, pour conserver son droit de vengeance [afin de pouvoir l'exercer plus tard contre la famille d'Ibn-Bekkar,] il envoya cet homme à un Ifrenide qui le fit mourir pour satisfaire à une vengeance personnelle.

Quand Yala eut établi sa puissance en Maghreb, il fit célébrer la prière publique au nom d'Abd-er-Rahman-en-Nacer dans toutes les mosquées, depuis Téhert jusqu'à Tanger. Il demanda

alors au souverain oméïade des hauts commandements dans les villes du Maghreb pour les membres de sa famille, et obtint pour son parent, Mohammed-Ibn-el-Kheir-Ibn-Mohammed, le gouvernement de Fez. L'année même de sa nomination, Mohammed demanda, par esprit de piété, la permission d'aller faire la guerre sainte en Espagne, et, quand cette autorisation lui fut accordée, il laissa dans Fez, en qualité de lieutenant, son cousin[1] Ahmed-Ibn-Abi-Bekr, petit-fils d'Ahmed-Ibn-Othman-Ibn-Saîd. Ce fut Ahmed-Ibn-Abi-Bekr, qui, en l'an 344 (955-6), bâtit à Fez le minaret de la grande mosquée qui est située dans le quartier des Cairouanites.

La puissance de Yala-Ibn-Mohammed ne cessa de croître jusqu'à l'an 347, quand El-Moëzz[, le khalife fatemide,] mit son secrétaire, Djouher le sicilien[2], à la tête d'une armée et l'envoya de Cairouan en Maghreb. Aussitôt que ces troupes eurent dépassé la frontière de l'Ifrîkïa, Yala s'empressa de faire acte de soumission. Oubliant ses obligations envers les Omeïades, il partit de sa ville d'Ifgan et alla au-devant du général fatemide. Ses promesses de fidélité et l'engagement qu'il prit au nom des Zenata de servir la cause des Fatemides lui valurent [en apparence] un bon accueil; mais Djouher nourrissait déjà dans son cœur l'intention de le faire assassiner. Pour y parvenir, il attendit le moment où Yala devait s'en retourner à[3] Ifgan. D'après ses instructions secrètes, quelques-uns de ses affidés vinrent ce jour-là donner une fausse alerte sur les derrières de l'armée; les chefs ketamiens, sanhadjiens et zenatiens s'y précipitèrent à

[1] A la lettre : *fils de son oncle paternel*. Ce renseignement ne saurait être exact puisque les généalogies des deux chefs s'y opposent : l'aïeul paternel de l'un se nommait *Mohammed* et celui de l'autre s'appelait *Ahmed*. L'auteur du *Cartas*, p. 54 du texte arabe de l'édition imprimée, avait déjà donné cette fausse indication, et Ibn-Khaldoun a copié les paroles de cet historien sans s'apercevoir de l'erreur.

[2] Voy. t. II, p. 543.

[3] Le texte imprimé, d'accord avec les manuscrits, porte *min ;* il faut lire *ila*.



l'envi et, dans la confusion qui en résulta, quelques officiers ketamiens et sanhadjiens se saisirent de Yala et le tuèrent à coups de lance. Le sang de ce chef étant ainsi retombé sur deux puissantes tribus, il n'y avait pas moyen de le venger. Djouher dévasta la ville d'Ifgan et, levant alors le masque tout-à-fait, il poursuivit les Zenata avec acharnement. Quelques historiens disent que Djouher revenait de son expédition contre Tébert quand il fit la rencontre de Yala ; ils ajoutent qu'il le tua dans les environs du Chelif.

La confédération des tribus ifrenides se brisa par suite de cet événement et leur domination fut anéantie. Plus tard, ils se rallièrent, dans le Maghreb, autour de Yeddou, fils de Yala, ainsi que nous le raconterons ailleurs. Une partie considérable du peuple ifrenide passa en Espagne où nous la retrouverons tantôt.

La puissance des Beni-Ifren se releva à Fez par les efforts de la postérité de Yala et se consolida ensuite à Salé. Plusieurs princes ifrenides régnèrent dans cette ville, ainsi que nous allons le raconter.

SECOND EMPIRE IFRENIDE. — ROYAUME DE CHALA.

En l'an 347 (958-9), après l'assassinat de Yala-Ibn-Mohammed et la ruine de la coalition ifrenide, Yeddou, fils de Yala, traversa le Maghreb-el-Acsa, se réfugia dans le Désert pour échapper à Djouher et ne sortit de sa retraite qu'après le départ du général fatemide pour l'Ifrîkïa. Selon un autre récit, il fut emmené prisonnier par Djouher, mais il parvint à effectuer son évasion. Il rallia alors autour de lui les débris de son peuple.

En quittant le Maghreb, Djouher établit dans Basra El-Hacen-Ibn-Kennoun l'idrîcite, chef des Beni-Mohammed, pour commander aux Idrîcides qui s'étaient retirés dans le Rîf et le pays des Ghomara. En l'an 350 (961-2), Ibn-Kennoun défit les troupes de Mohammed-Ibn-Cacem-Ibn-Tamlès[1], vizir auquel le nouveau

[1] Notre auteur, dans son chapitre sur les Idrîcides du Rîf, place l'expédition d'Ibn-Tamlès, ou Tamellès, en l'an 352. Voy. t. II, p. 149.



souverain oméïade, El-Hakem-el-Mostancer, avait donné l'ordre de traverser le Détroit et de soumettre le Maghreb. Quand Ibn-Tamlès fut rentré en Espagne, El-Hakem envoya en Afrique une seconde armée sous la conduite de l'affranchi Ghaleb. Les instructions de ce général portaient qu'il devait soumettre le Maghreb et déraciner les derniers restes de la puissance des Idricides. Cette famille perdit alors ses états, et tous ses membres furent déportés en Espagne, l'an 365 (975-6). Quand Ghaleb eut établi la suprématie des Oméïades dans le Maghreb, il reçut d'El-Hakem l'ordre de rentrer en Espagne et d'aller prendre la défense de la Frontière. Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Hachem-et-Todjîbi, ex-commandant de la Frontière Supérieure (*Aragon*), lequel avait conduit la légion arabe et les garnisons des forteresses [espagnoles] au secours de Ghaleb, obtint alors le gouvernement du Maghreb. A l'époque où El-Hakem tomba en paralysie, la puissance des Oméïades s'affaiblit dans le Maghreb, et l'Espagne eut besoin de toutes ses troupes afin de couvrir ses frontières et d'en repousser l'ennemi [chrétien]. Le chambellan El-Mashafi se vit donc obligé de rappeler Et-Todjîbi et de confier le gouvernement du Maghreb à Djâfer-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, ex-émir du Zab et d'El-Mecîla, lequel avait abandonné le parti des Fatemides pour celui des Oméïades. Cette nomination eut un double avantage : elle assurait à l'empire les services d'un officier distingué et garantissait le pays contre ses tentatives ambitieuses. En cas de revers, le khalifat des Oméïades ne pouvait avoir rien à craindre des Berbères, peuple accablé par le malheur, affligé par de rudes épreuves et dont une portion considérable se trouvait déjà réunie à Cordoue [sous le drapeau du souverain]. Djâfer et son frère revêtirent leurs robes d'investiture et partirent pour le Maghreb, emportant avec eux des sommes considérables et une quantité de pelisses magnifiques qu'ils devaient distribuer [comme emblèmes d'autorité] aux princes africains. Arrivé à sa destination, l'an 365 (975-6), Djâfer prit le commandement et s'entoura des chefs des tribus zenatiennes. Parmi ces grands personnages, on compta Yeddou-Ibn-Yala, émir des Beni-Ifren, son cousin Noubakht-Ibn-

Abd-Allah-Ibn-Bakkar, Mohammed-Ibn-el-Kheir-Ibn-Khazer, Bekças-Ibn-Séïd-en-Nas, cousin du précédent, Zîri-Ibn-Khazer, Zîri-Ibn-Atïa-Ibn-Tebadelt, Mocatel-Ibn-Atïa, frère du précédent, Khazroun-Ibn-Mohammed et Felfoul-Ibn-Saîd, tous émirs de tribus maghraouiennes. On y remarqua, de plus, Ismaîl-Ibn-Bouri, émir des Miknaça, son cousin Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Medîn[1] et Khazroun-Ibn-Mohammed-el-Azdadji. De tous ces chefs, Yeddou-Ibn-Yala fut le plus puissant et parut le plus dévoué aux Oméïades.

Après la mort d'El-Hakem et l'avènement de Hicham-el-Mouwaïed, l'administration de l'empire oméïade se concentra entre les mains du grand chambellan Mohammed-Ibn-Abi-Amer [el-Mansour]. S'étant décidé à n'occuper qu'un seul point du continent africain, ce ministre fut à peine dans l'exercice du pouvoir, qu'il installa dans Ceuta une garnison composée [d'une partie] de la milice du sultan et commandée par des officiers appartenant à l'empire. Plusieurs fonctionnaires, les uns hommes d'épée, les autres hommes de plume, et tous redevables de leur fortune à l'état, furent chargés du service de la place, pendant que les princes zenatiens devaient maintenir dans l'obéissance tout le pays du dehors. Ibn-Abi-Amer envoya fréquemment à ces chefs des gratifications et des robes d'honneur; il les accueillit avec de grands honneurs chaque fois qu'ils se rendaient à la cour, et il inscrivit volontiers sur les rôles de l'armée tous ceux qui désiraient entrer au service du sultan. Ces guerriers montrèrent, en conséquence, un dévouement parfait à la dynastie oméïade et firent tous leurs efforts pour étendre sa puissance.

L'émir Yahya s'étant alors brouillé avec son frère Djâfer[2], lui enleva la majeure partie de ses troupes et forma de la ville de Basra un commandement séparé. Djâfer alla faire la guerre sainte en combattant les Berghouata et essuya une défaite. Rappelé par Ibn-Abi-Amer, qui appréciait beaucoup sa droiture et

---

[1] Ou, plus correctement, *Medyen*.

[2] Voy. t. II, p. 557.



qui cherchait à s'en faire un appui, Djâfer s'y refusa d'abord à cause de certains désagréments qu'il avait déjà éprouvés en Espagne de la part d'El-Hakem ; mais, ensuite, il y donna son consentement, laissa le commandement du Maghreb à son frère et traversa le Détroit. La haute distinction avec laquelle le chambellan accueillit son arrivée excita l'émulation des chefs zenatiens : tous recherchèrent à l'envi la faveur de la cour et tous s'empressèrent de lui témoigner leur dévouement.

En l'an 366 (976-7), Khazroun-Ibn-Felfoul alla s'emparer de Sidjilmessa et achever la ruine de la dynastie des Midrar [1]. Ibn-Abi-Amer le récompensa de ce service en le nommant gouverneur de la ville conquise.

En l'an 369 (979-80), Bologguîn-Ibn-Zîri, lieutenant-général des Fatemides en Ifrîkïa, entreprit sa grande expédition en Maghreb [2]. Pour arrêter son progrès, Ibn-Abi-Amer se transporta de Cordoue à Algésiras, où il fit embarquer beaucoup de troupes et cent charges d'or tirées du trésor public. Djâfer-Ibn-Ali traversa le Détroit et, arrivé à Ceuta, il rassembla tous les princes zenatiens autour du drapeau oméïade. A la vue de cette armée, Bologguîn s'éloigna et porta la guerre chez les Berghouata. Il combattit ce peuple jusqu'à l'an 373 (983-4), quand la mort vint mettre un terme à sa carrière. Djâfer s'en retourna auprès d'Ibn-Abi-Amer qui ne pouvait plus se passer de lui.

Sur ces entrefaites, Hacen-Ibn-Kennoun quitta le Caire et se rendit en Ifrîkïa, avec une lettre dans laquelle le khalife fatemide, El-Azîz-Nizar, fils d'El-Moëzz-Mâdd, invita Bologguîn, seigneur de ce pays, à fournir des troupes et de l'argent au porteur et à le soutenir contre les princes du Maghreb [3]. Ayant reçu [à Cairouan, du lieutenant] de Bologguîn les moyens de continuer sa route, avec une forte somme d'argent et la promesse d'une autre bien plus considérable, il pénétra dans le Maghreb, où il

---

[1] Voy. t. I, p. 265.

[2] Voy. t. II, p. 11.

[3] Voy. t. II, p. 152.

trouva l'autorité oméïade solidement établie. Ce fut à cette époque que Bologguîn mourut. El-Mansour, fils et successeur de ce prince, eut trop à faire pour s'intéresser à Ibn-Kennoun qui venait d'appeler les Berbères sous son drapeau.

En l'an 375 (985-6), Ibn-Abi-Amer ordonna à son cousin, Amr-Ibn-Abd-Allah, surnommé Askéladja, d'aller étouffer cette révolte, et, afin de mieux surveiller les opérations de ce chef, il le suivit jusqu'à Algésiras. Hacen-Ibn-Kennoun fut cerné par les troupes oméïades et se vit obligé à demander grâce. Askéladja la lui promit et le fit partir pour Cordoue; mais Ibn-Abi-Amer, s'étant rappelé combien de fois le prisonnier avait violé sa parole, ne crut pas convenable de valider l'engagement pris par son général et se fit apporter la tête du malheureux idrîcite. Telle fut la fin de la dynastie fondée par Idrîs. Askéladja fut très-offensé du procédé de son cousin et, pour se soulager le cœur, il laissa échapper quelques paroles de mécontentement devant ses troupes. Ibn-Abi-Amer eut bientôt connaissance de l'indiscrétion de son général, et, l'ayant envoyé rejoindre Ibn-Kennoun dans l'autre monde, il donna le gouvernement du Maghreb au vizir Hacen-Ibn-Ahmed-Ibn-Abd-el-Ouédoud-es-Selmi. Ce fonctionnaire partit pour l'Afrique avec une nombreuse armée et l'autorisation de puiser à volonté dans les trésors de l'état.

En l'an 376 (986-7), le nouveau gouverneur arriva à sa destination et dirigea les affaires du pays avec une main si ferme qu'il tint en respect toutes les populations berbères. A Fez, siége de son commandement, il rassembla tant de troupes et de princes zenatiens qu'Ibn-Abi-Amer lui-même en ressentit de l'inquiétude. Rappelé par ce ministre, qui voulait éprouver ainsi sa fidélité, il partit avec empressement, trouva un accueil très-honorable à la cour et reçut l'autorisation d'aller reprendre son commandement.

Parmi les princes zenatiens, Yeddou-Ibn-Yala se fit [alors] remarquer par ses intrigues contre les Oméïades et par le peu de sincérité qu'il mettait dans sa soumission. Pour le maintenir dans l'obéissance, Ibn-Abi-Amer lui opposa Zîri-Ibn-Atïa comme rival, dans l'espoir que l'esprit d'émulation les

maintiendrait tous les deux dans le devoir. Il est vrai que la faveur du chambellan était déjà acquise à Zîri dont la fidélité avait pour garantie un caractère franc et loyal. En l'an 379 (989-90), Zîri reçut l'ordre de se rendre à Cordoue, et, s'étant mis en route à l'instant même, il s'y vit comblé d'honneurs et de gratifications, depuis le moment de son arrivée en Espagne jusqu'à celui de son départ. Le messager qui porta une semblable invitation à Yeddou, obtint de lui cette réponse : « Va demander » à Ibn-Abi-Amer si l'onagre se laisse mener chez le dompteur » de chevaux ? » Dès lors, Yeddou lâcha la bride à son esprit de rapine et de brigandage. Ibn-Abd-el-Ouédoud, gouverneur du Maghreb, se mit en campagne avec les milices espagnoles et les troupes fournies par les princes zenatiens ; voulant soutenir Zîri-Ibn-Atïa, l'adversaire et rival de Yeddou. Celui-ci rassembla une armée et, en l'an 381 (991-2), il remporta sur Ibn-Abd-el-Ouédoud une victoire éclatante. Les milices du sultan furent écrasées, les troupes maghraouiennes taillées en pièces et le vizir reçut une blessure dont il mourut au bout de quelques jours. Ibn-Abi-Amer apprit cette fâcheuse nouvelle par une dépêche, et, sur-le-champ, il fit porter à Zîri l'ordre d'occuper Fez, de prendre à sa solde tous les gens du vizir et de se charger du gouvernement du Maghreb. Nous reviendrons sur ces événements dans la notice des Beni-Atïa, nous bornant ici à faire savoir que Yeddou enleva Fez à Zîri par deux fois.

Vers cette époque, Abou-'l-Behar, fils de Zîri-Ibn-Menad le sanhadjien, se révolta contre son neveu, El-Mansour-Ibn-Bologguîn, seigneur de Cairouan, et répudia l'autorité des Fatemides. S'étant réfugié dans la partie maritime de la province de Tlemcen, il envoya un autre de ses neveux et les officiers[1] de sa suite en Espagne, afin de solliciter l'appui d'Ibn-Abi-Amer. Ce ministre fit porter des cadeaux et de l'argent au transfuge qui se trouvait alors à Fez, avec Zîri-Ibn-Atïa. Le chef maghraouien et son

[1] Dans le texte arabe, il faut ajouter la conjonction copulative et lire *wa wodjouh.*

hôte réunirent leurs efforts contre Yeddou-Ibn-Yala qui, de son côté, leur fit beaucoup de mal. Dans la suite, Abou-'l-Behar se rangea encore du côté de son neveu, El-Mansour, et, après avoir essuyé une défaite dans une guerre contre Zîri, son ancien allié, il se rendit à Ceuta, d'où il alla rejoindre sa famille [à Cairouan] [1].

Devenu plus puissant par cette victoire, Zîri livra un combat à Yeddou, lui tua plus de trois mille cavaliers et s'empara des trésors, du camp et du harem de son adversaire. Cette rencontre eut lieu en l'an 383. Yeddou mourut dans le Désert où il était allé se réfugier. Il eut pour successeur dans le commandement de sa tribu, Habbous, fils de son frère, Zîri-Ibn-Yala. Habbous fut assassiné par son cousin, Abou-Yeddas-Ibn-Dounas qui ambitionnait le pouvoir. Le meurtrier, voyant que la tribu repoussait ses prétentions, s'enfuit de nuit et passa en Espagne avec une nombreuse troupe de partisans. Hammama, fils de Zîri-Ibn-Yala et frère de Habbous [2], prit alors le commandement des Beni-Ifren et parvint à relever leur puissance.

Selon un autre récit, la guerre entre Yeddou et Zîri-Ibn-Atïa fut pour les deux partis une alternative de succès et de revers; la ville de Fez tomba au pouvoir, tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Zîri étant allé visiter El-Mansour[-Ibn-Abi-Amer], Yeddou profita de son absence pour occuper Fez et y massacrer une foule de Maghraoua. Zîri revint alors, mit le siége devant la ville et força son adversaire à soutenir une lutte dans laquelle beaucoup de Maghraouiens et d'Ifrenides succombèrent. En 383 (993-4), Zîri emporta Fez de vive-force et envoya la tête de Yeddou au seuil du khalifat, à Cordoue. Dieu sait auquel de ces récits on doit accorder confiance.

Devenu chef des Beni-Ifren, Hammama les mena du côté de Chala, dans le Maghreb-el-Acsa, et enleva à Zîri cette ville ainsi que la partie de Tedla qui en dépend. Pendant toute la durée de

[1] Voy. t. II, pp. 15, 16.

[2] La leçon du texte imprimé est bonne à l'égard du mot *akhou*. Dans l'errata, nous avons eu le tort de proposer la leçon *akhi*.



la guerre entre les Ifrenîdes et les Maghraoua, Hammama se tint dans son gouvernement de Chala et prêta à son peuple un vigoureux appui. Ayant négocié un traité de paix avec El-Mansour, seigneur de Cairouan, il fit passer, en l'an 406 (1015-6), un riche cadeau à ce prince qui assiégeait son oncle Hammad dans la Calâ. Zaoui, fils Zîri-Ibn-Yala, et frère de Hammana, porta cette offrande à sa destination et fut reçu par les troupes sanhadjiennes, drapeaux déployés et tambours battants. A la mort de Hammana, son frère, l'émir Abou-'l-Kemal-Temim, prit le commandement des Beni-Ifren. Rempli de zèle pour la religion et passionné pour la guerre sainte, il conclut une paix avec les Maghraoua, afin de pouvoir combattre les Berghouata.

En l'an 424 (1033), la guerre éclata de nouveau entre les Beni-Ifren et les Maghraoua; leurs anciennes haines se rallumèrent, et Abou-'l-Kemal, seigneur de Chala, de Tedla et des lieux voisins, entra en campagne avec les Ifrenides. Hammama, fils d'El-Moëzz[-Ibn-Atïa] marcha à sa rencontre avec les troupes maghraouiennes. Une bataille acharnée amena la défaite de celles-ci, et Hammama se réfugia dans Oudjda, pendant que l'émir Abou-'l-Kemal s'empara de Fez et du Maghreb. En prenant possession de cette ville, il y dépouilla les juifs de toutes leurs richesses et livra leurs femmes à ses soldats. Hammama rassembla alors les contingents de toutes les tribus maghraouiennes et zenatiennes; il envoya des agents chez les populations campées dans le Maghreb central afin d'y lever des troupes, et il se rendit lui-même à Ténès ponr solliciter l'appui des chefs qui commandaient dans cette localité. Il s'adressa même par écrit aux cheikhs des tribus éloignées. En l'an 429 (1037-8), il marcha sur Fez, en expulsa Abou-'l-Kemal et le contraignit à rentrer dans Chala.

Depuis lors, Abou-'l-Kemal ne sortit plus de Chala, siége de son gouvernement. Il mourut en 446 (1054-5), et Hammad, son fils et successeur, mourut l'année suivante. Youçof, fils de Hammad, prit alors le commandement et mourut en 458 (1066). Son oncle et successeur, Mohammed, fils d'Abou-'l-Kemal, trouva la mort en combattant les Almoravides, à l'époque où ce

peuple enleva le Maghreb à la domination de toutes ces tribus. *L'empire est à Dieu; il le donne à celui de ses serviteurs qu'il veut; le succès est à ceux qui craignent Dieu*[1].

Abou-Yeddas-Ibn-Dounas, oncle[2] et assassin de Habbous-Ibn-Zîri, ayant vu le mécontentement des Beni-Ifren et leur répugnance à l'accepter pour chef, passa en Espagne, l'an 382[3] (992-3), avec ses frères, Abou-Corra, Abou-Zeid et Attaf. Ibn-Abi-Amer-el-Mansour les accueillit tous avec une haute distinction et mit Abou-Yeddas au nombre des chefs et des émirs [qu'il avait pris à son service]. Il lui accorda, en même temps, un traitement considérable et plusieurs fiefs *(ictâ)*. Par son ordre, les noms de tous les gens d'Abou-Yeddas qui étaient venus en Espagne furent enregistrés au bureau [de la solde des troupes]. Ce chef s'y fit une grande illustration et atteignit à un haut rang dans le service de l'empire.

A l'époque où la discorde éclata dans le sein du khalifat oméïade et que les milices berbères firent aux troupes [arabes] espagnoles une guerre acharnée, Abou-Yeddas se distingua par ses faits d'armes et ses aventures extraordinaires. En l'an 400 (1009-10), El-Mostaïn monta sur le trône de Cordoue et rassembla autour de lui tous les Berbères qui se trouvaient en Espagne. [Son prédécesseur] El-Mehdi passa la frontière, obtint l'appui du roi de Galice[4] et marcha avec lui sur Grenade. El-Mostaïn se retira alors du côté de la mer avec ses Berbères; mais arrivé au bord du Guadiaro, il dut livrer bataille aux troupes d'El-Mehdi qui s'étaient mises à sa poursuite. Dans la

---

[1] *Coran*; sourate 7, verset 125.

[2] Il faut probablement lire *cousin*; voy., ci-devant, p. 221. On voit par le *Cartas* qu'une grande confusion règne dans la généalogie de cette famille.

[3] Cette date est fausse : notre auteur lui-même nous apprend que l'assassinat de Habbous eut lieu postérieurement à l'an 383.

[4] Ce fut Don Raymond, fils de Don Borel et comte de Barcelone, qui prêta son appui au souverain oméïade El-Mehdi.

lutte qui s'ensuivit, les Berbères déployèrent une grande bravoure et mirent en déroute les armées d'El-Mehdi et du roi chrétien ; mais ils perdirent Abou-Yeddas qui reçut une blessure mortelle en se couvrant de gloire. Il fut enterré au lieu même où il succomba.

Khalouf, fils d'Abou-Yeddas, et Temîm-Ibn-Khalouf, son petit-fils, tinrent un haut rang parmi les guerriers zenatiens qui servaient en Espagne et s'y firent remarquer par leur bravoure. Yahya, fils d'Abd-er-Rahman, fils d'Attaf, frère d'Abou-Yeddas, appartenait aussi à ce corps de guerriers. Entré au service de la dynastie hammoudite, il s'attacha à El-Caïm, khalife de la même famille, et obtint de lui le gouvernement de Cordoue.

HISTOIRE D'ABOU-NOUR, FILS D'ABOU-CORRA, ET DE L'EMPIRE QU'IL FONDA EN ESPAGNE LORS DE LA DISSOLUTION DU KHALIFAT.

Abou-Nour, fils d'Abou-Corra et membre de la tribu des Beni-Ifren, était un de ces chefs berbères qui contribuèrent le plus au triomphe de leur peuple pendant la guerre civile [qui éclata en Espagne vers la fin de la dynastie oméïade]. En l'an 405 (1014-5), il profita de cette époque de troubles pour expulser de Ronda Amer-Ibn-Fotouh, client des Oméïades, et s'y établir comme prince indépendant. Quand Ibn-Abbad eut raffermi sa puissance dans Séville et pris ses mesures pour soumettre les provinces et les forteresses voisines, la mésintelligence se mit entre lui et Abou-Nour. En l'an 443 (1051-2), à la suite de plusieurs querelles et réconciliations, Ibn-Abbad le nomma, par brevet, seigneur de Ronda et des cantons qui en dépendent. D'autres chefs berbères reçurent des faveurs semblables d'Ibn-Abbad vers la même époque. En l'an 450 (1058-9), Abou-Nour fut invité par ce prince à une fête de famille, et, pendant qu'il y était, son hôte se joua de sa crédulité en lui faisant apporter une lettre forgée au nom de la concubine qu'il avait laissée dans son palais à Ronda. Ce billet renfermait des plaintes contre le fils d'Abou-Nour et l'accusait d'avoir attenté à

l'honneur de la personne qui lui écrivait. Il s'en retourna aussitôt chez lui et tua son fils ; mais, ayant ensuite reconnu la trahison dont il avait été la dupe, il mourut de chagrin.

Abou-Nasr, son second fils et son successeur, régna jusqu'à l'an 457 (1065). Attaqué alors dans son palais par un officier de ses troupes, il prit la fuite et se tua en tombant du haut de la muraille. El-Motaded[-Ibn-Abbad] reçut du traître les clefs de Ronda.

Selon un autre récit, Abou-Nour fut une des victimes qui périrent, l'an 445 (1053-4), dans le guet-apens du bain[1], et son fils, Abou-Nasr, en ayant appris la nouvelle, éprouva le sort que nous venons de mentionner.

NOTICE DES MERENDJÎSA, TRIBU BRANCHE DE CELLE DES IFREN.

Cette branche de la tribu des Ifren habitait les plaines de l'Ifrîkïa et se distingua par sa puissance et par la population nombreuse dont elle se composait. Quand Abou-Yezîd se révolta contre les Fatemides, les Mérendjîsa cédèrent à leur esprit de corps et fournirent des secours au perturbateur dont la tribu, les Beni-Ouargou, était sœur de la leur. Après la chute d'Abou-Yezîd, ils éprouvèrent la vengeance du gouvernement fatemide et de ses lieutenants, les Sanhadja. Opprimés, accablés, ils subirent des châtiments qui n'épargnèrent ni leurs personnes ni leurs biens ; réduits ainsi à l'impuissance, ils tombèrent au niveau des tribus soumises aux impôts.

Les familles qui en restèrent parcoururent dès lors le territoire situé entre Tunis et Cairouan ; demeurant sous la tente, elles élevaient des troupeaux de moutons et de bœufs, mais, pour avoir de quoi se nourrir, elles s'occupaient aussi de l'agriculture.

---

[1] Ci-après, vers la fin du chapitre sur les Beni-Demmer, notre auteur raconte l'histoire de ce guet-apens.

Tel fut leur état quand les Almohades effectuèrent la conquête de l'Ifrîkïa. Le peuple vainqueur ne se borna pas à les frapper d'impôts et de contributions, il les obligea à fournir un certain nombre d'hommes à l'armée du sultan, chaque fois qu'elle se mettait en campagne.

Plus tard, les Kaoub, tribu soleimide, occupèrent la région qui s'étend depuis Cabes jusqu'à Bèdja, après avoir expulsé de l'Ifrîkïa les Douaouida, ennemis du sultan. En récompense du dévouement qu'ils montrèrent dans la suite au gouvernement hafside, ainsi que du zèle qu'ils déployèrent à soutenir cet empire, ils obtinrent la concession de tout ce qu'il leur plaisait de demander, en fait de provinces et d'impôts. Au nombre de ces concessions se trouva l'impôt (*kharadj*) des Mérendjîsa.

Après la défaite des Mérinides à Cairouan, les Arabes profitèrent d'une période de bouleversement et de confusion pour faire peser leur domination sur le sultan et sur l'empire. Les Kaoub maintinrent alors leurs usurpations au moyen des ressources que leur offrit la tribu des Mérendjîza. Ils en tiraient des chevaux pour la remonte, des impôts pour subvenir à leurs dépenses, des chameaux pour transporter leurs bagages et des cavaliers pour les aider dans leurs guerres. Ce peuple était, en un mot, une proie pour les nourrir, un esclave pour les servir, mais, lorsque Dieu eut dissipé les ténèbres de la révolte et relevé le khalifat qui penchait vers sa ruine, — que l'héritage de l'empire hafside eut passé au plus digne, — à notre seigneur le sultan Abou-'l-Abbas, — alors le ciel s'éclaircit, l'horizon se dégagea, et les Arabes usurpateurs[1] dûrent céder devant la puissance du monarque, évacuer ses états et cesser d'opprimer ses sujets. Les Merendjîza devinrent ses amis, après avoir subi le châtiment de leur coalition avec les Arabes et des courses qu'ils avaient faites en leur compagnie ; ils rentrèrent dans la bonne voie et, s'étant attachés au sultan avec franchise, ils reprirent l'habitude de payer l'impôt (*gharama*) et d'observer les règlements du *kharadj*. Tel est encore leur état en ce moment.

[1] Dans le texte arabe, lisez *el-motaghallibîn*.



NOTICE DES MAGHRAOUA, PEUPLE ZENATIEN DE LA PREMIÈRE RACE. — ORIGINE ET VICISSITUDES DES DYNASTIES QU'ILS FONDÈRENT EN MAGHREB.

Les tribus maghraouiennes formaient la plus grande branche de la race zenatienne dont elles étaient aussi la portion la plus brave et la plus puissante. Issues de Maghraou, fils d'Isliten, fils de Mesri, fils de Zakîa, fils d'Ourcîk [Ourchîk], fils d'Ad-dîdet, fils de Djana, elles avaient pour sœurs les Beni-Ifren et les Beni-Irnîan. Dans notre notice des Beni-Ifren [1], on trouvera indiquée la diversité d'opinions qui règne au sujet de la filiation de ces trois peuples.

Parmi les nombreuses branches et subdivisions de la tribu des Maghraoua, on remarque les Beni-Ilît [2], les Beni-Zendak, les Beni-Ourac, les Ourtezmîr [3], les Beni-Bou-Saîd, les Beni-Ourcîfan, les Laghouat, les Beni-Rîgha et d'autres dont je ne me rappelle pas les noms. Le pays qu'ils avaient l'habitude de parcourir est situé dans le Maghreb central et s'étend depuis [la ville de] Chelif jusqu'à Tlemcen et, de là, aux montagnes de Medîouna [4]. Habitués, comme leurs frères, les Beni-Ifren, aux usages de la vie nomade, ils étaient en rivalité avec eux, ce qui donna lieu à de fréquentes querelles suivies de réconciliations.

Les Maghraoua vivaient sous la tente et formaient une nation puissante à l'époque où l'islamisme vint les surprendre. Ayant été confirmés dans leurs possessions, ils embrassèrent cette religion avec sincérité, et ce fut alors que leur émir, Soulat-Ibn-Ouézmar, se rendit auprès d'Othman-Ibn-Affan, à Médine. Ac-

---

[1] Voy. pp. 197, 198 de ce volume.

[2] Variante : *Ilent.*

[3] Variantes : *Ourtezmar, Ourtezmèr, Ourtezmîn.*

[4] Il y a plusieurs montagnes qui portent ce nom ; celle dont il s'agit ici est située près de Mazouna.

cueilli avec une grande bienveillance par ce khalife, il obtint, en récompense de sa démarche, l'honneur d'être formellement reconnu comme chef de sa tribu et du territoire qu'elle occupait. Il rentra alors dans son pays, comblé de dons et de faveurs, jouissant du bonheur de connaître la vraie foi, et partisan zélé des tribus qui [comme les Coreich et les Oméïades, famille d'Othman,] descendent de Moder. Son dévouement à cette portion de la nation arabe ne se démentit jamais.

Selon un autre récit, il avait été fait prisonnier dans un des combats qui eurent lieu entre les Arabes et les Berbères, lors de la première invasion de son pays et avant que les Berbères eussent accepté l'islamisme. En considération du haut rang qu'il tenait chez son peuple, on l'envoya à Othman. Gracié par ce khalife, il devint bon musulman et fut nommé commandant de sa tribu.

Depuis lors, Soulat et toutes les tribus maghraouiennes se regardèrent comme clients d'Othman et des Oméïades. Dévoués exclusivement à cette branche des Coreichides, les Maghraoua témoignèrent leur respect des obligations qu'impose la clientèle, en soutenant avec zèle la cause des Oméïades[1] espagnols. Cela est un fait que l'on va reconnaître en lisant leur histoire.

Après la mort de Soulat, son fils Hafs succéda au commandement des Maghraoua et des autres tribus zenatiennes. Ce fut un des plus grands princes qui régnèrent sur ce peuple. Quand il mourut, l'autorité passa à son fils Khazer. La révolte de Meicera-el-Hakîr et de la tribu de Matghara ayant affaibli l'influence du khalifat dans le Maghreb-el-Acsa, Khazer et ses Maghraoua profitèrent de cet état de choses pour se faire redouter des émirs

---

[1] Ou *Merouanides*. — La dynastie des Oméïades qui régna en Espagne fut appelée *merouanide*, parce que son fondateur, Abd-er-Rahman, appartenait à la branche merouanide de la famille d'Oméïa. Ce prince était fils d'Abd-er-Rahman, fils de Moaouïa, fils de Hicham, fils d'Abd-el-Melek, fils de *Merouan*, fils d'El-Hakem, fils d'Abou-'l-Aci, fils d'Oméïa lequel fut père d'Abou-Sofyan, aïeul de la dynastie oméïade qui régna en Orient.



arabes-moderides qui commandaient à Cairouan. Devenus une puissante nation, ils étendirent leur domination sur les Zenata nomades du Maghreb central. Quand la chute des Oméïades de l'Orient eut suspendu l'influence des Arabes en Maghreb, la domination et les prétentions des Maghraoua prirent un grand essor. Sur ces entrefaites, Khazer mourut et laissa le commandement à son fils Mohammed.

En l'an 170 (786-7), sous le khalifat d'El-Hadi, on vit arriver en Maghreb Idrîs l'ancien, fils d'Abd-Allah, fils de Hacen, fils d'El-Hacen, qui vint y chercher un refuge. Soutenu par les tribus berbères d'Auréba, de Sedîna et de Maghîla, il détacha ce pays pour toujours de l'empire des Abbacides et y fonda un royaume pour lui-même. En 174 (790-1), il envahit le Maghreb central et reçut la soumission des Maghraoua. Alors leur chef, Mohammed-Ibn-Khazer, lui remit la ville de Tlemcen qu'il venait d'enlever aux Ifrênides et lui procura ainsi le moyen d'arracher toutes les provinces du Maghreb central à la domination des Aghlebides. Après la mort d'Idrîs, ses états et la ville de Tlemcen passèrent à son fils, Idrîs-Ibn-Idrîs, qui jouit dès lors du même appui que son père avait reçu de la famille Khazer.

Idris I régnait encore quand son frère, Soleiman-Ibn-Abd-Allah, vint le trouver après avoir quitté l'Orient. Le réfugié s'établit dans Tlemcen et obtint de l'affection fraternelle le gouvernement de cette ville. Son fils, Mohammed-Ibn-Soleiman, lui succéda, avec l'autorisation d'Idrîs II. De cette manière, Tlemcen et les villes qui en dépendent devinrent l'apanage des Beni-Soleiman. Les forteresses maritimes de cette province se partagèrent bientôt entre les descendants de Soleiman : les fils d'Idrîs, fils de Mohammed-Ibn-Soleiman, gardèrent Tlemcen ; ceux d'Eïça-Ibn-Mohammed se fixèrent à Archgoul, et la famille d'Ibrahîm-Ibn-Mohammed eut le gouvernement de Ténès. Dans la province de Tlemcen, le pays ouvert fut abandonné aux Beni-Ifren et aux Maghraoua, et, dans le Maghreb central, les plaines continuèrent d'être en la possession de Mohammed-Ibn-Khazer.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à la formation de l'empire fatemide. Alors, en l'an 298 (910-1), Obeid-Allah le Mehdi

envoya en Maghreb une armée ketamienne sous les ordres d'Arouba-Ibn-Youçof le ketamien. Ce chef rentra en Ifrîkïa après avoir conquis la partie orientale du Maghreb. Une autre armée ketamienne, commandée par Messala-Ibn-Habbous, pénétra dans le même pays, s'empara des états idrîcides et obligea les membres de cette famille à reconnaître la souveraineté d'Obeid-Allah. Yahya-Ibn-Idrîs-Ibn-Omar, dernier des rois idrîcides, abdiqua le pouvoir et fit sa soumission au vainqueur. En récompense de sa conduite, Messala lui confia le gouvernement de Fez et reprit le chemin de Cairouan après avoir choisi Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, émir des Miknaça et seigneur de Teçoul et de Tèza, pour commander dans les plaines du Maghreb. Mohammed-Ibn-Khazer, petit-fils de ce Mohammed-Ibn-Khazer-Ibn-Hafs qui avait soutenu la cause d'Idrîs l'ancien, se mit alors en révolte [1] et porta les Zenata et les peuples du Maghreb central à proscrire les partisans de la dynastie fatemide. En l'an 309 (921-922), le Mehdi Obeid-Allah fit marcher contre lui une armée ketamienne sous la conduite de Messala-Ibn-Habbous, gouverneur du Maghreb. Ibn-Khazer rassembla les Maghraoua et les autres peuples zenatiens afin de résister à cette attaque. L'armée de Messala fut mise en déroute et ce général, s'étant élancé sur Mohammed-Ibn-Khazer, mourut de la main de ce chef.

L'année suivante, Obeid-Allah envoya son fils, Abou-'l-Cacem, contre Ibn-Khazer. A l'approche de ce prince, les Zenata prirent la route du Désert et, se voyant traqués par lui jusqu'au Molouïa, ils coururent se réfugier dans le territoire de Sidjilmessa. Abou-'l-Cacem se jeta alors sur le Maghreb, qu'il parcourut en tous sens, afin de le soumettre à l'autorité du gouvernement fatemide.

Ayant alors confirmé Ibn-Abi-'l-Afïa dans son commandement, il rentra en Ifrîkïa, sans avoir à souffrir, en marche, de la moindre ruse de guerre.

---

[1] Il faut remplacer le mot *ictada* par *intacad* dans le texte arabe.



Vers cette époque, [Abd-er-Rahman-]en-Nacer, seigneur de Cordoue[1], conçut l'espoir d'occuper le Maghreb occidental, et, après avoir écrit aux princes idrîcides et aux chefs zenatiens pour leur faire connaître ses intentions, il leur envoya, l'an 316 (928-9), son conseiller privé, Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abi-Eïça. La réponse d'Ibn-Khazer ne se fit pas attendre : il s'empressa d'expulser du Zab les partisans des Fatemides et de leur enlever Chelif et Ténès. Il prit aussi la ville d'Oran, y plaça comme gouverneur son fils El-Kheir et soumit à l'autorité des Oméïades toutes les parties du Maghreb central, à l'exception de Téhert. Son zèle pour cette cause trouva un imitateur dans Idrîs, fils d'Ibrahîm-Ibn-Eïça-Ibn-Mohammed-Ibn-Soleiman et seigneur d'Archgoul.

En l'an 317 (929-30), En-Nacer enleva Ceuta aux Idrîcides. Plus tard, Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa passa du côté des Oméïades et prêta son appui à Mohammed-Ibn-Khazer. Felfoul, frère de celui-ci, alla se joindre aux Fatemides et, en récompense de sa défection, il obtint du Mehdi Obeid-Allah le gouvernement de Téhert. Ayant alors marché sur Fez, chassant devant lui les populations nomades, tant zenatiennes que miknaciennes, il réussit à soumettre le Maghreb. En 322 (934), l'eunuque Meiçour [général fatemide] entra dans ce pays et mit le siége devant Fez ; mais la résistance qu'il y trouva fut si grande qu'il repartit pour l'Ifrîkïa. En 328 (939-40), Hamîd-Ibn-Yesel [officier au service des Fatemides] passa du côté de Mohammed-Ibn-Khazer ; puis, il traversa le Détroit et obtint d'En-Nacer le gouvernement du Maghreb central.

L'embarras que la révolte d'Abou-Yezîd créa au gouvernement fatemide permit à Mohammed-Ibn-Khazer et aux Maghraoua de montrer toute leur puissance, et, en l'an 333 (944-5), ils marchèrent contre Téhert avec Hamîd-Ibn-Yesel, le général oméïade. Parmi les chefs qui prirent part à cette expédition, on remarqua El-Kheir-Ibn-Mohammed, son frère Hamza, son on-

[1] Souverain oméïade de l'Espagne.



de Abd-Allah-Ibn-Khazer, et Yala-Ibn-Mohammed, à la tête des Beni-Ifren. Téhert fut emporté d'assaut; Abd-Allah-Ibn-Bekkar y trouva la mort, et l'eunuque Meiçour, général commandant de la place, fut fait prisonnier. Dans un des combats qui précédèrent la chute de la ville, Hamza-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer perdit la vie. Quelque temps auparavant, les Maghraoua, sous les ordres de Mohammed-Ibn-Khazer, étaient allés prendre Biskera et tuer Zeidan, eunuque [qui y commandait au nom du souverain fatemide].

Quand Abou-Yezîd eut levé le siége d'El-Mehdîa, Ismaîl-el-Mansour sortit à sa poursuite et pénétra dans le Maghreb. La proximité de ce souverain excita les appréhensions de Mohammed-Ibn-Khazer qui n'avait pas oublié sa défection et son acharnement à massacrer les partisans des Fatemides. Pour conjurer le danger qui le menaçait, il fit porter à El-Mansour un acte d'hommage et, en réponse à ce simulacre d'obéissance, il reçut la recommandation de poursuivre Abou-Yezîd et de mériter une récompense de vingt charges d'or en s'emparant de lui.

En l'an 340 (951-2), quelques années après la mort d'Abou-Yezîd, son partisan dévoué, Mâbed-Ibn-Khazer, frère de Mohammed-Ibn-Khazer, tomba entre les mains d'Ismaîl-el-Mansour et subit la peine de mort. Sa tête fut plantée sur la muraille de Cairouan. Mohammed-Ibn-Khazer et son fils El-Kheir continuèrent à gouverner dans le Maghreb central, dont ils avaient partagé les provinces avec Yala-Ibn-Mohammed. En cette année, Fotouh, fils d'El-Kheir, accompagné des cheikhs de Téhert et d'Oran, se rendirent à la cour d'En-Nacer l'oméïade et reçurent de lui l'autorisation de repasser le Détroit et de rentrer dans leurs gouvernements respectifs.

Une guerre qui éclata entre les Maghraoua et les Sanhadja donna ensuite beaucoup d'occupation à Mohammed-Ibn-Khazer et à son fils El-Kheir. Yala-Ibn-Mohammed réussit alors à prendre et à dévaster la ville d'Oran[1]. Vers la même époque, En-Nacer

---

[1] En l'an 298 (910-1), Dowas-Ibn-Soulat, officier qui gouvernait le Maghreb central au nom des Fatemides et qui résidait à Téhert, fit re-



fit choix de Hamîd-Ibn-Yesel pour gouverner Tlemcen et le pays qui en dépend ; il confia, en même temps, le gouvernement du Maghreb à Yala-Ibn-Mohammed. Jaloux de voir une telle distinction accordée à son rival, Mohammed-Ibn-Khazer embrassa de nouveau le parti des Fatemides. En l'an 342 (953-4), il se rendit auprès d'El-Moëzz, qui était monté sur le trône après la mort de son père Ismaïl, et reçut de ce monarque l'accueil le plus honorable. Depuis lors, il resta fidèle aux Fatemides et, dans les années 347 et 348 (958-60), il prit part à l'expédition de Djouher dans le Maghreb. En 350 (961), il fit encore une visite à El-Moëzz et mourut à Cairouan, âgé de plus de cent ans. Cette même année fut marquée par la mort d'En-Nacer, le souverain oméïade ; par le progrès de l'influence fatemide en Maghreb et par les revers du parti oméïade, dont les adhérents durent se retirer dans les districts de Ceuta et de Tanger.

El-Hakem-el-Mostancer, fils et successeur d'En-Nacer, imita la conduite de ses prédécesseurs et fit un appel à la fidélité des princes africains. Mohammed-Ibn-el-Kheir, petit-fils de Mohammed-Ibn-Khazer, s'empressa d'y répondre en se rappelant que son père et son aïeul avaient servi En-Nacer et que sa famille, les Beni-Khazer, tenait par les liens de clientèle à la famille des Oméïades. Nous avons déjà mentionné qu'Othman-Ibn-Affan [le troisième khalife] s'était déclaré patron de Soulat-Ibn-Ouezmar, aïeul des Khazer[1]. Le chef maghraouien passa au fil de l'épée les partisans des Fatemides et avait déjà subjugué [une grande partie de] leur pays quand le khalife El-Moëzz lui suscita un adversaire redoutable dans la personne de Zîri-Ibn-Menad, émir des Sanhadja. Zîri eut l'ordre de faire la guerre aux Zenata et l'autorisation de garder pour lui-même toutes les provinces qu'il pourrait leur enlever. En l'an 360 (970-1), quand les

---

bâtir et repeupler la ville d'Oran. L'année précédente, cette colonie arabe-espagnole avait été détruite par les tribus du voisinage. Ce fut en l'an 343 que Yala s'en empara.

[1] Ci-devant, p. 228.



troupes sanhadjiennes furent réunies, Bologguîn, fils de Zîrî, profita [1] d'un avis qu'il tenait d'une personne au service de Mohammed-Ibn-el-Kheir, et tomba sur les Zenata avant qu'ils eussent complété leurs préparatifs de guerre. Cette attaque trouva cependant une vigoureuse résistance, et ce ne fut qu'à la suite d'un combat acharné que les Zenata s'enfuirent du champ de bataille. Mohammed-Ibn-el-Kheir, se voyant entouré par l'ennemi, quitta ses compagnons et mourut de sa propre main. La déroute des Maghraoua fut complète : dix-sept de leurs émirs restèrent sur le champ de bataille, et, de là, on peut juger à combien montait le nombre total de leurs morts. Pendant que les autres tribus du Maghreb se rangeaient sous l'autorité [du souverain] de l'Ifrîkïa, les Maghraoua se rallièrent autour d'El-Kheir-Ibn-Mohammed, fils de leur dernier chef, Mohammed-Ibn-el-Kheir.

Bologguîn travailla ensuite à indisposer le khalife Mâdd[-el-Moëzz] contre Djâfer-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, seigneur d'El-Mecîla et du Zab, en lui rappelant les liaisons que ce chef avait entretenues avec Mohammed-Ibn-el-Kheir. Djâfer eut quelques soupçons de ce qui se passait et, quand El-Moëzz se disposa à partir pour le Caire et l'envoya chercher afin de lui confier le gouvernement de l'Ifrîkïa, il en ressentit une telle appréhension qu'il alla se joindre aux Maghraoua. Fortifié par le concours de ce chef, El-Kheir-Ibn-Mohammed marcha contre les Sanhadja et, à son tour, il remporta la victoire. Zîri-Ibn-Menad, chef de la confédération sanhadjienne, mourut sur le champ de bataille, et sa tête fut apportée à Cordoue par Yahya, frère de Djâfer-Ibn-Ali, et une députation de la famille Khazer [2].

Au bout de quelque temps, Djâfer commença à se méfier des Zenata et jugea prudent d'aller joindre son frère Yahya, qui était resté à la cour d'El-Hakem l'oméïade.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut sans doute lire *wa farès*, à la place de *wa fawèd*.

[2] Voy. t. II, pp. 7, 8.



En l'an 361 (971-2), Bologguîn, fils de Zîri, reçut d'El-Moëzz l'ordre de faire la guerre aux Zenata et, s'étant fait donner des hommes et de l'argent, il partit pour le Maghreb avec l'autorisation de garder toutes les provinces qu'il pourrait y conquérir. Ayant fait proclamer qu'aucun quartier ne serait donné à l'ennemi, il parcourut [d'abord] les dépendances de Tebna, de Baghaïa, d'El-Mecîla et de Biskera, afin d'en expulser les Zenata. Arrivé à Téhert, il réussit à faire disparaître du Maghreb central les derniers restes de la puissance zenatienne, et, pénétrant alors dans le Maghreb-el-Acsa, il poursuivit El-Kheir-Ibn-Mohammed et les Maghraoua jusqu'à Sidjilmessa. Les ayant enfin atteints, il les châtia si durement qu'ils se dispersèrent de tous les côtés. El-Kheir tomba au pouvoir du vainqueur et fut mis à mort après la victoire. La réduction du Maghreb accomplie, Bologguîn rebroussa chemin et, pendant qu'il traversait le Maghreb central, il porta le massacre au milieu des Zenata nomades et de leurs alliés, habitants des cabanes de broussailles. Ce fut alors qu'il prononça la peine de mort contre tout Berbère qui élèverait des chevaux et qui s'en servirait pour montures.

Les Zenata évacuèrent le Maghreb central, traversèrent le Molouïa et restèrent dans le Maghreb-el-Acsa jusqu'à ce que la famille de Yala-Ibn-Mohammed s'empara de Tlemcen. Les Beni-Khazroun établirent ensuite leur domination dans Sidjilmessa et dans Tripoli, pendant que Fez passa sous l'autorité des Beni-Zîri-Ibn-Atïa. Nous allons maintenant raconter l'histoire de ces familles.

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE ZÎRI-IBN-ATÏA, PRINCES DE FEZ, ET DE L'EMPIRE QU'ELLE FONDA DANS LE MAGHREB-EL-ACSA.

Zîri-Ibn-Atïa, chef de la famille des Khazer et héritier de leur principauté nomade, fonda un royaume dans le Maghreb-el-Acsa et prit la ville de Fez pour siége d'un empire qui resta dans sa postérité jusqu'à l'arrivée des Almoravides. Il était fils d'Atïa, fils d'Abd-Allah, fils de Khazer. Son grand-père, surnommé

Ibn-Tebadelt, du nom de sa mère, avait trois frères, dont le premier, Mohammed-Ibn-Khazer, mourut à Cairouan[1], après s'être d'abord distingué comme partisan d'En-Nacer l'oméïade. Mâbed, le second frère, fut mis à mort par Ismaïl[-el-Mansour, le khalife fatemide,] et Felfoul, le troisième, abandonna son frère Mohammed pour embrasser la cause des Fatemides.

Selon un autre récit, Abd-Allah était fils de Mohammed-Ibn-Khazer et frère de Hamza-Ibn-Mohammed, le même qui fut tué dans la guerre avec Meiçour, un peu avant la prise de Téhert[2].

El-Kheir, fils de Mohammed, fut mis à mort par Bologguîn, en l'an 361 (971-2)[3], et, à la suite de cet événement, les Zenata abandonnèrent aux Sanhadja tout le Maghreb central et passèrent dans le Maghreb-el-Acsa, au-delà du Molouïa. Les Maghraoua se rallièrent alors autour des survivants de la famille Khazer, et eurent pour émirs Mohammed, fils d'El-Kheir, et les deux frères Mocatel et Zîri, fils d'Abd-Allah, fils de Khazroun, fils de Felfoul.

En l'an 369 (979-80), Bologguîn-Ibn-Zîri, gouverneur de l'Ifrîkïa, entreprit sa grande expédition dans le Maghreb-el-Acsa. Les princes zenatiens, tels que les Beni-Khazer et les Beni-Mohammed-Ibn-Saleh, s'enfuirent devant lui pour chercher une asile dans Ceuta, et Mohammed-Ibn-el-Kheir traversa le Détroit pour invoquer l'appui d'Ibn-Abi-Amer-el-Mansour. Ce ministre accueillit sa prière, mena en personne son armée jusqu'à Algésiras et confia à Djâfer-Ibn-Ali le commandement des troupes qui devaient combattre Bologguîn. Il mit aussi cent charges d'or à la disposition de ce général qui, ayant traversé le Détroit, rallia les princes zenatiens autour de lui et disposa ses forces en ordre de bataille, sous les murs de Ceuta. Bologguîn examina cette armée du haut de la montagne de Tétouan, reconnut l'im-

[1] Dans le texte arabe, lisez *halek bil-Cairouan,* à la place de *melek-el-Dairouan.* — Voy. ensuite p. 233 de ce volume.

[2] Voy. p. 232 de ce volume.

[3] Voy., ci-dessus, p. 225.



possibilité de l'entamer et s'en alla faire la guerre sainte aux Berghouata. Il mourut en l'an 372 (982-3) [1], pendant qu'il était en marche pour rentrer dans son pays. Djâfer reprit le chemin de Cordoue et, dès lors, il partagea avec El-Mansour le fardeau du gouvernement.

El-Mansour-Ibn-Abi-Amer cessa alors de maintenir une administration oméiade en Maghreb et se borna à l'occupation de Ceuta, laissant aux princes zenatiens le soin d'expulser de ce pays les troupes sanhadjiennes et les partisans des Fatemides. Il continua de mettre ainsi leur dévouement à l'épreuve jusqu'à l'époque où El-Hacen-Ibn-Kennoun reparut en Maghreb. Ce prince idricide, ayant reçu d'El-Azîz-Nizar l'autorisation de quitter l'Egypte et de faire une tentative contre le Maghreb [2], avait obtenu de Bologguîn, peu de temps avant la mort de cet émir, le secours d'un corps de troupes sanhadjiennes ; puis, à la suite d'un appel qu'il fit à ses partisans maghrebins, il était parvenu à gagner l'appui de Yeddou-Ibn-Yala l'ifrenide, de Zîri, frère de Yeddou, et d'Abou-Yeddas, son cousin. Ces chefs lui amenèrent tous les Ifrenides qu'ils avaient sous leurs ordres.

Ibn-Abi-Amer-el-Mansour mit aussitot ses troupes et ses trésors à la disposition de son cousin, Abou-'l-Hakem-Amr-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Abi-Amer, surnommé Askéladja [3], et l'envoya combattre Ibn-Kennoun. Débarqué en Afrique, l'an 375 (985-6), cet officier rassembla autour de son drapeau les princes de la famille Khazer, tels que Mohammed-Ibn-el-Kheir, Mocatel-Ibn-Atïa, Ziri-Ibn-Atïa, et Khazrouu-Ibn-Felfoul. Soutenu par ces chefs et par une foule de Maghraoua, il marcha contre l idricide, le contraignit à demander grâce et le fit prisonnier en lui donnant l'assurance la plus formelle que ses jours seraient respectés. Il le fit alors partir pour Cordoue, et ce fut avec un mécontentement extrême qu'il apprit comment, au mépris de sa parole, on avait

---

[1] Bologguin mourut en l'an 373 (984).

[2] Voy. p. 218 de ce volume et t. II, p 152.

[3] Voy , ci-devant, p 219.

ôté la vie à ce malheureux prince. Bientot après, il fut lui même mis à mort, ainsi que nous l'avons dit.

De tous les princes zenatiens, Mocatel-Ibn-Atïa et son frère Zîri s'étaient montrés les plus dévoués à El-Mansour et les plus attachés au parti des Oméïades. Yeddou-Ibn-Yala et son peuple, les Beni-Ifren, étaient, au contraire, fort mal disposés pour cette dynastie. Quand Askéladja quitta le Maghreb, le visir Hacen-Ibn-Ahmed-Ibn-Abd-el-Ouédoud-es-Selmi lui succéda dans le commandement, et vint en prendre possession, l'an 376 (986-7). El-Mansour lui avait donné l'autorisation de choisir lui-même les troupes qui devaient l'accompagner et de puiser librement dans les coffres de l'état. Il lui recommanda de traiter avec une bienveillance spéciale les princes maghraouiens et surtout Mocatel et Zîri, chefs dont le dévouement avait toujours été si parfait, et il le chargea, en même temps, de poursuivre sans relâche Yeddou-Ibn-Yala, cet homme si perfide et si enclin à la révolte. Le visir partit pour sa destination et, arrivé à Fez, il étendit son autorité sur les provinces du Maghreb et réunit autour de lui les princes des Zenata.

Mocatel-Ibn-Atïa mourut en 378 (988-9), et son frère Zîri, qui prit alors le commandement des nomades maghraouiens, montra, ainsi que son peuple, une obéissance parfaite à Ibn-Abd-el-Ouédoud, gouverneur du Maghreb. En l'an 381 (991-2), El-Mansour-Ibn-Abi-Amer envoya un messager à Fez, résidence de Zîri, pour inviter ce chef à venir le voir. Son intention était de lui accorder de nouveaux honneurs afin de piquer la jalousie de Yeddou-Ibn-Yala et d'inspirer à ce chef réfractaire le désir de gagner des faveurs semblables en faisant sa soumission. Le chef maghraouien s'empressa d'obéir après avoir nommé son fils, El-Moëzz, lieutenant-gouverneur du Maghreb et l'avoir établi dans Tlemcen, boulevard de ce pays. Il confia, en même temps, à Ali-Ibn-Mahmoud-Ibn-Abi-Ali-Ibn-Cachouch le gouvernement de la partie de Fez appelée le quartier des Cairouanides, et il plaça le quartier des Andalous sous l'autorité d'Abd-er-Rahman-Ibn-Abd-el-Kerîm-Ibn-Thâleba. En se rendant auprès d'El-Mansour, il se fit précéder d'un riche cadeau destiné

à ce ministre. El-Mansour envoya au-devant de lui un cortége magnifique et le reçut avec les honneurs militaires. Il ajouta à ces marques de considération un accueil des plus empressés, une pension sur l'état, le titre de vizir et le traitement attaché à cette dignité. Il fit inscrire aussi tous les gens de sa suite sur le registre de la solde au bureau militaire, et, après l'avoir amplement dédommagé de ses frais de voyage et de cadeaux, il s'empressa de le renvoyer au siége de son commandement.

On répandit alors au sujet de Zîri certains bruits auxquels personne n'aurait pu s'attendre. L'on disait qu'il avait montré du mépris pour les bontés d'El-Mansour, de l'ingratitude pour ses bienfaits et du dédain pour le titre de vizir dont ce ministre l'avait honoré. L'on rapportait même qu'il s'était exprimé en ces termes à un de ses serviteurs qui l'avait appellé *seigneur vizir* : « Je ne veux pas de ce titre-là, morbleu ! sache, butor ! » que le mien est *émir, fils d'émir*. C'est vraiment une belle » guenille qu'Ibn-Abi-Amer m'a donnée là ! Vive Dieu ! il ne » serait pas où il est maintenant s'il y avait eu en Espagne un » seul homme de cœur ! Il n'a pour lui que des imbéciles » fieffés[1]. Par Dieu ! il a lésiné avec moi et a voulu déprécier » mon cadeau ; puis, au mépris de tout sentiment d'honneur, » il m'a trompé sur la qualité des objets qu'il me présenta » comme l'équivalent de ce don ; à moins qu'il n'ait fait entrer » en ligne de compte ce titre de vizir avec lequel il n'a fait que » me dégrader. » Ces propos vinrent à l'oreille d'Ibn-Abi-Amer, qui, au lieu d'y faire attention, combla Zîri de nouveaux bienfaits.

Yeddou-Ibn-Yala l'ifrenide, compétiteur de Zîri pour le commandement des Zenata, reçut alors d'El-Mansour l'invitation d'aller le voir. Il y répondit par injures et s'écria : « El-Mansour » croit-il que l'onagre se laisse mener chez le dompteur de » chevaux ? » A la suite de cette boutade, il se mit à détrousser les voyageurs, à piller les tribus et à dévaster le pays. El-Man-

[1] Tel paraît être le sens des mots du texte arabe de l'édition imprimée.

sour écrivit alors à son gouverneur pour le Maghreb, le vizir Ibn-Abd-el-Ouédoud, lui prescrivant de rompre avec Yeddou et de fournir à Zîri, l'ennemi de ce chef, tout ce qu'il lui faudrait pour le combattre. En l'an 381 (991-2), le vizir et Zîri réunirent leurs troupes, livrèrent bataille au rebelle et essuyèrent une défaite; leur armée fut taillée en pièces et le vizir fut atteint d'une blessure dont il mourut. El-Mansour éprouva un vif chagrin à la réception de cette nouvelle et, plein d'inquiétude sur l'avenir du Maghreb, il envoya à Zîri-Ibn Atïa un brevet qui l'autorisait à prendre en main les affaires de ce pays et à enrôler sous son drapeau les milices de l'empire et les gens d'Ibn-Abd-el-Ouédoud. Zîri se chargea de cette commission difficile et déploya une grande habileté dans la défense du territoire qui formait son gouvernement.

La puissance de Yeddou-Ibn-Yala et des Beni-Ifren s'accrut enfin à un tel point qu'ils tinrent tête à Zîri-Ibn-Atïa et lui firent sentir de près le feu de la guerre. Une série de combats se livra dans lesquels chaque parti remporta alternativement la victoire. Les habitants de Fez eurent le malheur de voir leur ville prise et reprise et leurs campagnes ruinées par des invasions successives. Dieu vint enfin au secours de Zîri et des Maghraoua en leur envoyant Abou-'l-Behar, fils de Zîri-Ibn-Menad.

Ce prince abandonna la cause des Fatemides pour celle des Omëïades, après s'être révolté contre son neveu [1], El-Mansour-Ibn-Bologguîn-Ibn-Zîri, seigneur de Cairouan et de l'Ifrîkïa. Son exemple fut imité par Khalouf-Ibn-Abi-Bekr, gouverneur de Téhert [pour les Fatemides] et par Atïa, frère de Khalouf, qui eurent pour motiver leur défection la parenté que des mariages avaient établie entre leur famille et celle de Zîri-Ibn-Atïa. Aidés par Abou-'l-Behar, ces deux chefs détachèrent de l'empire fatemide toutes les provinces du Maghreb central, depuis le Zab et le Ouancherîch jusqu'à Oran, et ils firent célébrer la prière, dans

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire, avec les manuscrits, *ibn-akhihi* (*le fils de son frère*).



toutes leurs mosquées, au nom du khalife oméïade, Hicham-el-Mouwaïed. Abou-'l-Behar envoya alors en Espagne son neveu, Abou-Bekr, fils de Habbous-Ibn-Zîri, accompagné de plusieurs autres membres de sa famille et de quelques chefs sanhadjiens, pour complimenter El-Mansour. Cette députation y fut accueillie avec les honneurs militaires, et tous les membres dont elles se composa obtinrent de riches cadeaux du ministre espagnol. Quand Abou-Bekr se présenta pour prendre congé, El-Mansour lui remit cinq cents pièces de soie de divers genres, plusieurs esclaves, des vases et des parures pour la valeur de dix mille pièces d'argent et une somme de vingt cinq mille pièces d'or, en le chargeant de tout remettre à Abou-'l-Behar. Il fit aussi engager celui-ci à soutenir Zîri-Ibn-Atïa contre Yeddou-Ibn-Yala, et il partagea d'une manière si égale le gouvernement du Maghreb entre ces deux chefs que chacun d'eux obtint l'un des deux quartiers qui composent la ville de Fez.

Cette coalition ne donna aucun souci à Yeddou et ne le détourna nullement de sa carrière de désordre : il continua, comme auparavant, à piller les villes, à dévaster les campagnes et à briser, par sa rebellion, l'unité de l'état.

Khalouf, fils d'Abou-Bekr ne tarda pas à quitter le parti d'El-Mansour[-Ibn-Abi-Amer] pour s'attacher de nouveau à celui d'El-Mansour-Ibn-Bologguîn. Le zèle d'Abou-'l-Behar se refroidit quand on l'invita à combattre ce chef dont il était le parent; mais Zîri, voyant qu'il ne bougeait pas, marcha lui-même contre Khalouf et, dans le mois de Ramadan 381 (novembre-déc. 991), il tomba sur lui, le tua ainsi qu'un grand nombre de ses partisans, s'empara de leur camp et rallia sous son drapeau la majeure partie des survivants. Atïa, frère de Khalouf, courut se jeter dans le Désert. A la suite de cette victoire, Zîri marcha contre les bandes de Yeddou-Ibn-Yala et les mit en déroute après leur avoir tué trois mille hommes. Le camp de Yeddou, son *harem*, dans lequel se trouvait sa mère et sa sœur, tombèrent au pouvoir de Zîri, et les débris de son armée se rangèrent du côté de ce chef. Pour échapper aux vainqueurs, Yeddou se jeta dans le Désert où il resta jusqu'à ce qu'il fut as-

sassiné par son cousin, Abou-Yeddas-Ibn-Dounas, ainsi que nous l'avons déjà mentionné[1]. La nouvelle de ces deux victoires consécutives donna la plus vive satisfaction à Ibn-Abi-Amer.

Un autre récit nous présente ces événements d'une manière différente et place la mort de Yeddou à l'époque où Zîri rentra en Afrique, après avoir fait sa visite à El-Mansour. Yeddou, dit-on, avait profité du voyage de Zîri en Espagne pour lui enlever la ville de Fez et y tuer un grand nombre de Maghraoua. Zîri, étant de retour, y assiégea son adversaire pendant quelque temps et emporta enfin la place d'assaut. Beaucoup de monde périt des deux côtés et Yeddou lui-même perdit la vie. Sa tête fut envoyée par Zîri au seuil du khalifat, à Cordoue.

Je dois faire observer que l'auteur de ce récit place dans une même année, 383 (993), la visite de Zîri à El-Mansour et la mort de Yeddou. Dieu sait s'il a raison!

Plus tard, la mésintelligence éclata entre Zîri et Abou-'l-Behar; un conflit eut lieu qui amena la défaite de celui-ci et son départ pour Ceuta d'où il prétendit vouloir passer en Espagne afin de se présenter devant El-Mansour. Ce ministre s'empressa d'envoyer au-devant du chef sanhadjien une escorte de troupes sous la conduite d'Eïça-Ibn-Saîd-Ibn-el-Catta, secrétaire d'état; mais le fugitif, au lieu de les attendre, s'écarta du chemin et monta au château des Djeraoua. Il avait même eu la précaution de faire partir pour Cairouan quelques amis qui devaient intercéder pour lui auprès d'El-Mansour-Ibn-Bologguîn, et amener une réconciliation entr'eux. Bientôt après, il alla joindre ce prince dont il était l'oncle et reçut de lui l'autorisation de reprendre son ancien gouvernement. De cette façon, il rentra sous l'autorité du gouvernement chîite et répudia celle des Oméïades.

El-Mansour-Ibn-Abi-Amer plaça alors tous les états du Maghreb sous le commandement de Zîri-Ibn-Atïa, le seul de tous les princes africains auquel il crut pouvoir confier la défense du

---

[1] Notre auteur se trompe : ce fut Habbous, neveu de Yeddou, auquel Abou-Yeddas ôta la vie. — Voy. ci-devant, p. 221.

pays et le maintien de la domination oméïade. Il le chargea aussi de combattre le traître Abou-'l-Behar. Pour se conformer à cet ordre, Zîri se mit en marche, avec une foule de tribus, tant zenatiennes que berbères, et contraignit le chef sanhadjien à s'enfuir jusqu'à Cairouan. Devenu maître de Tlemcen et de tous les autres états d'Abou-'l-Behar, il s'acquit une grande puissance et étendit son autorité depuis le Maghreb-el-Acsa jusqu'au Zab. La dépêche par laquelle il fit part de son succès à Ibn-Abi-Amer fut accompagnée d'un cadeau ainsi composé : deux cents chevaux de race ; cinquante chameaux *mehari* [1] d'une vitesse extraordinaire ; mille boucliers en peau de *lamt* [2], plusieurs faisceaux d'arcs en bois de *zan* [3]; quelques civettes, une giraffe, quelques *lamt* et plusieurs autres animaux sauvages du Désert ; mille charges de dattes ; plusieurs charges d'étoffes en laine fine. Le ministre répondit à ce témoignage de respect en confirmant Zîri dans le gouvernement du Maghreb, par un acte en date de l'an 381 (991-2). Il autorisa aussi les nomades de la tribu de Zîri à camper dans les environs de Fez.

Devenu tout puissant en Maghreb, Zîri expulsa les Ifrenîdes de Fez et les rejeta dans le territoire de Salé. En l'an 384 (994), il fonda la ville d'Oudjda, y établit son armée et les troupes de sa maison, avec un de ses parents pour gouverneur, et, voulant en faire un lieu de retraite en cas de revers, il y fit porter tous ses trésors. Dès lors, Oudjda forma le boulevard de la frontière qui sépare le Maghreb central du Maghreb-el-Acsa.

En l'an 386 (996), il encourut le mécontentement d'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer en laissant paraître l'indignation que lui inspira la position du khalife Hicham, réduit à subir la domination de son ministre. Ce fut en vain qu'El-Mansour essaya de lui faire

---

[1] Voy. pour le *Mehari les Chevaux du Sahara* et le *Grand Désert* de M. le géneral Daumas.

[2] Espèce de bubale dont on trouvera la description dans Léon et Dapper. Voy. aussi Marmol, t. I, p. 52.

[3] Le zan est une espèce de chêne bien connue en Algérie.

éprouver des humiliations ; ses tentatives n'aboutirent qu'à irriter la fierté d'un chef incapable de supporter une injure. Son secrétaire, Ibn-el-Catta, ne pouvant obtenir de Zîri le renvoi de l'armée [à Ceuta], se fit livrer la forteresse de Hadjr-en-Nesr par l'officier qui y commandait. Cet homme fut envoyé par lui à la capitale [Cordoue] et reçut d'El-Mansour une forte gratification avec le titre d'En-Naseh (*le fidèle*). Zîri leva alors la masque tout-à-fait en se déclarant l'ennemi d'El-Mansour et le partisan de Hicham-el-Mowaïed dont la réclusion et l'avilissement avaient excité sa commisération. El-Mansour, de son coté, céda aux mouvements de la colère : il supprima le traitement que Zîri touchait comme vizir ; il raya de la liste des vizirs le nom de ce chef ; il le mit hors la loi et fit choix de l'affranchi Ouadeh pour gouverner le Maghreb et combattre le rebelle. Une troupe d'élite, composée de guerriers choisis dans tous les corps de l'armée et parfaitement équipés, fut mise à la disposition de cet officier, ainsi qu'une forte somme d'argent pour frais de guerre, avec grande provision d'arcs et d'autres armes. Parmi les princes africains qui se trouvaient à Cordoue et qui reçurent l'ordre de partir pour l'Afrique avec Ouadeh, on remarqua Mohammed-Ibn-el-Kheir, petit-fils de Mohammed-Ibn-el-Kheir, Zîri-Ibn-Khazer, Bekças-Ibn-Séïd-en-Nas, neveu des précédents, Noubakht-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Bekkar l'ifrenîde, Ismaïl-Ibn-el-Bouri et Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Medyen, chefs miknaciens, et Khazroun-Ibn-Mohammed l'azdadjien. Les principaux officiers de la milice eurent aussi l'ordre de prendre part à cette expédition.

En l'an 387 (997), Ouadeh quitta la capitale à la tête de son armée et aborda à Tanger, d'où il alla camper sur le bord du Redat. Zîri-Ibn-Atïa parut alors sur l'autre bord avec tous les guerriers de sa tribu. Trois mois après le commencement des hostilités, Ouadeh fit arrêter les chefs des Beni-Berzal, dont il soupçonna la fidélité, et les envoya à Cordoue, en priant El-Mansour de les punir. Ce ministre leur adressa une reprimande sévère, mais, ayant entendu leur justification, il les traita avec indulgence et leur donna une autre destination. Ouadeh s'empara ensuite d'Azîla et de Nokour ; puis, à la suite de plusieurs com-

bats, il réussit à surprendre, de nuit, le camp de Zîri, qui s'était posté près d'Azîla, et à lui tuer beaucoup de monde.

Ibn-Abi-Amer, voulant surveiller de près les opérations de son général et lui expédier des renforts, quitta Cordoue à la tête d'une armée, se rendit à Algésiras et dressa son camp auprès du port où l'on s'embarque pour l'Afrique. Il envoya alors chercher son fils Abd-el-Mélek-el-Modaffer, qu'il avait laissé à Ez-Zahera[1] en qualité de lieutenant-général, et, lui ayant adjoint les premiers dignitaires de l'empire ainsi que plusieurs chefs militaires pour compléter son cortége, il le fit passer en Afrique et repartit lui-même pour Cordoue. La nouvelle de l'arrivée d'El-Modaffer en Maghreb se répandit avec une grande rapidité et produisit le meilleur effet : tous les princes berbères qui, jusqu'alors, avaient soutenu Zîri, s'empressèrent d'accourir auprès du fils d'El-Mansour et jouir d'un accueil tellement bienveillant que jamais chose pareille ne s'était vue.

El-Modaffer se porta à Tanger où il opéra sa jonction avec Ouadeh, et il y passa quelque temps afin d'organiser l'armée. Quand tous ses préparatifs furent terminés, il se mit en marche à la tête d'une multitude innombrable et, arrivé sur le bord du Mena[2], dans la province de Tanger, il découvrit l'armée de Ziri qui avançait à sa rencontre. Dans le mois de Choual 388 (octobre 998), eut lieu une bataille des plus acharnées : les partisans d'El-Modaffer commencèrent même à craindre une défaite, mais leur chef demeura inébranlable. Quand le tumulte du combat était au plus fort, un des serviteurs de Zîri, mu par un sentiment de vengeance, profita de la confusion pour lui porter trois coups de lance qui le blessèrent grièvement au cou. Il partit aussitôt à bride abattue pour annoncer cette nouvelle à El-Modaffer. Comme l'étendard de Zîri était encore debout, le prince traita le transfuge de menteur; puis, ayant appris la

---

[1] Palais magnifique bâti par El-Mansour à quatre lieues Est de Cordoue.

[2] Variante : *Meta*, *Meti*. Dans l'édition imprimée du *Cartas*, on lit *El-Mena*.

vérité du fait, il chargea sur l'ennemi, le mit en pleine déroute et en fit un grand carnage. Le camp de Zîri et les richesses immenses qu'on y avait déposées tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Zîri, grièvement blessé, fut transporté à Fez par un petit nombre de ses partisans, échappés au désastre, et, ne pouvant s'y faire admettre, il consentit à s'en aller quand les habitants lui auraient remis son *harem*. Il partit alors avec les femmes de sa famille et courut au Désert pour échapper aux troupes qui le poursuivaient. Ses états rentrèrent tous au pouvoir des Oméïades. El-Mansour apprit la nouvelle de cette victoire par une dépêche que son fils lui envoya, et il en ressentit une telle satisfaction qu'il rendit à Dieu des actions de grâce, distribua d'abondantes aumônes, affranchit une foule d'esclaves et envoya à son fils Abd-el-Mélek-el-Modaffer le diplôme de gouverneur du Maghreb.

El-Modaffer rétablit bientôt l'ordre dans le pays et en mit les frontières à couvert d'insulte; il envoya des fonctionnaires du gouvernement dans les provinces et expédia Mohammed, fils de Hacen-Ibn-Abd-el-Ouédoud, à Tedla avec un gros détachement de la milice. A Hamîd-Ibn-Yesel, il donna le gouvernement de Sidjilmessa. Tous ces officiers se rendirent dans leurs provinces respectives et en envoyèrent les impôts *(kharadj)* au gouverneur en chef, après avoir reçu la soumission des habitants.

Dans le mois de Djomada [premier] 389 (avril-mai 999), El-Mansour rappela son fils et nomma Ouadeh gouverneur du Maghreb. Ce général administra avec autant de fermeté que d'intégrité; mais, dans le mois de Ramadan de la même année (août-sept.), il fut remplacé par son neveu Obeid-Allah-Ibn-Yahya. Celui-ci eut pour successeur Ismaïl-Ibn-el-Bouri qu'El-Mansour remplaça, plus tard, par Abou-'l-Ahouas-Megguen-Ibn-Abd-el-Azîz-et-Todjîbi. Après la mort d'El-Mansour, son fils Abd-el-Mélek-el-Modaffer rappela El-Moëzz, fils de Zîri, du Maghreb central où il s'était réfugié, l'établit dans Fez et lui remit le commandement que Zîri avait exercé.

Reprenons l'histoire de Zîri-Ibn-Atïa : après s'être remis du grave échec qu'El-Modaffer lui avait fait éprouver, Zîri resta dans le Désert, où il avait rassemblé ses partisans maghraouiens, et, là, il apprit qu'une révolte avait éclaté dans l'empire sanhadjien : Makcen-Ibn-Zîri-Ibn-Menad et ses frères venaient de s'insurger contre l'autorité de leur neveu[1], Badîs, qui était monté sur le trône après la mort de son père, El-Mansour-Ibn-Bologguîn. Cette nouvelle suffit pour diriger son attention vers le pays des Sanhadja et pour lui inspirer l'idée d'y pénétrer à l'improviste. Il fit donc une irruption dans le Maghreb central et bloqua Itouweft, fils de Bologguîn, dans Téhert. Badîs quitta Cairouan pour aller au secours de son oncle ; mais, en passant par Tobna, il trouva que Felfoul-Ibn-Saîd-Ibn-Felfoul s'était aussi mis en révolte. Par son départ [de Cairouan], il avait fourni à ce chef l'occasion d'envahir l'Ifrîkïa et se vit lui-même obligé de rebrousser chemin afin de combattre le chef rebelle. Nous devons faire observer que Saîd-Ibn-Khazroun, père de Felfoul, s'était réfugié en Ifrîkïa et avait obtenu d'El-Mansour-Ibn-Bologguîn le gouvernement de Tobna. Badîs marcha donc contre Felfoul et et envoya Hammad-Ibn-Bologguîn avec un corps de troupes sanhadjiennes contre Zîri-Ibn-Atïa. Les deux armées en vinrent aux mains dans la vallée du Minas, auprès de Téhert, et les Sanhadja essuyèrent une défaite qui leur coûta la perte de leur camp et de plusieurs milliers d'hommes.

A la suite de cette victoire, Zîri s'empara de Téhert, de Tlemcen, de Chelif, de Ténès et d'El-Mecîla, villes dans lesquelles il fit aussitôt célébrer la prière au nom de Hicham-el-Mowaïed et de son chambellan El-Mansour-Ibn-Abi-Amer. Ensuite, il marcha à la poursuite des Sanhadja et mit le siége devant Achîr, [ancienne] capitale de leur royaume.

Il prit alors sous sa protection Zaoui, fils de Zîri-Ibn-Menad et les autres chefs sanhadjiens qui s'étaient révolté contre Badîs et il écrivit à El-Mansour[-Ibn-Abi-Amer] une lettre dans laquelle

---

[1] Voy. t. II, p. 16.

il demandait à rentrer en grâce et à donner des otages ; promettant de servir loyalement, s'il voulait bien lui accorder encore le gouvernement du Maghreb. Ensuite, il exprimait le désir que les frères Zaoui et Halal eussent l'autorisation de se rendre à la cour de Cordoue. El-Mansour y donna son consentement et ces princes arrivèrent chez lui, l'an 390 (1000). Abou-'l-Behar, l'autre frère, sollicita aussi la permission de se rendre en Espagne et il y envoya plusieurs messagers chargés de rappeler ses anciens services au souvenir d'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer; mais ce ministre n'avait pas encore oublié la défection du chef sanhadjien et se borna de lui répondre qu'il verrait plus tard.

L'an 391 (1001), Zîri tomba malade sous les murs d'Achîr et leva le siége avec l'intention de rentrer dans son pays, mais il cessa de vivre avant d'y arriver. Les membres de la famille Khazer et tous les Maghraoua reconnurent alors pour chef son fils El-Moëzz. Dans le commencement de son règne, ce prince s'occupa uniquement de la guerre contre les Sanhadja ; mais, ensuite, il répondit à l'invitation d'El-Mansour-Ibn-Abi-Amer et se rallia franchement aux Amerites, partisans de ce ministre. Il s'était attiré toute la bienveillance de cette faction, quand El-Mansour mourut. Alors il offrit à Abd-el-Mélek-el-Modaffer, fils d'El-Mansour, une forte somme d'argent pour se faire nommer gouverneur du Maghreb, et il ajouta que, pour garantir sa fidélité, il enverrait à Cordoue, comme otage, son fils Moannecer. El-Modaffer agréa cette proposition et chargea son vizir, Abou-Mohammed-Ali-Ibn-Hadlem, de porter au nouveau gouverneur le diplôme de sa nomination. Voici le texte de cette pièce :

« Au nom de Dieu le miséricordieux, le clément ! Que la bénédiction divine soit sur notre seigneur Mahomet ! De la part du chambellan El-Modaffer [le triomphant] Abd-el-Mélek-Ibn-el-Mansour-Ibn-Abi-Amer, l'épée de l'empire de l'imam et khalife, Hicham-el-Mowaïed-billah, émir des croyants, que Dieu prolonge l'existence de ce monarque ! A tous les habitants de la double ville de Fez et à tous les peuples du Maghreb ; que Dieu leur accorde sa protection ! Nous prions Dieu pour votre prospérité, pour votre salut et pour le bien

» de votre religion. Louanges soient rendus à Dieu qui sait tout » ce qui est caché, qui pardonne aux péchés et qui tourne à » son gré les cœurs des hommes! Louange au Tout-Puissant » qui donne la vie, qui la reprend et qui fait ce qu'il veut! » Louange à Celui dont l'ordre ne trouve point d'opposi- » tion et dont la sentence n'admet point d'appel! C'est à lui » seul qu'appartient le royaume et le commandement; le bien et » le mal sont dans sa main. *C'est lui que nous adorons; c'est* » *à lui que nous demandons secours*[1]*! Quand il décide qu'une* » *chose arrive, il n'a qu'à dire* sois! *et elle est*[2]*!* Que Dieu » répande ses bénédictions sur Mahomet, seigneur de ses en- » voyés, sur la famille de Mahomet pure de tout péché, et sur » tous les prophètes et apôtres divins! Que le salut soit aussi » à vous tous!

« Considérant qu'El-Moëzz, fils de Zîri-Ibn-Atïa, que Dieu » l'exalte! nous a envoyé des messagers et des lettres, à plu- » sieurs reprises, afin de se disculper de certains actes qu'une » dure nécessité l'avait forcé de commettre, et afin d'obtenir le » pardon de certaines fautes dont les mauvaises suites ont été » réparées par les bons effets de son repentir; — car le repentir » efface le péché, et l'acte de demander pardon écarte la répri- » mande; — considérant aussi que Dieu, lorsqu'il veut une » chose, en rend l'exécution facile et que *souvent vous repous-* » *sez des choses qui seraient à votre avantage*[3]; — considé- » rant encore qu'El-Moëzz a promis d'obéir fidèlement, de » marcher dans la voie droite, d'agir avec sincérité, de rendre » d'utiles services et de n'exiger qu'une modique subvention,

« Par ces motifs, nous l'avons chargé de veiller à vos intérêts » et nous lui avons imposé l'obligation d'agir envers vous selon » la justice, de vous délivrer de l'empire de l'oppression, de » pourvoir à la sûreté de vos routes, de favoriser les hommes de

---

[1] *Coran*, sourate I, verset 4.

[2] *Coran*, sourate II, verset 111.

[3] *Coran*, sourate II, verset 213.

» bien et de pardonner aux coupables, à l'exception de ceux qui
» ont transgressé les lois de Dieu, dont le nom soit béni et exalté!
» En recevant son assentiment à ces conditions, nous avons
» pris Dieu à témoin, *et, en fait de témoin, Dieu* [*nous*] *suffit*[1]!
» Aussi, nous avons envoyé un des grands officiers de l'empire,
» notre féal ami, le vizir Abou-Mohammed-Ali-Ibn-Hadlem[2], que
» Dieu exalte! afin qu'il reçoive d'El-Moëzz les sûretés qu'il
» doit fournir et qu'il rende impératives les obligations d'un
» acte par lequel El-Moëzz obtiendra de grands avantages. Nous
» lui avons ordonné de vous faire assister à la ratification de ce
» traité comme parties intéressées, et, à cause du grand intérêt
» que nous prenons à votre bonheur, nous mandons à El-Moëzz
» de protéger les faibles contre les forts et de ne jamais per-
» mettre que le moindre mal vous arrive; car telle est notre
» volonté, soyez-en parfaitement assurés.

« Voulant aussi que le cadi Abou-Abd-Allah donne jugement
» avec notre autorisation et appui, de sorte que le blâme d'au-
» cun censeur ne puisse l'atteindre devant Dieu, il nous a plu
» de lui confier les fonctions de juge et, comme nous espérons
» qu'il justifiera notre choix, nous le revêtissons de la dignité
» de cadi. Ainsi, que Dieu nous soit en aide! plaçons notre
» confiance en Dieu seul!

« Recevez de notre part un salut plein de bienveillance au-
» quel je prie Dieu d'ajouter sa miséricorde et sa bénédiction!

« Ecrit dans le mois de Dou-'l-Câda de l'an trois cent quatre-
» vingt-seize (août 1006). »

Ce fut ainsi qu'El-Moëzz, fils de Zîri, obtint le gouvernement du Maghreb entier, à l'exception, toutefois, de la ville et province de Sidjilmessa; car Ouadeh, l'affranchi d'El-Mansour, étant gouverneur du Maghreb, avait choisi Ouanoudîn, fils de Khazroun-Ibn-Felfoul, pour y commander, ainsi que l'on verra plus loin.

---

[1] *Coran*, sourate IV, verset 81.

[2] Dans le texte arabe imprimé, ce nom est écrit *Djedlem*. La leçon adoptée dans la traduction est celle d'un de nos manuscrits.

Encouragé et ranimé par l'arrivée de ce diplôme, El-Moëzz envoya ses agents dans toutes les provinces pour y prélever l'impôt, et, tout en augmentant l'étendue de son empire, il ne cessa de trouver une obéissance parfaite dans les diverses classes de ses sujets.

Après la dissolution du khalifat des Oméïades espagnols et le démembrement de leur empire par les gouverneurs de leurs provinces, El-Moëzz forma le projet d'enlever Sidjilmessa à la famille de Ouanoudîn-Ibn-Khazroun. En l'an 407 (1016-7), il se mit en marche avec une armée nombreuse qu'il avait rassemblée pour cet objet ; mais, ayant été battu et repoussé par les troupes de Sidjilmessa qui s'etaient avancées à sa rencontre, il ne ramena à Fez qu'un débris de ses bandes et passa le reste de ses jours à lutter contre les difficultés de sa position. Il mourut en 417 (1026) et eut pour successeur, son cousin, Hammama, fils d'El-Moëzz-Ibn-Atïa. Quelques historiens, trompés par la similitude du nom, ont pris ce Hammama pour le fils d'El-Moëzz-Ibn-Zîri.

Hammama atteignit à une grande puissance et vit sa cour fréquentée par une foule d'émirs, de légistes, d'ambassadeurs et de poètes. En l'an 424 (1033), son autorité fut menacée par l'émir ifrenide, Abou-'l-Kemal-Temîm, fils de Zîri-Ibn-Yala et membre de la famille de Yeddou-Ibn-Yala, laquelle était alors maîtresse des environs de Salé[1]. Temîm marcha sur Fez à la tête des tribus ifrenides et de leurs alliés zenatiens, attaqua Hammama qui venait au-devant de lui avec les Maghraoua, et le força à prendre la fuite après un combat très-acharné. Cette journée coûta la vie à une foule de Maghraoua. Les Ifrenides s'emparèrent de Fez, mirent au pillage le quartier juif et réduisirent en esclavage les femmes de ce peuple. Par ce coup fatal, la prospérité des juifs fut anéantie.

Pendant que Temîm établissait son autorité dans Fez et dans les provinces du Maghreb, Hammama s'était réfugié dans Oudjda

---

[1] Voy. ci-devant, p. 222.

et s'occupait à rassembler les tribus maghraouiennes qui habitaient les rivages du Molouïa et du Za. En l'an 429 (1037-8), il reprit Fez et obligea son adversaire à lui abandonner la souveraineté du Maghreb et à rentrer dans Salé.

En l'an 430 (1038-9), il marcha au-devant d'El-Caïd-Ibn-Hammad, seigneur d'El-Calâ, qui s'avançait contre lui à la tête d'une armée sanhadjienne[1]; mais, ayant découvert que les Zenata s'étaient laissés corrompre par les dons de ce prince, il vit la nécessité de conclure une paix en faisant sa soumission. Rentré à Fez, il mourut en 431 (1039-40). Tous ses états passèrent à son fils, Abou-'l-Attaf-Dounas, qui eut bientôt à combattre son cousin Hammad, fils de Moannecer-Ibn-el-Moëzz. Hammad, dont l'armée était très-nombreuse, se rendit maître de tout le pays ouvert et, à la suite de plusieurs combats, il força Dounas à se retrancher dans Fez. Ce fut alors que celui-ci fit creuser le fossé que l'on appelle encore *Stadj-Hammad (l'enceinte de Hammad)*. Les assiégeants coupèrent l'aqueduc qui conduisait l'eau dans le quartier des Cairouanides et tinrent la ville étroitement bloquée jusqu'à la mort de leur chef, Hammad, en 435 (1043-4). Dounas conserva son empire et, pendant un long règne, il consacra tous ses soins à l'embellissement de sa capitale. Il y construisit beaucoup d'édifices publics, des bains, des caravansérails et entoura les faubourgs d'une bonne muraille. Fez devint alors très-florissant et forma un grand centre commercial où les marchandises affluèrent de tous les côtés.

En l'an 451 (1059), aussitôt après la mort de Dounas, son fils, El-Fotouh, prit le commandement et s'établit dans le quartier des Andalous. Peu de temps après, il eut à soutenir une lutte contre son frère cadet, Adjîça, qui s'était fortifié dans le quartier des Cairouanides et dont la révolte avait jeté la division dans leur empire. Une suite de combats, où chaque parti remporta alternativement la victoire, eut lieu dans le local qui séparait les deux quartiers, local dont la position est encore indiquée par la

[1] Voy. t. II, p. 46.

porte d'Et-Tâba[1], qui forme l'entrée du quartier des Cairouanides. El-Fotouh fit construire dans son quartier la porte nommée Bab-el-Fotouh, et Adjîça en fit bâtir dans le sien une autre qui prit son nom et que l'on appelle maintenant *Bab-Djîça;* l'usage ayant amené la suppression de la première lettre du mot. Les choses continuèrent en cet état jusqu'à l'an 453 (1061), quand El-Fotouh réussit à surprendre son frère et à le tuer.

Bientôt après, les Lemtouna almoravides envahirent le Maghreb à l'improviste, et El-Fotouh, craignant les suites de cette invasion, s'éloigna de Fez. Bologguîn-Ibn-Mohammed-Ibn-Hammad profita de cette circonstance et, en l'an 454 (1062), il fit une expédition en Maghreb, selon son habitude, pénétra dans Fez et emmena comme otages plusieurs notables de la ville. S'étant ainsi assuré l'obéissance des autres habitants, il s'en retourna dans sa forteresse, la Calâ-Beni-Hammad.

Moannecer, fils de Hammad-Ibn-Moannecer[2], succéda à El-Fotouh et soutint une guerre contre les Almoravides. Vaincu par eux dans une grande bataille, l'an 455 (1063), il se réfugia chez les Sadîna et laissa tomber Fez au pouvoir de Youçof-Ibn-Tachefîn. Ce souverain y installa un de ses officiers comme gouverneur et partit pour conquérir le pays des Ghomara. Moannecer profita de son éloignement pour reprendre la ville et en faire mourir le gouverneur et les autres Lemtouniens qui s'y trouvaient. Les uns périrent sur le bûcher; les autres sur la croix. Il marcha ensuite contre Mehdi-Ibn-Youçof-el-Gueznaï, seigneur de la ville des Miknaça (*Mequinez*), qui avait embrassé le parti des Almoravides et, l'ayant vaincu, il envoya sa tête au chambellan Soggout[3]-el-Berghouati, gouverneur de Ceuta. A cette nouvelle, Youçof-Ibn-Tachefîn envoya une armée almoravide à Fez pour en faire le siége. Bientot la ville se trouva si étroitement bloquée

---

[1] Variante : *El-Acaba;* peut-être *En-Nacba.*

[2] Dans le texte arabe imprimé, on lit *Mansour ;* il faut remplacer ce nom par *Moannecer.*

[3] C'est à tort que le texte arabe porte *Sokoun.*

que les habitants ne purent plus recevoir des vivres du dehors et commencèrent à ressentir les effets de la disette. Moannecer prit enfin la résolution de vaincre et de mourir [1], et, ayant opéré une sortie contre l'ennemi, il succomba dans le conflit sans que l'on pût jamais découvrir son corps. Ceci eut lieu en l'an 460 (1067-8).

Les habitants de Fez proclamèrent alors son fils Temîm. Le règne de ce prince fut une suite de malheurs : siége de la ville, révoltes, maladies et famine. Youçof-Ibn-Tachefîn fut trop occupé dans le pays des Ghomara pour diriger tous ses efforts contre Fez ; mais, en l'an 462 (1069-70), quand il eut enfin réduit cette région, il vint en personne y mettre le siége. Au bout de quelques jours, il emporta la place d'assaut et tua [dans les deux grandes mosquées seulement] [2] plus de trois mille Maghraouiens, Ifrenides, Miknaciens et Zenatiens avec leur chef, Temîm. Au lieu d'enterrer les cadavres séparément, on creusa plusieurs fosses où l'on en déposa un grand nombre à la fois. La partie des habitants qui échappa au massacre se réfugia dans Tlemcen. Youçof-Ibn-Tachefîn fit alors abattre les murailles qui séparaient les deux quartiers de Fez et en forma une seule ville qu'il entoura d'une même enceinte. Ainsi finit l'empire que les Maghraoua avaient établi dans Fez.

NOTICE DES BENI-KHAZROUN, FAMILLE MAGHRAOUIENNE QUI RÉGNA DANS SIDJILMESSA.

Khazroun, fils de Felfoul, fils de Khazer, était émir des Maghraoua et un des membres les plus influents de la famille Khazer, précisément à l'époque où les Sanhadja, sous la conduite de Bologguîn-Ibn-Zîri, enlevèrent le Maghreb central à sa tribu et la forcèrent à traverser le Molouïa pour se réfugier dans le Ma-

[1] En arabe : *pour (obtenir) l'une (ou l'autre) des deux délivrances.*

[2] Indication fournie par le *Cartas*, page 91 du texte arabe.



ghreb-el-Acsa. Nous avons déjà dit[1] que les Khazer étaient partisans des Oméïades espagnols. El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, devenu grand chambellan d'El-Mowaïed [Hicham II, dixième souverain oméïade d'Espagne], se borna, pendant la première période de son administration, à occuper un seul point du territoire de l'Afrique, et, après avoir établi dans Ceuta quelques fonctionnaires civils, plusieurs officiers supérieurs et une garnison prise dans les divers corps de l'armée, il laissa aux émirs zenatiens, chefs des Maghraoua, des Beni-Ifren et des Miknaça, le soin de gouverner le reste du pays et d'en défendre les frontières. Pour mériter les dons et les grâces que ce ministre était toujours prêt à leur accorder, les chefs africains s'efforcèrent à lui rendre d'utiles services.

Vers cette époque, Khazroun-Ibn-Felfoul marcha contre Sidjilmessa, ville qui obéissait à l'émir Abou-Mohammed-el-Motezz-billah, membre de la famille Midrar[2]. Ce prince y avait établi son autorité, en l'an 352 (963), par l'assassinat de son frère, El-Montacer, lequel s'était emparé de la ville après le départ de Djouher, quand ce général emmena captif en Ifrîkïa[3] l'émir midraride, Es-Chaker-lillah-Mohammed-Ibn-el-Feth. Ce fut en l'an 366 (976-7) que Khazroun-Ibn-Felfoul conduisit ses Maghraoua à la conquête de Sidjilmessa. El-Motezz sortit pour lui livrer bataille et essuya une défaite qui amena la prise de la ville et la chute de la dynastie kharedjite des Beni-Midrar. Le vainqueur fit proclamer, pour la première fois dans cette localité, la souveraineté des Oméïades et il donna l'ordre d'y célébrer la prière au nom de Hicham-el-Mowaïed. S'étant emparé des trésors d'El-Motezz et du dépôt d'armes que ce prince y avait formé, il écrivit au souverain espagnol l'annonce de cette victoire. La tête d'El-Motezz, qu'il envoya à Cordoue, fut exposée aux regards du public, devant la porte du palais. Ce fut au

---

[1] Voy. page 228 de ce volume.

[2] Voy. t. I, p. 265.

[3] Le texte arabe dit : *en Maghreb*.

bonheur constant d'Ibn-Ami-Amer que l'on attribua la prise de Sidjilmessa. Khazroun reçut de ce ministre le gouvernement de la ville conquise et des contrées[1] qui en dépendent; un diplôme émané du khalife oméïade vint confirmer ce choix et permettre à l'émir maghraouien d'y établir son autorité. Il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort et eut pour successeur son fils Ouanoudîn.

En l'an 369 (979-80), Bologguîn, fils de Zîri-Ibn-Menad, commença la grande expédition qui le mena dans le Maghreb-el-Acsa et il contraignit les Zenata à se réfugier sous les murs de Ceuta. Devenu ainsi maître de toutes les provinces du Maghreb [et de la ville de Sidjilmessa], il y établit des officiers pour gouverner en son nom. Il entreprit même le siége de Ceuta et, quand il eut renoncé à cette tentative, il tourna ses armes contre les Berghouata. Ayant ensuite appris que Ouanoudîn-Ibn-Khazroun avait envahi le territoire de Sidjilmessa, pris cette ville d'assaut, fait prisonnier le gouverneur [sanhadjien] et saisi tous les trésors et approvisionnements qu'on y avait déposés, il se dirigea de ce côté, l'an 373 (983-4); puis, il s'en éloigna et mourut en chemin. Ouanoudîn profita de son départ pour rentrer encore dans Sidjilmessa.

A la suite de ces événements, Zîri-Ibn-Atïa, petit-fils d'Abd-Allah-Ibn-Khazer, soumit le Maghreb et obtint du[2] khalife Hicham le gouvernement de Fez. Quelque temps après, il se révolta contre l'autorité d'El-Mansour et mit ce ministre dans la nécessité de faire passer en Afrique son fils Abd-el-Mélek[-el-Modaffer], à la tête d'une armée. Débarqué en l'an 388 (998), El-Modaffer enleva le Maghreb aux Beni-Khazer, occupa Fez et envoya des officiers dans toutes les provinces, afin d'y prélever l'impôt *(kharadj)* et de mettre les frontières à l'abri d'insulte. Hamîd-Ibn-Yesel, qui avait quitté les Fatemides pour se joindre aux

---

[1] Dans le texte arabe, il faut placer un *alif* avant *l'aïn* d'*amaliha*.

[2] Dans le texte arabe, il faut lire, avec les manuscrits, *bi-ahd* (*par un diplôme*) à la place de *bâd*.

Oméïades, reçut alors de lui le gouvernement de Sidjilmessa. Cette nomination eut lieu quand on sut que les Beni-Khazroun s'étaient enfuis de la ville. Hamîd alla s'y installer et fit reconnaître aux habitants l'autorité de ses nouveaux maîtres.

Avant de rentrer en Espagne, El-Modaffer remit à Ouadeh le gouvernement de Fez et accorda une amnistie à Ouanoudîn-Ibn-Khazroun, à Felfoul-Ibn-Saîd, cousin du précédent, et à beaucoup d'autres grands personnages de la famille Khazer qui avaient sollicité leur grâce. Ces deux chefs proposèrent alors à Ouadeh de lui envoyer chaque année une somme fixe, un certain nombre de chevaux et de boucliers [en peau de *lamt*] et de lui laisser leurs enfants comme otages, pourvu qu'il donnât le gouvernement de Sidjilmessa à Ouanoudîn. Ces conditions furent acceptées ; et, vers le commencement de l'an 390 (décembre 999), Ouanoudîn alla commander dans cette ville au nom des Oméïades.

En 396 (1005-6) El-Moëzz-Ibn-Zîri obtint d'El-Modaffer le gouvernement de tout le Maghreb, à l'exception de Sidjilmessa, dont on ne voulut pas dépouiller Ouanoudîn.

Lors de la dissolution du khalifat de Cordoue, quand l'empire se fractionna en plusieurs états, par suite de l'usurpation des émirs qui commandaient dans les villes, dans les forteresses et dans les provinces[1] de l'Espagne, Ouanoudîn aussi se déclara indépendant à Sidjilmessa et s'empara du Derâ. Ayant appris, en l'an 407 (1016-7), qu'El-Moëzz-Ibn-Zîri, seigneur de Fez, s'était mis en marche pour lui enlever sa ville, il sortit pour le combattre et mit en pleine déroute les bandes maghraouiennes que son adversaire avait rassemblées. Ce revers entraîna El-Moëzz dans une suite d'embarras et de malheurs qui durérent jusqu'à sa mort. Ouanoudîn, devenu alors très-puissant, occupa Sofrouï, l'une des dépendances de Fez, et installa les membres de sa famille comme gouverneurs dans toutes les bourgades du Molouïa.

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *el-âmal,* avec un *alif* avant l'*aïn*.



Quand il mourut, son fils Masoud lui succéda, mais je n'ai pu découvrir à quelle époque.

En l'an 445 (1053-4), Abd-Allah-Ibn-Yacîn rassembla les Almoravides faisant partie des tribus à *litham*, telles que les Lemtouna et les Messoufa, et ouvrit sa carrière de conquêtes par une irruption dans cette partie du Derâ que Masoud-Ibn-Ouanoudîn s'était réservé comme lieu de pâturage pour ses chameaux. Masoud quitta Sidjilmessa en toute hâte, afin de protéger ses troupeaux et, dans le combat qui s'ensuivit, il perdit la journée et la vie. Nous avons déjà parlé de cet événement dans la notice des Lemtouna[1]. L'année suivante, ce peuple fit une nouvelle incursion dans le pays et, s'étant emparé de Sidjilmessa, il passa au fil de l'épée tous les Maghraoua qui s'y étaient réfugiés et se jeta successivement sur les autres provinces du Maghreb, sur le Sous et sur les Masmouda de l'Atlas. En l'an 455 (1063), il prit Sofroui d'assaut et y massacra les enfants de Ouanoudîn et les débris des Maghraoua. En l'an 463 (1070-1), il enleva de vive force les bourgades du Molouïa et ruina complètement la puissance de la famille Ouanoudîn.

HISTOIRE DES PRINCES DESCENDUS DE FELFOUL-IBN-KHAZROUN ET DE LEUR EMPIRE A TRIPOLI.

Après avoir forcé les Maghraoua et leurs chefs, les Beni-Khazer[2], à se jeter dans le Maghreb-el-Acsa, Bologguîn les contraignit, l'an 369 (979-80), à se réfugier sous les murs de Ceuta. El-Mansour-Ibn-Abi-Amer leur vint alors en aide et, s'étant avancé jusqu'à Algésiras, afin de mieux surveiller les opérations qui devaient avoir lieu, il expédia à leur secours l'émir Djâfer-

[1] Voy. t. II, p. 70.

[2] Nous devons faire observer que les Beni-Khazer formaient une branche de la famille Khazroun.



Ibn-Ali[1] et les princes berbères et zenatiens dont il s'était entouré, Bologguîn reconnut l'impossibilité d'attaquer ses adversaires avec avantage et décampa pour envahir successivement les autres régions du Maghreb. Il reprit ensuite la route de son pays et mourut, l'an 372 (982-3)[2], avant d'y arriver. Les tribus ifrenîdes et maghraouiennes rentrèrent alors dans les territoires d'où on les avait expulsés.

En 376 (986-7), le visir El-Hacen-Ibn-Abd-el-Ouédoud arriva en Maghreb, où El-Mansour l'avait envoyé pour prendre le commandement, et, par les honneurs extraordinaires qu'il prodigua aux émirs Mocatel et Zîri, fils d'Atïa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Khazer[3], il inspira une vive jalousie aux autres princes de la même famille. Saîd, fils de Khazroun, fils de Felfoul, fils de Khazer, céda à son mécontentement et, s'étant rendu à la ville d'Achîr, en l'an 379 (989-90[4]), avec son fils, Ouerrou, il trouva l'accueil le plus bienveillant auprès d'El-Mansour, fils de Bologguîn, qui venait d'y rentrer d'une expédition. Le souverain sanhadjien mit alors de côté tout sentiment d'animosité et donna au transfuge le gouvernement de Tobna ; puis, voulant se l'attacher encore davantage, il accorda la main d'une de ses filles à Ouerrou.

Saîd et toute sa suite allèrent s'établir dans Tobna, d'où il se rendit à Cairouan, l'an 381 (991-2), pour offrir encore ses hommages à El-Mansour. Reçu avec des grandes démonstrations d'honneur par ce prince, qui était même sorti de la ville pour le rencontrer, il accepta le logement qu'on lui avait préparé et et mourut dans Cairouan, la même année.

Son fils Felfoul quitta aussitot Tobna et vint recevoir sa nomination au gouvernement de cette ville. El-Mansour le revêtit

---

[1] Les manuscrits portent *Yahya*, ainsi que le texte arabe imprimé.

[2] Ailleurs, t. II, p. 12, notre auteur indique l'année 373 comme celle de la mort de Bologguîn.

[3] Voy. page 238 de ce volume.

[4] Dans le texte arabe, il faut lire *tissá*, à la place de *sebá*.

d'une robe d'honneur, le maria avec une de ses filles et le congédia avec une gratification qui se composait de trente charges d'or, de trente ballots d'habits, de plusieurs chevaux portant des selles richement brodées et de dix drapeaux ornés de dorures. En l'an 385 (995), quand El-Mansour-Ibn-Bologguîn mourut, son fils et successeur, Badîs, confirma Felfoul dans le gouvernement de Tobna.

Nous avons déjà parlé [1] de la révolte de Zîri-Ibn-Atïa contre El-Mansour-Ibn-Abi-Amer et mentionné que ce ministre plaça son fils, El-Modaffer, à la tête d'une armée et l'envoya contre le rebelle. Zîri fut vaincu, perdit ses états et chercha un refuge dans le Désert. Plus tard, il envahit le Maghreb central, insulta les frontières sanhadjiennes et mit le siége devant Téhert, ville où Itouweft, fils de Bologguîn, exerçait le commandement. Hammad-Ibn-Bologguîn sortit d'Achîr et conduisit au secours de son frère un corps de troupes composé de Tologgana [2]. Se conformant alors aux ordres de Badîs-Ibn-Mansour, son souverain, il opéra sa jonction avec Mohammed-Ibn-Abi-'l-Arab, général en chef des Sanhadja, lequel était parti de Cairouan à la tête d'une armée pour dégager Itouweft. Zîri marcha au devant des deux chefs, mit leurs troupes en déroute, s'empara de leur camp et alluma une guerre qui embrasa l'Ifrîkïa.

Badîs rentra alors en campagne et, sorti de Raccada avec son armée, il passa auprès de Tobna et invita Felfoul à lui amener des renforts; mais ce chef s'en excusa à cause de la violente animosité que les Sanhadja montraient contre les tribus zenatiennes de l'Ifrîkïa. Il demanda, en même temps, à être confirmé dans son commandement et à y rester jusqu'au retour du souverain. Bien que cette faveur lui fût accordée, ses soupçons et les appréhensions de ses Maghraouiens augmentèrent à un tel point qu'ils évacuèrent Tobna. Quand Badîs s'en fut éloigné, ils y rentrèrent

[1] Voy. ci-devant, p. 244.

[2] Comme il s'agit ici de la tribu sanhadjienne descendue de *Tiklat*, il faut probablement lire *Tokolata* ou *Tiklata*.



de nouveau, et Felfoul, s'étant mis à ravager les contrées voisines, dévasta les environs de Tîdjès et investit la ville de Baghaïa.

Zîri se jeta dans le Désert en apprenant que Badîs était arrivé à Achîr; aussi ce prince reprit le chemin de l'Ifrîkïa, après avoir accordé à son oncle, Itouweft, les gouvernements réunis de Téhert et d'Achîr. En passant par El-Mecîla, il reçut la nouvelle que ses oncles, Makcen, Zaoui, Arem [1] et Maghnîn, s'étaient révoltés contre lui, et il apprit qu'Abou-'l-Behar, craignant sa colère, s'était enfui du camp pour aller les joindre. Il envoya aussitôt contre eux son oncle, Hammad-Ibn-Bologguîn, et partit pour rejoindre le corps d'armée qu'il avait expédié contre Felfoul-Ibn-Saîd. Ce chef venait de mettre le siége devant Baghaïa, après avoir mis en déroute un corps de troupes sanhadjiennes et tué leur chef, Abou-Zàïl. A l'approche de Badîs, il se retira du côté de Mermadjenna, sans pouvoir cependant échapper à l'activité de son adversaire. Dans la bataille qui s'ensuivit ses bandes zenatiennes et berbères furent dispersées et il dut se réfugier lui-même dans la montagne d'El-Hannach, après avoir abandonné ses tentes et ses bagages. Une dépêche de Badîs, renfermant la nouvelle de cette victoire, vint rassurer les habitants de Cairouan, qui avaient été effrayés par les bruits les plus alarmants et dont un grand nombre s'étaient transportés à El-Mehdïa. L'on y avait même commencé à barricader les rues, par suite de l'épouvante que la mort de Zàïl et la défaite des Sanhadja avaient inspirée.

Ce fut vers la fin de l'an 389 (fin de 999) que Badîs remporta sur Felfoul cet avantage. Rentré à Cairouan, il apprit que ses oncles, les fils de Zîri-Ibn-Menad, avaient formé une alliance avec Felfoul, réuni leurs forces aux siennes et commencé le siége de Tebessa [2]. Il s'empressa de marcher contre eux et, par cette démonstration, il les obligea à se disperser. Les révoltés

---

[1] Voy. t. II, p. 16.

[2] Pour *nezel (s'établir dans)*, il faut sans doute lire *nazel (assiéger)*.

cherchèrent un refuge auprès de Zîri-Ibn-Atïa, mais Makcen et son fils Mohcen restèrent avec Felfoul. Ce chef passa dans le Désert, l'an 394, au moment où Badîs, qui le poursuivait, était parvenu à Biskera.

Pendant ces troubles, Zîri-Ibn-Atïa avait tenu Achîr étroitement bloqué et, quand il leva enfin le siége, il perdit l'appui d'Abou-'l-Behar qui alla rejoindre Badîs et rentrer avec lui dans Cairouan.

Felfoul-Ibn-Saîd avança alors jusqu'aux environs de Cabes, rassembla sous ses drapeaux les peuplades zenatiennes de cette localité et du territoire de Tripoli, ville dont il parvint ensuite à s'emparer. L'occupation de Tripoli eut lieu sous les circonstances suivantes : cette forteresse et les contrées voisines avaient formé un des gouvernements de l'empire égyptien ; quand El-Moëzz, le fatemide, partit pour le Caire, il y laissa comme commandant un officier ketamien nommé Abd-Allah-Ibn-Yakhlof. Après la mort d'El-Moëzz, Bologguîn-Ibn-Zîri obtint d'Azîz-Nizar, le nouveau khalife, l'autorisation d'incorporer Tripoli dans ses états et il y envoya en qualité de gouverneur Temsoult-Ibn-Bekkar, affranchi qu'il aimait beaucoup et qui exerçait à cette époque le commandement de Bône. Temsoult conserva le gouvernement de Tripoli pendant une vingtaine d'années ; mais, s'étant aperçu que, sous le règne de Badîs, on ne lui témoignait plus la même considération qu'autrefois, il fit demander à El-Hakem, souverain de l'Egypte, la permission d'aller s'établir au Caire et de lui remettre la ville de Tripoli. Or, Berdjouan l'esclavon jouissait alors d'une grande influence à la cour d'Egypte et, comme il craignait la rivalité d'un autre esclavon nommé Yanès, il lui avait fait donner le gouvernement de Barca afin de le tenir éloigné de la capitale. Profitant ensuite des demandes répétées que Temsoult faisait parvenir au Caire, il conseilla à El-Hakem d'envoyer Yanès à Tripoli. Le khalife approuva cet avis et transmit à Yanès sa nomination au gouvernement de cette place, avec l'ordre de s'y transporter sur le champ. Yanès arriva à sa destination l'an 390 (1000), et Temsoult partit pour l'Egypte. A la première nouvelle de cet arrangement, Badîs or-

donna à son général, Djâfer-Ibn-Habîb, d'emmener un corps de troupes et d'empêcher Yanès d'entrer dans la ville. Celui-ci livra bataille au chef sanhadjien, essuya une défaite et perdit la vie. Fotouh-Ibn-Ali, un de ses officiers, courut s'enfermer dans Tripoli. Djâfer y mit le siége, mais, au bout de quelque temps, il reçut une lettre par laquelle Youçof-Ibn-Amer, gouverneur de Cabes, lui annonçait que Felfoul-Ibn-Saîd était campé auprès de cette ville et qu'il avait l'intention de marcher sur Tripoli. Djâfer se dirigea aussitôt vers les montagnes [pour s'y réfugier] et laissa Felfoul occuper les positions qu'il venait d'abandonner. Les souffrances que ses troupes eurent à éprouver dans leur lieu de retraite devinrent si grandes qu'il prit enfin la résolution de risquer une bataille afin de gagner Cabes. Felfoul s'écarta de la route pour le laisser passer, et, arrivé à Tripoli, où il fut parfaitement accueilli par les habitants, il décida Fotouh-Ibn-Ali à lui céder le commandement. Devenu maître de la ville et de la province de Tripoli, en l'an 391 (1001), il fit porter aussitôt à El-Hakem l'assurance de son dévouement, et ce monarque envoya Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun pour prendre le commandement des gouvernements réunis de Tripoli et de Cabes. Yahya entreprit de réduire cette dernière ville avec l'aide des troupes zenatiennes sous les ordres de Felfoul et de Fotouh-Ibn-Ali-Ibn-Ghafyanan, mais, après l'avoir assiégé pendant quelque temps, il décampa et prit la route de Tripoli, d'où il partit ensuite pour l'Egypte.

Resté en possession de Tripoli, Felfoul eut à soutenir une longue guerre contre Badîs et, comme il avait perdu tout espoir d'être secouru par le gouvernement égyptien, il fit porter ses hommages à El-Mehdi-Mohammed-Ibn-Abd-el-Djebbar, souverain de Cordoue, en le priant de lui venir en aide. Il mourut en l'an 400 (1009-1010), quelque temps avant le retour de ses ambassadeurs.

Les Zenata se rallièrent alors autour de son frère, Ouerrou-Ibn-Saîd. Ce chef, ayant appris que Badîs marchait sur Tripoli, s'enfuit avec ses zenatiens, et la milice, qu'il n'avait pas pu emmener, sortit au-devant du prince sanhadjien, le fit entrer dans

la ville et le conduisit au palais. Ouerrou envoya alors à Badîs une demande de grâce. La députation chargée de présenter cette supplique rencontra Mohammed-Ibn-Hacen, officier de confiance que Badîs avait expédié au-devant d'elle avec un sauf-conduit et fut présentée par lui au prince. En réponse à sa prière, elle reçut une amnistie générale avec la nomination de Ouerrou au gouvernement de Nefzaoua et celle d'En-Naïm-Ibn-Kennoun [émir zenatien] au gouvernement de Castîlïa, à la condition toutefois que ces deux chefs et leurs partisans évacueraient la province de Tripoli. Badîs repartit alors pour Cairouân et laissa le commandement de Tripoli à Mohammed-Ibn-Hacen. Ouerrou alla s'établir à Nefzaoua et En-Naïm à Castîlïa.

En l'an 401 (1010-1), Ouerrou répudia l'autorité de Badîs, se jeta dans les montagnes habitées par les Aïth-Demmer et forma avec eux une alliance contre Badîs. En-Naïm s'empara alors de Nefzaoua et ajouta ce pays à ses états. En 402 (1011), Khazroun, fils de Saîd, abandonna son frère Ouerrou et se rendit à Cairouan, auprès du sultan Badîs dont il reçut un bon accueil, un beau cadeau et le gouvernement de Nefzaoua. Les Beni-Medjlïa, famille qui suivait sa fortune, obtinrent le gouvernement de Cafsa, et les Zenata [de son parti] furent mis en possession de tous les *villages de l'eau* (Moden-el-Ma]. Bientôt après, Mohammed-Ibn-Hacen, gouverneur de Tripoli, sortit contre Ouerrou qui approchait avec ses partisans zenatiens pour attaquer la ville, et, après un combat dans lequel beaucoup de ceux-ci succombèrent, il força le reste à prendre la fuite. Plus tard, Ouerrou renouvella sa tentative; et il avait déjà formé le siége de Tripoli, quand son frère Khazroun et En-Nâïm-Ibn-Kennoun, émirs du Djerîd, reçurent de Badîs l'ordre de marcher contre lui. Les deux armées se rencontrèrent à Sabra, entre Tripoli et Cabes; mais au lieu de se battre, elles se mirent d'accord, et Khazroun, voyant passer ses troupes du côté de Ouerrou, rentra dans son gouvernement. Le sultan crut qu'il y avait collusion entre les deux frères et fit porter à Khazroun l'ordre de venir le trouver. Le Maghraouien y soupçonna un piége et refusa d'obéir; puis, ayant su que Fotouh-Ibn-Ahmed venait

avec les troupes du sultan pour le mettre à la raison, il quitta Nefzaoua, l'an 404 (1013-4), entraîna dans sa fuite le reste des Zenata avec son collègue En-Naïm et alla rejoindre Ouerrou. Les deux frères prirent alors la résolution de se soutenir mutuellement et de mettre le siége devant Tripoli.

Les ravages commis par les Zenata pendant cette révolte irritèrent enfin le sultan à un tel degré qu'il fit mourir tous les otages que ce peuple lui avait remis. Par une triste fatalité, le même sort atteignit Mocatel-Ibn-Saîd qui, après avoir abandonné son frère Ouerrou, était venu avec ses enfants et plusieurs de ses parents afin d'offrir sa soumission. Tous ces malheureux furent mis à mort. Dès lors, Badîs ne s'occupa plus de Ouerrou à cause de la guerre qu'il avait à soutenir contre son oncle Hammad; et, quand il fut enfin rentré à Cairouan, après avoir enlevé Chelif à son adversaire, il reçut du chef zenatien un acte de soumission.

Après la mort de Ouerrou, événement qui eut lieu en 405 (1014-5), son peuple, les Zenata, se partagea en deux partis dont l'un soutint les prétentions de Khalîfa, fils de Ouerrou, et l'autre se déclara pour Khazroun, frère de Ouerrou. Mohammed-Ibn-Hacen, gouverneur de Tripoli, travailla secrètement à entretenir cette mésintelligence et il y réussit si bien que Khalîfa, auquel une grande partie des Zenata était venu se rallier, tomba sur les amis de Khazroun et s'empara de leur camp [Guitoun-Zenata]. Par ce coup de main, Khalîfa établit son autorité sur les Zenata tripolitains et parvint à remplacer son père. Il réussit ensuite à faire agréer sa soumission au sultan Badîs qui faisait, à cette époque, le siége de la Calâ-Beni-Hammad.

En l'an 406 (1015-6), eurent lieu la mort de Badîs et l'avènement de son fils El-Moëzz. Khalîfa-Ibn-Ouerrou se révolta contre le nouveau souverain, et, jusqu'à l'an 413 (1022-3), il permit à son frère Hammad de faire des incursions dans les territoires de Cabes et de Tripoli. Abd-Allah-Ibn-Hacen, gouverneur de Tripoli, trahit alors ses devoirs et livra sa ville à Khalîfa. En agissant ainsi, il céda au désir de venger son frère Mohammed, mis à mort par El-Moëzz-Ibn-Badîs. Ce souverain, en montant

sur le trône, avait nommé Abd-Allah-Ibn-Hacen au gouvernement de Tripoli, en remplacement de Mohammed qu'il fit venir à la cour. Pendant sept ans, celui-ci resta auprès d'El-Moëzz et dirigea l'administration de l'état en jouissant de la faveur du prince, mais il succomba enfin aux calomnies et aux intrigues de ses nombreux ennemis. Son frère en fut tellement indigné qu'il remit la ville de Tripoli à Khalîfa-Ibn-Ouerrou. Tous les Sanhadja qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée. Khalîfa s'installa dans le palais d'Abd-Allah-Ibn-Hacen qu'il expulsa de la ville après avoir confisqué ses biens et saisi son *harem*. Ayant ainsi rétabli la domination de la famille Khazroun dans Tripoli, Khalîfa s'adressa, en l'an 417 (1026), à Ed-Daher-Ibn-el-Hakem, khalife de l'Égypte, et obtint sa confirmation dans le gouvernement dont il s'était emparé. Il prit alors l'engagement d'y maintenir la souveraineté de ce prince, de pourvoir à la sûreté des routes et de fournir des escortes aux caravanes. La même année, il envoya son frère Hammad auprès d'El-Moëzz[, fils et successeur de Badîs,] avec un riche cadeau. Ce témoignage de respect fut bien reçu et mérita à son auteur un don tout aussi magnifique que le sien.

Ici finit le récit d'Ibn-er-Rakîk au sujet de la famille Khazroun; les renseignements qui suivent nous sont fournis par Ibn-Hammad et d'autres historiens.

Entre les années 430 et 440, les Zenata de la province de Tripoli marchèrent à la rencontre d'El-Moëzz qui s'avançait pour les attaquer, et mirent en déroute ses Sanhadjiens, tuèrent Abd-Allah, fils de Hammad[-Ibn-Bologguîn] et firent prisonnière Omm-el-Alou, sœur d'El-Moëzz et fille de Badîs. Ils renvoyèrent ensuite cette princesse à son frère, repoussèrent une seconde expédition sanhadjienne et, défaits par une troisième, ils cédèrent devant la puissance du sultan et conclurent avec lui un traité de paix.

Quant à Khazroun-Ibn-Saîd, il se rendit en Egypte à l'époque où son frère Ouerrou lui enleva le pouvoir. Il y eut pour logement le palais du khalife et ce fut là que ses enfants, El-Montecer et Saîd, passèrent leur jeunesse. Quand les troupes turques ex-

pulsèrent les Maghrebins de ce pays à la suite d'une guerre entre les deux factions[1], les fils de Khazroun allèrent s'établir dans les environs de Tripoli. Plus tard, Saîd parvint au commandement de cette ville et il conserva le pouvoir jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu en l'an 429 (1037-8).

Abou-Mohammed-et-Tidjani dit dans son récit de voyage, en parlant de Tripoli : « En l'an 429, quand les Zoghba tuèrent » Saîd, fils de Khazroun, [un petit-fils de Ouerrou nommé] » Khazroun-Ibn-Khalîfa quitta le Guîtoun[-Zenata] avec son » peuple pour aller prendre le gouvernement de cette ville. » L'autorité lui fut remise par le président du conseil municipal, » Abou-'l-Hacen-Ibn-el-Monemmer, légiste qui s'était distingué » par sa connaissance des règles à suivre dans le partage des » successions. Ayant reçu de ce docteur le serment de fidélité, » Khazroun resta dans Tripoli jusqu'au mois de Rebîâ premier » de l'an 430 (déc. 1038), quand il en sortit, sous un déguisement, ponr échapper à [son parent] El-Montecer-Ibn-Khazroun qui s'y était présenté à la téte d'une armée zenatienne. » Celui-ci prit alors possession de Tripoli d'où il expulsa Ibn-en-Monemmer, et il y commanda très-longtemps. »

Ces renseignements présentent une grave difficulté : les Zoghba, peuple arabe hilalien, n'entrèrent en Ifrîkïa qu'après l'an 440 ; donc, ils ne pouvaient pas se trouver à Tripoli en 429, à moins de supposer qu'une fraction de leur tribu fût arrivée antérieurement dans ce pays. Les Beni-Corra, tribu hilalienne, étaient alors à Barca, et peut-être [le khalife égyptien] El-Hakem les aura-t-il envoyés en Ifrîkïa avec Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun; mais ce serait là un événement inconnu à tous nos historiens.

Dès lors, Tripoli resta sous l'autorité de cette famille zenatienne, les Beni-Khazroun ; mais, quand les Arabes hilaliens

---

[1] Ceci eut probablement lieu sous le règne d'Ed-Daher, fils d'El-Hakem, lequel, dit El-Macrîzi (t. II, p. 16, éd. de Boulac), accorda sa faveur aux Turcs et détruisit complètement l'influence des Ketama *(Maghrebins)*.

eurent envahi l'Ifrîkïa pour se partager les états d'El-Moëzz-Ibn-Badîs, la province de Tripoli et la ville de Cabes échurent aux Zoghba. La ville de Tripoli resta toutefois aux Beni-Khazroun, même après que les Zoghba se laissèrent expulser des campagnes de l'Ifrîkïa par les Arabes de la tribu de Soleim.

Quand les Beni-Adi, tribu hilalienne, firent irruption dans les états du souverain hammadite, El-Montecer-Ibn-Khazroun marcha avec eux et occupa les villes d'El-Mecîla et d'Achîr[1]; ensuite, il se jeta dans le Désert pour échapper à En-Nacer qui s'était mis à la poursuite des envahisseurs. Ce prince, ne les ayant pas atteints, rentra dans la Calâ-Beni-Hammad, et, voyant se renouveler leurs incursions, il fit la paix avec El-Montecer en lui concédant les campagnes du Rîgha et du Zab. Il recommanda toutefois au gouverneur de Biskera, Arous-Ibn-Sindi, de le débarasser d'un chef aussi incommode, et ce bon serviteur fit assassiner El-Montecer après l'avoir accueilli chez lui. Cela eut lieu entre les années 460 et 470 (1067-78).

Un autre membre de la famille Khazroun, duquel je ne me rappelle pas le nom, prit alors le commandement de Tripoli. La possession de cette ville leur resta, même après la chute de l'empire sanhadjien ; mais, en l'an 540 (1145-6), quand les habitants se décidèrent à émigrer pour échapper à la famine qui les moissonnait, la puissance des Beni-Khazroun en fut tellement ébranlée que Lodjar *(Roger)*, roi chrétien de la Sicile, découvrit la faiblesse de leurs moyens de défense et fit bloquer la forteresse par ses navires. Déjà les villes d'El-Mehdïa et de Sfax étaient tombées en son pouvoir et avaient reçu des gouverneurs choisis par lui-même, quand George, fils de Michel, et commandant de la flotte chrétienne, profita des dissensions du peuple de Tripoli pour se rendre maître de leur ville, en expulser les Khazroun et y établir comme gouverneur Abou-Yahya-Ibn-Matrouh-et-Temîmi, qui en était alors le principal cheikh.

Ainsi tomba la famille Khazroun ; mais une partie de ses membres resta dans les campagnes de Tripoli jusqu'à la conquête de

---

[1] Voy. t. II, p. 49.

l'Ifrîkïa par les Almohades. Les musulmans se soulevèrent alors contre les chrétiens et les chassèrent du pays, ainsi que nous l'avons raconté à la suite de notre chapitre sur l'empire des Sanhadja [1].

NOTICE DES BENI-YALA, BRANCHE DE LA FAMILLE KHAZER QUI RÉGNA DANS TLEMCEN.

Dans le chapitre sur Mohammed-Ibn-Khazer et ses descendants, nous avons dit que Mohammed-Ibn-el-Kheir [petit-fils de ce chef] mourut de sa propre main, en voyant la défaite de ses partisans par Bologguin, et que ses fils, El-Kheir et Yala, vengeraient sa mort en tuant Zîri, père de Bologguîn. Celui-ci les chassa dans le Maghreb-el-Acsa et, plus tard que l'an 360 (970) [2], il fit mourir El-Kheir [3] de sang-froid. Cela se passa dans le territoire de Sidjilmessa, quelque temps avant le départ d'El-Moëzz-Mâdd pour le Caire et antérieurement à la nomination de Bologguîn comme vice-roi de l'Ifrîkïa. Mohammed, fils d'El-Kheir [2e chef de ce nom] et son oncle, Yala-Ibn-Mohammed, prirent alors le commandement des Zenata. Ces deux émirs traversèrent le Détroit à plusieurs reprises pour offrir leurs respects à El-Mansour-Ibn-Abi-Amer et se laissèrent enfin enlever le commandement des Maghraoua par Mocatel et Zîri, fils d'Atïa-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Khazer. Après la mort de Mocatel, [le régent de l'Espagne] El-Mansour choisit Zîri-Ibn-Atïa pour gouverner le Maghreb, ainsi que nous l'avons dit [4]. Vers la même époque, eurent lieu la mort de Bologguîn et la révolte d'Abou-'l-Behar-Ibn-Zîri [le sanhadjien], gouverneur du Maghreb central, contre Badîs, seigneur de l'Ifrîkïa. Nous avons parlé de la conduite

---

[1] Voy. t. II, p. 39, et l'Appendice n° v du même volume.

[2] En l'an 361. Voy. pp. 235, 236.

[3] On lit dans le texte arabe *Mohammed;* mauvaise leçon.

[4] Voy. p. 238 de ce volume.

tenue par Abou-'l-Behar dans ses rapports avec Zîri-Ibn-Atïa et Yeddou-Ibn-Yala [1]. Zîri devint ensuite maître du Maghreb et, s'étant révolté contre El-Mansour, il plaça ce ministre dans la nécessité d'envoyer en Afrique son fils El-Modaffer, afin de comprimer l'insurrection. El-Modaffer chassa les Zenata du Maghreb-el-Acsa [2], mais Zîri pénétra dans le Maghreb central, assiégea plusieurs villes de ce pays et se porta en avant jusqu'à El-Mecîla et Achîr.

A cette époque, Saîd-Ibn-Khazroun avait embrassé le parti des Sanhadja et obtenu d'eux le gouvernement de Tobna. Tous les Zenata de l'Ifrîkïa s'étaient ralliés autour de lui, ainsi qu'ils le firent plus tard autour de son fils Felfoul. Lors de l'expédition de Zîri contre El-Mecîla et Achîr, Felfoul abandonna les Sanhadja, leur fit la guerre et donna tant d'occupation à Badîs, ainsi qu'à El-Moëzz [3], fils et successeur de Badîs, qu'il les empêcha de porter leurs armes dans le Maghreb central. Hammad-Ibn-Bologguîn, auquel ils remirent le soin de rétablir l'ordre dans cette province, entama une guerre avec les Zenata qui lui rapporta tantôt des victoires, tantôt des revers.

En l'an 393 (1002), après la mort de Zîri-Ibn-Atïa, son fils, El-Moëzz, devenu souverain du Maghreb, enleva aux Sanhadja la ville et la province de Tlemcen et fonda la ville d'Oudjda, ainsi que nous l'avons dit [4]. [Son parent] Yala-Ibn-Mohammed s'établit dans Tlemcen, le servit fidèlement et transmit à ses enfants le gouvernement de cette ville et de tout le pays environnant.

Les successeurs de Hammad, prince qui avait enlevé le pays des Sanhadja à la famille de Bologguîn, eurent tant à faire dans

---

[1] Page 240 de ce volume.

[2] Telle est la leçon des manuscrits; celle du texte imprimé est fausse.

[3] Les manuscrits et l'édition imprimée du texte arabe portent *El-Mansour*. Cette leçon est fausse.

[4] Ce fut Zîri, père d'El-Moëzz, qui fonda Oudjda. Voy. ci-devant, p. 243.



leurs guerres avec les Zîrides qu'ils conclurent plusieurs trèves avec les fils de Yala et leur donnèrent ainsi le loisir de consolider leur autorité dans Tlemcen. Les Arabes hilaliens ayant envahi l'Ifrîkïa et enlevé ce pays à El-Moëzz[-Ibn-Badîs], s'en partagèrent les provinces et allèrent ensuite occuper les campagnes des états régis par les Hammadites. Cette famille dut se tenir enfermée dans la Calâ, mais elle parvint ensuite à relever sa puissance et, secondée par les Arabes des tribus d'Athbedj et de Zoghba, elle soumit les Zenata du Maghreb central. Après cette conquête, elle installa ses nouveaux alliés dans le Zab, en leur concédant plusieurs localités de ce pays. Dans leurs guerres avec les Yala, émirs de Tlemcen, [les Hammadites se faisaient appuyer par] les Zoghba, peuple dont le territoire était plus rapproché [de leur capitale que ne l'était le pays des Athbedj].

Tlemcen obéissait alors à un descendant de Yala, nommé Bakhti, lequel eut pour vizir et général un Ifrenide appelé Abou-Soda-Ibn-Khalîfa. Cet officier sortait assez souvent pour combattre les Athbedj et les Zoghba, et, en ces occasions, il rassembla sous son drapeau les Maghraoua, les Beni-Ifren, les Beni-Iloumi, les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjîn, les Beni-Merîn et toutes les autres tribus zenatiennes du Maghreb central qui reconnaissaient l'autorité des Beni-Yala. Dans un de ces conflits, lequel eut lieu postérieurement à l'an 450 (1058), Abou-Soda perdit la vie.

Après la mort de Bakhti et l'avènement de son fils, El-Abbas, les Almoravides s'emparèrent du Maghreb-el-Acsa, et leur chef, Youçof-Ibn-Tachefîn, expédia une armée lemtounienne contre Tlemcen. Mezdeli, l'officier qui commandait ces troupes avait l'ordre de combattre les Maghraoua établis dans cette ville et les derniers restes de la famille Zîri[-Ibn-Atïa] qui s'y étaient réfugiés. Il soumit le Maghreb central, dispersa les bandes que Moalla, fils d'El-Abbas, fils de Bakhti, conduisit à sa rencontre, fit Moalla prisonnier et lui ôta la vie.

En l'an 473 (1080-1), Youçof-Ibn-Tachefîn vint à la tête de tous ses corps almoravides et s'empara de Tlemcen. Les Maghraoua, qui s'y étaient enfermés, furent exterminés et El-Abbas, fils de

Bakhti, subit la mort ainsi que tous les autres membres de la famille Yala. Après cette conquête, Youçof se rendit maître d'Oran, de Ténès, du Ouancherîch, de Chelif et de tout le pays jusqu'à Alger. De là, il rebroussa chemin, après avoir fait disparaître du Maghreb central toute trace de la puissance des Maghraoua. Dans Tlemcen il installa une garnison ~~almohade~~, sous les ordres de Mohammed-Ibn-Tînamer le messoufien, et, sur l'emplacement de son camp, il bâtit la ville de Tagraret, nom qui signifie *station* en langue berbère. Aujourd'hui Tagraret ne forme qu'une seule ville avec Agadîr qui est l'ancien Tlemcen.

La domination des Maghraoua disparut ainsi de tout le Maghreb comme si elle n'y avait jamais existé.

LES ÉMIRS MAGHRAOUIENS D'AGHMAT.

Je n'ai jamais pu découvrir les noms des émirs d'Aghmat, mais je sais qu'ils y gouvernaient à l'époque où les derniers princes de la famille Zîri[-Ibn-Atïa] régnaient à Fez et que les descendants de Yala l'ifrenide commandaient dans Salé et dans Tedla. Ils eurent pour voisins les Masmouda et les Berghouata. Le dernier de ces émirs vécut entre les années 450 et 460 (de 1058 à 1067). Il se nommait Lacout [1], fils de Youçof-Ibn-Ali. Sa femme, Zeineb la nefzaouienne, fille d'Ishac, était aussi distinguée par son habileté politique que par sa beauté. En l'an 449 (1057-8), quand les Almoravides s'emparèrent d'Aghmat, Lacout se réfugia dans Tedla et descendit chez Mohammed-Ibn-Temîm l'ifrenide, seigneur de Salé et des contrées voisines. En l'an 451 (1059), les Almoravides prirent Tedla, tuèrent l'émir Mohammed avec ses Ifrenides et Lacout. L'émir des Almoravides, Abou-Bekr-Ibn-Omar, épousa Zeineb, mais, en partant pour le Désert, l'an 453 (1061), il la céda à son cousin, Youçof-Ibn-Tachefîn, qu'il venait de nommer gouverneur du Maghreb.

---

[1] Variante : *Laghout*. Voy. t. II, p. 71.

Ce fut à l'intelligence de cette femme que Youçof dut l'établissement de sa puissance ; ce fut en suivant les conseils de Zeineb qu'il parvint à obtenir l'autorité suprême, après le départ d'Abou-Bekr, et à détourner la résistance que ce chef avait voulu lui opposer[1].

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre au sujet de Lacout-Ibn-Youçof et de sa famille.

NOTICE DES BENI-SINDJAS, DES RÎGHA, DES LAGHOUAT ET DES BENI-OUERRA, TRIBUS MAGHRAOUIENNES.

« Ces quatre peuples appartiennent à la tribu des Maghraoua, » bien que quelques personnes prétendent qu'ils font partie » d'une toute autre branche de la grande famille zenatienne. » Je tiens ce renseignement d'un homme digne de confiance, lequel l'avait appris d'Ibrahîm-Ibn-Abd-Allah-et-Tîmzoughti, « pre» mier généalogiste zenatien de son époque, » me dit-il. L'on sait cependant que les Sindjas, les Rîgha, les Laghoaut et les Beni-Ouerra ont toujours compté parmi les branches les plus considérables de la tribu des Maghraoua.

Les Sindjas occupent plusieurs localités de l'Ifrîkïa, du Maghreb central et du Maghreb-el-Acsa. On en trouve aussi au midi du Maghreb central, dans la montagne des Rached et dans celle de Guérîguera ; on les rencontre même dans le Zab et dans le territoire de [la ville de] Chelif. Une de leurs familles, les Beni-Ghïar, habite cette dernière localité, et une autre, les Beni-Einan[2], demeure dans le territoire de Constantine.

Autrefois, les Beni-Sindjas formaient une grande population et se signalèrent en Ifrîkïa et en Maghreb par la part qu'ils prirent à la guerre des Zenata contre les Sanhadja. A cette époque, ils n'eurent presqu'aucun autre métier que le brigandage sur les

[1] Voy. t. II, p. 72.

[2] Variante : *Ghïar*.

grandes routes et le pillage des villes. En l'an 514 (1120-1), ils bloquèrent Cafsa, après en avoir ravagé les environs et massacré toutes les troupes melkatiennes[1] qu'ils y rencontrèrent. Ils repoussèrent même une sortie de la garnison et lui tuèrent beaucoup de monde. Leurs désordres devinrent enfin si intolérables que Mohammed-Ibn-Abi-'l-Arab, général du sultan [sanhadjien Ali-Ibn-Yahya], fut envoyé dans le Djerîd avec un corps d'armée pour les faire cesser. Cet officier en[2] expulsa les Sindjas et rétablit la sûreté des communications; puis, en l'an 515 (1121-2), quand ils y recommencèrent leurs déprédations, il les attaqua de nouveau, leur tua beaucoup de monde et rapporta une grande quantité de têtes à Cairouan. Le gouvernement sanhadjien ne cessa de poursuivre cette population et de la moissonner avec l'épée jusqu'à ce qu'il en brisa la puissance.

Les Arabes hilaliens étant alors arrivés en Ifrîkïa, enlevèrent aux Zenata et aux Sanhadja les campagnes de ce pays et forcèrent [les Sindjas] à se réfugier dans leurs châteaux forts et dans leurs montagnes. Ils les contraignirent même au paiement de l'impôt, à l'exception de quelques familles qui se tenaient dans le Mont-Rached et d'autres régions du Désert. Elles restèrent dans ces contrées, bien loin des postes occupés par les troupes de l'empire, et ne payèrent aucune espèce de contribution; mais, ayant été domptées par les Amour, tribu arabe hilalienne qui vint s'établir dans cette localité, elles finirent par devenir les alliés et serviteurs du conquérant.

Les Sindjas du Zab sont, de nos jours, une population de contribuables, payant l'impôt aux cheikhs qui occupent les places fortes de cette contrée. Ceux qui habitent les territoires de Chelif et de Constantine sont aussi de ces populations soumises qui paient l'impôt au gouvernement établi. Ils professaient tous les mêmes doctrines kharedjites que les Zenata de la première

---

[1] Peut-être : *telkatiennes*, c'est-à-dire *sanhadjiennes*. Dans la note 2, p. 260 de ce volume, il faut lire *Telkat, Tolokkata* et *Telkata*.

[2] Pour *âna*, lisez *ânha* dans le texte arabe.



race, et ceux d'entr'eux qui habitent actuellement le Zab ont conservé ces croyances hétérodoxes. Dans El-Mechentel, pays situé entre le Zab et la montagne des Rached, on rencontre aussi des Sindjas. Ils s'étaient établis dans les montagnes qui touchent au pays des Ghomert et payaient tribut aux Arabes hilaliens qui les avaient subjuguées, et, maintenant qu'ils ont passé sous le joug des Sahari, fraction des Oroua zoghbiens qui est venue se fixer dans leur pays, ils se trouvent réduits au niveau d'esclaves.

Les Rîgha se composent d'un grand nombre de familles. Lors des divisions qui éclatèrent dans le sein du peuple zenatien, une partie des Rîgha alla s'établir dans le Djebel-Aïad et dans la plaine qui se prolonge depuis cette montagne jusqu'à Nigaous. Ils y demeurent sous la tente; ceux de la montagne paient l'impôt aux émirs de la tribu d'Aïad, lesquels prélèvent cette contribution pour le compte du gouvernement établi, celui de Bougie. Ceux de la plaine de Nigaous font partie de la population concédée aux Arabes.

Un grand nombre de Rîgha s'est établi dans le pays qui sépare les bourgades du Zab d'avec le territoire de Ouargla. Ils y ont bâti plusieurs villes, villages et bourgades sur le bord d'un ruisseau qui coule de l'Ouest à l'Est. Tous ces établissements sont entourés d'arbres; les bords du ruisseau sont couronnés de dattiers au milieu desquels circulent des eaux courantes dont les sources ont embelli le Désert. La population de ces *cosour* est très-nombreuse. De nos jours, on appelle cette localité le *Pays des Rîgha;* en effet, ils y sont en majorité, mais on y rencontre aussi des Sindjas, des Beni-Ifren et d'autres peuplades zenatiennes. L'union de ces populations ayant été brisée par les efforts des unes à dominer les autres, il en est résulté que chaque fraction occupe une ou plusieurs bourgades et y maintient son indépendance. L'on rapporte qu'autrefois il y avait bien plus de monde qu'à présent et l'on attribue la ruine du pays à Ibn-Ghanîa qui, dans ses guerres avec les Almohades, avait fait des incursions dans toutes les provinces de l'Ifrîkïa et du Maghreb et qui avait dévasté ce territoire dont il abattit les arbres et combla les sources d'eau. Des villages en ruine, des débris d'édifices et

des troncs de dattiers renversés semblent encore attester la vérité de cette tradition[1].

Dans les premiers temps de la dynastie hafside, le pays des Rîgha était placé sous l'autorité du chef almohade qui gouvernait le Zab. Ce fonctionnaire résidait tantôt à Biskera, tantôt à Maggara, et comptait les bourgades de Ouargla au nombre des localités qu'il administrait. Quant El-Mostancer [le souverain

---

[1] Les remarques d'Ebn-Khaldoun sur l'Oued Righ sont d'une justesse et d'une exactitude remarquables.

Le ruisseau qu'il signale est formé par la portion de l'eau des puits artésiens que les irrigations n'ont pas absorbée. Ce ruisseau a été l'objet de quelques controverses, parce que ceux qui en niaient l'existence prenaient pour terme de comparaison nos rivières d'Europe auxquelles, assurément, on ne peut comparer celle-ci.

Mais il est très-certain, — et je l'ai observé sur place, — qu'il existe une ligne de fond le long des plantations de palmiers de l'Oued Righ, ligne qui aboutit au grand Chot Melghir après avoir reçu de nombreux affluents que le trop plein des sources jaillissantes et les torrents qui viennent de l'Ouest lui apportent, les premiers, incessamment, et, les autres, dans les hivers pluvieux. Cette eau se voit rarement à la surface du sol, parce que celui-ci est sablonneux et se laisse pénétrer; mais sa présence se trahit par l'espèce de liquidité du terrain, liquidité telle qu'en certains endroits appelés *Bakhbakha* ou bourbiers, il est très-dangereux de s'aventurer. Il y a certainement, à une assez faible profondeur, une couche imperméable, l'argile dont le percement des puits artésiens a fait reconnaître la présence en couches puissantes dans toute cette région ; l'eau coule dessus et ne se montre que rarement à la surface dans les endroits où des irrégularités du fond la rendent apparente.

En somme, l'Oued Righ mérite bien plus le nom de rivière (puisqu'après tout il y coule de l'eau toute l'année) que cette quantité d'*oued* du Sahara qui ne sont que des lignes de fond que les eaux pluviales humectent seules et à de longs intervalles.

Ce que dit Ebn-Khaldoun de la double population de ce pays est arrivé traditionnellement jusqu'à nos jours. Ainsi, à Tougourt, par exemple, les Beni-Mansour se considèrent comme les vrais *Rouagha*; et ils appellent étrangers les *Mestaoua* qui ne sont séparés d'eux que par la rue qui va de Bab-el-Khodra à Bab-ben-'abd-es-Selam. Ceci rend compte des discordes qui déchirent la contrée et qui se manifestent aujourd'hui comme il y a quatre siècles.

Les dévastations faites par Ebn-Ghania ont laissé des traces encore



hafside] tua de guet-apens les chefs des Douaouida [1], cette tribu se vengea par la mort d'Ibn-Attou, cheikh almohade qui gouvernait le Zab, et par la conquête des plaines de ce pays, du Rîgha et de Ouargla. Ensuite le gouvernement hafside leur concéda ces acquisitions à titre de fief. Plus tard, le seigneur de Bougie accorda le gouvernement de toutes ces contrées à Mansour-Ibn-Mozni, le même dont les descendants y exercent encore l'autorité. Le chef de cette famille se conforme, de temps en temps, à l'ancien usage et frappe une contribution extraordinaire sur les habitants de ces bourgades au nom du sultan. Il marche alors contre eux avec des fantassins zabiens et des cavaliers arabes; mais, pour obtenir le concours des Doua-

---

visibles. Je citerai seulement et comme échantillon celles qui se rencontrent dans la partie septentrionale de l'Oued Righ.

Un peu à l'Est de la route orientale de Tougourt à Biskara, entre Tougourt et Meghïer, on trouve deux villes ruinées : Adama et Djedlaoun. Je les ai visitées toutes deux; je dois dire que les traces de la première ne m'ont guère paru visibles que dans la tradition. Il est vrai que le mode de construction des cités sahariennes (des briques séchées au soleil ou un mauvais pisé) ne permet pas que les ruines durent longtemps; une pluie abondante les a bientôt réduites en une boue qui se confond facilement avec le sol.

Mais Djedlaoun, bâti avec de grosses pierres gypseuses, montre encore ses murailles en talus auprès d'une belle fontaine d'où s'écoule un ruisseau affluent de l'Oued Righ. Le défunt cheikh de Tougourt m'a dit que cette bourgade avait été bâtie par les Beni-Mzab et dévastée, il y a plusieurs siècles, par des nomades. Des *Achchan* ou palmiers sauvages se montrent en cet endroit comme pour rappeler au voyageur que jadis la culture du dattier y prospérait.

J'ai remarqué dans beaucoup d'autres endroits ces traces d'antiques cultures; et la tradition locale indique sur un assez grand nombre d'autres points des villes et des villages dont il ne reste guère que le nom.

En somme, l'impression générale qui reste après avoir visité cette zone méridionale de l'Algérie, c'est qu'elle a dû être jadis infiniment plus peuplée et mieux cultivée qu'aujourd'hui; et l'on n'est même pas très-éloigné d'admettre l'existence de cette grande quantité de villes et de bourgades que les anciens auteurs indigènes placent dans notre Sahara qui en compte aujourd'hui si peu et la plupart en état de grande décadence.

A. BERBRUGGER.

[1] Voy. t. II, p. 356.



ouida, il est obligé de leur laisser la moitié de la somme perçue.

La plus grande de ces villes se nomme Tuggurt. Elle renferme une nombreuse population dont les habitudes se rapprochent de celles des nomades. Les eaux y abondent ainsi que les dattiers.

Le gouvernement de Tuggurt appartient à la famille de Youçof-Ibn-Obeid-Allah[1]. Ce fut d'abord Obeid-Allah, fils de Youçof, qui régna ; son fils, Dawoud, lui succéda et, ensuite, Youçof, un autre de ses fils, exerça le pouvoir. Celui-ci enleva Ouargla à la domination d'un enfant nommé Abou-Bekr-Ibn-Mouça et l'incorpora dans ses états. Après sa mort, Masoud-Ibn-Obeid-Allah, prit le commandement. L'autorité passa de Masoud à son fils Hacen, et, puis, au cheikh régnant, Ahmed, fils de Hacen. Les Beni-Youçof-Ibn-Obeid-Allah appartiennent à la tribu des Rîgha, ou, selon un on-dit, à celle des Sindjas.

Parmi les habitants de ces villes, on trouve des kharedjites, partagés en un grand nombre de sectes. Celle qui est en majorité professe les doctrines des Azzaba[2], mais il y en a aussi qui sont nekkariens. Ils ont persisté dans ces croyanees hérétiques parce que la position de leur pays les tient en dehors de l'autorité du magistrat.

Après Tuggurt, on rencontre Temacîn, ville qui lui est inférieure en étendue et en population. Elle est gouvernée par les Beni-Ibrahîm, famille appartenant à la tribu des Rîgha.

Toutes les autres villes de cette région sont également indépendantes, et chacune d'elles est en guerre avec sa voisine.

Les Laghouat, autre branche de la tribu des Maghraoua, habitent cette partie du Désert qui sépare le Zab d'avec la montagne des Rached. Ils y possèdent une bourgade qui porte leur nom et dans laquelle une de leurs fractions mène une vie de privations, conséquence nécessaire d'une situation aussi avancée

---

[1] C'est à tort que le texte arabe imprimé porte *Abd-Allah*.

[2] V. p. 203 de ce volume.

dans le Désert. Ils se sont fait remarquer par leur bravoure et par leur résistance à la domination des Arabes. On met deux jours[1] à se rendre de Laghouat à Ed-Doucen, sur la frontière du Zab. Leurs caravanes s'y rendent régulièrement, car c'est de là qu'ils tirent les commodités dont ils ont besoin.

Les Beni-Ouerra forment une branche de la tribu des Maghraoua ; quelques-uns disent, cependant, qu'ils appartiennent [bien] à la race zenatienne [mais qu'ils sont d'une autre famille que les Maghraoua]. Ils vivent disséminés dans divers endroits du Maghreb. Il s'en trouve dans les environs de Maroc, dans le Sous, dans le territoire de Chelif et dans la province de Constantine.

Depuis la chute des premières dynasties zenatiennes, ils n'ont jamais cessé d'être ce qu'ils sont maintenant, une population soumise à l'impôt et obligée au service militaire quand le gouvernement l'y appelle. Au commencement de ce huitième siècle, Youçof-Ibn-Yacoub, sultan des Beni-Merîn, déporta dans le territoire de [la ville de] Chelif les chefs et presque toutes les familles des Beni-Ouerra qui se tenaient dans les environs de Maroc.

Soupçonnant leur fidélité et craignant les dévastations qu'ils pourraient commettre dans les alentours de sa capitale, il les fit escorter par un corps de troupes jusqu'à Chelif et les y établit comme garnison chargée de protéger cette frontière. Les Mérinides évacuèrent ce pays et rentrèrent chez eux, après la mort de Youçof-Ibn-Yacoub, mais les Beni-Ouerra restèrent là où on les avait postés, et leurs descendants s'y trouvent encore.

Les diverses fractions de ce peuple vivent partout à peu près dans les mêmes circonstances : elles paient l'impôt et font le service militaire.

---

[1] Six ou sept jours, au moins, pour une caravane ordinaire ; mais un cavalier monté sur un chameau *mehari* pourrait, en effet, n'y mettre qu'un jour et demi ou deux jours.

NOTICE DES BENI-IRNÎAN, TRIBU SOEUR DE CELLE DES MAGHRAOUA.

Nous avons dit[1] que la tribu des Irnîan est sœur de celle des Maghraoua et des Beni-Ifren; elles descendent du même aïeul, Islîten, et remontent leur origine à Djana, personnage dont il a déjà été question. On trouve des Irnîan répandus, en grand nombre, dans toutes les localités habitées par les Zenata; mais la majeure partie de la tribu occupe le bassin du Molouïa, dans le Maghreb-el-Acsa, depuis Sidjilmessa jusqu'à Guerçif. Dans cette dernière localité, ils eurent pour voisins les Miknaça. Établis dans de nombreuses bourgades *(cosour)* qu'ils élevèrent sur le bord du Molouïa, ils étendirent leurs ramifications par toute cette région. On y remarque surtout les Beni-Outat, habitants de la montagne qui domine le Molouïa du côté du Sud et qui se prolonge, de là, jusqu'à Téza et Fez. Les bourgades dont nous venons de parler s'appellent, pour cette raison, *Cosour-Outat*.

Les Irnîan s'étaient autrefois distingués par leur bravoure et par leur puissance. Dans le quatrième siècle de l'hégire, El-Hakem[2]-el-Mostancer et ensuite El-Mansour-Ibn-Abî-Amer en firent venir un grand nombre en Espagne avec les autres Zenata qu'ils attiraient dans ce pays. Les Irnîan formèrent bientôt la portion la plus brave et la plus redoutable de la milice andalousienne. La partie de la tribu qui resta en Afrique vécut en bonne intelligence et dans une union étroite avec les Miknaça, peuple qui commandait alors dans le Maghreb-el-Acsa et dont elle partagea le même esprit de corps. Plus tard, les Irnîan s'attachèrent aux Maghraoua, qui étaient parvenus au commandement dans ce même pays. Lors de la conquête du Maghreb par les Almoravides, tous les Irnîan qui possédaient des moyens de

[1] Page 186 de ce volume.

[2] Dans le texte arabe, il faut supprimer le mot *Ibn*

transport se retirèrent dans le Désert ; ils s'y jetèrent encore lors du triomphe des Almohades, et chaque fois, ils se mêlèrent aux Mérinides nomades et se tinrent avec cette population zenatienne sur les frontières du Tell maghrebin. Les Beni-Outat et quelques autres familles de la même origine, trop faibles pour s'adonner à la vie nomade, durent rester dans leur pays et subir la nécessité de payer l'impôt et de fournir des contributions au nouveau gouvernement. Les Mérinides étant entrés dans le Maghreb, admirent la tribu des Irnîan au partage des provinces conquises, et lui concédèrent la ville d'El-Mamora et celle d'El-Beled-et Taîib, dans la plaine de Salé. Ils lui laissèrent aussi son ancien territoire sur le Molouïa, région où elle s'était d'abord bravement défendue contr'eux. Dans la suite, les Irnîan se montrèrent partisans actifs de la dynastie mérinide, les Beni-Abd-el-Hack ; et, en retour de leurs bons services, ils eurent la satisfaction de voir leurs chefs portés au vizirat par cette famille, chargés du commandement de ses armées, désignés pour remplir des missions importantes et admis dans l'intimité du souverain.

Sous le règne du sultan Abou-Yacoub et sous celui de son fils, Abou-Saîd, un des personnages les plus marquants de la tribu des Irnîan fut Ibrahîm-Ibn-Eïça. A plusieurs reprises, le gouvernement mérinide fit choix de ce chef pour remplir les fonctions de vizir ; le sultan Abou-Saîd l'avait placé en cette qualité auprès de son fils Abou-Ali, puis il l'avait attaché, comme vizir, à sa propre administration. Le sultan Abou-'l-Hacen, fils d'Abou-Saîd, admit les fils d'Ibrahîm-Ibn-Eïça aux emplois les plus élevés. Plus tard que l'an 730, il subjugua le Sous et confia le gouvernement de cette province à Masoud[1], fils d'Ibrahîm. Ensuite, il y nomma Hassouh-Ibn-Ibrahîm, frère de Masoud, et, en l'an 748 (1347-8), après la

[1] Le traducteur profite de cette occasion pour faire observer que, partout, dans son travail, il aurait dû écrire *Messaoud* à la place de *Masoud*, et *Messaudi* à la place de *Masoudi*. La fausse transcription de ce nom propre était malheureusement adoptée par les orientalistes de l'Europe depuis bien des années et ceux-ci l'avaient transmise à leurs



conquête de l'Ifrîkïa, il donna à Masoud le commandement du Djerîd. Ce fut là que cet officier finit ses jours. A Mouça, le troisième frère, il accorda une place parmi ses vizirs et, lors des revers qui le forcèrent à se réfugier dans la montagne des Hintata, il n'eut plus d'autre ministre que lui. Le sultan Abou-Einan confia ensuite à Masoud les charges les plus importantes et l'établit gouverneur chez les Sedouîkich, dans la province de Constantine. Mohammed-es-Sobéïa, fils de Mouça, géra le vizirat jusqu'à la mort d'Abou-Einan. Cette famille éprouva ensuite l'inconstance de la fortune ; mais, bientôt, Mohammed, fils d'Es-Sobéïa, devint vizir d'Abd-el-Halîm, surnommé El-Hali, fils du sultan Abou-Ali. Cette nomination eut lieu en l'an 762 (1360-1), pendant que ce prince essayait de prendre la capitale de l'empire mérinide, tentative qui ne lui réussit pas, comme on le verra dans l'histoire des Beni-Merîn. Plus tard, Es-Sobéïa reprit sa position à la cour du sultan et rentra dans le corps des vizirs. Depuis lors, il a toujours occupé de hautes positions dans l'état ; ayant administré les gouvernements de Sidjilmessa, de Maroc, de Téza, de Tedla et du pays des Ghomara. Il est encore en service actif.

HISTOIRE DES OUDJEDÎDJEN ET DES OUAGHMERT, TRIBUS ZENATIENNES.

Nous avons mentionné[1] que les Oudjedîdjen et les Ouaghmert font partie des tribus zenatiennes et qu'ils tirent leur origine d'Ourtenîd, fils de Djana. Nombreux et puissants dans les temps anciens, ils occupèrent diverses localités du pays des Zenata. La plupart des Oudjedîdjen habitaient Mindas, dans le Maghreb central, et avaient pour voisins les Beni-Ifren, du côté de l'Occi-

élèves. Rien n'est cependant plus certain que la manière dont les Arabes prononcent ce nom : ils disent clairement et nettement *Messaoud;* d'ailleurs, en arabe, *mim*, *fetha*, *sin* se prononce *mès*, jamais *mas*, de même que la vraie prononciation d'*aïn, domma waw* ne saurait être dépeinte, même approximativement, que par les lettres *dou*.

[1] Page 188 de ce volume.

dent, les Louata du Seressou, du côté du Midi, et les Matmata de l'Ouancherîch, du côté de l'Orient.

A l'époque où Yala-Ibn-Mohammed l'ifrenide régnait [sur le Maghreb], ils eurent pour chef un homme de leur tribu nommé Einan. Sous la conduite de cet émir, ils firent pendant longtemps une guerre acharnée aux Louata du Seressou. Ces hostilités éclatèrent, dit-on, au sujet d'une femme appartenant à la tribu des Oudjedîdjen qui avait épousé un louatien. Les femmes du camp où son mari la conduisit furent indignées de se voir préférer une étrangère, et, pleines de jalousie, elles insultaient à leur nouvelle voisine et lui reprochaient sa pauvreté. Piquée de leurs sarcasmes, elle écrivit à Einan en le priant de la venger. Le chef oudjedîdjenite, outré de colère, se mit en campagne à la tête de tous ses parents zenatiens et de tous les voisins qu'il put rassembler. Les Beni-Ifren marchèrent avec lui sous la conduite de leur chef Yala; les Maghîla, commandés par Kelmam-Ibn-Haïati, les accompagnèrent ainsi que les Matmata sous les ordres de Gharaba[1]. Après une longue suite d'hostilités, les Oudjedîdjen enlevèrent le Seressou aux Louata et les chassèrent jusqu'à Kodia-t-el-Abed, sur l'extrême limite de cette région. Dans un des nombreux combats qui eurent lieu entre les deux partis, Einan, chef des Oudjedîdjen, perdit la vie. Il fut tué à Molakou, localité du Seressou. Les vaincus se réfugièrent dans le Guérîguera, montagne située au Midi du Seressou et habitée par quelques tribus maghraouiennes. Alahem, cheikh de ces peuplades, avait été élevé par les soins de son prédécesseur, Omar, fils de Tamza. En langue berbère *tamza* signifie *démon*[2]. Voyant arriver les Louata, ce chef les fit attaquer perfidement par ses gens, en tua plusieurs et s'empara de leurs effets. Le reste de ces malheureux prit la fuite et se jeta dans les montagnes de Yaoud et de Derrag, où il continue à demeurer jusqu'à

---

[1] Voy. t. I, p. 235.

[2] *Tamza* dans le dialecte berbère de l'Algérie signifie l'*interstice entre les dents incisives*. La signification qu'Ibn-Khaldoun assigne à ce mot n'y est pas connue.

ce jour. Les Oudjedîdjen occupèrent alors le territoire que leurs adversaires avaient possédé à Mindas et le gardèrent pour eux-mêmes jusqu'à ce que les Beni-Iloumi, d'un côté, leur en arrachèrent une partie, pendant que les Beni-Ouemannou les attaquèrent d'un autre côté et s'emparèrent du reste. Les Beni-Abd-el-Ouad et les Toudjîn enlevèrent le Seressou aux Beni-Ouemannou et le conservent encore.

Les Ouaghmert, nommés actuellement Ghomert [et Ghomara], sont frères des Oudjedîdjen; ayant, comme eux, pour aïeul, Ourtnîd-Ibn-Djana. Ils formaient autrefois une très-grande tribu dont les nombreuses branches se fixèrent dans des localités diverses. La majeure partie de ce peuple occupait les montagnes qui s'étendent au midi du pays des Sanhadja, depuis El-Mechentel jusqu'à Ed-Doucen. Ils prirent une part si active à la révolte d'Abou-Yezîd, l'*Homme à l'âne*, qu'ils se firent châtier sévèrement par Ismaïl[-el-Mansour], aussitôt que ce prince eut vaincu son adversaire. Plus tard, les Sanhadja, commandés par Bologguîn, leur donnèrent encore une rude leçon.

Quand l'empire sanhadjien se partagea en deux royaumes dont le nouveau fut gouverné par Hammad et par ses descendants, les Ouaghmert servirent les Hammadites en partisans dévoués. Ibn-Abi-Djelli, l'un de leurs cheikhs qui avait joui de la faveur de Hammad, passa, toutefois, du côté de Badîs et reçut de ce prince un riche cadeau et des montures pour ceux de ses gens qui l'avaient suivi. Il obtint en même temps le gouvernement de la ville et de la province de Tobna. Les Arabes hilaliens ayant envahi l'Ifrîkïa, enlevèrent aux Ouaghmert tout le pays ouvert et les forcèrent à se réfugier dans les montagnes qui s'élèvent au Midi d'El-Mecîla et du pays des Sanhadja. Obligés, dans ce lieu de séjour, à renoncer aux habitudes de la vie nomade, les Ouaghmert abandonnèrent leurs tentes pour s'établir à demeure fixe dans des villages. Les Douaouida, après avoir soumis les plaines et les dépendances du Zab, se firent concéder par le gouvernement tunisien tous les impôts que pourraient fournir les montagnes des Ghomert. De nos jours, le territoire de cette population zenatienne est inclus dans les posses-

sions des Aulad-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ, famille douaouidienne.

Dans les temps anciens, un devin zenatien, nommé Mouça-Ibn-Saleh[1], parut chez les Ghomert, acquit une grande célébrité et laissa chez eux une renommée qui se maintient encore. L'on s'y transmet de vive voix certains oracles qu'il prononça en langue berbère. Ces discours affectent une forme rhythmique et renferment l'histoire de l'empire que cette race zenatienne devait fonder, ainsi que des victoires qu'elle remporterait sur les tribus des plaines et des montagnes et sur les habitants des villes. La véracité d'une grande partie de ces prédictions a été confirmée par les événements. L'on rapporte de cet homme un oracle qui, étant traduit en arabe, annonce que la dévastation atteindra Tlemcen; que les maisons de cette ville deviendront un champ qui sera labouré par un nègre au moyen d'un taureau noir et borgne. Des hommes dignes de foi ont assuré qu'ils virent l'accomplissement de cette prédiction après la destruction de Tlemcen par les Mérinides, entre les années 760 et 770. Parmi les Zenata de cette branche, Ibn-Saleh a encore des partisans dévoués et des adversaires acharnés : les uns le regardent comme un saint ou un prophète, les autres le considèrent comme un magicien. Jusqu'à présent, aucun renseignement n'est venu pour nous aider à reconnaître son véritable caractère. Dieu seul le sait.

NOTICE DES BENI-OUARGLA, TRIBU ZENATIENNE, ET DE LA VILLE QUI PORTE LEUR NOM ET QUI EST SITUÉE DANS LE DÉSERT DE L'IFRÎKÏA.

Les Beni-Ouargla, peuple zenatien, descendent de Ferîni, fils de Djana, et sont frères des Izmerten, des Mendjésa, des Sebertera et des Nomaleta[2]. De toutes ces tribus, celle des Ouargla est

---

[1] Voy. t. I, p. 205.

[2] Voy, ci-devant, p. 186.



maintenant la mieux connue. Ils n'étaient qu'une faible peuplade habitant la contrée au Midi du Zab, quand ils fondèrent la ville qui porte encore leur nom et qui est située à huit journées au Sud de Biskera, en tirant vers l'Ouest. Elle se composa d'abord de quelques bourgades voisines les unes des autres, mais sa population ayant augmenté, ces villages finirent par se réunir et former une ville considérable. Les Beni-Ouargla avaient alors parmi eux une fraction d'une tribu maghraouienne, les Beni-Zendak, et ce fut chez ceux-ci qu'Abou-Yezîd le nekkarite se réfugia, l'an 325, après avoir pris la fuite pour éviter l'emprisonnement[1]. Ce perturbateur passa une année sous la protection de cette tribu et se rendit à plusieurs reprises chez les Beni-Berzal du Mont-Salat et chez les tribus berbères de l'Auras, afin de les convertir aux doctrines de la secte nekkarienne. Quand il quitta définitivement son lieu de retraite, il passa dans l'Auras.

Les Beni-Ouargla, voyant leur ville devenir très-populeuse, en firent une place forte pour leur servir d'asile et pour recevoir une foule de nomades zenatiens qui avaient été expulsés de leurs territoires par les Arabes hilaliens, à l'époque où les Athbedj s'approprièrent les plaines du Zab et celles qui entourent la Câla-Beni-Hammad.

L'émir Abou-Zékérïa le hafside, devenu souverain de l'Ifrîkïa, eut occasion d'en parcourir toutes les localités, pendant ses marches à la poursuite d'Ibn-Ghanîa. Etant passé par Ouargla, il en fut émerveillé et, voulant ajouter à l'importance de cette ville, il y fit bâtir l'ancienne mosquée dont le haut minaret porte encore inscrit sur une pierre le nom du fondateur et la date de sa construction.

De nos jours, la ville des Ouargla est la porte du Désert par laquelle les voyageurs qui viennent du Zab doivent passer quand ils veulent se rendre en Soudan avec leurs marchandises. Les habitants actuels descendent, les uns, des anciens Beni-Ouargla

---

[1] Voy. p. 203 de ce volume.

et, les autres, des Beni-Ifren et des Maghraoua, frères des Beni-Ouargla [1]. Leur chef porte le titre de sultan, sans encourir, pour cela, l'animadversion publique [2]. La maison régnante est celle des Beni-Abi-Ghaboul, « branche, disent-ils, d'une illustre fa-» mille des Ouargla nommée les Beni-Ouaguîn [3]. » Le sultan actuel s'appelle Abou-Bekr-Ibn-Mouça-Ibn-Soleiman ; il descend d'Abou-Ghaboul, personnage dont la postérité, en ligne directe, y a toujours exercé la souveraineté.

A vingt journées au Sud de Ouargla, en tirant vers l'Ouest, on trouve la ville de Takedda [4], capitale du territoire occupé par les peuples qui portent *litham*. C'est là où se donnent rendez-vous les gens du Soudan qui vont faire le pèlerinage de la Mecque. Fondé par les Sanhadja porteurs de *litham*, Takedda est encore habité par ce peuple. Le chef qui y gouverne, avec le titre de sultan, appartient à une bonne famille sanhadjienne. Il est en correspondance avec l'émir du Zab, auquel il envoit, et dont il reçoit des lettres et des cadeaux.

En l'an 754 (1353), sous le règne du sultan Abou-Einan, je me rendis à Biskera, chargé d'une mission politique, et j'y rencontrai, chez l'émir Youçof-Ibn-Mozni, un ambassadeur venu de la part du seigneur de Takedda. Ce fut de cet envoyé que j'eus mes renseignements sur l'importance de cette ville et sur les caravanes qui y passent. « Cette année-ci, me dit-il, » une caravane de marchands venant de l'Orient [l'Egypte] » traversa notre ville pour se rendre à Melli, et on y compta

---

[1] Lisez *ikhouanihim*, à la place de d'*ikhounihim* dans le texte arabe.

[2] Voy. les réflexions de notre auteur, pp. 91 et 304 de ce volume.

[3] Le texte imprimé porte *Ouaguir*. Cette leçon est mauvaise ; la famille de Ouaguîn se trouve encore à Ouargla.

[4] Ci-devant, t. II, p. 116, notre auteur place Takedda à soixante-dix journées au Sud-Ouest de Ouargla. Cette indication est, sans doute, la meilleure puisqu'elle s'accorde avec celle d'Ibn-Batouta : ce voyageur compte vingt journées de Takedda à Bornou dans le pays des Nègres et soixante-dix journées de Takedda à Touat. Or, nous savons que Bornou est aussi éloigné de Ouargla que de Touat.

» douze mille chameaux chargés[1]. » Une autre personne m'a informé que le même fait se reproduit tous les ans. Takedda reconnaît la souveraineté du sultan de Melli, ville nègre, ainsi que le font toutes les autres villes du Sahara auxquelles on donne le nom collectif d'*El-Melestin*[2].

NOTICE DES BENI-DEMMER, PEUPLE ZENATIEN, ET DES MEMBRES DE CETTE TRIBU QUI EXERCÈRENT DES COMMANDEMENTS EN ESPAGNE.

Les Beni-Demmer, tribu zenatienne descendue d'Ourcîk, fils d'Addîdet, fils de Djana, fournirent un grand nombre de branches qui habitaient les montagnes et les environs de Tripoli. Une de leurs fractions s'adonne encore à la vie nomade et fréquente les plaines situées dans l'Ifrîkïa occidentale. Les Beni-Ourghma, autre branche des Aiddemmer[3], habitent les montagnes de Tripoli avec le reste de leur peuple. Les Beni-Ournîd, dont l'aïeul, Ournîd, fut fils de Ouanten, fils d'Ouardîren, fils de Demmer, formaient une branche très-considérable de la tribu des Demmer et poussèrent de nombreuses ramifications dont nous pouvons citer les Beni-Ourtantîn, les Beni-Gharzoul et les Beni-Tofourt. Il se trouve, cependant, des personnes qui regardent ces trois familles comme se rattachant à Demmer par un autre aïeul qu'Ournîd[4].

---

[1] Selon une autre leçon, qui, du reste, nous paraît inadmissible, la dîme de cette caravane fut de douze mille chameaux.

[2] Ce mot est altéré dans tous les manuscrits. On le retrouve encore dans notre texte arabe, t. II, p. 394. Il faut probablement lire *Macin*, pays situé sur la rive gauche du Djoliba, au Sud-Ouest de Tenbocton. Le géographe Abou-Obeid-el-Bekri en fait mention ; c'est le *Massina* de nos cartes.

[3] *Aiddemmer* est une contraction des mots berbères *aïth Demmer* (*gens* ou *tribu de Demmer*).

[4] Voy., ci-devant, pp. 186, 187.

De nos jours, les derniers restes des Beni-Ournîd habitent la montagne qui domine Tlemcen et qui porte leur nom. Ils avaient précédemment occupé les plaines au Midi de cette montagne, mais, en ayant été repoussés par les Beni-Rached, qui venaient de quitter le Désert pour habiter le Tell, ils se réfugièrent dans le lieu qu'ils occupent maintenant.

Plusieurs chefs et guerriers appartenant à la tribu des Aid-demmer passèrent en Espagne avec les Zenata et autres Berbères qui allèrent se mettre au service d'El-Hakem-el-Mostancer. Incorporés dans l'armée de ce souverain oméïade, ils aidèrent le chambellan El-Mansour-Ibn-Abi-Amer dans l'accomplissement de ses projets ambitieux et, plus tard, ils parcoururent toutes les parties de l'empire sous la conduite du sultan El-Mostaïn. Ralliées au parti de ce monarque, et ensuite au parti des Hammoudites, ces troupes africaines vainquirent les troupes espagnoles de race arabe, à la suite d'une longue guerre civile qui amena la ruine du khalifat. Quand ils eurent démembré l'empire, ils usurpèrent les fonctions de la souveraineté et le gouvernement des provinces.

Nouh-ed-Demmeri, un de leurs chefs, tint le premier rang parmi les partisans d'El-Mansour et reçut d'El-Mostaïn le gouvernement de Mourour *(Moron)* [1] et d'Arkos. En l'an 404 (1013-4), il profita de l'anarchie dans laquelle l'Espagne musulmane était tombée pour se déclarer souverain indépendant et pour prendre le titre de sultan. Il mourut en 433 (1041-2) et transmit le pouvoir à son fils, Abou-Menad-Mohammed-Ibn-Nouh. Celui-ci prit le double titre d'*El-Hadjeb (chambellan* du khalife) et d'*Ezz-ed-Dola (majesté de l'empire)*, se conformant ainsi à l'exemple donné par [ses voisins] les chefs qui s'étaient rendus indépendants. El-Motaded-Ibn-Abbad, sei-

---

[1] Moron est situé à 14 lieues E.-S.-E de Séville. La leçon proposée dans la note 5, p. 74 du texte arabe, est fausse. M. de Gayangos, dans sa traduction d El- Maccari, avait déjà reconnu que le *Mourour* des historiens arabes est le *Moror* des chroniques chrétiennes et le *Moron* de nos jours.

gneur de l'Andalousie occidentale, eut avec lui plusieur démêlés, et s'étant mis, dans une de ses campagnes, à parcourir déguisé les environs du château d'Arcos, il se vit arrêter par les gens de son adversaire. Amené devant ce chef, il trouva l'accueil le plus honorable et reçut la permission de s'en aller. Ceci se passa en l'an 443 (1051-2).

Rentré dans sa capitale [Séville], il n'oublia pas ce trait de générosité, et, s'étant ensuite attaché à gagner l'amitié des chefs berbères qui régnaient en souverains sur les pays voisins, il confirma Ibn-Nouh dans le gouvernement de Mourour[1] et d'Arkos. Tous ces princes finirent par se faire les compagnons et courtisans du sultan de Séville.

En l'an 445 (1053-4), El-Motaded fit les préparatifs d'un grand festin auquel il invita tous ces gouverneurs de villes et de provinces, et, pour leur donner un témoignagne de l'extrême considération qu'il leur portait, il les fit entrer dans une salle de bain que l'on avait chauffée pour les recevoir. Ibn-Nouh fut le seul qu'El-Motaded garda auprès de lui. On ferma alors la porte et les soupiraux de la salle et on y retint ces malheureux jusqu'à ce qu'ils moururent. Après avoir épargné par un sentiment de reconnaissance les jours d'Ibn-Nouh, ce prince s'empressa d'incorporer dans ses états les places fortes qui avaient appartenu à ses victimes, et obtint ainsi la possession de Ronda, de Xérès et des pays qui en dépendaient. Le chambellan Abou-Menad-Ibn-Nouh mourut quelque temps après et eut pour successeur son fils Abou-Abd-Allah-Mohammed. Celui-ci, se voyant resserré tous les jours davantage par les troupes d'El-Motaded, lui céda ses états en l'an 458 (1066) et passa le reste de sa vie auprès de ce monarque.

Il mourut en 468 (1075-6) et, avec lui, finit la dynastie des Beni-Nouh.

---

[1] La correction proposée dans la note de l'édition arabe est fausse; la leçon du texte est bonne.



HISTOIRE DES BENI-BERZAL, BRANCHE DES DEMMER QUI FONDA UN ROYAUME A CARMONA EN ESPAGNE.

Nous avons mentionné que les Beni-Berzal descendent d'Ournîd, fils de Ouanten, fils d'Ourdîren, fils de Demmer, ainsi que l'a dit Ibn-Hazm [1], et nous avons ajouté qu'ils sont frères des Beni-Isdourîn, des Beni-Saghmar et des Beni-Itouweft. Ils habitaient l'Ifrîkïa, dans le Salat et dans la partie du territoire d'El-Mecîla qui touche à cette montagne.

Nombreux et puissants autrefois, ils soutinrent les doctrines kharedjites de l'hérésie nekkarite. Abou-Yezîd, voulant se soustraire à la poursuite d'Ismaïl-el-Mansour et éviter la rencontre de Mohammed-Ibn-Khazer qui le guettait au passage, alla se réfugier chez eux. Serré de près par les troupes d'El-Mansour, il quitta le Salat et passa dans le Kîana [2], montagne où il lui arriva ce que nous avons déjà raconté [3]. Les Berzal firent alors leur soumission au gouvernement fatemide et prirent pour patron Djâfer-Ibn-Ali-Ibn-Hamdoun, seigneur d'El-Mecîla et du Zab. En l'an 360 (970-1), Djâfer se révolta contre El-Moëzz-Mâdd et trouva dans les Beni-Berzal des partisans très-dévoués. Pendant qu'El-Hakem-el-Mostancer l'oméïade régnait sur l'Espagne, ils accompagnèrent Djâfer en ce pays et se firent incorporer dans les milices du khalife, avec plusieurs autres fractions de tribus zenatiennes et berbères. Ceci eut lieu à l'époque où ces peuples s'étaient rangés du côté des Oméïades pour combattre les Idrîcides. Les Beni-Berzal se distinguèrent en Espagne par leur bravoure et les bons services qu'ils rendirent à l'empire.

Le chambellan El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, s'étant proposé d'enlever toute espèce d'autorité au khalife Hicham, parvint,

---

[1] Ibn-Hazm fait descendre les Beni-Berzal de Demmer, mais sans indiquer le nom d'Ournîd parmi leurs ancêtres. V. p. 186 de ce volume.

[2] C'est à tort que les manuscrits et le texte imprimé portent *Ketama*.

[3] Voy. t. II, p. 538 et t. III, p. 211.

avec l'appui des Beni-Berzal et des Berbères, à exécuter son projet, malgré l'opposition des grands de l'empire et des affranchis d'El-Hakem. Ayant alors comblé de bienfaits les troupes qui l'avaient secondé, il se rendit assez fort pour détruire la puissance des grands et pour consolider son autorité. Craignant ensuite l'influence que Djâfer-Ibn-Yahya[1] exerçait sur les troupes africaines, il fit mourir ce chef et se concilia ensuite les Berbères au point d'en faire un corps entièrement dévoué.

Il leur confia les charges les plus importantes de l'administration et les postes les plus élevés de l'empire. Ishac, un des principaux chefs des Beni-Berzal, obtint de lui le gouvernement de la ville et de la province de Carmona et garda cette place tant que les fils de son protecteur conservèrent leur puissance. Lors de la grande révolte des milices berbères, il se fit confirmer dans la possession de Carmona par El-Mostaïn.

En l'an 414 (1023-4), El-Cacem-el-Mamoun le hammoudite, se voyant détrôné et chassé par le peuple de Cordoue, voulut se réfugier, soit dans Séville où se tenait un de ses officiers berbères nommé Mohammed-Ibn-Abi-Zîri, soit dans Carmona, auprès d'Abd-Allah, fils et successeur d'Ishac le berzalien. Ces deux chefs, s'étant laissé gagner par le cadi Ibn-Abbad [seigneur de Séville], refusèrent de donner asile au proscrit qui, averti ensuite par le même Ibn-Abbad de se méfier d'Abd-Allah, changea de route et se rendit à Xérès. Ibn-Abi-Zîri et Abd-Allah-el-Berzali mirent à profit cette occasion pour se rendre indépendants.

Après la mort d'Abd-Allah, son fils et successeur, Mohammed, soutint une guerre contre El-Motaded-Ibn-Abbad et, en l'an 418 (1027), il aida Yahya-Ibn-Ali le hammoudite à assiéger ce chef dans Séville. Plus tard, il fit une alliance avec El-Motaded et combattit Abd-Allah-Ibn-el-Aftas [roi de Badajos]. Cette guerre se termina par la défaite des troupes d'Ibn-el-Aftas,

---

[1] Il faut lire Djâfer-Ibn-Ali. Voy. la note de la page 259 de ce volume où la même erreur est relevée, et t. II, p. 557.



commandées par son fils El-Modaffer, lequel resta prisonnier entre les mains de Mohammed-el-Berzali. Plus tard, le vainqueur rendit la liberté à son captif. La guerre s'étant ensuite rallumée entre Mohammed-el-Berzali et El-Motaded-Ibn-Abbad, celui-ci envoya des troupes contre Carmona. Ismaïl, fils d'El-Motaded et commandant de cette armée, se mit à ravager les environs de la ville, après avoir dressé une embuscade de cavaliers et de fantassins avec le dessein d'y faire tomber El-Berzali. Par une fuite simulée, il attira les troupes de Carmona vers cet endroit et, dans le combat acharné qui s'ensuivit, il eut la satisfaction de voir El-Berzali perdre la vie. Ceci eut lieu en l'an 434 (1042-3).

El-Azîz, fils et successeur de Mohammed-el-Berzali, prit un titre honorifique à l'exemple des princes voisins, et s'appela El-Mostadher *(le victorieux)*; mais El-Motaded, ayant graduellement étendu son autorité sur l'Andalousie occidentale, vint le resserrer dans Carmona et lui enlever les villes d'Ecija et d'Almodovar. En l'an 459 (1066-7), El-Berzali céda sa capitale à El-Motaded et mit fin au royaume que les Beni-Berzal avaient fondé en Espagne.

A une époque plus récente, la tribu des Berzal établie dans le Sellat périt entièrement, et elle se compte maintenant au nombre des races éteintes.

NOTICE DES BENI-OUÉMANNOU ET DES BENI-ILOUMI, TRIBUS ZENATIENNES DE LA PREMIÈRE RACE. — HISTOIRE DE LEUR DOMINATION DANS LE MAGHREB CENTRAL.

Ces deux tribus sont d'origine zenatienne et appartiennent à la catégorie des peuplades qui suivirent immédiatement les tribus zenatiennes de la première race. Je n'ai jamais pu découvrir la série d'aïeux qui les rattache à Djana, mais j'ai appris de quelques-uns de leurs généalogistes que l'on s'accorde à regarder Iloumi comme frère d'Ourtadjen, ancêtre des Beni-Merîn, et à considérer Medîoun [Medîouna] comme frère utérin d'Iloumi et

d'Ourtadjen. Du reste, les Mérinides reconnaissent à ces tribus la même origine qu'à eux-mêmes et leur concèdent tous les privilèges qui résultent de cette parenté.

Les Ouémannou et les Iloumi se distinguaient parmi les tribus zenatiennes par leur nombre et par leur puissance. Ils habitaient tous le Maghreb central ; le premier de ces peuples ayant occupé le territoire situé à l'Est du Mînas et qui renferme le Mindas, Merat et la partie du bas Chelif correspondant à ces localités ; le second demeurait sur le bord occidental de la même rivière et possédait El-Djâbat, El-Batha, Sîg, Cîrat, Djebel-Hoouara et Beni-Rached. Ils ne cédaient en nombre et en puissance qu'aux Maghraoua et aux Ifrenides.

Quand Bologguîn-Ibn-Zîri repoussa les Maghraoua et les Beni-Ifren dans le Maghreb-el-Acsa, après leur avoir enlevé le Maghreb central, il permit aux Beni-Ouémannou et aux Beni-Iloumi de rester dans les contrées qu'ils occupaient. Ces deux tribus se firent alors auxiliaires des Sanhadja et profitèrent ensuite de l'affaiblissement que l'influence de ce peuple subit dans le Maghreb central pour étendre leur domination sur cette région. Les Ouémannou obtinrent alors l'amitié d'En-Nacer-Ibn-Alennas, seigneur de la Calâ-Ibn-Hammad et fondateur de Bougie; aussi devinrent-ils les champions de la dynastie hammadite, à l'exclusion des Beni-Iloumi. A cette époque, leurs chefs appartenaient à une de leurs premières maisons, les Beni-Makhoukh. El-Mansour, fils d'En-Nacer, ayant épousé une sœur de Makhoukh, fournit à cette famille l'occasion d'acquérir dans l'empire hammadite une influence encore plus grande qu'auparavant.

Postérieurement à l'année 470[1], les Almoravides prirent Tlemcen, et Youçof-Ibn-Tachefîn y établit comme gouverneur un messoufite nommé Mohammed-Ibn-Tînamer. Cet officier en-

[1] L'année est incertaine : notre auteur indique d'abord l'an 474 (v. t. II, p. 53), puis l'an 473 (p. 271 de ce volume). L'auteur du *Cartas* place le même événement dans l'année 472 (1079-80).



vahit les états d'El-Mansour[-Ibn-en-Nacer], y prit plusieurs villes importantes et mit le siége devant Alger [1]. Après la mort de Mohammed le messoufite, son frère Tachefîn lui succéda dans le gouvernement de Tlemcen et dévasta la ville d'Achîr, après l'avoir emportée d'assaut. Comme les Ouémannou et les Iloumi avaient secondé les Almoravides dans cette expédition, El-Mansour en fut très-courroucé et marcha avec ses troupes contre la première de ces tribus. A la suite d'une bataille avec les guerriers que Makhoukh avait rassemblé, il ramena dans Bougie les débris d'une armée que les vainqueurs poursuivaient avec acharnement. S'étant alors laissé emporter par la colère et par la soif de vengeance, il fit mourir [2] sa femme, la sœur de Makhoukh; puis, en l'an 496 (1102-3) [3], il marcha contre Tlemcen. Soutenu par les renforts que les tribus arabes d'El-Athbedj, de Rîah et de Zoghba lui envoyèrent, ainsi que par un contingent zenatien, il s'empara de cette ville et épargna les jours de Tachefîn-Ibn-Tînamer. Au sujet de cette fameuse expédition, on peut voir la notice des Sanhadja [4]. Après la mort d'El-Mansour, son fils et successeur El-Azîz épousa la seconde fille de Makhoukh, lequel venait de renouer ses liaisons avec les Hammadites.

Pendant que les nomades augmentaient leur puissance dans le Maghreb central et que les Beni-Ouémannou et les Beni-Iloumi, devenus maintenant ennemis, se livraient une longue suite de combats, Makhoukh mourut et le commandement des Ouémannou se partagea entre ses fils, Tachefîn, Ali et Abou-Bekr. Les Abd-el-Ouad, les Toudjîn, les Beni-Rached, tous zenatiens de la seconde race, et les Ourcîfan, tribu maghraouienne, soutenaient, tantôt les Ouémannou, tantôt les Iloumi, mais ceux-ci eurent presque toujours pour alliés leurs parents et voisins, les Beni-Merîn.

---

[1] Voy. t. II, pp. 53, 54, 76.

[2] Dans le texte arabe, il faut supprimer le verbe *catel*, qui se trouve entre les mots *casrihi* et *zandjaho*.

[3] Les manuscrits et le texte arabe imprimé portent 486.

[4] Tome II, p. 54.

Nous devons cependant faire observer que les Iloumi et les Ouémannou, tout en se faisant la guerre, restaient soumis à la domination des Zenata de la seconde race et qu'ils subissaient leur autorité jusqu'à l'apparition des Almohades. A cette époque, Abd-el-Moumen pénétra dans le Maghreb central, força Tachefîn-Ibn-Ali [le souverain almoravide] à prendre la fuite et reçut la soumission d'Abou-Bekr, fils de Makhoukh, et de Youçof, fils de Yedder. Ces deux chefs allèrent le trouver dans le Rîf et obtinrent pour leur tribu, les Beni-Ouémannou, l'appui d'un corps almohade sous les ordres de [Youçof-]Ibn-Ouanoudîn et d'Ibn-Yaghmor[1]. Les Iloumi et les Abd-el-Ouad, voyant leurs pays ravagés par cette armée, se firent envoyer des secours par Tachefîn-Ibn-Ali et prirent position à Mindas. Soutenus aussi par les Beni-Ourcîfan, par les Beni-Toudjîn, branche des Beni-Badîn, par les Oungacen, tribu mérinide, et par les Abd-el-Ouad, commandés par Hammama-Ibn-Modahher, les Iloumi attaquèrent les Beni-Ouémannou, leur tuèrent six cents hommes ainsi que leur chef, Abou-Bekr-Ibn-Makhoukh, et firent sur eux un grand butin. La troupe almohade se réfugia dans les montagnes de Cîrat avec le reste des Ouémannou, pendant que Tachefîn-Ibn-Makhoukh courut implorer le secours d'Abd-el-Moumen. S'étant mis à la suite de ce monarque, Tachefîn l'accompagna au siége de Tlemcen, ville où Tachefîn-Ibn-Ali s'était enfermé.

Quand le souverain almoravide s'enfuit jusqu'à Oran, Abd-el-Moumen fit envahir le pays des Zenata par une armée almohade. Le cheikh Abou-Hafs, qui commandait cette colonne, se posta sur le plateau de Mindas, au milieu du territoire zenatien et, après avoir châtié ces populations de la manière la plus sévère, il les contraignit à faire leur soumission et à recevoir la doctrine almohade. De là, il alla rejoindre Abd-el-Moumen, qui faisait le siége d'Oran, et lui présenta une députation de chefs envoyée par les vaincus et conduite par Séïd-en-Nas, fils d'Amîr-en-Nas et cheikh des Beni-Iloumi. On y remarqua aussi Ham-

[1] Voy. t. II, p. 176.



mama-Ibn-Modahher, cheikh des Abd-el-Ouad, et Atïa-t-el-Kheir, cheikh des Beni-Toudjîn.

Bien qu'Abd-el-Moumen eût accueilli ces chefs avec une grande bienveillance, les Zenata se révoltèrent de nouveau, et les Iloumi s'enfermèrent dans leur forteresse d'El-Djâbat, avec leur cheikh, Séïd-en-Nas, et son frère Bedrèh. Les Almohades s'emparèrent de cette place, à la suite d'un siége, et déportèrent en Maghreb[-el-Acsa] les chefs des révoltés. Séïd-en-Nas fut conduit à Maroc où il mourut quelque temps avant la mort d'Abd-el-Moumen et des fils de Makhoukh.

Quand les Beni-Toudjîn virent l'affaiblissement de ces deux tribus, ils commencèrent une lutte avec les Beni-Iloumi. Voulant s'emparer du territoire occupé par ceux-ci, ils engagèrent une guerre avec eux, et leur chef, Atïa-t-el-Kheir, puissamment secondé par ses parents, les Beni-Menkouch, ne recula devant aucun danger jusqu'à ce qu'il eut forcé ses adversaires à camper dans les localités occupées par sa tribu et à vivre sous la protection des vainqueurs. En montrant aux Almohades un dévouement sans bornes, les Abd-el-Ouad et les Toudjîn parvinrent enfin à soumettre les Ouémannou, les Iloumi et d'autres peuples encore. Les tribus ainsi subjuguées virent leur puissance s'évanouir, leurs camps se fractionner, et elles durent se résigner à vivre au milieu de ces mêmes Abd-el-Ouad et Beni-Toudjîn qui les avaient dépossédées de leurs terres.

Parmi les branches des Beni-Ouémannou, on compte les Beni-Yaleddès, bien que plusieurs personnes représentent cette famille comme une branche de la grande tribu des Maghraoua. Le territoire qu'occupe les Yaleddès est situé au Midi des deux Maghrebs et s'étend derrière l'Areg, barrière qui renferme la région cultivable et qui nous a déjà fourni le sujet de quelques observations[1]. Ils y ont bâti des forts, construit des bourgades et planté des jardins où l'on trouve des dattiers, des vignes et d'autres arbres à fruit.

---

[1] Tome I, p. 190.



A trois[1] journées au Midi [Sud-Est] de Sidjilmessa, dans une localité appelée le *territoire de Touat*[2], se trouve une fraction des Ouémannou. On y rencontre plus de deux cents bourgades, en se dirigeant de l'Ouest à l'Est. La plus orientale de ces *cosour* porte le nom de Tementît. C'est aujourd'hui une ville très-peuplée, servant de station aux caravanes qui passent et repassent entre le Maghreb et Melli, ville du pays des Noirs. Entre Tementît et Ghar[3], sur la frontière du pays de Melli, s'étend la vaste solitude où l'on ne trouve aucune source d'eau et où les voyageurs ne sauraient se diriger sans le secours de guides expérimentés, appartenant aux populations nomades porteurs du *litham* qui parcourent cette région sauvage. Les négociants paient très-chèrement les services de ces guides dont la présence leur est encore une protection en cas de mauvaise rencontre[4].

Bouda, la plus occidentale des bourgades touatiennes, était autrefois le point d'où les marchands prenaient leur départ quand ils voulaient se rendre à Oualaten, place frontière la plus avancée du royaume de Melli; mais elle cessa d'être fréquentée à cause des brigandages commis par les Arabes du Sous, qui se plaisaient à piller les voyageurs et à intercepter les caravanes. Alors on fraya la route qui mène dans le pays des Noirs en passant par Tementît.

A dix journées au Midi de Tlemcen se trouvent les bourgades *(cosour)* de Tîgourarîn. Il y en a environ une centaine; elles s'élèvent dans une plaine qu'une rivière traverse de l'Ouest à l'Est. Ces localités sont très-florissantes et possèdent une nombreuse population.

---

[1] Il faut supposer que notre auteur avait l'intention d'écrire *treize* à la place de *trois*.

[2] *Touat* paraît être une forme berbérisée du mot *oudh (oasis)*.

[3] Variante : *Ghaz*, *Einan*.

[4] Voy. le *Voyage au pays des Noirs*, d'Ibn-Batouta, dans le *Journal asiatique* de 1843. Le grand Désert qu'il place entre Taserehla et Iwalaten est évidemment le même que celui dont Ibn-Khaldoun parle ici.

Les bourgades situées dans cette partie occidentale du Désert appartiennent presque toutes aux Beni-Yaleddès ; mais on y rencontre quelques autres tribus, tant zenatiennes que berbères, des Ourtatghîr, des Mozab, des Beni-Abd-el-Ouad et des Beni-Merîn. Toutes ces nombreuses peuplades se tiennent loin du Tell et n'ont à subir ni l'oppression des chefs de province, ni la disgrâce des impôts. Elles possèdent des cavaliers et des fantassins ; pour moyen de vivre, elles ont la culture du dattier, et, pour le commerce du Soudan, elles ont des négociants.

Toutes les plaines de cette région servent de station hivernale aux Arabes et, surtout, aux [Doui-]Obeid-Allah, tribu makilienne, laquelle doit au hasard de sa première émigration la possession d'un territoire aussi utile. Dans certaines années, la tribu zoghbienne des Beni-Amer vient partager avec eux les paturages de Tîgourarîn. Les Obeid-Allah doivent de toute nécessité s'y transporter chaque année et prendre leurs quartiers d'hiver dans le Touat et à Tementît. Quand ils quittent le Tell avec leurs troupeaux pour se rendre dans cette région, les caravanes fournies par les villes du Tell se joignent à eux et les accompagnent à Tementît, où elles prennent une escorte pour le Soudan.

Dans les contrées du Désert situées[1] derrière l'Areg, on voit employer un procédé singulier pour obtenir des sources jaillissantes, procédé qui ne se pratique pas dans le Tell du Maghreb. On creuse un puits très-profond, dont on a soin d'étayer les parois, et l'on continue ce travail jusqu'à ce qu'on atteigne une couche de pierre très-dure. On entame cette couche avec des pics et des pioches afin de l'amincir ; alors, les ouvriers remontent et jettent au fond de l'excavation une masse de fer. La couche se brise et laisse monter les eaux qu'elle recouvrait ; le puits se remplit, l'eau en déborde et forme un ruisseau sur le sol. Quelquefois, l'eau monte avec tant de vitesse que rien ne peut lui échapper. Ce phénomène se voit aux bourgades de Touat,

[1] Pour *ila*, lisez *elléti*.



de Tîgourarîn, de Ouargla et de Rîgh[1]. Le monde est le père des merveilles et Dieu est le créateur qui sait tout !

Ayant maintenant achevé les chapitres qui traitent des Zenata de la première race, nous allons parler de la seconde race zenatienne, peuple dont l'empire se maintient encore aujourd'hui.

NOTICE DES ZENATA DE LA SECONDE RACE. — EXPOSITION DE LA GÉNÉALOGIE ET DES RAMIFICATIONS DE CETTE GRANDE FAMILLE.

Dans le cours de notre notice des Zenata de la première race, nous avons mentionné qu'avant la ruine définitive de leur puissance, ils avaient été décimés par les Sanhadja et les Almoravides, et que l'esprit de corps qui animait toutes ces tribus disparut avec la domination qu'elles avaient exercée. Les seules branches de la souche zenatienne qui survécurent à cette catastrophe furent certaines peuplades qui n'avaient jamais étendu leur autorité sur d'autres peuples, qui ne s'étaient pas épuisées dans les jouissances du luxe et qui n'avaient pas cessé de vivre sous la tente, en parcourant, avec leurs troupeaux, la région qui sépare le Désert d'avec le Tell des deux Maghrebs. Elles reconnaissaient l'autorité des gouvernements [établis dans le Tell], mais,

---

[1] En 1850-51, M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Alger, visita la région qui s'étend depuis la frontière tunisienne jusqu'à Ouargla et au pays des Mozab inclusivement. Ayant prolongé son séjour dans le Ouad Rîgh, il eut l'occasion d'examiner un grand nombre de puits artésiens et d'en voir creuser de nouveaux. Dans le mémoire très-intéressant qu'il a publié à ce sujet dans le journal algérien l'*Akhbar* (mémoire dont il existe quelques exemplaires tirés à part), il fait observer que, de nos jours, on n'emploie pas le procédé mentionné par Ibn-Khaldoun quand il s'agit de briser la mince couche (50 centimètres) de rocher qui recouvre la nappe souterraine; maintenant, le travailleur, installé au fond du puits, perce la couche au péril de sa vie. Dans le Rîgh et le canton de Ouargla, le forage des puits artésiens se pratique encore, mais quelques-unes de ces sources artificielles sont de la plus haute antiquité.



après avoir obéi aux Zenata de la première race, elles finirent par les soumettre à leur tour. Ces succès augmentèrent leur puissance à un tel degré que les gouvernements du Tell cultivèrent leur amitié et recherchèrent leur appui. Après la chute de la dynastie almohade, ces nomades aspiraient à posséder un royaume et, s'étant fait admettre au partage du pouvoir souverain, ils fondèrent les empires dont nous allons retracer l'histoire.

Les tribus formant la seconde race zenatienne sortent presque toutes de la souche de Ouacîn-Ibn-Islîten et ont pour sœurs les tribus des Maghraoua et des Ifren. Je dois cependant rappeler ici que quelques personnes les regardent comme descendues de Ouanten-Ibn-Ourchîk-Ibn-Djana, et les font ainsi sœurs de Messart [Mesrata] et de Tadjora, famille dont nous avons déjà indiqué la généalogie[1].

Une fraction des Beni-Ouacîn habita la province de Castîlïa et, selon Ibn-er-Rekîk, elle mit le siége devant Touzer, l'an 333 (944-5), en conséquence d'un ordre écrit que leur adressa Abou-Yezîd le nekkarien, à l'époque où cet aventurier fit son apparition dans l'Auras. Je crois qu'il en existe de nos jours une autre fraction dans la ville d'El-Hamma[2], fraction qui porte le nom de Beni-Ourtadjen, l'une des principales familles ouacîniennes; mais la grande majorité de ce peuple a toujours habité dans cette partie du Maghreb-el-Acsa qui est située entre le Molouïa et la montagne des Beni-Rached. Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa indique ce fait dans une dépêche qu'il adressa à En-Nacer l'oméïade pour l'informer de la guerre qu'il avait à soutenir contre Meiçour, affranchi d'Abou-'l-Cacem le fatemide, et contre les tribus berbères et zenatiennes qui s'étaient rangées sous les drapeaux de ce général. En faisant l'énumération de ces peuples, il parle de ceux qui habitaient les environs du Molouïa et du Za : « Il y a de ce côté-là, dit-il, des Beni-Ouacîn, des Beni-Ifren,

---

[1] Page 186 de ce volume.

[2] Le Hamma de Cabes; voy., ci-après, p. 303.



» des Beni-Ourtacen, des Beni-Ourîmt et des Matmata. » N'oublions pas que les Beni-Ouacîn habitaient effectivement ces localités avant d'avoir fondé un empire.

Parmi les tribus de la seconde race zenatienne, on compte les diverses branches de la famille de Ouacîn. Tels sont les Beni-Merîn, la tribu la plus nombreuse de toutes et la plus redoutable par sa puissance et par l'étendue de son empire. Tels sont aussi les Beni-Abd-el-Ouad, qui rivalisait presque avec les Mérinides en nombre et en puissance. Tels sont encore les Beni-Toudjîn, tribu considérable qui peut prendre place immédiatement après les Abd-el-Ouad. Dans cette catégorie de peuples zenatiens, il n'y a que ces trois tribus qui aient fondé des empires. Entre les tribus ouacinides qui n'ont pas fait dynastie, on range les Beni-Rached, frères des Beni-Badîn. Cette même catégorie renferme une tribu qui fonda un empire, mais qui ne sort pas de la souche de Ouacîn : nous voulons parler de [la tribu de Mendîl] fraction des Maghraoua qui ne quitta jamais la vallée du Chelif, ancien territoire de ce peuple. Après la chute de l'empire que possédèrent leurs aïeux de la première race, les Maghraoua écoutèrent les inspirations de l'ambition, disputèrent le pouvoir aux peuples qui dominaient sur ce pays et finirent par établir leur propre empire dans la région où ils avaient toujours habité. Nous en parlerons plus tard.

Les tribus de cette catégorie qui n'ont pas fait dynastie sont assez nombreuses; nous les indiquerons ici, tout en exposant d'une manière détaillée les diverses ramifications de la famille dont elles font partie. Zahhîk-Ibn-Ouacîn en est l'aïeul commun. Parmi ses descendants, on compte les Beni-Badîn-Ibn-Mohammed et les Beni-Merîn-Ibn-Ourtadjen. Ourtadjen était fils de Makhoukh, fils d'Oudjedîdj, fils de Faten, fils de Yedder, fils de Yakhfot, fils d'Abd-Allah, fils d'Ourtnîd, fils d'El-Magger, fils d'Ibrahîm, fils de Zahhîk. Les Beni-Merîn se partagèrent en plusieurs branches dont nous parlerons plus loin, et ils se multiplièrent au point de surpasser en nombre toutes les autres tribus issues d'Ourtadjen; aussi a-t-on fini par compter ces tribus au nombre des familles mérinides.

Les Beni-Badîn-Ibn-Mohammed descendent de Zahhîk par une filiation dont je ne m'occuperai pas à présent. Parmi leurs nombreuses ramifications, on peut citer les Beni-Abd-el-Ouad, les Beni-Toudjîn, les Beni-Mozab, et les Beni-Azerdal[1]; toutes provenant de la souche de Badîn-Ibn-Mohammed. C'est dans ce Mohammed que se réunissent les généalogies des Beni-Badîn et des Beni-Rached. Il eut le même aïeul qu'Ourtadjen, savoir : Zahhîk-Ibn-Ouacîn.

Sous les Zenata de la première race on désignait toutes ces tribus par le nom de Beni-Ouacìn ; mais cela se faisait avant l'époque où elles étendirent leurs nombreuses ramifications sur l'Ifrîkïa, sur le désert de Barca et sur le Zab. Parmi ces branches secondaires, on distingue quelques débris de l'ancienne race zenatienne, débris qui demeurèrent en place quand le reste de leur peuple se transporta en Maghreb. On les rencontre dans les bourgades de Ghadams, à dix journées au Sud de Sort.

Ghadams, lieu de station dans le Désert, fut construit[2] dans les temps islamiques. Il renferme beaucoup de châteaux et de bourgades dont une partie appartient aux Beni-Ourtadjen, et une autre aux Beni-Ouattas, tribu mérinide qui prétend en être le fondateur. De nos jours, Ghadams est une ville très-grande et très-peuplée, formant une des étapes où s'arrètent les pèlerins venant du Soudan et d'où partent les négociants pour Alexandrie et le Caire, après s'être reposés des fatigues de leur voyage dans le Désert; elle est aussi comme une porte pour les marchands et pour les pèlerins qui veulent entrer dans le Désert et s'en retourner chez les Noirs. Elle doit sa prospérité à cette circonstance.

Dans le canton d'El-Hamma, à une journée Ouest de Cabes, on trouve une fraction considérable des Beni-Ourtadjen. Ils entretiennent dans El-Hamma une forte garnison, ce qui ne manque pas de les faire respecter. Les négociants y apportent une grande

---

[1] Variante : *Zerdal, Zerdan.*

[2] Notre auteur aurait dû écrire : *fut reconstruit*, mais il ne se doutait pas que Ghadams remplaçait l'ancien Cydamus.



quantité de marchandises dont ils se défont avec avantage et contribuent ainsi à la prospérité de la ville. Jusqu'au temps actuel, El-Hamma a résisté avec succès aux tentatives de ceux qui ont voulu s'en emparer ou s'établir dans les pays voisins. Les habitants ne paient ni impôt, ni contribution ; l'on dirait même qu'ils ne savent pas ce que ces mots veulent dire. Grâce à la position de leur ville et à leur courage, ils ont toujours maintenu leur indépendance. Selon eux, El-Hamma fut bâtie par leurs ancêtres, les Beni-Ourtadjen. Une de leurs familles, les Beni-Ouchah, exerce chez eux le commandement et, se rappelant la gloire de l'ancien khalifat qui dominait sur tant d'empires, elle a ambitionné des honneurs que l'on ne saurait accorder à des gens de rien. Dans les grandes solennités, ces chefs se montrent au public habillés en sultan et entourés des attributs de la souveraineté ; profanant ainsi les emblèmes de la dignité royale et oubliant l'état de soumission auquel ils s'étaient accoutumés autrefois. Leurs voisins, les chefs de Touzer et de Nefta, font de même, et l'on peut dire hardiment que cette vanité ridicule est portée à sa dernière limite par Yemloul, seigneur de Touzer.

Une portion de la tribu de Ouacîn se trouve aussi dans les *cosour* des Mozab, bourgades situées en deçà des sables, à cinq journées au Midi de la montagne de Tîteri, et à trois journées Ouest des Beni-Rîgha. Mozab est le nom du peuple qui fonda ces bourgades. Quelques familles de la tribu des Beni-Badîn s'y sont établies aussi comme nous venons de le dire. Les bourgades des Mozab occupent les sommets de plusieurs collines et rochers d'accès difficile, qui s'élèvent au milieu d'un pays brûlé par la chaleur. Vers le Sud, à la distance de quelques parasanges et au milieu de l'Areg, se trouve le territoire pierreux nommé El-Hammada. Bien que la population de ce pays soit maintenant désignée par le nom de Mozab, on y reconnaît des familles abd-el-ouadites, toudjînides, zerdalides, mozabites et autres descendants de Ouacîn, sans compter leurs dépendants zenatiens. Leurs édifices, leurs cultures et les dissensions qui éclatent parmi eux quand leurs chefs se disputent le pouvoir, tout cela rappelle l'état de choses qui existe chez les Rîgha et dans le Zab.

Dans l'Auras, montagne de l'Ifrîkïa, se rencontre aussi une fraction des Beni-Abd-el-Ouad. Elle y a habité depuis une époque très-reculée, s'y étant trouvée au moment de la première invasion musulmane, et elle jouit d'une certaine considération parmi les populations qui l'avoisinent. Quelques historiens racontent que ces Abd-el-Ouad accompagnèrent Ocba-Ibn-Nafê dans son expédition en Maghreb, lorsque, devenu gouverneur de l'Afrique pour la seconde fois, il pénétra dans le Sous, parvint jusqu'à l'Océan atlantique et se fit tuer au moment de rentrer en Ifrîkïa. Ils ajoutent que cette tribu s'y conduisit très-bravement et qu'Ocba, après avoir invoqué sur elle la bénédiction divine, lui permit de regagner ses foyers avant l'achèvement de la campagne.

Quand les Ketama et les Sanhadja repoussèrent les Zenata dans le Maghreb-el-Acsa, toutes les tribus descendues de Ouacîn se réunirent dans le territoire situé entre le *Za* et le Molouïa. Elles se multiplièrent alors et poussèrent de nouvelles ramifications dans le Désert, au Sud des deux Maghrebs, et même jusque dans le Zab et les déserts de l'Ifrîkïa qui en sont voisins. Cela leur était très-facile, car les Arabes nomades ne commencèrent à parcourir ces régions que dans le cinquième siècle de l'hégire.

Cette race zenatienne ne sortit pas des contrées que nous venons d'indiquer, et s'étant enveloppée dans son orgueil, elle montra un dédain superbe pour les autres peuples. Leur principal moyen de subsistance consistait dans le produit de leurs troupeaux, mais il leur fallait aussi les jouissances du luxe et, pour se les procurer, ils pillaient les voyageurs et marchaient toujours la lance au poing. Leurs guerres avec les autres tribus, leurs contestations avec les peuples et royaumes voisins, leurs expéditions victorieuses contre les souverains furent signalées par des batailles et des combats que l'on ne peut indiquer avec précision, vu le peu de soin qu'ils ont mis à en conserver les détails. La cause de cette négligence fut le grand progrès que fit l'emploi de la langue et de l'écriture arabes à la suite du triomphe de l'islamisme : elles finirent par prévaloir à la cour des princes indigènes et, pour cette raison, la langue berbère

ne sortit point de sa rudesse primitive. Aussi, dans les temps anciens, la race zenatienne n'eut jamais un roi qui ait encouragé les écrivains à recueillir avec soin et à enregistrer l'histoire de sa nation; elle ne connut point les beaux monuments que possèdent les habitants des villes et du littoral, parce qu'elle n'eut pas de liaisons avec eux. Vivant au fond du Désert pour éviter la domination des étrangers, elle négligea le soin de sa propre histoire, au point d'en laisser tomber une grande partie dans l'oubli. Même quand elle eut fondé des royaumes, elle ne nous en conserva que de vagues renseignements : indications que l'historien intelligent recherche partout; bien heureux encore quand il peut en suivre les traces afin de les tirer de l'abandon où on les avait laissées. Les Zenata de cette race restèrent dans leurs déserts jusqu'à l'époque où elles atteignirent les hauteurs de la domination et fondèrent des empires. Ces événements feront le sujet des chapitres suivants.

HISTOIRE DES ZENATA DE LA SECONDE RACE JUSQU'A L'ÉPOQUE OU ILS CONQUIRENT DES ROYAUMES.

La catégorie dont nous allons traiter se place à la suite de celle qui renferme les Zenata de la première race et se compose de toutes les familles ouacinides que nous avons nommées dans le chapitre précédent. A l'époque où les Ketama et les Sanhadja repoussèrent les Zenata dans le Maghreb-el-Acsa, les Beni-Ouacîn allèrent s'établir dans le désert qui est situé entre le Molouïa et le Za. Ils y reconnurent l'autorité des gouvernements maghrebins; d'abord celle des princes miknaciens et, ensuite, celle des Maghraoua. La dynastie sanhadjienne ayant enfin retiré du Maghreb les flots de sa puissance et retréci les bornes de son empire, chercha des alliés parmi les tribus zenatiennes, pour assurer la tranquillité de ses frontières; et, dès ce moment, elle fournit aux Beni-Ouacîn les moyens de faire briller leur influence et de se maintenir dans un état florissant au milieu des royaumes zenatiens.

Les Beni-Ouémannou et les Beni-Iloumi se partagèrent alors les provinces du [Maghreb central], et chaque fois que les princes sanhadjiens de la Calâ-Beni-Hammad dirigeaient une expédition contre le Maghreb, ces deux tribus levaient des troupes pour les assister. Tout le désert situé entre le Molouïa et le pays du Zab appartenait alors aux tribus ouaciniennes, telles que les Beni-Merîn, les Abd-el-Ouad, les Toudjîn et les Mozab; mais les *rîfs*[1] des deux Maghrebs leur demeuraient inaccessibles. Toutes les fois, cependant, que les souverains zenatiens qui commandaient dans ces *rîfs* et dans ces plaines, tels que les Ouémannou et les Iloumi, maîtres du Maghreb central, et les Beni-Ifren et les Maghraoua, seigneurs de Tlemcen, eurent à résister aux envahissements des souverains sanhadjiens, zenatiens et autres, ils envoyaient dans les territoires occupés par les enfants de Ouacîn, afin d'en convoquer les nombreux guerriers; puis, en retour des bons services de ces nomades et du secours qu'ils venaient d'en tirer, ils leur donnèrent de l'argent, des armes et des grains, denrée qui ne se trouve pas dans le Désert. Ce fut ainsi que par le moyen des princes du Maghreb les tribus de Ouacîn devinrent riches et florissantes.

Quand les Arabes hilaliens marchèrent contre le Maghreb central, après avoir envahi l'Afrique septentrionale, brisé la puissance des Sanhadja et ruiné l'empire d'El-Moëzz, tant à Cairouan qu'à El-Mehdïa, les Hammadites combattirent vigoureusement pour la défense du pays et invitèrent les Zenata à suivre leur exemple. Les Beni-Yala, famille maghraouienne qui régnait dans Tlemcen, rassemblèrent aussitôt leurs alliés ouacinides, tels que les Beni-Merîn, les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjîn et les Beni-Rached, et les placèrent sous les ordres de leur vizir Bou-Soda-Khalîfa l'ifrenide[2]. Cet officier livra plusieurs combats aux

---

[1] Voy. la table géographique du tome I, au mot *Rif:* première signification.

[2] Voy., ci-devant, p. 271, et t. I, p. 37. — Dans le texte arabe, le nom du père d'Abou-Soda a été laissé en blanc par l'auteur.



Arabes, afin de les chasser du Zab et du Maghreb central, et il ne cessa de leur faire la guerre jusqu'à ce qu'il trouva la mort sur le champ de bataille. A la suite de cet événement, les Arabes hilaliens enlevèrent les plaines du Zab aux tribus zenatiennes et les expulsèrent de ce pays ainsi que de la partie de l'Ifrîkïa qui en est voisine.

Les Beni-Merîn, les Abd-el-Ouad et les Toudjîn, tribus ouacinides, s'empressèrent alors de quitter le Zab, de rentrer dans le Désert du Maghreb central et de reprendre possession du territoire qui s'étend depuis le Mozab et le mont Rached jusqu'au Molouïa et, de là, jusqu'à Fîguîg et à Sidjilmessa. S'étant mis sous la protection des Ouémannou et des Iloumi, tribus maîtresses des plaines du Maghreb central, ils se partagèrent les régions du Désert et y établirent leur séjour. Les Beni-Merîn en occupèrent la partie occidentale, au Sud-Est du Maghreb-el-Acsa, de Tîgourarîn à Debdou et depuis le Molouïa jusqu'à Sidjilmessa; s'éloignant ainsi des Ouémannou et des Iloumi, excepté dans les moments où il fallait se secourir les uns les autres. Quant aux Beni-Badîn, ils occupèrent la partie orientale du même désert et se tinrent au Sud du Maghreb central, depuis Fîguîg et Medîona jusqu'au mont Rached et au Mozab. Tant qu'ils restèrent dans ces régions, ils eurent des luttes continuelles avec les Beni-Merîn, ainsi qu'il arrive aux tribus dont les territoires se touchent. Dans la plupart de ces conflits, la victoire demeura aux Beni-Badîn, grâce au nombre de leurs tribus et à la multitude de leurs guerriers. Il faut se rappeler qu'à cette époque les Badîn formaient quatre branches : les Abd-el-Ouad, les Toudjîn, les Beni-Zerdal et les Beni-Mozab. On peut même y ajouter une cinquième branche, celle des Beni-Rached, car nous avons déjà mentionné que Rached était frère de Badîn[1]. Les Beni-Rached occupèrent la montagne qui porte encore leur nom et qui est située dans le Désert.

Toutes ces tribus continuèrent à habiter ces localités jusqu'à

[1] Voy., ci-devant, p. 302.



l'apparition de la secte almohade. Les Abd-el-Ouad, les Toudjîn et les Maghraoua prirent alors parti pour les Beni-Iloumi contre cette nouvelle puissance, ainsi que nous l'avons raconté dans son histoire. Quand les Almohades eurent subjugué le Maghreb central et soumis les tribus zenatiennes de ce pays, les Abd-el-Ouad et les Toudjîn passèrent du côté des vainqueurs et, par leurs bons services et leur fidélité, méritèrent la faveur de cette dynastie qui les préféra toujours aux Beni-Merîn. On peut voir, à ce sujet, ce que nous dirons dans l'histoire de chacune de ces tribus. Ce fut alors que les Almohades concédèrent aux Beni-Abd-el-Ouad les plaines du Maghreb central qui avaient appartenu aux Beni-Iloumi et aux Beni-Ouémannou.

Après l'entrée des Beni-Badîn dans le Maghreb central, les Beni-Merîn restèrent seuls dans le Désert. Dieu leur tenait en réserve la jouissance d'une autorité et d'un empire dans le Maghreb qui devaient leur permettre de conquérir des royaumes, de subjuguer des provinces, d'étendre leur puissance depuis l'Occident jusqu'à l'Orient et de s'emparer de tous les trônes qui s'élevaient depuis le Sous-el-Acsa jusqu'à l'Ifrîkïa. *Le royaume est à Dieu; il le donne à celui de ses serviteurs qu'il veut*[1] *!*

De même que les Beni-Merîn, leurs collatéraux, les Beni-Abd-el-Ouad, jouirent des faveurs de la fortune et donnèrent au monde un nouveau royaume zenatien. Ils menèrent les peuples par la bride de la conquête, bien qu'ils eussent pour rivaux dans cette puissance d'origine nomade, une tribu de la même race qu'eux, les Beni-Toudjîn.

Dans la seconde race des Zenata, l'on doit compter aussi quelques tribus maghraouiennes de la première catégorie; débris que la dynastie des Khazer laissa dans le territoire de Chelif, ancien siége de sa puissance, berceau de sa nation.

Tous ces peuples aspiraient à la domination et se disputaient entre elles les rênes du commandement : ils tâchaient de s'élever

---

[1] Ces mots sont une imitation d'une phrase coranique; voy. *Coran*, sourate 7, verset 125.



avec l'aide des tribus voisines, et celles-ci, de leur côté, visaient au partage du pouvoir et de l'autorité souveraine. La dynastie des Abd-el-Ouad travailla sans relâche à contenir ces tribus en punissant leur insubordination, et, de même que les Beni-Merîn, à une époque plus récente, elle parvint à briser leur puissance et à paralyser, par l oppression, l'aile de leur ambition[1]. Cela eut pour résultat l'établissement de la dynastie mérinide et sa domination sur toutes ces populations, ainsi que nous aurons à le raconter.

Nous traiterons de ces dynasties, l'une après l'autre, et, en traçant l'histoire des quatre grandes familles qui tiennent les principales places dans la seconde catégorie des Zenata, nous commencerons par les Maghraoua, débris de ceux de la première race, et nous raconterons l'histoire de l'empire régi par leurs chefs, les Aulad-Mendîl.

HISTOIRE DES AULAD-MENDÎL, FAMILLE QUI RÉTABLIT LA DOMINATION DES MAGHRAOUA A CHELIF, DANS LE MAGHREB CENTRAL.

Depuis la chute de la famille des Khazer et la ruine des empires qu'ils avaient fondés à Tlemcen, à Sidjilmessa, à Fez et à Tripoli, la puissance de la race maghraouienne était demeurée assoupie pendant quelque temps, et les branches de cette tribu vivaient éparses dans leurs anciens territoires, les unes en Ifrîkïa, les autres dans les deux Maghrebs, dans le Désert et dans le Tell. La majeure partie des Maghraoua habitait toujours le territoire de Chelif et les lieux voisins, région qui avait été le

---

[1] *Littéralement :* et l'empire abd-el-ouadite, ainsi que l'empire mérinide plus tard, déplumait. l'aile de leur ambition par la douleur cuisante du fardeau qui blesse par le frottement.— Dans le texte arabe de ce passage, qui a été altéré par tous les copistes, il faut lire *el-mokhlica* à la place d'*el-mokhlefa*. Les mots *li-sokhneti 'l-kelli 'l-mokhlica* paraissent former une parenthèse, le verbe *hass*, pris au figuré, se construisant avec la préposition *min*.



berceau de leur tribu et le centre de leurs établissements. On y rencontrait les Beni-Ourcîfan, les Beni-Ourtezman[1], les Beni-Ilît, branche, dit-on, des Ourtezman, les Beni-[Bou-]Saîd, les Beni-Zeddjak et les Beni-Sindjas. Quelques personnes regardent ceux-ci comme appartenant à une autre branche des Zenata que celle des Maghraoua.

Après la chute de la dynastie Khazroun à Tripoli, les membres de cette famille se dispersèrent, et l'un de ses princes, Abd-es-Samed, fils de Mohammed-Ibn-Khazroun, se réfugia dans l'Auras pour échapper à quelques-uns de ses parents qui s'étaient emparés du commandement à Tripoli. Son aïeul, Khazroun-Ibn-Khalîfa, était le sixième roi de cette dynastie. Abd-es-Samed resta quelque temps dans l'Auras et passa ensuite chez les Zouaoua, où il demeura plusieurs années. De là, il se rendit dans le territoire de Chelif et fixa son séjour au milieu des derniers restes de sa tribu. Accueilli avec honneur par les Ourcîfan, les Ourtezman[2], les Beni-Bou-Saîd et les autres peuplades maghraouiennes, qui s'empressaient toutes à respecter en sa personne les droits des Beni-Khazroun, il se les attacha complètement en s'alliant par des mariages à leurs principales familles. Les nombreux enfants qu'il laissa après lui furent connus dans le pays par le nom de Beni-Mohammed et de Khazeriens, titre qui servait à rappeler le nom de leur ancêtre.

Un de ses descendants, nommé Abou-Nas[-Mohammed], fils d'Abd-es-Samed, fils de Ouardjïâ, fils d'Abd-es-Samed, se consacra aux pratiques de la dévotion et aux bonnes œuvres. Il épousa la fille d'un descendant d'Ibn-Makhoukh, prince des Beni-Ouémannou, et acquit sur ce peuple une influence que rehaussaient l'éclat de sa naissance et la noblesse de sa tribu. Les Almohades, dont l'empire s'établit quelque temps après, traitèrent Abou-Nas avec de grands égards à cause de ses vertus, et lui concédèrent une partie de la vallée du Chelif. Jusqu'à son

---

[1] Variante : *Ourtezmar*.

[2] Variante : *Ourtezmin*.

dernier jour, Abou-Nas suivit le genre de vie qu'il avait adopté. Il laissa plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Ouardjïâ ; les autres se nommaient Azîz, Ighrîan, Makour et Abd-er-Rahman. Ce dernier, qui naquit de la fille d'Ibn-Makhouh, fut le favori de son père et de toute la tribu. On lui tenait compte de la haute naissance de sa mère, et, à l'inspection de sa figure, on croyait reconnaître qu'un royaume était destiné à lui et à sa postérité. L'on raconte que, bientôt après sa naissance, sa mère l'emporta dans le Désert et le déposa au pied d'un arbre. Elle s'éloigna alors pour quelque affaire et, pendant son absence, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de cet endroit comme pour se poser sur l'enfant. Elle accourut tout effrayée pour sauver son fils, quand un devin lui dit : « Aie bien soin de lui, car il est » prédestiné à de grandes choses. »

La jeunesse d'Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Nas fut entourée d'une haute considération à cause de sa noble origine et de la bravoure dont il donnait de nombreuses preuves. Soutenu par ses frères et par ses parents, il rallia autour de lui les tribus maghraouiennes et parvint ainsi à une grande puissance. Il s'était même ménagé la faveur du gouvernement almohade par une parfaite soumission et un sincère dévouement. Quand les princes de cet empire traversaient son pays pour aller faire la guerre en Ifrîkïa, ou pour rentrer en Maghreb, ils trouvaient chez lui un accueil si empressé qu'à leur retour, ils ne tarissaient pas sur son éloge. Par cette conduite habile, Abd-er-Rahman acquit de nouveaux titres à la faveur des khalifes almohades. Un membre de la famille royale [d'Abd-el-Moumen] s'étant trouvé dans le territoire de ces Maghraoua, apprit que le khalife de Maroc venait de mourir et, se voyant exposé à perdre la vie par suite de ce changement de règne, il fit cadeau de ses montures et de ses trésors à l'émir Abd-er-Rahman qui l'avait conduit en lieu de sûreté, à travers le pays soumis à ses ordres. Ce fut là pour le chef maghraouien un nouveau moyen d'augmenter sa puissance. Il organisa une partie de ses gens en corps de cavalerie et se vit bientôt entouré d'une foule d'amis et de partisans. La mort le surprit pendant ces préparatifs, et cela à l'époque

où la dynastie d'Abd-el-Moumen, khalifes de Maroc, commençait à perdre de ses forces. Il laissa deux fils, Mendîl et Tehîm.

Mendîl, fils aîné d'Abd-er-Rahman, succéda au commandement de la tribu vers l'époque où Ibn-Ghanîa envahit les provinces du Maghreb central et lança sur tout ce pays les orages de la guerre. Ayant alors conçu l'espoir d'étendre sa domination sur les contrées voisines, il se conduisit comme le lion qui, pour protéger ses lionceaux, fait respecter les environs de sa tanière. Après avoir conquis les régions à l'entour de son pays, il soumit le Ouancherîch, la ville de Médéah et les lieux qui en dépendent. Ce fut lui qui construisit la citadelle de Merat.

A cette époque, la plaine de la Metîdja était couverte de cultures, de villes et de villages. Les historiens rapportent que les habitants de cette région possédaient trente villes assez considérables pour pouvoir y célébrer la prière publique. Mendîl envahit ce pays en y portant la dévastation, et il ne s'en éloigna qu'après y avoir tout ravagé. Pendant cette expédition, il affichait un grand dévouement à la cause des Almohades, étant, disait-il, l'ami de leurs amis et l'ennemi de leurs ennemis.

Yahya-Ibn-Ghanîa s'était laissé enlever l'Ifrîkïa par les Almohades et n'en conservait que la ville et les environs de Cabes, quand le cheikh Abou-Mohammed le hafside mourut à Tunis, l'an 618 (1221), après avoir bien défendu la province confiée à ses soins. Cet événement releva l'espoir d'Ibn-Ghanîa qui, toujours prêt à maintenir la cause des Almoravides, se mit encore à insulter les frontières et à dévaster les villes de l'Ifrîkïa. Ensuite il passa chez les Zenata, lança ses escadrons dans les plaines de ce pays et en balaya toutes les richesses. A la suite de plusieurs rencontres entre les habitants et les troupes de cet aventurier, Mendîl, fils d'Abd-er-Rahman rassembla une armée et lui livra bataille auprès de Metîdja ; mais, abandonné par ses Maghraoua, qui ne purent résister aux charges de l'ennemi, il resta prisonnier entre les mains d'Ibn-Ghanîa et mourut bientôt après, par l'ordre de ce chef. Ceci se passa en l'an 622 (1225) ou 623. A la suite de cette victoire, Ibn-Ghanîa soumit la ville d'Alger et mit en croix, sur les murs de cette forte-

resse, le cadavre de sa victime, afin de frapper de terreur tous ceux qui penseraient à la résistance.

Le commandement des Maghraoua passa aux fils de Mendîl, qui étaient tous gens de mérite, doués d'un noble caractère et soutenus par de nombreux amis. Ils reconnurent pour chef leur frère aîné, El-Abbas-Ibn-Mendîl, et celui-ci adopta les plans de son père, en s'abstenant, toutefois, d'envahir la Metîdja. Sa tribu se laissa ensuite vaincre par les Toudjîn et perdit le Ouancherîch ainsi le pays ouvert qui avoisine Médéa. Repoussée dans le territoire de Cholif, berceau de la nation maghraouienne, elle y fonda un empire bédouin et ne s'occupa plus que de la vie nomade, des tentes et des pâturages. Dans la suite, elle s'empara de Milîana, de Ténès, de Brechk et de Cherchel, en y faisant proclamer la souveraineté des Hafsides. Ce furent les Maghraoua qui fondèrent le village de Mazouna.

Yaghmoracen-Ibn-Zîan s'étant rendu indépendant à Tlemcen, ville que lui, et son frère avant lui, avaient commandée au nom des souverains descendus d'Abd-el-Moumen, entreprit maintenant de conquérir les villes du Maghreb central. Les Toudjîn et les Mendîl, se voyant obligés à reculer, tournèrent leurs regards vers l'émir Abou-Zékérïa le hafside, qui avait maintenant détaché l'Ifrîkïa du royaume des enfants d'Abd-el-Moumen. Invité par les Maghraoua à les soutenir contre les Abd-el-Ouad, ce prince rassembla ses troupes, tant almohades qu'arabes, et vint s'emparer de Tlemçen. En reprenant le chemin de sa capitale, il confirma les émirs zenatiens dans le commandement de leurs tribus et pays respectifs : El-Abbas-Ibn-Mendîl demeura ainsi chef des Maghraoua; Abd-el-Caouï fut déclaré chef des Toudjîn, et les Aulad-Haboura[1] furent reconnus comme chefs des Melîkich. Il autorisa ces émirs à s'entourer des emblèmes de la souveraineté et leur permit de paraître ainsi en sa présence.

El-Abbas ayant conclu un traité de paix avec Yaghmoracen, se rendit à Tlemcen et reçut de ce chef l'accueil le plus flatteur ;

---

[1] Variante : *Hatoura*.

mais, bientôt après, il céda à un mouvement de colère et quitta cette ville. L'on rapporte que dans un jour de réception, il raconta devant Yaghmoracen qu'il avait vu un seul cavalier tenir tête à deux cents. Quelques membres de la famille abd-el-ouadite qui entendirent ces paroles lui donnèrent un démenti. Tel fut le motif de sa colère et de son départ pour sa tribu. Plus tard, Yaghmoracen découvrit que le fait était vrai et que le cavalier était El-Abbas lui-même. Ce chef maghraouien mourut en 647 (1249-50), vingt-cinq ans après son père.

Mohammed-Ibn-Mendîl, frère et successeur d'El-Abbas, ayant conclu une paix avec Yaghmoracen, l'année de [la bataille de] Keldaman, c'est-à-dire en 657[1] (1259), rangea ses Maghraoua sous les drapeaux des Abd-el-Ouad, et marcha avec eux contre le Maghreb[-el-Acsa]. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack le mérinide repoussa cette invasion et força les coalisés à rentrer dans leurs pays respectifs.

La guerre ayant éclaté de nouveau entre les Abd-el-Ouad et les Maghraoua, ceux-ci perdirent la ville de Milîana dont les habitants se soulevèrent contre la domination hafside. Voici l'histoire de cette révolte : Abou-'l-Abbas-el-Milîani était l'homme de son époque le plus distingué par le savoir, la piété et la connaissance des traditions relatives au Prophète. Dans cette dernière partie, il possédait des renseignements tirés des meilleures sources. Les hommes les plus éminents faisaient le voyage de Milîana exprès pour le voir, et les premiers docteurs du siècle allèrent écouter ses leçons. Placé par l'opinion publique au plus haut rang de sainteté, il obtint le commandement de sa ville natale et remplit les fonctions de cet office sous le règne de Yacoub-el-Mansour et des fils de ce monarque. Ce fut dans cette sphère propice que fut élevé son fils Abou-Ali. Tout en acquérant des connaissances étendues, ce jeune homme nourrissait des projets ambitieux et l'amour de la domination. A la

[1] Le texte arabe ainsi que celui des manuscrits porte une fausse date, celle de 647.



mort de son père, il s'élança dans la carrière du commandement et, voyant que les Maghraoua et les Beni-Abd-el-Ouad étaient en guerre, il conçut la pensée de tirer avantage de cet état de choses pour se rendre indépendant à Milîana. Ayant pris ses mesures en conséquence, il accomplit son projet, l'an 659 (1261), et fit disparaître de la prière du vendredi le nom de son souverain El-Mostancer. Quand la nouvelle de cette révolte fut parvenue à Tunis, ce khalife plaça son frère Abou-Hafs à la tête d'une armée almohade et l'envoya contre le rebelle. Dans cette armée, on remarqua Don Henri, fils de Hernandez, membre de la famille des Alphonse, rois de Galice. Ce prince, accompagné d'une bande d'amis, s'était enfui de la cour de son père [1] et avait cherché un asile auprès du souverain hafside. Comme le siége de Milîana traîna en longueur, Abou-Hafs se ménagea des intelligences dans la ville et, favorisé par les notables qui étaient très-mal disposés pour l'usurpateur, il y fit passer de nuit quelques troupes et réussit à s'en emparer de vive force. Abou-Ali se sauva à la faveur de l'obscurité et, sortant de la ville par un aquéduc, il alla trouver les Arabes nomades et se mettre sous la protection de Yacoub-Ibn-Mouça, émir des Attaf, tribu zoghbienne. De là, il se rendit auprès de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack. Dans un de nos chapitres sur les Mérinides, nous reprendrons l'histoire de cet aventurier.

L'émir Abou-Hafs ramena ses troupes à Tunis, après avoir donné le gouvernement de Milîana à Mohammed-Ibn-Mendîl. Ce chef rétablit dans la prière du vendredi le nom du souverain hafside et mourut en l'an 662 (1263-4) dans la quinzième année de sa nomination [au commandement des Maghraoua]. Il fut assassiné par ses frères, Thabet et Aïd, pendant que la tribu stationnait à El-Khamîs, localité de la plaine qui fait partie du territoire maghraouien. Son neveu, Atïa-Ibn-Monîf, fut tué à côté de lui. Thabet rassembla alors ses partisans et s'associa Aïd dans le commandement de la tribu. La division se mit dès-lors

---

[1] Il faut lire *son frère*. Voy t. II, p. 317.

dans le sein de la famille Mendîl, et l'indignation que ces forfaits avait excitée fermentait encore dans tous les cœurs, quand Yaghmoracen leur fit sentir de nouveau la puissance dont il disposait. Omar, fils de Mendîl et frère des assassins, prit avec le chef abd-el-ouadite l'engagement de le mettre en possession de Milîana, à la condition d'obtenir, par son appui, le commandement des Maghraoua. En l'an 668 (1269-70), cette convention reçut son accomplissement : Yaghmoracen occupa la ville de Milîana, y établit Omar comme son lieutenant et fit proclamer la déposition de Thabet. Il se trouva ainsi maître des Maghraoua, dont il avait le chef sous ses ordres.

Thabet et Aïd cherchèrent alors à capter la bienveillance de Yaghmoracen et à contrarier leur frère Omar, en se servant des mêmes moyens que celui-ci avait employés ; aussi, en l'an 672 (1273-4), ils livrèrent à ce prince la ville de Ténès, moyennant douze mille pièces d'or. Omar garda le commandement jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu quatre années plus tard.

Thabet-Ibn-Mendîl prit alors le commandement des Maghraoua, et son frère Aïd, ayant désiré faire la guerre aux chrétiens, passa en Espagne avec ses amis, Zîan-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï et Abd-el-Melek Ibn-Yaghmoracen, les plus braves cavaliers de la nation zenatienne. Plus tard, Thabet rompit ses engagements envers Yaghmoracen et lui reprit Ténès et Milîana ; puis, en l'an 681 (1282-3), il se vit obligé à lui rendre la première de ces villes. Bientôt après, Yaghmoracen mourut et Ténès se révolta, mais son fils et successeur, Othman, dirigea tant d'expéditions contre les Toudjîn et les Maghraoua qu'il finit par leur tout enlever. En 687 (1288-9), il obtint des Beni-Lemdïa la remise de Médéa, conquit sur Thabet la ville de Mazouna et le contraignit ensuite à lui céder celle de Ténès. Jusqu'à l'an 693 (1294), il ne cessa de châtier les Maghraoua et, s'étant emparé de leurs villes, il occupa toutes leurs campagnes aussi et les rejeta dans les montagnes. Thabet s'enferma dans Brechk avec l'intention d'y faire une vigoureuse résistance ; mais, se voyant assiégé par Othman et prêt à succomber, il s'embarqua pour le Maghreb-el-Acsa, en l'an 694, et alla implorer le secours

de Youçof-Ibn-Yacoub, sultan des Beni-Merîn. Ayant obtenu de ce monarque un bon accueil et la promesse d'un appui efficace, il se logea dans Fez et gagna l'amitié d'Ibn-el-Acheheb, un des cheikhs des Beni-Asker[, tribu mérinide]. Un jour, étant allé lui rendre visite, il entra sans se faire annoncer et fut attaqué et tué par ce chef qui était alors en état d'ivresse. Le sultan fut très-fâché de cet événement et vengea la mort de son protégé.

Mohammed, fils de Thabet, gouverna d'abord les Maghraoua au nom de son père; ensuite il usurpa toute l'autorité et, quand Thabet partit pour le Maghreb, il se déclara chef de la tribu. Il cessa de vivre peu de temps après la mort de son prédécesseur et fut remplacé par son frère Ali. Celui-ci fut tué par son frère Monîf, qui lui disputait le pouvoir avec l'appui de Rahmoun, un autre de ses frères. Les meurtriers, se voyant repoussés par les Maghraoua que leur crime avait indignés, se rendirent à la cour d'Othman-Ibn-Yaghmoracen et obtinrent de ce prince les moyens de passer en Espagne. Ayant traversé le Détroit, ils allèrent trouver leur frère Mâmer-Ibn-Thabet, qui commandait un corps de troupes qu'on avait stationné à El-Baghîra (?) pour faire la guerre sainte. Cet officier se démit en faveur de Monîf qui obtint ainsi son premier commandement en Espagne. Abd-el-Moumen, un autre de leurs frères, s'y rendit aussi et ils se fixèrent tous dans ce pays. On y trouve encore les descendants de Yacoub-Ibn-Zîan, petit-fils d'Abd-el-Moumen, et ceux d'Ibn-Omar, fils de Monîf.

En l'an 694 (1294-5), aussitôt après la mort de Thabet-Ibn-Mendîl, ses fils et toute sa famille éprouvèrent la bonté du sultan Youçof-Ibn-Yacoub, lequel se chargea de leur entretien et prit pour femme la sœur de Rached, fils de Mohammed et petit-fils de Thabet. En 696, ce monarque investit Tlemcen et bâtit une ville auprès de cette place forte afin de pouvoir la tenir étroitement bloquée. Pendant la durée du siége, il expédia des colonnes de troupes dans les contrées voisines et fit choix d'Omar, fils de Ouîghern et petit-fils de Mendîl, pour gouverner les Maghraoua et le territoire de Chelif. En 699 (1299-1300), il fournit à ce chef un corps d'armée et le mit ainsi en mesure de

réduire Milîana, Ténès et Mazouna. Rached fut très-mécontent de n'avoir pas obtenu le commandement de sa tribu, charge à laquelle il croyait avoir plus de droits que tout autre, tant par sa naissance que par son alliance avec le sultan; aussi, dans sa colère, il s'enfuit du camp impérial et se jeta dans les montagnes de Metîdja d'où il parvint, au moyen de ses émissaires, à se former un parti chez les Maghraoua. Paraissant alors à l'improviste au milieu de cette tribu, il y jeta la désunion et, par ses intrigues, il décida les habitants de Mazouna à se révolter contre les Mérinides. Ensuite, il marcha sur Azemmor, place située dans le pays ouvert du territoire maghraouien, et, dans une attaque de nuit, il y surprit Omar-Ibn-Ouîghern et lui ôta la vie, Par ce coup de main, il rallia le reste de la tribu autour de lui. Le sultan prit aussitôt des mesures pour comprimer cette insurrection et envoya de ce côté plusieurs corps d'armée dont l'un, composé de guerriers appartenant à la tribu des Beni-Asker, était commandé par El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-Talac; un autre, formé des Beni-Ourtadjen, avait pour chef Ali-Ibn-Mohammed-Ibn el-Kheïri; un troisième, fourni par les Beni-Toudjîn, obéissait à Abou-Bekr-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Caouï, et un détachement de la milice y marcha aussi sous la conduite d'Ali-Ibn-Hassan-es-Sobhi, client de la famille royale. Mohammed, fils d'Omar et petit-fils de Mendîl, reçut en même temps sa nomination au commandement des Maghraoua. Ces troupes arrivèrent devant Mazouna où Rached avait laissé une forte garnison sous les ordres de ses cousins, Ali et Hammou, fils de Yahya-Ibn-Thabet. Rached lui-même monta chez les Beni-Bou-Saîd afin de mieux surveiller les mouvements de l'ennemi.

Après avoir soutenu un siége de deux années, Ali, fils de Yahya se vit réduit presqu'à la dernière extrêmité et chargea son frère Hammou d'aller implorer la miséricorde du sultan. Cet envoyé se présenta devant le prince et fut aussitôt conduit en prison parce qu'il ne s'était pas muni d'un sauf-conduit. En l'an 703 (1303-4), Ali fut tellement découragé par l'épuisement de ses vivres qu'il se laissa emporter par le désespoir et alla se livrer aux assiégeants. Le sultan, auquel on l'envoya, lui fit grâce de

la vie et se contenta de l'enfermer dans la même prison avec Hámmou. Par ce trait de clémence, il espérait dissiper les craintes de Rached et le décider à rentrer dans le devoir. Abou-Yahya-Ibn-Yacoub obtint alors de son frère, le sultan, le commandement d'une armée et partit pour la frontière orientale de l'empire, afin d'attaquer Rached dans la montagne des Beni-Bou-Saîd ; mais, pendant que ses troupes, à la suite d'un long siége, croyaient avoir trouvé l'occasion de surprendre la place et tâchaient d'y monter par des escarpements presque impraticables, il les vit culbuter inopinément par les gens de son adversaire. Cette affaire eut lieu en l'an 704 et coûta la vie à un grand nombre de Mérînides et d'autres guerriers. A la nouvelle de ce grave échec, le sultan laissa éclater sa colère et ordonna la mort d'Ali-Ibn-Yahya, de Hammou-Ibn-Yahya et de tous ceux qui avaient suivi leur fortune. Ces malheureux furent massacrés à coups de flèches.

La même année, Abou-Yahya-Ibn-Yacoub entreprit une nouvelle expédition par l'ordre de son frère, le sultan Youçof, et, après avoir fait rentrer dans l'obéissance le pays des Maghraoua, il alla bloquer les montagnes de Sanhadja qui dépendent de Metîdja. Rached, qui s'y était retiré avec son oncle, Monîf-Ibn-Thabet[1], et une bande de Thâlebiens dont il avait obtenu l'appui, ouvrit alors des négociations avec le sultan et, par un traité de paix, il obtint l'éloignement des troupes mérinides. Monîf-Ibn-Thabet, ses enfants et les gens de sa maison passèrent en Espagne où ils se fixèrent définitivement.

Vers la fin de l'an 706 (mai 1307), Youçof-Ibn-Yacoub mourut dans son camp, sous les murs de Tlemcen, et son petit-fils, Abou-Thabet, conclut avec Abou-Zîan-Ibn-Othman, sultan des Beni-Abd-el-Ouad, un traité par lequel il prit l'engagement de remettre à ce prince toutes les villes, provinces et forteresses

---

[1] Notre auteur ne nous explique pas pourquoi Monîf-Ibn-Thabet, qui avait déjà quitté l'Afrique (voy., ci-devant, p. 318), s'était décidé à y rentrer.

que les Mérinides lui avaient enlevées. Quand on fit tenir aux garnisons de ces places et aux officiers du gouvernement mérinide l'ordre de les livrer aux agents d'Abou-Zîan, l'émir Rached crut avoir trouvé l'occasion de rentrer en possession de ses états et alla camper devant Milîana; mais, s'étant aperçu que les Mérinides, en évacuant cette ville ainsi que Ténès, les avaient remises aux Abd-el-Ouadites, il sentit l'inutilité de sa tentative et se retira.

La mort d'Abou-Zîan eut lieu peu de temps après, et son frère Abou-Hammou-Mouça, étant monté sur le trône, étendit son autorité sur tout le Maghreb central. En l'an 707 (1307-8), il se rendit maître de Taferguint; ensuite il reprit Milîana, Médéa et Ténès, villes dont il confia le commandement à son affranchi Moçameh.

Pendant ces événements, le sultan de Bougie, Abou-'l-Baca-Khaled, fils de l'émir Abou-Zékérïa et petit-fils du sultan hafside Abou-Ishac, était entré dans la Metîdja, avec l'intention de reprendre Alger sur Ibn-Allan, chef qui s'y était rendu indépendant[1]. Rached vint alors se mettre au service de ce prince, qui lui fit l'accueil le plus honorable, et, par son entremise, il contracta, au nom des Maghraoua, une alliance avec les Sanhadja, tribu toute dévouée au gouvernement hafside, maîtresse des plaines qui dépendent de Bougie ainsi que des montagnes des Zouaoua. Yacoub-Ibn-Khalouf, chef des Sanhadja et vizir impérial, prit alors avec Rached l'engagement de se soutenir mutuellement.

Le sultan Abou-'l-Baca ayant entrepris l'expédition qui devait le mettre en possession de Tunis, confia le gouvernement de Bougie à Ibn-Khalouf, et celui-ci retint auprès de lui l'émir Rached et les guerriers qui l'accompagnaient. Dès lors, le chef maghraouien déploya la plus grande bravoure sous les yeux du vizir et montra un dévouement parfait à ses alliés sanhadjiens. Le sultan venait d'occuper la capitale et de s'asseoir sur le trône

[1] Voy. t. II, pp. 417, 426.

de ses pères quand le grand chambellan fit un grave affront à Rached en infligeant à un serviteur de cet émir une punition prescrite par la loi. Cet homme, ayant commis des vols à main armée sur la grande route, fut amené devant le tribunal du sultan et condamné à mort. Le ministre fit exécuter la sentence dictée par Dieu lui-même [dans le Coran] et porta ainsi l'atteinte la plus sensible à la fierté de Rached. Outré de colère, le maghraouien courut trouver son allié, Yacoub-Ibn-Khalouf, dont la tribu campait habituellement avec la sienne dans le territoire des Zouaoua. Or, pendant cet intervalle, Yacoub venait de mourir, et son fils Abd-er-Rahman, qui avait obtenu du sultan le commandement des Sanhadja, ne se montra nullement disposé à respecter les engagements d'amitié que son père et Rached avaient contractés. Une discussion eut lieu entre les deux chefs : Abd-er-Rahman s'offensa d'une plaisanterie que le maghraouien lui adressa, et celui-ci, fier de sa haute position au service de l'empire et du corps de guerriers qu'il commandait, accabla le sanhadjien de sarcasmes. Abd-er-Rahman, ne pouvant plus se contenir, appela ses domestiques et tomba avec eux sur Rached qui mourut criblé de coups de lance.

Les tribus maghraouiennes furent si consternées de cet événement qu'elles abandonnèrent tout-à-fait le territoire de Chelif et passèrent dans d'autres pays. Les Beni-Monîf [1] et les Beni-Ouîghern émigrèrent en Espagne avec l'intention de se poster sur la frontière musulmane et de combattre les chrétiens. Une partie d'entr'eux y forma même des garnisons sédentaires, et leur postérité s'y trouve encore. Une autre fraction maghraouienne, composée de gens de la classe moyenne, se mit sous la protection des Almohades, et fournit jusqu'à son extinction, un fort contingent à leur armée. Ali, fils de Rached, fut conduit au palais des souverains de Maroc, où sa tante se chargea de l'élever. Les Aulad-Mendîl se transportèrent en masse

---

[1] Cette indication ne s'accorde pas avec celles que notre auteur vient de donner ; voy. p. 320.



dans le territoire des Beni-Merîn et s'unirent à cette tribu par les liens de voisinage et par des mariages. L'alliance de ces deux peuples se maintint jusqu'à l'époque où les Mérinides envahirent le Maghreb central.

Le sultan Abou-'l-Hacen, ayant soumis cette région, renversé la dynastie des Abd-el-Ouad et combiné tous les peuples zenatiens en une seule nation, incorpora dans ses états le pays des Maghraoua ainsi que les provinces hafsides de l'Ifrîkïa. Ensuite, au commencement de l'année 749 (avril 1348), il essuya, auprès de Cairouan, l'échec fatal dont nous avons donné ailleurs les détails[1]. Alors, de tous côtés, les provinces se révoltèrent; les fils des anciens chefs s'emparèrent de leurs états héréditaires, et Ali, fils de Rached et petit-fils de Mohammed-Ibn-Thabet-Ibn-Mendîl, prit possession du territoire de Chelif et soumit Milîana, Ténès, Brechk, Cherchel et les autres villes de cette région. Ayant alors rétabli la principauté bédouine de ses aïeux, il réprima vigoureusement les tentatives des tribus qui osaient l'attaquer.

A cette époque, le sultan Abou-'l-Hacen venait d'arriver à Alger, après avoir échappé aux dangers qui l'entouraient en Ifrîkïa et aux périls d'un naufrage auprès de Bougie; et, comme il conservait encore l'espoir de recouvrer les royaumes qu'il avait perdus, il eut une conférence avec Ali-Ibn-Rached et fit un appel à sa reconnaissance. Le maghraouien s'en montra très-ému, mais il ne voulut consentir à prendre les armes contre les Abd-el-Ouad, à moins d'être formellement reconnu comme souverain du pays que sa tribu occupait autour de Chelif. Voyant repousser cette demande, il s'éloigna du sultan et embrassa le parti des Abd-el-Ouad, famille dont l'empire s'était relevé à Tlemcen. Le sultan quitta Alger pour lui livrer bataille et, en l'an 751 (1350-1), il essuya, auprès du Chedîouïa, une défaite totale et la perte de son fils En-Nacer, tué par les Maghraoua.

---

[1] Voy., ci-devant, p. 34, et, ci-après, dans l'histoire des Abd-el-Ouad et dans celle des Beni-Merîn.



S'étant alors jeté dans le Désert, il atteignit le Maghreb-el-Acsa, ainsi que le lecteur verra dans l'histoire des Mérinides.

Après avoir relevé l'empire de Tlemcen, les princes de la famille de Yaghmoracen résolurent d'occuper le pays des Maghraoua, comme ayant déjà fait partie de leurs états. En l'an 752 (1351-2), Abou-Thabet-ez-Zaïm, fils d'Abd-er-Rahman-Ibn-Yaghmoracen et lieutenant de son frère, le sultan des Abd-el-Ouad, entra dans le territoire maghraouien à la tête d'une armée nombreuse, s'empara de tout, villes et campagnes, et força Ali-Ibn-Rached à s'enfermer dans Ténès avec une petite troupe de partisans. A la suite d'un siége assez prolongé, Ténès succomba, et Ali, se voyant mis dans l'impossibilité de s'échapper, quitta ses compagnons, passa dans un cabinet du château et se perça le cœur avec son épée. La triste fin d'un homme aussi distingué fournit, pendant longtemps, le sujet de toutes les conversations. Ténès fut emporté d'assaut, et tous les Maghraoua qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée. Le reste de la tribu se dispersa et prit service dans les états voisins; les uns comme cavaliers et les autres comme fantassins. Ainsi tomba l'empire des Maghraoua, habitants du territoire de Chelif.

Les Beni-Merin s'étant ensuite emparés de Tlemcen pour la seconde fois, renversèrent de nouveau la dynastie abd-el-ouadite et en détruisirent la puissance; mais, après la mort[1] d'Abou-Einan et la retraite de la garnison mérinide, la famille de Yaghmoracen vit relever son autorité pour la troisième fois, grâce aux efforts de Mouça[2]-Abou-Hammou II, fils de Youçof. Dans l'histoire des Abd-el-Ouad se trouveront les détails de ces événements.

Au commencement de l'an 772 (août 1370), le sultan Abd-el-Azîz, fils du sultan Abou-'l-Hacen, partit à la tête de l'armée mérinide, s'empara de Tlemcen, qui succomba ainsi pour la

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *bi-mehlek* à la place de *bi-molk*.

[2] Les manuscrits et le texte arabe imprimé portent *Ibn-Mouça*, fausse leçon.



troisième fois, et envoya des troupes à la poursuite d'Abou-Hammou, qui s'était enfui avec les gens de sa maison et ses partisans arabes. Les Mérinides poussèrent jusqu'à El-Bat'ha, où ils prirent quelques jours de repos.

Il se trouvait dans cette armée un jeune homme nommé Hamza, fils du même Ali-Ibn-Rached qui périt de sa propre main. Comme la famille royale s'était alliée à la sienne par un mariage, Hamza, demeuré orphelin, fut élevé dans le palais avec tous les soins, toute la tendresse que l'on pouvait montrer à un parent. Sorti de l'adolescence et devenu homme, il ne voulut plus être à la charge de l'empire et rester confondu avec les autres jeunes gens de la cour. Le vizir et général en chef, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi, auquel il alla se plaindre de sa position, le reçut très-mal et le renvoya avec beaucoup de dureté. Hamza en fut tellement offensé qu'il s'enfuit à l'ombre de la nuit et courut à la montagne des Beni-Bou-Saïd, dans le pays de Chelif. Cette tribu le prit sous sa protection, et les Maghraoua, invités à le soutenir, y répondirent avec empressement. Une armée, composée de Mérinides et de troupes de la milice, et commandée par le vizir, Omar-Ibn-Masoud-Ibn-Mendîl-Ibn-Hammama, chef des Tîrbîghîn, marcha contre lui par l'ordre du sultan Abd-el-Azîz et, pendant l'année entière qu'elle tint cette montagne bloquée, elle eut à subir autant de pertes qu'elle en fit éprouver aux insurgés. Le sultan commença enfin à soupçonner son vizir d'être d'intelligence avec eux, et, sur les représentations que lui adressèrent les ennemis de cet officier, il ordonna son arrestation et le remplaça par Abou-Bekr-Ibn-Ghazi-Ibn-el-Kas. L'armée nombreuse que ce ministre emmena avec lui attaqua les Maghraoua dans leur montagne et profita de leur effroi pour les chasser de la forte position où ils s'étaient retranchés. Hamza prit la fuite avec un petit nombre de partisans fidèles et courut se réfugier dans le pays des Hosein, tribu qui, peu de temps auparavant, s'était mise en révolte contre les Mérinides pour soutenir le prince abd-el-ouadite Abou-Zîan-Ibn-Abi-Saïd. Après le départ des fugitifs, les Beni-Bou-Saïd firent leur soumission d'une manière franche et sincère, ce qui ne

manqua pas de laisser une bonne impression sur l'esprit du sultan; et, plus tard, quand Hamza accourut chez eux avec une petite troupe d'amis, ils le repoussèrent en déclarant qu'ils tenaient au gouvernement mérinide par les liens de l'obéissance. Frustré dans son espoir, Hamza redescendit dans la plaine avec l'intention de surprendre Tîmzought, mais la garnison de cette ville sortit à sa rencontre, le força à tourner le dos et le poursuivit si vigoureusement qu'elle le fit prisonnier. Le vizir Ibn-Ghazi, auquel on conduisit Hamza et ses camarades, reçut du sultan, quelque temps après, l'ordre de les décapiter tous. Leurs têtes furent envoyées à la cour, et leurs cadavres furent empalés sous les murs de Miliana.

Avec Hamza, les Maghraoua perdirent toute leur puissance et, se voyant réduits à subir, en esclaves, la domination d'émirs étrangers, ils partirent, les uns pour servir dans les armées des états voisins, et les autres pour vivre dispersés dans des régions éloignées; ainsi que cela leur était déjà arrivé avant qu'ils eussent fondé leur dernier empire, celui dont nous venons de retraçer l'histoire.

HISTOIRE DE L'EMPIRE FONDÉ A TLEMCEN PAR LES BENI-ABD-EL-OUAD ET DE LA DOMINATION EXERCÉE PAR CETTE TRIBU DANS LE MAGHREB.

Au commencement des chapitres consacrés à l'histoire des Zenata de la seconde race, nous avons dit[1] que les Beni-Abd-el-Ouad[2] descendaient de Badîn-Ibn-Mohammed et que leur tribu

---

[1] Page 302 de ce volume.

[2] *Abd-el-Ouad* est, sans doute, une altération berbère du nom *Abd-el-Ouahed (serviteur du Dieu unique)*, bien qu'un historien maghrebin prétende qu'*Abd-el-Ouad* soit une altération des mots *âabed-el-ouadi (l'adorateur de la vallée)*. L'aïeul de cette tribu, dit-il, était un dévot qui vivait dans la solitude.



était sœur de celles de Toudjîn, des Mozab, des Zerdal et des Beni-Rached. Après avoir fait observer que leur généalogie remontait à Zahhîk-Ibn-Ouacîn-Ibn-Ourchîk-Ibn-Djana, nous avons indiqué leur état d'existence à l'époque où ils habitaient les régions du Désert, avant d'avoir fondé un empire, et nous avons mentionné que plusieurs peuples sortis de la même souche qu'eux occupaient le Mozab, le mont Rached, Fîguîg et les bords du Molouïa. Nous y avons ajouté quelques mots au sujet de leurs démêlés avec les Beni-Merîn, tribu qui tire aussi son origine de Zahhîk-Ibn-Ouacîn.

Tant que les Abd-el-Ouad séjournaient dans leurs anciens territoires, ils restaient attachés aux Beni-Rached, aux Beni-Zerdal et aux Mozab par les liens de famille et par des traités ; mais, à presque toutes les époques, ils étaient en guerre avec les Toudjîn. Pendant très-longtemps, ils dominaient [eux et les Toudjîn] sur les campagnes du Maghreb central, tout en reconnaissant l'autorité des Beni-Ouémannou et des Beni-Iloumi, quand ces deux dernières tribus y étaient les plus fortes.

D'après certains renseignements qui nous sont parvenus, ils auraient eu pour chef, à cette époque, un nommé Youçof-Ibn-Tekfa. Abd-el-Moumen ayant alors envahi le territoire de Tlemcen, envoya dans le pays des Zenata une armée almohade commandée par le cheikh Abou-Hafs. La rude leçon que ce général donna aux Beni-Abd-el-Ouad les rendit parfaitement soumis pour l'avenir et assura leur dévouement à la dynastie des Almohades.

La tribu des Abd-el-Ouad formait plusieurs branches dont les plus distingués, dit-on, étaient six ; savoir : les Beni-Yatkîn, les Beni-Ouellou, les Beni-Ourstef, les Masouha, les Beni-Toumert[1] et les Beni-'l-Cacem. Cette dernière famille se nommait dans leur langue, *Aïth-Cacem*, le mot *aïth* étant employé chez eux comme particule servant à former des adjectifs patro-

---

[1] *Toumert*, nom propre assez connu, paraît être le nom *Omar* berbérisé.



nymiques et ethniques [1]. Les Beni-'l-Cacem eux-mêmes se disent descendants d'El-Cacem l'idrîcide, fils, selon les uns, de Mohammed-Ibn-Idrîs, et, selon les autres, de Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Idrîs, ou bien de Mohammed-Ibn-el-Cacem-Ibn-Idrîs. Ce n'est là cependant qu'une assertion sans preuve, bien que les Beni-'l-Cacem s'accordent à la soutenir ; mais l'on sait combien les peuples nomades sont peu au courant de généalogies telles que celle-ci [2]. Ce qu'il peut y avoir de vrai n'est connu que de Dieu seul. L'on raconte même que Yaghmoracen-Ibn-Zîan, fondateur de leur dynastie, ayant entendu des personnes faire remonter sa famille à Idrîs, s'écria, dans le dialecte barbare de sa nation : « Si c'est vrai, cela nous profitera auprès de Dieu ; » mais, dans ce monde, nous ne devrons notre succès qu'à nos » épées. »

La famille des Beni-'l-Cacem conserva toujours le privilége de commander aux Beni-Abd-el-Ouad, avantage qu'elle devait à sa puissance et à son esprit de corps. Elle se partagea en plusieurs branches dont l'une, appelée les Beni-Ignîmen [3]-Ibn-el-Cacem, donna naissance à Ouîghern, fils de Masoud, fils d'Ignîmen, et à Omar et Ignîmen, frères de Ouîghern. Du premier des deux Ignîmen, ou du dernier, selon quelques récits, naquit Adouï-Ibn-Ignîmen.

La famille de Ouîghern produisit Abd-el-Hack-Ibn-Menaghfad. Du temps d'Abd-el-Moumen, ce fut celui-ci et Adouï qui commandaient aux Beni-Abd-el-Ouad. Abd-el-Hack-Ibn-Menaghfad est le même chef qui, ayant reçu d'Abd-el-Moumen la conduite d'une troupe d'Almohades, reprit un grand butin que les Beni-Merîn étaient en train d'enlever, et tua El-Mokhaddeb à Messoun [4]. Les historiens le nomment Abd-el-Hack-Ibn-Mâdd, ce

---

[1] *Aïth* signifie *gens*, *peuple*, *tribu*.

[2] L'auteur aurait pu ajouter : et combien ils sont portés à se rattacher, par des fausses généalogies, à la famille de Mahomet.

[3] Variante : *Ikrîmen*.

[4] Voy. t. II, p. 180.

qui n'est pas exact; car le nom *Mâdd* n'appartient pas au dialecte zenatien : il faut écrire et prononcer *Menaghfad.*

Une autre ramification de la famille El-Cacem eut pour aïeul Motahher, fils de Yemel, fils d'Izguen[1], fils de Cacem. Sous le règne d'Abd-el-Moumen, Hammama, fils de Motahher, était un de leurs cheikhs. Il se distingua par sa bravoure dans la guerre des Zenata contre les Almohades; mais, ayant ensuite fait sa soumission, il se dévoua au service de cette dynastie.

Les Beni-Ali[2] autre branche de la famille Cacem, parvinrent au commandement de toute la tribu par suite de la puissance qu'ils tiraient de leur nombre et de leur esprit de corps. Ils se composaient de quatre grandes familles : les Beni-Tâ-Allah, les Beni-Deloul, les Beni-Gommi et les Beni-Moti-Ibn-Djouher, toutes descendues d'Ali. Chez les Tâ-Allah, le commandement appartenait à la famille des Beni-Mohammed-Ibn-Zegdan[3]-Ibn-Tîdoukcen-Ibn-Tâ-Allah.

Voilà le sommaire de tout ce que l'on rapporte au sujet de la postérité d'Abd-el-Ouad.

En faisant la conquête du Maghreb central, les Almohades eurent beaucoup à se louer du dévouement et des bons services de ces tribus; aussi leur témoignèrent-ils, dans la suite, une grande bienveillance, et ils leur concédèrent les territoires qui avaient appartenu aux Beni-Iloumi et aux Beni-Ouémannou. Après l'établissement des Beni-Abd-el-Ouad dans ces localités, une querelle s'éleva entre les Beni-Tâ-Allah et les Beni-Gommi, par suite de laquelle, Kendouz, membre de cette dernière famille, tua Zîan-Ibn-Thabet, membre et cheikh de la famille des Beni-Mohammed-Ibn-Zegdan. Djaber-Ibn-Youçof-Ibn-Mohammed, cousin et successeur de Zîan, vengea la mort de son parent en tuant Kendouz, soit de guet-apens, soit dans un des combats que les deux tribus se livrèrent entr'elles. La tête de Kendouz et

[1] Variantes : *Irguen*, *Bergen*, *Mezguen*, *Izgou*.

[2] Ali était frère de Motahher.

[3] Variantes : *Zegdar*, *Zegdaz*, *Zegran*. Ibn-Khaldoun paraît avoir écrit *Zekeddan*.



celles de ses compagnons furent envoyées à Yaghmoracen, fils de Zîan-Ibn-Thabet, et ce chef, dont la soif de vengeance n'était pas encore assouvie, les substitua aux grosses pierres qui servaient à soutenir sur le feu la marmite de sa tente. En conséquence de ces événements, les Beni-Ghommi, accompagnés de leur chef, Abd-Allah, fils de Kendouz, quittèrent le pays et se rendirent à Tunis, auprès de l'émir hafside, Abou-Zékérïa. Les Abd-el-Ouad, dont le commandement passa alors entre les mains de Djaber, fils de Youçof-Ibn-Mohammed, continuèrent à habiter les plaines du Maghreb central jusqu'à l'époque où la puissance de la dynastie almohade commençait à décliner.

Yahya-Ibn-Ghanîa s'étant alors emparé des provinces de Cabes et de Tripoli, fit de fréquentes incursions dans les plaines de l'Ifrîkïa ; pénétrant à l'improviste dans les villes, il les mit en ruine et, parcourant les campagnes, il y répandit la dévastation. Dans une de ces courses, il ravagea le territoire des Zenata, tua leurs émirs, pilla Tlemcen, Oran et d'autres villes du Maghreb central. Il s'acharna tellement sur Téhert par des incursions, par des enlèvements de caravanes et par la destruction des moissons qu'il réduisit cette ville à la dernière misère ; de sorte qu'après la trentième année du septième siècle, les ruines mêmes en avaient disparu.

A l'époque où vivait Ibn-Ghanîa, Tlemcen était une des localités qui possédaient une garnison almohade, et elle servait de résidence à un prince de la famille royale, chargé de la défense de la province et du maintien de l'ordre. Le sultan El-Mamoun en avait confié le commandement à son frère, le cîd Abou-Saîd, mais ce prince négligea totalement l'administration du pays et se laissa mener aveuglément[1] par un cheikh de la tribu des Koumïa, nommé El-Hacen-Ibn-Habboun, qui était alors gouverneur du territoire [de Tlemcen]. Ce fonctionnaire nourrissait depuis longtemps une haine profonde contre les Beni-Abd-el-Ouad à cause de la domination qu'ils exerçaient sur les autres tribus et, voulant gratifier sa rancune, il persuada au cîd Abou-Saîd

[1] Après le verbe *r'aleb*, il faut insérer le mot *alaihi*.



d'emprisonner plusieurs cheikhs abd-el-ouadites qui lui étaient venus en députation. Il se trouvait alors en garnison à Tlemcen une compagnie de troupes almoravides que le gouvernement almohade avait épargnées et qu'Abd-el-Moumen avait fait inscrire de nouveau sur les contrôles de l'armée. Leur capitaine, Ibrahîm-Ibn-Ismaîl-Ibn-Allan, intercéda en faveur des détenus et, voyant repousser sa prière, il écouta les inspirations de la fierté blessée, et résolut de se déclarer pour Ibn-Ghanîa, prince de sa nation, restaurateur de l'empire almoravide. Sans perdre un instant, il tua Ibn-Habboun, se saisit du cîd Abou-Saîd, délivra les Abd-el-Ouadites et répudia l'autorité d'El-Mamoun. Ceci se passa en l'an 624 (1227). Ibn-Ghanîa, averti de ce mouvement par un courrier, était parti en toute hâte pour Tlemcen, quand Ibn-Allan forma le projet de briser la puissance des Abd-el-Ouad afin de consolider la sienne, et, pour y parvenir, il invita tous les cheikhs de cette tribu à un festin afin de les assassiner. Djaber-Ibn-Youçof, auquel Ibn-Allan avait promis une réception magnifique et le rang de vizir, découvrit le piége et, sans laisser paraître la moindre méfiance, il attendit que l'officier almoravide vint à sa rencontre pour le frapper à mort, s'élancer dans la ville et y proclamer de nouveau la souveraineté d'El-Mamoun. Les habitants, auxquels il dévoila la trahison d'Ibn-Allan, qui avait eu l'intention de les livrer à Ibn-Ghanîa, lui prodiguèrent des remercîments et renouvelèrent le serment de fidélité envers le sultan almohade. Djaber rassembla alors tous les Abd-el-Ouad, ainsi que leurs confédérés, les Beni-Rached, et envoya un messager à El-Mamoun pour lui faire connaître ce qui venait de se passer. Le sultan lui en témoigna sa satisfaction par l'envoi d'un diplôme qui le constituait gouverneur de Tlemcen et de tout le pays des Zenata, charge qui, jusqu'alors, avait été confiée aux seuls princes du sang royal. De cette manière, Djaber établit son autorité sur le Maghreb central et posa les premiers gradins d'une échelle qui devait servir à ses enfants pour monter sur le trône. Etant allé, l'an 629 (1231-2), à Nedroma, pour en faire le siége, il fut blessé à mort par une flèche tirée au hasard.

El-Hacen, son fils et successeur, fut confirmé dans le gouvernement de Tlemcen par le sultan El-Mamoun ; mais, s'étant aperçu, au bout de six mois, qu'il n'avait pas assez de force pour bien exercer le commandement, il céda toute l'autorité à son oncle, Othman-Ibn-Youçof. Le caractère dur et tyrannique du nouveau gouverneur indisposa les habitants et, vers l'an 631 (1233-4), il se fit chasser de la ville.

Zeïdan-Ibn-Zîan-Ibn-Thabet, surnommé Abou-Ezza, cousin du précédent, prit alors le commandement sur l'invitation du peuple. Il soumit à son autorité les contrées voisines et réunit toutes les tribus zenatiennes sous ses ordres. Les Beni-Motahher, jaloux de la haute puissance que Dieu avait bien voulu accorder à Zeïdan et à ses prédécesseurs, se mirent en révolte contre lui et leurs frères, les Beni-Ali, et appelèrent à leur secours les Beni-Rached-Ibn-Mohammed, tribu avec laquelle ils étaient en confédération depuis l'époque où ils vivaient ensemble dans le Désert. Abou-Ezza se fit soutenir par toutes les autres branches de la tribu d'Abd-el-Ouad et livra plusieurs combats aux révoltés. Dans ces rencontres, la fortune se déclarait pour chaque parti alternativement, jusqu'à l'an 633 (1235-6), quand Abou-Ezza perdit la vie.

Son frère, Yaghmoracen-Ibn-Zîan se chargea du commandement, avec l'approbation de toutes les tribus abd-el-ouadites. Les villes [du Maghreb central] s'empressèrent de lui obéir et le khalife almohade, Er-Rechîd, lui expédia un diplôme qui le confirmait dans le gouvernement de Tlemcen. Tel fut le premier pas Yaghmoracen vers un trône sur lequel ses descendants ont continué à siéger jusqu'à nos jours.

HISTOIRE DE TLEMCEN DEPUIS LA CONQUÊTE MUSULMANE JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE LA DYNASTIE ABD-EL-OUADITE.

Tlemcen, capitale du Maghreb central et métropole des états zenatiens, eut pour fondateurs les Beni-Ifren, dans l'ancien territoire desquels il est effectivement situé. Nos renseignements à

ce sujet ne remontent pas plus loin[1], car on doit regarder comme indigne de foi ce que racontent quelques habitants de Tlemcen, hommes du vulgaire, qui disent : « Notre ville est d'une haute » antiquité, car on voit encore, dans le quartier d'Agadîr, la » muraille dont il est question dans le chapitre du Coran qui

---

[1] Le nom de l'établissement romain de Tlemsên a été, jusqu'en ces derniers temps, environné d'une grande incertitude. Quelques écrivains, peu scrupuleux en fait d'étymologie, avaient avancé que Tlemsên représentait *Timici*, colonie que Pline dit être, avec Tigara, la *cité* la plus importante de son temps dans l'intérieur de la Mauritanie césarienne. Le docteur Shaw a combattu le rapprochement fait entre Timici et Tlemsên, rapprochement qui n'avait d'autre base, comme il l'observe très-bien, qu'une vague consonnance de nom. Mais le savant anglais, faisant, d'un autre côté, beaucoup trop de fond sur le travail de Ptolémée, voit dans Tlemsên la *Lanigara* du géographe d'Alexandrie. Quant à d'Anville, influencé par le souvenir des splendeurs royales de la riche capitale du Benou-Zian, il a voulu identifier Tlemsên avec la station *Regiæ* de l'itinéraire d'Antonin.

Tlemsên n'est ni Timici Colonia, représenté par Aïn-Temouchent, ni *Lanigara*, que la discussion critique des Tables ptoleméennes montre être le Château d'Islî, ni *Regiæ* que les distances placent à Timsiouine, sur l'Oued-Herienet.

Mais deux inscriptions trouvées sur les lieux mêmes, une borne milliaire extraite des fouilles de La Maghnia, établissent d'une manière indubitable que Tlemsên avait reçu des Romains le nom de *Pomaria*, la ville des vergers et des fruits, la ville des pommiers, pour prendre le mot dans l'acception que lui donne Pline, le plus savant des naturalistes latins. C'est ce même nom auquel les copistes ont donné, dans toutes les éditions de Ptolémée, la forme si singulière de *Mniaria*, et qu'une autre erreur de lecture a fait écrire dans la liste des évêchés d'Afrique, *Pamaria*. L'Itinéraire d'Antonin ne connaît pas le nom de Pomaria et assigne pour point de départ à la grande voie qui allait aboutir à Rusuccurus (Dellis), la position de *Kala*. Or, ce point de départ répond bien à Tlemsên, et la dénomination de Kala est restée et à un petit faubourg de la ville et au ravin qui longe le flanc oriental de l'ancien établissement romain dont l'assiette est encore parfaitement visible. Appelé *Aguadir* par les Berbères, il forma le noyau de la primitive ville moderne et finit par se trouver enfermé dans cette vaste enceinte qui enveloppait aussi *Tagrart*, dont le point de départ fut, sans doute, le village fondé par les Beni-Ifren. Peut-être, est-ce tout bonnement là la vraie signification du *Tlemsên* qui réunit les deux (villes)?

O. MAC-CARTHY.



» renferme l'histoire d'El-Khidr et de Moïse[1].» Il est difficile d'admettre cette assertion : Moïse ne quitta jamais l'Orient pour se rendre en Maghreb [l'occident], et le royaume des enfants d'Israël ne s'étendait pas jusqu'à l'Ifrîkïa et encore moins jusqu'aux pays situés au-delà de cette contrée. Il faut donc regarder ce renseignement comme une fable provenant de l'esprit inné de partialité qui porte les hommes à exalter leur ville natale, le pays d'où ils tirent leur origine, la science qu'ils cultivent, le métier qu'ils exercent. Nous n'avons rien trouvé de plus ancien au sujet de cette ville qu'une indication fournie par Ibn-er-Rakîk[2] : cet historien raconte qu'Abou-'l-Mohadjer, l'émir chargé du gouvernement de l'Ifrîkïa pendant l'intervalle qui séparait les deux périodes de l'administration d'Ocba-Ibn-Nafê, pénétra dans les régions du Maghreb jusqu'à Tlemcen et que les sources situées auprès de cette ville et appelées Oïoun-el-Mohadjer furent ainsi nommées en souvenir de lui. Et-Taberi fait aussi mention de Tlemcen en parlant d'Abou-Corra l'ifrenide et de l'expédition que ce chef, soutenu par Abou-Hatem et les Kharedjites, dirigea contre Omar-Ibn-Hafs, lequel s'était enfermé dans la ville de Tobna. Il dit : « Alors on leva le siége et Abou-» Corra s'en retourna dans les contrées qu'il habitait aux envi-» rons de Tlemcen. » Ibn-er-Rakîk parle encore de cette ville en racontant l'histoire d'Ibrahîm-Ibn-el-Aghleb dans les temps qui précédèrent l'usurpation du trône de l'Ifrîkïa par cet émir : « dans cette expédition, dit-il, il envahit le Maghreb et mit le » siége devant Tlemcen. »

Le nom de Tlemcen [Tilimçan] est composé de *telem* et de *sîn*, mots qui, dans l'idiome des Zenata, signifient *elle est composé de deux* [*choses*], c'est-à-dire de la terre et de la mer [3].

---

[1] Voy. *Coran*, sourate 18, versets 76 et suivants.

[2] Voy. t. I, p. 292, note 3.

[3] Selon un autre historien arabe, frère de notre auteur, les mots *telem san* signifient *elle réunit deux choses*, c'est-à-dire le Désert et le Tell. Cette explication est assez plausible, mais il ne faut pas oublier que les Arabes étaient tout aussi habiles que les Grecs quand il s'a-

Quand Idrîs premier, fils d'Abd-Allah-Ibn-el-Hacen, se réfugia dans le Maghreb-el-Acsa, il soumit ce pays à son autorité et marcha, l'an 174 (790-1)[1], contre le Maghreb central. Mohammed-Ibn-Khazer-Ibn-Soulat, émir des Zenata et de Tlemcen, vint lui rendre hommage et porta les Maghraoua et les Beni-Ifren à suivre son exemple. Idrîs obtint de ce chef la possession de Tlemcen et, après un séjour de quelques mois, pendant lequel il posa les fondations de la grande mosquée et en fit construire la chaire, il reprit le chemin du Maghreb-el-Acsa. Quand son frère, Soleiman-Ibn-Abd-Allah, arriva de l'Orient, il l'établit dans cette ville comme gouverneur. La mort d'Idrîs affaiblit extrêmement la puissance de cette famille; mais son fils, Idrîs II, rallia autour de lui les Berbères du Maghreb et partit, l'an 199 (814-5), pour Tlemcen. Ce fut lui qui en restaura la mosquée et embellit la chaire du prédicateur. Il y passa trois ans et, s'étant assuré l'obéissance des Zenata, dont il avait soumis le pays, il leur donna pour chefs les fils de son cousin, Mohammed-Ibn-Soleiman. Après sa mort, les conseils de sa veuve Kenza amenèrent le partage du royaume des deux Maghrebs entre les membres de sa famille. Tlemcen passa alors sous l'autorité d'Eïça, fils de[2] Mohammed-Ibn-Soleiman, et les provinces qui en dépendent échurent aux autres fils de ce Mohammed.

---

gissait d'inventer la dérivation d'un nom propre appartenant à une langue étrangère. Nous devons faire observer que le mot *telem* ou *telemm (elle reunit)* est arabe, mais elle est employée en langue berbère; peut-être même y existait-il à l'époque de la domination romaine: on remarque la syllabe *lam* dans plusieurs noms d'anciennes villes africaines, telles que *Lambœsis*, *Lamasba*, *Lamfoctense oppidum*, *Lambiridi*, etc., et l'on est presque tenté de croire qu'il y a quelque parenté entre ce mot et l'une ou l'autre des racines hébraïques אלם *(ligavit, religavit)* et לאם *(congregavit)*.

[1] Voy. t. II, p. 560, où l'expédition contre Tlemcen est placée en l'an 173.

[2] Dans le texte arabe, il faut supprimer les mots *Ibn-Idris*, malgré les manuscrits.

Lors de la chute des Idrîcides, quand les Fatemides eurent subjugué le Maghreb, leur allié, Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa, marcha sur Tlemcen, l'an 319 (931), et détrôna l'Idrîcide qui y commandait. Ce prince, qui se nommait El-Hacen et qui était fils d'Abou-'l-Aïch-Ibn-Eïça-Ibn-Idrîs-Ibn-Mohammed-Ibn-Soleiman, s'enfuit à Melîla et construisit, près de Nokour[1], un château pour lui servir de lieu de refuge. Mouça-Ibn-Abi-'l-Afïa l'y assiégea pendant quelque temps et ne consentit à faire la paix qu'après avoir obtenu la remise de la forteresse. Quand les Fatemides eurent effectué la conquête du Maghreb central et chassé de la province de Tlemcen tous les descendants de Mohammed-Ibn-Soleiman, les proscrits embrassèrent la cause des Oméïades et passèrent en Espagne.

Yala-Ibn-Mohammed l'ifrenide s'étant ensuite rendu maître du pays des Zenata et du Maghreb central, obtint, entre les années 340 et 350[2], un diplôme par lequel En-Nacer l'oméïade le constituait gouverneur de ces régions et de Tlemcen. Après sa mort, le commandement des Zenata fut exercé par Mohammed-Ibn-el-Kheir-Ibn-Mohammed-Ibn-Khazer, partisan d'El-Hakem-el-Mostancer. Ce chef occupa Tlemcen entre les années 60 et 70 du quatrième siècle, et perdit la vie en combattant les Sanhadja. Ce peuple conquit alors le Maghreb central et, profitant des divisions qui déchiraient l'empire zenatien, il repoussa ses adversaires dans le Maghreb-el-Acsa et incorpora dans ses états la ville de Tlemcen.

Zîri-Ibn-Atïa, émir des Zenata et gouverneur du Maghreb, ayant été chassé de cette province par El-Mansour-Ibn-Abi-Amer, envahit les pays occupés par les Sanhadja et s'empara[3] de Tlemcen, d'Oran, de Ténès, d'Achîr, d'El-Mecîla et de plusieurs autres forteresses. Plus tard, c'est-à-dire en l'an 396

---

[1] Voy. t. I, p. 270.

[2] En 343 ou 344 (955-6).

[3] Dans les manuscrits et le texte arabe imprimé, il faut lire *nezel* à la place de *nazel*. Voy., ci-devant, p. 247.

(1005-6), El-Modaffer[, fils d'El-Mansour,] confia le gouvernement du Maghreb à El-Moëzz, fils de Zîri-Ibn-Atïa, et donna le commandement de Tlemcen à Yala, un autre fils du même chef.

Les enfants de Yala régnèrent dans cette ville jusqu'à ce que leur empire fut détruit par les Almoravides. Youçof-Ibn-Tachefîn y installa Mohammed-Ibn-Tînamer le messoufien, lequel fut remplacé par son frère Tachefîn. Lors de la guerre qui éclata entre Tachefîn-Ibn-Tînamer et El-Mansour-Ibn-en-Nacer, seigneur de la Calâ-Beni-Hammad, celui-ci marcha sur Tlemcen et serra la place de si près qu'il était sur le point de s'en emparer. Nous avons déjà parlé de tous ces événements à leur lieu et place.

Après avoir vaincu les Almoravides et tué Tachefîn-Ibn-Ali à Oran, Abd-el-Moumen ruina cette ville de fond en comble et fit subir le même sort à Tlemcen, dont il laissa massacrer les habitants. Ceci eut lieu dans la quarantième année du sixième siècle (1145).

Quelque temps après, il changea d'avis au sujet de Tlemcen et, ayant invité les populations de s'y fixer, il en fit réparer les murailles. Soleiman-Ibn-Ouanoudîn, cheikh hintatien qui en fut nommé gouverneur, apprécia tellement la fidélité des Beni-Abd-el-Ouad qu'il négocia une alliance fraternelle entre cette tribu et les Almohades.

Abd-el-Moumen accorda ensuite le gouvernement de Tlemcen à son fils, le cîd Abou-Hafs, et, dès ce moment, les chefs de la dynastie almohade continuèrent à choisir parmi les membres de la famille royale le commandant d'une ville et d'une province dont ils apprécièrent l'extrême importance. L'autorité de ces fonctionnaires s'étendait sur le Maghreb entier et sur les tribus zenatiennes des Beni-Abd-el-Ouad, des Beni-Toujîn et des Rached, lesquelles possédaient alors toutes les campagnes de Tlemcen et du Maghreb central. Elles vivaient en nomades, jouissant des concessions que le gouvernement almohade leur avait accordées. La plupart des terres, les impôts des villes et des peuplades les plus riches furent ainsi mis à leur disposition.

Chaque fois qu'elles allaient prendre leurs quartiers d'hiver[1] dans le Désert, elles laissaient leurs serviteurs dans le Tell pour ensemencer la terre, faire la récolte et percevoir l'impôt *(kharadj)* que leurs sujets devaient fournir. Le territoire que possédèrent les Abd-el-Ouad s'étendait depuis El-Bat'ha jusqu'au Molouïa et depuis la mer, à travers le *rif*, jusqu'à l'intérieur du Désert.

Les princes almohades qui commandaient dans Tlemcen ne cessèrent d'entretenir et d'améliorer les fortifications de cette ville ; ils y attirèrent beaucoup de monde afin d'en augmenter la population ; ils travaillèrent à l'envi pour en faire une métropole ; ils y firent construire des châteaux, de grandes maisons et des palais pour l'embellissement desquels ils n'épargnèrent aucune dépense. Celui qui déploya le plus de zèle dans ces travaux fut le cîd Abou-Amran-Mouça, fils de Youçof-el-Acheri[2], émir des croyants, fils d'Abd-el-Moumen. Il en avait été nommé gouverneur par son père, l'an 556 (1161). Pendant sa longue administration, il s'occupa de l'agrandissement de la ville, et, y ayant ajouté de nombreux édifices, il entoura le tout d'une ceinture de murs.

Son successeur, le cîd Abou-'l-Hacen, fils du cîd Abou-Hafs et petit-fils d'Abd-el-Moumen, s'empressa de l'imiter. Nous avons raconté[3] comment les fils de Ghanîa, partis de Maïorque l'an 581 (1185), surprirent la ville de Bougie et s'emparèrent ensuite d'Alger et de Milîana. Le cîd Abou-Hafs fut promptement instruit de ces événements et se hâta d'améliorer les fortifications de Tlemcen, d'en réparer les murailles et d'approfondir les fossés qui entouraient les remparts. De cette manière, il en fit la forteresse la plus redoutable du Maghreb. Les gouverneurs qui vinrent après lui adoptèrent ses vues et suivirent

---

[1] Quelques exemplaires du texte arabe portent *mechaïkhihim* ; il faut lire *mechatthim*.

[2] Voy. t. II, p. 88, note 3.

[3] Voy. t. II, p. 89.

l'exemple qu'il avait donné. Il est digne de remarque que le cîd Abou-Zeid, chargé de combattre Ibn-Ghanîa, contribua autant que son frère, le cîd Abou-Hafs, à la défense du pays et à la conservation de l'empire.

Quand ces loups arabes, les Hilaliens de l'Ifrîkïa, embrassèrent le parti d'Ibn-Ghanîa, les Zoghba, une de leurs tribus, se rangèrent du côté des Almohades et, après avoir opéré leur jonction avec les Zenata du Maghreb central, ils prirent le prince gouverneur de Tlemcen pour arbitre de tous leurs différends et le reconnurent pour leur seigneur et protecteur. Ibn-Ghanîa, à la tête de ses brigands, fit alors plusieurs irruptions dans le territoire de Tlemcen, ravagea le pays des Zenata, ruina Téhert et quelques autres villes de cette province.

Tlemcen, capitale du Maghreb central et métropole protectrice des tribus zenatiennes qu'elle est toujours prête d'abriter dans son sein, dut sa prééminence à la ruine de deux villes dont chacune avait été le siége d'un empire : nous voulons parler d'Archgoul, place située sur le bord de la mer, et de Téhert, forteresse qui s'élevait au Midi d'El-Bat'ha, entre le *Rîf* et le Désert. La destruction de ces deux cités eut lieu pendant les guerres d'Ibn-Ghanîa, à l'époque où toutes les villes du Maghreb central furent ruinées par les tribus zenatiennes qui s'occupaient, sans relâche, à en opprimer les habitants, à piller leurs biens, à enlever les voyageurs, à détruire tous les ouvrages de la civilisation et à emporter les forteresses où l'on entretenait des garnisons almohades. Ce fut ainsi que succombèrent Casr-Adjîça, Zerca, Chelif, El-Khadra, Metîdja[1], Hamza, Mersa-'d-Deddjadj, El-Djâbat et El-Calâ. Depuis lors, ces villes sont restées inhabitées : on n'y trouve plus un seul foyer allumé ; on n'y entend plus le chant du coq. Tlemcen, au contraire, a toujours vu sa prospérité augmenter, ses quartiers s'étendre, ses maisons, solidement construites en

[1] Le géographe Abou-Obeid-el-Bekri écrit ce nom *Mittîdja*. Il ne le regardait donc pas comme un dérivé du mot *tadj (couronne)*, ainsi que l'on fait quelques orientalistes.



briques et en tuiles, s'élever et s'agrandir. Les enfants de Yaghmoracen-Ibn-Zîan l'ayant pris pour siége de leur empire, y bâtirent de beaux palais et des caravansérails pour les voyageurs; ils y plantèrent des jardins et des parcs où des ruisseaux habilement dirigés entretenaient la fraîcheur. Devenue ainsi la ville la plus importante du Maghreb, Tlemcen attira des visiteurs même des pays les plus éloignés; on y cultiva avec succès les sciences et les arts; on y vit naître des savants et des hommes illustres dont la réputation s'étendit aux autres pays; en un mot, il prit l'aspect d'une vraie capitale musulmane, siége d'un khalifat.

YAGHMORACEN-IBN-ZÎAN FONDE A TLEMCEN UN EMPIRE DONT LA SOUVERAINETÉ SE PERPÉTUE DANS SA FAMILLE.

Yaghmoracen, fils de Zîan, fils de Thabet, fils de Mohammed[1], était l'homme le plus brave, le plus redouté, le plus honoré de la famille des Abd-el-Ouad. Personne mieux que lui ne savait soigner les intérêts d'un peuple, soutenir le poids d'un royaume et diriger l'administration d'un état. Sa conduite, tant avant qu'après son avènement au trône, atteste chez lui une habileté extraordinaire. Entouré depuis longtemps de la considération publique, révéré par les autres chefs qui désiraient tous le voir exercer le commandement suprême, respecté par les grands à cause de son rang, il était pour le peuple un refuge dans les jours de malheur. En l'an 633 (1235-6), il succéda à son frère, Abou-Ezza-Zekdan-Ibn-Zîan, dans le commandement de sa tribu et la gouverna avec une grande habileté. Ayant triomphé des Beni-Motahher et des Beni-Rached, qui s'étaient déjà révoltés contre son frère, il les contraignit à rentrer dans le nombre de ses sujets et à ployer sous son autorité. Tout en travaillant pour la prospérité de son peuple, il cultiva l'amitié de ses parents et de sa tribu; il s'efforça surtout à gagner les

[1] Pour la suite de la généalogie, voy., ci-devant, p. 329.



cœurs de ses alliés, les Arabes zoghbiens, par une administration paternelle, par des dons et par les égards que l'on doit à de bons voisins. Quand il eut pris les insignes du commandement, il organisa une troupe de milice, établit des garnisons dans ses villes et forma un corps de lanciers et un corps d'archers, le premier composé de chrétiens[1], le second de Ghozz[2]. Il assigna des traitements aux serviteurs de l'état; il se donna des vizirs et des secrétaires; il établit des gouverneurs dans ses provinces et, s'étant revêtu des emblèmes de la souveraineté, il se plaça sur le trône et fit disparaître de ses états la domination de la dynastie almohade. Ayant aboli le cérémonial et les titres que la cour de Maroc y avait introduits, il n'en conserva que l'usage de prier dans ses mosquées pour le khalife de cette ville; mais, voulant satisfaire l'opinion publique et se conformer à l'avis des hommes les plus compétents de sa tribu, il consentit à tenir son royaume du souverain almohade par diplôme et investiture.

Vers le commencement de son règne, il reçut la visite d'Ibn-Ouaddah qui, après [la ruine de] la domination almohade [en Espagne], avait traversé la mer avec la foule d'émigrés musulmans qui abandonnèrent, à cette époque, l'Andalousie orientale. Il accueillit ce réfugié de la manière la plus honorable et l'admit au nombre de ses conseillers et de ses amis intimes[3]. Avec Ibn-Ouaddah arriva Abou-Bekr-Ibn-Khattab, le même qui avait proclamé son frère souverain de Murcie[4]. Yaghmoracen, trou-

---

[1] Les troupes chrétiennes employées par les dynasties marocaines étaient composées en grande partie d'Espagnols. Selon Yahya-Ibn-Khaldoun, frère de notre auteur, le corps chrétien au service de Yaghmoracen était fort de deux mille hommes.

[2] Ci-après, dans le chapitre qui renferme la notice biographique de Mouça-Ibn-Ali, se trouvent quelques renseignements sur les tribus kourdes, appelées, peut-être inexactement, Ghozz, qui émigrèrent en Afrique.

[3] Pour *imtafaho*, lisez *istafaho* dans le texte arabe.

[4] Abou-Bekr-Ibn-Khattab, secrétaire de Yaghmoracen, ou, selon Yahya-Ibn-Khaldoun *(Boryet-er-Reuwad fi thikr il-molouk min Beni-*



vant que cet homme possédait un beau style épistolaire, une écriture charmante et un talent pour la poésie, l'employa comme secrétaire. Les actes d'hommage rédigés par Ibn-Khattab et adressés aux khalifes almohades de Maroc et de Tunis sont composés avec tant d'élégance qu'on les apprend encore par cœur.

Yaghmoracen se montra infatigable défenseur de ses états : attaqué plusieurs fois et assiégé par les souverains almohades descendus d'Abd-el-Moumen ainsi que par les Hafsides qui les remplacèrent [en Ifrîkïa], il eut avec eux des rencontres que nous ne saurions passer sous silence. Il résista aussi, dans un grand nombre de batailles, aux attaques des Beni-Merîn, tribu rivale de la sienne, qui lui firent la guerre avant et après la conquête du Maghreb par leurs armes. Pendant ses conflits avec les Zenata orientaux formant les tribus des Toudjîn et des Maghraoua, il remporta de tels avantages, soit en dissipant leurs armées, soit en dévastant leurs territoires, que le souvenir de ces journées est encore vivant. Nous allons donner l'indication de tous ces événements.

L'ÉMIR HAFSIDE, ABOU-ZÉKÉRÏA, S'EMPARE DE TLEMCEN. — YAGHMORACEN LE RECONNAÎT POUR SOUVERAIN.

Yaghmoracen-Ibn-Zîan ayant atteint à la souveraineté par l'établissement de son autorité à Tlemcen et dans le Maghreb

---

Abd-el-Ouad, manusc. de la Bib. d'Alger), vizir de ce prince, n'était pas le frère de son homonyme, seigneur de Murcie. Il se nommait Mohammed le Murcien, fils d'Abd-Allah, fils de Dawoud, fils de Khattab, tandis que le chef espagnol s'appelait Abou-Bekr-Azîz, fils d'Abd-el-Mélek, fils de Mohammed, fils de Khattab, ainsi que le dit notre auteur, t. II, p. 312 de cette traduction, et Ibn-el-Abbar, dans l'ouvrage de M. Dozy, intitulé *Notices sur quelques manuscrits arabes*, p. 249. Ils étaient, tout au plus, fils de cousins germains; notre auteur aurait donc mieux fait d'écrire *caribihi (son parent)* au lieu d'*akhihi (son frère)*. Un autre membre de la même famille remplissait les fonctions de secrétaire auprès de Yaghmoracen; il se nommait Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils de Dawoud, fils de Khattab.

central, vit ses Abd-el-Ouad entourés d'une gloire et d'une puissance qui abaissèrent l'orgueil de leurs voisins; aussi les autres tribus zenatiennes, ne pouvant plus contenir leur jalousie, se mirent en révolte. Attaquées alors par ce chef, au cœur même de leur pays, elles durent se réfugier, les unes dans leurs villes et places fortes, les autres sur les cimes de leurs montagnes. Cette guerre, allumée par les efforts d'Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas, cheikh des Toudjîn, et par les démarches d'El-Abbas-Ibn-Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman et de ses parents, émirs des Maghraoua, fut marquée par plusieurs batailles et combats dont on garde encore le souvenir. L'on sait que la tribu des Toudjîn, branche de celle des Badîn, fut toujours en rivalité avec sa sœur, la tribu des Beni-Abd-el-Ouad.

L'émir hafside, Abou-Zékérîa, étant parvenu, l'an 625 (1228), à détacher l'Ifrîkïa de l'empire régi par les descendants d'Abd-el-Moumen, s'y établit comme souverain indépendant et conçut l'espoir de soumettre le Maghreb et de monter sur le trône des Almohades à Maroc. Pour atteindre ce but, il pensa que le concours des Zenata lui serait nécessaire et, afin d'obtenir leur appui, il pratiqua des intelligences avec les émirs des Beni-Merîn, des Abd-el-Ouad, des Toudjîn et des Maghraoua.

Quant à Yaghmoracen, il était demeuré fidèle à la dynastie d'Abd-el-Moumen depuis l'époque où il s'en fut déclaré le vassal, et, dans son gouvernement de Tlemcen, il continuait à servir les sultans de Maroc en se montrant l'ami de leurs amis et l'ennemi de leurs ennemis. Parmi ces princes, Er-Rechîd fut celui auquel il donna les témoignages les plus fréquents de dévouement et dont il reçut, en retour, les plus nombreuses marques d'amitié. Ce fut ainsi qu'en l'an 637 (1239-40), Er-Rechîd lui envoya une grande quantité d'objets rares et précieux, sachant qu'un tel présent serait accepté avec plaisir et qu'il contribuerait à entretenir ce chef dans son éloignement pour les Beni-Merîn, tribu qui avait déjà commencé des hostilités contre le Maghreb et l'empire de Maroc.

Le bon accord qui régna entre Yaghmoracen et son proche voisin Er-Rechîd, avait déjà donné du mécontentement à l'émir

Abou-Zékérïa, quand ce prince reçut la visite d'Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas et des fils de Mendîl-Ibn-Mohammed, qui vinrent demander secours contre Yaghmoracen. Ils lui exposèrent que la prise de Tlemcen serait une chose très-facile; qu'alors il pourrait réunir sous ses drapeaux toutes les tribus zenatiennes, que ce serait un grand pas de fait vers la conquête de l'empire almohade, but auquel il visait, et que la prise de cette ville lui ouvrirait la porte du pays qu'il convoitait. Cédant à leurs prières et à leurs représentations, il rassembla ses troupes hafsides[1], celles de ses alliés et tous les autres corps de son armée, en leur annonçant qu'il allait marcher sur Tlemcen. Il convoqua aussi les Arabes nomades qui fréquentaient ses provinces, et, à cet appel, les Soleim et les Rîah se mirent en mouvement, avec leurs familles, pour aller le joindre.

Ce fut en l'an 639 (1241-2) qu'Abou-Zékérïa partit pour le Maghreb, emmenant avec lui une armée immense. D'après ses ordres, Abd-el-Caouï-Ibn-el-Abbas et les fils de Mendîl-Ibn-Mohammed prirent les devants, afin d'appeler sous leurs drapeaux les tribus zenatiennes de leur pays, les gens qui suivaient leur fortune, les peuplades qui vivaient de brigandages et les fractions de la tribu arabe des Zoghba qui s'étaient attachées au parti des Zenata. Le lieu de rendez-vous devait être sur la frontière de leur territoire. Quand Abou-Zékérïa fut parvenu à Zaghez, *sibkha* située au Midi de Tîteri et dernière limite occidentale des régions fréquentées par les Rîah et les Soleim, il opéra sa jonction avec les Beni-Amer et les Soueid, tribus zoghbiennes qui venaient prendre part à cette expédition et assister au siége de Tlemcen. Avant la jonction des troupes hafsides avec les contingents zenatiens et les autres populations no-

---

[1] Comme les Hafsides professaient la même doctrine que les Almohades de Maroc, Ibn-Khaldoun les désigne aussi par le nom d'Almohades, ce qui jette, de temps en temps, beaucoup de confusion dans son récit. Pour éviter ce défaut, le traducteur a consacré le titre d'*Almohade* à la dynastie d'Abd-el-Moumen et celui de *Hafside* à la dynastie d'Abou-Hafs.



mades du Maghreb, il fit partir de Milîana une ambassade chargée de représenter à Yaghmoracen les dangers auxquels il s'exposerait s'il tardait de faire sa soumission. Le chef abd-el-ouadite renvoya les messagers, sans faire attention à leurs menaces, et, quand l'armée du sultan parut sous les murs da sa ville, il sortit pour lui livrer bataille. Repoussé à coups de flèches par le corps d'archers, il chercha un abri derrière ses remparts, mais, n'ayant pas assez de monde pour garnir toute l'enceinte des murailles, il ne put empêcher l'ennemi d'y effectuer un logement. Sachant alors que Tlemcen était perdu, il réunit autour de lui ses officiers et partisans, sortit par la porte de la Côte *(Bab-el-Acaba)*, tailla son chemin à travers l'armée hafside qui ployait devant ses guerriers, et courut se réfugier dans le Désert. Les assiégeants envahirent la ville de tous les côtés et s'y livrèrent aux plus grands excès : on pilla, on massacra partout, sans épargner ni les femmes, ni les enfants.

Au lendemain, quand le désordre eut cessé et que le feu de la guerre se fut éteint, les vainqueurs revinrent à des sentiments plus humains et leur souverain commença à chercher [1] un chef auquel il pourrait confier le commandement de la ville, le gouvernement du Maghreb central et le soin d'y maintenir l'autorité de la dynastie dont la cause venait de triompher sur celle de la famille d'Abd-el-Moumen. Les chefs les plus illustres reculèrent devant une pareille tâche, et les émirs zenatiens sentirent en eux-mêmes l'impossibilité de lutter contre Yaghmoracen, ce coursier indomptable, ce lion dont on n'osait pas aborder la tanière et qui ne lâchait jamais sa proie.

Pendant ce temps, les gens de Yaghmoracen étaient venus se poster sur les hauteurs voisines, afin de guetter le camp hafside, d'en harrasser les abords et d'enlever tous les individus qui oseraient s'en écarter. Leur chef fit alors des propositions à l'émir Abou-Zékérïa, promettant d'embrasser sa cause et de l'aider contre le souverain de Maroc, moyennant la remise de la

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *amân* à la place d'*anâm*.

ville. Le sultan accueillit cette offre avec empressement et concéda de plus à celui qui l'avait faite le droit de percevoir et de garder les impôts dans certaines parties des états hafsides. Soten-Niça, la mère de Yaghmoracen, vint au camp pour ratifier le traité, et, à son arrivée ainsi qu'à son départ, elle reçut d'Abou-Zékérïa toutes les marques d'un profond respect. Ces témoignages de considération furent accompagnés d'un riche cadeau.

Dix-sept jours après son apparition devant Tlemcen, Abou-Zékérïa reprit la route de Tunis. Il était déjà en marche quand plusieurs de ses courtisans lui représentèrent que Yaghmoracen nourrissait une ambition sans bornes, et qu'on ferait bien de lui susciter des rivaux parmi les émirs zenatiens et arabes, afin de le contrarier dans l'exécution de ses projets. Le sultan accueillit cet avis et choisit Abd-el-Caouï[-Ibn-el-Abbas]-Ibn-Atïa[-t-el-Hîou] pour régner sur la tribu et le territoire des Toudjîn. Il accorda aussi une semblable faveur à El-Abbas-Ibn-Mendîl et à Ali-Ibn-Mansour, dont le premier fut nommé prince des Maghraoua, et, le second, prince des Melîkich. En leur donnant les diplômes de cette dignité, il leur accorda l'autorisation de porter, en sa présence et devant tous les chefs almohades, les insignes de la souveraineté et la robe impériale, ainsi que le faisait leur rival Yaghmoracen. Les ayant inaugurés devant sa tente, il s'empressa de rentrer à Tunis.

Comblé de joie par le succès de ses armes, Abou-Zékérïa vit alors son empire agrandi, son projet accompli, le Maghreb[-el-Acsa] prêt à succomber et la dynastie d'Abd-el-Moumen sur le point d'être remplacé par la sienne.

Yaghmoracen rentra dans Tlemcen et, pour tenir ses engagements envers Abou-Zékérïa, il fit prononcer la prière au nom de ce prince dans toutes les mosquées de ses états. Tournant ensuite ses armes contre les Zenatiens qui avaient encouru sa haine, il fit gouter à Abd-el-Caouï et aux fils de Mendîl toute l'amertume de la guerre et les châtia de la manière la plus rude : il parcourut leurs provinces, porta le ravage jusqu'au fond de leurs pays, conquit une grande partie de leurs territoires et

chassa leurs agents, leurs officiers et partisans de toutes les villes où ces princes les avaient établis, délivrant ainsi les peuples de la tyrannie qui les accablait.

Il s'occupait encore à étendre ses conquêtes quand le sultan de Maroc, irrité de le voir embrasser le parti des Hafsides, rassembla une armée et marcha sur Tlemcen.

ES-SAÎD, SOUVERAIN DE MAROC, MARCHE SUR TLEMCEN ET MEURT A TEMZEZDEKT, MONTAGNE DANS LAQUELLE IL TENAIT YAGHMORACEN ASSIÉGÉ.

L'empire fondé par Abd-el-Moumen tombait maintenant en dissolution : les provinces éloignées du centre étaient devenues la proie d'insurgés et de prétendants, pendant que toutes les possessions almohades en Espagne avaient subi le joug d'Ibn-Houd qui, pour colorier son usurpation, y avait fait proclamer la souveraineté d'El-Mostancer-Ibn-ed-Daher l'abbacide, khalife de Baghdad. En Ifrîkïa, l'émir Abou-Zékérïa le hafside s'était déclaré indépendant et tâchait de réunir sous ses ordres tous les peuples zenatiens afin de pouvoir occuper le trône que les Almohades avaient élevé à Maroc. Ses armées emportèrent d'assaut la ville de Tlemcen en 640 (1242-3), année qui fut marquée aussi par l'avènement du sultan almohade, Es-Saîd-Ali, fils d'El-Mamoun-Idrîs, fils d'El-Mansour-Yacoub, fils de Youçof, fils d'Abd-el-Moumen.

Doué d'un caractère hardi et entreprenant, Es-Saîd nourrissait de vastes desseins et, voyant son royaume entamé de toutes parts, il consulta les grands dignitaires de l'état sur les moyens qu'il devait employer afin de restaurer et de consolider un édifice qui penchait vers sa ruine. Mais, pour réveiller tout-à-fait l'ancienne fierté almohade, il fallut que les Beni-Merîn vinssent envahir les plaines du Maghreb, soumettre plusieurs villes de ce pays et occuper Miknaça *(Méquinez)*, en y proclamant partout la souveraineté de la dynastie hafside.

Es-Saïd se hâta de rassembler et d'équiper une armée; il appela sous ses drapeaux les Arabes du Maghreb, les tribus berbères et toutes les peuplades masmoudiennes. Vers la fin de l'année 645 (avril 1248), il quitta la ville de Maroc pour se rendre à la frontière du royaume et, pendant sa marche, il expulsa les Mérinides de toutes les villes de l'intérieur. Ayant alors passé ses troupes en revue, auprès de la rivière Beht, il se porta rapidement sur Tèza, où il reçut la soumission des Beni-Merîn, ainsi que nous le raconterons ailleurs. S'étant fait renforcer par un contingent de cette tribu, il partit pour réduire Tlemcen et soumettre les pays au-delà de cette ville.

Yaghmoracen, suivi de tous les Abd-Ouad, jusqu'aux enfants, courut s'enfermer dans Temzezdekt, forteresse située au Midi d'Oudjda; pendant que son vizir, le légiste Abdoun, se rendait auprès d'Es-Saïd pour lui promettre, de la part de son seigneur, une obéissance parfaite et un zèle extraordinaire dans l'accomplissement de tous les ordres que le gouvernement du khalife enverrait à Tlemcen. Cet officier remplit sa mission et pria Es-Saïd de vouloir bien excuser l'absence de son maître. Le sultan repoussa cette demande et, d'après l'avis de ses grands officiers et de Kanoun-Ibn-Djermoun, chef des Sofyan et conseiller d'état, il déclara que Yaghmoracen devait venir en personne pour faire sa soumission. Abdoun partit alors avec l'ordre de l'amener au camp; mais il évita de remplir cette commission pour ne pas se compromettre.

Es-Saïd se porta en avant pour bloquer la montagne de Temzezdekt et, le quatrième jour de l'investissement, il monta à cheval afin d'aller examiner les abords de la place pendant que les assiégés faisaient la sieste. Il y avait alors en vedette, au pied de la montagne, un nommé Youçof-Ibn-Abd-el-Moumen-es-Cheitan *(le démon)* et, tout près de lui, se trouvaient Yaghmoracen et son cousin, Yacoub-Ibn-Djaber. A l'approche d'Es-Saïd, ces trois cavaliers s'élancèrent d'un[1] chemin creux et

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *bâd* avec un *dod*.

l'attaquèrent vivement. D'un coup de lance, Youçof le jeta en bas du cheval et Yacoub-Ibn-Djaber donna la mort au vizir Yahya-Ibn-Attouch. Aussitôt après, ils tuèrent l'affranchi européen Naseh et l'eunuque Anber ainsi que le commandant de la milice chrétienne surnommée Akhou[1]-'l-Comt *(le frère du comte)*, et un enfant, fils d'Es-Saïd. D'après un autre récit, l'armée montait à l'assaut et le sultan, qui marchait en tête, fut séparé des siens par un ravin; alors les cavaliers que nous venons de nommer se jetèrent sur lui et le tuèrent. Ceci se passa en Safer 646 (mai-juin 1248).

La nouvelle de cette catastrophe répandit un tel découragement parmi les assiégeants qu'ils abandonnèrent toutes leurs positions. Yaghmoracen accourut auprès d'Es-Saïd qui était étendu par terre, et, s'élançant de son cheval, il s'approcha de lui en exprimant le plus vif regret du malheur qui venait d'arriver, et en déclarant que pour sauver ses jours il aurait volontiers sacrifié les siens. Il parlait encore quand le khalife, après une courte agonie, rendit le dernier soupir.

Le camp des Almohades tomba au pouvoir des Beni-Abd-el-Ouad, qui s'en partagèrent les tentes et les pavillons, après avoir réservé pour Yaghmoracen la tente du sultan. Parmi les trésors qu'elle renfermait et qui passèrent entre les mains du chef abd-el-ouadite se trouvait le Coran d'Othman-Ibn-Affan, un de ces exemplaires, dit-on, qui furent trancrits sous le règne de ce khalife[2]. Les descendants d'Abd-er-Rahman, fondateur de la dynastie oméïade d'Espagne, l'avaient conservé parmi leurs trésors, à Cordoue; les Almoravides le prirent à l'époque où ils détronèrent tous les petits princes qui s'étaient partagés l'Es-

---

[1] Malgré les manuscrits, on doit lire *akha* à la place d'*akhou*.

[2] Ce fut en l'an 30 de l'hégire que le khalife Omar, voulant rétablir l'uniformité du texte du *Coran*, fit transcrire plusieurs exemplaires de ce livre sur le manuscrit qui renfermait la mise au net de la rédaction faite par Abou-Bekr. Il en envoya alors des copies dans toutes les grandes villes de l'empire et fit brûler les anciens exemplaires.



pagne musulmane; enlevé aux Almoravides par les Almohades, ce volume [tomba ensuite entre les mains des Abd-el-Ouad]. Il est maintenant dans le trésor des Beni-Merîn à Fez, ceux-ci l'ayant emporté de Tlemcen, avec les autres dépouilles de la famille Yaghmoracen, en l'an 737 (1336-7), quand le sultan Abou-'l-Hacen prit cette ville d'assaut et en tua le roi, Abd-er-Rahman, fils de Mouça, fils d'Othman, fils de Yaghmoracen. Nous parlerons ailleurs de cet événement.

Parmi les autres objets de prix qui tombèrent au pouvoir de Yaghmoracen se trouvait le fameux collier nommé *le dragon (thoban)* et composé de plusieurs centaines de rubis et de grosses perles. Plus tard, ce bijou passa, par droit de conquête, entre les mains des Beni-Merîn et se perdit avec beaucoup d'autres objets lors du naufrage du sultan Abou-'l-Hacen dans les parages de Bougie. Ce monarque venait alors de Tunis et se dirigeait vers son royaume. En somme, la journée de Temzezdekt rendit Yaghmoracen possesseur d'une foule de ces belles choses que les sultans recherchent avec passion et qu'ils aiment à compter parmi leurs trésors.

Quand la confusion produite par la retraite des Almohades fut calmée[1], Yaghmoracen s'occupa des funérailles du sultan Es-Saîd. On transporta le corps sur un brancard jusqu'à la ville d'El-Obbad, et on l'enterra dans le cimetière du cheikh Bou-Medyen[2]. Ce devoir accompli, Yaghmoracen montra les égards les plus parfaits aux femmes du monarque défunt et à la sœur de ce prince, la célèbre Taazzount[3]. Après leur avoir fait une visite pour se disculper du malheur qui était arrivé, il leur donna une escorte composée de cheikhs abd-el-ouadites et les fit conduire à

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *el-hïât*, avec un *aïn*, à la place d'*el-hiet*.

[2] Ce nom se prononce vulgairement *Bou-Medine*.

[3] *Ta-azzount (la glorieuse)* est la forme berbère féminisée d'*azzoun* lequel est une forme arabe-espagnole du mot *azz (gloire)*.

un lieu de sûreté dans le Derâ, province qui obéissait encore aux Almohades.

Ces témoignages de respect envers la famille d'un ennemi et ce soin de maintenir le prestige de la dignité royale méritèrent à Yaghmoracen des éloges universels.

Il rentra alors à Tlemcen, après avoir brisé la puissance des enfants d'Abd-el-Moumen et mis son empire à l'abri de leurs attaques.

CONFLITS DE YAGHMORACEN AVEC LES BENI-MERÎN.

En parlant de la rivalité qui subsistait depuis de longs siècles entre les Beni-Abd-el-Ouad et les Beni-Merîn, nous avons mentionné qu'à chaque instant des conflits surgissaient entre ces deux tribus qui, par la situation des territoires qu'elles parcouraient dans le Désert, étaient proches voisines l'une de l'autre. La limite de leur pays respectifs s'étendait depuis le Za jusqu'à Fîguig.

Lors de l'affaiblissement de l'empire fondé par Abd-el-Moumen, quand les Beni-Merîn s'emparèrent de toutes les plaines du Maghreb, les souverains almohades prirent l'habitude d'appeler à leur secours la tribu d'Abd-el-Ouad et de l'expédier, avec le reste de leurs troupes, contre les envahisseurs. Dans notre notice des Beni-Merîn, nous ferons le détail des courses que les Abd-el-Ouad firent, en ces occasions, à travers cette partie du Maghreb qui est située entre Téza, Fez et El-Casr.

La mort d'Es-Saîd donna aux Beni-Merîn l'espoir d'étendre leur domination sur le Maghreb entier et fit prendre à Yaghmoracen la résolution de les en empêcher. Un événement, qui arriva vers cette époque, lui procura l'occasion de combattre les anciens ennemis de sa tribu. La ville de Fez étant passé sous l'autorité d'Abou-Yahya-Ibn-Abd-el-Hack, les habitants eurent tant à souffrir de la tyrannie du nouveau gouverneur, que leurs notables y rétablirent l'autorité d'El-Morteda. Abou-Yahya, ayant appris la nouvelle de cette révolte et de la mort de son

gouverneur tué par les insurgés, accourut en toute hâte et bloqua la ville. Comme le siége dura plusieurs mois, le khalife El-Morteda eut le temps de se concerter avec Yaghmoracen et de le décider à faire un effort pour dégager la place. Le chef abd-el-ouadite rassembla toutes les tribus zenatiennes sorties de la même souche que la sienne et obtint même la coopération des Toudjîn et de leur chef, Abd-el-Caouï-Ibn-Atïa. Quand Abou-Yahya apprit la marche des Zenata vers le Maghreb, il laissa quelques escadrons autour de Fez, afin d'en maintenir le blocus, et partit avec le reste de ses troupes pour leur livrer bataille. Il rencontra l'ennemi à Isly, près d'Oudjda, et remporta une victoire dont l'éclat fut rehaussé par la mort de Yaghmoracen-Ibn-Tachefîn, parent de Yaghmoracen-Ibn-Zîan. Les débris de l'armée zenatienne se réfugièrent dans Tlemcen et, depuis cette époque, une longue série d'hostilités, interrompue par de courtes trêves, entretint la haine mutuelle des deux peuples.

Il existait, cependant, des liens d'amitié entre Yaghmoracen et Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, amitié dont celui-ci donna de fréquentes preuves en détournant les coups que son frère, Abou-Yahya, voulait diriger contre les Abd-el-Ouad. Ce fut ainsi qu'en l'an 655 (1257), Abou-Yahya, voulant poursuivre Yaghmoracen, dont il avait défait l'armée à Abou-Selît, y renonça sur les représentatiens de Yacoub.

Quand les Beni-Merîn se furent transportés en Maghreb, Yaghmoracen se mit en marche pour Sidjilmessa. Les intelligences qu'il s'était ménagées parmi les Monebbat, Arabes makiliens qui rôdaient à l'entour de cette ville, lui donnèrent même l'espoir de la prendre par surprise. Depuis trois ans, Sidjilmessa avait été incorporé dans les états d'Abou-Yahya. Celui-ci eut connaissance du coup qui se préparait et partit avec les troupes qu'il trouvait sous sa main afin de mettre la ville en état de défense et d'y devancer son adversaire. Il y arriva le premier, et, par une vigoureuse résistance, il força Yaghmoracen à reprendre la route de Tlemcen. Il rentra ensuite à Fez où il mourut bientôt après.

En l'an 657 (1259), Yaghmoracen rassembla ses alliés, les

Zenata, et marcha avec eux et les Arabes Zoghba contre le Maghreb. Parvenu à Keldaman, où se trouvait l'armée de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, il essuya une autre défaite ; mais, en se retirant, il dévasta la ville et les environs de Tafercît. Quelque temps après, il y eut une suspension d'hostilités entre les deux tribus par consentement mutuel, et Yacoub chargea son fils Abou-Malek d'aller négocier une trève avec Yaghmoracen. En l'an 659 (1260-1), une conférence eut lieu à Zaher, vis-à-vis du pays des Beni-Iznacen, et aboutit à un traité de paix qui fut ratifié sur-le-champ.

ATTENTAT DE LA MILICE CHRÉTIENNE CONTRE YAGHMORACEN.

Après la mort d'Es-Saîd et la déroute des Almohades, Yaghmoracen, animé par le désir d'augmenter le nombre de ses troupes et d'ajouter à la pompe de ses fêtes militaires, prit à son service un corps de troupes chrétiennes qui avait fait partie de l'armée dont il venait de triompher. Ces guerriers, abusant de la faveur que leur nouveau maître leur témoigna, commencèrent à dominer dans Tlemcen et, en l'an 652 (1254), après le retour de Yaghmoracen d'une expédition dans le pays des Toudjîn, ils commirent un attentat qui aurait eu les suites les plus funestes, si Dieu, dans sa bonté, n'eût protégé les musulmans. Voici ce qui se passa : Yaghmoracen monta un jour à cheval pour passer ses troupes en revue et se posta auprès d'une des portes de Tlemcen nommée Bab-el-Carmadi[1] ; il y était encore vers l'heure de la sieste et se tenait au milieu de sa suite, quand le commandant de la milice chrétienne s'approcha[2] et lui fit signe

---

[1] Variantes : *el-Macarmadîn*, *el-Carmadîn*. Nous adoptons ici la forme *el-Carmadi*, celle qui est encore en usage.

[2] Ici, dans le texte arabe, se trouve un passage qui coupe le récit mal-à-propos et qui est évidemment déplacé. Dans la traduction, nous l'avons remis à l'endroit qu'il devait occuper.

qu'il avait à lui parler en secret. Le prince s'éloigna de ses officiers afin que cet homme pût l'entretenir librement; mais, s'étant aperçu qu'il avait l'air troublé et qu'il cherchait à l'entraîner vers un endroit écarté, il soupçonna un piége et revint sur ses pas. Alors le chrétien piqua des deux et prit la fuite. Au même moment, les soldats chrétiens se jetèrent sur Mohammed-Ibn-Zîan, frère de Yaghmoracen, et lui ôtèrent la vie[1]. La trahison fut évidente; aussi, les troupes de la garnison se précipitèrent avec la populace sur cette bande de traîtres et les exterminèrent à coups de lances et d'épées, à coups de bâtons et de pierres. Depuis cette journée mémorable, le gouvernement de Tlemcen a évité d'employer des troupes chrétiennes, tant il craint leur perfidie.

Selon un autre récit, le commandant chrétien fut poussé à cet attentat par Mohammed-Ibn-Zîan et, voyant ensuite manquer le coup, il s'empressa de tuer son complice pour faire croire qu'il n'avait lui-même pris aucune part à la conspiration. Le tumulte [du massacre] survint si promptement qu'il [Yaghmoracen] n'avait pas eu le temps d'éclaircir l'affaire des [chrétiens]. Dieu seul sait ce qui en était[2].

LA VILLE DE SIDJILMESSA, CONQUISE PAR YAGHMORACEN, TOMBE AU POUVOIR DES BENI-MERÎN.

Depuis l'époque où les Arabes hilaliens entrèrent dans le désert du Maghreb-el-Acsa, les Makil [une de leurs fractions] se montrèrent toujours amis et partisans des Zenata et, surtout, des Beni-Merîn. La tribu des Doui-Obeid-Allah en fut la seule exception : comme ses terrains de parcours touchaient à ceux

---

[1] Ceci est le passage dont il est question dans la note précédente.

[2] Le texte arabe de ce chapitre est si mal rédigé que l'on comprend à peine ce que l'auteur a voulu dire.

des Beni-Abd-el-Ouad et que les deux peuples possédaient des terres en commun [ils vivaient presque toujours en mauvaise intelligence].

Les Abd-el-Ouad devinrent enfin si puissants que, peu de temps avant d'avoir fondé leur empire [à Tlemcen], ils rompirent tout-à-fait avec la tribu des Obeid-Allah, lui enlevèrent une partie de ses pâturages et prirent pour alliés les Monebbat, tribu branche des Doui-Mansour et rivale de la peuplade qu'ils venaient de repousser.

Sidjilmessa se trouvait enclavé dans le territoire des Monebbat, confédérés des Abd-el-Ouad et partisans de Yaghmoracen. Cette ville était tombée au pouvoir des Beni-Merîn et ensuite d'El-Kitrani, usurpateur qui se fit assassiner et dont l'autorité fut remplacée de nouveau par celle d'El-Morteda [1]. Ce changement eut pour principal auteur Ali-Ibn-Omar, ainsi que nous le dirons [2] dans l'histoire des Mérinides. En 662 (1263-4) [3], les Monebbat s'emparèrent de Sidjilmessa, en tuèrent le gouverneur, Ali-Ibn-Omar, et décidèrent les habitants à reconnaître la souveraineté de Yaghmoracen. Sur leur invitation, ce prince arriva à la tête de son armée, y installa son fils Yahya comme gouverneur et laissa avec lui plusieurs parents et serviteurs de la famille. Au nombre de ces personnages, on remarqua Yaghmoracen-Ibn-Hammama et Abd-el-Mélek-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Cacem-Ibn-Drâ, membre de la famille des Aulad-Mohammed et fils de Hanîna, sœur de Yaghmoracen, souverain de Tlemcen. Yahya mourut en office et son cousin Abd-el-Mélek, qui le remplaça avec l'autorisation de Yaghmoracen, conserva le commandement jusqu'à l'époque où Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack

---

[1] Voy. t. II, p. 249.

[2] Littéralement : *ainsi que nous l'avons dit*. L'auteur a donc ajouté ce chapitre ou, au moins, ce passage, après avoir terminé son histoire des Mérinides.

[3] Dans un autre chapitre de ce volume, notre auteur indique l'année 661 comme celle de la prise de Sidjilmessa par les Monebbat.



chassa les Almohades du siége de leur khalifat et soumit à son autorité la ville de Tanger et la presque totalité du Maghreb.

Après avoir effectué tant de conquêtes, Yacoub forma le projet d'enlever à Yaghmoracen la ville de Sidjilmessa et, quand il eut réuni à son armée les contingents zenatiens, arabes et berbères, il se présenta devant la place, dressa ses machines de siége et réussit à faire une brèche à la muraille. Dans le mois de Safer 673 (août-sept. 1274), ses troupes montèrent à l'assaut, saccagèrent la ville et tuèrent les deux chefs, Abd-el-Mélek, fils de Hanîna, et Yaghmoracen-Ibn-Hammama, ainsi que tous les Abd-el-Ouadites et tous les émirs monebbatiens qui s'y étaient enfermés. Depuis lors, Sidjilmessa est resté au pouvoir des Mérinides.

GUERRE ENTRE YAGHMORACEN ET YACOUB-IBN-ABD-EL-HACK.

Nous avons dit que les princes de la dynastie d'Abd-el-Moumen se virent réduits, par l'affaiblissement de leur empire et par les envahissements des Mérinides, à former une alliance avec les Beni-Abd-el-Ouad, afin que ce peuple vînt à leur secours en suscitant des embarras à l'ennemi commun. En l'an 665 (1266-7), la guerre éclata entre Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack et Abou-Debbous, qui était monté sur le trône après la mort d'El-Morteda. Yaghmoracen, dont Abou-Debbous s'était assuré l'appui par de riches cadeaux et par la ratification des anciens traités d'alliance, lança ses bandes sur les frontières du Maghreb et mit tout ce pays en feu. Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack s'occupait alors du siége de Maroc; mais, quand il eut appris cette nouvelle, il leva son camp, rentra en Maghreb pour rallier toutes ses troupes et marcha contre le sultan abd-el-ouadite. Les deux armées se rencontrèrent auprès de la rivière Telagh, et celle de Yacoub remporta la victoire, grâce aux excellentes dispositions qu'il avait prises. Yaghmoracen y perdit plusieurs de ses parents et laissa tomber son *harem* au pouvoir de l'ennemi. Cette journée malheureuse coûta la vie à son fils chéri, Abou-Hafs-Omar,

au fils d'Abd-el-Mélek-Ibn-Hanîna, à un fils de Yahya-Ibn-Megguen, à Omar-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Hicham et à plusieurs autres parents et camarades du prince abd-el-ouadite.

Yacoub alla ensuite reprendre le siége de Maroc et, quand il eut enlevé cette ville à la domination almohade, il trouva enfin assez de loisir pour faire la guerre aux Beni-Abd-el-Ouad. En l'an 670 (1271-2), il rassembla, pour cet objet, les troupes masmoudiennes et celles de toutes les autres tribus du Maghreb. Yaghmoracen marcha contre lui à la tête des Abd-el-Ouad et de leurs alliés, tant maghraouiennes qu'Arabes. La rencontre eut lieu à Isly, près d'Oudjda, et amena la déroute de l'armée de Tlemcen[1].

Yaghmoracen, après avoir vu la défaite de ses partisans et la mort de son fils Farès, incendia son camp pour éviter le déshonneur de l'abandonner au vainqueur et, étant parvenu à emmener sa famille, il alla s'enfermer dans la capitale de ses états. Yacoub ruina de fond en comble la ville d'Oudjda, mit le siége devant Tlemcen et attira sous ses drapeaux les Beni-Toudjîn, commandés par leur émir, Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï; mais, voyant, au bout de quelques jours, que la ville résistait encore, il leva son camp, renvoya ses alliés et rentra dans son pays.

A la suite de cette campagne, la paix se fit entre les deux rivaux et permit à Yacoub de tourner ses armes contre les chrétiens de l'Espagne. Yaghmoracen profita de la même occasion pour soumettre les contrées qu'occupaient les Toudjîn et les Maghraoua.

CONFLITS DE YAGHMORACEN AVEC LES TOUDJÎN ET LES MAGHRAOUA.

Les tribus maghraouiennes qui étaient restées dans les environs de Chelif, l'ancien territoire de leur nation, se virent obli-

[1] Déjà, en l'an 647, Yaghmoracen avait été battu par les Mérinides sur le même terrain. — Voy., ci-après, p. 359 et l'histoire de la dynastie mérinide.



gés, après la ruine de leur puissance, à payer tribut aux états voisins pour se garantir contre leurs attaques. Ainsi firent les Beni-Ourcîfîn, les Beni-Ilît et les Beni-Ourtezmîr, peuplades qui obéissaient à un sultan, fils de Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman, et descendu de Khazer, prince dont les aïeux commandaient déjà chez les Maghraoua à l'époque de la conquête musulmane.

Lors de la dissolution du khalifat [almohade] établi à Maroc, plusieurs usurpateurs et prétendants surgirent en diverses localités, et Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman profita du désordre pour fonder un royaume dans le territoire de Chelif. Ses fils et successeurs s'emparèrent de Milîana, de Ténès, de Brechk, de Cherchel et des contrées qui en dépendent; puis, ayant ambitionné la possession de Metîdja, ils s'en rendirent maîtres et, ensuite, ils soumirent une grande partie du Ouancherîch et des pays qui avoisinent cette montagne. Plus tard, ils se laissèrent enlever ces localités par leurs voisins dans le haut Chelif, les Beni-Atïa, chefs de la tribu des Toudjîn. Cette famille se tenait alors dans la partie orientale du Serersou. A cette époque, les nomades zenatiens avaient commencé à quitter les régions du Sud pour venir s'établir dans le Tell; les Abd-el-Ouad s'étant emparé du pays situé entre Tlemcen et le Za, pendant que les Toudjîn occupèrent le territoire qui sépare le Désert du Tell et qui s'étend depuis la ville de Médéa au mont Ouancherîch et, de là, à Merat et à El-Djâbat. Les états des Beni-Abd-el-Ouad eurent alors pour limite [orientale] le Sîg et El-Bat'ha; [ce qui faisait qu']au Midi, [ils touchaient] au territoire des Toudjîn et, à l'Orient, au pays des Maghraoua.

La guerre qui régna entre les Toudjîn et les Maghraoua, d'une part, et les Abd-el-Ouad de l'autre, avait commencé à l'époque même de leur entrée dans le Tell; aussi, l'émir hafside, Abou-Zókérïa, en profita pour obtenir l'appui des deux premiers peuples, lors de son expédition contre les Abd-el-Ouad. Après la prise de Tlemcen, il les récompensa de ce service en revêtant leurs chefs des insignes de la royauté.

Yaghmoracen éprouva bientôt tant de désagréments par les empiètements de ces princes, qu'il prit la résolution de leur in-

fliger un sévère châtiment. La guerre qu'il entreprit à cette occasion et qui fut continuée par son fils Othman, contribua, avec celle que les Beni-Merîn firent plus tard aux Toudjîn et aux Maghraoua, à ruiner la puissance de ces deux tribus. En l'an 647 (1249-50), Yaghmoracen rentra dans Tlemcen après avoir livré aux Mérinides, à Isly, une bataille dans laquelle il s'était fait aider par un corps toudjinite sous les ordres d'Abd-el-Caouï-Ibn-Atïa. Celui-ci mourut en arrivant chez lui, et Yaghmoracen rompit aussitôt son alliance avec les Toudjîn et déclara la guerre à leur nouveau chef, Mohammed, fils d'Abd-el-Caouï. Pénétrant alors dans leur pays, il attaqua plusieurs de leurs places fortes; mais il éprouva une si vigoureuse résistance de la part de Mohammed qu'il abandonna son entreprise. En 650 (1252-3), il fit une seconde tentative contre la même tribu et commença le siége de Taferguint[1]; mais la garnison de cette place, commandée par Ali-Ibn[2]-Zîan, petit-fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, se défendit avec tant de bravoure qu'il prit, et bien à contre-cœur, le parti de la retraite. Malgré ces échecs il ne cessa de lancer ses bandes dans le pays des Toudjîn et de tenir leurs forteresses étroitement bloquées.

Taferguint avait alors pour commandant un client de la famille des Abd-el-Caouï, lequel appartenait, par sa naissance, à la tribu sanhadjienne qui occupait la campagne de Bougie. Cet homme avait profité de ses grandes richesses et du nombre de ses enfants pour s'approprier le gouvernement de Taferguint; et, alors, il y fit une défense si héroïque que le souvenir en est resté jusqu'à nos jours. Il fut enfin assassiné par les Beni-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï qui toléraient avec peine son usurpation et qui désiraient jouir de ses dépouilles. La mort de ce chef amena la chute de la forteresse, ainsi qu'on le verra ailleurs.

---

[1] L'orthographe de ce nom est incertaine, mais la forme *Taferguint* a un aspect tellement berbère que le traducteur n'hésite pas à l'adopter.

[2] Ici, les manuscrits portent *Beni*.

A l'époque où la guerre éclata entre Yaghmoracen et Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, celui-ci contracta une alliance avec Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack; aussi, en l'an 670 (1271-2), quand ce prince mit le siége devant Tlemcen, après avoir défait les Abd-el-Ouad à Isly et dévasté la ville d'Oudjda, Mohammed vint avec ses Toudjinides pour seconder les efforts des Beni-Merîn. Découragés enfin par la résistance opiniâtre que cette place forte leur opposa, ils décampèrent tous, et Mohammed s'en retourna dans son pays.

En l'an 680 (1281-2), Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack entreprit de nouveau le siége de Tlemcen, après avoir battu Yaghmoracen à Kharzouza, et Mohammed vint le trouver à El-Caçabat et l'aider à dévaster les territoires des Abd-el-Ouad. Ils prirent alors position devant la ville qu'ils espéraient réduire, mais, quelques jours après, ils repartirent pour leurs pays respectifs. Yaghmoracen envahit aussitôt les contrées occupées par les Toudjîn et soumit toutes les plaines de cette région. Othman, son fils et successeur, suivit cet exemple et acheva la conquête des états toudjinides.

Nous allons maintenant parler de la conduite suivie par Yaghmoracen à l'égard des Maghraoua. Pour briser la puissance de cette tribu, il avait pour règle de susciter des querelles entre les fils de Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman et de soutenir celui d'entre eux qui chercherait à ravir le commandement au chef régnant. En l'an 666 (1267-8), après son retour de la bataille de Telagh, où il perdit son fils Omar, il traversa le territoire des Maghraoua et pénétra dans les contrées habitées par les Melîkich et les Thâleba. En 668, Omar, fils de Mendîl, lui céda la ville de Milîana sous la condition d'être soutenu contre ses frères. La majeure partie des Maghraoua reconnut alors la souveraineté de Yaghmoracen et, en l'an 670 (1271-2), ce peuple l'accompagna dans son expédition contre le Maghreb. Deux années plus tard, le chef abd-el-ouadite ravagea le pays des Maghraoua et contraignit Thabet-Ibn-Mendîl à lui céder la ville de Ténès. Après son départ, Thabet reprit possession de cette place; mais, en 681 (1282-3), il la rendit de nouveau à son adversaire. Peu de

temps après, Yaghmoracen mourut et laissa à son fils Othman le soin de recueillir le fruit de ces expéditions.

RÉVOLTE D'EZ-ZAÏM-IBN-MEGGUEN A MOSTAGHANEM.

La famille Megguen était une branche très-ancienne de la souche qui produisit les Beni-Zîan[, famille de Yaghmoracen]; les deux maisons ayant eu pour ancêtre commun Mohammed-Ibn-Zegdan-Ibn-Tâ-Allah. Youçof, l'aîné des quatre fils de ce Mohammed, fut père de Djaber-Ibn-Youçof, premier roi des Abd-el-Ouad. Zîan, fils de Thabet, second fils de Mohammed, fut l'aïeul des souverains zîanides [abd-el-ouadites]. Un troisième fils de Mohammed, le nommé Drâ, laissa un fils appelé Cacem, lequel fut l'aïeul d'Abd-el-Mélek-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-Cacem, chef que l'on désigne ordinairement par le surnom d'Ibn-Hanîna et dont la mère, Hanîna, fut sœur de Yaghmoracen-Ibn-Zîan. Megguen, le quatrième fils de Mohammed, laissa deux enfants, Yahya et Amrouch, dont le premier eut aussi deux fils, Ez-Zaïm et Ali.

Bien que Yaghmoracen confiât volontiers à ses parents le commandement de ses provinces ainsi que d'autres charges importantes, il se défiait tellement de Yahya, fils de Megguen, et d'Ez-Zaïm, fils de Yahya, qu'il les déporta en Espagne. En l'an 680 (1281-2), ils quittèrent ce pays et débarquèrent à Tanger, pendant que Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack y préparait une expédition contre les chrétiens. La même année, ils accompagnèrent Yacoub dans sa marche sur Tlemcen, mais ils eurent une telle envie de revoir leur famille qu'ils obtinrent de ce prince l'autorisation de se rendre auprès de Yaghmoracen.

Après avoir essuyé à Kharzouza, en l'an 680, la défaite dont nous avons parlé, le souverain abd-el-ouadite conduisit une expédition contre les Maghraoua et revint à Tlemcen après avoir obtenu de Thabet-Ibn-Mendîl la possession de Milîana. Ce fut alors seulement qu'il donna une position à Ez-Zaïm en le nommant commandant de la forteresse de Mostaghanem. A peine

fut-il rentré dans Tlemcen qu'Ez-Zaïm se mit en révolte et sollicita l'appui des Maghraoua afin de résister à son bienfaiteur. Sur la première nouvelle de cette trahison, Yaghmoracen marcha sur Mostaghanem et tint la ville si étroitement bloquée qu'il força le rebelle à se rendre. Avant de capituler, Ez-Zaïm se fit accorder la permission de passer en Espagne et, bientôt après, il y vit arriver son père, Yahya, auquel Yaghmoracen avait donné l'ordre de quitter le Maghreb.

Yahya mourut en Espagne, l'an 692 (1293), et Ez-Zaïm se rendit à la cour de Youçof-Ibn-Yacoub. Emprisonné par ce monarque à cause quelque imprudence, il parvint à effectuer son évasion et, jusqu'au terme de ses jours, il vécut en proscrit à l'étranger. Son fils En-Nacer naquit en Espagne et y passa sa vie à combattre les chrétiens.

Ali-Ibn-Yahya, frère d'Ez-Zaïm, s'établit dans Tlemcen, et Dawoud-Ibn-Ali, l'un de ses fils, devint grand cheikh et conseiller de la famille Abd-el-Ouad. Ibrahîm-Ibn-Ali, frère de Dawoud, épousa une fille d'Abou-Hammou II et en eut un fils. Yahya, fils de Dawoud, fut élevé au rang de vizir par Abou-Saîd-Ibn-Abd-er-Rahman, à l'époque où l'empire abd-el-ouadite se releva pour la seconde fois. Dans la suite de cette histoire nous aurons à parler de lui.

YAGHMORACEN PREND AVEC IBN-EL-AHMER ET LE ROI CHRÉTIEN L'ENGAGEMENT D'ENTRAVER LES OPÉRATIONS MILITAIRES DE YACOUB-IBN-ABD-EL-HACK.

Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack étant passé en Espagne pour faire la guerre sainte, châtia les ennemis de l'islamisme, détruisit leurs forteresses et réussit, par le siége de Séville et de Cordoue, à ébranler l'édifice de l'infidélité. Dans une seconde expédition, il traversa le Détroit, ravagea le territoire chrétien et décida Ibn-Echkîlola [1], seigneur de Malaga, à lui livrer cette ville. Le sultan

[1] Dans le quatrième volume de cette traduction, nous essaierons d'expliquer la signification de ce surnom.



qui, à cette époque, régnait en Espagne, se nommait l'émir Mohammed, mais on lui donnait aussi le surnom d'El-Fakîh *(le légiste)*. Second roi de la maison des Ahmer, ce fut lui qui, d'après les dernières injonctions de son père [Mohammed] le Cheikh, invita Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack à passer en Espagne pour combattre les infidèles. Voyant ensuite que ce monarque travaillait à consolider sa puissance dans ce pays et qu'il recevait successivement l'adhésion des petits souverains qui y avaient usurpé le pouvoir, il craignit pour lui-même le même traitement que Youçof-Ibn-Tachefîn avait fait subir à Ibn-Abbad [1].

Pour échapper à ce danger, il fit proposer au roi chrétien [Alphonse X] de former à eux deux une coalition contre le sultan mérinide. Il réussit aussi, par des promesses et des menaces, à se faire livrer Malaga par Omar-Ibn-Yahya-Ibn-Mohalli, officier auquel Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack en avait confié le commandement, et, pour récompenser l'auteur de cette trahison, il lui concéda en toute propriété la ville de Salobreña.

Le roi chrétien fit alors partir sa flotte pour le Détroit afin d'empêcher Yacoub de rentrer en Espagne avec son armée, et, s'étant concerté avec Mohammed-Ibn-el-Ahmer, il invita le sultan de Tlemcen à faire des courses dans le territoire mérinide afin de retenir ainsi en Afrique leur ennemi commun. Yaghmoracen répondit à ses souhaits avec un grand empressement et, pendant qu'il envoyait de fréquentes ambassades au roi chrétien et qu'il en recevait, il lançait à tout moment sa cavalerie et les contingents de ses tribus contre le Maghreb.

Yacoub, se voyant mis dans l'impossibilité de passer en Espagne, sollicita de Yaghmoracen une suspension d'armes afin de pouvoir s'occuper de la guerre sainte, et, sur son refus, il lui infligea un terrible châtiment dans la journée de Kharzouza. Depuis lors, il continua toute sa vie à guetter les occasions pour frapper l'un ou l'autre de ces trois princes, pendant qu'eux, de leur côté, ne cessèrent de maintenir leur alliance contre lui.

---

[1] Voy. t. II, p. 80.

CONDUITE DE YAGHMORACEN ENVERS LES KHALIFES HAFSIDES APRÈS AVOIR RECONNU LEUR AUTORITÉ A TLEMCEN.

Les Zenata, depuis leur entrée dans le Tell et même auparavant, reconnaissaient la souveraineté des khalifes almohades de la famille d'Abd-el-Moumen. L'on sait que l'émir Abou-Zékérïa-Ibn-Abi-Hafs profita de l'affaiblissement de cette dynastie pour se rendre indépendant en Ifrîkïa et pour faire de Tunis le siége d'un nouveau khalifat almohade [hafside]. Tous les peuples de l'Afrique et de l'Espagne tournèrent alors leurs regards vers lui dans l'espoir que, par ses efforts, la puissance des Almohades se relèverait de nouveau. Beaucoup de tribus zenatiennes lui envoyèrent leur adhésion; les Maghraoua et les Toudjîn se placèrent sous sa protection en le priant de marcher contre Tlemcen. Il s'empara de cette ville en l'an 640 (1242-3) et la rendit bientôt après à Yaghmoracen, en lui accordant l'autorisation de la gouverner ainsi que les provinces qui en dépendent. Depuis lors. le chef abd-el-ouadite demeura fidèle à la cause des Hafsides.

A son exemple, les Beni-Merîn proclamèrent l'autorité du khalife Abou-Zékérïa dans toutes les parties du Maghreb dont ils effectuèrent la conquête, et lui envoyèrent les hommages de Miknaça (*Mequinez*), de Tèza et d'El-Casr. Ils adoptèrent aussi l'habitude d'adresser à ce prince, et ensuite à son fils et successeur, El-Mostancer, des souhaits formels pour leur bonheur[1] et des assurances de la soumission la plus profond. Même après avoir pris Maroc, ils continuèrent, pendant un temps, à y célébrer la prière publique au nom d'El-Mostancer; mais, ayant ensuite reconnu que, dans un pays aussi éloigné de Tunis que le leur, les Hafsides n'exerceraient qu'une influence très-faible, ils supprimèrent cet usage, tout en leur conservant une certaine apparence d'amitié et d'attachement. Plus tard encore, les princes

---

[1] Le mot *temwil* paraît être employé ici, par mégarde, à la place de *temliya*.



mérinides adoptèrent les titres de la souveraineté et les insignes de la royauté; pratique naturelle à toutes les dynasties du monde.

Quant à Yaghmoracen et à ses descendants, ils restèrent fidèles au khalife hafside et, par respect pour la dignité de ce monarque, ils évitèrent de prendre le titre de roi. Bien plus, à l'avènement de chaque khalife, ils rédigèrent une déclaration de fidélité et la lui firent porter par une députation composée de leurs fils aînés et de leurs hommes d'état les plus distingués[1].

Après la mort de l'émir Abou-Zékérïa, quand son fils Mohammed-el-Mostancer monta sur le trône, l'émir Abou-Ishac, frère du nouveau souverain, obtint l'appui des Arabes-Doua-ouida et se mit en révolte ouverte. Vaincu par El-Mostancer, il se réfugia avec sa famille dans Tlemcen, où Yaghmoracen lui fit l'accueil le plus distingué, et, ensuite, il passa en Espagne avec l'intention de prendre part à la guerre sainte. Ayant appris, en l'an 675 (1277), la mort d'El-Mostancer, il se crut plus digne du trône que tout autre et, deux années plus tard[2], il débarqua au port de Honein [pour tenter sa fortune].

Yaghmoracen envoya une calvacade magnifique à sa rencontre et le reçut avec de grands honneurs. Se conformant ensuite à l'usage qu'il avait adopté envers les premiers khalifes hafsides, il prêta le serment de fidélité à son hôte et promit de le soutenir et de lui servir de ministre. En retour de son dévouement, il se fit promettre que son fils Othman obtiendrait la main d'une des filles d'Abou-Ishac, princesse élevée dans le pavillon du khalifat.

Vers cette époque, Mohammed-Ibn-Abi-Hilal, gouverneur de Bougie, répudia l'autorité du khalife El-Ouathec et invita

---

[1] Voy. cependant les derniers mots de ce chapitre.

[2] Dans le tome II de cette traduction, p. 377, l. 17, il faut corriger une faute d'impression et mettre la date de 677 à la place de 667. — Relevons une étrange inadvertance de notre auteur qui dit ici : *il traversa la mer* sur-le-champ *et débarqua au port de Honein l'an* 677.



l'émir Ishac à venir le trouver sans délai. On peut voir dans notre notice de la dynastie hafside ce qui arriva à ce prince quand il quitta Tlemcen[1].

En l'an 681 (1282-3), Yaghmoracen envahit le pays des Maghraoua, soumit les campagnes et les villes de cette contrée et envoya, de là, au khalife Abou-Ishac une députation composée de son fils Abou-Amer-Ibrahîm, ou *Berhoum* en langue zenatienne[2], et de plusieurs chefs abd-el-ouadites. L'objet de cette mission était d'obtenir l'accomplissement du mariage déjà projeté et de consolider ainsi l'union des deux familles. Une réception des plus gracieuses les attendit et une forte allocation d'argent leur fut accordée pour leurs frais journaliers. Ibrahîm eut alors l'occasion d'attirer tous les regards par la bravoure qu'il déploya dans la guerre contre Ibn-Abi-Omara[3] et de montrer qu'il appartenait à une famille dépositaire de toutes les nobles qualités de la race zenatienne. Comblé de dons et de faveurs, il partit enfin avec la princesse. Aussitôt qu'elle fut arrivée à Tlemcen, Othman l'épousa et procura de cette manière à son palais un trésor inestimable, à son empire, un sujet de gloire, à lui-même et à sa famille, une haute illustration.

En l'an 682, l'émir Abou-Zékérïa, fils de l'émir Abou-Ishac, arriva dans Tlemcen après avoir échappé à la catastrophe qui frappa sa famille à Mermadjenna, lors de la défaite de leur armée par Ibn-Abi-Omara[4]. Son beau-frère, Othman, fils de Yaghmoracen, l'accueillit avec de grands égards, en lui prodiguant les marques d'une vive affection, et la sœur du fugitif lui envoya du palais de nombreux cadeaux et tout ce qui pouvait servir à le consoler. Bientôt après, il y fut rejoint par les anciens serviteurs de la famille royale, ayant à leur tête Abou-'l-Hacen-Mohammed, fils du savant légiste et docteur en traditions, Abou-

---

[1] Voy. t. II, p. 377.

[2] L'auteur aurait pu ajouter : *et en patois juif aussi.*

[3] Le traducteur suit ici la leçon des manuscrits.

[4] Voy. t. II, p. 394.

Bekr-Ibn-Séïd-en-Nas-el-Yâmeri[1]. Ces réfugiés ayant obtenu la protection de l'empire abd-el-ouadite, invitèrent Abou-Zékérïa à faire une tentative pour ressaisir l'héritage de ses aïeux. Le jeune prince consulta à ce sujet son hôte, Othman, mais il ne put obtenir de lui qu'une réponse peu favorable. En effet, Othman venait de reconnaître la souveraineté de l'homme qui se trouvait alors maître de Tunis, et il lui avait même envoyé ses hommages par une députation, selon la coutume. L'émir Abou-Zékérïa s'enfuit alors de Tlemcen et chercha un asile auprès de Dawoud-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf, émir de la tribu nomade des Beni-Amer, branche de celle des Zoghba. Pour le mettre à l'abri de tout danger, ce chef le conduisit chez les Douaouida, tribu d'émirs qui parcouraient en nomades les états hafsides. Atïa-Ibn-Soleiman-Ibn-Sebâ donna une généreuse hospitalité au jeune prince, ainsi que nous l'avons dit ailleurs[2].

En l'an 684 (1285-6), Abou-Zékérïa réussit, après plusieurs vicissitudes de fortune, à enlever la ville et la province de Bougie à son oncle Abou-Hafs, souverain almohade à Tunis. Voulant alors récompenser les services de Dawoud-Ibn-Attaf, il lui concéda les impôts d'un territoire considérable nommé Aïkdaren et situé auprès d'El-Khamîs, sur la rivière de Bougie. Il réduisit ensuite sous son autorité Bône, Constantine, Alger, le Zab et les pays d'au-delà.

Le mariage de sa sœur avec Othman-Ibn-Yaghmoracen l'avait toujours bien disposé pour ce prince et pour ses fils ; aussi, en l'an 698 (1298-9), quand Youçof-Ibn-Yacoub mit le siége devant Tlemcen, il s'empressa d'envoyer une armée au secours des Abd-el-Ouadites. Cette colonne fut taillée en pièces, près de la montagne d'Ez-Zan, par un corps de troupes que le sultan Youçof envoya contre elle sous la conduite de son frère Abou-Yahya. L'endroit où cette bataille fut livrée porte encore le nom de Merça-'r-Roous[3]. Cet événement augmenta l'amitié que le

---

[1] Variante : *El-Yaghmori*.

[2] Tome II, p. 400.

[3] C'est-à-dire : *le mouillage* ou *la station des têtes*.

khalife de Tunis portait au sultan des Beni-Merîn; aussi, il ne tarda pas de lui envoyer un présent magnifique et de le faire inviter, par une députation de cheikhs almohades, à mettre le siége devant Bougie. Othman-Ibn-Yaghmoracen se tenait enfermé dans Tlemcen, quand il apprit cette nouvelle; et le mécontentement qu'il en éprouva fut si vif qu'il ordonna la suppression du nom de ce prince dans la prière du vendredi. Depuis ce jour on n'y fait plus le prône au nom du khalife hafside.

MORT DE YAGHMORACEN-IBN-ZÎAN ET AVÉNEMENT DE SON FILS OTHMAN.

En l'an 681 (1282-3), le sultan Yaghmoracen quitta Tlemcen, après y avoir établi son fils Othman comme lieutenant-général, et, s'étant avancé dans le territoire des Maghraoua, il en soumit tout le pays ouvert et obligea Thabet-Ibn-Mendîl à lui remettre la ville de Ténès. Ayant alors appris que son fils[1], Abou-Amer-Berhoum approchait avec la fille du sultan Abou-Ishac, fiancée d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, il s'arrêta en dehors de Milîana pour attendre leur arrivée. S'étant ensuite mis en marche pour Tlemcen, il tomba malade et, parvenu au Chedîouïa[2], il rendit le dernier soupir. Sa mort eut lieu vers la fin du mois de Dou-'l-Câda 681 (fév.-mars 1283).

Abou-Amer cacha cet événement avec soin et fit porter le corps de son père dans une litière fermée par des rideaux, en annonçant que le sultan n'était qu'indisposé. Arrivé à Sîg, après avoir traversé le pays des Maghraoua, il cessa de garder le secret et hâta sa marche vers Tlemcen. Son frère Othman, héritier du trône, vint au devant de lui à la tête de sa maison et accueillit

---

[1] Le texte arabe porte : *son frère*, erreur qui se trouve dans les manuscrits.

[2] Le frère de notre auteur dit que Yaghmoracen mourut sur le bord du Riou. Cette rivière est un peu à l'Est du Chedîouïa.

les hommages de tous les assistants; rentré ensuite dans sa capitale, il reçut des grands et du peuple le serment de fidélité. Son inauguration terminée, il envoya lui-même ses hommages au khalife de Tunis, Abou-Ishac, lequel en témoigna sa haute satisfaction et lui transmit, selon l'usage, un diplôme qui le constituait souverain de Tlemcen.

Othman s'adressa ensuite à Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack pour obtenir la paix. En agissant ainsi, il se conforma aux dernières injonctions de son père, Yaghmoracen. A ce sujet, mon professeur, le très-savant Abou-Abd-Allah-Mohammed-Ibn-Ibrahîm-el-Abbeli [1], ancien intendant du palais, m'a raconté une anecdote que je reproduis ici : « J'ai entendu, dit-il, le sultan Abou-Hammou-Mouça-Ibn-Othman faire le récit suivant : « Dadda-» Yaghmoracen donna des conseils à Dadda-Othman — dans » leur langage, le mot *dadda* est employé comme l'appellation » respectueuse par excellence. — *Sache, mon fils! qu'il nous* » *est devenu impossible de lutter avec les Beni-Merin depuis* » *qu'ils ont fondé un puissant empire, subjugué tous les états* » *occidentaux et occupé Maroc, siége du khalifat. Ils peu-* » *vent maintenant réunir sous leurs drapeaux les contingents* » *d'une foule de peuples soumis. Quant à moi, j'ai dû les* » *combattre, afin d'éviter le déshonneur auquel s'expose* » *l'homme qui fuit son adversaire; déshonneur qui, du reste,* » *ne saurait t'atteindre. Garde-toi bien d'aller à leur ren-* » *contre; tiens-toi derrière tes remparts s'ils viennent t'atta-* » *quer, et dirige tes efforts à la conquête des provinces almo-* » *hades* [*hafsides*] *qui touchent aux nôtres. Par les troupes* » *qu'elles te fourniront, tu pourras résister à celles de tes* » *adversaires; peut-être même, l'une des forteresses orien-* » *tales* [2] *tombera en ton pouvoir et deviendra le dépôt de tes* » *trésors.* »

---

[1] Dans le *Journal asiatique* de janvier 1844, *Autobiographie d'Ibn-Khaldoun,* se trouve une notice de ce docte professeur.

[2] C'est-à-dire Bougie et Constantine.

Ces conseils firent, dit-on, une telle impression sur l'esprit d'Othman qu'il tâcha de faire la paix avec les Mérinides afin d'être libre d'envahir les états hafsides.

Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack venait de passer en Espagne pour la quatrième fois et se trouvait à Arcos, quand Mohammed, fils de Yaghmoracen, traversa le Détroit, par l'ordre de son frère Othman, et, à la suite d'une honorable réception, il conclut avec le sultan mérinide un traité de paix aussi avantageux qu'il pouvait le désirer. Othman ressentit une vive satisfaction au retour de son ambassadeur, car il se voyait enfin dégagé des embarras qui l'empêchaient de porter la guerre dans les contrées orientales.

CONQUÊTES EFFECTUÉES PAR OTHMAN-IBN-YAGHMORACEN CHEZ LES MAGHRAOUA ET LES TOUDJÎN.

Après avoir ratifié le traité de paix conclu avec Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, Othman, fils de Yaghmoracen, dirigea ses troupes contre les provinces orientales qui formaient les états des Toudjîn et des Maghraoua. Il se proposa même de pousser plus loin et d'envahir le pays des Hafsides. S'étant rendu maître de toute la campagne du territoire toudjînide jusqu'aux parties les plus reculées, il passa chez les Maghraoua et obtint le même succès. Se jetant ensuite sur la Metîdja, il y porta le ravage et, après en avoir détruit les moissons, il s'avança jusqu'à Bougie dont il entreprit le siége. La résistance que cette ville lui opposa fut si vigoureuse qu'il prit le parti de rebrousser chemin et, en revenant, il bloqua Mazouna et força les habitants à faire leur soumission. Ceci se passa en l'an 686 (1287). Ayant obtenu de Thabet-Ibn-Mendîl, émir des Maghraoua, la remise de Ténès, il incorpora dans ses états toutes les contrées occupées par ce peuple. Rentré, la même année, dans le pays des Toudjîn, il enleva tous les grains qui s'y trouvaient et les mit en dépôt à Mazouna, ville dont il s'attendait à voir les Maghraoua faire le siége. De là, il marcha sur Taferguint et l'investit si étroitement que le gouverneur, Ghaleb l'eunuque, voyant la garnison

réduite presqu'à la dernière extrémité, entra en négociations et rendit la place. Cet officier était affranchi de Séïd-en-Nas, membre de la famille de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï.

Rentré dans Tlemcen, le souverain abd-el-ouadite organisa, en 687 (1288), une nouvelle expédition contre les Toudjîn et, cette fois-ci, il leur enleva le Ouancherîch, groupe de montagnes où les princes de cette tribu faisaient leur demeure et où leur domination avait pris naissance. L'émir toudjînide, Mouça, fils de Zerara[1] et petit-fils de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, auquel son peuple venait de jurer fidélité, s'enfuit vers Médéa avec Achar et les Aulad-Azîz; puis, voyant qu'Othman s'acharnait à le poursuivre, il abandonna le pays et mourut dans sa retraite précipitée.

Avant d'envahir le Ouancherîch, Othman avait conquis le pays des Beni-Idlelten, tribu toudjînide, et reçu la soumission de leurs chefs, les Aulad-Selama, après les avoir assiégés plusieurs fois dans le château qui porte leur nom. Ils capitulèrent en s'obligeant à quitter le parti des Toudjîn et à reconnaître la souveraineté des fils de Yaghmoracen; aussi, durent-ils rompre toute relation avec leurs anciens émirs, les Beni-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, former une alliance avec Othman et obliger leurs sujets à lui payer l'impôt.

Après avoir réduit tout le pays des Toudjîn, Othman confia l'administration du Ouancherîch aux Hachem [famille toudjînide] et alla faire le siége de Médéa. Cette ville était alors au pouvoir des Aulad-Azîz, tribu toudjînide, mais il s'y trouvait aussi quelques familles sanhadjiennes, appelées les Lemdïa, dont elle porte encore le nom. En l'an 688 (1289), les Lemdïa lui livrèrent cette place forte, mais, sept mois plus tard, les Aulad-Azîz s'en emparèrent de nouveau. Alors, afin de s'en assurer la possession, cette tribu s'engagea, par un traité, à obéir aux or-

---

[1] A la place de *Mouça-Ibn*, le texte arabe porte *moula beni*. Cette dernière leçon ne vaut rien. Trois lignes plus loin, on lit *moula zerara*; il faut remplacer le mot *moula* par *Mouça-Ibn*.

dres d'Othman avec le même dévouement qu'elle avait témoigné jusqu'à cette époque à [la famille de] Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï.

En 689 (1290), Othman, devenu maître du pays des Toudjîn, porta la guerre chez les Maghraoua pour les châtier d'avoir soutenu le sultan mérinide dans une de ses tentatives contre Tlemcen. Après avoir soumis leur pays, il y établit son fils, Abou-Hammou, en qualité de gouverneur et, l'ayant installé dans Chelif, capitale de leurs états, il repartit pour Tlemcen.

Les débris des Maghraoua se rallièrent autour de Thabet-Ibn-Mendîl et passèrent dans la Metîdja ; mais, en l'an 693 (1294), ils apprirent qu'Othman s'approchait pour les attaquer et ils se réfugièrent dans la ville de Brechk. Cette place succomba après avoir soutenu un siége de quarante jours, et Thabet-Ibn-Mendîl s'embarqua pour le Maghreb où il fut honorablement accueilli par Youçof-Ibn-Yacoub.

Par la réduction des contrées appartenant aux Toudjîn et aux Maghraoua, Othman acheva la conquête du Maghreb central et de tous les pays qu'avaient habités les Zenata de la première race. Une guerre avec les Mérinides vint enfin arrêter le progrès de ses armes.

INDICATION DES MOTIFS QUI PORTÈRENT OTHMAN A ENTREPRENDRE LE SIÉGE DE BOUGIE.

Nous avons déjà mentionné qu'Abou-Zékérïa II, fils du sultan hafside Abou-Ishac, fut chassé de Bougie par les affidés d'Ibn-Abi-Omara et qu'il reçut d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, à Tlemcen, l'accueil le plus honorable[1]. Abou-Hafs, oncle d'Abou-Zékérïa, monta ensuite sur le trône du khalifat, fit mourir l'imposteur et vit arriver à sa cour une députation, composée de notables abd-el-ouadites, qui vint, selon l'usage, lui offrir les

---

[1] Voy. t. II, p. 393, et t. III, p. 366.



hommages d'Othman. Quelque temps après, plusieurs habitants de Bougie invitèrent secrètement l'émir Abou-Zékérïa à passer chez eux le plus tôt possible, en lui promettant qu'à son arrivée ils lui livreraient la ville. Othman, auquel Abou-Zékérïa communiqua ce message, en exprima sa désapprobation et, sans avertir ce prince, il envoya au khalife Abou-Hafs un acte de foi et hommage. Il pensait même à faire arrêter son hôte, mais il hésita si longtemps avant d'agir que celui-ci réussit à s'enfuir dans le Désert et à se mettre sous la protection des Arabes zoghbiens. Dawoud-Ibn-Hilal-Ibn-Attaf lui donna l'hospitalité et, plutôt que de le livrer à Othman, il le conduisit au campement des Douaouida, dans la province de Bougie. Nous avons raconté ailleurs qu'après de longues aventures, Abou-Zékérïa obtint possession de cette ville[1]. Sa rupture avec Othman servit à consolider la bonne intelligence qui s'était établie entre le gouvernement abd-el-ouadite et la cour de Tunis.

En l'an 686 (1287), Othman envahit le pays des Maghraoua, pénétra jusqu'à l'extrêmité orientale [du Maghreb central] et passa dans la province de Bougie dont il soumit une partie considérable. Plus tard, il vint prendre position devant Bougie, dans l'espoir de s'en rendre maître par quelque ruse de guerre, et, voulant cacher ses véritables intentions, il déclara n'agir ainsi que pour faire plaisir au sultan de Tunis. Sept jours plus tard, il repartit pour le Maghreb central, et ce fut alors qu'il occupa Mazouna et Taferguint, ainsi que nous l'avons déjà dit.

GUERRE ENTRE OTHMAN ET LES MÉRINIDES. — SIÉGE DE TLEMCEN.

A la mort de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, la paix qu'il avait conclue avec les Beni-Abd-el-Ouad, afin de pouvoir tourner ses armes contre les chrétiens, subsistait encore. Youçof, son fils

---

[1] Voy. t. II, p. 399.

aîné, succéda au trône pendant que les Mérinides étaient occupés à combattre les infidèles, et, s'étant aperçu, à son grand déplaisir, qu'Othman, fils de Yaghmoracen, suivait les traces de son père et persistait à entretenir des intelligences avec Ibn-el-Ahmer[, sultan de Grenade,] et avec le roi chrétien [Alphonse X], il conclut, sur-le-champ, une paix avec celui-ci, livra ensuite à Ibn-el-Ahmer les forteresses que les Mérinides possédaient en Espagne et se procura ainsi le loisir d'aller combattre les Beni-Abd-el-Ouad.

En 689 (1290), quatre ans après la mort de son père, il termina tous ses préparatifs et se mit en marche. Arrivé sous les murs de Tlemcen, où Othman s'était enfermé, il passa une quarantaine de jours à couper les arbres des environs et à dresser ses catapultes et autres machines de guerre; puis, ayant reconnu que la place pouvait résister encore très-longtemps, il leva le siége et reprit la route de son pays.

Othman, toujours fidèle à la politique de son père, avait maintenu de bonnes relations avec Ibn-el-Ahmer et le roi chrétien, mais il finit par s'apercevoir que ses fréquentes ambassades et les preuves d'amitié dont il leur était si prodigue ne lui rapportaient aucun avantage. Comme les Maghraoua étaient venus se joindre aux troupes de Youçof afin d'attaquer Tlemcen et qu'ils y avaient fait d'énormes dégâts, il alla soumettre leur pays aussitôt que le siége fut levé, et il y laissa son fils, Abou-Hammou, en qualité de gouverneur, ainsi que nous venons de le dire.

En l'an 695 (1295-6), Youçof-Ibn-Yacoub entreprit une seconde expédition contre Tlemcen. Il commença par assiéger Nedroma, d'où il se dirigea vers Oran; puis, ayant reçu la soumission des habitants du mont Guédera et de Taskedelt, *ribat* dédié à Abd-el-Hamîd, fils du légiste Abou-Zeid-el-Iznaceni, il reprit le chemin du Maghreb. Après son départ, Othman sortit de Tlemcen et châtia les populations de ces montagnes à cause de leur défection et de la résistance qu'elles avaient opposée à ses troupes. Il livra aussi au pillage le *ribat* de Taskedelt.

L'année suivante, Youçof fit une troisième incursion dans les

états d'Othman et rentra ensuite chez lui. En 697 (1297-8), il investit Tlemcen et commença la construction de logements pour ses troupes ; mais, au bout de trois mois, il décampa en voyant que la place résistait encore. Pour rentrer dans son pays, il passa par Oudjda, et, voulant relever cette ville de ses ruines[1], il y rassembla des ouvriers et laissa son frère, Abou-Yahya, pour en diriger les travaux.

Les Aulad-Selama, seigneurs du château qui porte leur nom, étaient venus avec leur tribu, les Beni-Idlelten, et avec les autres Toudjînides pour aider Youçof-Ibn-Yacoub dans sa tentative contre Tlemcen ; aussi, quand le siége en fut levé, Othman marcha contre eux, soumit leur pays et investit leur forteresse. Il y resta assez longtemps et leur fit beaucoup plus de mal qu'ils ne lui en avaient fait éprouver à Tlemcen.

Pendant son absence, Abou-Yahya-Ibn-Yacoub, frère de Youçof, s'empara de Nedroma, grâce à la trahison du gouverneur, Zékérïa-Ibn-Yakhlof-el-Matghari, seigneur de Taount. Après l'occupation de ces deux villes par les Mérinides, Youçof-Ibn-Yacoub vint rallier ces détachements au reste de son armée et marcha sur Tlemcen.

Othman tenait encore les Aulad-Selama assiégés, quand il apprit cette nouvelle. Sans perdre un instant, il décampa et pressa tellement sa marche qu'il rentra dans Tlemcen peu d'heures avant l'apparition de l'armée mérinide. Le soir même de son arrivée, il vit paraître l'avant-garde de l'ennemi, et, dans le mois de Châban 698 (mai 1299), il se trouva investi de toutes parts.

Le sultan Youçof fit tirer autour de la place une circonvallation dans laquelle il ménagea plusieurs portes, afin de livrer passage aux troupes chargées de l'attaque des remparts. A côté de cette enceinte, il fit bâtir une ville qui devait lui servir de résidence et à laquelle il donna le nom d'El-Mansoura (*la triomphante*). Il y resta plusieurs années et ne laissa jamais passer un

---

[1] Voy. p. 357 de ce volume.

jour sans diriger une attaque contre Tlemcen. Pour mettre son temps à profit, il envoya une partie de ses troupes dans le Maghreb central dont elles occupèrent les villes et les forteresses. Le pays des Maghraoua et celui des Toudjîn passèrent ainsi sous sa domination, pendant qu'il tenait Tlemcen étroitement bloqué, ainsi que le lion tient sa proie.

MORT D'OTHMAN-IBN-YAGHMORACEN ET AVÉNEMENT DE SON FILS ABOU-ZÎAN. — FIN DU SIÉGE DE TLEMCEN.

Le siége de Tlemcen durait toujours, et les habitants, réduits presqu'à la dernière extrémité, envisageaient avec résignation le sort qui les attendait, quand Othman, fils de Yaghmoracen, leur fut enlevé par la mort. Cet événement eut lieu en 703 (1303-4), cinquième année du siége. Son fils Abou-Zîan-Mohammed lui succéda.

Mon professeur, le très-savant cheikh Mohammed-Ibn-Ibrahîm-el-Abbeli, qui, dans sa jeunesse, avait été intendant de leur palais, m'a fait le récit suivant : «Othman, fils de Yaghmoracen, » mourut au bain. Il venait d'en éprouver l'influence affaiblis- » sante et, voulant se désaltérer, il se fit apporter une tasse de » lait aigre qu'on lui avait préparé pour boisson. Après l'avoir » bu, il s'endormit et, presqu'aussitôt, il rendit le dernier sou- » pir. Nous autres, gens de la maison, nous crûmes qu'il avait » lui-même mêlé du poison dans le lait, pour éviter la honte » d'être vaincu. Alors un eunuque se rendit auprès de la reine, » épouse du défunt et fille du sultan Abou-Ishac, seigneur de » Tunis, fils de l'émir Abou-Zékérïa, fils d'Abd-el-Ouahed, fils » d'Abou-Hafs, et lui apprit ce qui venait d'arriver. Elle entra » aussitôt dans la salle et, se tenant auprès du mort, elle s'écria » plusieurs fois : *Nous sommes à Dieu et c'est à lui que nous » devons retourner!* Puis, ayant fait fermer toutes les portes et » mettre les scellés sur les battants, elle envoya chercher ses » deux fils, Abou-Zîan-Mohammed et Abou-Hammou-Mouça. » Après leur avoir annoncé cette triste nouvelle, elle pleura

» avec eux et fit alors convoquer tous les cheikhs des Beni-Abd-
» Ouad. Voulant, toutefois, dissimuler l'étendue du malheur qui
» venait de les frapper, elle se borna à leur annoncer que le
» sultan était indisposé. Un des cheikhs se douta du fait et
» répondit, au nom de tous les assistants : *Le sultan était avec*
» *nous tantôt, il n'a pas pu tomber malade depuis. S'il est*
» *mort, dites-le nous.* Alors, Abou-Hammou lui adressa ces
» mots : *S'il était mort, que ferais-tu?* Le cheikh répondit :
» *Si nous ne craignions pas votre opposition, nous dirions*
» *qu'Abou-Zîan, votre frère aîné, est maintenant notre sultan.*
» A cette parole, Abou-Hammou quitta sa place, embrassa la
» main de son frère et lui jura fidélité. Tous les cheikhs suivi-
» rent cet exemple et prêtèrent le serment sans désemparer.
» Les Beni-Abd-el-Ouad s'empressèrent à saluer leur nouveau
» sultan et, ayant ensuite fait une sortie contre l'ennemi, selon
» leur habitude journalière, ils se battirent avec une telle bra-
» voure que l'on aurait supposé Othman encore en vie. Youçof-
» Ibn-Yacoub apprit, dans son camp, la nouvelle de la mort
» d'Othman et il en fut péniblement affecté; mais il éprouva
» surtout un vif étonnement en voyant les Beni-Abd-el Ouad se
» battre avec autant d'ardeur qu'auparavant. »

Le siége de Tlemcen dura huit ans et trois mois, à compter de l'arrivée de l'ennemi. Jamais aucune population du monde n'eut à souffrir tant de maux que les habitants de Tlemcen. On finit par manger des cadavres, des chats, des rats et même, dit-on, de la chair humaine. On arracha les toitures des maisons pour se procurer du bois à brûler. Le prix des vivres et des grains atteignit un taux énorme, et encore n'en trouvait-on pas facilement. Voici une liste des prix de diverses denrées :

1 berchala, mesure de douze ratls (*livres*) et demi, de blé valait deux mithcals et demi d'or monnoyé (25 francs) [1].

1 bœuf, soixante mithcals (600 fr.).

1 mouton, sept mithcals et demi (75 fr.).

---

[1] Au *mithcal* ou *dinar*, on peut assigner la valeur de dix francs. Le *dirhem* pourrait valoir dix sous.

1 ratl de chair de mulet ou d'âne, un huitième de mithcal (1 fr. 25).
1 ratl de chair de cheval, dix dirhems de petit module, monnaie de Tlemcen [*va'eur inconnue*].
1 ratl de peau de bœuf mort de maladie ou égorgé, trente dirhems (15 fr.).
1 chat, un mithcal et demi (15 fr.).
1 chien id.
1 rat, dix dirhems (5 fr.).
1 serpent, id.
1 poule, seize dirhems (8 fr.).
1 œuf, six dirhems (3 fr.).
1 moineau, id.
1 once d'huile, douze dirhems (6 fr.).
1 once de beurre, id.
1 once de graisse, vingt dirhems (10 fr.).
1 ....[1] de fèves, id.
1 .... de sel, dix dirhems (5 fr.).
1 .... de bois [à brûler], id.
1 chou, trois huitièmes de mithcal (3 fr. 75).
1 laitue, vingt dirhems (10 fr.).
1 rave, quinze dirhems (7 fr. 50).
1 *faccous* ou 1 *coth'tha* [espèce de melons longs], quarante dirhems (20 fr.).
1 concombre, trois huitièmes de dinar (3 fr. 75).
1 pastèque, trente dirhems (15 fr.).
1 figue ou 1 poire, deux dirhems (1 fr.).

Pendant que les habitants de Tlemcen épuisaient leur argent et leurs forces, Youçof-Ibn-Yacoub était parvenu à porter son royaume au plus haut degré de la puissance. La Mansoura qu'il avait élevée auprès de la ville assiégée et dans laquelle il avait fixé sa demeure s'était beaucoup agrandie ; elle jouissait d'une prospérité sans exemple et elle attirait les marchandises et les

---

[1] La quantité n'est pas indiquée, c'était probablement une livre *(ratl)*.

négociants de tous les pays. Les autres rois briguaient l'amitié du souverain mérinide; les Hafsides de Tunis et de Bougie lui envoyaient des ambassades et des cadeaux; même le souverain de l'Egypte et de la Syrie lui expédiait de riches présents. En un mot, il avait atteint une gloire sans pareille.

Dans Tlemcen, au contraire, les Abd-el-Ouad et leur garnison, se voyant sur le point de succomber à la faim et à la misère, avaient pris la résolution de faire une sortie et de mourir les armes à la main[1]. Ce fut alors que Dieu, par une grâce extraordinaire, accorda le soulagement de leurs maux : Youçof-Ibn-Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack mourut assassiné. Un de ses eunuques noirs s'étant offensé d'une boutade telle que les rois se le permettent quelquefois, souleva le bord de la tente impériale, glissa dans la chambre où le sultan se reposait et l'éventra d'un coup de poignard. Arrêté sur-le-champ, ce misérable fut traîné devant les vizirs et condamné à mort. On le déchira en mille morceaux, de sorte qu'à peine aurait-on pu retrouver même les cordons de ses souliers. Ce fut ainsi que Dieu vint délivrer la famille de Yaghmoracen-Ibn-Zîan, les Beni-Abd-el-Ouad et les habitants de Tlemcen : on les aurait pris pour des morts ressuscités de leurs tombeaux. Afin de rappeler le souvenir de cet événement, ils firent inscrire sur leurs monnaies : *Combien est proche le secours de Dieu* (*ma acraba ferdja 'llahi*) *!*

Mon professeur, Mohammed-Ibn-Ibrahîm-el-Abbeli m'a raconté un fait que je reproduis ici : « Dans la matinée de ce jour » de délivrance, qui était un mercredi, le sultan Abou-Zîan alla » s'asseoir tout seul dans une des chambres du palais. Ayant » fait appeler Ibn-Haddjaf, gardien de ses magasins de blé, il » lui demanda combien de greniers et de silos restaient encore » pleins. Sur la réponse de cet officier qui déclara une quantité » suffisante pour deux jours seulement, il lui recommanda de

---

[1] Dans l'histoire de Tlemcen par le frère de notre auteur, nous lisons que cent vingt mille personnes moururent dans cette ville pendant le siége.

» garder le secret. Au même moment, il vit entrer son frère » Abou-Hammou et lui fit part de cette mauvaise nouvelle. La » douleur qu'ils en ressentirent tous les deux fut si grande qu'ils » restèrent assis pendant un temps, sans pouvoir proférer une » parole ; enfin, une esclave entra, c'était Dâd, intendante de la » fille d'Abou-Ishac que leur père avait épousée. Sortant du » palais de la princesse, elle vint au-devant d'eux, s'arrêta en » saluant de sa façon et leur adressa ces paroles : Les dames de » votre palais, les demoiselles de la famille Zîan, toutes les » femmes de votre maison m'ont chargée de vous délivrer ce » message : *Quel plaisir pourrons-nous avoir à vivre plus » longtemps? Vous êtes réduits aux abois; l'ennemi s'apprête à » vous dévorer; encore quelques instants de répit et vous allez » succomber. Donc, épargnez-nous la honte de la captivité; » ménagez en nous votre propre honneur et envoyez-nous à la » mort. Vivre dans la dégradation serait un tourment horri- » ble; vous survivre serait pis que le trépas.* A ces paroles, » Abou-Hammou fut très-ému et se tourna vers son frère en » disant : *Elles ont bien raison, et il ne faut pas les*[1] *faire » attendre.* Abou-Zîan lui répondit : *Mon cher Mouça! atten- » dez encore trois jours; peut-être qu'après tant de malheurs » Dieu viendra à notre délivrance. Ce terme passé, ne me de- » mande pas de conseil au sujet de ces femmes, mais faites-les » égorger par les juifs et les chrétiens*[2]*; tu viendras ensuite » me trouver et nous ferons une sortie à la tête de nos gens; » nous combattrons jusqu'à la mort et Dieu aura accompli sa » volonté.* Abou-Hammou se fâcha alors contre lui et ne voulut » entendre parler d'aucun délai : *Par Dieu!* s'écria-t-il en se

[1] Dans le texte arabe, il faut remplacer le mot *fihim* par *fihinna*, le pronom masculin par le pronom féminin.

[2] Un géographe arabe, cité par Yahya-Ibn-Khaldoun, fait observer qu'auprès de la porte occidentale de Tlemcen, le Bab-Abi-Corra, il y avait plusieurs églises fréquentées par les chrétiens. Nous voyons par le discours d'Abou-Zîan qu'au commencement du quatorzième siècle, il y avait encore une population chrétienne dans Tlemcen.

» levant, *tu vas attendre et les laisser déshonorer ainsi que* » *nous!* Il sortit alors, tout en colère, et le sultan Abou-Zîan » fondit en larmes. Pendant ce temps, dit Ibn-Haddjaf, je me » tenais immobile devant eux, sans proférer une parole et sans » pouvoir ni avancer ni reculer. Le sultan cédait enfin au som- » meil quand, tout-à-coup, le factionnaire qui était à la porte » me fit signe en disant : *Annoncez qu'un messager, venu du* » *camp mérinide, se tient au seuil du palais.* Je ne pus lui ré- » pondre que par un geste, mais le bruit de ce mouvement suffit » pour éveiller le sultan qui se redressa en sursaut. Je lui dis » la nouvelle et fis entrer le messager. Cet homme s'arrêta de- » vant le prince et lui adressa ces paroles : *Youçof-Ibn-Yacoub* » *vient de mourir à l'instant même et je vous apporte une* » *communication de la part de son petit-fils, Abou-Thabet.* » Le sultan, tout joyeux, fit aussitôt convoquer son frère et les » chefs abd-el-ouadites afin que l'ambassadeur délivrât, en » leur présence, le message dont il était chargé. C'était une de » ces faveurs extraordinaires que Dieu accordé quelquefois » aux mortels! »

Voici le motif de cette ambassade : à la mort de Youçof-Ibn-Yacoub, ses frères, ses fils et ses petits-fils aspirèrent tous à l'autorité souveraine. Abou-Thabet, un de ses petits-fils [1], s'étant rendu au quartier des troupes fournies par les Beni-Ourtadjen, tribu de sa mère, les rallia autour de lui et fit demander aux princes de Tlemcen un équipage royal et un asile en cas de revers, leur promettant de lever le siége et d'emmener l'armée mérinide s'il parvenait à se faire reconnaître comme souverain.

Quand il eut effectué son projet, il remplit ses engagements en rendant aux Beni-Abd-el-Ouad toutes les provinces que Youçof-Ibn-Yacoub leur avait enlevées et en rappelant les garnisons que ce sultan avait établies dans leurs forteresses. Les Mérinides rentrèrent alors dans leur pays, le Maghreb-el-Acsa, et Abou-Zîan reprit possession de toutes les places fortes du Maghreb central.

---

[1] Pour *hakidihi*, lisez *hafidihi* dans le texte arabe.

HISTOIRE DU SULTAN ABOU-ZÎAN DEPUIS LE SIÉGE DE TLEMCEN JUSQU'A SA MORT.

Après avoir échappé à un péril imminent par la levée du siége de Tlemcen et avoir obtenu des Mérinides la remise de ses provinces, le sultan Abou-Zîan s'empressa de quitter sa capitale et de marcher, avec son frère Abou-Hammou, contre les Maghraoua. S'étant mis en campagne vers la fin du mois de Dou-'l-Hiddja 706 (juin-juillet 1307), il pénétra dans le territoire de ses anciens ennemis et en expulsa tous ceux qui reconnaissaient encore l'autorité des Beni-Merîn. Quand il eut obtenu des officiers mérinides la remise des forteresses dont leur sultan s'était emparé, il acheva la soumission de cette contrée et y installa, comme gouverneur, son affranchi Moçameh. De là, il passa dans le Seressou, plateau que les Soueid et les Dïalem, tribus arabes, avaient enlevé aux Zenata pendant le siége de Tlemcen, en se faisant aider par les Beni-Yacoub-Ibn-Amer. A son approche, ces populations prirent la fuite sans pouvoir, toutefois, échapper à une sévère punition. Il traversa ensuite le territoire des Beni-Toudjîn, afin de rentrer chez lui, et soumit les fractions des Beni-Abd-el-Caouï et des Hachem qui étaient restées dans le Ouancherîch auprès de leur chef, Mohammed-Ibn-Atïa-el-Asamm, membre de la famille d'Abd-el-Caouï.

Après neuf mois de courses, Abou-Zîan arriva dans Tlemcen avec la satisfaction d'avoir rétabli l'ordre dans toutes les parties de son royaume. Dès lors, il se mit à restaurer ses palais, à replanter ses jardins et à réparer les dégats que sa ville avait éprouvés. Pendant qu'il se livrait à ces soins, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta au bout de sept jours. Sa mort eut lieu vers la fin du mois de Choual 707 (avril 1308).

LA SUPRÉMATIE DES HAFSIDES CESSE D'ÊTRE RECONNUE A TLEMCEN.

Depuis quelque temps, deux princes hafsides se partagèrent l'autorité temporelle et spirituelle chez les Almohades de l'Ifrî-

kïa : l'un régnait à Tunis, l'autre à Bougie ; leurs états avaient pour frontière commune les pays des Adjîça et des Ouchtata. L'émir Abou-Hafs, khalife tunisien et fils d'Abou-Zékérïa I, devait à la possession de la capitale l'avantage d'une supériorité réelle sur l'émir Abou-Zékérïa II, souverain de Bougie et des provinces occidentales de l'empire. Les descendants de Yaghmoracen-Ibn-Zîan reconnaissaient la suprématie du premier et faisaient célébrer chez eux la prière publique en son nom, sans oublier, toutefois, les liens de famille qui les attachaient au second. Il est vrai qu'à l'époque où Othman, fils de Yaghmoracen, entreprit le siége de Bougie, la mésintelligence s'était mise entre lui et Abou-Zékérïa ; mais, quelque temps après, ils renouèrent leur ancienne liaison et continuèrent à vivre en bonne harmonie.

Quand Youçof-Ibn-Yacoub vint assiéger Tlemcen, on y regardait comme chef de la religion le sultan de Tunis, Abou-Acîda, fils d'El-Ouathec, et on y célébrait la prière en son nom. Cette marque de respect n'empêcha cependant pas que ce khalife trouvât fort mauvais l'amitié dont le souverain abd-el-ouadite donnait des témoignages à l'émir de Bougie, Abou-Zékérïa.

Pendant le siége de Tlemcen, Youçof envoya une partie de ses troupes vers les contrées orientales, et Abou-Zékérïa expédia contre elles un corps d'Almohades afin de les repousser. Les deux armées se rencontrèrent sur la montagne d'Ez-Zan et, après un combat acharné, les Mérinides mirent leurs adversaires en pleine déroute. L'endroit où la bataille se livra reçut le nom de Merça-'r-Roous, à cause du grand nombre de têtes qui tombèrent dans ce conflit[1]. L'inimitié qui régnait entre le seigneur de Bougie et le sultan Youçof acquit de nouvelles forces par suite de cet événement.

Le khalife de Tunis envoya alors une députation de cheikhs almohades auprès du sultan mérinide, afin de renouer les bonnes relations qui avaient subsisté entre leurs prédécesseurs et d'exciter ce prince davantage contre le seigneur de Bougie. Cette

---

[1] Voy. p. 367 de ce volume et t. II, p. 414.

démarche produisit un très-mauvais effet sur l'esprit d'Othman-Ibn-Yaghmoracen : indigné de voir son khalife prendre le parti des Mérinides, il ordonna la suppression du nom [d'Abou-Acîda] dans la prière du vendredi et déclara que la suprématie du khalifat tunisien ne serait plus reconnue dans le royaume de Tlemcen. Ceci se passa vers la fin du septième siècle.

RÈGNE DE MOUÇA-IBN-OTHMAN, SURNOMMÉ ABOU-HAMMOU.

Vers la fin [du mois de Choual] de l'an 707 (avril 1308) eurent lieu la mort de l'émir Abou-Zîan et l'avènement de son frère Abou-Hammou. Le nouveau sultan se distinguait par un esprit vif et tranchant, et son caractère, aussi ferme qu'imposant, avait une teinte d'âpreté que son humeur violente ne faisait qu'augmenter. Il était, du reste, pétri d'intelligence et rempli de pénétration. De tous les princes zenatiens ce fut lui qui, le premier, introduisit le cérémonial et l'étiquette de la royauté. Dans l'accomplissement de cette tâche, il usa d'une extrême sévérité envers les grands de son empire; leur opposant hardiment le bouclier de sa puissance, il les courba devant la majesté royale et les façonna aux usages qu'il voulut introduire. Arîf-Ibn-Yahya, émir des Soueid et l'un des cheikhs qui avaient le droit de siéger aux audiences solennelles que le sultan donnait aux peuples zenatiens, m'a dit, en parlant de lui : « Cet homme » fit connaître aux Zenata les principes du gouvernement royal. » Auparavant, les chefs de cette race n'étaient que des cheikhs » nomades; mais, quand Mouça-Ibn-Othman s'éleva au milieu » d'eux, il fixa ces principes et rédigea en système les règle» ments qui en dérivaient. Les autres chefs, ses pairs et rivaux, » apprirent de lui ce système et le mirent en pratique. »

Abou-Hammou-Mouça commença son règne par négocier un traité de paix avec les Beni-Merîn et envoya, pour cet objet, plusieurs grands de son empire à la cour d'Abou-Thabet. Ayant obtenu son désir et à des conditions très-favorables, il s'occupa des Toudjîn et des Maghraoua, dont il parvint à briser l'opiniâ-

treté et à soumettre le pays, après avoir dirigé ses troupes contre eux à plusieurs reprises. Il força, de cette manière, l'émir Mohammed-Ibn-Atïa-t-el-Asamm à quitter le territoire du Ouancherîch, et il expulsa du pays de Chelif l'émir Rached-Ibn-Mohammed, qui s'y était établi après la mort de Youçof-Ibn-Yacoub. En prenant possession de ces contrées, il y installa de nouveaux gouverneurs et repartit ensuite pour Tlemcen.

En l'an 710 (1310-1), il conduisit son armée dans le pays des Toudjîn, occupa Taferguint, ville située au centre de leurs possessions, chassa du Ouancherîch les derniers restes de la famille de Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, et les remplaça dans le commandement par des familles toudjinides, les Hachem et les Beni-Tîgherîn. A cette occasion, Yahya-Ibn-Atïa le toudjinide reçut le commandement de sa tribu établie dans le Ouancherîch; Youçof-Ibn-Hacen, l'un des Aulad-Azîz, fut nommé gouverneur de Médéa et des contrées voisines, et Sâd le toudjinide, membre de la famille Selama-Ibn-Ali, fut chargé du commandement de son peuple, les Beni-Idlelten, et du gouvernement de toutes les populations qui habitaient la partie occidentale du territoire des Toudjîn. Les autres branches de cette grande tribu durent se résigner à payer l'impôt et à fournir des otages pour garantir leur obéissance. Abou-Hammou les plaça sous les ordres d'un de ses clients, le général Youçof-Ibn-Habboun[1]-el-Hoouari, auquel il permit de prendre les insignes de la souveraineté. A son affranchi Mocameh, il accorda les mêmes marques d'autorité avec le gouvernement du pays des Maghraoua, et, à son cousin, Mohammed-Ibn-Youçof, il confia le gouvernement de Milîana. Ces arrangements terminés, il repartit pour Tlemcen.

ZÎREM-IBN-HAMMAD, QUI AVAIT USURPÉ LE COMMANDEMENT A BRECHK, PERD LA VIE.

Cet aventurier appartenait à la tribu des Meklata et avait un grand nombre de parents, tant à Brechk qu'aux environs, cir-

[1] Ailleurs, ce nom est écrit *Haiyoun*.

constance qui lui valut une place dans le corps de cheikhs qui administrait cette ville. *Zîrem* est une altération vulgaire de *Zîri*. Les habitants de Brechk ayant fait leur soumission à Yaghmoracen, lors de la conquête du pays des Maghraoua par ce chef, Zîrem conçut la pensée, après la mort du vainqueur, de mettre à profit l'état d'hostilité qui régnait entre les Maghraoua et les Abd-el-Ouad, pour s'emparer du gouvernement de Brechk et pour y maintenir son indépendance, en s'appuyant alternativement sur l'un ou sur l'autre de ces peuples. En l'an 683 (1284-5), il accomplit son projet et, l'année suivante, il eut à soutenir un siége contre Othman-Ibn-Yaghmoracen.

Neuf ans plus tard, Othman fit une expédition dans le pays des Maghraoua, et, pendant quarante jours, il assiégea la ville de Brechk où Thabet-Ibn-Mendîl s'était réfugié. Thabet s'embarqua alors pour le Maghreb, et Zîrem obtint la retraite d'Othman en faisant acte de soumission. Quand le prince abd-el-ouadite fut rentré dans Tlemcen, Zîrem se révolta encore et, comme les descendants de Yaghmoracen-Ibn-Zîan furent obligés à se défendre chez eux pendant le long siége, il eut le temps de consolider son autorité à Brechk et de parvenir à un certain degré de puissance. Pour se garantir contre les Mérinides, dont les armées venaient de soumettre le pays des Maghraoua, il les servit avec zèle et dévouement. La mort de Youçof-Ibn-Yacoub ayant fait lever le siége de Tlemcen et retréci les limites de l'empire mérinide, Zîrem reprit son ancienne ligne de conduite à l'égard des Abd-el-Ouad et, profitant de leur éloignement, il témoigna à leur chef une soumission peu réelle tout en lui envoyant des adresses très-respectueuses.

Quand Abou-Hammou soumit le pays des Maghraoua et porta ses armes bien au-delà de Brechk, Zîrem conçut de sérieuses inquiétudes et, pour se garantir du danger, il offrit de céder sa ville au prince abd-el-ouadite, moyennant des lettres de grâce. Abou-Hammou laissa la conduite de cette affaire au mufti de son empire, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, personnage dont le père, Mohammed, autrefois imam de Brechk, avait été tué en guet-apens par Zîrem à l'époque où celui-ci s'empara du pouvoir.

Abou-Zeid et son frère Eïça [*fils de l'Imam*] se réfugièrent dans Tunis après la mort de leur père et y firent leurs études. Ensuite, ils allèrent demeurer à Alger, d'où ils se transportèrent à Milîana.

Lors de la mort de Youçof-Ibn-Yacoub, ils remplissaient dans cette ville les fonctions de cadi, et ce fut vers cette époque qu'ils se rendirent auprès d'Abou-Zîan avec les autres chefs civils et militaires que le gouvernement mérinide y avait installés.

Parmi ces fonctionnaires se trouvait Mendîl-Ibn-Mohammed-el-Kinani, personnage dont nous reparlerons dans l'histoire des Mérinides et qui était leur ministre des finances. Mendîl, dont le fils avait étudié sous ces deux savants, en fit un si grand eloge en la présence d'Abou-Zîan et d'Abou-Hammou, que celui-ci, étant parvenu à la souveraineté, bâtit pour eux, au Matmar de Tlemcen, un collége[1] ayant une maison de chaque côté pour leur servir de logements. Ils y donnèrent des leçons dans deux grandes salles disposées à cet effet, et, comme ils eurent l'honneur d'être nommés muftis et conseillers d'état, ils obtinrent une haute influence à la cour.

Zîrem ayant donc sollicité une amnistie et prié Abou-Hammou de lui envoyer un homme auquel il pourrait se fier pour l'accompagner à Tlemcen, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, l'aîné des deux frères, fut chargé de cette commission. Avant de partir, il obtint du sultan l'autorisation de venger la mort de son père s'il en trouvait l'occasion. Arrivé à Brechk, il reçut tous les jours, matin et soir, la visite de Zîrem; et, ayant enfin mûri ses plans, il réussit, par un coup de trahison, à faire mourir sa victime. Cela eut lieu en l'an 708 (1308-9). Le sultan Abou-Hammou, étant ainsi devenu maître de Brechk, supprima le conseil des cheikhs et l'indépendance de la ville.

---

[1] Yahya-Ibn-Khaldoun dit que ce collége était situé auprès de la Porte de Cachout et que cette porte était à l'Occident de la ville.

RÉDUCTION D'ALGER ET ABDICATION D'IBN-ALLAN. — HISTOIRE DE CE PERSONNAGE.

La ville d'Alger formait un des gouvernements de l'empire sanhadjien. Elle eut pour fondateur Bologguîn-Ibn-Zîri et, après sa mort, elle servit de résidence à [l'un ou à l'autre de] ses descendants. Plus tard, elle passa sous la domination des Almohades et fut comptée au nombre des villes de l'Ifrîkïa et des deux Maghrebs qui obéissaient à la famille d'Abd-el-Moumen.

Les descendants d'Abou-Hafs étendirent leur domination jusque sur les pays des Zenata, après avoir usurpé le commandement des Almohades, et ils firent de Tlemcen une de leurs places frontières. Yaghmoracen en reçut le commandement pour lui et pour ses enfants, pendant que la famille de Mendîl-Ibn-Abd-er-Rahman obtint le commandement des plaines qu'occupaient les Maghraoua. Le gouvernement du Ouanecherîch et des territoires toudjinides qui en dépendent fut accordé à Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï et à ses enfants. Toute la région située entre ces territoires et la capitale resta sous l'administration de fonctionnaires envoyés de Tunis, et la ville d'Alger eut ainsi pour gouverneur un officier almohade.

En l'an 664 (1265-6), les Algériens cessèrent d'obéir au sultan hafside, El-Mostancer, et, pendant sept ans, ils jouirent tranquillement de leur indépendance. En 671 (1272-3), Abou-Hilal, gouverneur de Bougie, vint les assiéger par l'ordre de ce khalife et il resta sous les murailles de leur ville pendant plusieurs mois avant de se retirer[1]. En 674 (1275-6), Abou-'l-Hacen-Ibn-Yacîn arriva avec une armée almohade[2] et prit Alger d'assaut. Les membres du conseil des cheikhs furent emmenés prisonniers [à Tunis] et ne recouvrèrent la liberté qu'après la mort d'El-Mostancer.

---

[1] Voy. t. II, p. 372.

[2] C'est-à-dire *hafside*. — *Loc. laud.* lisez Abou-'l-Hacen.

La désunion s'étant mise entre les descendants d'Abou-Hafs, l'émir Abou-Zékérïa se rendit maître des provinces qui formaient la frontière occidentale de l'empire et reçut des habitants d'Alger l'assurance de leur fidélité[1]. A cette occasion, il leur donna pour gouverneur Ibn-Akmazîr, le même officier qui exerçait déjà le commandement chez eux[2]. Ce fonctionnaire resta en place jusqu'à un âge très-avancé. Il avait pour homme d'affaires un cheikh algérien nommé Ibn-Allan auquel il confiait l'exécution de tous ses ordres. La délégation d'un tel pouvoir à cet homme lui ouvrit la voie à la présidence du conseil des cheikhs, position qu'il occupait encore quand son patron cessa de vivre. Aussitôt que cet événement eut lieu, Ibn-Allan forma le projet d'usurper le commandement à Alger, et, ayant fait appeler chez lui, la même nuit, ceux de ses collègues dont il craignait la puissance, il leur fit trancher la tête. Le lendemain, au point du jour, il parut avec les insignes du commandement et se fit proclamer souverain. Une foule de cavaliers et de fantassins, les uns venus des pays éloignés, les autres fournis par la tribu des Thâleba, arabes de la Metîdja, accourut sous ses drapeaux. Ayant bientôt rassemblé un grand nombre d'archers et d'autres troupes, il se trouva assez fort pour repousser les armées qui, à diverses époques, partaient de Bougie pour faire le siége de sa ville. Il châtia aussi les Melîkich et leur enleva la perception des impôts dans la plupart des terres de la Metîdja.

Quaud les Mérinides portèrent au loin la terreur de leurs armes et subjuguèrent les provinces orientales du Maghreb central, leur chef, Abou-Yahya-Ibn-Yacoub, mit le siége devant Alger. Ibn-Allan, voyant que la ville allait succomber, s'adressa au cadi Abou-'l-Abbas-el-Ghomari qui se rendait à la cour mérinide avec une mission de l'émir [Abou-'l-Baca-]Khaled[, seigneur de Bougie], et le pria d'intercéder pour lui auprès du sultan

---

[1] Dans le texte arabe, le mot *wabouho* n'offre aucun sens. Peut-être faut-il lire *rabouho (ils craignirent)*.

[2] A la place du mot *lebta*, il faut, sans doute, lire *li-nadrihi*.

Youçof-Ibn-Yacoub. Il l'autorisa en même temps d'assurer à ce monarque que le seigneur d'Alger reconnaîtrait l'autorité du souverain mérinide et le servirait avec le plus grand devouement, pourvu qu'on lui laissât son commandement. En conséquence de cette communication, Youçof fit tenir à son frère, Abou-Yahya, l'ordre de faire la paix avec Ibn-Allan.

Ce chef eut ensuite à soutenir un autre siége contre les troupes de l'émir Khaled[1]; mais il réussit à se maintenir au pouvoir pendant l'espace de quatorze ans. Alors, la fortune commença à le regarder d'un œil menaçant et l'adversité concentra ses forces afin de l'accabler. Le sultan Abou-Hammou rentra à Tlemcen après avoir soumis le pays des Toudjîn, donné le gouvernement du Ouancherîch à Youçof-Ibn-Habboun-el-Hoouari, et celui du pays des Maghraoua à l'affranchi Moçameh; puis, en l'an 712 (1312-3), il alla prendre position dans le territoire de Chelif, pendant que Moçameh se portait en avant pour faire la conquête de la Metîdja. Ibn-Allan s'enferma dans Alger, soutint un long siége, jusqu'à ce qu'il eut épuisé ses vivres, et capitula alors à des conditions qu'il dicta lui-même. De cette manière, Alger fut annexé à l'empire d'Abou-Hammou.

Ibn-Allan partit avec Moçameh pour trouver le sultan, qui se tenait encore dans le territoire de Chelif, et il se rendit à Tlemcen dans la suite de ce prince. On lui assigna cette ville pour résidence et, jusqu'à sa mort, on observa fidèlement toutes les conditions qu'il s'était fait accorder.

LE SEIGNEUR DU MAGHREB [-EL-ACSA] ENTREPREND UNE EXPÉDITION CONTRE TLEMCEN.

Sous le règne du sultan mérinide Abou-'r-Rebiâ, un de ses parents, nommé Abd-el-Hack-Ibn-Othman, se mit en révolte à Fez, et le cheikh mérinide, El-Hacen-Ibn-Ali-Ibn-Abi-'t-Talac, lui

---

[1] Abou-'l-Baca le hafside; voy. t. II, p. 426.

prêta le serment de fidélité à l'instigation du vizir Rahhou-Ibn-Yacoub[1]. Les insurgés s'emparèrent ensuite de Tèza et, sachant que l'armée du sultan approchait, ils firent demander des secours à Abou-Hammou ; mais, avant de pouvoir terminer leurs préparatifs de résistance, ils durent abandonner la place aux troupes d'Abou-'r-Rebiâ et s'enfuir à Tlemcen. S'étant alors adressé au sultan abd-el-ouadite, ils le prièrent de les aider à conquérir le Maghreb-el-Acsa, en lui promettant qu'alors ils opposeraient une barrière aux expéditions que les Mérinides voudraient diriger contre Tlemcen. Sur ces entrefaites, Abou-'r-Rebiâ mourut et son successeur, Abou-Saîd-Othman, exigea d'Abou-Hammou l'extradition des fugitifs, et, bien que ce prince les eût aidés à passer en Espagne, pour ne pas trahir les droits de l'hospitalité, il ferma les yeux sur ce procédé et conclut même un traité de paix avec celui qui en fut l'auteur.

Quelque temps après, Yaïch, fils de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, découvrit que ses ennemis travaillaient à le perdre dans l'esprit de son frère, le sultan Abou-Saîd, et chercha un asile dans Tlemcen. Abou-Hammou le prit sous sa protection et, par cet acte, il mécontenta tellement Abou-Saîd qu'en l'an 714 (1314-5), ce monarque conduisit une armée contre la capitale abd-el-ouadite. L'émir Abou-Ali[-Omar], fils d'Abou-Saîd, marcha en tête avec l'avant-garde. Ils pénétrèrent ainsi dans les états d'Abou-Hammou en y répandant la dévastation, et, après avoir assiégé et serré de très-près la ville d'Oudjda, ils passèrent outre et se dirigèrent sur Tlemcen. Aussitôt qu'ils se montrèrent devant cette place forte, [Abou-Hammou-]Mouça se mit à l'abri de ses remparts et laissa toutes les plaines des environs exposées à la fureur de l'ennemi. Les troupes d'Abou-Saîd commencèrent alors

---

[1] Le texte arabe offre, de plus, ces mots : *Ainsi que nous l'avons déjà raconté dans l'histoire de ce peuple.* Comme l'histoire des Mérinides termine l'ouvrage, il faut regarder ce chapitre comme un de ceux que l'auteur y inséra plus tard. A l'appui de cette conjecture, on peut citer certains renseignements qui s'y trouvent et qui manquent dans le chapitre consacré au règne d'Abou-Saîd.

à fouiller les bois et les jardins, à détruire les moissons et à porter partout le ravage et la dévastation. Accablé par la puissance de son adversaire et cerné de tous les côtés, Abou-Hammou envisagea avec effroi le danger auquel il se voyait exposé et, pour le détourner, il eut recours à un tour d'adresse assez piquant : ayant fait passer des sommes considérables aux vizirs du sultan mérinide, il les détourna de leur devoir et obtint leur adhésion à un projet qui avait pour but le remplacement de leur maître par son frère Yaïch qui était toujours dans Tlemcen. Un protocole fut dressé à cet effet et signé par les ministres prévaricateurs. Le sultan Abou-Saïd, auquel Abou-Hammou s'empressa de transmettre cette pièce, en fut tellement épouvanté qu'il leva le siége précipitamment, étant parfaitement convaincu que tous ses officiers et tous ses serviteurs avaient l'intention de le trahir. Quand il fut rentré dans le Maghreb-el-Acsa, son fils [Abou-Ali-]Omar se mit en rebellion, ce qui empêcha les Mérinides, pendant quelque temps, de songer à Tlemcen.

SIÉGE DE BOUGIE PAR LES BENI-ABD-EL-OUAD. — MOTIFS DE CETTE ENTREPRISE.

La rentrée d'Abou-Saîd en Maghreb permit à Abou-Hammou de tourner son attention vers ses provinces frontières et de s'occuper de Rached-Ibn-Mohammed-Ibn-Thabet-Ibn-Mendîl, qui, profitant des derniers désastres, avait quitté le pays des Zouaoua pour rentrer dans le territoire de Chelif et rallier autour de lui les débris de sa tribu. Délivré enfin de sa position dangereuse, Abou-Hammou rassembla une armée, confia le gouvernement de Tlemcen à son fils Abou-Tachefîn et marcha contre les insurgés. A son approche, Rached prit la fuite et se réfugia dans Bougie où il avait déjà trouvé un asile lors de sa dernière expulsion du Maghreb central.

Comme les Beni-Bou-Saîd persistaient à reconnaître l'autorité de Rached et s'étaient retranchés dans leur pays de rochers, au milieu des montagnes du Chelif, Abou-Hammou prit la résolu-

tion de les attaquer et, s'étant mis à la tête des troupes fournies par ses provinces, il alla dresser son camp sur le bord de la rivière Nehel[1], vis-à-vis de l'ennemi. Il y construisit alors le château qui porte son nom.

En l'an 711 (1311-2), il avait reçu la visite d'Ibn-Abi-Djebbi, qui venait de faire le pèlerinage de la Mecque et qui le poussa alors très-vivement à s'emparer de Bougie[2]. Il l'écouta volontiers, car l'espoir d'effectuer cette conquête lui était déjà venu par suite d'une communication qu'Abou-Yahya[-Abou-Bekr] lui avait adressée à ce sujet. Nous avons déjà raconté que ce prince hafside, après s'être révolté contre son frère [Abou-'l-Baca-]Khaled et avoir pris, à Constantine, le titre de sultan, s'était attiré un grave échec dans une expédition dirigée contre Bougie[3]. Plusieurs grands personnages de la cour d'Abou-Yahya vinrent alors trouver le sultan abd-el-ouadite de la part de leur maître et le prièrent d'aller assiéger Ibn-Khalouf dans cette ville. Ensuite, Abou-Hammou reçut un message par lequel Ibn-Khalouf lui-même demandait son appui. Toutes ces circonstances lui firent croire que ses troupes pourraient facilement s'emparer de Bougie. Peu de temps après, Ibn-Khalouf mourut, et son secrétaire, Abd-Allah-Ibn-Hilal, se rendit auprès du même prince[4] et lui recommanda de mettre son projet à exécution. L'affaire d'Alger y porta encore quelque retard; mais, après la réduction de cette forteresse, Abou-Hammou plaça son affranchi Moçameh à la tête d'une armée et lui ordonna de partir avec Ibn-Abi-Djebbi et de mettre le siége devant Bougie. La colonne avait atteint la montagne d'Ez-Zan quand Ibn-Abi-Djebbi mourut, et Moçameh ramena ses troupes bientôt après.

L'expédition [du sultan Abou-Saîd contre Tlemcen][5] inter-

---

[1] Variante : *Tehel*.

[2] Voy. t. II, p. 442.

[3] Voy. t. II, p. 436.

[4] Voy. t. II, p. 440.

[5] Dans la traduction, nous avons rempli la lacune qu'offrent tous les manuscrits du texte arabe.

rompit les tentatives des Abd-el-Ouadites contre Bougie ; mais aussitôt qu'Abou-Hammou se fut débarrassé de la présence de cet ennemi redoutable, il alla se poster dans le territoire de Chelif, ainsi que nous l'avons dit au commencement de ce chapitre. Encouragé alors par les représentations d'Othman-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya et de l'émir douaouidien, Othman-Ibn-Sebâ-Ibn-Chibl, qui étaient venus pour le pousser à la conquête des provinces occidentales du royaume almohade-hafside, il rassembla une armée et l'envoya contre Bougie sous la conduite de son cousin Masoud-Ibn-Abi-Amer-Berhoum. Il expédia, en même temps, deux autres corps de troupes, le premier commandé par son cousin, Mohammed-Ibn-Youçof, gouverneur de Milîana, et, le second, par son affranchi Moçameh. Ces généraux devaient attaquer Bougie et envahir les pays d'au-delà. Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi eut aussi le commandement d'une forte colonne et l'ordre de prendre le chemin qui traverse le Désert, en s'y faisant accompagner par les Zoghba et les Arabes-Douaouida.

Toutes ces colonnes partirent pour leur destination et commirent des forfaits épouvantables dans les pays qu'elles traversaient. Arrivées au centre des provinces hafsides, ils envahirent le territoire de Bône et, ayant alors rebroussé chemin, elles se présentèrent devant la ville de Constantine et la tinrent bloquée pendant plusieurs jours. De là, elles allèrent ravager Beni-Thabet, montagne qui se voit de cette ville ; puis elles traversèrent Beni-Baurar et y mirent le feu, après l'avoir saccagé. Tel fut aussi le sort de toutes les autres localités qui se trouvèrent sur leur passage. Des jalousies et des querelles ayant alors éclaté dans le sein de cette armée, les divers corps dont elle se composa partirent séparément pour rejoindre le sultan.

Pendant ce temps, Masoud-Ibn-Berhoum faisait le siége de Bougie et avait construit à Zeffoun[1] un château fort pour lui servir

---

[1] Dans la table géographique placée en tête du premier volume de cette traduction, Zeffoun est placé à six lieues E. de Dellis ; d'après nos dernières cartes, il y a près de onze lieues entre les deux endroits.



de résidence. De cette position, ses colonnes partaient pour insulter Bougie, pour en parcourir les environs et revenir. Il guerroyait encore de cette façon, quand il apprit la révolte de Mohammed-Ibn-Youçof, nouvelle qui le fit partir avec une grande précipitation.

RÉVOLTE DE MOHAMMED-IBN-YOUÇOF DANS LE PAYS DES TOUDJÎN.

Mohammed-Ibn-Youçof[, petit-fils de Yagbmoracen.] n'était pas encore rentré de cette expédition, quand Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, dont le cœur bouillonnait de haine et de colère, se présenta devant le sultan, l'accusa de trahison et le fit destituer du gouvernement de Miliana. Profondément blessé de ce traitement, Mohammed demanda l'autorisation de se rendre à Tlemcen afin de voir l'émir Abou-Tachefîn, fils de sa sœur et du sultan. Tout en y donnant son consentement, le monarque abd-el-ouadite fit passer à Abou-Tachefîn l'ordre de mettre son visiteur aux arrêts, mais le jeune prince refusa de s'y conformer. Mohammed s'en retourna alors au camp, avec la permission de son neveu, et sollicita en vain une audience du sultan ; puis, cédant aux appréhensions que ce traitement lui inspirait, il s'enfuit à Médéa et descendit chez le gouverneur, Youçof-Ibn-Hacen-Ibn-Azîz, chef toudjinide. Cet officier, qui tenait son autorité du sultan, commença, dit-on, par emprisonner le fugitif ; mais, cédant enfin aux instances de ses administrés, que les exactions et les mesures arbitraires de ce monarque avaient accablés outre mesure, il se jeta lui-même dans la révolte. Leur ayant alors fait jurer, ainsi qu'à leurs alliés arabes, de servir Mohammed-Ibn-Youçof comme leur souverain et de lui être fidèles, il se mit à leur tête et marcha vers le Nehel avec son protégé. Le sultan, qui avait établi son camp sur le bord de cette rivière, sortit au-devant des insurgés et essuya une telle défaite qu'il dut se réfugier dans Tlemcen. Mohammed-Ibn-Youçof, devenu maître du

pays des Toudjîn et de celui des Maghraoua, prit Milîana pour résidence.

Abou-Hammou parvint, au bout de quelques jours, à organiser une nouvelle armée et à se mettre en campagne. En quittant sa capitale, il expédia à son cousin, Masoud-Ibn-Berhoum, l'ordre de lever le siége de Bougie et de se porter, avec ses troupes, sur les derrières de l'ennemi. Mohammed-Ibn-Youçof chargea aussitôt Youçof-Ibn-Hacen du gouvernement de Milîana et alla se mesurer avec le général abd-el-ouadite. Ayant rencontré cet officier dans le territoire des Melîkich, il lui livra bataille, essuya une défaite et courut se réfugier sur la montagne de Mouzaïa. Ibn-Berhoum l'y tint étroitement bloqué pendant quelques jours ; mais, ensuite, il dut emmener ses troupes et opérer sa jonction avec le sultan qui assiégeait Milîana. Cette ville fut emportée d'assaut par l'armée combinée, et Youçof-Ibn-Hacen, qui s'était caché dans un des conduits de la place, fut tiré de sa retraite, amené devant le vainqueur, pardonné et mis en liberté. Le sultan marcha ensuite sur Médéa et, en ayant pris possession, il se fit donner des otages par les populations de toutes ces localités et reprit la route de Tlemcen.

Mohammed-Ibn-Youçof étant encore parvenu à établir son autorité dans la partie du Maghreb central la plus éloignée de la capitale, envoya un acte de foi et hommage au sultan [Abou-Yahya-]Abou-Bekr ; et, en récompense de cette démarche, il reçut du monarque hafside un riche cadeau, les insignes de la royauté, l'autorisation de s'approprier toutes les concessions que Yaghmoracen avait obtenues en Ifrîkïa [1] et la promesse d'un prompt secours. Il soumit alors le reste du pays des Toudjîn et reçut des Beni-Tîgherîn, tribu du Ouancherîch, le serment de fidélité.

En 717 (1317-8), le sultan Abou-Hammou conduisit une armée dans ses provinces orientales, occupa Médéa et en accorda le gouvernement à Youçof-Ibn-Hacen, afin d'opposer une bar-

---

[1] Voy., ci-devant, p. 346.

rière au progrès de Mohammed-Ibn-Youçof. Il eut, toutefois, la précaution de s'en faire donner plusieurs otages; il en exigea aussi de toutes les populations de son empire, telles que les Zenata, les Arabes et même de sa propre tribu, les Beni-Abd-el-Ouad. Rentré à Tlemcen, il logea ces garants de leur fidélité dans la citadelle, local aussi vaste que l'emplacement de certaines villes. Il porta sa méfiance à un tel point qu'il réclama plusieurs otages d'une seule tribu, d'une seule fraction de tribu et même d'une seule famille. Bien plus, il obligea les habitants des villes et des forteresses, les cheikhs et les gens du peuple, à lui en fournir. Il remplit aussi sa citadelle de leurs enfants et de leurs frères, en y faisant entrer successivement une foule de monde. Il y construisit pour ces détenus des mosquées où l'on célébrait la prière du vendredi, et il leur permit de se marier et de bâtir des maisons. L'on trouvait même dans cette enceinte les divers produits de l'industrie et un marché très-fréquenté. Ce fut une des prisons les plus extraordinaires dont on ait jamais entendu parler.

Mohammed-Ibn-Youçof était encore en pleine révolte dans le pays des Toudjîn quand le sultan mourut.

ASSASSINAT DU SULTAN ABOU-HAMMOU ET AVÈNEMENT DE SON FILS ABOU-TACHEFÎN.

De tous les membres de la famille royale [Abou-Serhan-]Masoud-Ibn-Berhoum fut celui qui jouissait au plus haut degré de la faveur d'Abou-Hammou. Cousin de ce prince, il en était aimé comme un fils, à cause de son intelligence et de sa bravoure et parce que son père, Abou-Amer-Berhoum était, de tous les enfants de Yaghmoracen, le seul frère germain d'Othman[, père d'Abou-Hammou]. Le sultan lui portait une telle affection qu'il le préférait à ses propres enfants et l'avait même pris pour conseiller et ami intime.

Pendant ce temps, Abou-Tachefîn-Abd-er-Rahman, fils du sultan, grandissait au milieu d'une troupe de jeunes gens, chrétiens d'origine, que son père lui avait donnés pour serviteurs. Parmi eux, on remarquait particulièrement Hilal le catalan, Moçameh le petit, Féredj-Ibn-Abd-Allah, Dafer, Mehdi, Ali-Ibn-Tagrert et Féredj surnommé Chacoura ; mais celui d'entr'eux que le jeune prince affectionnait le plus fut le nommé Hilal, esclave né dans le palais.

Abou-Hammou faisait de fréquentes semonces à son fils pour l'exciter à mieux cultiver ses talents, et, comme il était d'un caractère fort brutal, que Dieu lui pardonne! il le blessait parfois en lui adressant des paroles dures et insultantes. Soit qu'il fît des réprimandes, soit qu'il donnât des conseils, il s'exprimait avec une âpreté rebutante et, dans ses punitions, il dépassait toutes les bornes. Ces esclaves le craignaient excessivement et cherchaient sans cesse à indisposer Abou-Tachefîn contre lui. Ils travaillèrent aussi à exciter la jalousie du jeune prince en lui faisant remarquer, à chaque instant, les marques de faveur que son père donnait à [Masoud,] fils de [Berhoum-]Abou-Amer.

Il arriva, sur ces entrefaites, que Masoud leva le siége de Bougie et livra un combat des plus brillants au prince révolté, Mohammed-Ibn-Youçof. Le sultan prit cette occasion pour le combler d'éloges et pour reprocher à Abou-Tachefîn de ne montrer ni le mérite, ni le courage de son parent. Il espérait éveiller ainsi l'amour-propre de son fils et le pousser à l'acquisition des talents qui font l'homme accompli.

Nous devons maintenant faire observer qu'Abou-Amer-Berhoum, fils de Yaghmoracen et oncle du sultan, avait amassé une large fortune, dont une partie se composait de cadeaux reçus des divers souverains auprès desquels il avait rempli des missions diplomatiques; le reste provenait de certains fiefs (*ictâ*) que son père et son frère lui avaient concédés. Il mourut en l'an 696 (1296-7). Son frère Othman, auquel il avait recommandé ses fils, se chargea de leur avenir et, en attendant qu'ils fussent arrivés à l'âge de discrétion, il déposa leur héritage dans son trésor.

Quand Abou-Serhan-Masoud se fut couvert de gloire dans la campagne dont nous venons de parler, le sultan Abou-Hammou lui reconnut tant de belles qualités qu'il se décida à le mettre en possession de l'héritage paternel. Abou-Tachefîn et son entourage ayant appris que ces richesses, dont, au reste, ils ignoraient l'origine. venaient d'être enlevées du trésor royal pour être données à Masoud, s'imaginèrent que le sultan avait l'intention de le déclarer son successeur. Cédant à l'impression de ce soupçon mal fondé, le jeune prince prêta l'oreille aux suggestions de ses esclaves et complota avec eux l'usurpation du trône, la mort de Masoud qu'il détestait[1] et l'emprisonnement du sultan. Pour accomplir leur dessein, ils attendirent l'heure de la sieste, sachant qu'alors Abou-Hammou quitterait la salle d'audience avec ses intimes pour passer dans une autre chambre. Au nombre de ces personnages favorisés devaient se trouver Masoud et les Beni-'l-Melah, vizirs de l'empire.

Pendant tout le règne de ce sultan, les Melah remplissaient auprès de lui les fonctions de *hadjeb*. A la cour de Tlemcen, le hadjeb *(chambellan)* était chargé de l'intendance du palais dont il réglait les recettes et les dépenses. La famille Melah avait d'abord habité Cordova où elle faisait le change des monnaies d'or et d'argent. Quelquefois même, on nommait les Melah syndics du corps des changeurs, à cause de la confiance qu'ils s'étaient méritée par leur probité. Les premiers d'entr'eux qui se fixèrent dans Tlemcen y étaient arrivés avec les émigrés qui abandonnèrent Cordoue [lors de la prise de cette ville par les chrétiens]. Dans la capitale abd-el-ouadite, ils s'adonnèrent à leur ancien métier, auquel ils ajoutèrent plus tard l'agriculture en grand et, parvenus à être employés dans le service d'Othman-Ibn-Yaghmoracen et de son fils, ils se virent très-considérés sous le règne d'Abou-Hammou. Quand ce prince monta sur le trône, Mohammed-Ibn-Meimoun-Ibn-Melah obtint la place de hadjeb. Son fils, Mohammed-el-Achcar, qui lui succéda, fut

---

[1] Il faut, sans doute, lire *mechnouïhi* dans le texte arabe.

remplacé, à son tour, par son fils Ibrahîm. Celui-ci eut pour collègue un de ses parents, le nommé Ali-Ibn-Abd-Allah-Ibn-el-Melah. Leurs fonctions consistaient à régler l'économie du palais et à paraître aux petites réunions où le sultan s'entretenaient avec ses intimes.

Ce jour-là, les Melah passèrent dans le salon avec le sultan aussitôt que la séance publique fut terminée. Avec eux entrèrent Masoud-Ibn-Berhoum, victime désignée de la conspiration, l'affranchi Marouf le grand, qui venait d'être élevé au rang de vizir, et Hammouch-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Hanîna. Marouf était fils d'Abou-'l-Fotouh-Ibn-Anter et membre de la famille de Nasr-Ibn-Ali, émir de la tribu toudjinide des Irnaten[1]. Abou-Tachefîn ayant su qu'ils y étaient tous rassemblés, pénétra dans la salle malgré la résistance de l'huissier, ses affidés le suivirent, fermèrent la porte et, trouvant le sultan au milieu de la pièce, ils le tuèrent à coups de sabre, sans faire attention aux cris d'Abou-Tachefîn qui reculait devant l'idée d'un pareil forfait. Masoud se réfugia dans un cabinet, mais les assassins enfoncèrent la porte et lui ôtèrent la vie. Les Beni-Melah et presque tous les autres intimes du sultan y trouvèrent la mort et leurs maisons furent livrées au pillage.

Aussitôt après ce forfait, un héraut parcourut les rues de la ville en criant qu'Abou-Serhan-Masoud venait d'assassiner le sultan et qu'Abou-Tachefîn avait vengé la mort de son père. Cette annonce fut bien inutile, car tout le monde savait à quoi s'en tenir.

Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, commandant en chef de l'armée, monta à cheval au premier cri d'alarme, courut au palais et, trouvant la porte fermée, il se livra à mille conjectures. Soupçonnant enfin que Masoud voulait s'emparer du pouvoir, il envoya chercher El-Abbas-Ibn-Yaghmoracen, prévôt des membres de la famille royale, et se présenta avec lui devant le palais; puis, ayant vu passer la héraut et reçu l'assurance que Masoud

---

[1] Le texte arabe imprimé porte, par erreur, *Irtaten*.

était mort, il renvoya El-Abbas chez lui et se fit introduire auprès d'Abou-Tachefîn. Frappé de l'aspect du prince qui était encore atterré par cette catastrophe, il l'exhorta à montrer de la fermeté et à travailler promptement pour faire valoir ses droits.

L'ayant alors placé sur le trône, il administra le serment de fidélité d'abord aux grands de l'empire, en séance privée, puis, au peuple, en séance publique. Ceci se passa vers la fin du mois du premier Djomada de l'an 718 (fin de juillet 1318). On enterra Abou-Hammou dans le cimetière de la famille Yaghmoracen, au Vieux-Château *(El-Casr-el-Cadîm)*[1].

Le nouveau sultan commença l'exercice du pouvoir par déporter en Espagne tous les descendants de Yaghmoracen et tous les autres membres de cette famille qui se trouvaient à Tlemcen. Par ce coup d'état, il espérait neutraliser l'influence qu'ils tiraient de leur naissance et prévenir les troubles qu'ils pourraient exciter dans l'empire. Son affranchi Hilal, auquel il accorda la place de *hadjeb*, se chargea hardiment des devoirs de cet office et parvint à exercer tant d'influence que, par sa seule volonté, il réglait les nominations, les destitutions et les décisions de toute nature. Pour renverser cette haute fortune, il fallut la série d'événements dont nous parlerons plus loin. Yahya-Ibn-Mouça-es-Senouci, l'un des protégés de la famille royale, obtint le gouvernement du pays de Chelif et de toutes les provinces maghraouiennes. Mohammed-Ibn-Selama-Ibn-Ali reçut le commandement du territoire occupé par sa tribu, les Beni-Idlelten, en remplacement de son frère Sâd qui passa dans le Maghreb. Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi eut pour sa part les provinces orientales du royaume avec la commission de reprendre le siége de Bougie.

Ces nominations faites, le sultan Abou-Tachefîn encouragea

---

[1] On voit encore trois anciens tombeaux à l'Est de Tlemcen, à une demi-lieue de la ville. Les indigènes les regardent comme les tombeaux des rois de Tlemcen. C'est peut-être cette localité que notre auteur veut désigner ici.

ses grands officiers[1] à se construire des hôtels, à former des parcs et à planter des jardins; aussi parvint-il à terminer et même à surpasser les plans que son père avait adoptés pour l'embellissement de la capitale. Les palais et les autres grands édifices de cette époque se faisaient admirer par leur beauté.

LE SULTAN ABOU-TACHEFÎN ATTAQUE MOHAMMED-IBN-YOUÇOF DANS LE OUANCHERÎCH ET LE FAIT PRISONNIER.

Après avoir forcé Abou-Hammou à la retraite, Mohammed-Ibn-Youçof soumit le Ouancherîch et les pays voisins, rallia autour de lui les débris de la population maghraouienne et se rendit encore redoutable par sa puissance. Aussi, le sultan Abou-Tachefîn conçut de vives inquiétudes et, en l'an 719 (1319), il organisa une armée à Tlemcen, se mit en marche pour combattre le perturbateur et attira sous ses drapeaux un grand nombre de tribus, tant zenatiennes qu'arabes. Arrivé au pied du Ouancherîch, il y établit son camp et bloqua Ibn-Youçof qui y avait réuni les Toudjîn et les Maghraoua.

Parmi les insurgés se trouvèrent les Beni-Tîgherîn, tribu toudjinide qui, toujours dévouée à la famille d'Abd-el-Caouï, regardait Omar-Ibn-Othman-Ibn-Atïa comme son chef légitime. Aussi, quand Ibn-Youçof, dont ils avaient embrassé la cause, leur imposa comme chef un individu appartenant à une autre tribu toudjinide, Omar en conçut un profond ressentiment et fit prévenir secrètement Abou-Tachefîn qu'il irait se joindre à lui. Le sultan força alors les abords de la montagne, contraignit les rebelles à s'enfermer dans Toukal et, après avoir assiégé cette forteresse pendant huit jours, il eut le plaisir de voir passer de son côté Omar-Ibn-Othman avec tous les Beni-Tîgherîn. Profitant aussitôt de cette défection qui avait jeté une grande confusion parmi les coalisés, il emporta la place d'assaut et, pendant

---

[1] A la place de *dauletaho*, le traduteur lit *ahla daulétihi*.

qu'il se tenait au milieu de son cortége, on lui amena prisonnier le chef de l'insurrection. Ayant récapitulé à ce malheureux tous les méfaits dont ils s'était rendu coupable, il le piqua avec son javelot et donna ainsi à sa troupe d'affranchis le signal de l'achever. Mohammed-Ibn-Youçof succomba criblé de blessures, et sa tête fut placée au bout d'une lance et portée à Tlemcen pour être plantée sur un des crénaux du rempart.

Omar-Ibn-Othman reçut alors du sultan le commandement du Ouancherîch et du pays des Beni-Abd-el-Caouï. L'affranchi Saîd-el-Arebi obtint en même temps le gouvernement de Médéa.

Après avoir fait ces nominations, Abou-Tachefîn se dirigea vers l'Orient, afin de surprendre les tribus rîahides qui étaient campées à Ouadi-'l-Djenan, près du col par lequel on se rend du pays de Hamza dans les contrées méridionales. Etant tombé sur elles à l'improviste, il s'empara de tous leurs troupeaux et continua sa marche jusqu'à Bougie. Arrivé sous les murs de cette ville, dans laquelle se tenait le chambellan Yacoub-Ibn-Ghamr, il y resta pendant trois jours sans pouvoir la prendre. Pour pallier, aux yeux de ses alliés, le mauvais succès de cette tentative, il leur déclara que la place était trop forte pour être emportée de vive force. Il reprit alors la route de Tlemcen.

SIÉGE DE BOUGIE PAR LES ABD-EL-OUADITES. — ABOU-TACHEFÎN ATTAQUE LES ALMOHADES [HAFSIDES] ET COMMENCE LA LONGUE GUERRE QUI AMENA SA MORT ET LA CHUTE MOMENTANÉE DE SA DYNASTIE.

Le sultan Abou-Tachefîn, étant rentré de l'expédition qu'il avait faite contre Bougie en l'an 719, envoya successivement plusieurs corps d'armée dans les contrées situées à l'Est de ses états, s'acharnant ainsi à envahir le territoire hafside. En l'an 720 (1320), ses troupes insultèrent la campagne de Bougie et revinrent ensuite. En 721, son général Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi alla bloquer Constantine et, ne pouvant s'en emparer, il se transporta au premier défilé que l'on rencontre dans la vallée de

Bougie et y construisit un fort qu'il nomma Hisn-Bekr [1] et dans lequel il laissa une garnison sous les ordres de Yahya-Ibn-Mouça, caïd de Chelif. Revenu à Tlemcen, il entreprit une troisième campagne, l'an 723, et, cette fois-ci, il ravagea les environs de Bougie et tint la ville bloquée pendant quelques jours.

En l'an 723 (1323), Abou-Tachefîn reçut la visite de Hamza-Ibn-Omar [2], petit-fils d'Abou-'l-Leîl et commandant des populations nomades de l'Ifrîkïa, lequel vint pour implorer le secours des Abd-el-Ouadites contre le souverain de ce pays, notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Il fournit à cet Arabe une armée zenatienne composée, en grande partie, de Toudjînides et de Beni-Rached. Le sultan hafside se porta au-devant de ces troupes qui étaient sous les ordres de leurs chefs respectifs, mais dont le commandement en chef fut exercé par Mouça-Ibn-Ali, et il les battit complètement aux environs de Mermadjenna. Le nombre des morts et des prisonniers fut immense; parmi les premiers, on retrouva l'affranchi Moçameh. Le général abd-el-ouadite ramena les débris de sa colonne à Tlemcen et encourut [plus tard] la disgrâce de son maître qui le soupçonnait d'avoir trahi ses devoirs.

En 724, une armée que le sultan Abou-Tachefîn envoya contre Bougie, parcourut les environs de cette forteresse, attaqua les troupes d'Ibn-Séïd-en-Nas, les mit en déroute et força leur chef à chercher un abri derrière ses remparts.

En 725, le même sultan reçut une députation d'Arabes soleimides dans laquelle on remarqua Hamza-Ibn-Omar, chef très-puissant, Taleb-Ibn-Mohelhel, son rival dans le commandement des Kaoub, et Mohammed-Ibn-Meskîn, l'un des Beni-'l-Cos, puissante famille de la tribu des Hakîm. Sur les instances de ces chefs qui le prièrent de les soutenir dans une expédition contre l'Ifrîkïa, il leur fournit un corps de troupes sous les ordres

---

[1] Variante : *Tegguer* ou *Tekr*. Voy. t. II, p. 454, note, et l'article *Hisn-Bekr* dans la Table géographique.

[2] Voy. t. I, p. 147, et t. II, p. 460.

de Mouça-Ibn-Ali et leur présenta, en même temps, le prince hafside, Ibrahîm[1], fils d'Abou-Bekr-es-Chehîd, en les invitant à le proclamer souverain de l'Ifrîkïa. Notre seigneur, le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, s'empressa de quitter Tunis pour aller à leur rencontre et, craignant qu'ils ne se rendissent maîtres de Constantine, il s'y porta assez rapidement pour arriver avant eux. Mouça-Ibn-Ali vint alors prendre position devant la ville et laissa le prince Ibrahîm se diriger sur Tunis avec les tribus soleimides. Cette ville succomba, ainsi que nous l'avons raconté [dans le tome II, p. 463], mais Constantine résista si bien que Mouça-Ibn-Ali dut lever le siége au bout de quinze jours et regagner Tlemcen.

En l'an 726 (1326), Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi reçut du sultan Abou-Tachefîn le commandement d'une armée avec la commission d'envahir les plaines de l'empire hafside et d'assiéger les places fortes qui en garnissaient la frontière occidentale. Après avoir attaqué Constantine et dévasté les coutrées voisines, Mouça se tourna vers Bougie et y mit le siége. Quelque temps après, il leva son camp et, comme il avait reconnu que la position de Hisn-Bekr ne convenait pas à un corps de troupes chargé de maintenir le blocus de Bougie, il chercha un local plus rapproché de cette ville afin d'y établir une forte garnison. Ayant fait choix de Souc-el-Khamîs, dans la vallée de Bougie, il rassembla des ouvriers, les fit aider par ses soldats et, dans l'espace de quarante jours, il acheva la construction d'une nouvelle ville. Cette forteresse, destinée à bloquer Bougie, reçut le nom de Temzezdekt pour rappeler le souvenir de l'ancienne citadelle que les Beni-Abd-el-Ouad possédaient dans la montagne qui s'élève au Midi d'Oudjda, et dont ils se servaient avant d'avoir fondé leur royaume.

Le nouveau Temzezdekt reçut une garnison de trois mille hommes et, d'après les ordres du sultan, les gouverneurs de toutes les provinces du Maghreb central durent y faire porter

---

[1] Voy. t. II, p. 462.

des grains, malgré la distance, ainsi que toutes les espèces de denrées qui servent d'assaisonnement, sans oublier le sel. Pour tenir les tribus voisines dans l'obéissance, cette garnison s'en fit donner des otages ; elle contraignit aussi ces populations à lui payer l'impôt et, par sa vigilance à intercepter les communications avec Bougie, elle parvint à incommoder cette ville extrêmement et à y faire naître la disette.

En 727 (1327), un corps de troupes expédié par notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, traversa la montagne des Beni-Abd-el-Djebbar, pénétra jusqu'à Bougie et marcha ensuite contre Temzezdekt sous la conduite d'Abou-Abd-Allah Ibn-Séïd-en-Nas, général commandant de la ville. Mouça-Ibn-Ali eut connaissance de leur approche assez à temps pour rappeler les détachements qui se trouvaient en arrière de sa position et pour envoyer en avant les caïds sous ses ordres. La rencontre des deux armées eut lieu dans le voisinage de Temzezdekt et amena la défaite d'Ibn-Séïd-en-Nas [1], la prise de son camp et la mort de Dafer-el-Kebir, chef des convertis chrétiens qui gardaient la porte du sultan de Tunis.

Après la chute de Mouça-Ibn-Ali, qui encourut la disgrâce du sultan, ainsi que nous le dirons plus loin [2], Yahya-Ibn-Mouça des Beni-Senous reçut le commandement d'un corps d'armée qui devait envahir l'Ifrîkïa. Il se mit en marche, accompagné des principaux caïds de l'empire, et ne rebroussa chemin qu'après avoir dévasté les environs de Constantine et poussé en avant jusqu'à Bône.

En 729, Hamza-Ibn-Omar [3] vint demander des secours au sultan Abou-Tachefîn, et, avec lui ou bientôt après, arriva Abd-el-Hack-Ibn-Othman, l'un des plus braves guerriers de la famille royale mérinide. Celui-ci s'était d'abord réfugié auprès du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr; mais, au bout de quelques

---

[1] Voy. t. II, p. 464, 465.

[2] Voy. p. 417 de ce volume.

[3] Voy. t. II, p. 471.

années, il quitta la cour hafside dans un moment de mécontentement et se rendit à Tlemcen. Abou-Tachefîn mit tous ses caïds au service de ces deux chefs et, leur ayant fourni un corps de troupes commandé par Yahya-Ibn-Mouça, il leur présenta pour être leur sultan un prince hafside nommé Mohammed-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Abi-Amran. Notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr leur livra bataille à Er-Rîas, dans le pays des Hoouara, mais, par suite de la retraite de ses alliés, les Arabes Mohelhel, il essuya une défaite complète. Ses litières portées à dos de chameaux, les femmes de sa maison qui se trouvaient dans ces véhicules, et ses deux fils, Ahmed et Omar, tombèrent au pouvoir des vainqueurs et furent envoyés à Tlemcen. Blessé lui-même dans la mêlée, il parvint à se réfugier dans Constantine, pendant que Yahya-Ibn-Mouça et Ibn-Abi-Amran allèrent prendre possession de Tunis. Yahya y resta quarante jours et partit alors pour Tlemcen avec toutes les troupes zenatiennes. A cette nouvelle, notre seigneur le sultan marcha sur sa capitale et en expulsa Ibn-Abi-Amran, après avoir fait passer à son fils, Abou-Zékérîa-Yahya, l'ordre de quitter Bougie avec le cheikh almohade, Abou-Mohammed-Ibn[1]-Tafraguîn, et d'aller solliciter l'appui du souverain mérinide contre Abou-Tachefîn. Cette mission eut pour résultat la chute de l'empire abd-el-ouadite, comme on le verra plus loin.

Abou-Tachefîn, s'étant ménagé des intelligences avec quelques habitants de Bougie, apprit par eux où était la partie faible de la ville et vint pour y pénétrer, mais Ibn-Séïd-en-Nas rentra dans la place, le même jour, et rétablit l'ordre en faisant mourir les traîtres. Le sultan abd-el-ouadite s'en éloigna après avoir confié le commandement de Temzezdekt à Eïça-Ibn-Mezrouâ, l'un des cheikhs de sa tribu. Il ordonna, en même temps, à cet officier de construire un château plus près de Bougie que Temzezdekt. Les Abd-el-Ouadites élevèrent, en conséquence, une nouvelle forteresse à El-Yacouta, tout-à-fait à l'embouchure de

---

[1] Dans le texte arabe, il faut remplacer *min* par *Ibn*.

la rivière et vis-à-vis de Bougie. Postées là, elles tinrent la ville si étroitement bloquée qu'elle allait succomber quand le sultan mérinide Abou-'l-Hacen parvint à la dégager et força les assiégeants à une prompte retraite sur Tlemcen.

En 732 (1331-2), notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr quitta Tunis à la tête de son armée et, arrivé à Temzezdekt, il ne mit qu'une heure de temps à détruire ce fort et à le ruiner de fond en comble.

LA GUERRE ÉCLATE DE NOUVEAU ENTRE LES MÉRINIDES ET LES BENI-ABD-EL-OUAD. — SIÉGE DE TLEMCEN ET MORT DU SULTAN ABOU-TACHEFÎN.

Abou-Tachefîn, en montant sur le trône, avait conclu un traité de paix avec Abou-Saîd, roi du Maghreb, et, jusqu'à l'an 722 (1322), le meilleur accord avait régné entre les deux monarques, quand Abou-Ali-Omar, prince souverain de Sidjilmessa, déclara la guerre à son père, le sultan Abou-Saîd, et envoya son fils El-Kakaâ en mission à la cour de Tlemcen. Pendant que ce jeune homme poussait Abou-Tachefîn à des actes d'hostilité contre le Maghreb et cherchait à susciter au sultan de ce pays assez d'embarras pour l'empêcher de tourner ses armes contre Sidjilmessa, son père, Abou-Ali, se mit en campagne et occupa la ville de Maroc. Quand le sultan Abou-Saîd marcha au secours de cette place, Abou-Tachefîn profita de son éloignement pour faire envahir le Maghreb. Mouça-Ibn-Ali, le général abd-el-ouadite, pénétra aux environs de Tèza, ravagea la province de Garet et après avoir enlevé les moissons de ces contrées, il repartit pour Tlemcen. Ce fut là un trait de perfidie de la part d'Abou-Tachefîn dont le sultan mérinide résolut de tirer vengeance.

Le souverain abd-el-ouadite chargea alors son vizir Dawoud-Ibn-Ali-Ibn-Megguen d'une mission auprès du sultan Abou-Ali, mais, ayant vu son envoyé revenir quelque temps après et témoigner un extrême mécontentement de la réception qu'on lui

avait faite à Sidjilmessa, il renoua avec Abou-Saîd et conclut avec lui un nouveau traité de paix. La bonne intelligence se maintenait encore entre les deux souverains quand le fils de notre seigneur, le sultan hafside Abou-Yahya-Abou-Bekr, se rendit à la cour des Mérinides, par l'ordre de son père, et que l'on négocia l'alliance matrimoniale dont il a déjà été question [1].

Après la mort d'Abou-Saîd, son fils et successeur, Abou-'l-Hacen, marcha sur Tlemcen. Avant d'entreprendre cette expédition, il avait fait inviter le sultan Abou-Tachefîn à lever le siége de Bougie et à rendre aux Hafsides la province de Tedellis. Le prince abd-el-ouadite repoussa cette sommation avec hauteur et, dans sa réponse aux ambassadeurs, il s'oublia au point de lui adresser des paroles blessantes et injurieuses. Les courtisans qui assistaient à cette audience se mirent aussitôt à insulter le souverain mérinide en la personne de ses envoyés. Abou-'l-Hacen fut tellement indigné de ce procédé qu'en l'an 732 (1331-2), il partit pour Tlemcen à la tête de son armée. Arrivé sous les murs de la ville, il passa outre et alla camper à Teçala, où il fit un séjour assez prolongé. Par son ordre, El-Hacen-el-Botouî, ancien serviteur de la maison de Merîn, s'embarqua à Oran avec un corps de troupes, et, arrivé à Bougie, ville qu'il avait la commission de secourir, il opéra sa jonction avec l'armée de notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr. Ce prince avait rassemblé ses forces afin de renverser la forteresse de Temzezdekt et il se tenait maintenant prêt à les réunir aux troupes mérinides, ainsi que cela avait été convenu, et à marcher avec elles au siége de Tlemcen. Ayant quitté Bougie, il s'empara de Temzezdekt que les Abd-el-Ouadites venaient d'abandonner, le livra au pillage et permit à ses soldats d'en emporter tous les approvisionnements, d'en renverser les murailles et de le ruiner de fond en comble. La retraite des Abd-el-Ouadites, pour rentrer dans leur pays, permit à la ville de Bougie de reprendre haleine.

Sur ces entrefaites, le prince Abou-Ali-Omar, fils du sultan

---

[1] Voy. t. II, p. 472.

Abou-Saîd, commença des hostilités contre son frère. Etant sorti de Sidjilmessa, où il faisait sa résidence, il entra dans le Derâ et s'y fit proclamer souverain après en avoir tué le gouverneur. Ci-après[1], nous donnerons les détails de ces événements. Le sultan apprit par un courrier cette nouvelle inquiétante et quitta aussitôt le camp de Teçala afin de rentrer en Maghreb et d'y rétablir l'ordre. Abou-Tachefîn profita de son départ pour reprendre son audace et lancer ses troupes dans les plaines du Maghreb. Ayant envoyé au secours d'Abou-Ali une nombreuse cavalerie, il appela sous ses drapeaux les tribus zenatiennes et partit pour le Maghreb, l'an 733 (1332-3), afin d'empêcher le sultan d'agir contre ce prince. Parvenu à Taourîrt [sur le Za], il rencontra un corps de cavalerie chargé de couvrir cette partie de la frontière et commandé par Tachefîn, fils du sultan Abou-'l-Hacen. Il y avait, de plus, une bande de guerriers appartenant à la tribu des Tîrbîghîn et conduite par leur cheikh, Mendîl-Ibn-Hammama. Ces troupes sortirent à la rencontre d'Abou-Tachefîn et repoussèrent son armée jusqu'à Tlemcen.

En l'an 734 (1333-4), le sultan Abou-'l-Hacen, qui venait de vaincre et de faire mourir son frère Abou-Ali, rassembla une nouvelle armée et employa tous ses efforts pour l'organiser d'une manière convenable. L'année suivante, il investit Tlemcen et l'entoura d'une circonvallation et d'un fossé profond, de sorte qu'un esprit même aurait eu de la peine à y passer. Ensuite, il envoya de nombreux détachements dans les contrées adjacentes et soumit ainsi les campagnes et les villes de l'empire abd-el-ouadite. Par son ordre, la ville d'Oudjda fut entièrement ruinée. Tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, il dirigea des attaques contre Tlemcen et battit la place avec ses catapultes.

Les principaux chefs zenatiens, tant ceux des Toudjîn que des Beni-Abd-el-Ouad, s'étaient enfermés dans Tlemcen avec le

---

[1] Voy. le quatrième volume.

sultan Abou-Tachefîn ; mais il arriva que, dans un jour bien fatal, les plus braves de ces émirs perdirent la vie. Le sultan mérinide avait pris l'habitude de sortir tous les matins, au lever de l'aurore, et de faire le tour de la circonvallation afin d'y voir poster des troupes et réparer les brèches et autres dégats. Abou-Tachefîn, ayant été averti par les gens de guet que le sultan Abou-'l-Hacen faisait sa tournée journalière et marchait à quelque distance de son escorte, plaça une troupe en embuscade pour le surprendre. Quand le sultan fut arrivé à l'endroit situé entre la ville et la montagne, les hommes de l'embuscade croyaient déjà le tenir, et leurs meilleurs coureurs étaient même sur le point de l'atteindre, quand on s'aperçut au camp de ce qui se passait. Aussitôt tout le monde monta à cheval ; on s'élança au secours du prince, par bandes et séparément ; ses fils, Abou-Abd-er-Rahman et Abou-Malek, les plus intrépides cavaliers de l'armée, se mirent en selle et accoururent avec le reste des Mérinides. De toutes parts, ces guerriers se précipitèrent en avant comme des faucons sur leur proie. Les troupes sorties de la ville prirent la fuite et se précipitèrent, par mégarde, dans un fossé où une foule de monde mourut écrasé. Plus de guerriers y succombèrent que dans le conflit dont ils voulurent s'échapper. Les Toudjîn y perdirent deux chefs qui jouissaient de la plus brillante réputation parmi les Zenata : l'un était Omar-Ibn-Othman, grand cheikh des Hachem et gouverneur du Ouancherîch ; l'autre, Mohammed-Ibn-Selama-Ibn-Ali, était cheikh des Beni-Idlelten, seigneur de la forteresse de Taoughzout et des lieux voisins. D'autres personnages tout aussi distingués perdirent la vie dans cette journée qui devait briser, pour un temps, la puissance de l'empire abd-el-ouadite.

Le sultan Abou-'l-Hacen continua le siége comme auparavant et, le 27 Ramadan 737 (1er mai 1337), il livra un assaut à la ville et y pénétra de vive force. Abou-Tachefîn recula jusqu'à la porte du palais et ne cessa de combattre à la tête d'une poignée de braves parmi lesquels on remarqua ses deux fils Othman et Masoud, ses neveux Abou-Rezzîn et Abou-Thabet, son vizir Mouça-Ibn-Ali et le prince mérinide Abd-el-Hack-Ibn-Othman-Ibn-Moham-

med-Ibn-Abd-el-Hack. Nous donnerons plus tard une notice de ce prince qui venait de quitter Tunis pour se joindre aux Abd-el-Ouadites. Cette petite bande défendit l'entrée du palais avec une bravoure admirable et mourut les armes à la main. Les têtes de tous ces chefs furent plantées sur des lances et portées en triomphe à travers la ville.

Une multitude innombrable de soldats encombra les rues et les abords de Tlemcen; l'on se pressait tellement aux portes que beaucoup de monde resta écrasé sous les pieds des chevaux. La galerie qui donnait entrée à la ville et qui avait une porte à chaque extrémité, s'emplit de cadavres à un tel point qu'à peine pouvait-on passer sous la voûte.

La soldatesque, libre maintenant de tout frein, se mit à saccager les maisons. Le sultan Abou-'l-Hacen traversa la ville jusqu'à la grande mosquée et fit venir les deux muftis conseillers d'état, Abou-Zeid-Abd-er-Rahman et Abou-Mouça-Eïça, surnommé les *fils de l'imam*. Il les avait déjà appelés du fond de la province, tant il estimait les hommes de savoir. Ces docteurs lui firent un tableau affligeant de la situation de la ville et, par leurs vives remontrances, ils le décidèrent à mettre un terme aux maux des habitants et à faire proclamer la cessation du pillage.

Alors le sultan mérinide incorpora dans son royaume toutes les provinces et villes du Maghreb central et avança ses frontières jusqu'aux limites de l'empire hafside. Ayant fait disparaître du monde les chefs de la dynastie abd-el-ouadite et les monuments de leur puissance, il réunit en une seule bande sous ses drapeaux les Beni-Abd-el-Ouad, les Toudjîn et les Maghraoua ; puis, voulant les dédommager des biens qu'ils venaient de perdre dans le royaume de Tlemcen, il leur concéda des propriétés en Maghreb.

L'empire fondé par Yaghmoracen-Ibn-Zîan succomba de cette manière ; mais, peu de temps après, il se releva sous les auspices de [deux] autres princes de la famille zîanide. Après le revers de fortune que le sultan Abou-'l-Hacen éprouva dans le voisinage de Cairouan, on vit briller de nouveau l'éclat du

royaume de Tlemcen et l'on ressentit encore le souffle de sa puissance.

NOTICES BIOGRAPHIQUES DE MOUÇA-IBN-ALI, DE YAHYA-IBN-MOUÇA ET DE L'AFFRANCHI HILAL, GRANDS OFFICIERS DE L'EMPIRE ABD-EL-OUADITE.

La grande célébrité dont ces trois hommes ont joui nous oblige à leur consacrer un chapitre spécial. Le chambellan Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, le même qui mourut avec le sultan Abou-Tachefîn, appartenait à une tribu kurde *(kord)*, une de ces peuplades non-arabes qui habitent l'Orient. Dans une autre partie de cet ouvrage, nous avons indiqué l'incertitude qui règne au sujet des origines kurdes[1]. El-Masoudi nomme, dans son livre[2], plusieurs peuples kurdes, tels que les Chahdjan, les Berçan, les Kîkan etc., et il ajoute ces paroles : « Ils habitent l'Aderbeidjan, la » Syrie et le territoire de Mosul ; une partie d'entr'eux est » chrétienne de la secte jacobite, une autre professe les doc- » trines de la secte kharedjite qui nie la légitimité des khalifes » Othman et Ali. » Plusieurs peuplades kurdes habitaient la montagne de Chehrezour, dans l'Irac arabe[3] ; elles s'adonnaient à la vie nomade, en parcourant les localités où les pluies avaient fait renaître la végétation. Ils demeuraient sous des tentes de feutre et subsistaient principalement des produits de leurs troupeaux. Leurs richesses consistaient en moutons et en bœufs.

---

[1] Le passage auquel notre auteur paraît faire allusion se trouve au commencement de son *Histoire universelle*. Nous y lisons ces mots : « On a dit que les Kord et les Deilem étaient arabes, mais cette opinion » ne saurait être admise. Ibn-Saîd dit : Achour *(Assur, fils de Sem)* » eut quatre fils : Iran, Nabît, Djermouc et Bacil ; d'Iran descendent » les Fars *(Persans)*, les Kord *(Kurdes)* et les Khazar. » D'après la » première opinion, les Kurdes descendraient d'Arphaczad, fils de Sem.

[2] Voy. t. I, p. 193.

[3] Chehrezour est à plusieurs journées au Nord de la limite septentrionale de l'Irac arabe.

Ce peuple montrait un caractère fier et indépendant, car il était fort par son nombre et avait eu des commandements dans Baghdad à l'époque où les étrangers [Turcs] employés au service du khalifat, usurpèrent toute l'autorité. En l'an 656 (1258), les Tatars renversèrent la dynastie des Abbacides, s'emparèrent de Baghdad et, après que leur roi Holaoun *(Holagou)* eut fait mourir El-Mostacem, le dernier khalife de cette famille, ils allèrent soumettre les provinces de l'Irac. A leur approche, la plupart des Kurdes traversèrent l'Euphrate afin d'éviter le contact d'une nation païenne et allèrent se placer sous l'autorité des Turcomans. Leurs familles les plus nobles ne purent cependant se résigner à subir une domination étrangère, et deux de leurs grandes maisons, les Louîn et les Tabîr [1], partirent avec leurs dépendans pour se rendre en Maghreb. Ils entrèrent dans ce pays à l'époque où l'empire almohade menaçait ruine, et trouvèrent à Maroc, auprès du khalife El-Morteda, l'accueil le plus distingué. Ce prince leur assigna des pensions, des terres et des places d'honneur à sa cour.

Bientôt après leur arrivée, ils passèrent sous la domination mérinide par suite de la catastrophe qui renversa le trône des Almohades, et une de leurs fractions alla se placer sous la protection de Yaghmoracen-Ibn-Zîan, pendant qu'une branche des Beni-Tabîr, dont le nom m'est inconnu, se réfugia auprès d'El-Mostancer, seigneur de l'Ifrîkïa. De cette branche naquit Mohammed-Ibn-Abd-el-Azîz, surnommé El-Mizouar, qui vécut dans la société de notre seigneur le sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr.

Parmi les Kurdes qui restèrent sous la domination mérinide, on remarqua surtout Ali et Selman, fils, tous les deux, de Hacen-Ibn-Saf, membre de la famille Tabîr. La branche des Louîn donna naissance à Khidr-Ibn-Mohammed, à la famille Mahmoud et à la famille Bousa. Les Tabîr reconnaissaient pour leurs chefs les frères Selman et Ali pendant que les Louîn obéissaient à

[1] Variantes : *Yaber*, *Babin*, *Tathir*, etc.

Khidr-Ibn-Mohammed. De temps en temps, la guerre éclatait entre ces deux tribus, ainsi que cela leur était déjà arrivé pendant leur séjour en Orient, et, chaque fois qu'elles s'apprêtaient à un conflit, leurs parents établis à Tlemcen accouraient pour y prendre part. Dans ces rencontres, ils se battaient à coups de flèches, car l'arc était l'arme dont ils se servaient habituellement. Un de leurs combats les plus fameux eut lieu à Fez, en l'an 674 (1275-6) : Khidr, ayant rassemblé ses Louîn en dehors de la porte Fotouh, livra bataille aux Tabîr commandés par Ali et Selman. Le sultan Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack les laissa faire, pour ne pas manquer aux égards qu'il croyait leur devoir.

Selman-Ibn-Hacen mourut, l'an 690 (1291), à Tarifa, où il s'était rendu avec l'intention de tenir garnison et d'acquérir les mérites de la guerre sainte. Son neveu, Mouça, fils d'Ali-Ibn-Hacen, fut élevé dans le palais de Youçof-Ibn-Yacoub par les dames de la famille royale, et il capta la bienveillance de son souverain à un tel degré qu'il eut l'autorisation d'entrer chez lui à toute heure. Cette faveur le remplit d'une présomption qui, à plusieurs reprises, lui attira des désagréments et, pendant que le sultan[1] assiégeait la ville de Tlemcen, il [essuya une contrariété si blessante pour son amour-propre qu'il] passa aux Abd-el-Ouadites. Othman-Ibn-Yaghmoracen l'accueillit avec tout l'empressement et tous les égards qu'un pareil hôte méritait par son rang, par sa naissance et par la faveur dont il avait joui. D'après le désir du sultan Youçof, le père de Mouça entreprit de ramener le transfuge et, l'ayant rencontré dans une escarmouche, il lui proposa de revenir. Mouça s'en excusa en citant toutes les bontés dont les Beni-Abd-el-Ouad l'avaient comblé ; et son père, changeant de langage, l'engagea fortement à rester avec ses nouveaux amis et à les servir fidèlement. Rentré au camp, le vieux chef raconta au sultan les particularités de cette entrevue et n'encourut pas même le moindre reproche de la part qu'il y avait prise. Le père de Mouça mourut en Maghreb l'an 700 (1300-1).

---

[1] Dans le texte arabe, lisez : *Youçof-Ibn-Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack.*

Après la mort d'Othman-Ibn-Yaghmoracen, les fils de ce prince ajoutèrent encore aux honneurs dont jouissait Mouça-Ibn-Ali : ils l'admirent dans leur société intime, lui conférent le commandement de leurs armées, le gouvernement de leurs provinces et l'élevèrent aux plus hautes dignités en le nommant vizir et chambellan. Lors de la mort d'Abou-Hammou, ce fut Mouça qui administra au peuple le serment de fidélité envers Abou-Tachefîn. Etant alors parvenu à gouverner le nouveau souverain, il s'attira la haine de l'affranchi Hilal, dont la haute influence lui inspirait également une jalousie extrême. Voyant avec appréhension les dangers de sa position, il prit la résolution de passer en Espagne pour combattre les chrétiens ; mais, avant de pouvoir mettre son projet à exécution, il fut arrêté par l'ordre de Hilal et déporté en ce pays. Arrivé à Grenade, il entra au corps des Volontaires de la foi, et, pendant tout le temps de son séjour, il évita de toucher le traitement qu'Ibn-el-Ahmer, le sultan de cette ville, lui avait assigné. Cet acte d'abnégation et d'indépendance parut si extraordinaire que tout le monde en parla avec admiration, et Hilal en ressentit une telle jalousie qu'il décida son maître à demander l'extradition du généreux guerrier. Mouça-Ibn-Ali fut renvoyé en Afrique et reçut encore du sultan abd-el-ouadite un commandement sur la frontière [orientale] et la conduite de plusieurs expéditions militaires. En l'an 727 (1326-7), il mena les troupes zenatiennes contre Abou-Yahya-Abou-Bekr et essuya, en Ifrîkïa, une défaite sanglante [1]. Après avoir ramené à Tlemcen les débris de son armée, il apprit que Hilal travaillait encore à le perdre dans l'esprit du sultan. Pour éviter ce nouveau danger, il alla se réfugier au milieu des Arabes Douaouida et se laissa remplacer dans la direction du siége de Bougie par Yahya-Ibn-Mouça, seigneur du territoire de Chelif. Descendu chez Soleiman et Yahya, tous les deux fils d'Ali-Ibn-Sebâ-Ibn-Yahya et chefs douaouidiens, il y trouva un ac-

[1] Voy. t. II, pp. 464, 477, où, cependant, notre auteur ne fait aucune mention de la défaite des Abd-el-Ouadites.

cueil aussi généreux qu'empressé et il passa un temps considérable au milieu de leurs tribus. Rappelé ensuite par le sultan, il reprit sa place à la cour; puis, quelques mois plus tard, il fut arrêté par l'ordre du même prince et envoyé à Alger. Dans cette ville, on lui fit subir un emprisonnement excessivement rigoureux, afin de complaire à son ancien ennemi[1] Hilal; mais, quand Hilal tomba en disgrâce, il fut mis en liberté par l'ordre du sultan et rappelé à la capitale. Lors de l'arrestation de cet affranchi, il obtint la place de grand chambellan et la garda pendant le reste de ses jours. Il mourut avec Abou Tachefîn et les fils de ce monarque, en défendant l'entrée du palais, ainsi que nous l'avons déjà raconté[2]. Ses fils entrèrent au service d'Abou-'l-Hacen. Leur aîné, Saîd-Ibn-Mouça, avait reçu plusieurs blessures dans le combat où son père succomba, et il était resté parmi les morts jusqu'à l'entrée de la nuit, quand il parvint à gagner un lieu de sûreté. Sa guérison fut regardée comme une chose miraculeuse. Gracié par Abou-'l-Hacen, il vécut auprès de lui jusqu'à la restauration de la dynastie abd-el-ouadite; alors, il reparut à Tlemcen et devint un personnage important. Ci-après, nous aurons à reparler de lui.

Occupons-nous maintenant de Yahya-Ibn-Mouça. Cet officier distingué appartenait à la tribu des Senous, branche des Koumïa qui s'était liée d'amitié avec les Beni-Gommi par des bons offices et par l'habitude de vivre ensemble. Quand ceux-ci émigrèrent dans le Maghreb[-el-Acsa], les Senous, au lieu de les suivre, s'attachèrent à la famille de Yaghmoracen. Yahya-Ibn-Mouça passa les années de sa jeunesse dans le service d'Othman et des fils de ce prince, et il jouit, ainsi que toute sa tribu, des bienfaits que lui prodiguèrent ses protecteurs. Pendant le siége de Tlemcen, le sultan Abou-Hammou se faisait un devoir de parcourir, chaque nuit, la ligne de factionnaires postés sur les remparts, de

---

[1] Il faut supprimer les deux points de la dernière lettre du mot *monafeça* et lire *monaficihi.*

[2] Voy., ci-devant, p. 412.

présider à la distribution des rations, de s'assurer que les portes étaient bien gardées et de se mettre au premier rang quand il fallait combattre. Dans l'exécution de cette tâche, il se faisait aider par quelques serviteurs qui ne le quittaient jamais, ni de nuit, ni de jour. Parmi eux, Yahya-Ibn-Mouça montra tant de zèle qu'il mérita la bienveillance spéciale de la famille royale. Il débuta dans les affaires par plusieurs missions au camp mérinide, lors du siége de Tlemcen par le sultan Abou-Yacoub-Youçof[1], et, dans ses conférences avec ce monarque, il traita des diverses questions auxquelles les hostilités ne cessaient de donner naissance. Comme il s'en acquitta toujours à la parfaite satisfaction de son maître, il fut comblé d'honneurs aussitôt que le siége fut levé ; puis, à l'avènement d'Abou-Tachefîn, il obtint le gouvernement du territoire de Chelif, avec l'autorisation d'administrer cette province sans être contrôlé dans ses décisions et de prendre les insignes de la souveraineté. Quand la conduite de la guerre qui se faisait dans les pays de l'Est contre les Hafsides fut enlevée à Mouça-Ibn-Ali, Yahya-Ibn-Mouça en fut chargé, ainsi que du gouvernement de Médéa et de Tedellis. Lors du siége de Tlemcen par le sultan Abou-'l-Hacen, Yahya-Ibn-Mouça accepta l'invitation d'entrer au service de l'empire mérinide et, s'étant rendu de son gouvernement au camp de ce monarque, il fut accueilli avec les plus grands égards et reçut l'autorisation d'assister aux audiences royales et d'y prendre la place d'honneur. Jusqu'à sa mort, événement qui eut lieu quelque temps après la prise de Tlemcen, il jouit de la plus haute faveur auprès du sultan mérinide.

Hilal l'affranchi naquit de parents européens et appartenait à la race catalane. Né en captivité, il fut envoyé comme cadeau par Ibn-el-Ahmer, sultan de Grenade, à Othman-Ibn-Yaghmoracen. Après la mort d'Othman, il eut pour maître le sultan Abou-Hammou, lequel en fit don à son fils Abou-Tachefîn avec

---

[1] Les manuscrits et le texte arabe imprimé donnent ce nom incorrectement.



plusieurs autres esclaves d'une origine semblable. Entré très-jeune au service de ce prince, il fut élevé avec lui et, devenu son favori, il acquit sur son esprit une influence extraordinaire. Le forfait dont Abou-Hammou fut la victime eut Hilal pour principal auteur. Abou-Tachefîn, étant alors monté sur le trône, choisit Hilal pour remplir les fonctions de chambellan. Par son caractère dur et violent, cet affranchi inspirait l'effroi à tout le monde, et, chaque fois qu'il tenait ses séances pour juger en dernier ressort, il faisait trembler tous les assistants. Après avoir obligé les autres grands fonctionnaires de l'état à ne plus le considérer comme un égal, mais comme un patron et protecteur, il finit par devenir le véritable maître de l'empire ; puis, reconnaissant les dangers d'une si haute position et craignant que l'immense puissance dont il disposait ne devînt fatale à lui-même, il obtint du sultan un congé pour se rendre à la Mecque. S'étant embarqué à Honein, il mit à la voile avec une escadre de plusieurs vaisseaux achetés de ses propres deniers, bien approvisionnés et remplis de guerriers. Avant de partir, il désigna Mohammed-Ibn-Khouïba[1] pour faire le service de chambellan à la porte du sultan. Parti de Honein en l'an 724 (1324), il alla débarquer à Alexandrie d'où il se rendit au Caire, afin de se mettre en route avec l'émir commandant de la grande caravane des pèlerins. Dans ce voyage, il fit la rencontre de Mença-Mouça, sultan des Noirs du pays de Melli[2], et se lia d'amitié avec lui. Revenu à Tlemcen, après avoir accompli le devoir du pèlerinage, il s'aperçut avec chagrin qu'il n'exerçait plus sur l'esprit d'Othman la même influence qu'autrefois. Ce fut en vain qu'il essaya de fléchir ce prince en lui témoignant la soumission la plus humble; il finit par tomber en disgrâce et par se faire arrêter. Ceci eut lieu en l'an 729 (1329). Hilal passa le reste de ses jours en prison et mourut peu de temps avant son maître. Singulière destinée que celle de ces deux hommes : ils joui-

---

[1] Variante : *Djouina*.

[2] Voy. t. II, p. 112.

rent ensemble d'une période de bonheur ; ils goutèrent simultanément la mauvaise fortune et ils quittèrent la vie presqu'à la même époque. Après la prise de Tlemcen, le sultan Abou-'l-Hacen rechercha et punit avec la dernière sévérité tous les esclaves qui avaient trempé dans l'assassinat d'Abou-Hammou, mais la mort avait déjà soustrait Hilal à sa vengeance.

TLEMCEN, OU OTHMAN-IBN-DJERRAR AVAIT USURPÉ LE TRÔNE, RENTRE SOUS L'AUTORITÉ DES BENI-ABD-EL-OUAD.

Les Beni-Djerrar eurent pour ancêtre Djerrar-Ibn-Yala-Ibn-Tîdoukcen-Ibn-Tâ-Allah [1]. Depuis son origine, cette famille était toujours en rivalité avec sa sœur, la famille des Beni-Mohammed-Ibn-Zegdan[-Ibn-Tîdoukcen], et, quand elle parvint enfin à la possession de l'empire [abd-el-ouadite, par suite de l'usurpation dont on va lire les détails,] elle traita avec une hauteur méprisante toutes les autres branches de la souche qui lui avait donné naissance.

Othman-Ibn-Yahya-Ibn-Mohammed-Ibn-Djerrar grandit au sein de sa tribu sous les regards [bienveillants de la fortune, qui semblait lui réserver la jouissance] des honneurs et du pouvoir. Il fut emprisonné par Abou-Tachefîn comme un ambitieux qui aspirait à l'autorité suprême, et, quand il effectua son évasion, il trouva auprès d'Abou-Saîd, sultan du Maghreb, un honorable accueil et un abri assuré. S'étant alors jeté dans la dévotion, il obtint du sultan [Abou-'l-Hacen], après la prise de Tlemcen, le commandement des pèlerins qui allaient partir pour la Mecque. Dès lors, il continua, pendant plusieurs années, à conduire en qualité de caïd [ou chef] les caravanes qui se rendaient du Maghreb à la ville sainte. Quand le même souverain s'apprêtait à subjuguer le royaume des Hafsides et rassemblait sous ses drapeaux les populations zenatiennes et arabes du Maghreb, Oth-

---

[1] Voy., ci-devant, p. 329.

man-Ibn-Djerrar fut incorporé dans cette grande armée ; mais, peu de temps avant le désastre de Cairouan, il se fit accorder un congé pour rentrer en Maghreb. Arrivé à Tlemcen, où Abou-Einan gouvernait au nom et par l'ordre du sultan, qui voulut former ainsi son fils au commandement et le rendre apte à succéder au trône, il descendit chez ce prince et s'en fit bien accueillir en lui fournissant des renseignements sur la position des affaires en Ifrîkïa. Pour mieux faire sa cour, il lui donna à entendre que le sultan était un homme perdu, qu'il ne reviendrait plus et que les augures ainsi que les devins les plus habiles avaient prédit la transmission du commandement suprême à Abou-Einan. Ce prince ambitieux s'imagina qu'Ibn-Djerrar avait connu ces nouvelles par intuition et, quand il eut appris, bientôt après, la défaite de son père auprès de Cairouan, il demeura convaincu que son hôte était inspiré et méritait toute confiance. Sous l'influence de cette opinion, il écouta les conseils de son protégé et résolut de se déclarer indépendant à Tlemcen et de marcher sur Fez aussitôt après, afin d'enlever cette ville à son neveu, Mansour, fils d'Abou-Malek, auquel le sultan Abou-'l-Hacen en avait confié le gouvernement.

Tout en faisant voir au prince mérinide les pronostics de sa grandeur prochaine et de son avènement au trône, Ibn-Djerrar fit adroitement répandre le bruit que le sultan venait de mourir. Cette nouvelle courut de bouche en bouche et prit enfin une telle consistance qu'Abou-Einan se décida à saisir le pouvoir. Ayant recueilli les débris de l'armée qui revenaient de l'Ifrikïa, il leva encore quelques troupes, leur fit des distributions d'argent et prit le titre de sultan. Ceci eut lieu dans un des mois de Rebiâ 749 (juin-juillet 1348). S'étant alors campé en dehors de la ville, avec l'intention de se rendre en Maghreb, il chargea Othman-Ibn-Djerrar du gouvernement de Tlemcen et des provinces qui en dépendent.

Aussitôt après son départ, Othman se fit proclamer souverain, revêtit les insignes de la royauté et, s'étant emparé du trône, il rétablit le cérémonial de l'ancienne cour abd-el-ouadite et usurpa des honneurs qui n'avaient pas été faits pour la

famille Djerrar. Peu de mois après, un membre de la famille Zîan, fils d'Abd-er-Rahman-Ibn-Yahya-Ibn-Yaghmoracen, parut à Tlemcen, renversa cette royauté de faux aloi, en fit périr le fondateur et toute sa maison. De cette manière, les Beni-Abd-el-Ouad rentrèrent en possession de le leurs droits légitimes.

Dans le chapitre suivant, nous raconterons l'histoire de cette restauration.

AVÈNEMENT D'ABOU-SAÎD[-OTHMAN], MEMBRE DE LA FAMILLE DE YAGHMORACEN. — RÈGNE DE SON FRÈRE ET COLLÈGUE ABOU-THABET[-EZ-ZAÏM].

Yaghmoracen-Ibn-Zîan avait désigné pour lui succéder son fils aîné Othman [1], en ajoutant qu'après la mort de celui-ci l'autorité devait se transmettre à Yahya, son second fils. En l'an 661 [2], il s'empara de Sidjilmessa et en donna le commandement à Yahya. Ce prince y séjourna plusieurs années et revint enfin à Tlemcen, où il mourut. Son fils, Abd-er-Rahman passa sa première jeunesse à Sidjilmessa, lieu de sa naissance, et ne se rendit à Tlemcen qu'après [la mort de] son père. Il resta dans cette capitale avec ses frères jusqu'à ce que le sultan [Abou-Tachefîn] s'inquiéta de leur présence et les déporta en Espagne [3]. Abd-er-Rahman mourût en combattant les chrétiens, après s'être mis en garnison à Carmona afin de prendre part à la guerre sainte. Il laissa quatre fils : Youçof, Othman, Ez-Zaïm et Ibrahîm. Ces jeunes gens allèrent demeurer à Tlemcen et, ils y avaient déjà vécu quelques années, quand le sultan mé-

---

[1] Le texte arabe imprimé et celui des manuscrits portent *Omar*, à la place d'*Othman*.

[2] Ci-devant, p. 355, l'occupation de Sidjilmessa par les Abd-el-Ouadites est placée dans l'année 662.

[3] Voy., ci-devant, p. 401.

rinide Abou-'l-Hacen soumit le royaume des Beni-Abd-el-Ouad, l'incorpora dans ses états et déporta en Maghreb[-el-Acsa] tous les membres de la famille Yaghmoracen. Alors, ces quatre frères se firent donner l'autorisation de passer en Espagne pour y faire la guerre sainte, et, s'étant installés dans Algésiras, une des forteresses que les Mérinides possédaient en ce pays, ils reçurent du sultan un traitement fixe et se livrèrent à des faits d'armes qui excitèrent l'admiration générale.

En l'an 748 (1347-8), quand Abou-'l-Hacen convoqua les tribus zenatiennes à la conquête de l'Ifrîkïa, ces princes occupèrent une place distinguée sous le drapeau de leur tribu, les Abd-el-Ouad. Bientôt après l'occupation de ce pays, les affaires du sultan prirent une mauvaise tournure par suite de la résistance que lui opposèrent les Kaoub, Arabes nomades de la grande famille des Soleim. Au moment où ils lui livrèrent bataille sous les murs de Cairouan, les Beni-Abd-el-Ouad passèrent de leur côté et entraînèrent dans leur défection les autres tribus zenatiennes. Abou-'l-Hacen s'enferma dans cette ville; les Arabes devinrent maîtres des plaines de l'Ifrîkïa, et la révolte se propagea dans toutes les provinces du royaume mérinide.

Les Abd-el-Ouad partirent alors pour leur pays, avec l'autorisation de leurs nouveaux alliés, et se rendirent d'abord à Tunis, où ils passèrent quelques jours, pendant que leurs chefs délibéraient en secret sur les intérêts de la tribu et sur le choix d'un souverain. L'on décida qu'Othman, fils d'Abd-er-Rahman, recevrait de tous le serment de fidélité et, comme il se trouvait présent, on l'emmena à la campagne, hors de la ville. Arrivés à la porte du *mosalla*[1] de Tunis, ces chefs le firent asseoir sur un bouclier et, s'étant rangés en cercle autour de lui, pour le dérober aux yeux des étrangers, ils le reconnurent pour leur seigneur et lui donnèrent successivement la main, en signe d'hommage et d'obéissance. Cette cérémonie achevée, ils le ramenèrent à la tribu.

---

[1] Voy. t. I, p. 372, note 1.

Les Maghraoua agirent de la même manière envers leur émir, Ali-Ibn-Rached, petit-fils de Mohammed-Ibn-Thabet-Ibn-Mendîl, et prirent avec les Abd-el-Ouad l'engagement de faire route ensemble jusqu'au Maghreb, de vivre dorénavant en bonne intelligence et de se reconnaître mutuellement le droit de choisir leurs sultans et de reprendre les héritages de leurs ancêtres. A la suite de cette convention, ils partirent pour le Maghreb. Les populations bédouines, telles que les Ouuîfen et les Berrïa, ainsi que les montagnards de Beni-Thabet, eurent beau se précipiter de tous les côtés pour piller cette colonne, elles ne purent rien lui enlever, pas même une rognure d'ongle.

En passant auprès de Bougie, les deux tribus rencontrèrent quelques bandes maghraouiennes et toudjînides qui s'étaient installées dans cette province depuis la conquête de leur pays et qui avaient pris service dans la milice du sultan. Elles emmenèrent tous ces gens, traversèrent la montagne d'Ez-Zan, malgré l'opposition des Berbères-Zouaoua, et, dans ce conflit, ils déployèrent une bravoure et une fermeté dignes de leurs aïeux. Arrivées dans le pays du Chelif, elles trouvèrent d'autres tribus maghraouiennes qui venaient offrir leurs hommages au nouveau sultan, Ali-Ibn-Rached.

Quand toutes les populations maghraouiennes eurent reconnu l'autorité de leur souverain, les Abd-el-Ouad obtinrent de lui la ratification du traité de paix et reprirent leur marche sous la conduite des émirs Abou-Saîd et Abou-Thabet. Parvenus à El-Bat'ha, ils s'y établirent après en avoir expulsé plusieurs tribus arabes-soueidiennes que l'armée du sultan Abou-'l-Hacen avait chassées de Teçala et qui étaient venues, avec leurs confédérés et leur cheikh, Ouenzemmar-Ibn-Arîf, pour camper dans cette localité.

Parmi ces tribus, se trouvait une fraction des Beni-Djerrar-Ibn-Tîdoukcen. Amran-Ibn-Mouça, chef de cette bande, s'enfuit aussitôt à Tlemcen et obtint de son cousin, Othman-Ibn-Yahya-Ibn-Djerrar, un corps de troupes avec lesquelles il se promettait de repousser Abou-Saîd et ses partisans. Quand les deux armées se trouvèrent en présence, celle de Tlemcen passa sous les dra-

peaux du sultan abd-el-ouadite, et Amran, qui avait pris la fuite dans l'espoir de pouvoir rentrer dans cette ville, fut bientôt atteint et mis à mort. A l'approche du sultan Abou-Saîd, la populace de Tlemcen se souleva contre Othman-Ibn-Djerrar et le mit dans la nécessité d'implorer la clémence du vainqueur. Abou-Saîd consentit à lui pardonner et, vers la fin du mois de Djomada second 749 (fin de septembre 1348), il entra au palais et monta sur le trône pour promulguer ses ordonnances, nommer ses vizirs et organiser un secrétariat. Satisfait alors d'avoir obtenu le titre de roi, il s'abandonna au repos et laissa à son frère Abou-Thabet-Ez-Zaïm le commandement des Beni-Abd-el-Ouad, la direction des affaires militaires, tout enfin, excepté l'administration intérieure du palais. A peine fut-il installé dans sa capitale qu'il fit mettre Othman-Ibn-Djerrar au cachot, où ce malheureux périt de mort violente, dit-on, dans le mois de Ramadan de la même année (nov.-déc. 1348).

Une des premières expéditions qui se firent par l'ordre du nouveau sultan fut dirigée contre les Koumïa et eut pour motif la révolte de leur chef, Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Mélek, cheikh et membre de la famille des Beni-Abed, la même tribu koumienne qui avait produit Abd-el-Moumen[, le sultan almohade][1]. Les troubles dont Tlemcen venait d'être le théâtre ayant paru de nature à ne pas se calmer pour longtemps, cet homme pensa qu'il pouvait se rendre indépendant et, se voyant appuyé par une foule de partisans, il alluma le feu de la guerre dans le pays des Koumïa et dans toute cette partie du littoral. Le sultan Abou-Thabet marcha contre les insurgés, en tua plusieurs, fit un grand nombre de prisonniers et emporta d'assaut la ville de Honein et ensuite celle de Nedroma. Ibrahîm-Ibn-Abd-el-Mélek fut chargé de fers, conduit à Tlemcen et enfermé dans une prison où il subit la peine de mort quelques mois plus tard.

Les autres villes[2] et forteresses du Maghreb central restaient

---

[1] Voy. t. I, p. 251.

[2] Dans le texte arabe, supprimez un point et lisez *amçar*.

encore sous l'autorité d'Abou-'l-Hacen et conservaient les garnisons et gouverneurs que ce monarque y avait installés. Oran, qui, de toutes ces villes, était la plus rapprochée de Tlemcen, avait pour commandant Obbou-Ibn-Saîd-Ibn-Adjana, client des Beni-Merîn. Cet officier y avait établi un ordre parfait, formé de grands approvisionnements d'armes et de vivres, rassemblé beaucoup de troupes et garni le port d'une flotte considérable. Les Beni-Abd-el-Ouad n'eurent rien de plus pressé que de marcher contre cette ville, et leur sultan, Abou-Thabet, y conduisit une foule de tribus zenatiennes et arabes, afin d'en faire le siége. Après quelques jours de blocus, ces troupes eurent à repousser une sortie de la garnison, mais, au moment où le combat s'engagea, leurs alliés, les Beni-Rached, qui étaient mal disposés pour le gouvernement de Tlemcen et qui avaient fait une convention secrète avec Obbou-Ibn-Saîd, lâchèrent pied et entraînèrent dans leur fuite le reste de l'armée. Cette journée coûta la vie à Mohammed-Ibn-Youçof, petit-fils d'Einan-Ibn-Fares-Ibn-Zîan et chef des collatéraux de la famille royale. Son aïeul Fares était frère de Yaghmoracen. Abou-Thabet dut abandonner son camp à l'ennemi et se réfugier dans Tlemcen.

ABOU-THABET LIVRE BATAILLE A EN-NACER, FILS DU SULTAN ABOU-'L-HACEN, ET S'EMPARA D'ORAN.

Après le désastre de Cairouan, le sultan Abou-'l-Hacen se rendit à Tunis et, pendant quelque temps, il s'y vit assiégé par les Arabes qui voulaient s'emparer de la ville pour y établir, tantôt l'un, tantôt l'autre des princes hafsides dont ils avaient proclamé successivement la souveraineté. Il y attendait même des renforts qui devaient lui arriver du Maghreb-el-Acsa, quand il apprit, tout-à-coup, la désorganisation de son empire et la révolte de son fils [Abou-Einan] et de son petit-fils [Mansour]. Bientôt après, on lui annonça qu'Abou-Einan s'était rendu maître de tout le Maghreb et que les Abd-el-Ouad, les Maghraoua et les Toudjîn venaient de partir pour le Maghreb central.

Les choses en étaient à ce point, quand il reçut la visite de Yacoub-Ibn-Ali, émir des Douaouida. Ce chef s'aboucha aussitôt avec Arîf-Ibn-Yahya, émir des Soueid et ami intime du sultan, afin de lui démontrer combien il serait essentiel d'obtenir du sultan le renvoi de son fils, le prince En-Nacer, dans le Maghreb central, pays dont les villes d'Alger et d'Oran, ainsi que le Ouancherîch, continuaient à reconnaître l'autorité mérinide. Dans cette dernière localité, la cause du sultan avait pour soutien Nasr-Ibn-Omar-Ibn-Othman-Ibn-Atïa. A ce projet, Arîf[1] fit une légère addition : comme il désirait beaucoup s'éloigner de Tunis, il donna à entendre qu'un homme tel que lui, pour lequel le sultan avait tant de considération et dont la tribu s'était toujours montrée si dévouée aux Mérinides, serait la meilleure personne que l'on pourrait adjoindre au prince dans cette mission importante. Le sultan les ayant autorisés à partir, En-Nacer se rendit dans le pays des Hosein pour rallier cette tribu, et il marcha ensuite vers Mindas, après avoir obtenu le concours des Attaf, des Dialem et des Soueid.

L'émir Abou-Thabet était occupé à organiser une seconde expédition contre Oran, quand il apprit qu'En-Nacer approchait à la tête d'une armée nombreuse, et, sans perdre un instant, il expédia un courrier à Abou-Einan pour lui faire part de cette nouvelle inquiétante. Peu de temps après, il vit arriver à Tlemcen un corps de troupes mérinides que cet émir avait envoyé à son secours. Dans cette colonne, il trouva son neveu, Abou-Zîan [fils du sultan Abou-Saîd] qui s'était réfugié dans le Maghreb, lors du départ des Abd-el-Ouad pour Cairouan, et qui, ayant été rappelé par son père, lui amenait maintenant des troupes et de l'argent.

Au commencement du mois de Moharrem 750 (fin de mars 1349), Abou-Thabet quitta Tlemcen à la tête de son armée et, après avoir en vain demandé aux Maghraoua un contingent de

---

[1] Lisez, dans le texte arabe, *Arif-Ibn-Yahya,* à la place d'Arîf-Ibn-*Nasr*.

troupes, il entra dans le pays des Attaf. Arrivé sur le bord de l'Oureg, vers la fin de Rebiâ premier (milieu de juin), il rencontra les Arabes commandés par En-Nacer et les mit en pleine déroute. Le prince mérinide courut se réfugier dans le Zab et il resta chez Ibn-Mozni, à Biskera, jusqu'à ce qu'il pût obtenir de ce chef un détachement d'Arabes soleimides pour le ramener à Tunis, auprès de son père, le sultan.

Arîf-Ibn-Yahya passa dans le Maghreb-el-Acsa et parvint à prendre, dans la société intime d'Abou-Einan, la même place qu'il avait occupée auprès du père de ce prince. Ce fut ainsi qu'il vit accomplir ses souhaits.

Abou-Thabet rallia à son service tous les Arabes qu'il avait vaincus et, soupçonnant la fidélité de Sogheir-Ibn-Amer-Ibn-Ibrahîm[, chef des Zoghba,] il le fit jeter sur un cheval de poste et conduire prisonnier à Tlemcen. Plus tard, cependant, il lui rendit la liberté. Rentré lui-même à Tlemcen, il y resta quelques jours, puis, dans le mois de Djomada [premier] 750 (juillet-août 1349), il partit pour Oran et emporta cette ville après un court siége. Ali-Ibn-Adjana, qui en était devenu gouverneur par la mort de son frère Obbou, eut la vie sauve et la permission de s'en aller, lui et les siens, où bon leur sembla. Après avoir soumis les environs d'Oran, Abou-Thabet reprit le chemin de la capitale.

La nonchalance des Maghraoua et leur refus de fournir un contingent à l'armée abd-el-ouadite avait laissé dans le cœur d'Abou-Thabet un profond ressentiment; aussi, dans le mois de Choual de la même année (déc.-janv. 1349-50), il marcha contre eux et les attaqua sur le bord du Rîou. Ses adversaires abandonnèrent leur camp après une faible résistance et coururent se réfugier dans leurs montagnes d'où ils le firent prier de transmettre à son frère, le sultan Abou-Saîd, l'assurance de leur complète soumission.

Ce fut à la suite de ces événements qu'eut lieu le retour du sultan Abou-'l-Hacen.

LE SULTAN ABOU-'L-HACEN DÉBARQUE A ALGER.— IL LIVRE BATAILLE A ABOU-THABET, ESSUIE UNE DÉFAITE ET SE RÉFUGIE DANS LE MAGHREB.

Après le désastre de Cairouan, le sultan Abou-'l-Hacen rentra à Tunis où il eut à soutenir un long siége contre les Arabes ; puis, à l'époque où les gens du Djerîd se révoltèrent, en proclamant la souveraineté d'El-Fadl, fils d'Abou-Yahya-Abou-Bekr, il céda aux instances des habitants du Maghreb-el-Acsa et consentit à partir pour ce pays. Au commencement du mois de Choual de l'an 750 (milieu de déc. 1349), il s'embarqua au port de Tunis et mit à la voile ; mais le navire qu'il monta fut assailli par une tempête et fit naufrage auprès de Bougie[1]. Un autre navire de la flotte tira le sultan, à moitié mort[2], de l'ilot où il s'était réfugié et alla le débarquer au port d'Alger. Hammou-Ibn-Yahya-Ibn-el-Acheri, officier mérinide qui commandait dans cette ville et qui devait sa fortune au père du sultan, accueillit son maître avec empressement ; les Thâleba et les Melîkich, peuples de la plaine [de Metîdja] se hâtèrent de lui offrir leurs hommages, et, après avoir reçu des gratifications en argent, ils entrèrent à son service.

Ouenzemmar-Ibn-Arîf apprit cette nouvelle chez les Soueid et partit sur-le-champ, avec les chefs de ces nomades, pour présenter ses respects au sultan. Il emmena aussi avec lui Nasr-Ibn-Omar-Ibn-Othman, chef des Beni-Tîgherîn et seigneur du Ouancherîch, ainsi qu'Adi-Ibn-Youçof, petit-fils de Zîan-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-el-Caouï, le même qui venait de soulever les environs de Médéa[3]. Ces chefs se mirent aux ordres du sultan et le pressèrent à partir avec eux ; puis, sur ses observations, ils s'en allèrent dans leurs pays respectifs afin de lever des troupes chez les tribus arabes et zenatiennes.

---

[1] Voy., ci-devant, pp. 31, 38.

[2] Dans le texte arabe, il faut mettre un point sur le *dal* de *bi-damaïhi*.

[3] Voy. t. IV, histoire des Toudjîn.

Dans le mois de Rebiâ [premier] de l'an 751 (mai-juin 1350), l'émir Abou-Thabet, qui s'occupait à bloquer les Maghraoua dans leurs montagnes, apprit la nouvelle de ces événements et se hâta de conclure une paix avec ses adversaires, afin de pouvoir marcher contre le sultan. Il traversa alors le plateau de Mindas, déboucha dans le Seressou, au Midi de l'Ouancherîch, et en expulsa Ouenzemmar et les bandes arabes de ce chef. Il était encore dans cette région quand l'armée envoyée à son secours par le sultan Abou-Einan et commandée par Yahya-Ibn-Rahhou-Ibn-Tachefîn-Ibn-Môti, opéra sa jonction avec la sienne. S'étant alors mis à la poursuite des Arabes, il repoussa les Hosein dans la montagne de Tîteri, leur asile ordinaire ; puis, se tournant du côté de Médéa, il alla s'emparer de cette ville et y installer comme gouverneur Amran-Ibn-Mouça[1]-el-Djelouli, vieux serviteur de la famille Yaghmoracen. De là, il marcha contre les Hosein, occupa leur montagne et les contraignit à faire leur soumission et à livrer leurs fils comme otages. S'étant alors porté en avant, il soumit le Hamza et prit à son service les tribus arabes et berbères de cette région. Pendant tout ce temps, le sultan Abou-'l-Hacen se tint dans Alger. Cette course terminée, Abou-Thabet, qui se méfiait de ses auxiliaires mérinides, reprit la route de Tlemcen et, comme il soupçonnait Yahya-Ibn-Rahhou de s'être laissé gagner par Abou-'l-Hacen, il en fit prévenir Abou-Einan. Cet avertissement amena l'arrestation d'Ibn-Rahhou et son remplacement par Yahya-Ibn-Soleiman-Ibn-Mansour. Quand l'armée combinée fut de retour à Tlemcen, Abou-Thabet renvoya les Mérinides dans leur pays.

La retraite de ces troupes permit au sultan Abou-'l-Hacen de fortifier son parti et d'effectuer sa jonction avec ses alliés arabes et zenatiens que lui amena son fils En-Nacer. Il prit alors possession de Milîana et de Tîmzought, après avoir occupé Médéa et tué El-Djelouli. Le corps commandé par le sul-

---

[1] Quelques lignes plus loin, dans le texte arabe, ce personnage est nommé *Othman-Ibn-Eiça-el-Djelouli.*



tan se composait d'Arabes zoghbiens, de Zenata et d'Arabes de l'Ifrîkïa. Ceux-ci appartenaient aux tribus de Soleim et de Rîah; ils avaient à leur tête Mohammed-Ibn-Taleb et ses parents de la famille Mohelhel, Omar-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed, chef douaouidien, Abou-Dinar, frère du précédent, et plusieurs autres grands personnages des deux tribus.

Abou-'l-Hacen se mit alors en marche après avoir fait prendre les devants au corps commandé par son fils. Les Maghraoua, effrayés de son approche, quittèrent leur pays et se dirigèrent, en toute hâte, vers El-Bat'ha avec leur chef, Ali-Ibn-Râched. Abou-Thabet accourut à la tête de ses Abd-el-Ouad et ses nouvelles levées pour repousser l'ennemi. Les deux armées se rencontrèrent à Tînghamrîn[1], dans le pays de Chelif, et combattirent avec un grand acharnement; mais celle d'Abou-'l-Hacen fut enfin mise en pleine déroute. En-Nacer reçut un coup de lance d'un cavalier maghraouien et mourut dans la soirée du même jour. Mohammed-Ibn-Ali-Ibn-el-Azéfi, commandant de la flotte du sultan, perdit aussi la vie dans cette bataille, ainsi qu'Ibn-el-Baouac et le secrétaire El-Cabaïli. Le camp d'Abou-'l-Hacen et ses femmes tombèrent au pouvoir des Abd-el-Ouadites, mais ses filles parvinrent à se réfugier dans le Ouancherîch. Abou-Thabet s'étant ensuite emparé de cette montagne, les envoya à leur frère Abou-Einan. Quant au sultan Abou-'l-Hacen, il se jeta dans le Désert et trouva un asile au milieu des tribus soueidiennes, jusqu'à ce que Ouenzemmar-Ibn-Arîf l'eût conduit à Sidjilmessa. Abou-Thabet rentra à Tlemcen après avoir soumis le pays des Toudjîn.

ABOU-THABET SOUMET LE PAYS DES MAGHRAOUA ET S'EMPARE D'ALGER. — ALI-IBN-RACHED SE DONNE LA MORT A TÉNÈS.

Dans notre chapitre sur les Maghraoua[2], nous avons parlé des vieilles haines et des guerres presque continuelles qui entrete-

---

[1] Localité voisine du Chedîouïa.

[2] Voy. p. 310 de ce volume.

naient l'animosité entre cette tribu et celle des Abd-el-Ouad. Vaincus enfin par leurs adversaires, les Maghraoua perdirent leurs états, et leur chef, Rached-Ibn-Mohammed, passa chez les Zouaoua où il mourut assassiné[1]. Après le désastre de Cairouan, les Maghraoua se rallièrent autour de leur émir, Ali, fils de Rached, et quittèrent l'Ifrîkïa pour rentrer dans leur pays. Les Abd-el-Ouad, dont la contrée des Maghraoua avait formé un des états, n'avaient pas alors les moyens de soumettre encore leurs adversaires; aussi se bornèrent-ils à ratifier le traité de paix qu'ils venaient de conclure avec eux. Les deux peuples s'engagèrent à vivre en bonne intelligence et à se soutenir mutuellement contre [le sultan mérinide,] leur ennemi commun, et ils demeuraient assez paisibles pendant quelque temps, bien que l'esprit de haine et de vengeance palpitât encore dans leurs cœurs.

Quand Abou-Thabet marcha contre En-Nacer, qui avait quitté l'Ifrîkïa, il fut très-mécontent de voir qu'Ali-Ibn-Rached et les Maghraoua préféraient rester chez eux que de lui venir en aide, et il se promit bien de les en faire repentir. Peu de temps après, les deux tribus réunirent leurs forces contre Abou-'l-Hacen et le repoussèrent dans le Maghreb. Alors, Abou-Thabet crut avoir trouvé le moment de châtier cette tribu, ennemi moins redoutable que celui dont il se trouvait débarrassé. Pendant qu'il cherchait un prétexte pour lui déclarer la guerre, il apprit que plusieurs individus, appartenant à la famille maghraouienne des Beni-Kemi, devaient venir[2] à Tlemcen pour l'assassiner. Cette nouvelle le remplit d'une telle indignation qu'il prépara une expédition contre les Maghraoua, et, vers le commencement de l'an 752 (mars 1351), il se mit à la tête de son armée et quitta Tlemcen.

Ayant opéré sa jonction avec les Zoghba, les Beni-Amer et les

---

[1] Ci-devant, p. 322.

[2] Il y a ici une faute de grammaire dans le texte arabe des manuscrits et de l'imprimé.



Soueid qu'il avait appelés sous ses drapeaux et qui venaient au devant de lui avec leurs cavaliers, leurs fantassins, leurs femmes et leurs chameaux, il marcha contre les Maghraoua et les poursuivit jusqu'à la montagne qui domine Ténès. Après les y avoir bloqués pendant quelques jours et livré plusieurs combats, il décampa pour parcourir les environs de cette ville et réduire tout ce pays sous son autorité. Miliana, Médéa, Brechk et Cherchel tombèrent en son pouvoir ; Alger fut investi et assiégé. Cette forteresse renfermait un débris de l'armée mérinide et avait pour gouverneur Ali-Ibn-Saîd-Ibn-Adjana, aux soins duquel le sultan Abou-'l-Hacen avait confié son fils Abd-Allah, qui était encore dans l'enfance. Abou-Thabet s'empara de la place, embarqua la garnison pour le Maghreb et reçut la soumission des Thâleba, des Melikich et des Hosein.

Ayant chargé Saîd, fils de Mouça-Ibn-Ali-el-Kordi, du commandement d'Alger, il renvoya ses alliés arabes dans leurs quartiers d'hiver et revint à la montagne où les Maghraoua s'étaient réfugiés. Le blocus qu'il y établit fut tellement rigoureux que leurs bestiaux, tourmentés par la soif, se précipitèrent en masse vers le pied de la montagne[1] pour chercher de l'eau ; et, pendant le désordre, Ali-Ibn-Rached parvint à se réfugier dans Ténès. Cette ville fut prise d'assaut, vers le milieu de Chaban 752 (octobre 1351), après un siége de quelques jours, et Ali-Ibn-Rached hâta de sa propre main le terme de sa vie.

A la suite de cette défaite, les Maghraoua se dispersèrent parmi les autres tribus, et Abou-Thabet se remit en marche pour Tlemcen.

ABOU-EINAN S'EMPARE DE TLEMCEN. — LA DYNASTIE ABD-EL-OUADITE SUCCOMBE POUR LA SECONDE FOIS.

Le sultan Abou-'l-Hacen étant rentré en Maghreb, eut une

[1] Dans le texte arabe, il faut supprimer la préposition *ala* et lire *min aala 'l-djebel.*

rencontre avec les troupes de son fils, Abou-Einan, et alla mourir sur la montagne des Hintata, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire des Mérinides. Abou-Einan devint ainsi souverain du Maghreb entier ; et, trouvant le loisir de combattre les ennemis qui lui restaient, il prit la résolution d'enlever aux usurpateurs les royaumes conquis [et perdus] par son père. Il avait déjà reçu d'Ali-Ibn-Rached, qui était alors assiégé dans la montagne de Ténès, l'invitation d'intercéder pour lui auprès d'Abou-Thabet, et ce fut avec un mécontentement extrême qu'il vit repousser ses démarches en faveur du chef maghraouien. Ayant ensuite appris la triste fin de cet émir, il forma le projet d'une expédition contre Tlemcen.

Son intention fut bientôt connue d'Abou-Saïd et d'Abou-Thabet; aussi, vers le milieu du mois de Dou-'l-Câda (décembre-janv. 1351-2), celui-ci passa chez les tribus zenatiennes et arabes afin de lever des troupes. Ayant établi son camp sur le bord du Chelif, il rassembla autour de son drapeau une foule de partisans ; et, dans le mois de Rebiâ [1er] 753 (avril-mai 1352), pendant qu'il y était encore, il reçut les hommages des habitants de Tedellis, ville que Djaber-el-Khoraçani, client de la famille royale des Abd-el-Ouad, venait d'enlever à la domination hafside. Il n'avait pas encore levé son camp, quand il apprit que le sultan Abou-Einan s'était mis en campagne. A cette nouvelle, il partit pour Tlemcen d'où il se dirigea vers le Maghreb. Son frère, Abou-Saïd, le suivit de près à la tête d'une armée zenatienne. Dans le nombre des troupes commandées par Abou-Thabet, on remarquait les Beni-Amer, tribu zoghbienne et une fraction des Soueid. La majeure partie de cette dernière tribu était passée en Maghreb pour soutenir les Mérinides, parce que son chef, Arîf-Ibn-Yahya, et Ouenzemmar, fils de celui-ci, s'étaient toujours montrés favorables à cette nation.

Pendant que l'armée de Tlemcen s'avançait en ordre de bataille, Abou-Einan marchait contre elle à la tête des Zenata du Maghreb, des Arabes makiliens, des contingents masmoudiens, des divers corps de la milice et des troupes levées dans les autres tribus. Vers la fin de Rebiâ second de l'an 753 (milieu

de juin), les deux armées se trouvèrent en présence à Angad, localité de la plaine d'Oudjda. Les Abd-el-Ouad avaient formé le projet de tomber sur le camp mérinide à l'heure du midi, quand les soldats se seraient dispersés à droite et à gauche pour leurs divers besoins, après avoir dressé leurs tentes et abreuvé leurs montures. Peu s'en fallut que cette tentative ne réussît : les Mérinides n'eurent pas le temps de se mettre en ordre de bataille et ils reculaient dans le plus grand désordre quand Abou-Einan, voulant faire un dernier effort pour ramener la fortune, monta à cheval, rallia quelques soldats de divers corps, chargea sur l'ennemi et le mit en pleine déroute.

Les Abd-el-Ouad continuèrent à fuir devant les Mérinides jusqu'à l'entrée de la nuit, et même alors, ils perdirent Abou-Saîd qui fut pris et conduit devant Abou-Einan. Ce monarque lui adressa des reproches et des insultes, en présence des grands officiers du royaume mérinide, et le fit alors conduire en prison. Dans la neuvième nuit de sa captivité, Abou-Saîd fut mis à mort.

Son frère Abou-Thabet-ez-Zaïm opéra sa retraite avec les débris de l'armée ; et, sachant qu'Abou-Einan continuait sa marche sur Tlemcen, il se dirigea du côté de Bougie avec l'intention de se mettre sous la protection des Hafsides. Il avait déjà fait une partie du chemin, quand sa petite troupe fut attaquée de nuit par les Zouaoua, et il dut s'enfuir du camp à pied et sans habits. Le lendemain, il ne lui restait pour compagnons que son neveu Abou-Zîan-Mohammed, fils du sultan Abou-Saîd, son neveu Abou-Hammou-Mouça, fils de son frère Youçof, et son vizir, Yahya-Ibn-Dawoud-Ibn-Megguen. Comme Abou-Einan avait fait avertir le seigneur de Bougie, Abou-Abd-Allah, petit-fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr, d'employer la plus grande vigilance afin d'intercepter la retraite aux fugitifs, on se mit à leur recherche et l'on parvint à arrêter, aux environs de Bougie, l'émir Abou-Thabet, son neveu Mohammed et le vizir Ibn-Dawoud.

On les conduisit dans la ville et, bientôt après, l'émir Abou-Abd-Allah se mit en marche et les emmena avec lui, afin de les

livrer au sultan mérinide qui était alors campé sous les murs de Médéa [1].

Aussitôt qu'Abou-Einan reçut ces prisonniers, il reprit la route de Tlemcen, après avoir comblé Abou-Abd-Allah d'égards et de remercîments. Il fit son entrée dans cette ville au milieu d'une foule immense ; et, pendant qu'il traversait la double haie de spectateurs qui remplissaient les rues, il se fit suivre par Abou-Thabet et le vizir Ibn-Dawoud, montés chacun sur un chameau à la démarche vacillante. Ce spectacle fit sur le public une impression profonde. Le surlendemain, on les mena dans la plaine, hors de la ville et on les fit mourir à coups de lance.

Avec eux succomba le royaume abd-el-ouadite que les fils d'Abd-er-Rahman avaient rétabli à Tlemcen ; mais, quelque temps après, cette dynastie se releva pour la troisième fois, sous les auspices du sultan actuel [2], Abou-Hammou-Mouça, fils de Youçof et petit-fils d'Abd-er-Rahman.

RÈGNE D'ABOU-HAMMOU II, SECOND RESTAURATEUR DE L'EMPIRE DE TLEMCEN.

Youçof, fils d'Abd-er-Rahman, habitait Tlemcen avec son fils, Abou-Hammou-Mouça II, pendant le règne de son frère, le sultan Abou-Saîd. Ennemi du faste et craignant les périls des grandeurs, il mena une vie retirée et s'adonna aux œuvres de piété à l'instar des hommes de bien. Quand la dynastie abd-el-ouadite fut renversée par les Mérinides et que le royaume de Tlemcen fut subjugué par le sultan Abou-Einan, Abou-Hammou s'enfuit vers l'Afrique orientale avec son oncle Abou-Thabet, pendant que son père Youçof et les autres princes de la famille royale se virent éloignés de leur pays et relégués dans le Maghreb-el-Acsa. Les gens qui arrêtèrent Abou-Thabet aux envi-

[1] Voy., ci-devant, p. 47.

[2] Ce chapitre fut donc écrit avant l'an 788, époque de la déposition d'Abou-Hammou.



rons de Bougie firent si peu d'attention au jeune Abou-Hammou qu'il échappa à leurs regards et parvint à se réfugier dans Tunis. Le chambellan Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn l'accueillit très-gracieusement et le fit recevoir à la cour du sultan hafside avec les honneurs dus aux princes de sang royal. Il lui accorda aussi une forte subvention et plaça auprès de lui les autres membres de la famille abd-el-ouadite qui avaient pu se dérober aux Mérinides. Abou-Einan demanda en vain leur extradition : Ibn-Tafraguîn était trop fier de sa propre dignité et trop jaloux de l'honneur de son souverain pour céder à une pareille demande. Le sultan mérinide n'en persista pas moins dans ses réclamations et marcha ensuite contre l'Ifrîkïa, mais il se vit abandonner par ses alliés arabes, les Rîah et les Soleim.

En l'an 759 (1358), peu de temps avant la mort d'Abou-Einan, les émirs des Douaouida, puissante famille de la tribu des Rîah, se rendirent auprès du chambellan Ibn-Tafraguîn et le prièrent de laisser partir Abou-Hammou pour le Maghreb, en promettant d'escorter le jeune prince et de l'aider à faire des courses dans la province de Tlemcen. « Par ce moyen, disaient- » ils, nous donnerons tant d'occupation à Abou-Einan qu'il ne » pourra pas venir vous attaquer. » Ils demandèrent aussi que leur protégé reçût à son départ un équipage royal et les insignes de la souveraineté. Sogheir-Ibn-Amer, émir zoghbien qui vivait alors au milieu des tribus commandées par Yacoub-Ibn-Ali, chef dont il avait obtenu la protection, jugea ce projet tellement avantageux pour lui-même qu'il l'appuya chaudement. Les Hafsides firent donc leur possible pour fournir à Abou-Hammou un équipage convenable ; puis ayant chargé Sogheir d'avoir soin du jeune prince et de le faire escorter par les Beni-Amer, ils les envoyèrent tous en Maghreb. Othman-Ibn-Sebâ, chef douaouidien, se mit en route avec eux, ainsi que Dagghar-Ibn-Eïça-Ibn-Rehab, qui vint les joindre avec sa tribu, les Beni-Saîd, confédérés des Douaouida. En traversant le Désert pour se rendre à Tlemcen [1],

---

[1] Voy. t. I, p. 109.

ils apprirent la mort du sultan Abou-Einan et persistèrent plus que jamais dans leur résolution de relever l'empire des Abd-el-Ouad. Soula, fils de Yacoub[-Ibn-Ali], les quitta alors et [Abou-Hammou] hâta sa marche vers Tlemcen.

La garnison mérinide de cette ville attendait l'arrivée des renforts et de l'argent qu'El-Hacen-Ibn-Omar devait lui envoyer pour repousser cette tentative des Arabes. Par suite de la mort d'Abou-Einan, ce vizir était devenu régent de l'empire et tuteur du khalife Es-Saîd, fils et successeur du défunt. Les Soueid et leurs alliés arabes confédérés se mirent en marche, sous la conduite des fils d'Arîf-Ibn-Yahya, émirs des nomades maghrebins [1], afin de soutenir leurs alliés, les Mérinides ; mais, dans une bataille livrée aux troupes d'Abou-Hammou, ils essuyèrent une défaite totale et durent abandonner tous les territoires qu'ils occupaient à cette époque. Le sultan Abou-Hammou prit alors position sous les murs de Tlemcen ; et, pendant trois jours, il tint la ville bloquée au moyen de sa cavalerie ; puis, dans la matinée du quatrième jour, il y pénétra de vive force. Le gouverneur, qui était fils d'Abou-Einan, sortit avec une petite bande d'amis, alla se mettre sous la protection de Sogheir-Ibn-Amer, et obtint de ce chef une escorte pour le conduire à la capitale mérinide.

Entré à Tlemcen le mercredi 8 de Rebiâ premier 760 (9 février 1359), le sultan Abou-Hammou se rendit au palais, monta sur le trône et reçut de ses sujets le serment de fidélité. Prenant ensuite des mesures pour rétablir l'ordre dans les diverses parties de l'empire, il expulsa les Mérinides de toutes les villes de ses états.

ABOU-HAMMOU QUITTE TLEMCEN A L'APPROCHE DE L'ARMÉE DU MAGHREB ET Y RENTRE BIENTÔT APRÈS.

El-Hacen-Ibn-Omar, régent du Maghreb, tenait en tutelle le sultan Es-Saîd, fils et successeur d'Abou-Einan. En proclamant

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *el-Gharb,* à la place d'*el-Arab*.



la souveraineté de ce jeune prince, il s'était emparé de l'administration de l'état; et, à l'exemple du feu sultan, dont il se proposait de suivre fidèlement la politique, il se tenait en observation, afin de protéger le territoire mérinide et de surveiller les royaumes voisins. Aussi la conquête de Tlemcen par Abou-Hammou le remplit d'une telle colère que, sans les remontrances des grands de l'empire, il aurait quitté la capitale pour marcher en personne contre les Abd-el-Ouadites. Il rassembla, toutefois, une armée nombreuse qu'il plaça sous les ordres de son cousin, le visir Masoud-Ibn-Rahhou, en l'autorisant à choisir les officiers qu'il voulait, faire renouveller l'armement des troupes, puiser à volonté au trésor public et à s'entourer des insignes du commandement. Rahhou, le père de ce général, était fils d'Ali, fils d'Eïça, fils de Maçaï, membre de la famille Foudoud[1].

Abou-Hammou ayant appris que Masoud-Ibn-Rahhou s'était mis en campagne, évacua Tlemcen et passa dans le Désert avec ses partisans, les Beni-Amer; puis, quand le vizir eut occupé cette ville, il envahit le Maghreb à la tête de ses Arabes et occupa une position dans la plaine d'Angad. Masoud donna alors à son cousin, Amer-Ibn-Obbou-Ibn-Maçaï, le commandement d'un corps de cavalerie et l'envoya avec les principaux chefs de l'armée contre Abou-Hammou. Ce détachement fut mis en déroute par le sultan abd-el-ouadite.

La nouvelle de cette défaite arriva promptement à Tlemcen et fit éclater le mauvais esprit qui animait les Mérinides contre El-Hacen-Ibn-Omar depuis qu'il avait usurpé l'autorité au détriment du sultan. Ils se mirent à tenir des conciliabules dans le but de placer sur le trône un autre prince de la famille royale, et le vizir Masoud, dont les sentiments étaient tout aussi mauvais que les leurs, profita de cette occasion favorable et proclama la souveraineté de Mansour-Ibn-Soleiman, chef des princes du sang. Ce personnage, qui était petit-fils de Mansour, fils d'Abd-el-Ouahed,

[1] Le texte arabe porte *Ferdoud*. Cette leçon est mauvaise.

fils de Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, jouissait de la plus haute considération parmi les Mérinides.

Le vizir Masoud-Ibn-Rahhou partit alors pour le Maghreb avec son nouveau sultan et les troupes sous ses ordres ; il abandonna même la ville de Tlemcen sans se soucier de ce qu'elle deviendrait, et, après avoir châtié très-rudement les Arabes makiliens qui voulaient lui couper le passage, il poussa en avant vers la capitale mérinide.

Le sultan Abou-Hammou occupa encore le siége de son empire ; et, ayant pris pour vizir Abd-Allah-Ibn-Moslem, chef qui venait d'embrasser sa cause, il plaça en lui une confiance entière et lui laissa tous les soins de l'administration.

ABD-ALLAH-IBN-MOSLEM, GOUVERNEUR DU DERA, ABANDONNE LE PARTI DES MÉRINIDES ET DEVIENT VIZIR DU SULTAN ABOU-HAMMOU.

Abd-Allah-Ibn-Moslem était un des notables de la tribu des Zerdal, fraction des Beni-Badîn et sœur des tribus d'Abd-el-Ouad, de Toudjîn et de Mozab. Les Beni-Zerdal étaient si peu nombreux qu'ils s'incorporèrent dans la tribu des Abd-el-Ouad et finirent par se confondre avec ce peuple. Ibn-Moslem fut élevé sous les yeux de Mouça-Ibn-Ali[1] et s'acquit une brillante réputation, sous le règne d'Abou-Tachefîn, par sa conduite intrépide pendant le siége de Tlemcen. Le sultan Abou-'l-Hacen, après avoir effectué la conquête du royaume des Abd-el-Ouad, résolut de prendre, dans le peuple vaincu, les hommes les plus distingués par leur courage afin de les envoyer aux frontières du Maghreb, pour y tenir garnison. Quand il passa en revue les Beni-Abd-el-Ouad, on lui signala comme guerrier intrépide Abd-Allah-Ibn-Moslem qui défilait avec ses camarades, et il l'expédia aussitôt vers le Derâ avec une lettre de recommandation adressée au gouverneur de cette province. La bravoure

---

[1] Voy., ci-devant, p. 413.



qu'Ibn-Moslem y déploya en combattant les Arabes révoltés le mit si bien en évidence qu'il mérita l'estime du sultan et obtint le commandement de la troupe dont il faisait partie.

Après le désastre de Cairouan, de graves désordres éclatèrent en Maghreb, et Abou-Einan, voulant usurper le pouvoir suprême, se fit proclamer sultan à Tlemcen. Mansour, fils d'Abou-Malek-Abd-el-Ouahed et petit-fils du sultan Abou-'l-Hacen, réunit aussitôt les garnisons de ses places fortes et marcha contre son oncle ; mais il essuya une défaite à Tèza et courut s'enfermer dans la Ville-Neuve de Fez. Abd-Allah-Ibn-Moslem, qui se trouvait alors sous les ordres de Mansour, montra, pendant quelques jours, une grande activité dans la défense de la ville ; puis, reconnaissant que la place ne pouvait pas tenir plus longtemps, il donna à ses camarades l'exemple de la défection et passa aux assiégeants. Cette démarche lui attira la bienveillance d'Abou-Einan et lui procura sa nomination au gouvernement du Derâ. Pendant tout le règne de ce prince, il fit preuve d'une grande habileté dans l'administration du pays confié à ses soins ; il s'acquit même l'amitié des Arabes makiliens et se les attacha encore davantage en contractant avec eux un engagement de fraternité.

Quand le sultan Abou-Einan eut forcé son frère Abou-'l-Fadl, qui s'était révolté contre lui, à chercher asile dans le Djebel-Ibn-Hamîdi, montagne du Derâ, il invita Ibn-Moslem à mettre en œuvre son adresse ordinaire afin de se saisir du fugitif. A force d'argent et de promesses, cet officier obtint d'Ibn-Hamîdi l'extradition du malheureux prince, et le livra au sultan. Abou-'l-Fadl fut mis à mort par l'ordre de son frère.

Vers la fin de l'an 760 (1359), peu de temps après la mort d'Abou-Einan, le sultan Abou-Salem se rendit maître du Maghreb. Ibn-Moslem, craignant alors d'encourir la vengeance de ce prince qui, pendant son séjour en Espagne, avait été le compagnon et l'ami d'Abou-'l-Fadl, abandonna son commandement et décida les Aulad-Hocein, émirs makiliens, à l'accompagner jusqu'à Tlemcen. Il emporta avec lui tout un trésor d'argent et alla se présenter devant Abou-Hammou à la tête de ses nom-

breux parents et de ses alliés arabes. Le sultan abd-el-ouadite l'accueillit avec beaucoup d'empressement et le nomma vizir sur-le-champ.

Parvenu à gagner la confiance de son nouveau maître et à se faire charger du gouvernement de l'empire, Ibn-Moslem se conduisit avec tant d'habileté qu'il gagna bientôt tous les cœurs. Sur son invitation, les Arabes makiliens quittèrent les territoires qu'ils occupaient dans l'Afrique occidentale et vinrent se mettre à son service. Il leur concéda des terres dans la province de Tlemcen et, les ayant attachés aux Zoghba comme alliés et confédérés, il réussit, avec leur appui, à monter au faîte de la puissance et à s'y maintenir.

LE SULTAN ABOU-SALEM S'EMPARE DE TLEMCEN ET Y ÉTABLIT COMME GOUVERNEUR ABOU-ZÎAN, PETIT-FILS DU SULTAN ABOU-TACHEFÎN.

Quand Abou-Salem eut établi son autorité dans le royaume du Maghreb et fait disparaître les traces des dernières révoltes, il conçut l'espoir d'étendre sa domination jusqu'à l'extrême limite du pays des Zenata, ainsi que l'avaient fait son père et son frère. La fuite d'Abd-Allah-Ibn-Moslem, qui venait de se réfugier à Tlemcen en emportant les sommes qu'il avait perçues dans le Derâ à titre d'impôts, décida le sultan à mettre son projet à exécution. Vers le milieu de l'an 761 (avril-mai 1360), il campa en dehors de Fez et, aussitôt qu'il eut complété son armée par les troupes qu'il avait fait lever dans les tribus, il se mit en marche pour la capitale abd-el-ouadite.

Averti de l'approche des Mérinides, le sultan Abou-Hammou, secondé par son vizir, Abd-Allah-Ibn-Moslem, appela à son secours les Arabes Zoghba, ainsi que les Arabes makiliens, et les rassembla tous, à l'exception d'une petite bande des Ahlaf. Ayant alors évacué Tlemcen, il conduisit ses troupes dans le Désert où ses alliés se tenaient campés, avec leurs troupeaux, et laissa occuper la ville par Abou-Salem. Se dirigeant ensuite vers

le Maghreb, que son adversaire venait de quitter, il ravagea les territoires d'Outat, du Molouïa et de Guercîf.

Abou-Salem fut vivement contrarié en apprenant cette nouvelle ; et, voulant rentrer dans ses états le plus tôt possible, il plaça sur le trône de Tlemcen un descendant de Yaghmoracen qu'il avait amené dans sa suite. Ce prince, nommé Abou-Zîan-Mohammed et surnommé El-Cobbi[1], c'est-à-dire *grosse tête*, était fils d'Othman et petit-fils du sultan Abou-Tachefîn I. Le souverain mérinide lui donna les insignes du commandement et partit pour sa capitale, après avoir installé son protégé dans le palais et lui avoir fourni une somme d'argent pour l'entretien d'un corps de troupes fournies par les Toudjîn et les Maghraoua.

Abou-Hammou et ses Arabes sortirent du Maghreb à l'approche d'Abou-Salem et reprirent le chemin de Tlemcen. Ce mouvement suffit pour délivrer la ville : Abou-Zîan s'enfuit auprès des Mérinides qui occupait encore El-Bat'ha, Milîana, Oran et les forteresses de la frontière orientale. Il trouva même des protecteurs dans les Toudjîn et les Soueid, tribus que les Mérinides comptaient parmi leurs alliés.

Le sultan abd-el-ouadite reprit alors possession de sa capitale et y fit son entrée avec le vizir Ibn-Moslem. Dans la course qu'il venait de faire, il perdit Sogheir-Ibn-Amer qui lui fut enlevé par la mort. Soutenu par les Makil et les Zoghba, il se mit à la poursuite d'Abou-Zîan, lui enleva le Ouancherîch où il s'était retranché, dispersa tous les partisans de ce jeune homme et le contraignit à rentrer dans Fez pour se mettre sous la protection du gouvernement mérinide. Tournant alors ses armes contre les garnisons mérinides qui occupaient encore plusieurs de ses forteresses, il reprit Milîana, El-Bat'ha et Oran, ville qu'il emporta d'assaut après quelques jours de siége. Les Mérinides, qui s'y trouvèrent en grand nombre, furent passés au fil de l'épée. Cette conquête effectuée, il prit possession de Médéa et d'Alger, après avoir permis aux Mérinides qui y tenaient garnison de se

---

[1] Variante : *el-Feta*.

retirer en Maghreb. A la suite de cette campagne victorieuse, il envoya une ambassade au sultan Abou-Salem et conclut avec lui un traité de paix.

En l'an 762 (1361), Abou-Salem mourut, et l'administration de l'empire mérinide passa entre les mains d'Omar-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Ali, fils de vizir, lequel proclama successivement plusieurs fils du sultan Abou-'l-Hacen.

ABOU-ZÎAN, FILS DU SULTAN ABOU-SAÎD, ARRIVE DU MAGHREB AVEC LE DESSEIN DE S'EMPARER DU ROYAUME DE TLEMCEN.

Abou-Zîan-Mohammed était fils du sultan Abou-Saîd-Othman, fils d'Abd-er-Rahman [1], fils de Yahya, fils de Yaghmoracen. Arrêté snr le territoire hafside, aux environs de Bougie, en même temps que son oncle Abou-Thabet et le vizir Yahya Ibn-Dawoud, il fut conduit avec eux au camp d'Abou-Einan et condamné par ce sultan à passer le reste de ses jours dans une prison. Son oncle et le vizir subirent la peine de mort.

Abou-Salem, frère d'Abou-Einan, étant parvenu au trône du Maghreb après avoir éprouvé diverses vicissitudes de fortune, rendit la liberté à Mohammed-Abou-Zîan et lui assigna une place à la cour parmi les autres princes du sang royal. En agissant ainsi, il avait pour dessein de l'opposer plus tard au sultan Abou-Hammou et de mettre ainsi un cousin aux prises avec l'autre. En l'an 762 (1360-1), peu de temps avant sa mort, il revint de Tlemcen à Fez, où Abou-Zîan, petit-fils du sultan Abou-Tachefîn, arriva bientôt après; et, comme il s'était brouillé de nouveau avec Abou-Hammou, il prit le parti, après une mûre délibération, de susciter à ce sultan un rival dans la personne de l'autre Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Saîd. En soutenant les

---

[1] Il ne faut pas confondre cet Abou-Zîan avec l'Abou-Zîan du chapitre précédent : l'un était fils du *sultan* Abou-Saîd-Othman et petit-fils d'Abd-er-Rahman, lequel mourut en Espagne sans avoir jamais régné ; l'autre était fils d'Othman et petit-fils du *sultan* Abou-Tachefîn.



prétentions de ce prince au trône de Tlemcen, il espérait en retirer de grands avantages. L'ayant donc entouré des insignes de la royauté, il le reconnut pour souverain des Abd-el-Ouadites et le fit partir pour leur capitale. Abou-Zîan était déjà parvenu à Téza quand il apprit la mort de son protecteur.

Une série de troubles et de changements survint alors dans le Maghreb, ainsi que nous le raconterons dans l'histoire des Mérinides. Abd-el-Halîm, fils du sultan Abou-Ali et petit-fils du sultan Abou-Saîd, fils de Yacoub, fils d'Abd-el-Hack, marcha sur Fez et mit le siége devant la Ville-Neuve, après avoir rallié les Mérinides à sa cause ; mais, se voyant ensuite abandonné par ses troupes, il se jeta dans Téza. Nous donnerons le récit de ces événements en son lieu. S'étant alors adressé au sultan Abou-Hammou, dans l'espoir d'obtenir son appui, il reçut une réponse favorable, à la condition toutefois d'empêcher dorénavant toute tentative d'Abou-Zîan contre Tlemcen. Pour satisfaire à cette obligation, il mit ce prince aux arrêts et, s'étant ensuite dirigé vers Sidjilmessa, il rencontra sur sa ligne de marche les Aulad-Hocein, tribu arabe makilienne, qui vinrent dresser leurs tentes à quelque distance des siennes. Abou-Zîan trompa alors la vigilance de ses gardes, sauta sur un cheval qui se trouvait là et courut au grand galop vers le camp des Arabes, afin de se mettre sous leur protection. Bientôt après, il passa chez les Beni-Amer, tribu dont le chef, Khaled-Ibn-Amer, venait d'abandonner le parti d'Abou-Hammou dans un moment de dépit. Soutenu par ces nomades, Abou-Zîan envahit le territoire de Tlemcen, mais ses bandes en furent bientôt expulsées, et il se vit conduire chez les Douaouida, dans le pays des Rîah, par l'émir Khaled-Ibn-Amer qui venait de lui retirer son appui après avoir reçu du sultan de Tlemcen une forte somme d'argent.

Plus tard, Abou-Leil-Ibn-Mouça, chef des Beni-Yezîd et seigneur des territoires de Hamza et de Beni-Hacen, fit venir Abou-Zîan chez lui et le traita en souverain, bien moins avec l'intention de le soutenir sérieusement que de contrarier Abou-Hammou. Ayant ensuite appris qu'une armée, composée d'Abd-el-Ouadites, d'Arabes et de Zenata, marchait contre lui sous la

conduite d'Ibn-Moslem, il sentit que toute résistance serait inutile ; et, comme ce vizir lui envoya une somme d'argent avec la promesse d'évacuer le pays s'il voulait abandonner Abou-Zîan, il laissa partir ce prince pour Bongie.

A son arrivée dans cette ville, Abou-Zîan trouva un honorable accueil chez l'émir Abou-Ishac, fils du sultan Abou-Yahya-Abou-Bekr ; puis, sachant que son expulsion de Bougie, place très-rapprochée de la frontière abd-el-ouadite, était la condition essentielle d'un traité de paix que son protecteur venait de conclure avec le sultan Abou-Hammou, il se rendit à Tunis. Abou-Mohammed-Ibn-Tafraguîn, lieutenant-général de l'empire hafside, le reçut avec un empressement marqué, lui assigna une forte pension et lui accorda une position à la cour bien au-dessus de celle que les princes du sang royal y avaient occupé jusqu'alor.

ABOU-ZÎAN, PETIT-FILS DU SULTAN ABOU-TACHEFÎN, SORT DU MAGHREB UNE SECONDE FOIS POUR TENTER LA CONQUÊTE DE TLEMCEN.

Les Arabes Soueid, branche de la tribu de Zoghba, servaient très-fidèlement l'empire mérinide depuis que leur émir, Arîf-Ibn-Yahya, avait embrassé le parti du sultan Abou-'l-Hacen et du sultan Abou-Einan. La dynastie de Tlemcen les compta, pour cette raison, au nombre de ses ennemis; et, les regardant comme des Mérinides, elle témoigna une grande bienveillance à leurs rivaux d'ancienne date, les Beni-Amer. Dès-lors, les Soueid ne cessèrent de montrer un grand éloignement pour les Abd-el-Ouadites.

Depuis la mort d'Abou-Einan, Ouenzemmar-Ibn-Arif, chef des Soueid, avait fixé son séjour à Guercîf et jouissait de la plus haute considération chez ses voisins et protecteurs, les Mérinides, auxquels il faisait agréer tous ses conseils et accepter ses paroles comme des oracles. Fatigué, enfin, des fréquents démêlés qui eurent lieu entre sa tribu et celle des Beni-Amer, il

forma la résolution d'ébranler l'empire abd-el-ouadite jusque dans ses fondements ; et, s'étant adressé à Omar-Ibn-Abd-Allah, régent du Maghreb, il le décida à soutenir Abou-Zîan-Mohammed-Ibn-Othman, petit-fils d'Abou-Tachefîn, et à l'aider dans une nouvelle tentative contre Tlemcen. Cette résolution fut adoptée précisément à l'époque où une grave mésintelligence venait d'éclater entre Abou-Hammou et Ahmed-Ibn-Rahbou-Ibn-Ghanem, chef des Aulad-Hocein, tribu-makilienne, lequel avait soutenu jusqu'alors le sultan abd-el-ouadite et son vizir Ibn-Moslem.

Le régent se garda bien de laisser échapper une si belle occasion ; et, en l'an 765 (1363-4), il permit à l'émir d'Abou-Zîan de se mettre en campagne. Ce prince se rendit aussitôt aux environs du Molouïa, où les Makîl avaient dressé leurs tentes, et passa avec eux dans le territoire de Tlemcen. Le sultan Abou-Hammou, frappé de l'imminence du danger, fit d'abord emprisonner Khaled-Ibn-Amer, émir des Beni-Amer, dont la fidélité lui était suspecte, et plaça ensuite son vizir, Ibn-Moslem, à la tête des Abd-el-Ouad et des Arabes, en lui ordonnant d'aller repousser l'ennemi. Le vizir exécuta parfaitement bien cette commission et chassa les fuyards devant lui, vers l'Orient, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à El-Mecîla, dans le pays des Rîah, où ils se mirent sous la protection des Douaouida. Il tomba alors malade, ayant été atteint de la peste, maladie qui venait de reparaître en Afrique après y avoir enlevé beaucoup de monde, l'an 747 (1346-7), et il rendit le dernier soupir pendant que son fils et ses amis le transportaient à Tlemcen. Il fut enterré dans cette ville.

Le sultan Abou-Hammou, qui avait perdu en Ibn-Moslem son meilleur soutien, se mit à la tête de l'armée et alla prendre position à El-Bat'ha, afin d'y attendre son adversaire. Aussitôt que le sultan Abou-Zîan y parut avec ses bandes, drapeaux déployés, les Abd-el-Ouadites furent saisis d'effroi[1] et prirent la fuite en abandonnant leurs bagages et leurs approvisionnements.

---

[1] Lisez *er-Raab* à la place d'*el-Arab* dans le texte arabe.

Abou-Hammou se dégagea de la foule et courut vers Tlemcen, pendant que son adversaire s'occupait à faire dresser ses tentes sur le terrain où les Abd-el-Ouadites avaient établi leur camp.

Ahmed-Ibn-Rahhou, émir des Makil, poussa en avant et atteignit les fuyards auprès du Sîg. Le sultan et sa petite bande d'amis firent aussitôt volte-face et repoussèrent ces Arabes ; ils coupèrent même la tête à Ibn-Rahhou dont le cheval s'était abattu dans la mêlée, et ils effectuèrent ensuite leur retraite jusqu'à Tlemcen. Abou-Zîan y arriva bientôt après, avec ses alliés arabes, et tint la ville investie pendant quelques jours. Le sultan Abou-Hammou, sachant que les Zoghba étaient mécontents de la préférence que leur sultan [Abou-Zîan] accordait aux Makîl et surtout à la famille des Aulad-Hocein par les conseils desquels il se laissait entièrement guider, rendit la liberté à l'émir zoghbien, Khaled-Ibn-Amer, après avoir obtenu de lui la promesse formelle de faire son possible pour décider les gens de sa tribu à quitter le parti du prétendant. Cet engagement fut fidèlement rempli ; les bandes d'Abou-Zîan se dispersèrent et laissèrent à Tlemcen le temps de respirer. Abou-Zîan se mit encore sous la protection des Mérinides et le sultan Abou-Hammou parvint à rétablir l'ordre dans son empire.

EXPÉDITION D'ABOU-HAMMOU CONTRE LES FRONTIÈRES DU MAGHREB.

Les guerres qui agitèrent le Maghreb central à cette époque doivent être attribuées aux menées de Ouenzemmar-Ibn-Arîf qui, toujours emporté par sa haine contre Abou-Hammou, lui suscitait, à chaque moment, un adversaire parmi les princes descendus de Yahmoracen. Domicilié dans Guercîf, ville située sur la frontière du Maghreb, il se trouvait voisin de Mohammed-Ibn-Zegdan, chef des Beni-Ali, peuplade qui habitait la montagne de Debdou et qui faisait partie de la tribu des Ounga-cen. L'aversion que ces deux chefs avaient conçue pour le sultan de Tlemcen les conduisit à faire cause commune et à s'allier

contre lui. Aussi, quand ce souverain eut repoussé la dernière invasion de ses états et forcé les insurgés à rentrer en Maghreb, il résolut de mettre à profit cet intervalle de loisir et de châtier ces émirs.

Au commencement de l'an 766 (oct. 1364)[1], Abou-Hammou se mit en marche pour Debdou et Guercîf. Ouenzemmar se réfugia dans une des montagnes qui avoisinent sa ville et laissa enlever les moissons et ravager les plaines de toute cette contrée. Ibn-Zegdan s'enferma dans un château qu'il s'était fait construire sur la montagne de Debdou; et, de là, il put voir la cavalerie d'Abou-Hammou parcourir ses terres et répandre partout la ruine et la dévastation.

Après avoir commis des dégâts énormes sur la frontière du Maghreb, Abou-Hammou reprit la route de sa capitale. Il conclut alors un traité de paix avec les Mérinides; et, tournant ses regards vers l'Ifrîkïa, il résolut de faire une expédition contre Bougie, l'année suivante.

EXPÉDITION DÉSASTREUSE D'ABOU-HAMMOU CONTRE BOUGIE.

L'émir hafside Abou-Abd-Allah, s'étant rendu maître de Bougie pour la troisième fois[2], l'an 765 (1363-4), enleva Tedellis aux Abd el-Ouadites et y installa une garnison et un gouverneur. Bientôt après, des nuages s'élevèrent entre lui et son cousin, Abou-'l-Abbas-Ibn-Abi-Abd-Allah, seigneur de Constantine. Cette mésintelligence prit son origine dans des discussions qui étaient survenues au sujet de la ligne de démarcation qui devait séparer leurs états respectifs, et elle aboutit à une guerre qui empêcha l'émir Abou-Abd-Allah de secourir Tedellis, ville dont les Abd-el-Ouad étaient venus faire le siége. Ce prince

---

[1] Nous avons restitué la date du texte arabe en lisant *sinna sitt oua sittin.*

[2] Il faut lire *eth-thaletha* à la place d'*eth-thelatha* dans le texte arabe

envoya alors une ambassade auprès d'Abou-Hammou et obtint une suspension d'armes moyennant la cession de cette place. Abou-Hammou y établit une garnison, obtint en mariage la fille de l'émir de Bougie, et envoya au-devant d'elle jusqu'à la frontière de ce royaume, une députation composée de ses vizirs et des notables de son peuple.

Le prince de Bougie se tira ainsi d'un grand embarras; mais, pendant sa guerre avec Abou-Hammou, il avait fait inviter Abou-Zîan, fils du sultan Abou-Saîd, à quitter Tunis pour aller s'établir à Tedellis, d'où il pourrait donner de l'occupation à son cousin, le sultan abd-el-ouadite, et l'empêcher d'attaquer Bougie. Depuis la mort d'Ibn-Tafraguîn, l'émir Abou-Zîan n'était pas sorti de Tunis; mais, [ayant reçu cette invitation et] encouragé par les messages de quelques factieux de Tlemcen, cheikhs de la tribu des Abd-el-Ouad, il résolut d'envahir les états d'Abou-Hammou et d'accepter les offres de coopération que ces gens malintentionnés lui avaient faites. S'étant donc mis en route pour atteindre la frontière qui séparait la principauté de Bougie d'avec le royaume de Tlemcen, il passa auprès de Constantine sans vouloir y entrer. Le sultan Abou-'l-Abbas, seigneur de cette ville, s'offensa d'un procédé si peu respectueux et fit arrêter et emprisonner celui qui en était l'auteur.

A cette époque, Abou-'l-Abbas était encore en guerre avec son cousin Abou-Abd-Allah. Celui-ci, d'un caractère extrêmement sévère, traitait les habitants de Bougie très-durement; à peine eut-il régné deux ans que, déja, une cinquantaine d'entre eux avaient été décapités par ses ordres. Le peuple, excédé de tant de cruautés, pria enfin le sultan Abou-'l-Abbas de mettre à profit les derniers succès qu'il avait obtenus et de les délivrer de la tyrannie qui les accablait. En l'an 767 (1366)[1], à la suite de cette communication, Abou-'l-Abbas marcha sur Bougie. L'émir Abou-Abd-Allah sortit à sa rencontre et alla

---

[1] Dans le texte arabe, on lit : « à la fin de l'an 767. » Mais on voit par les dates données plus loin que l'expédition dont il s'agit eut lieu vers le milieu de l'année.



camper à Lebzou, montagne qui domine Tagrert[1]. Le lendemain, au point du jour, il se laissa surprendre par l'ennemi et s'enfuit au grand galop, mais il fut atteint par les cavaliers envoyés à sa poursuite et tué à coups de lance. Abou-'l-Abbas fit son entrée à Bougie le vingtième jour de Châban (mai), à l'heure de midi. Les habitants s'étant empressés de faire leur soumission pour éviter les malheurs d'une prise d'assaut, tout se termina heureusement[2].

Le sultan Abou-Hammou manifesta une colère extrême en apprenant la mort de son beau-père, et il déclara son intention d'en tirer vengeance; mais, dans le fond, il était bien aise d'avoir trouvé un prétexte pour couvrir ses projets ambitieux. Ayant rassemblé son armée et levé de nombreuses troupes chez les Arabes et les Zenata, il partit pour Bougie à la tête d'une multitude immense. Arrivé au terme de sa marche, il remplit de ses tentes tous les environs de la ville.

Le sultan Abou-'l-Abbas voulait sortir pour le combattre, mais, à la prière des habitants, il consentit à rester avec eux. Sur un ordre qu'il expédia à Constantine, son affranchi Bechîr mit en liberté l'émir Abou-Zîan, lui fournit de beaux habits, des chevaux, un équipage complet; puis, l'ayant escorté jusqu'en face du camp d'Abou-Hammou, il dressa ses tentes au pied de la montagne des Beni-Abd-el-Djebbar. Informé alors du mécontentement qui régnait dans l'armée assiégeante, et surtout parmi les Arabes, il se mit, avec son protégé, à harasser les abords du camp depuis le matin jusqu'au soir.

Le sultan Abou-Hammou s'aperçut alors que la conquête de Bougie ne serait pas aussi facile qu'il l'avait pensé; trompé par

---

[1] Il y a une localité près de Tîklat qui porte le nom de *Tagrert*. Si c'est l'endroit dont notre auteur a voulu parler, il faut modifier l'indication donnée dans la table géographique du premier volume, article *Lebzou;* la véritable position de cette montagne serait alors à quatre lieues N. E. de celle que nous lui avons assignée.

[2] Voy. p. 73 de ce volume.



quelques intrigants, fauteurs de sédition, qui étaient venus lui promettre de la part des principaux cheikhs que les portes de la ville lui seraient ouvertes, il avait négligé toute espèce de précaution et s'était avancé étourdiment jusqu'au pied de la forteresse, sans se douter des obstacles qu'il devait y rencontrer. Il eut alors le regret de voir son armée découragée par la résistance des assiégés, ses convois interceptés, et d'apprendre que le mauvais esprit de ses troupes auxiliaires ne faisait que s'accroître depuis qu'elles avaient devant elles, dans les rangs de l'ennemi, un prétendant au trône de Tlemcen. Les chefs arabes, prévoyant une catastrophe et craignant la mauvaise humeur du sultan, prirent entre eux la résolution de l'abandonner à l'heure du combat.

Abou-Hammou ayant alors reconnu que les cheikhs de la ville l'avaient trompé, se décida à livrer l'assaut, et, malgré l'avis des hommes compétents, il fit dresser ses pavillons sur une colline très-accidentée qui touchait presqu'aux remparts. Tout à coup, la garnison fit une sortie, chassa la garde de ses tentes et les abattit à coups d'épée. Les Arabes, voyant de loin ce qui se passait, tournèrent bride et entraînèrent dans leur fuite le reste de l'armée. Le sultan se hâta de faire charger ses bagages, mais il dut les abandonner à l'ennemi. Pendant que son armée s'éloignait dans le plus grand désordre, des bandes de montagnards se précipitèrent sur elle de chaque vallée, attaquée de tous côtés, elle ne put ni avancer ni reculer ; et bientôt la route fut obstruée par la foule et encombrée de cadavres. Ce fut là un événement si extraordinaire que l'on en parla pendant longtemps.

Le *harem* d'Abou-Hammou fut amené à Bougie, et l'émir Abou-Zîan obtint pour lui-même la fille de Yahya le zabien, femme célèbre qui tirait son origine d'Abd-el-Moumen-Ibn-Ali, le sultan almohade. Abou-Hammou l'avait épousée à l'époque où il vivait en proscrit chez les Almohades et il l'avait toujours aimée plus que ses autres femmes. Dans le partage des dépouilles, elle échut à l'émir Abou-Zîan, qui évita, toutefois, de consommer son mariage avec elle jusqu'à ce que l'obstacle qui s'oppo-

sait à leur union fût levé par une sentence juridique. Les casuistes auxquels il s'adressa décidèrent que le premier mariage s'était dissous par suite d'un parjure dont ils prétendaient qu'Abou-Hammou s'était rendu coupable à l'égard de toutes ses épouses [1].

Le sultan abd-el-ouadite échappa aux périls qui l'entouraient et arriva dans la ville d'Alger presque mort de honte et de douleur. Il se rendit de là à Tlemcen.

Abou-Zîan, devenu maintenant assez puissant pour entreprendre des conquêtes lointaines, rallia autour de son drapeau une foule d'Arabes et d'autres peuplades, et, pendant plusieurs années, il tint tête à son cousin, en lui disputant la partie orientale de l'empire abd-el-ouadite.

ABOU-ZÎAN SOULÈVE LE PAYS DES HOSEIN ET S'EMPARE DE MÉDÉA, D'ALGER ET DE MILÎANA.

Ce fut dans la soirée d'un des premiers jours du mois de Dou-'l-Hiddja 767 (milieu d'août 1366), que le sultan Abou-Hammou prit la fuite, après avoir assisté à la déroute de son armée sous les murs de Bougie. L'émir Abou-Zîan fit aussitôt battre ses tambours, et marcha sur les traces du fugitif jusqu'à ce qu'il atteignit le pays des Hosein. Cette tribu zoghbienne supportait avec impatience son état de dégradation et s'indignait d'être traitée en peuple corvéable et tributaire par les diverses dynasties dont elle avait subi l'autorité. Voyant que ses maîtres cherchaient à le détourner du genre de vie que suivaient ses

[1] Le sultan avait probablement déclaré, avec serment, qu'il regarderait ses femmes comme répudiées si telle ou telle chose avait lieu de sa part ou de la leur. C'est l'espèce de divorce que les légistes appellent *Talac bi-chart* (répudiation conditionnelle). L'événement serait arrivé ; le sultan aurait négligé d'expier son faux serment selon les formalités légales, et, par cet oubli, il aurait converti le divorce conditionnel en divorce absolu.





frères les Zoghba, dont les établissements se trouvaient devant et derrière elle, elle se jeta alors dans la révolte afin de reconquérir l'honneur. Sachant que la montagne de Tîteri lui fournirait un asile que les armées du sultan ne sauraient jamais violer, elle promit à Abou-Zîan, sous la foi du serment, de lui être fidèle jusqu'à la mort. Ensuite, elle marcha avec lui contre Médéa, ville dans laquelle le sultan Abou-Hammou avait laissé une forte garnison sous les ordres de trois vizirs : Amran-Ibn-Mouça-Ibn-Youçof, Mouça-Ibn-Berghout et Ouadfel-Ibn-Obbou-Ibn-Hammad. Après un siége de quelques jours, Abou-Zîan enleva cette place et permit aux vizirs et aux cheikhs abd-el-ouadites d'aller rejoindre leur sultan.

Pour se soustraire à l'humiliation de payer l'impôt, les Thâleba suivirent l'exemple des Hosein et donnèrent à l'émir Abou-Zîan l'assurance d'une soumission parfaite. Les habitants d'Alger, déjà très-mal disposés pour le gouvernement abd-el-ouadite à cause de la tyrannie de ses agents, prêtèrent l'oreille à Salem-Ibn-Ibrahîm-Ibn-Nasr, émir des Thâleba [1], et reconnurent aussi l'autorité d'Abou-Zîan. Le peuple de Milîana, invité par ce prince à imiter la conduite des Algériens, s'empressa de lui obéir.

Le sultan Abou-Hammou commença les préparatifs d'une nouvelle expédition afin de couper court aux projets des insurgés ; il envoya des émissaires chez les Arabes, il prodigua de l'argent aux tribus et leur concéda des territoires assez vastes pour satisfaire à toutes leurs exigences. En l'an 768 (1366-7), il envahit le pays des Toudjîn et s'arrêta devant la Calâ-t-Ibn-Selama, dans l'espoir d'obtenir la soumission d'Abou-Bekr-Ibn-Arîf, émir des Soueid. Presqu'aussitôt, il se vit abandonner par Khaled-Ibn-Amer. Ce chef alla joindre ses bandes à celles d'Ibn-Arîf, revint pour attaquer le sultan dans son camp et le força d'abandonner tentes et bagages et de rentrer à Tlemcen.

Peu de temps après ce revers, le sultan marcha sur Milîana et

---

[1] Voy. t. I, pp. 124, 125.



réussit à s'en emparer. S'étant alors adressé aux chefs rîahides, Yacoub-Ibn-Ali-Ibn-Ahmed et Othman-Ibn-Youçof, émirs douaouidiens qui, à cette époque, reconnaissaient son autorité parce qu'ils étaient mal disposés pour Abou-'l-Abbas, seigneur de Bougie, il obtint la promesse que tous leurs nomades seraient à ses ordres, pourvu qu'il consentît à marcher contre ce prince après avoir vaincu Abou-Zîan. Ils rédigèrent même un écrit à cet effet, mais le sultan le renvoya en déclarant qu'il se contenterait de leur parole. Ayant alors rassemblé sous ses drapeaux une grande partie des Zoghba, il quitta Tlemcen et marcha contre Khaled-Ibn-Amer et les fils d'Arîf-Ibn-Yahya qui se tenaient dans le Désert avec leurs tribus.

Voyant que ces gens insoumis prenaient la fuite à son approche, il tourna ses armes contre les Hosein qui se tenaient avec Abou-Zîan dans la montagne de Tîteri. Ce fut alors que Yacoub-Ibn-Ali et Othman-Ibn-Youçof se hâtèrent de venir à son secours et prirent position avec leurs troupes rîahides vis-à-vis des Hocein, à l'endroit appelé El-Guetfa[1]. Khaled-Ibn-Amer et les fils d'Arîf se portèrent rapidement à leur rencontre afin de les repousser et d'empêcher ainsi leur jonction avec le sultan. Dans la matinée du dernier jeudi du mois de Dou-'l-Câda 769 (milieu de juillet 1368), ils attaquèrent les Douaouida à l'improviste et les forcèrent à lâcher pied après un combat très-vif; bientôt, cependant, ils perdirent leurs avantages et, désespérant de pouvoir résister aux progrès de leurs adversaires, ils se retirèrent auprès des Hosein et laissèrent un champ de bataille où beaucoup de leurs guerriers venaient de succomber. Arrivés chez les Hocein avec le reste de leurs nomades, ils les aidèrent à combattre l'armée d'Abou-Hammou en bataille rangée et à la mettre en pleine déroute. Le sultan s'enfuit vers Tlemcen, en passant par le Désert; les Douaouida rentrèrent dans leur territoire au plus vite[2], et le reste des Arabes zoghba passa du côté

---

[1] Cet endroit est situé à 12 lieues au S.-E. de Tîteri.

[2] Pour *djefel*, il faut lire *adjfel* dans le texte arabe.

d'Abou-Zîan, lequel se mit à la poursuite des fuyards abd-el-ouadites et ne s'arrêta qu'à Cìrat.

Quelque temps après, le sultan se remit en campagne avec les Abd-el-Ouad et les fractions des Beni-Amer qui lui restaient encore fidèles; puis, ayant culbuté et poursuivi les troupes de Khaled-Ibn-Amer, il écrivit à leur chef une lettre très-flatteuse; et, par ce moyen, joint à l'offre d'une forte somme d'argent et d'autres avantages, il réussit à s'en faire un allié et un serviteur. L'émir Abou-Zîan s'en retourna alors auprès de ses amis, les Hosein; comptant sur l'appui de cette tribu et sur la coopération des fils d'Arîf. Son espoir fut trompé : Mohammed, fils d'Arîf. passa sous le drapeau du sultan et prit l'engagement de ramener son frère [Abou-Bekr-Ibn-Arîf] dans la bonne voie en le détachant du parti de l'insurrection.

Le sultan remarqua, toutefois, avec une certaine méfiance, que les démarches de Mohammed-Ibn-Arîf consumaient beaucoup de temps, sans produire aucun résultat, et, d'après l'avis de Khaled-Ibn-Amer, ennemi de ce chef, il le fit arrêter. Cet acte confirma Abou-Bekr, frère du prisonnier, dans son éloignement pour le sultan.

En l'an 770 (1368-9), Abou-Hammou se mit en campagne avec ses Abd-el-Ouad et tous les Beni-Amer, afin d'aller combattre Abou-Bekr-Ibn-Arîf, et, sachant que son adversaire avait fait occuper la montagne de Tîteri et celle de Derrag par les Hosein et par les Hareth-Ibn-Malek, tribu qui était venu au secours des insurgés, il alla camper à Laoud, dans le territoire des Dïalem, branche de la tribu des Hareth. Après y avoir détruit les moissons, ruiné les villages et tout saccagé, il reprit sa marche pour châtier Abou-Bekr; mais, voyant que ce chef était trop bien soutenu par les Hareth, par les Hosein et par l'émir Abou-Zîan pour être attaqué avec avantage, il se jeta sur les terres des Soueid et sur celles de leurs chefs, les fils d'Arîf. Après avoir dévasté toutes ces conrées et ruiné le Cala-t-Ibn-Selama, la plus belle résidence de cette famille, il repartit pour Tlemcen, heureux d'avoir châtié les fils d'Arîf, soumis leur pays et contribué à l'élévation de leurs ennemis.

LE SULTAN ABD-EL-AZÎZ S'EMPARE DE TLEMCEN. — ABOU-HAMMOU ET LES BENI-AMER ESSUIENT UNE DÉFAITE A ED-DOUCEN. — ABOU-ZÎAN SORT DE TÎTERI ET PASSE CHEZ LES RÎAH.

L'emprisonnement de Mohammed-Ibn-Arîf, la dispersion de sa tribu, les Soueid, et la dévastation de tout leur pays par Abou-Hammou décidèrent Abou-Bekr-Ibn-Arîf, frère aîné de ce Mohammed, à solliciter l'appui du souverain mérinide. Ayant, en conséquence, rassemblé les Soueid, les Dïalem, les Attaf et toutes les autres peuplades nomades qui composaient la tribu des Beni-Malek, il les conduisit dans les plaines du Molouïa, sur la frontière du Maghreb. De là, il se rendit auprès de son frère aîné, Ouenzemmar, qui habitait le Casr-Morada, château qu'il s'était fait bâtir près des barrages du Molouïa. Dans cette retraite, Ouenzemmar vivait sous la protection du gouvernement mérinide dont il réglait la conduite par sa volonté et par ses conseils. Cette position de conseiller-directeur était, pour ainsi dire, héréditaire ; car il la tenait de son père, Arîf-Ibn-Yahya, qui avait rempli les mêmes fonctions auprès du sultan Abou-Saîd, du sultan Abou-'l-Hacen et du sultan Abou-Einan ; de l'aïeul, du père et du fils. Les princes qui régnèrent en Maghreb après Abou-Einan adoptèrent, à l'égard de Ouenzemmar, l'exemple de leurs prédécesseurs ; et, se croyant heureux de posséder un tel guide, ils suivirent ses avis avec une confiance aveugle.

Abou-Bekr alla donc trouver Ouenzemmar dans l'espoir d'obtenir, par son entremise, l'appui des Mérinides ; et, lui ayant fait connaître l'emprisonnement de leur frère cadet Mohammed, il lui inspira la résolution de se venger. Il partit alors avec les cheikhs de sa tribu, les Beni-Malek, et se rendit, au nom de Ouenzemmar, auprès du sultan Abd-el-Azîz qui venait de soumettre la montagne des Hintata et de faire prisonnier Amer-Ibn-Mohammed-Ibn-Ali[1], chef insurgé qui s'y était retranché.

[1] Voy. t. II, p. 266.

Les membres de cette députation rencontrèrent le vainqueur pendant qu'il revenait à sa capitale et leur demande de secours obtint une réponse favorable. Alors, ils lui représentèrent que la conquête de Tlemcen et des contrées qui s'étendent au-delà de cette ville pourrait s'effectuer avec une grande facilité et qu'il devait l'entreprendre. Cette recommandation s'accordait parfaitement avec les sentiments du sultan qui ne pardonnait pas à Abou-Hammou d'avoir accueilli dans ses états les nomades arabes-makiliens, peuple naguère soumis à l'autorité de l'empire mérinide. Il se rappela aussi qu'Abou-Hammou ne s'était aucunement soucié des remontrances qu'il lui avait fait parvenir à ce sujet. Par ces motifs, il résolut d'envahir le royaume de Tlemcen et de confier à Ouenzemmar la direction de cette entreprise.

Quand il eut rassemblé, aux environs de Fez, les troupes que ses agents étaient allés chercher dans ses provinces et places frontières, il célébra la fête du sacrifice, l'an 771 (10 Dou-'l-Hiddja — 12 juillet 1370), et se mit en marche. Abou-Hammou apprit cette nouvelle à El-Bat'ha, où il était campé et rentra sur-le-champ à Tlemcen afin de rallier ses alliés arabes, les Obeïd-Allah et les Ahlaf, peuplades makiliennes. Averti ensuite que ces tribus, au lieu de répondre à son appel, étaient allées se ranger du côté des Mérinides, il prit la résolution de passer chez les Beni-Amer; et, dans le commencement de Moharrem (août), il abandonna sa capitale. Le 10 du même mois, le sultan Abd-el-Azîz y fit son entrée et, d'après les conseils de Ouenzemmar, il envoya le vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi-Ibn-el-Kas à la poursuite de l'ennemi. Cet officier se porta vers El-Bat'ha, où il opéra sa jonction avec Ouenzemmar qui lui amenait une forte troupe d'Arabes. De là, il se dirigea contre Abou-Hammou et le força, ainsi que les Beni-Amer, à se retirer sur le territoire des Douaouida.

Le sultan Abd-el-Azîz m'envoya alors chez cette dernière tribu afin de la décider à faire sa soumission et à repousser l'allliance des Beni-Amer. et d'Abou-Hammou. Il chargea aussi Feredj, fils d'Eïça-Ibn-Arîf, de se rendre au milieu des Hosein

pour les sommer de reconnaître l'autorité de l'empire mérinide, rompre les engagements qu'ils avaient contractés envers Abou-Zîan et renvoyer ce prince auprès du sultan. Nous arrivâmes ensemble chez les partisans d'Abou-Zîan et nous parvinmes à leur faire entendre raison. Leur protégé, se voyant tout-à-fait abandonné, passa chez les Aulad-Yahya-Ibn-Ali-Ibn-Sebâ, tribu douaouidienne. Je m'y rendis aussi, un peu plus tard, et, me conformant aux instructions que j'avais reçues, j'évitai de faire la moindre allusion à la protection qu'ils venaient d'accorder à Abou-Zîan et je m'attachai à leur démontrer les dangers auxquels ils s'exposeraient en formant une alliance avee le sultan Abou-Hammou et les Beni-Amer. D'après mes conseils, leurs cheikhs allèrent trouver Ouenzemmar et lui firent connaître, ainsi qu'au vizir Ibn-Ghazi, la route que les fuyards avaient suivie. Ces deux chefs se mirent aussitôt à la poursuite du sultan abd-el-ouadite et l'atteignirent à Ed-Doucen, ville située dans la partie occidentale du Zab. Ayant surpris son camp dans une attaque de nuit, ils dispersèrent ses troupes, s'emparèrent de ses effets, de ses trésors et de ses bêtes de somme et contraignirent les débris de son armée à se jeter dans le pays des Mozab. Retournant alors sur leurs pas, ils marchèrent vers les bourgades des Beni-Amer, *cosour* situés dans le Désert, au Midi du Mont Rached, et dont les principaux se nommaient Rebâ et Bou-Semghoun. Après avoir pillé et dévasté ces établissements, ils se dirigèrent vers Tlemcen.

Le sultan Abd-el-Azîz établit alors des agents dans Oran, Milîana, Alger, Médéa, le Ouancherîch et toutes les autres localités du Maghreb central. Devenu maître du royaume de son adversaire, il ne lui resta plus qu'à éteindre les étincelles d'une insurrection qu'un fils d'Ali-Ibn-Rached avait allumées dans le pays des Maghraoua.

Ce jeune homme, mécontent de la position[1] qu'il occupait dans l'armée du sultan, se jeta dans la montagne des Beni-[Bou-]Saîd

---

[1] Dans le texte arabe, il faut lire *halohou* à la place de *Khaled*.

et y leva l'étendard de la révolte. Abd-el-Azîz traita cette démonstration avec mépris et ordonna à son vizir, Omar-Ibn-Masoud, de prendre quelques troupes et d'investir la montagne. Nous avons déjà parlé de cette affaire dans notre notice des Maghraoua [1].

Vers la même époque, je décidai les cheikhs des Douaouida à se rendre auprès du sultan. Ils reçurent de lui un excellent accueil et rentrèrent dans leur pays, les valises pleines de cadeaux, les cœurs libres de tout souci et les bouches remplies des louanges d'Abd-el-Azîz.

TROUBLES DANS LE MAGHREB CENTRAL. — ABOU-ZÎAN REPARAÎT A TÎTERI ET ABOU-HAMMOU FAIT UNE TENTATIVE SUR TLEMCEN. — DÉROUTE ET FUITE DE CES PRINCES.

Les Beni-Amer-Ibn-Zoghba témoignèrent, dans tous les temps, une sincère amitié aux Beni-Abd-el-Ouad, tandis que les Soueid montraient toujours un parfait dévouement aux Beni-Merîn. On sait quelle était la position que les chefs soueidiens, Arîf-Ibn-Yahya et ses fils, occupèrent auprès d'Abou-'l-Hacen et des princes qui succédèrent à ce sultan.

Les fractions de la grande tribu des Beni-Amer qui accompagnèrent Abou-Hammou [dans sa fuite] perdirent, à Ed-Doucen, tout ce qu'elles possédaient; et, consternées de ce désastre, elles allèrent se jeter dans les profondeurs du Désert. Ne pouvant espérer des Beni-Merîn la moindre bienveillance, tant que la faveur de cette dynastie se concentrait sur Ouenzemmar et ses frères, elles restèrent attachées au sultan Abou-Hammou et le suivirent dans toutes les parties du Désert où il voulut se diriger. Elles avaient mené ce genre de vie pendant quelque temps, quand Rahhou-Ibn-Mansour, chef des Obeid-Allah, Arabes makiliens, vint les joindre avec sa tribu. Ce renfort leur permit d'aller ra-

[1] Voy. p. 325 de ce volume.



vager les environs d'Oudjda et d'allumer une nouvelle insurrection contre les Mérinides.

Les Hosein, de leur côté, savaient que leur réputation d'aimer la révolte et le désordre suffirait pour leur attirer la vengeance du sultan mérinide ; aussi, prirent-ils la résolution [de persister dans leurs anciennes habitudes et] d'envoyer leurs cheikhs auprès d'Abou-Zîan, qui se tenait toujours chez les Aulad-Yahya-Ibn-Ali. L'ayant fait venir au milieu d'eux, ils marchèrent contre Médéa, et, bien que cette ville résistât à tous leurs efforts, ils ne se rendirent pas moins maîtres de la campagne qui l'entoure.

Le sultan Abd-el-Azîz, voyant le Maghreb central en pleine révolte contre son autorité, fit partir plusieurs corps de troupes pour combattre les Maghraoua et les Hosein.

Abou-Hammou vint alors se montrer, avec les Beni-Amer, aux environs de Tlemcen, mais il fut trahi par son allié, Khaled-Ibn-Amer. Ce chef, mécontent de voir quelques-uns de ses parents admis dans l'intimité du sultan abd-el-ouadite et indigné de trouver que les avis de certaines gens bien au-dessous de lui par le rang fussent adoptés plutôt que les siens, se laissa gagner par l'offre d'une somme d'argent et d'une position brillante à la cour d'Abd-el-Azîz. Soutenu par un corps de troupes que ce monarque lui envoya, il attaqua et mit en fuite les Obeïd-Allah et les Beni-Amer qui accompagnaient Abou-Hammou. Le camp du sultan, ses trésors, son *harem* et son affranchi Atïa tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Toutes ses femmes furent envoyées au palais d'Abd-el-Azîz, et Atïa, ayant obtenu la vie sauve, entra au service des Mérinides. Abou-Hammou courut se réfugier à Tîgourarîn, une des dernières villes que l'on traverse quand on pénétre au loin dans le Désert. Il y arriva seul, sans domestique ni vizir. Les Zenata se décidèrent alors à faire leur soumission au sultan du Maghreb.

Rien ne pouvait procurer à Abd-el-Azîz autant de satisfaction que cette victoire, si ce n'est la conquête du pays des Maghraoua et la prise de la montagne des Beni-Bou-Saîd par son vizir, Abou-Bekr-Ibn-Ghazi. Le chef des insurgés, Hamza, fils d'Ali-

Ibn-Rached, fut fait prisonnier et mis à mort avec quelques-uns de ses partisans. On envoya leurs têtes au sultan et on mit leurs cadavres en croix auprès de Milîana.

A la suite de ce triomphe éclatant et de cette série de victoires, le sultan envoya son vizir, Ibn-Ghazi, contre les Hosein. Il m'écrivit, en même temps, à Biskera, où j'avais fixé mon séjour afin de remplir une mission dont il m'avait chargé; et, d'après ses instructions, je rassemblai tous les partisans qu'il avait gagnés parmi les Douaouida et les Rîah. Ces troupes allèrent joindre le vizir au pied de la forteresse de Tîteri. Nous y bloquâmes les Hosein pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'ils abandonnèrent leur asile et se dispersèrent de tous les côtés. Abou-Zîan s'enfuit aussi et ne s'arrêta qu'à Ouargla, pays situé au Midi du Zab et trop éloigné pour craindre nos armes. Les habitants de cette région le prirent sous leur protection et le traitèrent honorablement.

Le vizir frappa les Thâleba et les Hosein de lourdes contributions qu'il se fit payer sur-le-champ, et, après avoir pacifié ces provinces, il revint à Tlemcen entouré de gloire et plus puissant que jamais. Le jour de son arrivée, Abd-el-Azîz tint une séance solennelle pour le recevoir ainsi que les députations arabes et berbères dont il s'était fait accompagner. A tous ces chefs, le sultan accorda des marques de faveur et de bienveillance selon le degré de leur rang et de leur influence ; puis il ordonna aux émirs zoghbiens de lui livrer comme otages leurs enfants les plus chers et d'aller relancer Abou-Hammou dans sa retraite, à Tîgourarîn.

Vers la fin de Rebiâ second 774 (fin d'octobre 1372), quelques jours seulement après le retour du vizir, eut lieu la mort d'Abd-el-Azîz. Il succomba à une maladie chronique qu'il avait soigneusement cachée et qu'il supportait en silence. Les troupes mérinides rentrèrent alors en Maghreb, après avoir reconnu pour sultan le fils de celui qui venait de mourir. Ce jeune prince, auquel on décerna le titre d'Es-Saîd *(le fortuné)*, n'avait que cinq ans et savait à peine marcher ; aussi la régence de l'empire fut confiée au vizir Abou-Bekr-Ibn-Ghazi.

LE SULTAN ABOU-HAMMOU REVIENT A TLEMCEN. — TROISIÈME RESTAURATION DE LA DYNASTIE ABD-EL-OUADITE.

Après la mort du sultan Abd-el-Azîz, les Mérinides s'empressèrent de rentrer en Maghreb ; mais, avant de se mettre en marche, ils proclamèrent sultan de Tlemcen un prince de la famille de Yaghmoracen, nommé Ibrahîm, qui, depuis la mort de son père, le sultan Abou-Tachefîn, avait passé sa jeunesse à la cour du Maghreb. Le but de cette nomination était de créer un rival à Abou-Hammou et d'empêcher ce sultan de revenir à sa capitale. Le lendemain de leur départ, l'affranchi Atïa-Ibn-Mouça, qui venait de s'évader du camp mérinide, entra dans la ville, y rétablit la souveraineté de son maître, Abou-Hammou, et repoussa Ibrahîm-Ibn-Tachefîn loin du trône dont il espérait s'emparer.

Les Aulad-Yaghmor, branche de la tribu makilienne des Obeid-Allah, firent aussitôt monter un courrier sur un dromadère afin de transmettre cette bonne nouvelle à leur allié, Abou-Hammou. Ce monarque venait d'apprendre que les Arabes zoghbiens se disposaient à marcher contre lui ; et, désespérant de sa fortune, il faisait ses préparatifs pour s'enfuir dans le Soudan quand ce messager arriva. Son fils et successeur désigné, Abou-Tachefîn-Abd-er-Rahman, partit aussitôt avec leur protecteur, Abd-Allah-Ibn-Sogheir, et se rendit à Tlemcen. Quatre jours après eux, le sultan y fit son entrée et monta sur le trône ; s'étant empressé de quitter un sol où il avait été poussé par l'adversité. Ce fut là, en réalité, un événement bien extraordinaire. Sans laisser écouler un seul instant, il ordonna l'emprisonnement de ses vizirs, qu'il soupçonnait d'avoir trempé dans la trahison de Khaled-Ibn-Amer et d'avoir secondé les projets de l'ennemi. Le même jour, il assouvit sa vengeance en les faisant égorger.

Cette exécution augmenta plus que jamais la méfiance de Khaled-Ibn-Amer ; mais, en attirant au sultan la haine des Beni-

Amer et de leur chef, elle lui procura l'amitié des fils d'Arîf-Ibn-Yahya, lesquels voyaient d'un œil jaloux la faveur dont Khaled jouissait auprès du sultan Abd-el-Azîz.

S'étant alors assuré que Ouenzemmar, chef de la famille Arîf, emploierait toute son influence pour calmer les sentiments d'hostilité que les princes du Maghreb nourrissaient contre la dynastie abd-el-ouadite, le sultan Abou-Hammou s'occupa uniquement de rétablir l'ordre dans ses états.

Quand les Mérinides s'apprêtaient à rentrer en Maghreb, ils envoyèrent dans le pays de Chelif, en qualité de gouverneur, un prince maghraouien de la famille Mendîl, lequel s'appelait Ali-Ibn-Haroun-Ibn-Thabet-Ibn-Mendîl. Par cette nomination, ils espéraient créer un nouvel embarras au sultan Abou-Hammou dont ils démembraient ainsi l'empire. Vers la même époque, Abou-Zîan reparut dans le pays des Hosein.

ABOU-ZÎAN RENTRE DANS LE PAYS DES HOSEIN ET EN SORT BIENTÔT APRÈS.

L'émir Abou-Zîan quitta Ouargla aussitôt qu'il apprit la mort d'Abd-el-Azîz et rentra dans le Tell afin de retrouver les populations nomades dont l'appui lui avait déjà permis de lutter avec Abou-Hammou. Pendant qu'il s'occupait à gagner ces tribus, Abou-Hammou sortit à la tête d'une armée avec l'intention de rétablir l'ordre dans ses états et d'empêcher les perturbateurs d'y pénétrer. Dans cette tournée, il fut parfaitement secondé par Abou-Bekr et Mohammed, tous les deux fils d'Arîf-Ibn-Yahya et émirs des Zoghba nomades. En agissant ainsi, ces chefs obéissaient aux recommandations secrètes de leur frère aîné, Ouenzemmar. Chargés par lui de servir Abou-Hammou fidèlement, ils montrèrent à ce prince le dévouement le plus franc et le plus parfait.

Khaled-Ibn-Amer et ses gens, voyant leurs offres de soumission repoussées par Abou-Hammou, se trouvèrent dans une po-

sition très-difficile et prirent le parti de se réfugier en Maghreb, ainsi qu'ils l'avaient fait sous le règne d'Abd-el-Azîz.

Soutenu par ses nouveaux alliés, le sultan commença sa tâche par soumettre les contrées qui avoisinaient sa capitale et, en l'an 775 (1373-4), il força Ali-Ibn-Haroun de quitter le pays de Chelif et de gagner Bougie afin de s'y embarquer pour le Maghreb. Dans un des combats livrés pendant cette campagne, Rahmoun-Ibn-Haroun, frère d'Ali, perdit la vie. Pénétrant alors dans la région située au-delà du territoire de Chelif, Abou-Hammou pria Mohammed-Ibn-Arîf de négocier un traité avec Abou-Zîan. Presque tous les partisans que celui-ci avait trouvés parmi les Hosein et les Thâleba passèrent au sultan, les uns séduits par de l'argent, les autres parce qu'ils étaient fatigués d'une guerre sans fin. Aussi leur protégé consentit volontiers à cesser les hostilités et à se retirer dans le pays voisin, chez les Rîah, moyennant le don d'une somme d'argent. Dans toute cette affaire, Mohammed-Ibn-Arîf se conduisit de la manière la plus honorable. Il obtint même la soumission de Salem-Ibn-Ibrahîm, chef des Thâleba, lequel, après s'être livré à tous les genres de sédition, était devenu maître de la plaine de Metîdja et de la ville d'Alger.

Sur la demande du chef zoghbien, le sultan accorda un entier pardon à Salem et le confirma dans le commandement des Thâleba et de leur territoire. Cet arrangement terminé, Abou-Hammou installa un de ses propres fils dans Alger, pour y gouverner sous la tutèle de Salem, et confia à son autre fils, Abou-Zîan, le commandement de Médéa.

Après avoir soumis jusqu'aux parties les plus reculées de son empire, rétabli l'ordre dans ses états, confirmé ses alliés dans leurs bonnes dispositions et rallié à sa cause les gens qui, jusqu'alors, avaient soutenu ses ennemis, le sultan abd-el-ouadite revint dans sa capitale. Ce fut là un revirement de fortune sans exemple dans l'histoire : un prince qui remonta sur le trône après avoir perdu son royaume, quitté l'habillement impérial et s'être éloigné de son pays et de son peuple pour aller dans une contrée lointaine rechercher la protection des gens incapables

de lui rendre service et nullement disposés à lui obéir. *Dieu est le possesseur de la souveraineté; il la donne à qui il veut; il exalte l'homme et il l'abaisse à son gré*[1].

ABD-ALLAH-IBN-SOGHEIR PROCLAME L'ÉMIR ABOU-ZÎAN. — ABOU-BEKR-IBN-ARÎF, SON COMPLICE DANS CETTE RÉVOLTE, FAIT SA SOUMISSION AU SULTAN.

Khaled-Ibn-Amer alla solliciter l'appui des Mérinides, après sa trahison envers Abou-Hammou, et emmena en Maghreb son neveu Abd-Allah-Ibn-Sogheir et tous les autres descendants d'Amer-Ibn-Ibrahîm. Quand Ibn-Sogheir eut connaissance du traité de paix que Ouenzemmar avait négocié entre le seigneur du Maghreb et celui de Tlemcen, il perdit tout espoir d'être soutenu par les Mérinides et passa dans le Désert avec les gens de sa tribu qui l'avaient accompagné dans sa fuite. Aussitôt qu'il entra sur le territoire des Zoghba, il fit une irruption dans le Djebel-Rached, montagne habitée par les Amour; mais il fut attaqué vigoureusement et mis en fuite par leurs confédérés, les Soueid.

Pendant que ces événements se passaient, une grave mésintelligence éclata entre Abou-Hammou et Abou-Bekr-Ibn-Arîf, parce que le premier voulait contraindre Youçof-Ibn-Amer-Ibn-Othman à se démettre du gouvernement du Ouancherîch. Abou-Bekr, dont la famille était liée d'amitié avec celle de Youçof, dès le temps de leurs premiers aïeux, céda aux impulsions de la colère, forma une alliance avec Ibn-Sogheir, qui venait d'essuyer la défaite dont nous avons parlé, et lui fit agréer le projet de proclamer la souveraineté d'Abou-Zîan. Ils expédièrent sur-le-champ les notables de leurs tribus respectives auprès de cet

[1] Cette phrase, en style coranique, appartient à Ibn-Khaldoun lui-même.

émir, qui demeurait encore au milieu des nomades riahides, et, aussitôt que cette députation revint avec lui, ils le reconnurent pour sultan.

A cette nouvelle, Mohammed-Ibn-Arîf conduisit ses bandes soueidiennes au secours d'Abou-Hammou, et celui-ci, ayant rassemblé ses tribus abd-el-ouadites et ses alliés arabes, les Makil et les Zoghba, se mit à leur tête et partit de Tlemcen vers le commencement de l'an 777 (juin 1375). Il travailla aussi à séduire les partisans d'Abou-Zîan et, par la promesse de remplir toutes les conditions qu'Abou-Bekr lui proposerait, il parvint à faire rentrer ce chef dans l'obéissance. Sachant alors qu'Abou-Zîan venait de repartir pour les cantonnements des Douaouida, il reprit la route de Tlemcen.

KHALED-IBN-AMER QUITTE LE MAGHREB POUR COMBATTRE LES SOUEID ET ABOU-TACHEFÎN. — MORT D'IBN-SOGHEIR ET DE SES FRÈRES.

Khaled-Ibn-Amer ayant eu connaissance de ce qui était arrivé à son neveu Ibn-Sogheir et voyant les Mérinides travaillés par l'esprit de la discorde, perdit tout espoir d'être soutenu par ce peuple et quitta le Maghreb. Avec l'appui des Beni-Yacoub, commandés par Saci-Ibn-Soleim, il entreprit de ravager les états d'Abou-Hammou, et, secondé par une foule de malfaiteurs qui étaient accourus de toutes parts pour le joindre, il insulta les frontières du royaume abd-el-ouadite et poussa des incursions jusque dans l'intérieur de ce pays.

Les fils d'Arîf s'apprêtèrent à repousser l'invasion ; et, après avoir rassemblé leur tribu, les Soueid, et leurs confédérés, les Attaf, ils invitèrent Abou-Hammou à leur fournir des secours. Comme il s'agissait de résister à un ennemi commun, ce prince leur envoya un corps de troupes sous la conduite de son fils et successeur désigné, Abou-Tachefîn. Cette armée entra dans le pays des Hoouara et y avait déjà dressé ses tentes, quand son chef reçut de ses alliés l'invitation de leur venir en aide le plus

tôt possible. Il se remit en marche sans perdre un instant, et, quand il eut opéré sa jonction avec les tribus zoghbiennes, amies de l'empire, lesquelles s'étaient ralliées autour des fils d'Arîf, il se porta rapidement vers la rivière Mîna, à l'Est de Calât [Hoouara]. Les deux armées se trouvant alors en présence, gardèrent l'ordre de bataille; et, pendant la nuit, elles entretinrent de grands feux afin d'éviter les surprises.

Au point du jour, les guerriers les plus braves s'avancèrent hors des rangs pour engager le combat, mais les archers des deux côtés s'empressèrent de leur épargner cette peine; les diverses colonnes marchèrent à la charge; les hommes d'armes jetèrent le défi à leurs adversaires en se faisant connaître; la fournaise de la guerre s'échauffa, et les drapeaux de l'émir Abou-Tachefîn flottèrent joyeusement au gré des vents. Au roulement des tambours, la meule de la guerre se mit en mouvement et broya les troupes arabes qui s'étaient précipitées en avant : leurs meilleurs cavaliers y trouvèrent la mort, et le reste se dispersa.

Quand le combat prit fin, on trouva le cadavre d'Abd-Allah-Ibn-Sogheir sur le champ de bataille. Abou-Tachefîn lui fit couper la tête et l'envoya, par un courrier, à son père. Les patrouilles découvrirent ensuite les corps de Molouk-Ibn-Sogheir, frère du précédent, d'El-Abbas-Ibn-Mouça-Ibn-Amer, leur cousin, et de Mohammed-Ibn-Zîan, un de leurs proches parents. On les trouva souillés de poussière, foulés par les pieds des chevaux et couchés ensemble comme s'ils avaient fait choix de ce lieu pour y attendre le trépas. On poursuivit les fuyards jusqu'à l'entrée de la nuit, tout en ramassant leurs bagages et leurs troupeaux, et on les força, ainsi que leur chef Khaled, de se jeter dans le mont Rached.

Abou-Tachefîn campa sur le champ de bataille, heureux d'avoir remporté une telle victoire et gagné pour lui-même et pour son peuple l'honneur d'avoir bravement défendu ses alliés. Ayant ainsi conquis une grande renommée, il reprit la route de Tlemcen, couvert de gloire et chargé de butin.

SALEM-IBN-IBRAHÎM ET KHALED-IBN-AMER PROCLAMENT L'ÉMIR ABOU-ZÎAN. — MORT DE KHALED, SOUMISSION DE SALEM ET DÉPART D'ABOU-ZÎAN POUR LE DJERÎD.

Salem-Ibn-Ibrahîm était chef des Thâleba, peuplade qui devint maîtresse de la Metîdja lors de la déconfiture des Melîkich [par les Mérinides]. Il appartenait à la famille qui avait toujours exercé le commandement de cette tribu, circonstance dont nous avons déjà fait mention dans la notice des Makil[1]. A l'époque où Abou-Zîan exploita la défaite d'Abou-Hammou, sous les murs de Bougie, dans l'intérêt de sa révolte, les Arabes recommencèrent à faire sentir leur puissance, et Salem fut le premier à fomenter la sédition. Le piége qu'il dressa contre Ali-Ibn-Ghaleb en est la preuve : quand Abou-Einan subjugua le Maghreb central, Ibn-Ghaleb, membre d'une des principales familles d'Alger, se vit obligé de quitter sa ville natale et n'y rentra qu'à l'époque où le pays était en proie à l'insurrection. Ayant alors exploité la haine que ses concitoyens portaient au sultan Abou-Hammou, il usurpa chez eux le commandement suprême et prit à son service une foule de misérables et de gens sans aveu. Salem, émir de la plaine, ambitionnait aussi la possession d'Alger et, voyant d'un œil jaloux le succès d'Ibn-Ghaleb, il fit prévenir secrètement les notables de la ville que leur nouveau maître avait l'intention d'y rétablir la souveraineté des Abd-el-ouadites. Cette [fausse] nouvelle excita leur indignation à un tel degré qu'ils se soulevèrent contre leur chef ; mais, au moment où ils allaient le faire prisonnier, Salem vint l'enlever et le conduire au milieu des Thâleba, où il lui ôta la vie. A la suite de cette trahison, il établit son autorité dans Alger et y fit proclamer la souveraineté de l'émir Abou-Zîan.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'occupation de Tlemcen par Abd-el-Azîz. Alors, Salem s'empressa de reconnaître

[1] Voy. t. I, p. 121.



l'autorité des Mérinides; puis, ayant appris la mort de ce sultan et le retour d'Abou-Hammou à Tlemcen, il embrassa de nouveau le parti d'Abou-Zîan dont les troupes venaient de s'avancer jusqu'à Titeri. En prenant ce parti et en faisant accepter la souveraineté de cet émir aux Thâleba et aux habitants d'Alger, il avait agi d'après la conviction qu'Abou-Hammou ne lui pardonnerait jamais d'avoir soustrait cette ville à son autorité pour y établir le pouvoir d'Abou-Zîan.

Quand Mohammed-Ibn-Arîf eut décidé l'émir Abou-Zîan à se retirer chez les nomades de la tribu de Rîah, Salem parvint à se faire gracier et, ayant remis la ville d'Alger à un des fils d'Abou-Hammou, il se fit confirmer dans son commandement et garda ensuite pour lui-même les impôts fournis par la province. Plus tard, quand le sultan ordonna à tous ses agents de lui transmettre directement le montant des impôts qu'ils percevaient, Salem fut très-contrarié; et, tout en obéissant, il médita des projets de trahison. Lors de l'insurrection de Khaled-Ibn-Amer, il se tint prêt à profiter des événements, car il espérait que le triomphe de ce chef mettrait Abou-Hammou dans l'impossibilité de s'occuper d'Alger. Ici, il fit un mécompte, la victoire étant demeurée au sultan et à ses alliés. Croyant ensuite que Mohammed-Ibn-Arif, avec lequel il se trouvait en mesintelligence, poussait le sultan à faire une expédition contre lui, il se précipita encore dans la révolte; et, en l'an 778 (1376-7) il rappela l'émir Abou-Zîan ainsi que Khaled-Ibn-Amer et les Arabes insurgés. Quand tout ce monde fut réuni, il en forma une confédération et proclama, dans la ville d'Alger, la souveraineté d'Abou-Zîan. Ces bandes marchèrent ensuite contre Milîana, mais la garnison qu'Abou-Hammou y avait laissée, leur opposa une si vigoureuse résistance qu'elles rebroussèrent chemin.



Khaled-Ibn-Amer mourut dans son lit, à Alger, et son neveu El-Masoud-Ibn-Sogheir lui succéda dans le commandement de la tribu. Quelque temps après, le sultan Abou-Hammou quitta Tlemcen avec ses troupes et celles de ses alliés arabes, et, par cette démonstration, il obligea les insurgés à se réfugier dans les montagnes des Hosein où ils croyaient pouvoir lui résister avec



avantage. Après un combat acharné, il parvint à occuper les abords de cette région difficile ; et, par cette manœuvre, il contraignit les nomades appartenant aux tribus des Dialem, des Attaf et des Beni-Amer à s'enfuir dans le Désert. Salem employa alors le seul moyen de salut qui lui restait et porta ses compagnons à faire leur soumission. Le sultan consentit à toutes les conditions posées par les assiégés ; mais, en retour de cette faveur, il exigea l'éloignement d'Abou-Zîan. Cet émir passa dans le Righ, d'où il se rendit à Nefta, dans le Djerîd, puis à Touzer, où Yahya-Ibn-Yemloul, chef de cette ville, lui fit un honorable accueil.

Le sultan partit alors pour Tlemcen, très-mal disposé pour Salem dont la longue habitude d'intrigue et de révolte l'avait profondément indigné. Vers le milieu de l'hiver, époque pendant laquelle tous les Arabes se tenaient dans le Désert, il sortit de sa capitale à la tête de ses troupes zenatiennes et envahit, à l'improviste, la plaine de la Metîdja. Les Thâleba se jetèrent dans leurs montagnes, et Salem, qui avait cherché un asile dans celle des Beni-Khalîl, ordonna à son fils et à ses partisans d'aller s'enfermer dans Alger. Chassé bientôt du lieu où il s'était retiré, il abandonna sa famille, ses effets, et passa chez les Beni-Meicera, dans les montagnes des Sanhadja. Presque tous les Thâleba firent alors leur soumission et obtinrent l'autorisation de descendre dans la plaine. Salem, réduit enfin aux abois, chargea son frère Thabet de se rendre auprès d'Abou-Hammou et de solliciter pour lui des lettres de grâce. Aussitôt qu'il reçut l'écrit qui lui assurait le pardon du sultan, il quitta la crête de la montagne où il s'était réfugié et rentra dans Alger d'où il se fit conduire auprès du souverain abd-el-ouadite par Abou-Tachefîn, fils de celui-ci. Ceci eut lieu dans le dernier tiers du mois de Ramadan (janv.-février 1378). Abou-Hammou n'eut plus alors aucun égard au traité qu'il venait de signer, ni à la promesse que son fils avait faite ; le lendemain, il ordonna l'arrestation de Salem et fit occuper la ville d'Alger. Le général chargé de cette opération y proclama la souveraineté de son maître et ordonna aux cheikhs de la ville de se rendre auprès de leur nouveau seigneur.

Le sultan les retint prisonniers, installa son vizir, Mouça-Ibn-Berghout, dans Alger, en qualité de gouverneur, et reprit la route de Tlemcen. Arrivé dans sa capitale, il y célébra la fête du Sacrifice (avril 1378) ; et, faisant ensuite tirer Salem de prison, il donna l'ordre de le conduire hors de la ville pour y être tué à coups de lances. Cette exécution faite, le cadavre du supplicié fut attaché à un poteau pour servir d'exemple.

El-Montecer, fils du sultan, reçut alors de son père le gouvernement de la ville et province de Milîana, et son frère, Abou-Zîan, fut nommé gouverneur d'Oran.

Ibn-Yemloul, seigneur de Touzer, commença alors à s'inquiéter des avantages qu'avait obtenus le sultan Abou-'l-Abbas, et, de concert avec son gendre, Ibn-Mozni, seigneur de Biskera, et ses alliés les Kaoub et les Douaouida, qui craignaient tous pour leurs états, il fit avertir Abou-Hammou qu'il garantirait la bonne conduite de l'émir réfugié, Abou Zîan, pourvu que les Abd-el-Ouadites remissent à cet aventurier les sommes qu'ils s'étaient engagés à lui payer et qu'ils portassent la guerre dans les provinces hafsides, afin d'empêcher les attaques qu'Abou-'l-Abbas pourrait diriger contre eux-mêmes. Bien qu'Abou-Hammou se vît dans l'impossibilité d'entreprendre une expédition de cette nature, à cause de la faiblesse de son royaume, il évita de les désabuser, et, pour les entretenir dans leur erreur, il répondit à leurs sollicitations par de belles promesses. Aussi, en l'an 781 (1379-80), Ibn-Yemloul fut chassé de sa ville par les Hafsides et mourut à Biskera vers la fin de la même année. Ibn-Mozni continua, encore quelque temps, à se laisser bercer par des espérances trompeuses ; mais, ayant enfin découvert qu'Abou-Hammou n'avait pas les moyens de lui être utile, il fit sa soumission au sultan Abou-'l-Abbas et lui resta fidèle. L'émir Abou-Zîan se rendit à la cour de Tunis afin de chercher l'appui du gouvernement hafside et y trouva une réception assez gracieuse pour l'encourager dans ses espérances.

L'état du Maghreb central est encore tel que nous l'avons décrit maintes fois : les Arabes sont maîtres des plaines et de la plupart des villes ; l'autorité des Abd-el-Ouadites ne s'étend

plus aux provinces éloignées du centre de l'empire et ne dépasse guère les limites du territoire maritime qu'ils possédaient d'abord; leur empire a faibli devant la puissance des Arabes; et, après avoir contribué à fortifier cette race nomade en lui prodiguant des trésors, en lui concédant de vastes régions et en lui livrant un grand nombre de leurs villes, ils n'ont plus à présent d'autre moyen pour la contenir que de s'immiscer dans les querelles de ses tribus afin de les mettre aux prises les unes avec les autres.

LE SULTAN ACCORDE DES COMMANDEMENTS A SES FILS.

Le sultan Abou-Hammou avait un grand nombre de fils, dont l'aîné se nommait Abou-Tachefîn-Abd-er-Rahman. Quatre [trois] autres, El-Montecer, Abou-Zîan-Mohammed et Omar, surnommé Omaïr *(petit Omar)*, naquirent d'une femme qu'il avait épousée à Mîla, ville de la province de Constantine, à l'époque où il envahit les états de l'empire hafside. Il eut aussi beaucoup de fils de concubines. Voulant désigner Abou-Tachefîn comme son successeur, il lui donna un rang supérieur à celui de ses autres enfants; et, se l'étant associé dans l'exercice du pouvoir, il lui permit de commander aux vizirs du royaume. En lui accordant ainsi les fonctions de lieutenant impérial, il n'en témoigna pas moins une vive affection pour les autres frères germains, nés de la femme de Mîla; il leur délégua même une certaine portion d'autorité et leur concéda la faveur d'être admis dans sa société intime; les exposant, toutefois, par ces témoignages de confiance, à la haine d'Abou-Tachefîn.

Après avoir rétabli sa puissance et fait disparaître de ses états les traces des soulèvements qui avaient menacé son trône, il résolut d'accorder des commandements à ses fils cadets, afin de les mettre à l'abri du danger auquel la jalousie de leur frère pourrait les exposer plus tard. El-Montacer reçut, à cette époque, le gouvernement de la ville et dépendances de Milîana et fut

autorisé à y emmener son frère cadet, Omar, dont il devait soigner l'éducation. Abou-Zîan, le second de ces trois frères, obtint le gouvernement de Médéa et du pays des Hoseïn, et Youçof-Ibn-ez-Zabîa[, fils d'une femme zabienne,] fut chargé du commandement de Tedellis et de toute la frontière dont cette ville est le chef-lieu.

Lors de la révolte de Salem, chef des Thaleba, on prévint le sultan que son fils Abou-Zîan encourageait secrètement les insurgés ; aussi, quand ce monarque eut mis fin à la carrière de Salem et contraint son cousin et rival, Abou-Zîan, à se retirer dans le Djerîd, il prit le parti de faire passer son fils, Abou-Zîan, du gouvernement de Tedellis à celui de la ville et province d'Oran, afin de l'éloigner des Arabes, peuple toujours prêt à la sédition. Il eut aussi la précaution de placer auprès de lui un vizir chargé de le surveiller.

ABOU-TACHEFIN FAIT ASSASSINER YAHYA-IBN-KHALDOUN, SECRÉTAIRE DE SON PÈRE.

Le premier effet de la jalousie qui animait Abou-Tachefin contre ses frères fut un assassinat. Ce prince, ayant su que son frère Abou-Zîan allait obtenir le gouvernement de la ville et province d'Oran, demanda pour lui-même ce poste important. Le sultan fit semblant d'y consentir, mais il recommanda à son secrétaire, Yahya-Ibn-Khaldoun [1], de traîner en longueur l'expédition du diplôme de nomination ; espérant trouver, dans l'intervalle, quelque moyen de se tirer d'embarras.

Il y avait alors à la cour un misérable sorti des rangs de la cavalerie de police et nommé Mouça-Ibn-Yakhlof. Cet homme avait accompagné le sultan à Tîgourarîn, lors de la prise de Tlemcen

[1] Celui-ci était frère de notre auteur. Nous avons de lui une histoire des premiers souverains de la dynastie abd-el-ouadite ; voy. t. I, introduction, p. XXXVIII.

par Abd-el-Azîz ; et, profitant de l'état d'abandon dans lequel son maître et Abou-Tachefîn se trouvaient à cette époque, il avait réussi à gagner leurs bonnes grâces. Après la mort d'Abd-el-Azîz, le sultan Abou Hammou revint à Tlemcen et admit Ibn-Yakhlof au nombre de ses intimes. Abou-Tachefîn, de son côté, l'avait pris pour confident et l'employait pour espionner les actes de son père. La faveur dont Yahya-Ibn-Khaldoun jouissait auprès du sultan excita la jalousie de cet intrigant et le porta à faire tous ses efforts pour le perdre. Dans ce but, il essaya d'indisposer Abou-Tachefîn contre lui ; et, pendant le retard qu'éprouvait l'expédition du diplôme dont nous avons parlé, il prétendit que Yahya différait ce travail pour faire plaisir au prince Abou-Zîan. La colère d'Abou-Tachefîn ne tarda pas à éclater ; il rassembla quelques mauvais sujets avec lesquels il avait l'habitude de parcourir les rues pendant la nuit et s'introduire de force dans des maisons honnêtes pour y commettre des actes répréhensibles. Accompagné de ces brigands, il alla, une nuit du mois de Ramadan 780 (déc.-janv. 1378-9), se mettre en embuscade pour attendre Ibn-Khaldoun, qui devait rentrer chez lui après avoir assisté au *Teraouîh* [1], prière que l'on célébrait dans le palais. Quand les assassins virent approcher le secrétaire, ils s'élancèrent en avant, lui portèrent plusieurs coups de poignard et le jetèrent mort aux pieds de sa monture.

Le sultan apprit cet événement le lendemain ; et, dans un premier mouvement d'indignation, il donna l'ordre de fouiller tous les quartiers de la ville, afin d'arrêter les gens qui composaient cette bande de malfaiteurs ; mais, ayant ensuite eu avis que son fils aîné avait été l'instigateur du crime, il ferma les yeux sur ce qui venait de se passer et n'en parla plus. Ayant alors concédé la ville d'Oran à Abou-Tachefîn, il renvoya Abou-Zîan au gouvernement de Médéa et du pays des Hocein.

Quelque temps après, l'émir Abou-Tachefîn se fit donner par

---

[1] Cette prière ne se fait que dans les soirées du mois de Ramadan, après la rupture du jeûne.

son père la souveraineté pleine et entière de la villle d'Alger et y installa comme gouverneur Youçof-Ibn-ez-Zabïa, le seul de tous ses frères qui lui avait montré de l'attachement et auquel il avait accordé son amitié.

ABOU-HAMMOU ENVAHIT LE MAGHREB-EL-ACSA. — SON FILS ABOU-TACHEFÎN PÉNÈTRE JUSQU'AUX ENVIRONS DE MIKNAÇA.

En l'an 781 (1379-80), le sultan Abou-'l-Abbas[-Ahmed], fils du sultan Abou-Salem et roi de cette portion de la nation mérinide qui habitait le Maghreb-el-Acsa, marcha contre Maroc, métropole des provinces qu'il avait cédés, en l'an 775 (1373-4), à son parent, Abd-er-Rahman-Ibn-Abi-Ifelleuçen, pour le récompenser de sa coopération au siége de la Ville-Neuve. Cette expédition ayant manqué, il en fit une seconde tout aussi infructueuse; puis, en l'an 784 (1382-3), il investit Maroc pour la troisième fois. L'émir Abd-er-Rahman, voyant sa capitale affaiblie par un long blocus et prête à succomber, envoya son cousin, Abou-'l-Achaïr, fils de Mansour-Ibn-Abi-Ali, auprès de Youçof, fils d'Ali-Ibn-Ghanem et chef des Arabes makiliens, afin d'obtenir l'appui de cette tribu et de la pousser à faire une expédition contre Fez et les provinces du Maghreb. Par une diversion de cette nature, il espérait contraindre son adversaire à lever le siége.

[1] Quelque temps auparavant, Youçof-Ibn-Ali, ayant essayé de résister à l'autorité du sultan [Abou-'l-Abbas], avait vu ses tribus mises en déroute, ses tentes saccagées et les jardins qu'il possédait à Sidjilmessa dévastés et ruinés. L'armée mérinide se retira alors; et Youçof, qui s'était jeté dans le Désert, continua à s'y tenir sans jamais vouloir faire sa soumission.

---

[1] Dans le texte arabe, ce paragraphe est inséré avant les dernières lignes du paragraphe qui le précède



Quand il eut entendu la proposition d'Abou-'l-Achaïr, il partit avec lui pour Tlemcen afin de s'assurer l'appui d'Abou-Hammou, dont les nombreuses troupes et les abondantes ressources pourraient, au besoin, les dispenser d'employer le concours des Arabes.

Le sultan abd-el-ouadite consentit à leur demande, autorisa son fils Abou-Tachefîn à se mettre en campagne avec eux et les suivit lui-même à la tête de son armée. Entré en Maghreb, Youçof-Ibn-Ali, accompagné de l'émir Abou-'l-Achaïr et du prince Abou-Tachefîn, s'arrêta avec ses bandes dans le voisinage de Miknaça [1].

Abou-Hammou vint se joindre à eux; et, pendant sept jours, il bloqua la ville de Tèza, après avoir ruiné le château de Tazrout, résidence que l'on tenait toujours prête pour recevoir le sultan mérinide.

Il y avait alors à Fez un mérinide de haut rang nommé Ali-Ibn-Mehdi-el-Askari, qui commandait la ville pendant l'absence du sultan Abou-'l-Abbas. Une troupe de Makiliens de la tribu des Monebbat s'y trouvait aussi, étant venu pour acheter une provision de blé. Ouenzemmar-Ibn-Arîf, qui habitait alors le Casr-Morada, persuada à ces Arabes de se mettre aux ordres d'Ali-Ibn-Mehdi et de marcher contre Abou-Hammou et Abou-Tachefîn. Bientôt après, on apprit que le sultan Abou-'l-Abbas s'était emparé de Maroc, conquête qu'il effectua vers le milieu de l'an 785 [2]. Abou-Tachefîn et Abou-'l-Achaïr s'éloignèrent rapidement avec leurs Arabes pour ne pas se laisser entamer par les Monebbat.

Abou-Hammou leva précipitamment le siége de Tèza, reprit la route de Tlemcen et dévasta le Casr-Morada qui se trouvait sur son passage. Abou-Tachefîn quitta les Arabes et Abou-'l-Achaïr, pour aller rejoindre son père.

---

[1] Il s'agit ainsi de la Miknaça de Tèza, à l'Est de Fez.

[2] Abou-'l-Abbas s'empara de Maroc en Djomada 784. Notre auteur s'est donc trompé ici.

LE SULTAN MÉRINIDE ABOU-'L-ABBAS S'EMPARE DE TLEMCEN. — ABOU-HAMMOU SE RÉFUGIE DANS LE CHATEAU DE TADJ-HAMMOUMT.

Après s'être emparé de Maroc, le sultan Abou-'l-Abbas reprit la route de Fez, capitale de son empire ; et, comme il brûlait de venger l'invasion de ses états par Abou-Hammou et par les Arabes, sous la conduite d'Abou-Tachefîn, il forma la résolution de marcher contre Tlemcen. Aussitôt qu'il se fut mis en campagne, il reçut la soumission de Youçof-Ibn-Ali, chef des Makiliens, qui vint se joindre à l'armée mérinide.

A la réception de cette nouvelle, Abou-Hammou ne sut quel parti prendre : ou de quitter Tlemcen, ou d'y rester et soutenir un siége. S'étant déjà ménagé l'amitié d'Ibn-el-Ahmer, sultan de l'Andalousie, il avait par lui l'assurance que les Mérinides n'iraient pas l'attaquer ; et il savait aussi qu'Abou-'l-Abbas venait de recevoir du même prince la recommandation formelle de ne pas trop se presser d'entreprendre une conquête aussi facile que celle de Tlemcen. Pendant quelque temps, les deux sultans africains s'étaient laissé guider par les conseils de ce souverain ; mais, à la fin, Abou-'l-Abbas ne voulut plus écouter les avis d'un prince dont il avait cependant tout à craindre, et partit à l'improviste pour surprendre la capitale abd-el-ouadite.

Abou-Hammou abandonna aussitôt la ville de Tlemcen, bien qu'il eût fait accroire à ses alliés et à ses sujets qu'il avait l'intention de s'y maintenir contre l'ennemi ; et, profitant d'une nuit obscure, il se rendit au camp qu'il avait établi sur le Sefcif[1]. Le lendemain, les habitants s'aperçurent de son départ ; et beaucoup d'entr'eux s'empressèrent d'aller le joindre et partager sa

---

[1] Le texte arabe imprimé et les manuscrits, à l'exception d'un seul, portent *Sefîf*. Dans la traduction, nous avons adopté la bonne leçon.

fortune, tant ils redoutaient la violence et l'indiscipline des Mérinides. Pendant qu'Abou-Hammou se rendait du Sefcîf à El-Bat'ha, en pressant la marche de son armée, Abou-'l-Abbas occupa Tlemcen et envoya des troupes à la poursuite des fuyards. Le sultan abd-el-ouadite se hâta de quitter El-Bat'ha pour gagner la forteresse de Tadjhammoumt. Son fils, El-Montacer, lui apporta alors de Miliana tout l'argent qui se trouvait dans le trésor de cette ville, et lui fournit ainsi les moyens de soutenir un siége et faire une vigoureuse résistance.

ABOU-'L-ABBAS RENTRE EN MAGHREB OU SON AUTORITÉ EST GRAVEMENT COMPROMISE. — ABOU-HAMMOU REPREND POSSESSION DE TLEMCEN.

Après la prise de Tlemcen, le sultan Abou-'l-Abbas envoya une ambassade à Ibn-el-Ahmer, seigneur de l'Andalousie, pour lui faire part de cette victoire et pour s'excuser de n'avoir pas suivi ses recommandations. Ibn-el-Ahmer n'en fut pas moins très-indigné; et, comme il avait encore à reprocher au prince mérinide quelques-uns de ces griefs qui surviennent assez souvent entre souverains, il ne pensa qu'à s'en venger. Sachant que les grands de l'empire du Maghreb étaient mécontents de leur sultan et peu disposés à le soutenir, il résolut de faire passer en Afrique un fils d'Abou-Einan, nommé Mouça, qui se trouvait alors en Espagne. Ayant fourni à ce prince un équipage complet, il mit à son service le célèbre vizir mérinide, Masoud-Ibn-Rahhou-Ibn-Maçaï, et les embarqua tous les deux pour Ceuta.

Vers le commencement du mois de Rebiâ [premier] 786 (fin d'avril 1384), Mouça et son ministre abordèrent à Ceuta, dont ils prirent possession; et, de là, ils allèrent mettre le siége devant la capitale de l'empire. Mohammed-Ibn-Othman, ministre dont

1. Ou *Taguemmount*; voy. l'Index géographique du t. 4.

le sultan Abou-'l-Abbas subissait toutes les volontés, s'y voyant étroitement cerné et sachant que l'ennemi continuait à recevoir des renforts, faiblit devant le danger et consentit à rendre la ville. Le dix-neuvième jour de Rebiâ premier, le sultan Mouça fit son entrée à Fez et reçut, sur le trône, les hommages de ses nouveaux sujets.

Abou-'l-Abbas venait de marcher à la poursuite d'Abou-Hammou et s'était déjà porté à une journée de marche de Tlemcen, quand il apprit les événements du Maghreb. Avant de quitter cette ville, il en avait fait dévaster les palais pour complaire à Ouenzemmar-Ibn-Arîf, émir des Soueid. Ces édifices étaient d'une beauté dont il est impossible de donner une juste idée. Commencés par le sultan Abou-Hammou premier, ils furent achevés par son fils, Abou-Tachefîn. A cette époque, les arts étaient très peu avancés à Tlemcen, parce que le peuple qui avait fait de cette ville le siége de son empire conservait encore la rudesse de la vie nomade ; aussi, ces princes dûrent s'adresser à Abou-'l-Ouélid, seigneur de l'Andalousie, afin de se procurer des ouvriers et des artisans. Le souverain espagnol, maître d'une nation sédentaire chez laquelle les arts avaient nécessairement fait beaucoup de progrès, leur envoya les architectes les plus habiles de son pays. Tlemcen s'embellit alors de palais, de maisons et de jardins tellement beaux que, depuis, on n'a jamais rien pu y construire de semblable. Ouenzemmar, voulant punir Abou-Hammou d'avoir saccagé le palais impérial de Tèza et le château de Morada, poussa le sultan à dévaster les palais de Tlemcen et à renverser les murs de la ville, œuvre de destruction qui fut accomplie en un clin-d'œil.

Abou-'l-Abbas, ayant alors appris que son cousin Mouça s'était emparé du siége de l'empire à Fez, abandonna tous ses projets, évacua Tlemcen et s'empressa de partir pour le Maghreb. Abou-Hammou quitta Tadjhammoumt en apprenant cette nouvelle et rentra dans sa capitale. Le plaisir qu'il éprouva d'avoir relevé l'empire des Beni-Abd-el-Ouad n'était pas sans mélange, car l'aspect de ses palais, dépouillés maintenant de leur éclat et de leur beauté, lui causa un chagrin profond.

ABOU-TACHEFÎN LAISSE ENCORE ÉCLATER LA JALOUSIE QUI L'ANIMAIT CONTRE SES FRÈRES.

La jalousie qui divisait ces princes avait échappé à l'observation du public, grâce à la peine que leur père s'était donnée de protéger les faibles contre les forts et de les réconcilier quand ils s'étaient brouillés ; mais elle finit par éclater et se changer en haine, après leur rentrée à Tlemcen et la retraite des Mérinides. Abou-Tachefîn s'était persuadé que ses frères et son père tramaient quelque projet à son désavantage ; et il se disposait à manifester l'esprit de désobéissance et de rancune qu'il recelait dans son cœur, quand le sultan s'aperçut de son intention et emmena l'armée du côté d'El-Bat'ha. Le motif ostensible de ce mouvement était de faire rentrer les Arabes dans l'obéissance, mais le sultan avait réellement pour but d'aller trouver son fils El-Montecer à Milîana et de l'emmener avec lui à Alger afin d'y établir le siége de son empire. Abou-Tachefîn devait rester à Tlemcen comme lieutenant du sultan, après lui avoir prêté le serment de fidélité.

Mouça-Ibn-Yakhlof découvrit ce projet ; et, selon son habitude, il en fit part à Abou-Tachefîn. Ce prince en fut tellement courroucé qu'il ne put plus se contenir ; il quitta Tlemcen à la tête des troupes placées sous ses ordres et accourut à El-Bat'ha afin d'atteindre son père avant l'arrivée d'El-Montecer. L'ayant trouvé dans les basses terres qui avoisinent cette ville, il jeta le masque qui cachait son mécontentement et sa colère, et le ramena à Tlemcen après lui avait fait jurer de renoncer à de pareils desseins.

ABOU-TACHEFÎN USURPE LE TRÔNE DE SON PERE.

Au retour d'El-Bat'ha, le sultan, qui avait perdu l'occasion d'opérer sa jonction avec son fils El-Montecer, chargea secrètement



un de ses officiers de confiance, nommé Ali-Ibn-Abd-er-Rahman-Ibn-el-Koleib, de porter à ce prince plusieurs charges d'or. « Cette » somme, disait-il, doit rester entre les mains de mon fils jus» qu'à ce que je trouve le moyen de sortir de l'embarras où je » me trouve maintenant. »

Il expédia, en même temps, à El-Montecer un diplôme qui l'autorisait à exercer le gouvernement d'Alger jusqu'à ce qu'il pût aller le rejoindre.

Abou-Tachefin ayant appris de Mouça-Ibn-Yakhlof ce qui se passait, envoya une troupe de ses gens à la poursuite d'Ibn-el-Koleib avec l'ordre de saisir l'argent et les lettres que le sultan lui avait confiés. S'étant ainsi procuré des pièces qui démontraient évidemment que l'on cherchait une occasion de le perdre, il se rendit au palais, le cœur plein d'indignation, et plaça ces écrits sous les yeux de son père, en l'accablant de reproches.

A cette occasion, Mouça-Ibn-Yakhlof quitta le service d'Abou-Hammou pour celui d'Abou-Tachefin ; et, dès lors, il ne cessa de travailler l'esprit de ce prince afin de l'indisposer tout-à-fait contre le sultan. Aussi, au bout de quelques jours, Abou-Tachefin entra au palais, déposa son père et l'enferma dans une chambre sous bonne garde.

L'ayant ensuite dépouillé de ses richesses, il l'envoya prisonnier à la citadelle d'Oran, et fit arrêter en même temps ceux de ses frères qui se trouvaient à Tlemcen. Ceci se passa vers la fin de l'an 788 (janvier 1387).

A la nouvelle de ces événements, El-Montecer s'enfuit de Miliana, avec ses frères Abou-Zîan et Omaïr, et alla chercher un asile chez les Hosein. Ce peuple accorda sa protection aux fugitifs et les accueillit dans la montagne de Titeri. Abou-Tachefin s'empressa de rassembler les troupes de l'empire ; et, s'étant fait accompagner par les Arabes Soueid et Beni-Amer, il marcha contre ses frères.

Après avoir occupé Miliana, qui se trouvait sur sa ligne de marche, il alla bloquer la montagne où ces princes et leurs protecteurs s'étaient retranchés.

LE SULTAN ABOU-HAMMOU EFFECTUE SON ÉVASION ET SE LAISSE DÉTOURNER DE S'EMBARQUER POUR L'ORIENT.

Abou-Tachefin avait déjà passé un temps considérable à bloquer ses frères dans la montagne de Titeri, quand il commença à craindre, par une absence prolongée, de fournir à son père l'occasion de ressaisir le pouvoir. Après avoir consulté ses officiers et leur avoir entendu déclarer, d'une voix unanime, qu'il faudrait ôter la vie au prisonnier, il ordonna à son fils, Abou-Zîan, de partir pour Tlemcen et d'y emmener Abd-Allah-el-Khoraçani, ainsi que le fils du vizir Amran-Ibn-Mouça, et quelques autres serviteurs.

Ces envoyés, étant parvenus à leur destination, firent mourir les fils du sultan qui s'y trouvaient détenus ; et, de là, ils se rendirent à Oran. Abou-Hammou eut connaissance de leur arrivée et, rempli d'effroi, il monta sur la muraille de la citadelle et cria au secours. Les habitants vinrent de tous les côtés et reçurent dans leurs bras le sultan qui s'était servi de la corde de son turban pour effectuer sa descente. Les assassins se présentèrent à la porte de la tour, mais le prisonnier avait eu la précaution de la fermer au verrou ; et, sur le bruit qui se faisait entendre au dehors, ils devinèrent ce qui venait de se passer et cherchèrent leur salut[1] dans la fuite.

Les habitants d'Oran se réunirent alors sous les auspices de leur prédicateur *(Khatib)* et prêtèrent de nouveau le serment de fidélité au sultan Abou-Hammou qui repartit tout de suite et fit son entrée à Tlemcen, au commencement de l'an 789 (janvier-février 1387). Cette ville était alors sans moyen de défense ; les Merinides en ayant abattu les murailles et rasé la citadelle ; mais les chefs de cette partie des Beni-Amer qui restaient encore dans

---

[1] Dans le texte arabe, il faut mettre un point sur le *dal* de *bi-demaïhim*.

le pays répondirent à l'appel du sultan et lui amenèrent des secours.

Quand Abou-Tachefîn reçut cette nouvelle, il leva le siége de Tîteri et courut à Tlemcen avec ses troupes et celles de ses alliés arabes. Le sultan, pris au dépourvu et traqué de toutes parts, se cacha dans le minaret de la grande mosquée, pendant qu'Abou-Tachefîn s'installait dans le palais. Celui-ci, ayant enfin appris où son père s'était réfugié, y alla lui-même et l'invita à descendre. En voyant l'auteur de ses jours, il céda à un mouvement d'affection et versa des larmes en lui baisant la main. L'emmenant ensuite au palais, il l'enferma dans une chambre et finit par lui donner la permission d'aller faire le pèlerinage. Un bâtiment appartenant à des marchands catalans qui avaient l'habitude de commercer avec Tlemcen, fut nolisé pour Alexandrie, et l'on conduisit le sultan à Oran afin de l'y embarquer avec sa famille. Ce malheureux prince partit pour la Mecque sous la surveillance de plusieurs gardiens, et Abou-Tachefîn put alors s'occuper du gouvernement de l'empire.

LE SULTAN ABOU-HAMMOU DÉBARQUE A BOUGIE ET S'EMPARE DE TLEMCEN. — ABOU-TACHEFÎN SE RETIRE EN MAGHREB.

Quand le navire qui transportait Abou-Hammou d'Oran à Alexandrie se trouva à la hauteur de Bougie, ce prince réussit à gagner les gens qui le surveillaient; et, s'étant fait retirer de la cabine où on le tenait enfermé, il obtint du capitaine la permission d'aller à terre. Alors son premier soin fut d'annoncer son arrivée à Mohammed-Ibn-Abi-Mehdi, commandant de la marine. Cet officier, qui jouissait d'une grande faveur auprès du gouverneur, fils du sultan hafside Abou-'l-Abbas, s'empressa d'informer le voyageur qu'il pouvait débarquer sans obstacle. La personne chargée de ce message était un ami intime d'El-Montecer, fils d'Abou-Hammou; il se nommait Mohammed-Ibn-Ouareth et avait appartenu au corps de jeunes gens que l'on élevait à la cour de Tlemcen. Quand Abou-Tachefîn leva le siége

de Tîteri, il s'était empressé de quitter cette localité pour se réfugier dans Bougie.

Vers la fin de l'an 789 (déc.-janv. 1387-8), Abou-Hammou descendit à terre et se rendit au jardin royal, le Refîâ [1] *(la superbe)* où l'on avait disposé un logement pour sa réception. Le sultan de Tunis apprit cet événement par un courrier extraordinaire et répondit au gouverneur de Bougie en le louant, d'abord, de la manière dont il avait agi et en lui recommandant de traiter son hôte avec les plus grands égards et de mettre à sa disposition les troupes de Bougie afin qu'il pût se rendre jusqu'à la frontière des états abd-el-ouadites.

Abou-Hammou se mit alors en marche; et, arrivé à Metîdja, il s'y arrêta pour rallier les bandes arabes qui, de toutes parts, accouraient à son secours; puis, il se dirigea vers Tlemcen. Ayant alors appris que les Beni-Abd-el-Ouad, gagnés par les libéralités d'Abou-Tachefîn, ne voulaient plus le reconnaître, il laissa son fils Abou-Zîan dans les montagnes du Chelif pour y soutenir sa cause et il passa lui-même dans le Désert afin de se rendre à Mama, sur la frontière du Maghreb.

Un corps de troupes qu'Abou-Tachefîn avait placé sous les ordres de son fils Abou-Zîan et du vizir Mohammed-Ibn-Abd-Allah-Ibn-Moslem, marcha aussitôt contre Abou-Zîan, fils d'Abou-Hammou. Un combat s'ensuivit qui amena la défaite des troupes sorties de Tlemcen, après avoir coûté la vie à l'émir Abou-Zîan, fils d'Abou-Tachefîn, au vizir Ibn-Moslem et à un grand nombre d'Abd-el-Ouadites.

Abou-Tachefîn, ayant appris que son père était arrivé à Mama, sortit pour l'attaquer et le força à reculer jusqu'au Za. Les Ahlaf, arabes makiliens, vinrent au secours d'Abou-Hammou et l'aidèrent à rentrer dans cette place. Abou-Tachefîn se mit alors en observation vis-à-vis de l'armée de son père, et il s'y tenait encore quand il apprit la mort de son fils et la déroute des Beni-Abd-el-Ouad. Voulant rentrer à Tlemcen,

---

[1] Voy. t. II, p. 392.

il dût opérer sa retraite avec une précipitation extrême, afin d'échapper à ses adversaires. Alors, d'après ses instructions, l'affranchi Séâda se mit en campagne avec une partie de l'armée afin d'offrir la bataille aux Arabes et les entraîner ainsi dans une poursuite qui les aurait éloignés d'Abou-Hammou. Autant sa confiance fut grande dans le bonheur de Séâda, autant son désappointement fut amer quand il apprit qu'Abou-Hammou avait réussi à surprendre ce détachement, le mettre en déroute et faire prisonnier celui qui le commandait. Abandonné enfin par les Beni-Abd-el-Ouad et par ses alliés arabes, il s'empressa de quitter Tlemcen pour accompagner les Soueid jusqu'au Désert où il prenaient leurs quartiers d'hiver.

Dans le mois de Redjeb 790 (juillet-août 1388), Abou-Hammou rentra dans sa capitale et appela ses autres fils auprès de lui. El-Montecer y mourut de maladie, quelques jours après son arrivée.

ABOU-TACHEFÎN ARRIVE À LA TÊTE D'UNE ARMÉE MÉRINIDE. MORT DU SULTAN ABOU-HAMMOU.

Abou-Tachefîn quitta donc Tlemcen à l'approche de son père et se réfugia au milieu des tribus soueidiennes; puis, sur l'avis unanime de ses protecteurs, il partit avec leur cheikh, Mohammed-Ibn-Arîf, afin de solliciter l'appui d'Abou-'l-Abbas, sultan des Beni-Merîn. Ils obtinrent de ce prince l'assurance d'être secourus contre leur ennemi commun, et Abou-Tachefîn se fixa dans Fez, en attendant l'accomplissement de ses souhaits.

A cette époque, Ibn-el-Ahmer, seigneur de l'Espagne musulmane, s'était attaché au sultan Abou-Hammou par les liens d'une étroite amitié et il s'était aussi acquis le droit de dicter ses volontés au sultan Abou-'l-Abbas, seigneur du Maghreb, par le service qu'il venait de lui rendre, en l'aidant à reconquérir le trône. Sur la prière d'Abou-Hammou, le monarque espagnol exigea d'Abou-'l-Abbas la déportation d'Abou-Tachefîn en Espagne; et, voyant que le sultan mérinide hésitait à obéir pour

ne pas violer les droits de l'hospitalité et qu'il essayait de transiger en s'abstenant de fournir des secours à son hôte, il répéta sa demande de la manière la plus pressante. Abou-'l-Abbas y répondit en alléguant les divers motifs qui l'empêchaient d'y consentir, sans avouer, toutefois, que, dans cette affaire, il agissait d'après les inspirations de son vizir, Mohammed-Ibn-Youçof-Ibn-Allal. Ce ministre était favorablement disposé pour Abou-Tachefin; et, en le voyant arriver à Fez, il n'avait pas hésité de traiter avec lui et de lui promettre l'appui de l'empire mérinide. Par cette raison, il employa toute son influence pour fixer les incertitudes de son maître; et, par d'adroites insinuations, il le décida à repousser la demande d'Ibn-el-Ahmer et à soutenir ouvertement le prince abd-el-ouadite.

Vers la fin de l'an 791 (sept. (?) 1389), le sultan Abou-'l-Abbas plaça son fils Abou-Fares et son vizir Ibn-Allal, à la tête d'une armée et leur ordonna d'aller combattre Abou-Hammou. Quand cette colonne fut arrivée à Têza, le sultan abd-el-ouadite apprit le danger qui le menaçait et sortit de sa capitale afin de rallier les partisans qu'il conservait encore parmi les Beni-Amer et les Kharadj-Ibn-Obeid-Allah. Traversant ensuite le Beni-Ournîd, montagne qui domine Tlemcen, il alla prendre position à El-Ghairan et permit à Abou-Tachefin d'occuper Tlemcen. Alors, ce démon de perversité, l'infâme Mouça-Ibn-Yakhlof se chargea d'y maintenir l'autorité de ce fils dénaturé.

Omer, fils d'Abou-Hammou, reçut aussitôt de son père l'ordre de marcher contre le traître; et, dans la nuit du même jour, il pénétra dans la ville, se fit livrer Ibn-Yakhlof et l'amena à El-Ghairan. Après avoir accablé de reproches le scélérat qui l'avait si souvent trompé, le sultan Abou-Hammou lui fit subir les douleurs de la torture et l'envoya ensuite à une mort des plus affreuses.

Abou-Fares, instruit par ses espions qu'Abou-Hammou et les Arabes nomades se tenaient à El-Ghairan, envoya un corps de troupes contre eux. Le vizir Ibn-Allal, qui eut la conduite de cette expédition, prit le chemin du Désert en se faisant guider par Soleiman-Ibn-Nadji de la tribu des Ahlaf; et, parvenu à El-

Ghairan, il tomba à l'improviste sur les bandes du sultan. Les Kharadj, accablés par le nombre de leurs adversaires, prirent la fuite, et Abou-Hammou, dont le cheval s'était abattu sous lui, fut reconnu et tué à coups de lance par un cavalier maghrebin. La tête de ce malheureux prince fut présentée à Ibn-Allal et, ensuite à Abou-Tachefîn. Omaïr, fils d'Abou-Hammou, leur fut amené prisonnier. Abou-Tachefîn voulut le tuer à l'instant même, et bien que ses compagnons l'en empêchassent pendant quelques jours, il finit par se le faire livrer et l'envoya à la mort.

Ce fut vers la fin de l'an 791 (novembre 1389) qu'Abou-Tachefîn fit son entrée à Tlemcen. Le vizir resta campé en dehors de la ville et ne partit pour le Maghreb qu'après avoir reçu une forte somme d'argent que ce prince s'était engagé à payer au gouvernement mérinide. Abou-Tachefîn fit alors proclamer dans Tlemcen la souveraineté d'Abou-'l-Abbas, seigneur du Maghreb, et célébrer la prière publique au nom de ce monarque. Dès lors, il lui envoya régulièrement, tous les ans, le montant d'un tribut qu'il s'était engagé à lui fournir.

ABOU-ZÎAN, FILS D'ABOU-HAMMOU, FAIT UNE TENTATIVE SUR TLEMCEN ET SE RETIRE AUPRÈS DU SULTAN MÉRINIDE.

Abou-Zîan avait obtenu de son père le gouvernement d'Alger après l'occupation de Tlemcen et la fuite d'Abou-Tachefîn. Ayant alors appris qu'Abou-Hammou venait d'être tué à El-Ghairan, il sortit d'Alger et se mit sous la protection des Hosein. Animé par l'espoir de ramener la fortune et de venger la mort de son père et celle de son frère Omaïr, il rechercha l'appui de ce peuple nomade et obtint la promesse d'en être soutenu.

Bientôt après, les émirs des Beni-Amer-Ibn-Zoghba vinrent l'inviter à faire un effort pour conquérir le royaume de ses aïeux. Il se rendit donc au milieu des Beni-Amer, et, après avoir reçu les hommages de leur cheikh, El-Masoud-Ibn-Sogheir, qui le proclama sultan, il marcha avec eux contre Tlemcen au mois de

Redjeb 792 (mai-juin 1390). Pendant quelques jours, il tint la ville étroitement bloquée ; mais, dans le mois de Châban (juin-juillet), il se vit abandonner par les Arabes, auxquels Abou-Tachefîn avait envoyé de l'argent pour les décider à la retraite Il passa alors dans le Désert, afin d'échapper à son frère ; et, dans le mois de Choual (août-sept.), il reprit le siége de Tlemcen avec le secours des nomades makiliens, peuple qu'il avait décidé à embrasser sa cause. Le fils d'Abou-Tachefîn approchait alors à la tête des secours que son père l'avait envoyé demander au gouvernement du Maghreb. Quand cette armée fut arrivée à Taourîrt, Abou-Zîan se hâta de gagner le Désert d'où il passa dans le Maghreb, afin d'implorer l'appui [d'Abou-'l-Abbas]. Accueilli avec bienveillance par ce monarque qui promit de le soutenir, il resta auprès de lui jusqu'à la mort d'Abou-Tachefîn.

MORT D'ABOU-TACHEFÎN ET OCCUPATION DE TLEMCEN PAR LE SULTAN DU MAGHREB.

Pendant que l'émir Abou-Tachefîn gouvernait Tlemcen au nom d'Abou-'l-Abbas[1], seigneur du Maghreb, et payait régulièrement le tribut qu'il s'était engagé à lui envoyer, son frère, l'émir Abou-Zîan, resta auprès de ce monarque en attendant les secours qu'on lui avait promis. Enfin, le sultan mérinide se brouilla avec Abou-Tachefîn par suite d'une de ces affaires qui jettent la mésintelligence entre souverains, et profita de cette occasion pour combler les souhaits d'Abou-Zîan.

Vers le milieu de l'an 795 (mai 1393), il mit une armée à la disposition de son protégé et l'envoya faire la conquête de Tlemcen. Arrivé à Tèza avec cette colonne, Abou-Zîan apprit que, dans le mois de Ramadan (juillet-août), son frère avait succombé à une maladie chronique et qu'Ahmed-Ibn-el-Ezz, vieux serviteur de la famille abd-el-ouadite et oncle maternel d'Abou-Tachefîn, était devenu régent du royaume, après avoir placé sur

[1] Dans le texte arabe, on a imprimé, par erreur, *Abou-Salem*.

le trône un jeune enfant de sa famille. D'un autre côté, Youçof-Ibn-ez-Zabïa, fils d'Abou-Hammou et gouverneur d'Alger au nom d'Abou-Tachefin, fut informé des mêmes événements et accourut, avec ses alliés arabes, à Tlemcen, où il tua le fils d'Ibn-el-Fezza et le nouveau sultan. Abou-l-Abbas, auquel on avait mandé ces nouvelles, se rendit aussitôt à Tèza, plaça son fils, Abou-Fares, à la tête de l'armée et renvoya Abou-Zîan à Fez pour y rester sous bonne garde.

Abou-Fares marcha alors sur Tlemcen, y fit proclamer la souveraineté de son père et confia au vizir Saleh-Ibn-Hammou le soin de réduire les forteresses orientales du royaume abd-el-ouadite. Après avoir occupé Miliana, Alger, Tedellis et tout le pays jusqu'à la frontière de la principauté de Bougie, cet officier alla mettre le siége devant Tadjhammount, château dans lequel Youçof-Ibn-ez-Zabïa s'était enfermé.

De cette manière, l'autorité de la dynastie abd-el-ouadite fut encore anéantie dans le Maghreb central.

[illegible] FILS D'ABOU-HAMMOU, DEVIENT MAÎTRE DU MAGHREB CENTRAL.

Après avoir fait occuper Tlemcen par son fils Abou-Fares, le sultan Abou-l-Abbas se tint dans Tèza pour mieux surveiller la conduite de ce prince et celle du vizir Saleh, qui s'était porté en avant afin de soumettre les provinces orientales de l'empire abd-el-ouadite. Il était encore dans cette ville quand Youçof-Ibn-Ali-Ibn-Ghanem lui apporta un riche cadeau de la part du sultan de l'Egypte.

Youçof-Ibn-Ali, émir des Aulad-Hocein, tribu makilienne, était allé faire le pèlerinage, l'an 793 (1390), et, comme il désirait être présenté à El-Melek-ed-Daher-Berconc, prince d'origine turque qui gouvernait l'Egypte, j'allai parler de lui à ce sultan et mentionner le haut rang qu'il occupait dans sa tribu. Par cette démarche, je lui procurai un accueil très-honorable. Quand il fut

revenu de la Mecque, il eut du sultan égyptien la commission de porter au sultan du Maghreb un cadeau qui, selon l'usage des rois, se composait des produits les plus précieux du pays. Abou-'l-Abbas reçut ce témoignage d'égards avec un plaisir extrême et tint même une séance solennelle afin de se montrer au public et s'en faire un titre de gloire. Voulant alors envoyer l'équivalent au sultan Barcouc, il fit chercher les plus beaux chevaux et les plus riches étoffes et habillements qui pourraient se trouver en Maghreb. Tout était réuni et Youçof-Ibn-Ali s'apprêtait à porter ce cadeau au Caire, afin de l'offrir au souverain de l'Egypte, quand Abou-'l-Abbas tomba malade et mourut à Teza dans le mois de Moharrem 796 (nov.-déc. 1393). On rappela aussitôt son fils Abou-Fares de Tlemcen; et, l'ayant proclamé sultan, on le conduisit à Fez. Abou-Zîan, fils d-Abou-Hammou, recouvra alors la liberté et partit pour Tlemcen afin d'y commander en qualité d'émir et au nom du sultan Abou-Fares.

Youçof-Ibn-ez-Zabïa venait de se rendre au milieu des Beni-Amer, dans l'espoir de pouvoir s'emparer de Tlemcen avec leur appui; mais les chefs de cette tribu se laissèrent gagner par l'offre d'une forte somme d'argent et livrèrent leur hôte aux émissaires d'Abou-Zîan. Ces gens reprirent alors la route de Tlemcen; et, ayant rencontré une troupe d'Arabes qui voulaient leur enlever le prisonnier, ils s'empressèrent de le tuer pour se tirer d'embarras et portèrent la tête de leur victime à l'émir Abou-Zîan. La tranquillité fut ainsi rendue au royaume de Tlemcen et n'a pas été troublée depuis.

Ayant maintenant achevé l'histoire de l'empire fondé par les Beni-Abd-el-Ouad, tribu zenatienne de la deuxième race, nous allons traiter de la famille abd-el-ouadite qui passa aux Mérinides à l'époque où ceux-ci commencèrent à établir leur autorité dans le Maghreb. Nous voulons parler des Beni-Gommi, descendants d'Ali-Ibn-el-Cacem et frères des Tâ-Allah-Ibn-Ali, et nous raconterons en même temps l'histoire de leurs émirs, les Beni-Kendouz, famille qui exerça un haut commandement dans la province de Maroc. De cette manière, nous compléterons la notice des Beni-Abd-el-Ouad.

HISTOIRE DES BENI-GOMMI, TRIBU ABD-EL-OUADITE.

Au commencement de notre histoire des Beni-Abd-el-Ouad, nous avons dit que les Beni-Gommi étaient une des familles qui eurent El-Cacem pour ancêtre, qu'ils descendaient d'Ali-Ibn-Yemel-Ibn-Izguen-Ibn-el-Cacem et qu'ils avaient pour collatéraux les Beni-Tâ-Allah, les Beni-Deloul et les Beni-Moti-Ibn-Djouher [1]. Nous avons parlé des hostilités qui éclatèrent entre les Beni-Tâ-Allah et les Beni-Gommi, et nous avons mentionné que Kendouz-Ibn-Abd-Allah, chef de ceux-ci, tua Zîan-Ibn-Thabet-Ibn-Mohammed, chef des Tâ-Allah. La mort de Zîan, avons-nous ajouté, fut vengée par son successeur, Djaber-Ibn-Youçof-Ibn-Mohammed, qui tua Kendouz, soit en guet-àpens, soit dans une bataille. Djaber envoya la tête de sa victime à Yaghmoracen, fils de Zîan, et les gens de la famille de Yaghmoracen la mirent à la place d'une des pierres qui servaient à soutenir leurs marmites sur le feu, tant leur soif de vengeance était violente.

Les Beni-Gommi essuyèrent alors une série de revers ; et, s'étant rendus à Tunis avec leur chef, Abd-Allah, fils de Kendouz, ils s'établirent auprès de l'émir Abou-Zékérïa. Lors de la conquête de Tlemcen par ce prince, Abd-Allah chercha à en obtenir le gouvernement, mais ses démarches n'eurent aucun succès. Quand El-Mostancer, fils d'Abou-Zékérïa, monta sur le trône, Abd-Allah exerça le commandement de sa tribu au nom de l'empire hafside ; mais, quelque temps après, il passa dans le Maghreb avec tout son monde et campa dans le voisinage de Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack, qui était alors sur le point de prendre la ville de Maroc. Ce fut avec un vif plaisir que le prince mérinide s'empressa d'assigner à son nouvel hôte une position élevée dans l'empire et de l'établir, avec les Beni-Gommi, aux environs de Maroc. Il leur concéda des terres pour leur entretien et confia à leurs nomades le soin de ses chameaux et de ses bêtes

[1] Voy. p. 329 de ce volume.



de somme. Hassan et Mouça, fils d'Abou-Saïd-es-Sobeihi, furent désignés par lui comme gardiens en chef de ses troupeaux. Ces deux hommes étaient très-habiles dans l'art d'élever des chameaux et avaient quitté l'Orient, avec une petite troupe de serviteurs, pour se rendre en Maghreb. Dès lors, les Beni-Gommi s'habituèrent à parcourir les environs de Maroc avec leurs troupeaux et à les conduire dans les pâturages du Sous.

En l'an 665 (1266-7), Yacoub-Ibn-Abd-el-Hack envoya son neveu Amer-Ibn-Idrîs et Abd-Allah-Ibn-Kendouz en mission à la cour d'El-Mostancer, seigneur du Maghreb. Les Beni-Gommi s'incorporèrent alors dans la nation mérinide et devinrent une de ses tribus. A la mort d'Abd-Allah, fils de Kendouz, le commandement des Beni-Gommi passa à son fils Omar.

Quand Youçof-Ibn-Yacoub tenait la ville de Tlemcen étroitement bloquée et que tout le camp se réjouissait des maux qui affligeaient les Beni-Abd-el-Ouad, les Beni-Gommi se fâchèrent d'entendre insulter leurs parents; et, d'un mouvement unanime, ils répudièrent l'autorité du sultan. Passant alors, l'an 703, dans la province de Haha, ils se rendirent maîtres du Sous et mirent en déroute, à Tadert, les troupes de Yaïch-Ibn-Yacoub, frère du sultan et gouverneur de Maroc, qui était sorti pour les combattre. Comme ils persistèrent dans leur rebellion, le même émir marcha contre eux, l'année suivante, et leur fit essuyer à Tamatrît une défaite qui brisa leur puissance. Omar-Ibn-Abd-Allah et plusieurs autres notables de la tribu y perdirent la vie. Les fuyards se jetèrent dans le Désert et parvinrent à atteindre Tlemcen. Dans cette campagne, Yaïch détruisit Taroudant, capitale du Sous.

Les Beni-Kendouz avaient passé environ six mois à Tlemcen quand ils découvrirent que les princes de la famille Yaghmoracen complotaient leur mort. Ils repartirent alors pour Maroc; et, pendant leur retraite, Mohammed-Ibn-Abi-Bekr-Ibn-Hammama-Ibn-Kendouz, un de leurs chefs, repoussa vigoureusement les troupes que le sultan abd-el-ouadite avait envoyées à leur poursuite. Arrivés dans le désert qui touche au Sous, ils y restèrent jusqu'à la mort du sultan Youçof-Ibn-Yacoub; et, s'étant alors

[illegible] par le gouvernement mérinide, ils reprirent leur ancienne position dans l'empire et continuèrent à le servir avec fidélité.

Omar-Ibn-Abd-Allah eut pour successeur son fils Mohammed. Celui-ci exerça le commandement pendant deux ans et fut remplacé par son fils Mouça. Lors de la guerre que les émirs Abou-'l-Hacen et Abou-Ali se firent du vivant même de leur père, le sultan Abou-Saîd, et qui dura encore après sa mort, le premier de ces princes trouva dans Mouça-Ibn-Mohammed un serviteur actif et dévoué dont la bravoure empêcha l'ennemi de violer le territoire de Maroc. Quand Mouça eut cessé de vivre, son fils Yacoub-Ibn-Mouça prit le commandement avec l'autorisation d'Abou-'l-Hacen, qui était devenu chef de l'empire.

Après avoir effectué la conquête de Tlemcen, ce sultan contraignit les Beni-Abd-el-Ouad à servir sous ses drapeaux. Les chefs de ce peuple et ceux des Beni-Gommi se communiquèrent alors les griefs qu'ils avaient contre lui ; et quand le monarque mérinide se rendit à Cairouan pour livrer aux Beni-Soleim la bataille dont les suites lui furent si funestes, Yacoub-Ibn-Mouça avertit ces Arabes, par une voie secrète, qu'il abandonnerait le parti du sultan et passerait de leur côté avec les Beni-Abd-el-Ouad, les Maghraoua et les Toudjîn. Ayant fait agréer ce projet aux gens de sa tribu et aux Beni-Abd-el-Ouad, il alla se joindre aux Beni-Soleim ; et. par cette défection, il attira au sultan la disgrâce d'une déroute complète. Ce fut là ce qu'on appelle le désastre de Cairouan. Les Beni-Abd-el-Ouad s'en retournèrent alors chez eux et prirent pour chef un descendant de Yaghmoracen. Yacoub-Ibn-Mouça mourut en Ifrikïa, mais son frère Rahhou rentra en Maghreb.

Le sultan Abou-Einan donna le commandement des Beni-Gommi et de leur territoire à Obbou, fils de Youçof-Ibn-Mohammed et cousin germain des précédents. Après la mort d'Obbou, son fils Mohammed lui succéda.

Jusqu'à nos jours, les Beni-Gommi ont continué à faire le service militaire sous les ordres du gouverneur de Maroc, et ils exécutent fidèlement toutes les commissions que le sultan confie

à leur zèle et à leur intelligence ! On peint même les [illegible] comme tout à fait étrangers aux Beni-Abd-el-Ouad, [illegible] enracinée la haine qui s'éleva entre les deux tribus [illegible] sinat de Zian-Ibn-Thabet.

Omar-Ibn-Abd-Allah eut pour successeur son fils Mohammed. Celui-ci exerça le commandement pendant deux ans et fut remplacé par son fils Mouça. Lors de la guerre que les émirs Abou-'l-Hacen et Abou-Ali se firent du vivant même de leur père, le sultan Abou-Saïd, et qui dura encore après sa mort, le premier de ces princes trouva dans Mouça-Ibn-Mohammed un serviteur actif et dévoué dont le [illegible] ennemi de violer le territoire du Maroc. Quand Mouça eut cessé de vivre, son fils Yacoub-Ibn-Mouça prit le commandement avec l'autorisation d'Abou-'l-Hacen, qui était devenu chef de l'empire.

Après avoir effectué la conquête de Tlemcen, ce sultan contraignit les Beni-Abd-el-Ouad à servir sous ses drapeaux. Les chefs de ce peuple et ceux des Beni-Gommi se communiquèrent alors les griefs qu'ils avaient contre lui ; et quand le monarque mérinide se rendit à Cairouan pour livrer aux Beni-Soleim la bataille dont les suites lui furent si funestes, Yacoub-Ibn-Mouça avertit ces chefs, par une voie secrète, qu'il abandonnerait le parti du sultan et passerait de leur côté avec les Beni-Abd-el-Ouad, les Maghraoua et les Toudjin. Ayant [illegible] agréer ce projet aux gens de sa tribu et aux Beni-Abd-el-Ouad, il alla se joindre aux Beni-Soleim ; et, par cette défection, il [illegible] Ce fut là ce [illegible] les Beni-Abd-el-Ouad [illegible] pour chef un descendant [illegible] en [illegible] mais son frère [illegible]

Le sultan Abou-[illegible] des Beni-Gommi et de leur [illegible] et cousin [illegible] son fils Mohammed [illegible]

Jusqu'à nos jours, les [illegible] ont continué à faire le service militaire sous les ordres [illegible] de Maroc, et ils exécutent fidèlement toutes les commissions que le sultan confie

LISTE DES CHAPITRES

DU TROISIÈME VOLUME.

PAGES.

PAGES.

INDEX DES NOMS

QUI SE TROUVENT DANS CE VOLUME.

FIN DE L'INDEX DU TOME TROISIÈME.

ERRATA.

		A la place de :	*lisez :*
PAGE 9	LIGNE 23,	Djafer	Dafer.
— 80,	— 5,	Adou	Abou.
— 98,	— 13,	Ahmed	Ibn-AhMed.
— 103,	— 25,	Tlemcem	Tlemcen.
— 107,	— 27,	Yemlol	Yemloul.
— 124,	— 7,	Mostancer	Montacer.
— 201,	— 18,	*Supprimez le mot*	Abou.
— 260,	— ult.	*Tokollata*	*Tolokkata.*
— 277,	— 2,	Attou	Ottou.
— 282,	— 15,	Es-Sobéïa	Ibn-es-Sobéïa.
— 297,	— 1,	Modahher	Motahher.
— 302,	— 31,	Magger	Magguer.
— 329,	— 32,	*Bergen*	*Berguen.*
— 332,	— 8 et 13,	Zekdan	Zegdan.
— 335,	— note	remplacez le *samec*	par un *mim* final
— 338,	— 25,	Abou-Hafs	Abou-'l-Hacen.
— 340,	— 26,	Zekdan	Zegdan.
— 483,	— 11,	l'	les.
— 453,	*dans la note, ligne* 2,	*supprimez les mots*	eut-elle.
— 470,	— 31,	Ahmer	Amer.



